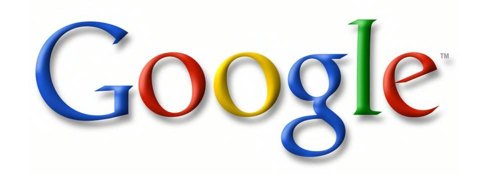
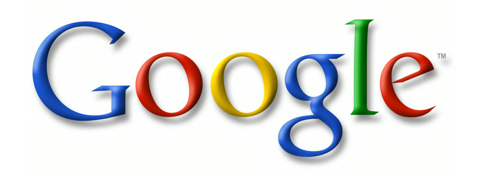
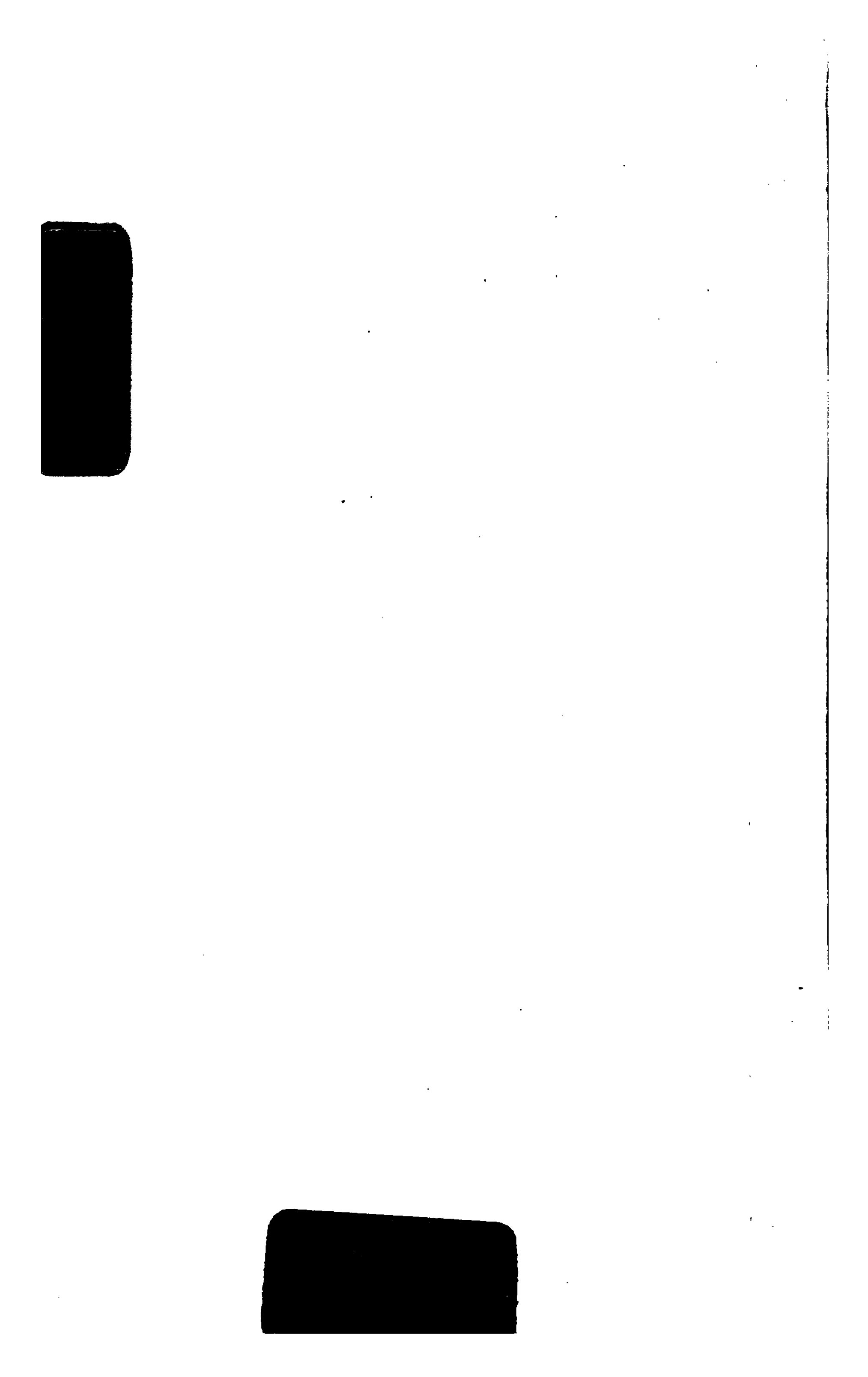






NAA
Jahrbuch

# JAHRBUCH

FÜR

# ROMANISCHE UND ENGLISCHE LITERATUR

BEGRÜNDET IM VEREIN MIT FERDINAND WOLF

VON

ADOLF EBERT

HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. LUDWIG LEMCKE,
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GIESSEN.

NEUNTER BAND.

LEIPZIG:
F. A. BROCKHAUS.

1868.

# Inhalt.

# Notice sur le roman
## de
# Tristan de Nanteuil.

Il y a bien neuf ans que j'ai ouvert pour la première fois, et je crois le premier depuis bien longtemps, le manuscrit pesant et disgracieux qui contient *Tristan de Nanteuil* [1]). Mon attention avait été attirée de ce côté par une des notes imprimées à la suite de l'histoire de la Poésie provençale de Fauriel [2]) qui le désignait comme renfermant *Gui de Nanteuil* dont je préparais alors l'édition pour le recueil des *Anciens poëtes de la France.* Il est bien vrai que l'explicit du ms. en question est ainsi conçu: *Explicit de Guy de Nanteul*, et il est vrai encore que *Guy de Nanteuil* ou simplement *Guy* se lit au haut de la première page de chacun des cahiers dont se compose le volume, mais il n'en est pas moins certain que nous avons affaire à un roman qui continue le véritable *Gui de Nanteuil*, sans avoir, dans l'état où il nous est parvenu, aucun droit à porter le même titre. La seule façon de légitimer la désignation fournie par le ms., serait de supposer que le roman, dont le début nous manque, contenait originairement le poëme de Gui de Nanteuil dont ce ms. ne nous aurait conservé que la continuation. Pour éviter d'appliquer le même titre à deux ouvrages différents, j'ai pris le parti d'appeler *Tristan de Nanteuil*, d'après son principal héros, le poëme que je vais faire connaître en détail.

---

[1]) Bibl. imp. fonds français 1478, (ancien 7553—5, provenant de Colbert), 335 ff. contenant en moyenne 34 vers par page. Le ms. est complet, comme le prouve la numérotation des cahiers, mais il a été copié sur un ms. incomplet.

[2]) III, 512.

Depuis 1859 l'analyse développée et mêlée de nombreuses citations que j'avais faite de ce poëme, est demeurée inédite. Je me suis borné à en communiquer quelques passages à M. Guessard pour les préfaces de *Parise la duchesse*[1]) et *de Macaire*[2]), et à en donner un rapide aperçu dans la préface de *Gui de Nanteuil*[3]). Revenant au même sujet après les neuf ans exigés par la sagesse antique, et le reprenant avec un jugement plus calme qu'autrefois, je me trouve cependant confirmé dans la bonne opinion que j'avais tout d'abord conçue de cette volumineuse composition. Il est vrai que le style en est faible, très faible même, que la versification en est pénible, que le vers n'arrive à sa rime qu'à grand renfort de chevilles, que la fable, considérée au point de vue des vraisemblances, est bien souvent ridicule; mais on ne peut s'empêcher d'admirer certains caractères, de trouver infiniment drôles certaines situations. Gui de Nanteuil, se repentant de la faute qu'il a commise, (et encore pouvait-il croire sa femme morte et par conséquant le péché d'adultère évité!), Tristan si couard, puis si vaillant, Doon si gentilhomme, si prime-sautier, si dévoué à son compagnon, si résigné enfin quand il apprend qu'il est le bâtard de Gui, ont certainement de quoi exciter l'intérêt de ceux qui savent au besoin se faire naïfs. Sans doute, tous ces personnages et d'autres encore, sont tout d'une pièce, ils sont peu nüancés, mais c'est ainsi que le peuple (et on verra bien que *Tristan* n'a pas été fait pour les raffinés) conçoit ses héros. D'autre part n'est-il pas vrai que des scènes comme celles qui marquent l'entrée de Doon dans Valvenise, ou son entrevue avec saint Gille sont bien faites pour inspirer la plus franche gaîté?

J'ose donc espérer que l'analyse qui suit se laissera lire par ceux-là même qui n'y rechercheront que l'intérêt

---

1) *Parise la duchesse* (1861), p. vij — xij.

2) *Macaire* (1866), p. xvj — xviij ff. — cf. *Bibl. de l'Ec. des ch.* (où la préface de *Macaire* a d'abord paru), 5e série, V, 499 — 500.

3) *Gui de Nanteuil* (1861), p. xvij — xxij.

littéraire. Mais *Tristan de Nanteuil* mérite aussi l'attention à d'autres égards. C'est ce que j'essaierai de montrer par quelques recherches sur les diverses questions que soulève ce poëme. Présentement, pour faciliter au lecteur l'intelligence d'une action où trois ou quatre intrigues sont engagées à la fois, et où par conséquent la narration est sans cesse obligée de passer de l'une à l'autre pour les faire arriver à peu près en même temps à leur dénouement, je crois utile de donner ici par ordre alphabétique les noms des principaux personnages qui figurent dans le roman:

*Aiglantine* (Ayglantine, Esglantine, Eglantine), femme de Gui de Nanteuil.

*Antoine*, fils de Ganor et d'Aye.

*Aye d'Avignon*, femme de Ganor. Déguisée en chevalier, elle paraît dans une grande partie du poëme sous le nom de Gaudion.

*Beuves*, fils de Tristan de Nanteuil et de Florine.

*Blanchandine*, fille de Galafre. — Plus tard, changée en homme, elle prend le nom de Blanchandin.

*Clarinde*, compagne d'Honorée.

*Clarinde*, fille du soudan, femme de Blanchandin.

*Clarisse*, épouse de Persant, amante de Tristan.

*Doon*, bâtard de Nanteuil, fils de Gui de Nanteuil et d'Honorée.

*Florine*, seconde femme de Tristan.

*Galafre*, roi d'Ermenie.

*Ganor*, roi d'Aufalerne, sarrazin converti.

*Garnier*, duc de Valvenise, cousin d'Aiglantine, mari d'Honorée.

*Gaudion*, voir *Aye*.

*Grevesson*, appelé *Garsion* avant son baptême, fils de Tristan et de Clarisse.

*Gui*, duc de Nanteuil, fils de Garnier de Nanteuil et d'Aye d'Avignon.

*Honorée*, fille de Margafier; amante de Gui de Nanteuil, puis femme de Garnier de Valvenise.

*Macaire de Lausane*, traître.

*Margafier*, roi de Rochebrune.

*Marie*, fille de Clément, l'hôte de Doon à Valvenise.

*Melior*, femme d'un comte de Pouille.

*Morinde*, fille du soudan de Babiloine.

*Persant*, fils d'Hervieu de Lyon, traître. Son père figure avec la même qualité dans *Gui de Nanteuil.*

*Raimon*, fils de Tristan et de Blanchandine.

*Richer*, fils de Ganor et d'Aye.

*Saint Gille*, fils de Blanchandin et de Clarinde.

*Tristan*, fils de Gui de Nanteuil et d'Aiglantine.

**Le commencement manque et le ms. débute ainsi:**

Rouge or ne blanc argent n'y vault ne ce ne quoy,
Car leur vivre est failli, dont mourir les falloy.
Esglantine reclame la sainte digne loy:
«Ay! dist elle, Tristan, beau doulx fieulx, je vous voy
«Mourir devant mes yeulx, je prye à Dieu le roy
«Que secourir nous veulle, car bien prier [l']en doy.
«Dieu! que je feusse lye et plaine d'esbanoy
«Se tant peüsse vivre sans orguilleux desroy,
«Que vo gent corps veïsse poursuïr le tournoy!»
Ainsy dist la duchesse qui fut en povre ploy.
De .LX. qu'i furent ne furent mès que troy:
C'est Guion de Nanteul et ses cousins Geuffroy,
Et Tristan ly petis, Esglantine à par soy,
Car ses deux chamberieres furent mortes endoy.
«Helas! se dist Guion, je ne vivrai c'un poy
«Puis que Jhesus ne veult avoir pitié de moy!»

Se Guyon fut dolant, drois est que lui anoye.
Son enffant [1]) ceurt baiser en disant: «Je vouldroye
«Que vous et le mien fils, qui cy fut nés sans joye
«Feussiés drois à Paris ou à Rains ou à Roye,
«Et je feusse noyés en mer qui peu est coye.
«Et se je (*l.* ne) vous enmene, à Dieu prier vouldroye,
«Que ja n'eusse pardon quant mestier en aroye.
— Sire, dist Esglantine, à moy n'acouteroye
«La monte d'un bouton s'avecquez vous mouroye,
«Mais que mon fils Tristan peüst aller sa voye,
«Et qu'encore tenist la terre qui est moye.»
Lors le courut baiser et dessus luy s'appoye.
Là cuida bien mourir, car le ceur lui desvoye;

[1]) Lisez *sa femme*, à cause du vers qui suit.

Mais au fils de la Vierge parfaictement deproye
Que secourir le veulle et mectre à droite voye.
Or oyés le miracle que Dieu qui tout ravoye
Fist pour le duc Guyon et la duchesse quoye.

Seigneurs, or escoutés, pour Dieu qui tout créa,
Miracle souffisant qui oïr le voudra.
Ainsy que la duchesse et Guy mourir cuida (v°)
Ungs oraiges de mer à celle heure leva;
Plus grans et plus orribles ceste heure commança
Que n'ot fait à nul jour puis que Guyon vint là.

Cet orage entraîne le navire à plus de deux cent lieues en mer. Mais il se calme enfin: «Je crois que «Dieu veut nous sauver», dit Gui de Nanteuil à sa femme Aiglantine[1]). Puis prenant son enfant âgé de quatre mois, et l'embrassant: «Hé Tristan!» dit-il, «si nous sortons «de péril je vous confierai à une si bonne nourrice que «votre corps en grandira». — A ce moment il aperçoit une tour si haute qu'à midi son ombre avait sept lieues de long: c'était la tour qu'Abel fonda jadis en Babiloine: «Ne vous effrayez plus», dit le duc à Aiglantine, «je vais «aller à terre chercher des victuailles dont vous avez «bon besoin, car depuis hier au matin nous n'avons pain «ni blé. Je saurai où nous sommes et combien il y a «jusqu'à Aufalerne[2]); je reviendrai bientôt». Le navire aborde; Gui embrasse sa femme et son fils et s'achemine vers la ville. Mais pendant ce temps survient un marchand Sarrazin. «Sire», lui dit Aiglantine, «par le Dieu «qui mourut pour notre salut, à qui est ce château»? — Le Sarrazin, voyant qu'elle était chrétienne, la fait enlever malgré ses pleurs, afin de la vendre au soudan de Babiloine. Comme dernière grâce, elle lui demande de lui laisser son enfant, mais le marchand repousse sa prière:

---

1) Le ms. donne *Ayglantine* et *Esglantine*. Je choisis la première de ces deux formes qui est plus près de l'étymologie et qui d'ailleurs est celle qu'offre *Gui de Nanteuil*.

2) Aufalerne est dans *Aye d'Avignon* et *Gui de Nanteuil* la ville de Ganor, roi Sarrasin qui selon ces deux romans, est le second mari de la belle Aye. Il paraît, d'après les paroles de Gui, qu'il s'était embarqué pour Aufalerne lorsque la tempête le surprit.

«Marchandise d'enffant ne vault mye ung bouton: (fol. 3 r⁰)
«Il seroit moult très fol, foy que doy Appolon,
«Qui les acheteroit, car s'enffans vendoit-on,
«Les povres seroient riches, car ils en ont foison».

Douleur d'Aiglantine; peu s'en faut qu'elle ne se tue. Les gloutons s'en vont emmenant la jeune femme. En partant ils démarrent le vaisseau où était Tristan, et l'enfant s'en va tout seul à la grâce de Dieu.

Aiglantine reçut du soudan et de son épouse l'accueil le plus favorable. Elle les émerveilla par sa beauté et par son adresse:

Là endroit commança ouvrer d'un tel mestier (fol. 6 v⁰)
Qu'elle ouvroit de fin or dessus un paille cher.
En la mer n'eust poisson ne seussist pourtraictier,
Ne nul oisel volant c'on seüst prononcer
Que Esglante ne face en ouvraige emploier.

---

Pendant ce temps Gui de Nanteuil était allé à Rochebrune, et, parlant le sarrazinois que Ganor lui avait appris, il avait acheté des vivres autant qu'il en pouvait trousser sur le cou d'un glouton de Sarrazin. — A son retour, grande fut sa surprise de ne plus voir de navire; — il apprit ce qui s'est passé pendant son absence, et il se lamenta amèrement.

Cependant, Honorée, la fille du roi de Rochebrune, l'avait aperçu, elle le fit appeler par une de ses suivantes; Gui arriva devant le château où était renfermée la jeune fille. Elle y était gardée par vingt chevaliers qui avaient ordre de n'y laisser entrer nul homme,

S'il n'estoit menestrier, de vielle jouans. (fol. 4 v⁰)

En la voyant, Gui ne peut réprimer ses sentiments; il se dit à lui même:

. . . . . . . . . . . . Royne couronnée!
«S'en mon lit vous tenoye seulete à recelée (fol. 4 v⁰)
«Je croy vous me feriés oublier m'espousée»

La jeune fille à son tour ne tarde pas à devenir amoureuse de lui, et s'offre à le consoler de la perte

de son épouse; elle ne peut le recevoir dans sa tour à cause des chevaliers qui la gardent, cependant elle s'y prendra de telle manière qu'elle pourra lui dire «toute s'intention» (fol. 5 v°) [1]).

Il y avait dans la forêt voisine un forestier qui fournissait de bois Honorée, et chez lequel elle s'arrêtait souvent. Un jour qu'accompagnée de ses chevaliers elle était en promenade de ce côté, feignant une indisposition subite, elle se fait transporter chez lui. Elle lui avait mandé de faire creuser sous sa cabane une cave. Gui de Nanteuil y était caché. Il lui apprend qu'il est déjà marié, qu'il ne peut donc pas l'épouser. Honorée lui propose alors de lui donner un sauf conduit pour qu'il puisse aller à la recherche de son épouse: si au bout d'un an il ne l'a pas retrouvée, qu'il revienne, elle lui livrera le château et le trésor de son père, et son père même pour qu'il le tue s'il ne consent à devenir chrétien. — Gui accepte:

Là furent embeduy en consolacion, (fol. 10 v°)
En joye et en revel assés et à foison.
En ceste damoiselle dont je fais mencion
Engendra ung beau fils qui ot à nom Doon [2]).
Ensement le fist Guys clamer pour son tayon [3]),
Ainsy que vous orrés es vers de la chansson.

Cependant Clarinde, la suivante d'Honorée, les a épiés: elle descend dans la fosse et réclame sa part de l'amour de Gui. — Fureur d'Honorée — Gui parvient à

---

[1]) Ici (fol. 6 et 7) l'auteur parle de l'arrivée d'Aiglantine en Babiloine, et de Tristan en Ermenie. Pour ne pas couper l'épisode d'Honorée et de Gui, j'ai analysé plus haut ce qui se rapporte à Aiglantine, et reporté plus loin l'histoire de Tristan.

[2]) Cela est fort extraordinaire. Dans les chansons de geste les chevaliers répondent il est vrai assez volontiers aux avances des jeunes filles, mais à une condition: c'est qu'elles aient été baptisées. Huon de Bordeaux lui-même, ce «bachelier léger» commence par repousser Esclarmonde en lui disant:

Sarrasine estes, je ne vous puis amer.

[3]) Gui de Nanteuil était fils de Garnier de Nanteuil, petit fils de Doon de Nanteuil, arrière-petit-fils de Doon de Mayence. Voir *Gaufrey*, v. 83—5.

apaiser Clarinde en lui promettant de lui donner pour mari un de ses frères — Honorée sort alors de la cabane, et rejoint sa suite, se disant guérie; puis elle envoie à Gui un sauf conduit et un destrier de Hongrie. Le jeune chevalier part à la recherche de son épouse.

---

Tristan abandonné au milieu des flots devait périr, mais Dieu le protégea: il lui envoya par grâce spéciale une sirène, moitié femme moitié poisson, qui le nourrit de son lait. L'enfant alla tant par la mer qu'enfin il arriva en Ermenie. Un pêcheur aperçut le navire, y entra et s'empara de la sirène et de l'enfant: « Où es-tu, « ma femme? » dit-il, « vois ce que j'ai pêché: j'ai trouvé « cet enfant qui a l'air tout ébahi et cette sirène qui « vaut maint parisis ». La femme prend la sirène et la met dans un vase pour la porter au roi d'Ermenie.

Or oyés grant merveille, pour Dieu de Paradis! (fol. 7 v°)
Au vouloir Damedieu qui en la croix fut mis
Est hors de la seraine par ses mamelles yssis
Du lait tant qu'un platel de bos en fut remplis.

Mais pendant la nuit survint une *cerve* qui but ce lait et en devint si forte qu'elle étrangla non seulement le pêcheur et sa femme, mais encore mille hommes du pays. Le lait de la sirène avait une telle vertu que Tristan était devenu aussi grand qu'un cheval de Carthage. La cerve l'emporta dans la forêt et le coucha doucement, lui léchant le visage. Là, elle nourrissait l'enfant de bon pain de froment et de viande, et il grandissait ainsi au milieu des bêtes de la forêt.

Il n'avoit ens ou bos ne liepart ne serpent (fol. 12 v°)
Ne cogneüst l'enffant dont je fais parlement.

---

Le roi de Rochebrune s'aperçut que sa fille était enceinte. Il s'en prit aux chevaliers qui la gardaient et les fit brûler vifs; il se proposait bien de faire subir le même sort à sa fille, lorsqu'il apprit que, pro-

fitant d'un moment favorable, elle avait fui par mer. Dans sa colère il voulut d'abord faire mettre à mort Clarinde, mais il lui accorda la vie sur sa promesse de lui livrer le séducteur lorsqu'au bout d'un an il reviendrait.

Honorée arriva en Ermenie. Là elle trouva de nombreux chrétiens qui se rendaient au saint Sépulcre. — Parmi eux se trouvait un duc de Valvenise [1]) auquel elle raconta ses aventures et qu'elle pria enfin de l'emmener; elle lui dit:

«Ly maistres maronniers par qui je suis sauvée (fol. 14 v⁰)
«M'a, pour m'amour avoir, cy en droit destournée,
«Mais je ne l'ameroye pour d'or une carée».
— Or me nommés celuy dont feustes violée....
— C'est Guyon de Nanteul à la brasse quarrée....
— Dame, ce dist le duc, mal estes assenée,
«Car Guyon de Nanteul a mouller espousée:
«Aiglantine, qui est de mon lignaige née;
«Ma cousine est prouchaine, fille m'antain l'esnée. (fol. 15)
«Lesser vous fault Guion, à moy serés livrée;
«Je vous espouseray ains que passe l'année;
«L'enfant tenray à mien dont estes encombrée.

Puis le duc, qu'on appelait Garnier, l'emmena dans ses états. Au bout de trois mois elle mit au monde un garçon auquel elle fit donner le nom de Doon, suivant la prière que Gui lui en avait faite. Le duc Garnier, qui n'aimait guère cet enfant, le fit exposer dans une forêt; là il fut trouvé par un *forestier* qui l'éleva.

---

Pendant ce temps Gui de Nanteuil, d'abord désespéré, se consolait en pensant, qu'après tout, si Aiglantine était morte, ses pleurs ne la feraient pas revivre, et que le mieux était encore de retourner là où était son autre amie, Honorée. Toutefois, il se dirigea d'abord vers Aufalerne afin d'avoir des nouvelles de sa mère. Mais la ville était assiégée par Galafre, roi d'Ermenie, qui voulait forcer Ganor à tenir sa terre de lui; la ville était serrée de si

[1]) Valvenise ou Vauvenice est une localité assez fantastique qui figure dans *Parise la Duchesse* et ailleurs.

près qu'il n'y pouvait entrer «une pomme pourrie». — Ganor et ses fils font une sortie, malgré leurs exploits ils sont blessés et faits prisonniers. — Aye s'enfuit sur un navire; — la cité d'Aufalerne est saccagée:

> Homes, femmes, enffans de la cité louée (fol. 22 r°)
> Furent moult à douleur, c'est vérité prouvée;
> Esglise n'y remest qui ne soit embrasée,
> Autel ne cruxefis, ymage painturée
> Ne feust contre la terre abatue et versée,
> Oncques telle pitié ne fut mes esgardée.
> No chrestienne gent gist à terre versée,
> Les poings, les bras coupés, la cervelle espautrée,
> Petis enffans gettoient de grande randonnée
> Contre terre, et femmes grosses sont malmenées.

Galafre conjure Ganor de renier Jhesus Christ; refus de celui-ci:

> Et Anthoine s'escrie: «Sarrazin, vien avant, (fol. 22 v°)
> «Fay moi couper la teste à l'espée tranchant.
> «De Dieu soyes maudis se me vas deportant,
> «Car le vivre m'anoye d'ores mes en avant».
> Dist le roy d'Ermenie: «Ceur avés recréant,
> «Car vous creés en Dieu qui ne vault pas un gant:
> «Regardés de Mahon le pere tout poissant
> «Commant nous a aidé la dehors ens ou champ.
> — Par foy, se dist Anthoine, ung diex avés vaillant!
> «Car ly pourcel l'allerent sur ung fiens estranglant
> «Pour ce qu'il estoit yvres, on le treuve lisant».

«Je vous mettrai en tel lieu, dit Galafre,

> «Dont james n'ysterrés en jour de vo vivant (fol. 23)
> «Tant qu'arés aoré Mahon et Tervagant».
> — Hélas, se dist Anthoine, vivray je doncquez tant?
> «Je cuidoye mourir ains le souleil couchant!»

Galafre retourne dans ses états. Là il apprend les ravages de la cerve. Résolu d'en débarrasser le pays, il rassemble ses barons, et promet sa fille Blanchandine à qui aura le courage d'aller la tuer. Un roi d'Ivorie accepte. Accompagné de son écuyer, il s'engage dans la forêt portant une hache danoise et «deux misericordes pour la beste berser»; il arrive à la tanière de la cerve où il trouve le petit Tristan jouant avec un singe. Aux

cris de cet animal la cerve arrive [1]); les armes du Sarrazin ne peuvent entamer sa peau, elle arrache le bras de l'écuyer, et, aidée du singe elle met en pièces le roi d'Ivorie.

Mille pièces en fist, celle nuyt en menga. (fol. 25 r⁰)
L'enffes en ot sa part, que la beste garda.

L'écuyer épouvanté revient rapporter au roi Galafre ce qu'il a vu; — la roi s'étonne de la présence d'un enfant dans la tanière de la cerve,

Mais sachés bien de fi, gueres n'ot esté là
Quant il ouy la serve qui du bois avalla.
Serpens et pors sauvages avec lui amena,
Couvers en fut le champ si loing c'om regarda . . .

Effrayé de l'attaque de cette étrange armée, Galafre se rembarque en toute hâte, et arrive en Ermenie la belle cité,

---

[1]) L'auteur rappelle ici que la cerve et Tristan avaient bu le lait d'une sirène, et fait allusion à un récit relatif à Arthur que je ne me souviens pas d'avoir vu nulle part:

Nourris furent d'un lait qui fut de tel maistrie, (fol. 24)
D'une seraine fut, sy con l'istoire crie.
Il est de tel vertu et de tel seignorie
Que se beste en a beu elle devient fournye,
Si grande et si poissant, nel tenés [à folye],
Que nul ne dure à lui, tant ait chevallerie.
Artus le nous aprouve, qui tant ot baronnye,
Car au temps qu'i regna, pour voir le vous affie,
Se combati au chat qu'alecta en sa vie
Du let d'une seraine qui en mer fut peschie,
Mès le chat devint tel, ne vous mentiray mye,
Que nuls homs ne duroit en la soye partie
Qu'i ne mesist affin, à duel et à hachie.
Artus le conquesta par sa bachelerie,
Mais ains l'acheta cher, sy con l'istoire crye.

A ce propos je rappellerai une allusion qui pour moi n'est pas plus claire. Il y a dans une chanson du roi de Navarre (*Diex est ausi come li pelicans*) ces vers:

Bien devrions en l'estoire veoir
De la bataille qui fu des .II. dragons,
Si com on trove el livre des Bretons
Dont il covint les chasteaus jus cheoir.

En la cité s'en vint, droit ou palais monta, (fol. 25 v⁰)
Sa mouller Margalie encontre lui alla,
La belle Blanchandine son pere en acola;
Et quant le roy la vit, doucement l'embrassa.
Et la franche royne son seigneur demanda:
«Sire, par Mahommet, fait elle, commant va?
— Dame, bien dist le roy . . . . . . .

*Cy fault trois feuilles doubles.*

---

A l'endroit où le texte reprend, Galafre est devant Rochebrune qu'il assiége avec le soudan de Babylone, son neveu. Un messager vient lui annoncer qu' Urbain, roi d'Amarie [1]) est venu l'attaquer pendant son absence, qu'il a brûlé vive sa femme et qu'il tient sa fille Blanchandine assiégée dans Ermenie:

Et quant le roy oy le grant parler grevain (fol. 26)
Pour sa mouller souspire, à son menton sa main:
«Ay! Mahon, fait il, com cecy fait villain!
«Ay! dame royne, le hault Dieu souverain
«Aient l'ame de vous dedens infer malsain!» [2])

Il y avait alors dans l'armée du soudan un chevalier nommé Gaudion à qui ses exploits avaient valu la faveur de son maître. Ce chevalier n'était autre que la belle Aye d'Avignon, déguisée en homme, qui espérait trouver ainsi le moyen de délivrer son mari et ses deux fils retenus en prison par Galafre. Elle s'offrit aussitôt pour porter secours à Blanchandine. — «Gaudion, dit le sou«dan, si vous réussissez, le moins qu'on puisse faire pour «vous c'est de vous donner à gouverner la cité de Beau«caire». Soixante mille hommes sont mis à la disposition d'Aye. Comme elle se réjouissait de l'occasion qui allait la rapprocher de son époux, voici qu'arrivent la femme et la fille du soudan, accompagnées d'Aiglan-

---

[1]) Plus ordinairement *Aumarie,* Almeria.

[2]) Les poëtes du moyen âge n'arrivent jamais à faire parler les païens d'une façon vraisemblable. Ici Galafre trouve tout naturel que sa femme aille «dedans enfer malsain».

tine. — «Chevalier», dit le soudan au soi-disant Gaudion, «venez voir celle que je vous ai promise». Dame Aye rougit comme un charbon. «Sainte Marie dame! «fit-elle, faites que je ne sois pas reconnue du lignage «Mahon! Voilà qu'il veut me donner femme, et je suis «en quête de mon mari!» Le soudan prit Aye par la main, et dit, en lui montrant Aiglantine: «Chevalier, je vous octroie le don de cette damoiselle.» Aye reconnut bien la jeune femme et chercha à lier conversation avec elle; mais celle-ci la repoussait, croyant avoir affaire à un chevalier Sarrazin. «Il me semble», dit Aye, «que je «vous ai vue dans le royaume de France. Dites-moi «franchement votre nom. — Je suis de France, mon père «était marchand, il m'a perdue en mer. — Belle, reprend «Aye, ce n'est pas vrai, je vous connais aussi bien qu'un «besant: vous êtes dame de Nanteuil, et votre mari est «Gui, le vaillant chevalier». Aiglantine est obligée d'en convenir: elle supplie Aye de ne pas l'épouser. Celle-ci, de peur de renouveler son affliction, ne veut pas se faire reconnaître avant d'être revenue de l'expédition qu'elle doit diriger: elle lui promet seulement de la ramener à Nanteuil et de la rendre à son époux, puis elle s'embarque avec ses soixante mille hommes.

Galafre de son côté était devenu amoureux d'Aiglantine et très jaloux de Gaudion (Aye). D'accord avec la reine, il essaya bien de se concilier les bonnes grâces de la jeune fille, mais sans succès. Il résolut donc la perte de son prétendu rival; et peu de temps après, étant dans un combat tombé entre les mains de Margafier, il obtint de celui-ci sa délivrance par voie d'échange, et par surcroît, il lui promit de lui livrer Gaudion.

Revenons maintenant à dame Aye. Accompagnée de ses païens, elle se trouva justement débarquer dans le voisinage de la forêt où vivaient Tristan et la cerve qui le nourrissait,

> N'est pas chose ennemye la beste de vallour; (fol. 35)
> Ainsy le nous tesmoigne le livre enciennour,
> La beste ne faisoit domage ne freour
> A ceux qui Dieu cremoient, le pere creatour.

En revanche elle détruisait le plus de païens qu'elle pouvait. Pendant la nuit, elle se rua sur l'armée d'Aye, tua cent païens, et fit une telle vie, que chacun s'arma et resta sous les armes jusqu'au jour. Aye d'Avignon ayant été aux informations, apprit l'histoire de la cerve et du petit enfant qu'elle nourrissait. Aussitôt, sans tenir compte des représentations des siens, elle partit pour la forêt. Là, s'étant recommandée à Dieu, elle fut visitée d'un ange qui lui fit savoir que cet enfant était le fils de Gui de Nanteuil,

> Perdu fut en la mer, mais la Vierge Marie (fol. 36)
> Le fait illec garder, pour ce que ne veult mye
> Que l'enffes soit periz, moult ara seignorie;
> Honorés en seront tous ceulx de sa partie,
> .XVII. ans menrra en la forest antie
> Et puis rassemblera toute la compaignye
> Qui au vouloir de Dieu seuffre paine et hachie. [1]

Bientôt Aye trouve la *duyère* où repairoit la cerve. L'enfant était seul, elle le prend dans ses bras; mais il se débat, il crie, il s'agite comme un poisson de mer. Arrive la cerve. Aye dépose l'enfant, qui s'enfuit à quatre pattes, et, mettant l'épée à la main, elle s'écrie: «Bête, je «te conjure au nom de Dieu du Paradis: si tu es un «démon, éloigne-toi, si tu es "de par Dieu" approche-toi». Et l'animal s'agenouille devant la dame. «Mère Dieu! «qu'est-ce ci», s'écrie-t-elle, «cette bête sauvage se rend à «moi, et le fils de mon enfant ne veut pas m'approcher!» Elle finit cependant par l'atteindre, mais il ne cessa ses cris que lorsqu' Aye lui eût montré les mamelles dont elle avait nourri son père:

> Hors de son sain les trait, que l'enffes les choisi (f. 37 v⁰)
> Par dessus les mamelles se coucha et cati:
> C'est nature d'enffant, pour ce s'y assenti.

Pendant que l'enfant dormait ainsi, la reine, le menton dans sa main, formait pour lui des souhaits de prospérité. Et ils se réalisèrent,

---

[1]) C'est-à-dire tous les membres de sa famille; cf. plus loin fol. 123 v⁰.

Car puis ot deux royaumes, ly damoiseaulx, en son, (f. 37 v°)
Et s'ot ung vaillant fils c'om appella Raymon
Qu'il engendra ou bois dont je fais mencion,
Il l'eust de Blanchandine à la clere façon,
La fille au roy Galaffre qui tant ot de renon.
La cerve l'amena coyement à larron
Et la donna l'enffant en sa devision.
Ung an la tint ly enffes ens ou bois, ce dit on,
Dessoubz une ramée eust faicte une maison; (fol. 38)
Là fist de la pucelle son voloir et son bon.
Ung enffant engendra, si con lisant trouvons,
Et ot à non *Raymon* pour la condicion
Que dessoubz la *ramée* ou bois le trouva on
Par moult grant avanture, ainsy que vous diron.
Or commance chançon et istoire de non;
De chef en son diray toute l'estracion
De Tristan le sauvage et de son fils Raymon,
Et de Beuvon son frere qui mourut par poison.
Or antendés à moy, bourgois et valleton,
A ma droite matiere bien repairer doit on.

Aye veut emporter l'enfant, mais la cerve se place devant elle, lui montrant les dents et poussant des cris qui font accourir toutes les bêtes de la forêt. Effrayée, la reine lâche le petit et grimpe sur un arbre. La cerve court cacher l'enfant, et revient, en signe d'humilité, s'agenouiller au pied de l'arbre. Aye, rassurée, descend, monte à cheval, et retourne à son armée. S'étant rembarquée avec ses troupes, elle ne tarde pas à arriver en vue de la *tour gaiete* où Blanchandine était renfermée. Un «galiot de mer» [1]) monté dans un bateau, va par les ordres d'Aye prévenir Blanchandine du secours qui lui arrive. Bientôt la bataille s'engage entre les deux armées païennes. Urbain périt de la main d'Aye:

Le jour y fist plus d'armes c'om ne pourroit conter, (f. 42)
Ce tesmoigne l'istoire qui nous veult retraiter
La vie de la dame que Dieu volt tant amer;
Car on dit, et c'est voir, et le veult on prouver
Par la sainte escripture que Dieu l'a fait sauver,
Lassus en paradis delez lui couronner
Par dedens Advignon en scet on bien parler.

---

[1]) Pirate, voir Littré au mot *galiote*, Raynouard, *Lex. rom.* III, 419, et cf. *Huon de Bord.* v. 6812.

L'armée assiégeante étant ainsi mise en déroute, Aye se présente à Blanchandine et lui demande en don un des fils de Ganor, voulant, dit-elle, le faire écarteler, pour venger la mort d'un sien frère qu'il avait tué autrefois. La demande est agréée et la reine descend dans la prison. Les prisonniers entendent qu'on vient,

«Sainte Marie dame! dist le roy (Ganor) qu'esse là? (f. 43)
«Qui nous fera mourir grant aumosne fera.
— Par foy, se dist Anthoines, desiré [1]) l'ay pieça.
— Seigneurs, ce dist Richer, par Dieu qui tout crea,
«Vous n'estes mie sages, ne vous mentiray ja,
«Qui desirés la mort, car point de sens n'y a.
«Mieulx vault prinse que mort, car ly homs qui morra
«Il ne scet qu'i devient ne se scet où il va, [2])
«Ne mès nulz homs vivans de lui parler n'orra.
«Et cil qui tient prison, sachiés à menger a
«Combien qu'i lui anoye, quant bone esperance a,
«Il doit bien esperer qu'encor en ysterra.
«Et qu'encor aucun bien et honneur avera.
«Mais ly homs qui est mors, jamès ne revenra
«Beneys soit il de Dieu qui vivre me layra».
Et quant Ganor l'entent, tendrement souspira,
Et Anthoines lui dist: «Pere, ne plorés ja,
«Mes freres a bien dit, bonne raison y a;
«Honnis soit il de Dieu qui plus s'esmaiera.
«Or faisons bonne chere, et mon corps chantera (v°)
«Pour nous à oublier». Adoncques commença
A dire une chançon que mainte fois chanta
Dame Aye d'Avignon quant l'enffant alleta.
La chançon fu moult douce, et il bien la leva
A chant et à deschant; si hautement dit l'a
Que dame Aye l'oy et moult bien l'advisa.

Profondément émue, Aye se pâma. «Bénie soit celle «qui m'a portée», dit Antoine après avoir fini sa chanson: «c'est la reine Aye qui maintenant est accablée de tour- «ments. Elle me chantait cette chanson en m'allaittant.

---

[1]) ms. *desiray*.

[2]) Ce scepticisme est rare au moyen âge. *Flamenca* en fournit un autre exemple. Guillaume de Nevers, pensant mourir de son amour s'écrie: «Je m'en irai — Et où? Je ne sais! là où nous allons tous: «dans l'autre monde, pour savoir si vous (il s'adresse à l'Amour) y avez «autant de pouvoir qu'en celui-ci» (Vers 2705—8). Certains passages *d'Aucassin et Nicolette* ne sont pas moins hardis.

«Depuis elle me l'apprit, et je ne l'ai plus oubliée. «Hélas, où est-elle, notre mère. Sans doute elle est «morte de douleur. — Non, dit Ganor, si on pouvait «mourir de douleur, assurément la Vierge Marie en fût «morte ....» Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, la reine entre. Elle se fait reconnaître, tous se pâment de joie. Elle leur raconte ses aventures [1]). En terminant son récit, elle leur apprend qu'elle doit à son retour épouser Aiglantine,

«Mais de ce ne me chault vaillant deux aux pellés,
«Se ge gis avec lui, ce n'est fors amittiés:
«C'est femme de mon fils, s'elle scet mes secrés
«Trop bien les cellera [2]), n'y aconte deux dés;
«Mais se c'estoit une aultre, mal seroit arrivés:
«Elle vourroit avoir de moy les amittiés,
«Et quant elle saroit toutes mes privetés,
«Tost seroit le mien corps aux paiens racusés.
«Quant dame se marie, ce n'est mye ses grés
«C'uns homs se tiengne cois d'encoste ses costés.» (f. 46)
— Par foy font ly enffant, dame, c'est verités;
«Vous ne dites point chose, je croy, que ne savés».

---

[1]) D'une façon trop vague malheureusement pour nous apprendre ce qui vraisemblablement était contenu dans les trois feuillets doubles qui manquent entre les fol. 25 et 26. Voici ses paroles:

. . . . «My amy, envers moy entendés:
«Pour l'amour de vous tous qui cy prison tenés
«Ay prins icest habit que vous ycy veés
«Chevaliers suis nouveaulx, ja mal en doubterés.
«S'ay esté en bataille o les Turs deffaés
«Pour aquerre proesse; seigneurs, or escoutés,
«Toutes mes adventures s'il vous plest saverés,
«Mot à mot les diray, je ne les cellerai;
«En Ermenie vins où vous feustes gectés
«En [la] prison ycy où moult de maulx avés.
«Je me fis chevalier, Gaudion fuy clamés,
«Et poursuyvy les guerres et les estours mortels. (f. 45)
«Tant fis par ma proesse que le roy couronnés
«Me retint à sa court, jamès ne[l] mescréés;
«Puis esmeut une guerre, ainsy que vous savés,
«Que le riche soudans qui tant est redoubtés
«Assega Rochebrune . . . . . . . . .»

Le reste est connu par l'analyse qui précède.

[2]) Ms. *Sellera*, de même fréquemment *se* pour *ce*. Je corrige ces petites fautes sans croire utile de reporter la mauvaise leçon en note.

Après avoir passé quelques heures avec son mari et ses enfants, Aye se retira, ne pouvant les délivrer en ce moment, disait-elle, à cause d'Aiglantine qui l'attendait au siége de Rochebrune. Aye partie, ils se réjouissaient en pensant à leur prochaine délivrance,

> . . . . . . . mais c'éstoit pour néant,
> .xiiii. ans y seront, sachés certainement,
> Depuis que la royne en sera departant;
> Par Tristan le sauvage aront delivrement.

Après avoir refermé la porte de la prison et dit adieu à Blanchandine, en promettant de bientôt revenir, Aye s'empresse de partir pour Rochebrune. Elle arrive au siége et présente à Galafre le corps de son ennemi, Urbain. Galafre feint d'éprouver une garde joie, et cependant fait sous main prévenir Margafier que le lendemain il fera tomber Gaudion (Aye) entre ses mains. Aye, de son côté se fait connaître à Aiglantine — Joie de celle-ci. — La durée de cet entretien porte à son comble la jalousie de Galafre. Aye prend congé d'Aiglantine. Hélas! de quatorze ans elles ne se reverront!

Le lendemain matin Galafre fait prévenir Gaudion (Aye) de s'armer pour aller à l'encontre des Sarrazins qui vont faire une sortie. Une embuscade avait été préparée, la malheureuse reine y tombe, et, malgré une vigoureuse défense, est emmenée prisonnière dans Rochebrune. Margafier n'a rien de si pressé que de lui apprendre la trahison dont elle a été la victime, et lui demande «d'être de sa mesnie». Refus d'Aye: elle l'aidera de bon cœur contre le traître Galafre, mais non contre le soudan. Margafier la fait mettre en prison. Déjà s'y trouvait Gui de Nanteuil, qui tout d'abord manifeste à l'égard du nouvel arrivant les dispositions les moins pacifiques:

> «Se nul dessent aval qui me face hachie (f. 52 v°)
> «Sy grant cop lui donray du poing delez l'oye
> «Que devant moy sera sa jouvente flatie.

Il se calme cependant, mais il refuse de se faire connaître. Il prétend s'appeler Chétif malheureux *(quétis*

*maleürés)*. — «C'est un nom déguisé, répond Aye; jamais «chrétien n'a porté pareil nom.» Mais le soir, lorsqu'on eût apporté de la lumière, Aye reconnut son fils et tomba pâmée. Lorsqu'elle fut revenue à elle, ils se contèrent mutuellement leurs aventures. Gui avoua sa faute. «Hélas!» dit il en apprenant qu'Aiglantine vivait encore,

. . . . «fait lui ay grant boidie, (f. 54)
«Car j'avoye pieça reffaite une aultre amye,
«A qui j'ay demené soulas et druerie,
«S'en vis à grant meschef, à paine et à hachie;
«Et c'est drois et raison, se Dieu me beneye,
«La destresse que j'ay est tres bien employe
«Quant celle vit encore qu'a moy estoit plevie. . .»

Mais pour se punir il fait serment de ne manger dorénavant, tant qu'il sera en prison, qu'une fois par jour.

---

Cependant Galafre faisait auprès d'Aiglantine de vaines tentatives, en même temps qu'il trahissait le soudan son neveu en envoyant de nuit des provisions aux assiégés. Mais Aye trouva moyen de faire parvenir un message à Aiglantine, qui, douloureusement surprise, envoya par la même voie son anneau à Gui de Nanteuil, puis informa la femme du soudan de la trahison de Galafre. Celle-ci menaça le traître de dévoiler sa conduite. Effrayé, Galafre résolut de tuer la reine. Une nuit que les deux dames étaient couchées ensemble, il s'introduisit dans leur chambre, frappa la femme du soudan, et s'enfuit, laissant le couteau dans la plaie et emmenant avec lui le chambellan qu'il avait séduit par de belles promesses, et qu'il s'empressa de faire mourir. Le matin, on découvre le meurtre, on accuse Aiglantine qui se défend vainement. Elle est condamnée à être brûlée vive. Elle accuse Galafre de trahison et le défie. Mais elle ne peut trouver de champion! Alors elle demande au soudan un don qui lui est accordé: c'est d'avoir pour champion Gaudion (Aye) ou tel autre chevalier qui pourra se trouver dans la prison de Mar-

gafier. Le soudan lui-même se charge de la commission. . . . .

*Ici, nouvelle lacune, indiquée, comme précédemment, par ces mots:* Cy fault .iij. feuilles doubles. *Ensuite le texte reprend ainsi, au milieu d'instructions que Galafre donne à ses gens pour le cas où, dans la lutte, il aurait le dessous:*

Que chascun s'appretast à force et à esploit, (f. 60)
Et sy tost qu'ils verront que le pieur aroit
Le venissent secourre, de ce moult les prioit;
Et puis isnellement en la mer monteroit
Par dedens les vesseaulx c'om appareilleroit.
Se dedens Ermenye repairer il povoit,
Du soudan son nepveu deux denie[r]s ne donroit.
Et chascun ensement son conseil accordoit;
Aussitost que Gallaffres ung cor leur sonneroit
Le venrroient aider.

Pendant ce temps, Gui de Nanteuil, devisait avec Aiglantine assise auprès de lui. Le moment du combat venu, il monta à cheval,

Et la belle duchesse forment se demantoit,
Tres par devant le feu elle s'agenoulloit
Et dist: «Pere des cieulx qui haut sciet et loing voit,
«Veullés me secourir ainsy comme j'ay droit.
«Et garantir mon sire que je voy ci endroit».

La lutte s'engage. Galafre vaincu demande merci: il veut avouer son crime en présence du soudan. Mais à peine Gui avait-il tourné le dos que le traître sonne du cor. Ses hommes accourent le délivrer. Le soudan, témoin de la trahison, fait avancer les siens. Mais Galafre a le temps de se jeter dans sa galie, et il s'enfuit à force de voiles.

Morinde, la fille du soudan, qui d'abord avait accusé Aiglantine du meurtre, lui fait maintenant un gracieux accueil, et laisse peraître l'impression que Gui a produite sur elle:

«Pleust à Dieu que je feuse en sains fons baptisie, (f. 62)
«S'euysse ung tel vassal en la moye baillie«.

Elle apprend avec étonnement que ce chevalier est l'épouse d'Aiglantine et qu'il a pour mère le prétendu chevalier Gaudion qui avait si vaillamment servi le soudan. Elle promet à Aiglantine de l'aider de tout son pouvoir. Cependant Gui rentre dans sa prison.

Galafre, arrivé à la tour Gayette, en Ermenie, se mit en état de défense prévoyant bien qu'il ne tarderait pas à être assailli. Bientôt en effet arriva le soudan accompagné du roi de Rochebrune [1]) et la guerre commença.

Tant dura ceste guerre n'est nul qui le vous die; (f. 63)
L'une fois le soudan aloit en Ermenye.
Quant le royaume avoit et la terre bruye,
Atant s'en repairoit avec sa baronnye;
Puis ratendoit .v. ans ou .vii. à une fye,
Et quant la gent s'estoit ung pou ramesnagie,
Adonques revenoit comme beste enragie.

La guerre de Galafre et du soudan dura ainsi quinze ans;

En la .xvi. année parla on de Tristan (f. 63 v°)
Qui ot esté ou bois o la cerve courant;
Ainsy c'uns homs sauvages s'aloit il gouvernant,
Fors estoit et leger, s'ot le corps fort et grant,
.xvi. ans avoit ly enffes au temps dont je vous chant;
Ne esté ne yver n'aloit l'e[n]ffes vestant
Fors seul une feullie dont il s'aloit couvrant
Ly piet lui furent dur et ly ongle tranchant;
Velu avoit le corps et le viaire blanc;
Ly eul lui sont ou chef bel et vert et riant.
Le membre par dessoubs, dont pas ne vois parlant,
Luy estant et balie, ades le va tastant,
Toute jour le tiroit, à merveilles l'ot grant.
Ains n'ot jeu avec femme, sy l'aloit desirant.

Un jour la cerve s'avisa de sortir du bois, portant sur son dos le jeune Tristan, et tous deux, allant par le pays, détruisaient les Sarrasins, si bien qu'à vingt lieues à la ronde tout le monde s'enfuyait. Or, en ce temps là, Galafre avait fait alliance avec le fort roi Agrappart qui tenait Tarse et Orbrie, et lui avait promis sa fille

[1]) Il paraît qu'il avaient fait la paix. Cela était dit sans doute à l'endroit où manquent les trois feuilles doubles.

Blanchandine. A cette condition, Agrappart, qui était vieux et laid, s'était engagé à défendre Galafre contre le soudan. Blanchandine était déjà en route et se rendait, bien à contre cœur, auprès de son futur époux, lorsque la cerve se trouva sur son passage. L'animal, ayant fait descendre Tristan, se précipite sur l'escorte et la met en déroute. Blanchandine fuyait toute seule, lorsque Tristan, l'ayant rencontrée, la saisit, et, monté sur la cerve, l'emporta de force. Ils allèrent ainsi toute la journée. Le soir, ils arrivèrent auprès d'une carrière dont on avait enlevé beaucoup de terre. La cerve y entra et y déposa Tristan et la jeune pucelle, puis elle s'éloigna pour quérir des vivres. La bête partie, Blanchandine se sentit toute soulagée. «Vassal, dit-elle à Tristan, je te «conjure par Mahom de me dire pourquoi tu m'as ici «amenée, et si tu crois en Dieu qui souffrit passion ou en «Mahom et Baraton, et de quels gens tu es né.

«Belle, ce dist Tristan, abaissés vo raison, (f. 65 v⁰)
«Je ne sçay dont je vieng ne de quel region;
«Je ne vy oncques home de mon estracion,
«Ne femme nulle aussy, bien dire le peut on.
«La cerve m'a nourry moult très longue saison,
«Et ly ange des cieulx, quant j'estoie enfançon,
«M'aprint et doctrina au vouloir de Jhesum,
«Tant que je eux .vij. ans, fut à ma nourrisson.
«Or n'est language ou monde que moult bien ne savon,
«En quel terre que soye ne païs environ
«Que les gens bien n'entende et parolle et raison.
«Ainsy me dist ly anges, et or bien le voit on:
«Oncques mès ne vous vy, et s'entens vo respon,
«Oncques puis que eux [1]) .vii. ans l'ange dont vous parlon
«Ne vy ne n'encontray, mais des choses foison
«Me dist et enseigna que oublié avon.
«Or m'a nourry la cerve depuis celle saison,
«Se me veult marier à sa devision.
«Puisque je vous tieng cy en ma possession, (f. 66)
«Je vourray de vous fere mon tallant et mon bon.»
— Taisés! dist la pucelle, n'aiés entencion
«De mon corps à toucher, ce seroit sans raison;

---

[1]) Ms. *eulx*.

«Ains me lairoie occire à grant destrouction
«Qu'à mon cors meffisiés nulle rien, se bien non,
«Ne chose dont m'onneur puïst perdre son non.»
— Je, ne sçay, dist Tristan, fere nul long sermon,
«Mais vous serés m'amye, où vous veullés ou non;
«Par force ou par amour vostre amour averon,
«Et sy m'aprenderés toute l'establison
«C'om doit faire en ce siecle entour et environ.»

En effet, Tristan en vient à ses fins, non sans violence. Cependant, l'amour nacquit entre eux, si bien

C'oncques puis la danzelle n'ama se Tristan non
N'oncques à homme aultre n'ot fornicacion
Ne homme nul à lui, que moult bien le scet on,
Car Jhesus le mua en très belle façon
D'omme vray et nobille, s'engendra par raison
Saint Gille de Prouvence, en Morinde au crin blon;
Et s'estoit sa cousine germaine, ce scet on,
Mais elle l'ost à femme au voloir de Jhesum,
Et se fut baptisée et Clarinde ot à non .......

Cette nuit, Tristan engendra le duc Raimon qui épousa Parise la duchesse [1]). La belle Blanchandine s'étant promptement «apprivoisée» en revint à sa première question, et dit à Tristan:

..... «Damoiseaulx, par amours je vous prye (f. 66 v⁰)
«Que dire me veullés quelle est votre lignye.
«Creés vous en Mahon où en sainte Marie?»
— Je ne sçay, dist Tristan, je n'ay nouvelle ouye
«De croire nulle part fors en vous, doulce amye;
«Ma creance est en vous, doucement m'y ottrye.
«Oncques en mon vivant je n'eux cotte [2]) vestye,
«Mais j'en vourray avoir une belle jolye,
«Et se vourray mes os couvrir d'une cuirie
«Et ma teste ensement; jamès jour de ma vie
«Ne me veul maintenir come beste escachie.»

Sur ce revient la cerve apportant des provisions enlevées à un Turc,

La cerve lui tolli sa viande et sa vie.

---

[1]) Voir le passage cité dans la préface de *Parise la duchesse*, édit. Guessard, p. viij.

[2]) ms. *coste*.

Cependant Galafre avait appris l'enlèvement de sa fille. Il envoie à sa recherche des hommes que la cerve met en fuite; il en envoie d'autres avec charge de fermer la carrière. Pendant que la cerve les occupe en se jouant avec un païen qu'elle avait saisi et qu'elle finit par étrangler, les deux «enfants» s'échappent, et bientôt la cerve vient les rejoindre. Blanchandine enseignait Tristan:

Celle lui recordoit par informacion (f. 69)
L'estat de tout le monde tant que dire en peut on,
Et de chevallerie lui faisoit mencion.
«Belle», ce dist Tristan, «abaissés vo raison,
«Qu'esse de chevaliers? comment s'y maintient on?»
Celle lui dist: »Ils vestent armeüre à foison
«Et puis se vont combatre à force et à bandon.
«L'une fois i gua[a]ignent et l'aultre y pert on.
«S'eschet qu'aultruy occist et aussy l'occist on.»
— Belle, ce dist Tristan, plus ne m'en paroll' on,
»Car puis c'om s'y combat, je n'en donne ung bouton.
«Là où on peut avoir mort ou villain horion [1])
«Ne me merroient point trestout cil d'un royon;
«Mais où on mengut rost et boit vin à faison,
«G'iroye voulentiers, n'en feray celison.
«Mais de bataille fere n'ay point devocion.»
Lors lui baise et acolle la bouche et le menton.

Ils revinrent à la tannière de la cerve, se bâtirent tout auprès une maison et y vécurent, Blanchandine continuant de «doctriner» Tristan, qui dès lors se vêtait des braies, chemises, chausses, etc. que la cerve volait à son intention «au vouloir de Jhesum». — Galafre avait bien juré par Tervagant, Apollin et Mahon qu'il irait assaillir la bête à la tête de cent mille hommes, mais une attaque du soudan de Babylone l'en empêcha.

---

Revenons maintenant à Doon, le fils de Gui de Nanteuil et d'Honorée. On se rappelle que le duc de Valvenise, après avoir épousé Honorée, avait fait exposer dans un bois le petit Doon [2]). Un forestier nommé Antheaulme le trouva et l'éleva pendant seize ans. Le jeune

---

[1]) Supprimer *là* au commencement du vers?
[2]) Fol. 16 du ms., voir ci-dessus.

Doon avait des goûts distingués. Il voulait être «joli» et dépensait beaucoup pour se parer. Il était bon cavalier, il portait toujours l'épée et le couteau et courait les fêtes et les tournois. Le forestier avait un fils qui manifestait des dispositions toutes différentes: il épiait les gens par le bois,[1] et si on avait fait pour six deniers de dégât, il se faisait payer cent sous de dommages. Cet enfant, sachant d'ailleurs que Doon n'était pas son frère, en devint très jaloux: «Faux vieillard, dit-il un jour à «son père, maudit soit qui vous porta! cet enfant trouvé «vous ruinera. S'il demeure davantage ici, où il me tuera «ou je le tuerai». Le forestier, non sans objecter que le jeune Doon lui est cher, promet enfin de le chasser. Sur ces entrefaites le jeune homme rentre un faucon sur le poing: «Enfant trouvé! maudit soit qui vous porta et qui «vous amena ici!» dit-il à Doon. «Qu'avons nous besoin «ici de gentilshommes». Et saisissant le faucon il lui tord le cou. Doon répond par un coup de poing qui étend l'enfant à terre; il allait l'achever avec son couteau, quand le forestier le renverse d'un coup de massue. Doon se relève et s'écrie: «Etes-nous mon père? — Non, «dit le prudhomme, mais je vous ai nourri seize ans «entiers, pour mon malheur, car jamais père ne nourrit «si mauvais nourrisson; mais, par Dieu! je vous tuerai. — «Sire, dit le bâtard, du moment que vous m'avez nourri, «vous pouvez faire de moi à votre volonté». Je me livre «à vous; si j'ai battu votre fils, prenez-en la vengeance.» Et il s'agenouilla demandant merci. Le prudhomme ne se sentit pas le cœur de lui faire du mal; il lui dit doucement: «Ami, allez-vous-en chercher la mère qui vous «a porté et le père qui vous a engendré. Je vous don«nerai le drap qui vous enveloppait quand vous avez été «trouvé nouveau né dans la grande forêt.» L'enfant prit le manteau qui était beau et broché d'or. «Ha! dit-il, «cher manteau! je ne suis pas né d'une pauvre famille», et il le couvrait de baisers. Le fils du forestier revenant à la charge, frappa de nouveau Doon à coups de bâton. Le bâtard lui pardonne pour cette fois, «mais ne me frap«pez plus, car vous ne m'échapperiez pas;

«On doit lesser le jeu, quant on l'a fait assés.»

Le forestier lui-même insiste dans le même sens. Mais son fils ne se le tient pas pour dit et recommence. Doon tire son couteau, le forestier se jette à ses pieds, la mère intercède à son tour: elle rappelle au bâtard qu'elle l'a allaité et élevé. Mais le jeune homme est implacable: il faut que le fils du forestier lui soit livré, il verra alors s'il doit l'épargner ou le tuer. La dame y consent et va chercher son fils; mais il enfuit. Doon prend congé, et s'éloigne à cheval, emportant le manteau qui est son signe de reconnaissance. Dans le bois il est attaqué par le fils du forestier accompagné de quatre «paillarts» (gredins) qui s'enfuient en voyant reluire l'épée de Doon. L'enfant reste et est tué.

Pour ce dit ung proverbes qui moult fait à pris[i]er: (f. 73)
Qu'estrange boyel fait mauvès au scien loyer.
Tel se fye en aultruy, s'il en avoit mestier,
Qu'aussy tost l'averoit que ou bois ung levrier.
Toutes bouches qui rient ne veullent pas bais[i]er.

Le bâtard continue sa route. Il apprend que le duc de Valvenise a fait publier un tournois pour célébrer la naissance de sa fille Parise[1]). Le prix proposé est magnifique: un cheval de cent marcs, un épervier, un château sur un rocher avec une rente de cent livres. Le jeune Doon se sentit tout triste, en pensant qu'il n'avait pas de quoi s'acheter des armes et un destrier pour aller à la joûte.

«Hélas! dist le vassal, vecy povre baron! (f. 73 v⁰)
«Et on dit, et c'est voir, advenir le voit on,
«Que truans sont plus liez en leur condicion
«Que ly honnestes ceurs qui n'ont fief ne maison.
«Truant mais qu'ait à menger assés et à foison.
«N'aconte au remenant la monte d'un bouton,
«Et ly honnestes ceurs de bonne nourrisson
«Tache à avoir beaulx draps et de belle façon.
«N'aconte à son menger se bien petitet non, (fol. 74)
«Car à honnesteté met sa condicion.

---

[1]) Voir le passage cité dans la préface de *Parise la duchesse*, p. IX.

«Et ly gloux ameroit assés mieulx ung chappon
«Qui n'oseroit avoir ou chef ung chapperon . . . . . .
«Las! à quoy penssé je! j'ay bien ceur de bricon:
«Je suis povres trouvés, ne sçay de quel royon,
«Ne là où je fus nés ne en quel region,
«Et se veul behourder sur le destrier gascon!
«Mais par celui apostre c'om quier en pré Noiron
«Se j'y puis advenir par nulle entencion
«G'y ferai tel fait d'armes, quoy que soye garçon,
«C'om en sara parler decy jusqu'en Laon.»

Tout en devisant ainsi il entra dans Valvenise. Il s'arrêta devant un riche hôtel, descendit de cheval, et s'adressant à l'hôte: «Sire, dit-il, voulez-vous m'héberger?— L'hôte le regarda: «Ami», cria-t-il à haute voix, «jouterez-«vous? — C'est mon intention. — Eh bien, vous allez «avoir une lance», et ce disant l'hôte lui présente un bâton fraîchement coupé,

Et lui monstre le cul, et ses draps a hostés; (f. 74)
Ses braies avalla, puis lui a dit: «Joustés!»
Et le bastart y ceurt, qui moult fu ayrés.
Lez le brayel y fiert, ce dist l'auctorités,
Tellement l'assena, ce fait est bien prouvés
Que le tinel lui est oultre le corps passés . . . . .
Quant ly voisin le virent, sy en ont ris assés, (v⁰)
Et dient l'un à lautre: «Par Dieu qui fut penés,
«C'est à moult bonne cause que cil gloux est tués».

Cependant les sergens accourent et empoignent Doon qui, mené en présence du duc, expose le fait:

«Je demanday l'ostel, l'ostes fu mal senés. . . .
«Ses braies avala, puis dist: „or y joustés". (f. 75)
«Beaussire, g'y joustay, ce fut ses voulentés;
«S'il y a nul peris, estre en doit enganés.
«Avés vous commandé vos villains rassotés
«C'on ait les gentils homes moqués ne degabés?»

Le duc, non seulement lui pardonne, mais encore lui permet de se fournir à ses frais de tout ce qui lui faudra.

— Sire, dist le bastart, Jhesus en soit loés!
«J'avoye bon mestier d'estre ainsy hostellés.»
Puis a dit coiement: «Vous en repentirés.
«Je feray des despans ains qu'en soie rallés
«Où trestout vo tresor sera bien aloués.»

En effet, il commence par s'installer dans le plus bel hôtel de la ville, et fait donner au chevalier qui, par ordre du duc, l'avait accompagné, un cheval de cent marcs. Puis il se fait richement équiper. Il n'oublie pas de se faire un blason:

Deux jours ains le behourt les fenestres fist on (f. 76 v⁰)
Pour savoir des joustans le droit conte et le non.
Le bastart de Nanteul ot posé son blason
Delez une fenestre par dessus ung perron.
Oyés qu'il avoit fait, pour Dieu vous en prion!
Le drap où fut trouvé ou bois lés le buisson
Ot mis dessus l'escu, et s'ot mis ou moillon
Escript en perchemin, sy con lisant trouvon:
*A ce povre trouvé qui n'a nul compaignon.*
Ainsy estoit s'enseigne, pour voir le vous dit on,
Cil qui le pourlisoient disoient à bas son:
«Il est preux et hardis qui là a mis son non:
«Ne se veult point vanter, mais n'a le ceur bricon».

Un autre jour, il annonça qu'il tiendrait cour plénière le lundi suivant. Soixante chevaliers et un comte de Pouille s'y rendirent. Il s'y fit adouber chevalier[1]). Après plusieurs passes exécutées d'une façon brillante il rentre en sa chambre pour s'y désarmer. Marie, la fille de son hôte, le voyant seul, vient lui offrir de l'aider à se désarmer, ce qu'il accepte avec empressement. Jamais la jeune fille n'avait vu aussi beau cavalier. Doon de son côté la «désirait fortement», mais lui voyant l'air si noble et si honnête, il n'osait lui dire sa pensée. Cependant il la remercie de sa courtoisie: «Je ne puis vous en «récompenser, mais je prie Dieu qu'il vous le veuille «rendre. Dorénavant je suis votre servant. Je ne vis on«ques pucelle qui n'ait rendu le cœur si pesant; mais «vous êtes si belle, si douce et si simple, que si j'étais le «roi d'un royaume, par ma foi! vous en porteriez la cou«ronne». Ravie de ce compliment, la jeune fille donne au

---

[1]) Voici la formule:
Adonc lui va ly quens la colée donnant, (f. 77 v⁰)
Et dist: «Chevaliers soyes doresmès en avant,
«De par Dieu et saint George le te vois ordonnant».

bâtard son anneau où était une pierre de telle vertu qu'elle eût guéri un mourant.

Le dimanche soir, il y eut au palais de Valvenise une grande fête. Doon y fut admiré de tous. En le voyant la duchesse Honorée tressaillit. «S'il n'était si «jeune», dit elle à Melior, la femme du comte de Pouille, «je croirais que c'est le chrétien que j'ai aimé». Elle demande au bâtard s'il connait Gui de Nanteuil, et celui-ci naturellement répond que non. Le lendemain eut lieu le tournoi. Voyant passer Doon avec le blason qu'il s'était fait faire, la duchesse se fit lire l'inscription, et aussitôt elle reconnut le drap pour être celui dans lequel son jeune fils avait été enveloppé.

Et le ceur lui disoit par certain pensement (f. 83)
Que c'estoit le scien fils, dont plora tendrement.
Quatre fois se pasma de douleur qu'elle sent.
Elle dist au bastart: «Faites arrestement.
«Tant qu'aye à vous parlé, car j'en ay grant tallant.
«Tout par devant ce peuple je le di hautement:
«Enffes, tu es mes fils! . . . . . . . .»

Doon raconte alors ce qu'il sait de son histoire, et l'écuyer qui avait été chargé de le tuer avoue qu'il s'est contenté de l'abandonner dans un bois. La dame se montre irritée de l'action de son mari, qui d'abord révoque en doute le récit, mais la duchesse représente la pièce d'étoffe dont elle a déchiré le drap qui enveloppait l'enfant Doon; le rapprochement des deux morceaux enlève toute incertitude. Le jeune homme apprend alors qu'il est fils de Gui de Nanteuil, et que son père a disparu. Puisque je suis bâtard, dit-il,

«Le bastart de Nanteul me feray appeller» (f. 84 v°)

Quant au duc, s'il veut lui demander merci, il lui pardonnera, si non il le tuera. Fureur du duc qui veut le chasser. Enfin ils s'accordent et la paix s'établit au contentement de tous.

Cependant, Melior était devenue amoureuse de Doon,

En ung lieu secretaire [1]) a le bastart mandé (f. 85 v°)

---

[1]) secret.

Lui ne résiste pas à la tentation:

Sur le lit la gecta, faisant doulce acolée.

A ce moment survient le comte qui frappe et blesse Doon. Une lutte s'engage, le comte est tué. «Il me «faut partir, dit le bâtard, saluez ma mère de ma part, «car je ne m'arrêterai jusqu'à tant que j'aie retrouvé «mon père». La comtesse lui offre de l'épouser. — «Il faut que je retrouve mon père, et puis je revien-«drai», dit-il, puis il reçoit son anneau, l'embrasse et s'éloigne. D'abord il va prendre congé de Marie et lui apprend qui il est. La jeune fille se pâme; qu'elle attende un an, et il reviendra l'épouser. Alors il sort de Valvenise. La fête *faillit*, chacun s'en retourna chez soi, la duchesse de Pouille comme les autres. Elle envoya plusieurs messages à Doon pour hâter son retour et lui offrir de nouveau sa main,

Mais le bastart en jure ja ne l'espousera (f. 87 v⁰)
Pour le consentement de ce qu'elle endura
D'occire son seigneur, et qu'autant en fera;
Ains puis n'ot de lui cure ne puis n'y retourna.

Il passa la mer et arriva en Ermenie.

---

Retournons à Tristan le sauvage. Il eut de Blanchandine un fils, ce qui le combla de joie. Deux mois après arriva le soudan, qui avait fait serment de ne pas laisser Galafre en paix tant qu'il n'aurait pas vengé sa femme. Il entendit parler de la cerve, et jura de la tuer. Aiglantine se souvint de la bête dont lui avait parlé Aye; elle résolut d'aller voir ce qu'il en était. Elle arriva au repaire de la cerve, mais il n'y avait que l'enfant et une «meschine» chargée de la garder, qui s'enfuit au plus vite. Elle prit l'enfant et le rapporta à l'armée du soudan. Elle l'élevera, et l'ayant trouvé sous une *ramée*, lui donne le nom de *Raimon*.

Le non ne lui chéy en trestout son vivant, (f. 89 v⁰)
Duc fut de Valvenise, la cité souffisant,

S'ot Parise espousée au gent corps advenant,
Ainsy que vous orrés recorder cy avant.

Tristan et Blanchandine furent bien désolés lorsqu'à leur retour ils ne trouvèrent plus leur petit enfant. La cerve elle-même manifesta par ses mouvements qu'elle partageait leur douleur. Tristan voulut aller à la recherche du bébé; Blanchandine se mit en route avec lui. Ils n'étaient pas à une portée de trait de la forêt qu'ils rencontrèrent dix Sarrazins de Galafre qui les menacèrent de les tuer. Tristan s'empressa de s'enfuir, Blanchandine resta; reconnue par ces Sarrazins, elle leur conta qu'elle avait été enlevée par la cerve, qu'enfin un baron sarrazin l'avait délivrée et la ramenait, quand, effrayé de leur aspect, il s'était enfui dans le bois. Elle rentra toute triste dans la tour Gayette où Galafre la reçut avec la plus grande joie.

Cependant Tristan avait suivi de loin les Sarrazins. Il n'osait les approcher de plus d'une demi lieue, tant la vue d'une épée lui causait de frayeur. Voyant que Blanchandine était perdue pour lui, il revint tout dolent auprès de la cerve, mais hélas! il la trouva morte, car pendant son absence le soudan l'avait assaillie à la tête de cent mille hommes, et elle avait eu beau se défendre et les occire «com se fussent poussin», elle avait enfin succombé. Il veut les venger, il vient aux Sarrazins qui gisaient étendus sur l'herbe, et quand il en voyait un se remuer un peu, il l'accablait de coups de pierres,

Mais s'il en veïst ung qu'espée tenist nue, (f. 92)
Tantost s'en feust fouys sans plus fere actendue.

Les enseignements de Blanchandine lui revinrent en mémoire; il se dit qu'il s'adoubera en chevalier, qu'il ira à la tour Gayette, et qu'il s'efforcera de ravoir sa mie. Il désarma les Sarrazins qui avaient les plus riches draps, et se couvrit de leurs dépouilles; puis, étant monté sur un cheval qui errait par la forêt, il se mit en route et chevaucha par Ermenie. Mais l'histoire véridique rapporte que le premier homme à qui Tristan parla, ce fut son frère, le bâtard de Nanteuil. — «Amis, Dieu vous bé-

nisse!» lui dit Doon, «qui êtes-vous? — Ami», répond Tristan, «vous allez le savoir: Je ne sais qui je suis ni «qui m'a porté dans son sein; je n'ai jamais vu le père qui «m'a engendré. J'ai toute ma vie été dans ce bois, allaité «par une cerve. Or cette bête est morte, et me voici «parti en quête d'aventures». Le bâtard se mit à rire, croyant que c'était moquerie; mais quand il vit que c'était vérité, il s'émerveilla très fort. Tristan lui proposa alors d'aller de compagnie, lui offrant la moitié de tout ce qu'il conquerrait, excepté la fille de Galafre, toutefois. — «C'est à quoi je ne consentirai pas», dit le bâtard, «car je crois en Jésus Christ, ce que vous ne «faites pas. — Vassal,» reprit le bâtard, «je vous avoue «que je n'ai jamais été baptisé, si Dieu me bénit! et je «ne sais ce que c'est que la vierge Marie ni le Dieu plein «de gloire auquel on croit dans votre pays, mais si on «m'enseignait cette foi, j'y croirais volontiers car j'ai «été élevé comme une vraie brute». Le bâtard est visiblement attendri, il pleure de pitié. Tristan renouvelle ses offres:

«Je n'aroye vaillant une pomme pourrie (fol. 93 v°)
«Que vous n'en eussiés droitement la moitie.»

Le bâtard ne résiste plus: «Si vous voulez croire la «loi qu'on croit dans notre pays, jamais jour de ma vie «je ne vous ferai défaut».

— Amis, ce dist Tristan, quel loy vous est donnée?
«Je ne croy fort en char, en pain et en pevrée,
«Et qu'à boire bon vin, m'amour lui est donnée.
«Quant suis saoul m'est advis mal n'aray la journée;
Aussy quant je tenoye mon amye acolée,
C'estoit toute ma joye, toute jour ajournée.
Je n'avoye aultre joye que je vous ay comptée.

Le bâtard se mit à rire: «Ce n'est pas une folle vie, «dit-il, mais avec cela il faut croire en Dieu qui fit ciel et «rosée, et Eve et Adam, et la mer salée . . .» et il lui raconta brièvement l'histoire d'Adam et d'Eve et celle de Jésus Christ. — «Et quelle loi croit-on en ce pays?» demande Tristan. — «Frère, ce sont païens, fausse gent. «Ils ont une croyance folle; ils croient en un Dieu qu'on

«appelle Mahon qui était prophète et annonçait sa propre «loi. Un jour il s'enivra d'un fort vin, se coucha sur un «fumier puant et y fut dévoré par les porcs. — Ce Dieu «ne vaut rien», dit Tristan le sauvage, «et puisqu'il me faut «croire en l'un des deux, je préfère Jésus Christ et la «douce Vierge qui le nourrit».

Ils continuèrent leur route en devisant ainsi, Doon racontant qu'il allait à la recherche de son père, Tristan fort affligé de ne pas connaître ses parents et priant Dieu de les lui faire retrouver. Ils arrivèrent en Ermenie, et trouvèrent la ville assiégée par le soudan. Ce fut un spectacle nouveau pour Tristan:

«Quelle gent sont ce là courant sur la verdour, (f. 95)
«Manant dedens ces loges, chevauchans par ferour?»
— Compains,» dist le bastart, «ce sont gent paiennour
«Qui ont ceste cité assise tout autour.
«Essillier la vourront et tout mectre à doulour,
«Femmes, enffans, occire à deul et à tristour.»
Et quant Tristan l'entent, sy mua sa coullour, (v⁰)
Et a dit au bastart qui fut de grant vallour:
«Compains, bien seroit fol, par le mien creatour!
«Qui en ceste cité yroit prendre sejour,
«Car il y couvendroit trop maintenir estour
«Et mectre en adventure son corps et son atour.
«N'yroie en la cité pour d'or plaine une tour.»
— Compains», dist le bastart, «vous faictes grant follour:
«Ja y est vostre amye à la fresche coullour;
«Pour lui aider devés avoir force et vigour
«Et ferir de l'espée à loy de pongneour.
«Ensement aquerrés vasselage et honnour».
Et Tristan lui respond qu'i n'en donne une flour;
En denrée de guerre n'a maillée d'amour.

— Compains», ce dist Tristan, «pour Dieu, je vous en prie
«Que nous n'aprouchons point la cité d'Ermenie
«De cy jusques à tont qu'elle soit dèssegie.
«J'ain mieulx estre en paix et n'aye point d'amye
«Que maintenir debat et avoir seignorie.
«En guerre maintenir peut on perdre la vie.»
— Par foy», dist le bastart, «vous parlés de sotie!
«En la cité yrons, car ell' est très garnye,
«Et s'aiderons la dame qu'elle ne soit perie.
«Puis qu'elle s'est à vous donnée et octroye(e)
«Vous lui devés aider à l'espée fourbie,

«Et mectre en adventure vostre corps et vo vie.»
— Hélas!» ce dist Tristan, «vous dictes courtoisie,
«Mais oncques je ne fu en bataille fournie,
«Ne ne seus maintenir point de chevallerie
«Ne manier le brant qui luit et refflambie;
«Oncques ne vi bataille, estour ne arramye;
«Je suis sauvages homs, sans sens, plain de sotie.
«D'ores mes en avant vous commans et vous prie
«Sauvage m'appellés, sy ne le lessés mye.»

Ils mettent pied à terre et s'arment. Doon encourage son compagnon à bien faire: «Sauvage», lui dit-il, «un homme fait comme vous l'êtes ne devrait rencontrer «chevalier qu'il ne le jetât à terre. Vous voilà équipé «pour la lutte; jamais je ne vis homme de si belle ap«parence. Par Dieu! si je ne vous connaissais, et que «vous vinssiez me défier, je serais moi-même effrayé!» Mais ses exhortations ne devaient pas avoir un effet immédiat. Passent quatre païens: pendant que Tristan épouvanté se laisse cheoir à bas de son cheval, Doon à lui tout seul les tue tous quatre. — Ils se font recevoir dans la ville en qualité de *soudoiers*. Tristan et Blanchandine se reconnaissent et se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Doon essaie en vain de séparer les deux amants et demener Tristan contre l'ennemi qui à ce moment assaut la ville.

«Sire», dist la royne qui blanche fut que fée, (f. 99 v⁰)
«Une aultrefois yrés, car l'eure est passée,
«Car à mon amy veul avoir joye menée,
«Puisque tout seul le tiens ycy à recellée.
«Desiré [1]) l'ay pieça, or suis resconfortée,
«Puis que le truis ycy en ma chambre litée.»

Cependant l'armée du soudan avait le dessus. Bientôt un *ermin* vient annoncer que Galafre était pris. Blanchandine se pâme. «Consolez-vous, douce amie», lui dit Tristan, «si votre père est mort, je tiendrai son héritage «en son nom. — Vous êtes fou», reprend Doon, «sortons, «montons à cheval et sauvons le roi!» Tristan consent à le suivre, Blanchandine lui donne une manche richement ouvrée qu'il attache à son heaume. Au moment d'aborder

---

[1]) Ms. *desiray*

l'ennemi. Tristan demande au bâtard de changer de coiffure avec lui; celui-ci consent. Tous deux s'avancent, Tristan criant: «Vous allez trop avant», et l'autre allant toujours. Joie de Blanchandine qui, à la manche qui flotte sur le heaume, croit reconnaître Tristan. Doon pénètre jusqu'aux tentes; il arrive à celle du soudan. Galafre y était prisonnier, gabé par Aiglantine, battu par Morinde. Doon le détache, lui donne un cheval et s'échappe avec lui d'entre les Sarrazins. Pénétré de reconnaissance Galafre lui promet sa fille. Pendant ce temps-là Tristan s'était sauvé dans un bois prochain, et, grimpé sur un arbre, cherchait à découvrir son compagnon. Enfin il l'aperçoit en compagnie de Galafre.

«Hé Dieu!» ce dist Tristan, «qui en croix fut penés, (f. 102 v°)
«Que mes compains est preux et hardis et osés!
«Oncques plus preux de lui ne fut de mere nez.
«Las! je suis tant couars que j'en seray blasmés,
«De toutes bonnes gens laidement diffamés.
«Que diray mes compains quant cy seray trouvés
«Je seray ja de lui laidement ramposnés.»

Pour couvrir sa honte, il s'avise de fausser son écu à coups de couteau, il blesse même son cheval; et dans cet état, il court après le bâtard et l'appelle. Doon se laisse prendre à cette ruse. Galafre est reçu par son armée avec des transports de joie: «J'ai été délivré par «ce franc chrétien», dit-il en désignant Doon, «et en «récompense je lui octroie ma fille». Effroi de Tristan, qui prie aussitôt le bâtard de lui rendre son heaume, ce que celui-ci fait sans difficulté. De retour dans la ville, Galafre fait appeler Tristan (qu'il croyait être son sauveur), lui donne Blanchandine et le fait maréchal de son armée.

---

Le soudan apprit par un espion l'arrivée des deux chrétiens à l'armée de Galafre, et il en éprouva une vive inquiétude. Cette nouvelle réveilla chez Margafier, le souvenir de Gui de Nanteuil qu'il avait depuis seize ans dans sa prison ainsi que Gaudion. «Sire», dit Aiglan-

«tine, vous m'avez promis jadis un don. — Vous l'aurez», dit le soudan. — Sire, vous m'avez jadis promis Gaudion «pour mari. — Il vit encore», dit Margafier. «Et je vous le réclame», poursuivit Aiglantine. Margafier promit de le faire amener.

Pendant quatorze ans, Gui de Nanteuil s'était condamné à ne manger qu'une fois le jour, pour expier la faute qu'il avait commise en ne gardant pas la foi conjugale. Au bout de ce temps, le geolier Sadoine, qu'il avait converti à la loi chrétienne, les délivra lui et Aye. Ils se mirent tous trois en route pour l'Ermenie, Gui ayant désiré se rendre dans la forêt où sa mère avait vu Tristan tout enfant.

---

Revenons à Tristan. Lui et Blanchandine ne se quittaient pas. Un jour Doon vint le trouver et lui dit: «Beau cousin, cela va mal; nous ne combattons plus. «Prêtez-moi votre heaume et votre targe dorée, et «j'irai me battre pour vous. Jusqu'à mon retour, «restez ici dans votre chambre». Il sort en effet, rencontre le géant Tartaire, l'attaque, le blesse et le ramène prisonnier. Puis ayant été trouvé Tristan, il lui rend ses armes lui disant: «J'ai pris un géant; menez-le au «roi Galafre, comme si vous l'aviez fait prisonnier; votre «renommée et l'amour de votre amie s'en accroîtront; «pour moi je resterai ici et vous direz que je suis ma- «lade». Tristan se présente donc comme le vainqueur du géant et reçoit les félicitations. Quand il se désarma

Il estoit aussy blanc et aussy coulourés (f. 110 v°)
Come cil qui estoit tantost du lit levés.
Il avoit les soulas et les grans nobletés
De ce dont le bastart avoit esté lassés.

Intérieurement Tristan souffrait de ces honneurs immérités,

Mais il ne savoit mye les maulx et les anois (f. 111)
Que il lui [1]) avenra ains que passe le mois.

---

[1]) Ms. *Qui lui.*

Un jour, le roi Galafre se dispose à faire une sortie. Comme précédemment, Doon revêt les armes de Tristan. Il s'engage avant dans la mêlée, il est frappé par le soudan en couvrant Galafre de son corps, mais à son tour il le renverse de cheval et va l'achever, quand les Sarrazins accourent et délivrent leur maître. Cependant Galafre s'était enfui, et avait annoncé la mort du *sauvage* (Tristan). Douleur de Blanchandine. Mais bientôt on apprend que Tristan revient victorieux. En effet Doon, continuant le combat après le départ le Galafre, avait repoussé les Sarrazins. Le bâtard s'empresse d'aller trouver Tristan, lui remet ses armes demandant seulement un médecin discret pour le soigner. Tristan paraît couvert des armes qu'il vient de revêtir et reçoit d'abord les remercîments de Galafre qui bientôt s'étonne dê ne plus voir trace de la blessure que son sauveur avait reçue sous ses yeux. Un traître, qui était amoureux de Blanchandine, confirme ses doutes: «Jamais ce chevalier «n'a été en bataille; il est aussi sain que quand il s'est «levé. Il y a ici quelque trahison. Il a un compagnon «qui fait le malade et ne se montre pas; allons lui par«ler, savoir ce qu'il nous dira». — Un espion vient confirmer le dire du traître. Galafre se rend auprès du bâtard, et le trouve couché et souffrant de sa blessure. «Sire franc chevalier, vous êtes mon ami», lui dit Galafre, «pourquoi vous êtes-vous caché si longtemps? Pourquoi «laissez-vous prendre à autrui la récompense de vos «actions? — Sire,» répond le bâtard, «je ne mérite pas «que vous me fassiez tant d'honneur. Mon compagnon «est mon seigneur, et je dois l'aimer et l'honorer. Il est «vrai que j'ai été au combat pour lui, mais une fois «seulement: il était malade, c'est pourquoi je suis parti à «sa place». — Par Mahon, il en va tout autrement: je «vous reconnais au parler, c'est vous qui, dès le commen«cement, m'avez si bien aidé en bataille. Vous aurez ma «fille Blanchandine». — Doon refuse: il n'est que le serviteur du Sauvage; et eût-il conquis un royaume, il n'en garderait pas pour lui la part d'un garçon. — «Par la «foi que je dois à Mahon», réplique Galafre, «vous aurez

«ma fille, et après moi vous tiendrez mon royaume». Puis il se retire laissant le bâtard tout confondu.

Il monte dans sa grande salle, et demande le Sauvage. On lui répond qu'il le trouvera sans doute auprès de Blanchandine. — Ils l'y trouvent en effet, assis auprès de la jeune femme.

«Sauvages», dist le roy, «oyés m'entencion: (f. 116)
«D'ores mès en avant vous deffens ma maison
«Et vous retos ma fille: vous l'avés sans raison,
«Car oncques en vo vie, que de fy le scet on,
«Ne feustes avec moi dedens la chaplison,
«Car je vien de veoir Doon vo compaignon;
«Cil porte les enseignes de hardi champion.
«Bien sçay que vous avés hardement de mouton.
«D'ores mès vous deffens ma riche mencion,
«Le parler à ma fille; elle ara bon baron.
«Je ne vous prise mie la monte d'un bouton,
«Car vers vo compaignon ouvrés de trahison
«Quant vous lui desrobés sy faictement son don.
«Fille! n'y pensés plus, n'en venrés à coron,
«Espouser vous feray par Do son compaignon,
«Car c'est cil par qui j'ay eü salvacion,
«C'est cil qui me rescoust dedens le pavillon,
«C'est cil, ma belle fille, qui m'a fait guerison.
«Oncques cil damoiseaulx n'y vestit haubergon;
«De ma court le bany.» Adonc print ung baston,
Et a dit à Tristam: «Vuidés de cy, glouton!»
Et quant Tristan perçoit venir le horion,
En sus du cop s'en fuit ainsy c'un oisillon.
Oncques ne print congé ne ne dit o ne non.

Il rentre chez lui, s'arme, monte à cheval et s'en va, maugréant contre son compagnon qu'il accuse de lui avoir voulu ravir son amie. Blanchandine s'afflige aussi: elle a été bien désappointée, mais néanmoins elle ne se laissera pas aimer Tristan, puisque une fois elle s'est donnée à lui.

Tristan chevaucha quelque temps, tantôt déplorant sa couardise, tantôt maudissant ce qu'il croyait être la trahison de son compagnon. Il arriva enfin dans la forêt où il avait été nourri par la cerve. Il y trouva une dame aussi blanche que fleur en été. C'était une fée. «Dame, ue faites-vous ici?» demanda Tristan. Elle lui

répond qu'elle s'est cachée là pour un horrible serpent qui l'avait poursuivie et lui avait tué six de ses écuyers. Elle implore son secours, et lui promet, s'il réussit à l'emmener hors de la forêt, de lui bailler les clés d'un riche château où est conservé un trésor de plus de cent mille marcs; elle lui promet même de se donner à lui. Tristan est fort en peine, car la dame était bien belle, et d'un autre côté il se sentait très effrayé. «Dame, j'irai «avec vous», dit-il, «mais, si je vois la bête, ne comptez «pas sur moi, car je ne saurais lui résister». La fée l'encourage, et ils se mettent en route, se tenant par la main. Tristan marchait tenant son épée nue: «Il ne «convient pas à un chevalier de tirer l'épée avant d'être «en face du danger» lui dit la fée. — «Dame, la forêt «est épaisse, et on pourrait bien m'assaillir avant que «j'eusse le temps de mettre l'épée à la main, et peut-«être bien aussi que la bête me voyant ainsi armé n'osera «pas m'approcher.» La fée sourit; puis elle se mit à chanter de sa douce voix. «Dame, il n'est pas prudent «de chanter ainsi: cela peut exciter les bêtes sauvages, «ou donner des désirs à quelque mauvais homme. — «Ami, je le faisais pour vous récréer». Sur ces entre-faites, voici que le serpent apparaît; il s'avance vers Tristan et l'étreint de sa grande queüe. Le jeune homme laisse tomber l'épée et se prend à crier. «Pour Dieu! «relevez-vous, pensez à vous défendre!» lui dit la fée, et elle lui remet l'épée dans la main. Mais il la laisse cheoir encore. La bête qui était *faée*, se retire un peu à l'écart. Tristan se relève et se sauve. «Chevalier», lui crie la fée, «me laisserez-vous donc mourir ici? Vous m'a-«viez promis de me protéger. Tenez votre épée, tuez «ce serpent!» Et elle lui renouvelle ses promesses. — «Dame, ne m'en parlez plus! je ne sais si bon trésor que «de sauver sa vie. Bien fou qui irait s'exposer contre «ce serpent! Pour le monde entier je n'irais pas!» La fée lui reproche sa couardise. Quant Tristan l'entendit ainsi parler,

La beauté de la dame le fist enamourer, (f. 119 v°)
Et amours lui donna hardement et penser,

De lui à garantir, quoy qu'i doy[e] couster,
Car il n'a sy couart jusqu'à la rouge mer
Qu'amours ne lui fesist hardement recouvrer.

Il reprend donc son épée et, bien à contre-cœur, s'avança vers le monstre. Ce monstre était un «luiton» que la fée avait amené là pour éprouver Tristan et lui ôter sa couardise. A l'approche du jeune homme, il s'enfuit, Tristan le suit, mais bientôt perd sa trace. Il revient et demande aussitôt à la fée sa récompense. Celle-ci refuse et le confond; elle lui reproche de nouveau sa poltronnerie et l'exhorte à se montrer plus valeureux. Le serpent reparaît. «Je vous promet», s'écrie Tristan, «que «je n'aurai pas de cesse jusqu'à tant que je l'aie tué. — «C'est parler follement. Homme qui veut être vaillant ne «doit pas se vanter». Cette fois Tristan, plus courageux, lutte avec l'animal: d'abord il lui coupe une patte, puis il lui enfonce l'épée dans la gueule jusqu'au cœur. Aussitôt il s'empresse de réclamer de la fée l'accomplissement de sa promesse. Mais elle refuse encore, parce qu'il n'a pas tué le serpent d'un seul coup. Alors elle se fait connaître. Elle est Gloriande, cousine de la fée Morgue, et du roi Malabron; elle est venue lui apporter le don du courage; la destinée qu'elle lui donne, c'est d'être à jamais inaccessible à la crainte, mais il n'en jouira pas avant d'avoir reçu le baptême; et c'est pourquoi il lui faut aller en un pays où il puisse le recevoir,

«Car il n'est nul qui puist avoir ceur de preudon (f. 122 v°)
«S'il n'est bon chrestiens, sans mauvaise achoison.
«Et vous en venés bien de droite estracion:
«Ly vostre ancesseour, qui vous celleroit on?
»Ont esté moult vaillant et de moult grant renon.
«Encore avés [vous] pere c'on appelle Guyon;
«Sire fut de Nanteul, et de lui la [1]) tient on;
«Mais il se mist en mer jadis en ung dromon,
«Entre lui et vo mere qui Aiglentine a non;
«Mais ils furent pery par orage felon.
«En la mer feustez nez, s'avés Tristan à non;
«Nez fustes en tristesse, pour ce vous appell'on
«*Tristan*, en la maniere que cy dit vous avon» [2]).

---

[1]) la [terre de Nanteuil].

[2]) «La royne acoucha d'un filz qui ot à non Jehan; et l'appelloit

Et elle poursuit ainsi lui racontant son histoire. « Douce dame», demanda Tristan en pleurant, « voulez-vous « m'accorder de revoir mes parents? » Elle lui apprend alors qu'il aura à faire sortir de prison son père (Gui de Nanteuil), la mère de son père (Aye d'Avignon), le mari de celle-ci (Ganor) et ses deux oncles (Antoine et Richer), et à retirer de la compagnie des payens sa mère (Aiglantine). Il lui faudra les réunir tous. A ce moment le serpent recommence à courir, et marche vers Tristan la gueule ouverte. Le jeune homme, qui dès lors était devenu hardi, veut frapper le monstre de son épée, mais la fée l'arrête: « Laissez-le; c'est une bête « faée que j'ai mise en cet état pour vous éprouver; vous « allez le voir sous une autre forme ». Et à peine avait-elle parlé, que le serpent devint homme, et, se présentant au Sauvage, lui dit:

. . . . «Bien me devés amer (f. 124).
«Qui ore me lessay ainsy de vous tuer».

Alors la dame emmène Tristan dans un château magnifique:

Et sy tost que Tristan volt en la salle entrer,
Vit plus de .xxx. dames ensemble caroller,
Et l'une avecque l'autre grant joye demener.
Le [1]) son de leurs doulx chans sont lons à raconter.
Le roy Artus seoit par delez ung piller
Et quant Tristant le voit, lors le va acoller,
Et beron (?) l'onnora, et puis le va mener
En ung riche verger où ils devoient souper.
Là ot ung cor d'ivoire que nul ne pot sonner
Se ce n'est le plus preux que on puïst trouver. (f. 124 v°)

Tristan apprend du roi Artur la propriété de ce cor: « Ce qu'il me faudrait trouver » se dit-il, «c'est un cor destiné « au plus couard. Je puis bien me vanter que je l'emporterais sur tous». Cependant, l'usage est que tout homme qui entre dans ce château, doit essayer le cor. Tristan se risque, bien malgré lui, mais quel n'est pas son étonnement quand

---

«l'en *Tristant*, pour la grant douleur là où il fu né» *Joinville*, ed. de M. de Wailly p. 264.

[1]) Il faut probablement *li* (au plur.), à cause de *sont* qui suit.

. . ung song en jecta sy grant et sy poissant (f. 125)
Que plus de .IIIj. lieues oyst on le son grant,
Et trestout le chasteau en va retentissant.

Au son du cor, toutes les fées accourent; elles font fête à Tristan et l'embrassent. Artur lui fait don de ce merveilleux instrument qui a la vertu de rendre invulnérable celui qui le porte tant qu'il reste prudhomme. Tristan promet de le bien garder,

Mais depuis en failli, dont ce fut grant pitiés, (f. 125 v°)
Qu'il oublia le cor de quoy ycy oés.
Si mourut la journée devant Tresmongne es prés,
Car son fils le tua, Grevesson le doubtés,
Qui estoit Sarrazin au temps que vous oés.

Après quelques jours passés en fêtes, Tristan quitte le royaume de féerie pour se mettre à la recherche de son père et de sa mère. Il prend congé d'Artur et de Gloriande qui lui dit de nouveau de s'aller faire baptiser. Il ne s'était pas éloigné d'une portée d'arbalète, qu'il se retourna pour regarder encore une fois le château, mais tout avait disparu, et il se trouva seul en étrange contrée.

Or vous (en) lairay ung peu s'il vous plest et agrée; (f. 127 v°)
De son pere dirai où bonté fut trouvée,
Qui avecques sa mere, dame Aye la senée,
Yssy de Rochebrune, la haute tour quarrée,
Sadoynes les conduit de voulenté amée.
Longtemps furent en mer dedens une galée
Avecques marchéans qui sont de Val Fondée.

Paul Meyer.

(Wird fortgesetzt.)

# Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorialbibliothek.

(Fortsetzung.)

## Französische Literatur.

### Le Chevalier de la Charrette. Fierabras.

Zunächst müssen wir uns hier mit einer Handschrift (M—111—21) beschäftigen, welche der Catalog der Escorialbibliothek fälschlich der provenzalischen Literatur zuweist. Da dieselbe trotz ihres, wie sich alsbald zeigen wird, wichtigen Inhalts bis dahin gar nicht berücksichtigt worden ist, verdient sie wohl eine eingehendere Erörterung.

Wie aus der Inhaltsangabe: «Ausias March in lemosin», welche Worte auf einem der vor dem Manuscripte befindlichen Papierblätter stehen, erhellt, sah man zunächst die im Codex mitgetheilten Gedichte für diejenigen des genannnten valencianischen Dichters an. Diesem spricht sie jedoch die unmittelbar darunter stehende Bemerkung: «Poeta provincialis, non Ausias March. Dialectus Gallico-Provincialis», wieder ab. Der letzteren Ansicht ist offenbar der Verfasser des Catalogs gefolgt. Indessen trifft der Verbesserer ebenso wenig das Richtige. Denn, wie bemerkt worden, hat die Handschrift Nichts mit der provenzalischen Sprache zu thun. Es liegen vielmehr zwei Bruchstücke altfranzösischer Dichtungen in diesem Codex vor uns. Derselbe, aus dem Ende des zwölften, oder aus dem Anfange des 13. Jahrh. stammend, enthält 96 Pergamentblätter. Die Schrift, zwar klein und, obwohl die Buchstaben sehr nahe an einander gerückt sind, doch lesbar, ist in beiden Fragmenten die gleiche, sowie auch die grofsen Anfangsbuchstaben der einzelnen Absätze und deren Schnörkelzüge, welche sich oft fast über die ganze Seite erstrecken, überall denselben Character tragen, so dafs man vermuthen könnte, das Ganze sei von ein und demselben Schreiber angefertigt worden. Beide Manuscripte müssen früher ein gröfseres Format gehabt

haben, denn von den die Ueberschrift bildenden Worten sind nur deren untere Theile noch vorhanden. Die Ueberschrift des ersten Fragments ist bis auf einige wenige rothe Züge gänzlich verschwunden, von der des letzteren sind wenigstens ein paar Worte der untersten Linie noch zu errathen. Im Uebrigen ist mit Ausnahme einiger Blätter, deren Lesen durch grofse Fettflecke erschwert wird, und mehrerer Seiten, die durch Abscheuern gelitten zu haben scheinen, der sehr unscheinbare Codex nicht schlecht erhalten.

Das erste Fragment, fol. 1—32, bilden 5568 Verse des Chevalier de la Charrette Chrestien's von Troyes. Jede Seite ist in zwei Spalten getheilt, von denen jede auf den ersten acht Blättern fünfundvierzig Zeilen, auf den übrigen nur dreiundvierzig hat. Der Anfangsbuchstabe jeder Zeile der ersten Spalte, und der Anfangs- und Endbuchstabe jeder Zeile der zweiten Spalte sind stets von den Wörtern getrennt worden und bilden so in gerader Linie untereinandergestellt eine Art Rahmen.

Verglichen mit Tarbé's Ausgabe des Le Roman du Chevalier de la Charrette par Chrestien de Troyes et Godefroy de Laigny. Reims. Reynier, 1849. bieten die ersten funfzig und letzten zweiundzwanzig Verse des Fragments, welche ich abgeschrieben, keine wesentlichen Varianten dar. Dagegen ist Vers 5567, der vorletzte des Fragments, in der Rheimser Ausgabe der 5387ste Vers. Dieser Unterschied mag theilweis daher rühren, dafs das Manuscript, welches jenem Abdruck zu Grunde gelegt worden, nach Vers 3939 eine Lücke hat, theilweis aber auch daher, dafs die Escorialhandschrift einige Verse mehr bietet. So findet sich der 5568ste Vers: Ke el monde n'a rien si maluaise in der Rheimser Ausgabe, die mir allein in London zu Gebote gestanden, nicht. Dafs ich im Escorial keine Ausgabe des Chevalier de la Charrette zum Vergleichen zur Hand gehabt habe, ist wohl überflüssig zu bemerken.

Die folgenden Blätter 33—96 enthalten ein bedeutendes Fragment des Fierabras und zwar 5628 Verse [1]). Die Seiten,

[1]) Obwohl das Gedicht im Ganzen 5632 Linien hat, sind doch nur 5628 Verse vorhanden, da der Schreiber vier Verse doppelt gesetzt hat.

hier nicht in Spalten getheilt, haben zunächst (fol. 33—64) fünfundvierzig, sodann (fol. 65—96) dreiundvierzig Zeilen. Die ersten und die letzten Buchstaben jeder Zeile sind auch hier von den Wörtern zu einem Rahmen abgetrennt. Der letzte Vers lautet:

Et si dist tel parole qui mout fist a proissier.

D es ist, wie schon bemerkt, der 5628ste Vers, während derselbe in der Pariser Ausgabe des Gedichtes (1860 bei Vieweg) der 5439ste ist. Daraus ist jedoch nicht zu folgern, dafs die Escorialhandschrift nur so viel Verse mehr habe, als der Unterschied zwischen diesen beiden Zahlen beträgt, nämlich hundert neunundachtzig. Das Verhältnifs wird dadurch ein anderes, dafs viele Verse der Pariser Ausgabe in der Escorialhandschrift fehlen, diese ausfallenden also wieder durch andre ersetzt werden müssen, welche, da sie dieser Handschrift allein angehören, somit jene Zahl noch vergröfsern. Es fehlen Vers: 13. 32. 83. 110. 130. 154. 155. 226. 252. 280. 288. 344. 381. 396. 455. 463. 477. 483. 534. 596. 597. 599. 669. 673. 677. 678. 725. 742. 838. 943. 968. 982. 1011. 1025. 1056. 1060. 1140. 1161. 1210. 1363. 1365. 1419. 1475. 1481. 1578. 1620. 1627. 1628. 1675. 1680. 1698. 1760. 1761. 1768. 1824. 1850. 1962. 1987. 2003. 2094. 2142. 2159. 2197. 2216. 2217. 2220. 2226. 2304. 2305. 2308. 2329. 2330. 2381. 2409—2412. 2415. 2416. 2434. 2435. 2437. 2445. 2446. 2448—2450. 2477. 2493. 2553. 2573. 2608. 2633. 2658. 2662. 2713. 2714. 2716. 2767. 2768. 2790. 2800. 2801. 2827. 2854. 2950. 3071—3073. 3178. 3201. 3229. 3266. 3267. 3433. 3455. 3456. 3474. 3475. 3482. 3484. 3564. 3584. 3620. 3811. 3859. 3891. 4002. 4003. 4029. 4064. 4065. 4069. 4135. 4197. 4205. 4209. 4307. 4331. 4372. 4386. 4395—4397. 4403. 4436. 4437. 4456. 4475. 4494. 4515. 4543. 4550. 4628. 4636. 4637. 4643. 4663. 4718. 4730. 4733. 4741. 4824. 4840. 4850. 4854. 4867. 4910. 4918. 5059. 5068. 5077. 5116. 5187. 5248. 5252. 5257. 5265. 5377 — im Ganzen 179 Verse, wohingegen die Escorialhandschrift nicht weniger als 368 ihr eigenthümliche Verse, an verschiedenen Stellen eingeschoben, aufzuweisen hat. Schon dieser Umstand allein

macht die Handschrift zu einer für den Text des Fierabras ungemein bedeutenden. Ja es ist nicht unmöglich, dafs sie sogar den besten, weil ursprünglichsten, Text von allen vorhandenen Handschriften uns überliefert hat. Denn von den fünf andern hat diejenige des Herrn Didot, welche ihr im Alter am Nächsten kommt, eingestandener Mafsen bei schlechter Sprache beträchtliche Lücken (vgl. Léon Gautier: Les épopées françaises. Vol. II. Paris 1867. S. 306), während die von der kaiserlich französischen Commission für die Herausgabe der Anciens poètes de la France benutzten vier Manuscripte der Bibliotheken von Paris, Rom und London dem 14. und 15. Jahrh., also einer verhältnifsmäfsig spätern Zeit, angehören. (Vgl. Anciens poètes de la France, Band. I. Otinel, Seite XI [1]) und Band IV. Fierabras S. XX fg.)

Bei dieser Sachlage ist es daher sehr zu bedauern, dafs die kaiserliche Commission ihre Nachforschungen nach für ihren Zweck wichtigen Handschriften nicht auch auf die Escorialbibliothek erstreckte, zumal die kaiserliche Regierung in gerechter Würdigung der civilisatorischen Mission Frankreichs Mittel zu derartigen Unternehmungen so liberal gewährt, wovon bekanntlich eine schöne Probe in der berühmten Veröffentlichung des Manuscrit Pictographique américain publié sous les auspices de M. le ministre d'Etat et de la maison de l'Empereur. Paris. 1860. vorliegt.

[1]) Wenn hier gesagt wird, dafs der Fierabras im Codex des Vatican der abbaye de Fleury angehört habe, also französisches Eigenthum gewesen sei, so ist zu bemerken, dafs diese Behauptung, wenn sie auf keinem andern, als dem hier gegebenen Grunde ruht, einen argen Anachronismus in sich schliefst. Der in Rede stehende Codex enthält 6 Manuscripte, von denen die vier ersten religiösen Inhalts dem 11. und 12., die beiden letzten (das eine derselben ist Fierabras) dem 14. Jahrh. angehören. Die auf der letzten Seite der vierten Handschrift (au verso du fol. 20) stehenden Worte: «Hic est liber sancti Benedicti Floriacensis, quem si quis furatus fuerit, vel aliquo ingenio tulerit, anathema sit», können offenbar keinen Besitztitel für das Ganze, also auch für die folgenden mit diesen zusammengebundenen Handschriften des 14. Jahrh. abgeben. Der Anspruch Frankreichs auf diesen Fierabras ist also sehr zweifelhaft, der auf jene relig. Schriften aber unantastbar. Möchte daher der h. Vater das reclamirende Frankreich mit diesen recht bald beglücken.

Hätte der Text der Escorialhandschrift der kaiserlich-französischen Commission vorgelegen, so unterliegt es wohl keinem Zweifel, dafs sie diesem, da er nicht so manche offenbar falsche Lesarten bietet als die übrigen, welche er oft zu berichtigen dienen kann, den Vorzug bei der Frage, welcher Text dem Drucke zu Grunde zu legen sei, gegeben haben würde. Wie die Sachen jetzt liegen, da an die Veröffentlichung des Ganzen kaum zu denken sein dürfte, mufs man sich mit der Mittheilung der wichtigeren Lesarten begnügen. Zumal diejenigen, welche den Sinn mehr oder weniger ändern, habe ich angemerkt, dagegen einzelne Fälle ausgenommen davon abgesehen, sprachliche Abweichungen anzudeuten. Hätte ich jedesmal bemerken wollen, wann out st. ot, aurez st. arez, dusqu'a st. jusqu'à, wouldrent st. vaurent, tor st. tour, eue st. iauge, entresi st. enfresi, desver st. derver, la st. le, traitor st. traitour gesetzt oder ganze Absätze in or statt our enden, so würde die vorliegende Arbeit eine solche Ausdehnung erlangt haben, dafs es einfacher gewesen sein würde, das ganze Fragment abdrucken zu lassen: Um jedoch von demselben, und namentlich von dem Verhältnisse dieses Textes zu den übrigen eine möglichst genaue Vorstellung zu geben, will ich hier den auch in Gautier's Werke mitgetheilten Absatz nach der von mir gefertigten Abschrift, der ich auch die Lesarten entnehme, folgen lassen:

Mout fu grant le barnage, quant le roi dut lauer,  
Mais ainz qu'il prenne l'eue, n'eut en lui qu'irier,  
Ker vn sarrazin uint en l'engarde monter,  
Jamais de plus riche homne n'ora mais nul parler.  
Il fu rois d'Alizandre, si l'auoit a garder,  
Souee estoit Babilone jusqu'a la roge mer,  
Si auoit Kologne, Rusie a gouuerner  
Et des treus d'Espaigne se fait seignor clamer  
Et si wuloit par forche desus Ronme regner  
Et tous cheuz de la terre a seruage torner,  
Mais chil dedenz nel woudrent soufrir ne greanter  
Portant les fist destruire et Seint Pierre gaster.  
Mort i a l'apostoille et fist a duel finer  
Et nonnains et mognier et mostiers uioler,  
S'emporta la corronne qui mout fait a loer,  
Le roi en fist Jhesus en la croiz corronner,

Et le signe et les clouz dont on le fist cloer
Et les dignes reliques que ge ne sai nommer.
Si a en garde la croiz ou Dex se laissa pener
Son cors a granz ahanz por son peuple sauuer,
Si tint Jerusalem qui tant fait a loer
Et le digne sepulcre ou Dex wout reposer.
Le non du sarrazin vos doi ge bien nommer,
Fierrabras d'Alizandre se faissoit apeler.
fol. 33. v. der Escorialhandschrift.

Vergleicht man diese Stelle mit der von Gautier a. a. O. S. 307. nach der Didot'schen Handschrift mitgetheilten Parallelstelle und den betreffenden Versen 46—66 der Pariser Ausgabe, so wird man finden, dafs die Escorialhandschrift von der Didot'schen hier nur wenig abweicht, während die übrigen vier Handschriften, andererseits mehr unter sich übereinstimmend, jenen beiden gegenübertreten. Uebrigens beweist wohl am Besten die grofse Anzahl der abweichenden Lesarten in diesen wenigen Versen, wie unthunlich es gewesen sein würde, in diesem Artikel alle zu geben. Eine Beschränkung schien daher geboten, obgleich dieselbe insofern zu bedauern ist als zum vollen Verständnifs die Kenntnifs aller Lesarten nothwendig ist. Einstweilen möge sich der Leser mit den folgenden begnügen. Sie werden wohl im Ganzen ein richtiges Bild zu geben im Stande sein.

Nach V. 3: A garant en trairai euesques et abez.
V. 15. Ja n'i doit estre treus ne nus tresors donnés; [1])
V. 18 fgg. Se li peres est maus, li fix vaut pis assés,
Et du tout en tout est li siecles redoutés,
Ke il n'i a un seul, tant soit espoentés,
Ki tiegne vraiement ne foi ne loiautés. [2])
V. 23. Karles ot ses barons semons et demandés [3])
Nach V. 33: Frans soustindrent les cous sus les escus bouglez
V. 34. Oliviers li gentius i fu le jour navrés. [4])
V. 53. Et des [tors] de Palerne se fait sire clamer. [5])

---

[1]) Si n'i doit taille ne nus treus donnez
[2]) Se li pere est maluais, li filz pierre est assez,
Du tout en tout par est li siecle rasotez,
Il n'i a vn tout soul tant soit bien esprouuez,
Qui tiegne vraiement ne foi ne leautez.
[3]) Karles li emperere a ses hommes mandez
[4]) Oliuier li gentilz il fu el cors naures
[5]) Et des treus d'Espaigne se fait seignor clamer

V. 54. Et si voloit par force en Romme sejourner, [1]
V. 56. Mais chil par dedens Romme nel vaurent créanter; [2]
Nach V. 60: Le roi en fist Jhesus en la croiz corronner
Nach V. 62: Sĩ a en garde la croiz ou Dex se laissa pener
Son cors a granz ahanz por son peuple sauuer.
V. 68. Moult grand effroi demaine sur le mul arabi. [3]
Nach V. 68: A grant meruelle iert bien arme et feruestis
V. 73. Et voit le tref Karlon desous le pin antis, [4]
V. 74. Et l'aigle d'or qui vente quant solaus esclarchist; [5]
V. 87. «Ja ne m'en tornerai [6] si seras desconfis,
V. 91. A iceste parole est sur [7] l'arbre guenchis;
V. 93. Li Sarrazins descent [8] desous l'arbre ramé,
Nach V. 93: Son cheval aresna a l'arbroiseil rosez
Nach V. 94: Et regarda les loges tout contre val les prez
V. 97. «Car envoie en l'angarde Olivier ton privé, [9]
V. 108. «Ja n'en sera mon hoir à nul jour reprouvé [10]
V. 119. Ains ne fu Sarrazins de la soie bonté, [11]
Nach V. 128: A merueille s'est et proisfie et tante
V. 136. Si tient Jherusalem ù Dix fu honnerés, [12]
V. 139. «Jamais je n'aurai joie tant qu'il sera matés. [13]
V. 148. «Lors quant paien nous virent [14] à l'issue des gués,
V. 160. «Mais, par l'arme [15] mon pere, mar en estes vantés;
V. 161. «Or i parra [des vieulx] com vous esploiterés, [16]
V. 169 fg. Rollaus jete le main au braue qui est letrés;
Ja en ferist son oncle se il n'en fust ostés. [17]
V. 175. «Ke puisse tant véoir que cis jours soit passés, [18]
Nach V. 177: «Ja ne mengerai mais, si [n]e sera desmembre.»

---

[1] Et si wuloit par forche desus Ronme regner
[2] Mais chil dedens nel wouldreut soufrir ne greanter.
[3] Mout grant effroi menoit soz lui li arabis
[4] Et regarda aual et desouz le pin el massis
Et uoit le tref Karlon, le roi de seint Denis statt V. 73.
[5] Et l'aigle d'or qui luist con soleil esclarchis
[6] Puis si retornerai
[7] soz
[8] s'areste
[9] Enuoie a moi ioster Oliuier tom priuez
[10] Ja ne sera nul ior a mon oir reprouez
[11] Omques ne fu Sarrazin de la soe fierte
[12] ou Dex fu ahanne
[13] Jamais ne maingerai jusqu'il sera mate.
[14] uindrent
[15] l'ame
[16] Or i para des viex con vos en aidere
[17] Il mist la main au brant, si la deu feure oste
Ja en ferist son oncle si n'en fust trestorne
[18] Ke il puisse tant viure que soleil soist leue

Nach V. 183: «Qui corrouchiez vostre oncle, ce est grant folete.»
V. 189. Li rois à ses barons se prinst à dementer. [1]
V. 192. «Quant ci me faut mes niés [2] qui me déust tenser,
Nach V. 203: Plus tost qu'il omques puet, se comnenche a leuer
V. 220. «Se je ensi le fac, où se puet [mès] fier? [3]
V. 227. Li fiex Renier de Genne son vert hyaume lacha; [4]
V. 229. Oliviers saut en piés, son haubert endossa, [5]
Nach V. 229: Garim son escuier son heaume li ferma
V. 251. L'escu priust ens enarmes, fierement est mollés; [6]
V. 263. Or fera [7] la bataille volentiers et de grés.
Nach V. 264: Oliuier la fera qui qu'em poist, ne qui grez.
V. 272. Il a plus de .II. ans, et si sont ja passé, [8]
V. 279. «Ja ne me querrés cose par quoi vous soit néé; [9]
V. 284. Quant Franchois l'entendirent, l'uns a l'autre bonté: [10]
Nach V. 307: «Ker il n'i a vu sol, ou il n'ait fausete
V. 326 fg. Puis dist entre ses dens: «Dius li doist courte vie,
«Ke repairier en puist, si ait le cief trenchié». [11]
Nach V. 339: «Ja n'en retornera mais, se dex n'en a pitie;
«Por Deu, merchi biau sire, autre i ait enuoie.»
Dist le fel Guenelon: «Or a Reignier songie.
Nach V. 351: «Reignier», dist l'emperere, «ne puet mes refuser,
«Recheu a mon gant si quel virent mi per.»
Decheu fist Oliuier que gentil et que ber,
Ou que il uit Franchois, s'esprist a apeler:
«Seignors, se vos ai dit noient en fait ne em parler,
«Por amor Dieu vos pri del meffait pardonner.»
Nach V. 358: La lanche soz le fautre, l'escu au pis ferme.
Nach V. 367: Sor sa lanche s'apuie par grant nobilite.
Nach V. 369: «Si t'ait le ton Dieu, ne me soit pas chele.»
Nach V. 379: «S'ai en garde la croix par quoi estes sauue.»
V. 386. «Vois com Franchois m'esgardent [12], là val du maistre tref,

---

1) Le rois voit ses barons, si se prist a conforter
2) Kant che me fait mes niers.
3) Chertes ge ne sai mes, ou on se puist fier
4) Le filz Reignier de Genne isnelement s'arma, wobei nicht zu vergessen, daſs der vorhergehende Vers, welcher dasselbe besagt, in der Escorialhandschrift ausfällt.
5) Oliuier saut em piez, durement s'aficha,
6) s'est mollez
7) feroit
8) Il a plus de .XXX. anz acomplis et passe
9) chose qui par moi soit vee
10) l'un l'autre a regarde
11) Puist entre ses denz que on ne l'entendie:
«Ja Damledex ne plache qui pardonna pechie»
Ke repairier em puist, si ait le chief trenchie
12) nos esgardent

Nach V. 388: «Ou par le seint apostre c'om quiert en Nerou pre,
«Je t'irai ia ferir etc.
V. 392. «Ains que je m'en remue en sarai la verté, [1]
V. 410. «Moult aras hardi cuer se ne me resoignier. [2]
V. 418. «C'à Karlon ne se puet nus hons [3] apparellier.
V. 424. «Sarrazins, va, si t'arme, trop poons detrier, [4]
Nach V. 429: «Se ne quidoie auoir honte, ne reproichier,
«Ja t'iroie la teste a m'espee trenchier.
Nach V. 431: Kaut Fierrabras l'oi, ne se wout corrouchier.
V. 440 fg. «Ça sus m'a envoiié, priet m'en a assés,
«Karles li rois de Franche, qui tant est redoutés; [5]
V. 464. «Mais or ferai pour toi c'ain ne fis pour hom né. [6]
V. 467. «Et tu t'eslaisse bien canque pues randonner; [7]
Nach V. 467: Gran cop me uien donner, n'i soie deportes
Nach V. 484: «Et si me uieg ferir sor mon escu bougler.
Nach V. 487: Berrart de Montdidier ou l'escot Guillermer
V. 491. «U li tiers ou li quars; ja n'ierent refusé. [8]
V. 511. «De quel part cis sans vient ke là voi degouter?» [9]
Nach V. 511: Le paien d'Alizandre fu mout de grant fierte
V. 512. Et uoit le sanc qu'est aval avalés; [10]
Nach V. 512: Kant le paien le uoit, mout enn est effreez.
V. 516. «Naie, dist Oliviers, ja mar en mesquerrés. [11]
V. 531. «Je le conquis a Romme, ki est vostre cités. [12]
Nach V. 535: «Ja puis Dex ne m'ait, ne les souez bontez,
«Se par moi est li basmes beuz, ne entamez,
«Ker se puis t'ochioie, n'en seroie blasmez;
«Mais se geu puis comquerre, dont em beurai assez».
Nach V. 536: «Mout as fait grant folie, quant tu l'as refussez.
V. 546. «Mais trop par a le cors [13] hardi et combatant.
Nach V. 549: «Ainz que nos departon, te ferai recreant

---

[1]) Ainz que je me remu sarai la verite

[2]) se ne me veus resoignier

[3]) In der Escorialhandschrift ist vom Schreiber hons unterpunktirt und in rois verbessert worden.

[4]) trop me fais detrier

[5]) Et si m'adouba Karles, le fort roi corronnes
Cha sus m'a envoie, prie m'en a assez

[6]) Mais plus ferai por toi, que ne fist homne nes

[7]) Et tu t'eslaisseras apoindre tout contreual les pres

[8]) ja nes quier refusser

[9]) que il uoit decouler, so dafs was offenbar richtiger, dies nicht als Frage zu nehmen ist. Dabei sei noch bemerkt, dafs Vers 509, in welchem Ke statt Car gelesen wird, auf V. 511 folgt.

[10]) Et uoit le sanc vermeil, qui est aual coulez

[11]) Nenil, dist Oiuier, ja mar le quiderez.

[12]) Ke ge comquis a Romne qui fu vostre chitez

[13]) cuer

V. 553. «Ses conquerroie jou à m'espée trencant. [1])
V. 558 fg. Et respont Fierabras: «Trop te vas or hastant.
«Par foi, se tu me vois monter en l'aufferrant, [2])
Nach V. 559: Et mes armes saisir mout en cel bauchant
V. 560. «Ja Rollans ne si home [3]) ne te seront garant
Nach V. 568: «Et mes armes saisir, sus mon cheual monter
V. 572. «A boin droit te devroit de ton cors meserrer. [4])
V. 583. N'éust tel chevalier dusques à Montagu. [5])
V. 588. «Moult me poise que n'ies de sens amesuré, [6])
V. 610. «Ja ne serai traïtes [7]) tant com puisse durer.
V. 622 fg. «Moult durement me poise c'à moi t'estuet jouster;
«Se tu ja le porroies à ton cuer rachater, [8])
V. 626. «Va, fai miex que tu pues [9]) quant vient à l'asanbler.
Nach V. 629: A l'archon du bouchen que tant poeit amer.
V. 633. Or vous puise bien dire et pour voir afier, [10])
V. 639. Il a çainte l'espée [11]) au senestre costé,
V. 643. Car il furent .III. frere tout d'un pere engerré. [12])
V. 662. A l'un [13]) estrier tenir s'est li quens aclinés.
V. 682 fg. Ja puis ne li léust que il fust relevés,
Dusqu'il fust contre tere mourdris et estranlés. [14])
Nach V. 683: Mout l'en amoit li rois et tenoit en chiertes
Plus enn a de .V$^{c}$. ochis et afoles.
V. 730. «Puis conquerrons les teres jusqu'à pors de Lutis. [15])
Nach V. 735: «Et voi bien que tu es de la mort tout comquis.
V. 741 fg. «Que par moi soit tes basmes béus ne engloutis,
«Se ne le puis conquerre au branc qui est forbis.» [16])
Nach V. 743: Sor les estriers s'afiche dont li fer est dorez.
Par isi grant uertu que tout est tressuez.

---

[1]) Ses comquerroie geu bien ainz le soleil couchant.
[2]) Et respont Fierrabras: Mout me vas or hastant
Chertes se tu me uois leuer en mon estant
[3]) Ja Karl ne si homne
[4]) A bon droit te deuront de ton cors mescheuer
[5]) dusqu'a Bonesarto
[6]) que n'es de plus haut parente
[7]) Je n'iere ia traistre
[8]) Mout durement me poise qu'a toi m'estuet joster;
Se tu bien le vouloie en ton cuer rachater
[9]) Fai le miex que tu pues
[10]) afermer
[11]) Florenche
[12]) engendre
[13]) son
[14]) Ja puis ne le laira que il sera verses,
Ainz l'ara contre terre mordu et estrangles
[15]) pors de Pontis
[16]) Que ia boiue ton basme, se par moi n'est comquis.
Chertes, dist Fierrabras, mout es preus et hardis.

Nach V. 756: Or uos dirai bataille, s'entendre la uoulez.
V. 764. «K'encore le revoie harlige [1]) et en santé!
V. 775. Kel puet garir li fers ne li fus englués [2])
Nach V. 777: Le fer des lanches ploient, li fust sunt tronchonne.
V. 785. Ançois éust uns hom demie liue alé [3])
V. 793. Pardevant son archon a son escu boucler. [4])
V. 804. Le clavain li trencha k'ot defors endosé· [5])
V. 808. Et li frains li escape qu'il ot en som noé. [6])
V. 810. Et cil l'esperonna qui ja fust tost versé. [7])
Nach V. 810: Mes le destrier saut sus por i a demore
V. 819. «Compains, que je fuisse ore sor cel escu bouclé; [8])
V. 828. Li paiens d'Alixandre ot la teste estoublie. [9])
Nach V. 841: Par font l'a entame, durement l'a plaie.
V. 849. A l'archon de la sele l'a si destroit plaisié [10])
Nach V. 852: Le quens a Damledev huchie et reclamie:
«Seinte Marie, dame, aiez de moi pitie!»
Comme l'espee trenche a icest renoie!
Hauteclere ne vaut a lie vn rain deugie.
Nach V. 868: «Ja por combatre vn ior ne serai trauoistie.
V. 887. «Car, par l'arme mon pere, se il estoit ochis, [11])
V. 904. Ja fust mors li cevaus, ne fust avant sallis. [12])
Nach V. 907: Le sarrazins requeuure qui fu amaneuis.
V. 909. Quant voit venir l'espée, s'a le soie avant mis. [13])
V. 917. Fierement se combatent, car fort sunt de sanlant. [14])
Nach V. 917: Touz lor escu detrenchent, mout les uont empirant.
Le fer contre l'achier ne puet auoir garant.
Nach V. 921: «Paradis lor donnas par le tuen saint conmant.
V. 930. »Pités vous en prinst, Sire, quant souffert eustes tant; [15])
Nach V. 930: Vos venistes en terre, quant vos vint a talent.
Nach V. 932: El temple Salemon, che tient li sachant,
Trouua la seinte uirge en son sautier luissant,
Le salu de par vos li dist tout en ioiant,

---

[1]) Ke encore le voie haliegre
[2]) Nes puet garrir le fust ne le cuir englue
[3]) vne traitie ale, ebenso Vers 812.
[4]) a son escu torne
[5]) Le clauein li coupa qu'eut desouz endosse
[6]) que il tenoit noe
[7]) Fierrabras chancela, ia l'eust crauente
[8]) sous cel escu bende
[9]) se senst estoutoie
[10]) a le destrier plaie
[11]) Ke par l'ame Pepim, s'ill i est mort comquis
[12]) mes ariere est saillis
[13]) Kant voit le coup venir, si a l'oscu auant mis
[14]) Fierement se requierent sus les cheuax corrant
[15]) quant euz souffert tant

K'en lie deschendries esperitablement.
La uirge l'otroia, si out le cuer joiant
Qu'il fu deu seint esprit repleni maintenant.
Au seint ior de Noel euz nasquissement,
Kant la seintisme estoille i fu aparissant.
V. 938. «Lor offrandes presins [1]), nes alas refusant.
V. 944. «Le bien leur demonstrates et alas pourcachant. [2])
V. 948 fg. Li sanc li vinst par l'anste juques as ex coulant,
Il en terst à ses ex, tantost en fu véant. [3])
V. 953. Au tierc jour en après éus suscitement; [4])
Nach V. 978: Li un vient contre l'autre, nu entese le brant.
V. 995. «Lors esteras [5]) plus sains k'en may n'est arondele,
V. 998. «[Je n'en buroye mie] pour l'onneur de Tudele, [6])
V. 1000. «Par Mahom, dist li rois, faus est qui t'en apéle. [7])
V. 1002. «Dont li pis te do[l]ra, li cuers et la mamele. [8])
Nach V. 1002: Et respont Oliuier: Jhesus ost ta fauele
V. 1006. Et li quens Hauteclere, dont li aciers burnie. [9])
V. 1008. Les pieres et les claus tout contreval en guie, [10])
V. 1009. Le clavain li trencha et la braigue treslie. [11])
V. 1020. Lor cort boire del basme; sa santé requellie, [12])
Nach V. 1022: «Roine corronnee, soiez hui en m'aie!»
Nach V. 1030: Che ne fu pas merueille s'il est espouentez.
Nach V. 1035: Et li brans s'escorlorge, si est escantellez.
V. 1043. Le bondenel en oste, s'en a béu assés, [13])
V. 1050. Li ors ki fu dedens fu moult tost affondrés. [14])
Nach V. 1057: Et respont Oliuier: «vos dout meins assez.»
V. 1070 fg. «Certes, dist Fierabras, moult par fais à loer,
«Car de cevalerie ne vi onques ton per,
«Mais moult m'as fait du basme comméu et torbler.
«Ja Diex ne ta puissance ne t'en porra sauver.» [15])

---

1) pristes
2) Le bien lor demostras et alas anonchant
3) Le sanc li uint aual iusqu'as poins defillant,
Il le terst par ses euz, si furent ralument.
4) apres fustes resursistant
5) en seras
6) K'er n'em beuroie pas por tout l'or de Tudele
7) fous sui qui t'en apele
8) Dont le cuer te doudra el pis soz la menmele
9) qui maltalent aigrie
10) Les pieres et les flors contreval enn esmie
11) et la boucle a perchie
12) Lors qu'il eut but deu basme, sante a recuellie
13) L'estoupellon en oste, si enn a beu assez
14) Li or qui fu pesant less a tost afondrez
15) Ker de cheuallerie ne ui omques ta per.
Chertes, dist Fierrabras, mout par fais a loer

V. 1081. Sor ne se lieve en haut pour son cors à sauver. [1]
V. 1137. Or ferai je pour toi ne fis pour homme né, [2]
V. 1139. Il a mis piet à tere du ceval abrieve, [3]
Nach V. 1157: Le soler li baissa qui est a or pares.
Nach V. 1159: «Por amor Damledeu, le roi de maieste.
Nach V. 1162: «Helas, ce dist le peres, chetif que deuendres.
Nach V. 1167: «Quil ne soit abatus et ius acrauentes,
«Et lairai la coronne dont ge sui mout penes,
«Et les dignes reliques por cui sui mout ires.»
V. 1168. Puis dist une priere que vous dire m'orrez. [4]
Nach V. 1194: «Qui vendi vostre cors as deniers monnees,
«Mais il n'en out que .XXX. tant fustes achates.
V. 1195. «Par .I. mardi [5] au soir, Dix, fustes pourparlés,
V. 1205. «Ke il le vous gardast du quartier jour passé, [6]
V. 1220. «Des .IIII. Maries virges fustes vous visetés, [7]
Nach V. 1230: «Si voirement biau sire conme en croix fu penes.
V. 1231. «Ensi com chou est voirs, Diex, que dire m'oés, [8]
V. 1240. Olivier le vaincra, mais moult est ains irés. [9]
V. 1247. N'i a celui de tous [10] ne soit tous tressués.
Nach V. 1258: Le Sarrazins la tint qui out fiere l'achiere.
Nach V. 1289: K'anz .II. les poins li sont a merueilles enflez.
Nach V. 1294: Por releuer som brant s'est li quens aclinnez.
Fierrabras le hasta, .II. coups li a donnez,
Son escu li percha, parmi fu tronchonnez.
V. 1320. «En l'un des .II. roiames esteras [11] coronés.»
Nach V. 1327: «Par Mahom, bien doiz estre et proissiez et loez.
und V. 1327 Par foi statt Par Mahom.
Nach V. 1329. «Ge sai bien que mom pris en seroit avalez,
«Ke ne vaut c'une fame hons qui est dessarmez;
«Ker va, si pren t'espee, congie t'en soit donnez.»
Nach V. 1368: «Or vos gardez de moi, trop awonmes parle.»
A iceste parole a le branc entese.
Nach V. 1405: «Mais compaignons seroit par droite leaute.
Nach V. 1413: «Orr tu te rendras tost recreant et mate.

---

Mais mout m'as fait dolent, courechier et irer
Mais Dex ne te porra ne garir ne tenser
[1]) Son escu lieue en haut por son chief garanter.
[2]) Or ferai cheu por toi que ne fist homne nee
[3]) del destrier seiorne
[4]) issi com vos orrez
[5]) joidi
[6]) jusqu'a .III. jors passes
[7]) Des trois uirges Maries fustes vos reuistes
[8]) Et cheu que g'ai dist, est fine verite
[9]) Oliuier la ueincra, mes mout iert agreue.
[10]) chelui d'angoisse
[11]) serez vos

| | |
|---|---|
| Nach V. 1421: | Por um poi que le poig n'en a ouec porte, |
| | Che fu vertu de Dieu, qu'il ne li a coupe. |
| V. 1435 fg. | Ains ne se prinst à homme ne le féist tout mu [1] |
| | Jusc'à petit de terme le fera irascu. [2] |
| Nach V. 1435: | Mais vn tel compaignon apres delez lui evv, |
| Nach V. 1438: | Mais le paien nel prisse vaillissant vn festv. |
| Nach V. 1444: | «K'orendroit ne vos trenche le chief o l'eaume agu». |
| | Dist le quens Oliuier: «Foul plait auez mev, |
| | «Jamais ne uesrez donc Mahonmet ne cahv.» |
| Nach V. 1465: | Lors reuiennent ensemble comme lyon desue, |
| | De ruistez coupz ferir baux et entalente. |
| Nach V. 1483: | Le clauein par desoz a tout desclauuonne, |
| | Le cuir de Capaidoisse a Baptesme encontre, |
| | Autresi le coupa con vn rosel pele. |
| Nach V. 1485: | Deles le flanc senestre a l'espee coule. |
| Nach V. 1487: | Si par font a le brant dedens l'entraille entre, |
| | Plus de la tierche part enn a dedens coule. |
| Nach V. 1490: | Ainz ne s'en deigna pleindre, tant fu desmesure. |
| Nach V. 1497: | «Ke ia tendrai le fons et la chrestiente, |
| | «Ne pris mes touz mes Dex vn denier monnee, |
| | «Ainz uoil croire en Jhesum, le roi de maieste, |
| | «Qui forma ciel et terre et soleil et clarte. |
| | «S'on m'auoit de mes plaiez et gari et sane, |
| | «Encore essaucheroie seinte crestiente. |
| V. 1501. | «Honte m'ont consenti [3] bien sai de verité. |
| Nach V. 1505: | S'espee mist el feure, s'a le roi acole. |
| Nach V. 1525: | «Tant m'aideras que g'iere sor l'archon aclinne, |
| | «Puisque ge me serai deuant toi trauerse. |
| Nach V. 1543: | Oliuier out grant peine, ainz qu'il i fust torne, |
| | Puis le prent de .II. pars atout s'enn est ale. |
| Nach V. 1615: | Tres em milieu deu pis li a rout et fausse. |
| Nach V. 1617: | Ainz le quens Oliuier n'en a estrief mue. |
| | Le rois s'em passa outre, qui fu de grant fierte. |
| V. 1625. | «Et il ait hui de moi et manaide et pité! [4] |
| Nach V. 1631: | Le rois a deschendv desouz vn pim rame. |
| V. 1637. | Quant pardevant lui salent .XXX.m Barbarin. [5] |
| Nach V. 1637: | A .xx. mille paiens as penons de samin. |
| | «Ha Dex, dist Oliuier, cist me sont mal voisin»! |
| V. 1638. | Li queus quencist arriere, ne prinst cesse ne fin. |
| | Bien s'en cuida aler Oliuier son train, |
| | Quant pardevant lui salent Persant et Sarrazin, |
| | Et .XXX.m Turs à pignons de samin. [6] |

[1] Ainz ne se prist a homne nel feist recrev

[2] Ke dusqu'a poi de terme le fera recrev

[3] Honte le consenti

[4] Et il ait de mon cors et de m'ame pite

[5] Kant par deuant li sant le fix Alipatrin

[6] Le quens guenchist ariere vers le pin de cel brinn.

V. 1645. «K'encor puisse véoir Karlon le palazin!» [1])
V. 1655. Le bauçant laisse courre, ki moult est ademis. [2])
Nach V. 1666: Kant l'entent Oliuier, mout enn est engramis.
V. 1667. Oliviers trait l'espee, si lor vint ademis [3])
Nach V. 1668: Autresi les abat comme si leuz la brebis,
Mais paien si li ont souz lui bauchent ochis.
Kant le quens fu a terre, greins en fu et marris.
Plus tost que omques peut, est em piez resaillis,
L'escu a embraichie, qui fu a or burnis,
Hauteclerc el poig destre qui fu mout de haut pris.
Que il ateint a coup, n'em puet estordre vis.
V. 1669. Quel part k'il onques tourt [4]), a les rens departis.
V. 1671. Con fait li boskellons les arbrisiaus petis. [5])
Nach V. 1685: De som bliaut li ont vn des panz derompv.
V. 1694. Et les puins trai le dos bien liés, ce m'est vis. [6])
V. 1714. Que tout en sunt couvert li piu [7]) et li larris.
Nach V. 1716: Mout fu grande la forche des cuuers maleis.
V. 1722. Plus d'une grant liuée ont paiens [8]) resortis;
V. 1729. Il escrie Franchois fierement a haut cris: [9])
V. 1733. Les cevaus esperonnent, e les vous avant mis. [10])
Nach V. 1744: Chil son cheual estanchent, mout enn i ot d'alentis.
Nach V. 1751: Dont veissez Franchois ces granz tertrez puier
V. 1767. Plus de .V. lieues longues a après l'os alé. [11])
V. 1780. Moult se crient que paiens n'aient agait juré. [12])
Nach V. 1780: Il point deuant Franchois au passe d'um gue
V. 1812. Plus que de moi me poise qui sui à mort navre; [13])
Nach V. 1842: Apres si fu li rois de ses dras desnuez.
Nach V. 1862: «Les reliques eusse dont tant me sui penez,
«Si ie ci lase ariere en mes richez barnez.
V. 1866. Parmi haute brouchie se sont abandonné. [14])

---

Bien s'em quida aler par vn sablon chemin,
Kant par deuant li saut li rois Ostonmarin
A .XV. mille paien de la geste Cayn.

1) le fix Pepin
2) fu estormis
3) Il a trait Hauteclerc, si lor uient ademis
4) torne
5) Com fait li carpentier les arbrisseaux petis
6) Les poigns deriere le dos bien liez de fairis
7) li pui
8) Franchois
9) Il escrie: Montjoie souuent a mous haus cris
10) Les destriers esperonnent, les escus auant mis
11) ont apres eulx ale
12) joste
13) qu'il est a mort naure
14) Parmi hautes rochieres es les acheminez

| | |
|---|---|
| Nach V. 1894: | D'ire et de maltalent esprent et estenchelle. |
| Nach V. 1901: | «Se mes fiz est veincus, mal torne la roelle |
| Nach V. 1908: | «Qui fu le cheualier qui est tant aloses? |
| V. 1927. | Oliviers remest saingles ou bliaut de cendés; [1] |
| V. 1939. | «Mahom! dist l'amiraus, con or sui encantés; [2] |
| V. 1941. | «De la tere de France, dou miex en parentés.» [3] |
| V. 1945. | «Ces François orgueilleus moult tost me decimés; [4] |
| V. 1954. | «Enfresi c'à demain en respit les metés, [5] |
| Nach V. 1991: | «Et vos et tuit chi autre les haubers endosses |
| V. 2024. | S'esgardast la çainture et l'anel noielé, [6] |
| Nach V. 2025: | Deu fruit de paradis i auoit tregete |
| V. 2033. | Por l'ocoison d'or fin [7]), ce dient li letré; |
| V. 2036. | Ne vaut mugués ne mente à li unn oef pele. [8] |
| V. 2050. | «Dame, mors est vos freres, qui tant vous a amé.» [9] |
| V. 2060. | «Homme sont Karlemaine, que nus ne puet mater [10] |
| Nach V. 2065: | Kant l'entent Floripes si comnenche ainmer. |
| Nach V. 2074: | «Ke Sortamunde fist de la chartre geter, |
| | «Lui et ses compaignons fist en la chambre armer |
| V. 2081. | «Ancui vous en ferai vostre loier donner. [11] |
| Nach V. 2113: | «Et de ceu m'aiderez que woudra demander. |
| V. 2115. | «Que ja ne vous faurai ponr les membres coper. [12] |
| V. 2126. | «Mais je quit c'as pucieles sivés moult bien juer, [13] |
| V. 2137. | Aval enmi la cartre l'a li Turs avalé. [14] |
| V. 2139. | Olivier tout premier ont sus encevale. [15] |
| V. 2143 fg. | Coiement les en gete la fille l'amiré, |
| | Par une gaste porte de viel antequité. [16] |
| V. 2174. | D'iluec puet on véoir quant li flos lor abonde. [17] |
| Nach V. 2174: | Les poissons noier quant le flo less eronde. |

---

1) el bliaut girronnes
2) com mal sui engannes
3) cuidai auoir la cles
4) desnues
5) Entresi qu'a demain que solax soit leues
6) et la bougle dore
7) Por auoir la toisson
8) Ne vaut muguellias a lui un ail pele
9) que tant auez ame
10) qui ainz nel put lasser
11) Vos m'auez bien seruie, ge uoil guerredonner
12) Ja ne uos en faudron iusqu'as testes couper
13) Mais je cuit que a dame sauriez bien ioer
14) Et la chartre as Franchois l'ont tantost auale
15) enu ont sus atire
16) Coiement les enmenne la fille l'amire
Par vne basse croite del tenz d'antequite
17) Par illuec voit on bien la mer et la rionde,

V. 2176. Et si fu sa maistresse, ki ot non [Morabunde]; [1])
Nach V. 2176: Plus set de nigromemsse qu'en giniere defonde
Nach V. 2185: «Vez Guillermet l'escot deuant lui acoute.
Nach V. 2188: «Pucelasse maluaisse, que as tu em pense?»
V. 2203. Floripas vit les contes, si les a acolés; [2])
V. 2222. N'i a cel n'ait mantel de cier paile afublé. [3])
Nach V. 2222: Et riches silglatons et hemimes engoulle
Nach V. 2261: «G'irai querre mon fil dont mon cuers est ires.»
Nach V. 2264: «Mais par icel seignor, qui en croiz fu penes,
«En tel leu vos trametrai etc.
V. 2290. Li dus Tierry d'Ardane en est en piés levés; [4])
Nach V. 2315: «Et les seintismes cloz et le signe ennorez
Nach V. 2321: «Seignors, dist dus Naumon, porquoi vos dementez
«Kant nos sauon tres bien, qu'a mort nos a liurez?»
En son lit s'est cascuns couchie et repossez
Entresi qu'a demain que solaux fu leuez.
V. 2328 fg. Qui véist ces barons tant tenrement plorer
Et lor puins à detordre et lor ceveus tirer!
Quant ce vit l'emperere, si l'en prist grans pités
Il a dit a ses hommes: «Franc chevalier menbré, [5])
V. 2335. Et trespassent pruveres [6]) et estrange renné.
Nach V. 2373: Puis issent d'Aigremore et rengie et serre,
Entresi qu'a Maltrible n'i ont regne tire.
V. 2403 fg. «Que les vaurai [7]) tous .VII. par mon cors conquester;
«A l'amirant Balant les vaurai [7]) presenter.»
Nach V. 2405: «Anchois que il soit vespre, aurez de moi asse.»
V. 2415. De si en la cervele li fait le branc couler;
Il a estors son cop, si l'a fait jus verser. [8])

---

[1]) Et si i fu sa maistresse la uielle Maramonde

[2]) Floripes vint as contes

[3]) N'i a cel n'ait vm paille a son col afuble

[4]) Statt Li dus Terres d'Ardane folgt in der Escorialhandschrift als Vierter Richard, dessen Auftreten in drei Versen so beschrieben wird:

Em piez s'enn est leuez Richart de Normendie,
Ch'est Richart sanz poor a l'achiere hardie,
Qui de ses tamp fist faire la plus maistre abeie.

Terris d'Ardane wird dadurch der fünfte in der Reihenfolge und V. 2290 und 2291 treten an die Stelle von V. 2297, der dann auf V. 2301 folgt, worauf die Handschrift folgendermafsen fortfährt:

Sire, droiz emperere, prengne vos em pities,
Bien sai se il i uont, ia n'en reuendra piez.
Ouec irez, dist Karles, par les euz de mes chiez:
Or i serez vos .VI. qui porteres mes briez.

[5]) Kant Franchois l'entendirent, s'ont aigrement plore.
«Seignors, dist l'emperere, Franz chevaliers membre

[6]) bruieres

[7]) beide Male wouldrai

[8]) Nur ein Vers: Entresi quens el pis n'i laissa que couper

| | |
|---|---|
| Nach V. 2421: | Et nos contes lor wiegnent, n'i out soig d'areste. |
| V. 2422. | Et aquellent François environ de tous lés. [1] |
| Nach V. 2451: | «Cascuns em pende .II. a l'archon noielez |
| Nach V. 2473: | «La maindre est plus grosse c'un caable de mer |
| Nach V. 2474: | «K'a pie ne a ceual n'i porront en aler |
| | «Deuant au chief du pont est vn castel fermer. |
| Nach V. 2479: | «Par desus cort vne eve, Flagot est apele |
| Nach V. 2482: | «Mout est riche le pont dont vos m'oez parle |
| V. 2496 fgg. | Et respondi dus Namles: «Que dis tu, forsenés? |
| | «Viels tu donner .I. cop pour .XV. recouvrer? |
| | «Se Dieu plaist et saint Piere, qui de Diu a les clés, [2] |
| V. 2499. | «Tant lor dirai mençoignes bien i porrai [3] passer.» |
| V. 2524. | «Et .M. palefrois fors, .M. destriers sejournés, [4] |
| Nach V. 2524: | Et mil ors enchaennes, mil destriers seiornez |
| V. 2528. | «Et ki cesci ne veut ne sorre ne livrer. [5] |
| V. 2553. | Il aqueillent par force le grant pont à passer; [6] |
| V. 2557. | Voient [7] ces espreviers par ces perces crier |
| Nach V. 2568: | Tout .VII. sont descendus des destriers seiornes |
| Nach V. 2571: | «Et fist et ciel et terre et soleil et clartes |
| Nach V. 2589: | «Et les seintismes clouz et le signe honores |
| Nach V. 2636: | «Et enn apres demande ses cheualiers hardis |
| Nach V. 2639: | «Et que me di tel chose qui me soit a plaisirs |
| | «Ne sera em prison, ne enn a charte mis.» |
| | Et respondi li dus: «Par mon cief ge l'otris», |
| V. 2651. | «Com je ai ore toi [8] en ma sale votie, |
| V. 2659—2673 | und 2674—2684 vertauschen ihre Stellen. |
| V. 2689. | «Je t'aprendrai moult bien comment eres [9] sauvés; |
| V. 2709. | «Puis si le faites pendre, le mauvais radoté; [10] |
| Nach V. 2710: | Et respont l'amirant: «Bon conseil me donnez |
| | «Alez faitez les autres de la chartre getez.» |
| V. 2711. | «Par Mahom, dist Balans, si soit com dit avés.» [11] |
| V. 2713 fg. | Puis issi de la cambre, s'avala les degrés, |
| | Entresi c'au palais ne se vot arester. [12] |

---

[1] Et acuillent paiens as bons branz d'achier cle

[2] Et respondi dus Nainmes: «Vos noz ferez tuer!
«Voulez donner vm coup por .III. cenz recouurer?
«Se Dex plaist et ses seins qui tout a a sauuer,

[3] porron

[4] et mil lyons priuez

[5] Et qui cestui ne puet reendre ne donnez

[6] Post et isnelement se sont achemine

[7] Oient

[8] Comme ge ore t'oi

[9] seras

[10] La fors les faites pendre, voiant touz vo barnez

[11] Et cil li respondi: si con vos dit auez.

[12] Nur ein Vers: Venue est em la plache ou cil sont assemblez.

| | |
|---|---|
| V. 2731. | «Puis en ferés justice sempres après digner. [1]) |
| V. 2741. | «Fils à putain, fait elle, lecierres [2]) parjurés, |
| V. 2759. | «N'estes pas ci venu pour gramnant sejourner. [3]) |
| V. 2764. | «Moult bien, dist Oliviers, la merci Damedé. [4]) |
| Nach V. 2764: | «Sire, que fait mom pere? por Deu nel me celez!» |
| | «Compains, ce dist Rollant, mout est por vos irez. |
| Nach V. 2765: | «Or uoil que mi conuent vos soient demostrez. |
| V. 2775. | «Dame, ce dist li dus, apermain le sarés; [5]) |
| | «On m'apele Namlon, de Baiviere fui nés, [6]) |
| V. 2793. | Et Rollans l'en redre[ce] au courage sené. [7]) |
| V. 2799: | Je aim en douce France .I. leger bacelerj. [8]) |
| V. 2812. | Et jure Mahomet [9]): «Se vous ne me prenés,» |
| Nach V. 2821: | La fache li baissa, la bouche et le nez. |
| V. 2832. | No gentil chevalier atant se sont levé: [10]) |
| Nach V. 2833: | Issi agenoillierent par bones voleutez. |
| V. 2834. | Baisie a la couronne dont Diex fu coronnés, [11]) |
| Nach V. 2834: | A la frans pucele les baillent a gardez |
| Nach V. 2838: | Et out en sa compaigne cent Sarrazins armez. |
| V. 2872. | «Ce est cil ki m'avoit à mari esgardé, [12]) |
| V. 2884. | Tout a .I. front [13]) li a fierement demandé: |
| V. 2897. | «Et comment vivent il [14]) ça en vostre regné? |
| Nach V. 2905: | «C'est l'usage de Franche que tu m'as demande» |
| Nach V. 2918: | «Kant vos vendrez en Franche ke la sachiez mostrer. |
| V. 2934. | «Tu me cuidas or bien comme fol traverser. [15]) |
| V. 2939. | «Pour ce se cil paiens me cuida amuser, [16]) |
| V. 2947. | «Sire, dist Floripas, moult faites à amer.» [17]) |
| Nach V. 2947: | «Vengie m'auez de l'omme c'omques ne pui amer |
| | worauf V. 2944 und 2945 folgen. |

---

[1]) quant uos digne aurez
[2]) dist ele, traistre
[3]) Ne sonmes pas issi venus por sarmonnerz
[4]) Sire, dist Oliuier, comne homme emprisonnez.
[5]) ia enn orrez veritez
[6]) de Baviere sui nez
[7]) qu'il nel puet endurez
[8]) Vn cheualier de Franche ai piecha a amez.
[9]) Et a dit a Guion
[10]) Ke Fierrabras, mon frere, me bailla a gardez
[11]) Il baissent les reliques, atant se sont leuez
[12]) Che est cil que om m'a a mari esgarde
[13]) Tout en franchois
[14]) ioient il
[15]) abriconner
[16]) abeter
[17]) loer

V. 2986. A hautes vois escrie: «Cuvers, n'i duerés.» [1]
Nach V. 2987: Em sa chambre de marbre s'enn est fuiant tornes,
Et Rollant, le niers Karlon, enn est apres ales.
Kant li amirant voit, qu'il n'i sera tenses,
V. 2989. Tres parmi la colonbe [2] est contremont rampés,
V. 2994. «C'est mon, ce dist Rollans, [3] tant sui je plus irez.»
Nach V. 3009: L'amirant out fors mis qui mout iert auilles.
V. 3011. «Ki va une viés voie [4] souvent est meserrés.
Nach V. 3012: «Ker ill est plus vuis d'os que li geune d'ases.
Nach V. 3020: «Issi sera il fait puisque vos le loes.
V. 3029. «François s'en torneront si que vous le venrés, [5]
V. 3049. «Se Floripes ma fille est la çainture emblée, [6]
Nach V. 3083: «Ja m'aura cist deable fors de mon senz getee.»
«Par Mahon, dist li lerres, n'i a mestier pornee.
«Ou vos woilliez ou non, serez despucelee.»
Nach V. 3089: Qui gaitoit cele nuit la maistre tor quarree.
Nach V. 3103: «Seignors, dist Floripes, malement sui menee,
V. 3104. Perdue est la çainture, [7] en la mer est getée;
Nach V. 3105: Ker homme n'eust ia faim qui ll'eust esgardee. Dafs dieser ganze Passus als Rede genommen werden mufs, erhellt aus Vers 3106.
V. 3119. «Faites sonner .I. cor, cele vile assalés. [8]»
V. 3154. Et repont Floripas: «Et par moi le sarés.» [9]
V. 3158. Là estoit Tervagans et Apolins levés, [10]
V. 3173. «Seroit de l'or des .II. [11] ricement atournés.»
V. 3188. «Il nous envoit secours de Franche le rengné, [12]
V. 3200 fg. Venus sont as estaules, s'ont les cevaus trouvés,
La porte ont desfremé, les pont ont avalés. [13]
V. 3227. «Avoec Basin gardés ceste porte naïe, [14]
V. 3255. Lors corurent as armes li paien deffaé, [15]
V. 3266 fg. Niés estoit l'amirant et de sa sereur nés,

---

1) deureres
2) Tres par milieu de cele
3) Oil, ce dist Rollant,
4) Qui ne va les uiex voiez
5) Franchois se rendront pris si que vos le vesres.
6) Se la cheinture auoie la sus ma fille emblee
7) Perdue ai ma chainture
8) cele tor assaillez
9) a par main le saurez
10) Mahonmet et Apolym delez
11) des Dex
12) Qu'il nous enuoit secors de Franche le barnez
13) Nur ein Vers: Venus sont a la porte, s'ont les huis desbarrez.
14) voultie
15) Plus de cent mille paiens veissiez adoubes

En toute Espaigne n'ot Sarrazins plus douté. [1])
Nach V. 3274: «Et nos meismes ausi qui enn auon grant mestier.
V. 3283. «Qui velt estre mauvais n'a soing de l'aprocier, [2])
Nach V. 3283: Mais rende touz les armes, si s'en fuie au mostier
Nach V. 3286: A destre et a ssenestre as branz les rains cerquier,
Qui bien est conseuz, n'a lessir de plaidier.
V. 3288 fg. Mais se Jhesu n'en pense, ne lor ara mestier,
Que Sarrazin s'asanlent à chens et à millier; [3])
V. 3300. Venison i avoit et boins paons lardés. [4])
V. 3304. Et Rollans va devant [5]) et li autres barnés,
Nach V. 3304: Cil les ont as bons brans par derieres gardes
Nach V. 3310: Ki iert decha le pont par decha les fossez.
V. 3319. Sarrazin lor escrient: «Glouton, n'i garirés» [6])
V. 3336. Ils laissierent la proie, si ont les pons passes, [7])
V. 3374. «De quoi je ai .III. jours itel noise menée [8])
V. 3429 fg. Fiert le comte Guion en travers sur le nés;
Li sans vermaus li est en contreval verses. [9])
Nach V. 3446: Del pant de som bliaut li ont les euz bendez
Nach V. 3452: «Et tost Franchois destruire qui tant est desfaeez
V. 3454 fg. «Sire, dist Sortinbrans, consaus vous ert donnés.
«Tost et isnelement .X.m Turs mandés,
«Et soient fervestu es destriers sejournés; [10])
Nach V. 3478: «Sire, coisin Rollant, ia m'auez vos tant chier.
V. 3484. Il en a apelé le preu conte Olivier [11])
Nach V. 3507: Kant li baron l'entendent, n'i out qu'esleschier.
Nach V. 3513: Hautheclerc rendi au preuz conte Oliuier.
V. 3526 fg. «Et je serai estake, à moi vous raliés,

---

[1]) Or ait Dex nos contes par ses seintes bontes!
Ja auront vn estor, dont cascuns iert greues.

[2]) Qui wout estre maluez n'a entre nos mestier

[3]) Mais se Jhesus n'em pense, trop poient demorrier,
Ker Sarrazins s'adoubent qui Dex doinst encombrer.

[4]) Vm paien de Margorche les i out amenez

[5]) vait derieres

[6]) Clarion lor escrie: Cuuers n'i durerez und im folg. Verse der Singular lui statt: aus, so wie V. 3321 le ferist statt i ferist

[7]) si ont le pas outrez

[8]) Laquele j'ai trois iors a tele angoisse enduree

[9]) Fiert Guion de Borgoigne es denz desoz le nez
Si que li sanz li est de la bouche volez.

[10]) Sire, dist Sortimbrans, XXm. Turs prennez,
Les blans haubers vestus et les brans acostes,
Si soient el brouillet embuchies, qu'est ramez.

[11]) Et les .XXX. paiens environ arengier. Vers 3485 beginnt dann: Les barons apela qui Dex

«De quel part que je viegne, tost me retrouveres.» [1]
V. 3546. Paien crient le hui [2], ja fust amont levés,
Auf V. 3553. folgen die beiden Verse 3558 u. 3559, mit dem Unterschiede jedoch, daſs «Oliuier» statt: Et Rollant gelesen wird, so wie «entre quatre fossez» statt: entr' aus et les fossez. V. 3554 fällt aus.
V. 3555. De .XXX. en ont les .XX. moult tost desbaretez. [3]
V. 3560. Et paien lor escrient: «Cuvert, n'i durerés; [4]
V. 3562. «Venés le vous rescoure? avoec pendu serés.» [5]
Nach V. 3562: «Mar enn estez issu, auecque lui pendrez.»
Nach V. 3572: Puis saissi le destrier par le cauffrain dorrez.
Nach V. 3588: Gui a mis pie a terre, ne fu pas alentez,
Des armes au paien s'est mout tost correez.
V. 3615. «En boin gré le souffrons [6] comme boin chevalier.
Nach V. 3617: Dont veissiez ces contes fierement afichier
V. 3629. «Certes, pour tel puciele se doit on bien aidier; [7]
Nach V. 3639: Apres celui ochist Taupym deu mont Rogier
V. 3641. «Par mon cief, bien savés ces paiens manecier. [8]
V. 3649. «Certes, cele puciele ai oï bien parler [9]
V. 3655 fg. Tant a [10] au branc d'acier Sarazins demené
Que par force a [10] le voie et les pas destoupé.
V. 3663. Les Turs qui les caçoient [11] ont moult tost decopé;
V. 3681. «Baron, dist l'amiraus, moult m'avés mal mené; [12]
V. 3684. «Il i venra à s'ost, jou sai de verité; [13]
V. 3695. «Ce ne sont ore mie fel vilain amusé; [14]
V. 3718. «Et vivent tout du nostre; n'i a bone gardé. [15]
V. 3723. «Ne se pueent aidier pieça ne furent né. [16]
Nach V. 3724: «Ke nos Dex abaissiez et les lor amonte
V. 3726. .I. bastou a saisi, si li éust rué, [17]

---

[1] Je serai l'estandart, a moi ralierez
De quel part que viegniez, en camp me trouuerez.
[2] Paiens crient et huient
[3] Des .XXX. en ont .XX. mout tost afinez
[4] A haute uoiz escrie: cuuers n'i durerez.
[5] por nient vos en penez
[6] Comquerrant la soufronz
[7] se doit on dehaitier
[8] manoier
[9] a ore bien parle
[10] ont beide Male
[11] conduient
[12] Franchois m'ont mal mene
[13] Il les vendra secorre o son riche barne
[14] esgare
[15] ne vos en sauent gre
[16] piecha sont auulgle
[17] ca l'en eust donne vgl. I shall give it him, in der Bedeutung von: Ich werde ihn durchhauen.

Nach V. 3742: Qui bien est conseuz, n'a de mort garisson.
Nach V. 3750: «Plus aessiement certes en finneron.»
V. 3765. «Ales i vous tou seus, ses faites adouber.» [1])
V. 3775. La piere art et bruist si que le fist flanber; [2])
Statt des Verses 3781, welcher auf 3805 folgt, und in welchem statt der ersten die zweite Person steht, dieser Vers:
Je vos cuit ia le feu a noient atorner
Nach V. 3791: «Si conmandez l'asaut del tout renoueler.»
Nach V. 3794: La ou li engignieres a fait sa gent seurer.
V. 3805. Baron, dist Floripas, trop vous vous amatés; [3])
Nach V. 3805: Vos n'auez c'une mort eutre vos a passer.
V. 3823. Tels reçut le mar d'or qui ne le luit porter. [4])
V. 3851. «Or seroit grans barnages qui li feroit laissier. [5])
Nach V. 3852: Lors saillirent as armes li barons cheualier,
Le pont deuant la tor ont fait ius abaissier.
V. 3868. Li Turs estent le dart, qui bien se sot aidier, [6])
V. 3870. Desous la blouque d'or li a l'escu percie [7])
Nach V. 3870: Et l'abert de son dos derompre et desmaillier.
Nach V. 3874: Le paien sent le coup, si a guenchi le chier.
Rollant voit qu'en la teste ne le porra touchier.
Le destrier consui de l'espee d'achier,
Autresi le coupa conme vn raim d'oliuier
V. 3911. «Se nus en i aloit, n'enporteroit la vie. [8])
Nach V. 3914: «Ceste tor est mout forte et de biens raemplie.
V. 3918. «Tant que nous i serons, menerons boine vie. [9])
V. 3944. «Si fera [10]), dist Rollans, il est tout esgardé:
V. 3950. Dist Guillemers l'Escot: «Je irai par verte. [11])
V. 3962 fg. «Quand Karles de ma terre me vaut le don donner,
«Je nel vau mie prendre, ce saciés de verté, [12])
V. 3971. «Ce fust mes cors meismes, tel don m'a il donné, [13])
Nach V. 3982: As franchez pleuir i ont assez plore.
«Seignors, ce dist dus Nainnes, por Dex de maieste,
V. 3983. «Or soit, ce dist Rollans, entre vous esgardé,

[1]) Alez i Sortimbrans, ses faites aprester
[2]) Si c'on la uoit flamber
[3]) trop son voi demanter
[4]) Tex rechut le marc d'or quil ne l'em put porter
[5]) Che seroit grant honor qu'il li feroit laissier
[6]) Li rois estort le bras, bien sout le dart lanchier
[7]) Dessus la bougle d'or li fist l'escu perchier
[8]) Se cent en i alont, n'emporteroient la vie
[9]) Tant conme nos viuron, a ioie vson no vie
[10]) Si ferai
[11]) G'irai par vostre gree
[12]) Kant Karles de ma terre m'ont au premier fiefe,
Je ne la uoloie prendre, ce sachiez de verte,
[13]) Sel feroie meismes, cel don m'era donne.

«Comment vous i porrés ceste grant ost passer, [1])
V. 4044. Et li dus Richars est ens u cemin eutrés, [2])
Nach V. 4058: Lors a seigne son cief, s'est le tertre montez.
Nach V. 4070: Se il a de Maltrible les granz pons trespassez,
Le secours amesra, ains ne fu veu tez.
A Clairon le roi enn est cascuns alez,
Qui iert niers l'amire et de sa seror nez.
«Par Mahommet, beau sire, dist Sortimbrans l'esclez.
«Vez la un mesagier quil de l'ost est emblez.
«A estros s'enn ira, sire, se n'enn pensez.»
Nach V. 4115: D'un riche freim triphore fu mout bien eufresnez
V. 4121. N'i vaut lai ne vielle [3]) .II. deniers monnéés.
V. 4128. «Vous ales secours querre, ja nel renoncerés.» [4])
V. 4137. «Se je ensi te lais, dont sui ge mors provés; [5])
Nach V. 4155: Par isi grant uertu que tous est tressuez.
V. 4162. C'onques à tel ceval ne puet mais assener: [6])
Nach V. 4166: Plus tost seroit vne profonde tresnoez
C'uns escurreulz ne seroit sor vn arbre rampez.
Nach V. 4167: «Par foi se ge vos lais, n'en doie estre blasmez.
Nach V. 4169: «Ainz mais ne fus por corre estanchiez ne laissez
V. 4176. D'une part fu li bus, dont li ciés fu caupés. [7])
V. 4181. Ains regibe des piés et si fronke du nés [8])
V. 4183. Ariere s'en repaire, s'est estraiers remés. [9])
Nach V. 4183: Vers la tor d'Aigremore dont li estor tornez
V. 4188. D'une part fu li ciés atout l'iaume vergier, [10])
Nach V. 4198: «Ge ne cuit qu'enn Espaigne ait meillor cheualier
V. 4216. «Jamais vostre secours ne nous ara mestier. [11])
V. 4231. .IIII. fois se pasma sor son escu d'ormier. [12])
V. 4238. Et François sont as estres, qui sont en grant tristour; [13])
Nach V. 4251: «S'enmaine le ceual, el mont n'a si corrant
«Et a mort Clarion vn cheualier waillant.

---

[1]) «Ker soit entre nos ore veu et esgarde,
«Comment Richart eust cest grant ost trespasse
[2]) a les paueillons outres
[3]) N'i vaut son de vielle
[4]) Ales vos secors querre, ja nel enoncherez
[5]) Se cheu que ge tiens lais, dont sui ge foulz prouues
[6]) Comquis a tel cheval, n'a mellor el regnez
[7]) d'autre le cief coupez
[8]) Et regete des piez et refronchist deu nez
[9]) ses resnes trainmes
[10]) Et le cief d'autre part a tout l'eaume d'achier
wobei noch zu bemerken, dafs dieser Vers mit dem folgenden die Stelle wechselt.
[11]) Jamais nostre secours ne uos aura mestier
[12]) sor le col del destrier
[13]) Et Franchois sont entre coiement en la tor

V. 4256. «Or sui je plus séurs k'en la tour Abrubant; [1]
V. 4257. «Moult l'a bien fait Richart et honneréement. [2]
V. 4270. «Par Mahomet mon dieu, moult mar l'ossa penser. [3]
V. 4276. «Et se il ce ne fait, les ex li frai crever. [4]
V. 4287. Entresi k'a Mautrible ne se vaut oublier. [5]
V. 4321: Glorieus sire pere, aies de moi pité; [6]
Nach V. 4324: «Et se decha remain, a honte m'iert atorne.
Nach V. 4326: «Miex voil morrir, ia soient mi conuenant false.
Nach V. 4337: «Encui perdrez la teste a mon brant achere.
Nach V. 4339: Richart tint vn espie, qu'il out le ior trouue
V. 4351. Richars de Normendie a Jhesu reclamé: [7]
V. 4369. Que par desous la rive commence à seronder. [8]
V. 4378 fg. Et li ciers vait devant qui bien s'i sot garder, [9]
D'autre part à la rive se prent à ariver. [10]
Nach V. 4379: Et Dex a fait Flagot en son canal rentrer.
Nach V. 4391: Puis a estraint la guige de son escu bougler
Et le lais de son elme comnenche a refermer.
V. 4401. Et trespasse les teres, les puis et les regnés. [11]
Nach V. 4404: De Rollant et dess autres est forment abosmez.
Nach V. 4412: «Faites oster uos tentes, uos loges et vos trez.
V. 4427. «De toute paienime a ses barons mandes. [12]
Nach V. 4429: «Tuit sont mort li barrons qu'envoie i auez.
V. 4431. «Li enfant qui là sont petit, de joule [13] aés,
V. 4433 fg. «Donc, arriere en Espaigne au retor vous metés,
«Puis conquerrons les teres et les grans iretés, [14]
V. 4440. Ne desist .I. seul mot pour .XIIII. cités. [15]
Nach V. 4443: «Or puis ge mout bien dire: «Ge sui maleurrez!»
V. 4446. «Miels ain perdre la teste que soie retournés. [16]

---

1) tor de Brebant
2) qu'il a mort le persant
3) mar les il laissa passer
4) Et se li mesagier s'em puet outrepasser,
Je ferai a Galafre andeuz les euz creuer.
5) ne se wout-arrester
6) Glorioz sire pere, qui en croiz fu pene,
Se uos plaist, aiez hui de mon cors piete.
7) Durement s'esmaia, s'a Jhesus reclame
8) Ke par desus les riues la ueissiez ramper
9) quil bien le sout guier
10) sont uenuz ariuer
11) et touz les guez
12) De toute paiennie a ses homnes mandez
13) geune
14) Ariere enz enn Espaigne oue uos les mesrez,
Dont comquerrez les terres par vos granz poiestez.
15) Ne respondist vn mot por l'or de .XX. chitez
16) Miex uoil perdre la teste que issi estre ahontez.

V. 4454. «On en parlera mais a tous jours mon vivant. [1])
Nach V. 4478: «Ke par trestouz les seins c'om quiert en Boninent.
V. 4484. «Et tous vostre lignages d'ancissirie ment. [2])
V. 4485. Quant li dus Reniers l'ot, si est passés avant [3])
Nach V. 4485: Il est passe auant, par les gremons le prent
V. 4490 fg. A hautes vois escrie moult efforcéement.
Quant l'orguelleus lignage ot la noise et entent, [4])
V. 4518 fg. Karles se lieve en piés, s'a Hardré apelé,
Fierabras d'Alixandre et de l'autre barné: [5])
V. 4526. «Si faites droit Renier, ensi est esgardé.» [6])
V. 4532 fg. Mais ne fust pour Karlon, le fort roi couronné,
Je ne fust amendé pour homme qui soit né; [7])
V. 4538. «Bien deveront mi dit cremu et redouté; [8])
V. 4548. «Lors porrons [9]) bien par force conquerre le regné,
V. 4549. «Si vengerons Rollant que tant avous amé, [10])
V. 4552. Là ont li traitour [11]) Karlemaine encanté;
V. 4578. Li barnages s'areste de la tere maiour; [12])
V. 4579. Karles a resgardé devers le pin antour, [13])
Nach V. 4580: Sor vn ceual seooit qui cort par grant vigor,
L'estelle en sa main dont ochist l'aumanchor,
En tenoit en sa main le bon branc de color;
Mout par semble bien homne qui partis soit d'estor.
V. 4596. »M'envoie aucui nouveles [14]) de mon neveu Rollant
V. 4608. «En Aigremore sont, une cité vaillant; [15])
V. 4622. Il ne fust pas si liès pour l'onnour d'Oriant. [16])
Nach V. 4623: Ke Rollant et li autre ierent encore en vie.

---

[1]) On m'apelera mais a touz iors recreant.
[2]) Tou tens fu il roberres et uesqui malement
[3]) Kant l'ot Regnier de Genures, pleins fu de maltalent
[4]) «Hautefoille» escria a sa noix hautement.
Kant l'orguelleux lignage ot l'enseigne et entent,
[5]) Karles se dreche em piez, s'a Franchois apele,
Regnier de Gennes, Alori et Hardre,
[6]) Si faites droit Regnier tout a sa volente wegen des vorhergehenden Verses besser.
[7]) Mais ne fust por le roi, le duc l'eust uee,
Ja n'eust amende fors au brant achere.
[8]) oi et escoute
[9]) porrez
[10]) Si vengerez Rollant et vostre autre barne
[11]) Tant ont li traitor
[12]) de la geste francor
[13]) vm pym hautor
[14]) M'enuoit hui ces noueles
[15]) en vne tor waillant
[16]) por tout l'or d'Orrient

V. 4638. Et la vile est moult plaine et de gent raenplie [1])
Nach V. 4640: «Li mur sont tout de marbre faite a ouure polie.
V. 4644. «Flagos a à nom l'aigue en la loi paienime. [2])
Nach V. 4658: «Ja de tel fachon d'omne n'iert mais parole oie.
V. 4666 fg. Cascuns ait sor l'auberc la ganote vestie,
L'espée sur la cape bien repunse et mucie, [3])
Nach V. 4669: «Sus les riches ceuax armes et feruestie
V. 4670. «Quant nous arons dechà le pont en no baillie, [4])
V. 4672. «Tost en venés poignant et la chevalerie; [5])
Nach V. 4705: Entressi qu'a Maltrible n'i out resne tirree.
Nach V. 4714: Et de barres d'achier iert le portaux fermez.
Kant la porte estoit close et li portaux fermez
V. 4742. Sor son col une hace, dont li mans est bendés; [6])
V. 4748. Oreilles ot velues [7]) et les grenons mellés,
Nach V. 4749: A .II. poitrinnes out les deuz mentons fermez
V. 4755. Moult bien sanble diables nouvel encaïnés. [8])
V. 4756. Li amiraus Balans le tient en grant fiertés; [9])
V. 4771. «Sire, marcéans sui, si vig de garison; [10])
V. 4777. «Et lui et son barnage, se il velt, en donron. [11])
Nach V. 4777: «Ja ne s'em plaindra point, quant nos departiron.
V. 4784. «Le tréu duch avoir a lor repassion; [12])
Nach V. 4800: Les la porte se traist par de ioste vm perron.
Nach V. 4820: De l'un cief iusqu'a l'autre l'a rot et deschire,
V. 4827. Mais n'en a de l'oreille c'un sormeignon oste. [13])
Nach V. 4827: De l'autre fist escu deuant le pis torne.
V. 4867. Iluec ont tant paiens ocis et afolé, [14])
V. 4873. A l'entrer de Mautrible i ont bien capelé. [15])

---

[1]) Et sa terre est mout fors et de bien replenie, wobei zu berücksichtigen, dafs die beiden vorhergehenden Verse ausfallen.
[2]) Flagot a nom l'eue en la loi paiegnie
[3]) Cascuns desus l'auberc ait la coite vestie
L'espee desoz la cape bien reposte et muchie
[4]) Kant nos aurons la porte dela le pont saissie
[5]) Tantost venez poignant que vos ne vos targiez mie
[6]) Sor le cief d'une hache si ert li gloz acotez
[7]) Les sorchieuz out woulleux
[8]) deables qui soit deschaennez
[9]) chiertez
[10]) si uienc de Clarion
[11]) A lui et a som barnage a plente en dorron
[12]) Mon treu doi auoir a lor reparesson
[13]) Mais n'a de une orreille c'un soul manchon coupe
[14]) Ha, Dex, la out le ior tant ruiste cop donne!
Et tant pie et tant poig et tant membre coupe!
Del sanc as Sarrazins i sont mout grant li gue. statt V. 4867.
[15]) fu grant li capleis, indem dieser Vers zum folgenden Absatz gezogen wird.

| | |
|---|---|
| V. 4875. | Et parfont li fosse qui clooient la cit. [1] |
| V. 4881. | Le deffent si des armes que le cuer n'a mal mis [2] |
| Nach V. 4885: | Puis si l'enn ont porte sus le pont torneis |
| Nach V. 4902: | N'urent que quatre mois, s'ourent .II. piez de pis |
| | Et deuz alnes de lonc si con dit li escris. |
| V. 4913. | A la porte est venus Aufricans li tirans; [3] |
| Nach V. 4916: | Et furent a la porte dont li berfroi fugrans. |
| Nach V. 4921: | Omques de ferir bien ne fu nus alentans. |
| Nach V. 4931: | Si com le peust bien d'une leuee oir cler. |
| V. 4932. | Et tout communaument entre les nos capler. [4] |
| Nach V. 4932: | De dars et de ploumees qu'il ont fait enhanter. |
| | Karles crie: «Monioie, por sa gent enhender, |
| | «Seint Denis! Dex aie! barons or de l'entrer!» |
| V. 4938. | Et par force les font Mautrible trespasser. [5] |
| V. 4948. | Que il voit de la porte le grant bare lever; [6] |
| V. 4970. | A la porte assalirent moult acesméement. [7] |
| Nach V. 5005: | Or pense Dex de Karlon qui en croiz fu penez. |
| Nach V. 5006: | Et out en sa compaigne mil Franchois adoubez. |
| Nach V. 5014: | Mout ont les traistors et penes et boutez. |
| V. 5016. | Là troevent Guenelon, qui moult estoit navrés. |
| | Fierabras fu moult liés quant li pont n'est levés. [8] |
| V. 5020. | As haces et as mans ont les portaus fremez; [9] |
| Nach V. 5031: | Desus vn dromadaire quil mout fu abrieuez. |
| Nach V. 5034: | Jamais par jogleor n'en iert chantee tez. |
| Nach V. 5037: | Maint Tursque i out ochis dont l'ame enn est alee |
| | El parfont puis d'enfer dont jamais n'iert getee. |
| V. 5048. | Et li fiers Karlemaines a la ville peuplee. [10] |
| Nach V. 5052: | A .II. mains l'a saissi, si vint a la meslee, |
| | A .III. coups en ochist vne grant cantee, |
| | Par droite viue forche a nos gent reculee, |
| | Deuant vne posteme a fait son arestee. |
| V. 5059. | «Ki a nule arbalestre, tost me soit aportée.» |
| | Li dus Hoel de Nontes l'en a une livrée. |
| | Et Karles l'a tendue, si l'a bien avisée; [11] |

---

[1] Et li fossez parfons et les li trencheis

[2] n'a pas le cors mal mis

[3] Enkechons li gaiaus

[4] Mout et conmulnament vont sus les nos capler

[5] En Maltrible les refont par forche reculer

[6] Kant il vit de la porte les huis clorre et barrer

[7] par grant airement

[8] La trouuent Karlon quil ia estoit naurez.
Fierrabras fu mout liés, quant Karlon a trouuez

[9] ont les portaux coupez

[10] Et le fiers Agalafre et la uille robee

[11] Le rois n'out en sa main ne lanche ne espee.
Li dus Hoiaux de Nantes l'enn a vne donnee,

Nach V. 5081: Dementres passa l'ost que il avoit moult grant,
Es pres desus Flagot se wont tuit herbegant.
Nach V. 5104: Li dus Hoiaulz de Nantes et .V. cenz fer arme
V. 5110. Avoec aus sont remés li chevalier membré;
Pour le palais garir i seront demoure. [1])
V. 5138. A force cevaucierent la tere de Sulie. [2])
V. 5146. «Ha! dist il, Mahomet, com ma lois est fallie [3])
V. 5173. Tant ont prié Balant [4]) li paiens Sortinbrans
Nach V. 5178: Cent .millier. et .LX. i out de mescreaus.
Nach V. 5201: As eschieles monterent enuiron et entor,
Li conte se defendent qu'il sont de grant valor.
V. 5235. «Que ne me ferés force outre ma volente; [5])
V. 5236. «Je vous voel la couronne et les .III. claus monstrer, [6])
Nach V. 5244: Kant li conte les voient, si lles ont enclinne.
Nach V. 5249: Floripes li bailla desoz sa leaute;
Li pailles a li dus Nainmes entor desvolepe.
Puis baissa les reliques par mout grant piete.
Dus Nainmes se porpense de grande vesiete.
V. 5250. Viennent à le fenestre de fin marbre listé,
Virent .M. Sarrazins, ki ja erent monté. [7])
V. 5253. Quant dus Namles lor a les reliques monstré; [8])
V. 5257. «Baron, or soies lié, baut et asséuré; [9])
Nach V. 5259: «Tuit seront mort et pris et Sarrazins afole,
V. 5287. Rollans et Oliviers adonques s'atourna, [10])
Nach V. 5322: «Atendez tant, beau sire, que il soit dessemflez
V. 5357. «Se Diex sauve mon branc, c'est Courtain l'adurée, [11])

---

Vne bon arbaleste auoit, li a liuree,
Ke tout nouelement out illuec aportee,
N'auoit se petit non que il l'out comquestee,
En la sale perrine que il auoit forree;
Et Karles l'a tendue, si l'a enfletchee,
La hydouse gaiante a mout bien auisee.

1) Ovecque sont remes ceux qui erent naure,
Por lors plaiez garrir i seront seiorne.

2) la terre desertie

3) Ahi, dist il, Mahom, con ta loi est honnie

4) Tant blasma l'amirant

5) Ke ne feriez chose qui fust outre mon gre

6) Ja vos ierent la corronne et li crois et clou mostre

7) Il uint a la fenestre de fin marbre liste
Et voit mil sarrazins qui ia ierent monte.

8) Les reliques lor mostre, et il sont awulgle.

9) Puis vint as autres contes, si llor a deuise
Cheu qu'il auoit veu; puis lor a conmande, statt V. 5257.

10) Oliuier et Rollant et Ogier s'en torna

11) mon bras et Cortain l'aduree

| | |
|---|---|
| Nach V. 5361: | Ja entrassent paiens oue euz par mainte entree |
| | Kant Franchois lors viennent par mout grant airee. |
| V. 5363. | As boins brans acerins la tor ont devéée.[1] |
| Nach V. 5366: | «Gardes que tel parole ne soit mais amembree, |
| Nach V. 5375: | Kant le dus l'a ueue, grant ioie enn a menee. |
| Nach V. 5378: | «Bien conois le draglon a la couee bendee. |
| Nach V. 5385: | «Por vostre amor serai crestienne clamee. |
| V. 5402 fg. | «Combatons nous a Karlon, le fort roi couronné |
| | «Que bien devons deffendre no tere et no regné»[2] |

---

[1]) Al bons brans acerins ont la tor deliuree.

[2]) Combatons nos a lui, quant serons aioste
Ker bien deuez defendre vo terre et vos rengne
Il a tort et vos droit, sa gent seront mate, indem dieser letzte Vers, in der Pariser Ausgabe V. 5405, dem Boten statt dem Admiral in den Mund gelegt wird.

(Wird fortgesetzt.)

# Die Namen und Beinamen der Städte Italiens.

Wie das sogenannte „Fehmer'sche Lied" die Ortschaften der Insel Fehmern geifselt, und der vlaemische Dichter Eduard de Dene aus Brügge in seinem „Langen Abschied" die Spottnamen der meisten Gemeinden Flanderns zusammengefafst hat, so besitzen auch die Italiener ein Gedicht, welches in Versen, die bald gereimt, bald ungereimt sind, die verschiedenen Volksstämme Europas und fast sämmtliche Provinzen und Städte der Apenninischen Halbinsel theils ernsthaft, theils satyrisch charakterisirt.

Es trägt die Ueberschrift:

*Li nomi et cognomi di tutte le provincie e città di Europa,*

füllt 4 doppeltgespaltene Duodezseiten, und steht am Ende der Schola Italica des Catharinus Dulcis (Francoforti 1605), eines ziemlich seltenen Buches, welches wir in der Privatbibliothek des Dr. H. Lotze in Leipzig fanden.

Da dieses Gedicht nicht unter den italienischen Uebungsstücken aufgenommen, sondern hinter dem Dictionariolum Italico-Latinum abgedruckt, und weder im Inhaltsverzeichnifs angegeben, noch paginirt ist, so liegt die Vermuthung nahe, dafs es blos dazu dienen sollte, den letzten halben Druckbogen auszufüllen.

Ob es aber eigens zu diesem Zweck verfafst, oder nach Bedürfnifs des leeren Raumes ausgewählt und abgepafst worden sei, läfst sich schwer bestimmen [1]).

---

[1]) In Bezug hierauf scheint es nicht überflüfsig zu bemerken, dafs in dem uns vorliegenden, der Universitätsbibliothek zu Marburg gehörenden Exemplar der Schola Italica, welches, seinem Aeufsern nach zu schliefsen, ohne Zweifel ein Geschenk des Verf. an jene Bibliothek ist, sich zu Ende ein Druckfehlerverzeichnifs befindet, an dessen Schlusse es heifst: „Quatuor post dictionarium paginae irrepserunt *praeter autoris voluntatem*".

Anm. d. Redact.

Ueber den Verfasser der Schola Italica wissen wir, daſs er im Jahre 1540 im Herzogthum Savoyen geboren wurde und nicht nur Constantinopel und Palästina besucht, sondern auch ganz Italien, Frankreich, England, Dänemark, Schweden und Polen bereist hatte, ehe er in Kassel am berühmten Collegium Mauritianum und später an der Universität in Marburg die fremden Sprachen lehrte [1]).

Noch in Kassel gab er seine Schola Italica heraus, welche in 2 Theile zerfällt, deren ersten, die eigentliche Grammatik, er seinem Landesherrn, dem Landgrafen Moritz dem Gelehrten von Hessen, und deren zweiten Theil, die Uebungsstücke mit einem italienisch-lateinischen Wörterbuch, er dem Prinzen Friedrich Ulrich von Braunschweig, einem Sohne des regierenden Herzogs Heinrich Julius, widmet.

Können wir nun auch nicht mit Sicherheit behaupten, ob Catharinus Dulcis das Gedicht über „die Namen und Beinamen aller Provinzen und Städte Europas» gemacht, oder es schon von Italien her gekannt und es nur ab- oder aufgeschrieben hat, so möchten wir doch glauben, daſs es von ihm selbst herrühre, und daſs er gleich seinem vlaemischen Zeitgenossen, Eduard de Dene,

---

[1]) Catharinus Dulcis oder wie die heimathliche Form seines Namens lautete Catherin Le Doux (gest. zu Marburg 1626) hat sein höchst abenteuervolles Leben, dessen memoirenmäſsige Darstellung muthmaſslich eine reiche Fundgrube für die Sitten- und Kulturgeschichte seiner Zeit sein würde, leider nur in einem sehr gedrängten Curriculum vitae (Marp. Catt. 1622. 12), von welchem sich ein Exemplar auf der Universitätsbibliothek zu Marburg befindet, beschrieben. Aus diesem ist augenscheinlich der Lebensabriſs in Dilichius Libri de Urbe et Acad. Marpurgensi, herausgegeben von Prof. Caesar (als Programm des Marburger Lectionskataloges für das Wintersemester 1866—1867) p. 29 geflossen. Eine kürzere Darstellung steht in Strieder's Grundlage zu einer hessischen Gelehrtengeschichte (Göttingen, 1783) B. III, S. 243. Dulcis hat auſser seiner Schola Italica noch eine Komödie, Tobias, in franz. Sprache geschrieben (Cassel, 1604. 12) und die Aminta des Tasso in französische Prosa übersetzt (Marburg, 1618. 12).

Anm. d. Redact.

der den „Langen Abschied“ um 1560 schrieb, die localen Sprichwörter und Spaſsnamen, welche er auf seinen Reisen gehört, benutzte, um sie in ein Ganzes zu verschmelzen.

Die Gründe für unsere Annahme werden sich aus den Bemerkungen über die einzelnen Punkte des Gedichtes, welches wir hier in wortgetreuer Abschrift und unverändert folgen lassen, von selbst ergeben.

## Li nomi et Cognomi di tutte le Provincie et Città di Europa.

Boriosi son gl' Inglesi
son furiosi li Francesi
popolosi li Alemani
son' astuti li Spagnuoli
e li Vngari son crudeli
i destrutti son Schiauoni
i dispersi son li Hebrei
e gli Turchi infideli
mala fede son di Mori
belle carni di Prouenza
conquassati Piamontesi
i Lombardi bon compagni
bella gente di Toscana
polidori de la Marcha
e le parti Romagnole
presumitor di patrimonio
carbonari di Campagna
bon soldati Marchiani
magna pan vnto gli Abruzzesi
caca mosche gli Pugliesi
sospettosi capo d'Otranto
i brauosi Siciliani
reccatati i Calabresi
i mal passi di Terra di Lauor
Roma piena d'anticaglie
di gran corte e di gran baglie.
le fontane di Viterbo
il bel pozzo de Oruieto
moscatel da Mōtefiascone
il bon vin di San Lorenzo
mala strada de la Puglia
il bon vin di Monte Pulciano
il bel gran di Valdechiano
linaroli da Cortona
son bizarri gli Aretini
fauoriti son Dal monte
bon merchato da Fiogini
il trebian di San Giouan
industriosi da Monte Varchio
pale e carti son da Cole
Poeti, belle donne e piena
con torre e fonte la città di Siena
e le palle son da Cole
le minere Volterane
saponari son da Empoli
li bottari da San Casciano
bella Fiorenza è fa assai mercanti
ma cō gabelle guasta tutti quanti
le lattuche son Pratese
le lucerne Pistolese
castagnazi da Montecarlo
industriosi son Luchesi
li biscotti son Pisani
il bel porto di Liuorno
li refatti son da l'Elba
barcaruoli dalla Specie
il bel esser di Riuiera
bel giardini di Sauona
superbi marinari Genouesi
lachier grandi per ogni paese
li capelli di Tortona
li bel luochi d'Alessandria
di memoria son Pauesi
e li pascoli Lodesani
Lec, Mus e Torno
fabri assai fa tutto il giorno

Lago maggiore suo confino
cura destri e zauatin
e de sopra vn pochetin
Cuza cortei spaza camin
li lauezi da Chiauena
li bon vini da Brienza
industriosi Bergamaschi
e doue lor van empien le tasche
bel contado di Milano
bella pompa ed attesano
telaroli son Cremaschi
armaroli e gran mercanti
son Bresciani tutti quanti
bon soldati Cremonesi
ballarini Mantoani
il bon caso Piasentino
e li preti Parmegiani
di gran nome la Mirandola
la fortezza di Lignaco
mercadanti da Sonzino
i bei lini son da Jorzi
berettari Veronesi
chi senza ber passa quella campagna
egli è ben goffo poi sel si lagna,
il bel pozzo di Cap di capri
il bel transito di Peschiera
son le frutte di Vicenza
bel capelli Padouani
bone trippe da Treuiso
li zatieri da Ciuidal de belu,
compagnoni Vdinesi
il bel ponte da Ciuidal de Friul
il cattiuo aier da a Concordia
e le occelle da Marano
li bicchieri da Murano
gran consiglio ricchi sono
Venetiano popul bono
marinari son Chiozotti
e le serpe da Loreo
le palude di Rouigo
artegliaria e belle ciglia
a Ferrara e marauiglia
mascare e rodele Modenese
i speroni son Rezzani
la fortezza di Rubiera
bella grassa e bella gente
fa Bologna certamente
li mercati di Romagna
la memoria di Ravenna
le saline son da Ceruia
e li piatti Faenzini
arme in mano da Forli
belle vigne da Cesena
e le oche Riminese
i fedeli son da Vrbino
cosi Pesaro giardino
veletari son dal Borgo
li stringari da Castello
Panatieri son da Vgubio
borse strette son da Sisa
bon soldati Perosini
caua coion son Norcini
Cascia e Visce i suoi confini
panaroli da Can erino
li cartar da Fabriano
gran boccal in Cingulano.
li brauosi da Fossambruno
cierasari son da Fano
il bel carco da Sinigaglia
il bel grano si è da Jesi
il longhezza Recanati
il bel porto d'Ancona
diuotione da Loreto
tentibon da Macerata
li robusti son Fermani
sanguinosi son Ternani
Capitani e bon soldati
Ascolani son chiamati
li sbarcati della Mandola
belli destri son da Campi
i scholari da Villante
fora vsciti di Caramanca
chiaui tutti a san Torino
de Galipoli il gran stretto
de Carobe i gran chotoni
sono in Cipro zucchari boni
mala spiaza è di Soria
ma è piena di mercantia
saponetti d' Amaschini
e le borse Alessandrine.
e morari son da Tocco
bella fiera da Lanciano
belle vigne son dal Guasto
zafaramo da Sulmona
li fangosi son dal Popolo

corde de liuto e Zaferami
e beuitori son Aquilani
agotar da San Germano
tartegliosi a San Seuero
cauallari son di Foggia
bella pompa di Nocera
fingitor di Manfredonia
li bastasii di Barletta
oglierari di Bitonte
li palazzi son da Trani
mercatanti son da Bari
il gran pesce Tarantino
suspettosi Otrantini
il bel porto si è di Brindis
homini d'arme sō da Troia
belle donne de Quarata
scassa coda de Mattera
le cicogne d'Alta Mura
Venosa d' ogni cosa abundiosa
fora vsciti di Beneuento
li casali di Cosenza
bei correnti di Messina
bei giardini di Palermo
lussuriosi Catenesi
buon corsari son Maltesi
barcaruoli son dal Pizzo
cortesia dello Celento
bon vino da Salerno
fabricatori della Caua
vsurari son da Nola
bufalari son da Capua
e gli scarsi son di Auersa
strappa porri da Tiano
tira panze Castel di sanguine
neri denti della Torre
il bon greco nasce a Soma
i mali passi della Costa
fuggi gente son da Capri
bella Ischia e sua fortezza
Napoli gentil son cortesi e signoril
galeotti Puzolaui
belle donne Gaetane
le carobe son da Itri
cortegiani son da Fondi
il bon vin da Terracina
i vin cotti da Belletri
i confetti Tinolani
cipole da Marino
equidotti per Campagne
anticaglie al Coliseo
mōtanari alla sua piazza
Roma, e poi bō pro vi faccia.

Il fine.

Schon der Anfang des Gedichtes mit der Charakteristik der einzelnen Völker erinnert in der Form an den Spruch, welcher um 1500 in Italien verbreitet war:

Gentilezza di Francia;
Furia di Inghilterra;
Fortezza di Alemagna;
Senno in Lombardia;
Scaltrimento in Toscana;
Crudeltà di Ungheria;
Piacevolezza de' Piemontesi;
Magnanimità de' Romani;
Infedeltà in Turchia;
Golosità in Saracina;
Ladroneggi in Barbaria;
Invidia de' Frati;
Odio de' Guidei;
Tradimento di Pugliesi;
Sdegno di Schiavoni;

Iniquità di Albanesi;
Lusinghe de' Greci;
Giustizia de' Veneziani;
Sopportamento de' Genovesi;
Lussuria de' Catalani;
Destrezza de' Brettoni;
Benignità de' Spagnuoli;
Valentigia de' Portoghesi;
Acrità de' Borgognoni;
Bellezza de' Francesi;
Continenza de' Picardi.

(Wird fortgesetzt.)

---

# Kritische Anzeigen.

*Blancandin* et l'Orgueilleuse d'Amour. Roman d'aventures publié pour la première fois par H. Michelant. 8°. (XVIII, 238 S.). Paris 1867. Librairie Tross.

Während auf dem Gebiete des altfranzösischen Nationalepos gegenwärtig eine grofse Rührigkeit entwickelt wird, und die verdienstliche Sammlung der «Anciens poëtes de la France» es sich zur Aufgabe gemacht hat die Chansons de gestes zu veröffentlichen, hat die Kunstpoesie der Nordfranzosen, die epische wie die lyrische, eine Vernachlässigung erfahren, die gegen den Eifer in den 30er und 40er Jahren sehr absticht. Der Umschwung beruht freilich auf der Erkenntnifs von der grofsen literarhistorischen Bedeutung der Chansons de gestes, er beruht ferner auf einer erfreulichen Vertiefung dieser Studien, die man nicht mehr wie früher als einen Gegenstand der Curiosität ansieht; dennoch wäre es zu wünschen, dafs man auch die Kunstpoesie, allerdings von andern Gesichtspunkten als früher, ins Auge fafste. Von dem bedeutendsten epischen Kunstdichter, von Crestien de Troie, besitzen wir noch nicht einmal eine vollständige Ausgabe, einen Mangel, dem Michelant hoffentlich bald abhilft.

Wir können daher die Veröffentlichung eines bisher nur im Auszuge bekannten Roman d'aventures nur freudig begrüfsen; wenn auch derselbe keineswegs zu den bedeutenden poetischen Erzeugnissen gehört und mit den meisten derartigen Produkten die Armuth dichterischer Erfindung theilt, so haben doch gerade diese Dichtungen, wie Michelant mit Recht bemerkt, ein Interesse durch die Einführung in die Sitten und das Privatleben des Mittelalters.

Blancandin ist uns in drei Handschriften erhalten, von denen sich zwei in der kaiserlichen Bibliothek zu Paris, eine dritte in Turin befindet. Dieselben stellen zwei verschiedene Recensionen dar: der Hauptunterschied der mit A bezeichneten Hs. St. Germain 1239 von den beiden andern (BC) besteht darin, dafs von Vers 4395 an der Text vollständig abweicht und etwa um 1200 Verse kürzer ist. Miche-

lant betrachtet diese Redaction als die ursprüngliche, die andere als eine jüngere Erweiterung. Gleichwohl gibt seine Ausgabe den vermeintlich jüngeren Text, und zwar nicht nach der Handschrift, die dem Texte A am nächsten verwandt ist und mit ihm meist in den Lesarten übereinstimmt, nämlich B, der Turiner Hs., sondern nach der am meisten von dem für den ältesten gehaltenen Texte abweichenden Hs. C. Wir würden dies Verfahren nicht billigen können, wenn wir die Ansicht des Herausgebers über das Verhältnifs der Texte theilten. Aber eine auf Grundlage der mitgetheilten Lesarten, die freilich kein erschöpfendes Bild der Hss. geben, angestellte Untersuchung hat uns zu dem Resultate geführt, dafs nicht A, sondern C den echten Text darstellt. B liegt in der Mitte und stimmt in den Lesarten meist mit A, theilt aber mit C den ausführlichen Schlufs des Romans. Wir müssen, ehe wir diesen Schlufs betrachten, die abweichenden Lesarten bis Vers 4395 in Erwägung ziehen, um zu sehen, welchem Text da der Vorzug gebührt. Der Dichter des Blancandin erlaubt sich nicht selten ungenaue Reime statt der reinen von der Kunstpoesie seiner Zeit geforderten. So finden wir v. 955 die Reime:

*Les filles au provost ont dit:*
*'ne l'en doit on tenir plus vil.*

AB haben dafür *ne il: ne l'ont mie por le plus vil*, offenbar, um die Reimungenauigkeit zu beseitigen. Ferner 1031:

*Harrai le jou dont quant il m'aime?*
*se çou estoit cose certaine;*

dafür AB *quant il m'a chiere, trop seroie fole el legiere.* Ebenso 2100 *sire: justice*, AB *Elise: justise.* 2399 *larges: vasselages*, AB *sages: vasselages.* 3281 *pasme: escame*, dafür *pasme: basme.* Wären diese Reimfreiheiten die einzigen, so könnte man sagen, dafs hier C aus Roheit ändere, aber da die gleichen Freiheiten an andern Stellen übereinstimmend in allen Hss. stehen, so kommen sie schon dem Dichter zu. Wie die Reimungenauigkeiten, so werden auch sprachliche Eigenthümlichkeiten des Dichters von AB beseitigt, allerdings eben so wenig consequent als jene. Das Femininum vom partic. passé der Verba in *ier* lautet beim Dichter *ie*, nicht *iee:* so lesen wir 513

*avoec sa rice baronie*
*mult ricement aparillie*,

für die erste Zeile haben AB *se porrois veoir sa maisnie*, allerdings *ie* geschrieben, aber *iee* ist gemeint, auch scheint A sonst immer *iee* zu schreiben; vgl. S. 208 *mesniee: envoiee*. S. 223 *tranchiée*. 719, 720 heifst es

*mult en fu triste et courecie*
*sa maistresse*, *plus ne detrie*,

die beiden andern Hss. scheinen in der ersten Zeile *triste* in den Reim zu stellen und reimen *por la pucele sa magistre* (*menistre* B). Statt der Endung *el* hat in manchen Worten der Dichter die weniger häufige *al*, wie in *vital*, *mortal*, *tal*, und das *e* löst sich vor *s* in *u* auf, so dafs die Endung *aus* statt *eus* entsteht. Die Bearbeitungen AB nahmen Anstofs und änderten einige Mal; z. B. 1867:

*en son cuer pense et si est taus*
*que çou est Blancandins li biaus*.

Jenes *taus* beseitigen BA und setzen *pense des cretiax* (*creniaus* B). Der gleiche Fall bei dem Reime *iteus : bleus* 3353, wofür der Sprache des Dichters gemäfs *itaus : blaus* zu schreiben ist. Der Dichter sagt *poéste* im Reim auf *teste*, der Umarbeiter beseitigt dies V. 716, wahrscheinlich weil er die gewöhnliche Form *poesté* sprach, und setzt daher für die Zeile *ja nen est de si grant poeste* folgende *ja ne fera de lui grant geste*.

Zweierlei folgt hieraus: 1. dafs die Lesarten von AB an vielen Stellen einen umgearbeiteten Text haben, während C das echte bewahrt; 2. dafs B zu derselben Textclasse wie A gehört. Letzteres ist von Bedeutung in der Beurtheilung des abweichenden Schlusses. Denn wenn in diesem die eine Hs. (B) der einen Classe mit dem Texte der andern Classe (C) übereinstimmt, zwar in den Lesarten keineswegs genau, aber das war auch in dem Stücke bis 4395 nicht der Fall, so ergibt sich, dafs dieser übereinstimmende Text der echte ist, nicht aber der abweichende Text einer Hs. der einen Classe. Das thatsächliche Verhältnifs ist demnach dies: den relativ besten und echtesten Text stellt C dar, den AB häufig aus verschiedenen Gründen ändern. Den Schlufs des Gedichtes kürzt der Schreiber von A, dem vermuthlich die Arbeit langweilig wurde, beträchtlich ab. Michelant hat sonach allerdings Recht,

wenn er den Text von C wiedergibt, er hätte dann aber die Hss. anders bezeichnen müssen; statt ABC müfste es CBA lauten, da man ja die Buchstaben nach dem Werthe der Ueberlieferung wählt.

Wäre der abweichende Schlufs von A vollständig mitgetheilt, so würde sich vermuthlich auch der Beweis seiner Unechtheit führen lassen; da dies nicht geschehen, so kann man nur beweisen, dafs der mitgetheilte Schlufs in BC der echte, aber nicht eine jüngere Erweiterung ist. Jedenfalls würde diese Erweiterung vom Dichter selbst herrühren, denn es stimmt dieser Schlufs in jeder Beziehung mundartlich mit dem übrigen Gedichte überein. Ich rede hier nicht von der mundartlichen Ueberlieferung der Handschriften, denn diese ist eine zufällige und vom jedesmaligen Schreiber abhängende, sondern von den mundartlichen Erscheinungen, die namentlich die Reime des Gedichtes darbieten. Die Ungenauigkeiten der Reime sind durchaus entsprechend im Schlufs wie im übrigen Gedichte; man vergleiche auf der einen Seite *corone : home* 119, *tienent : criement* 669, *preudome : araisone* 2297, auf der andern *bones : home* 5005; die Nichtberücksichtigung eines *r* vor folgendem Consonanten: z. B. *force : roce* 687, *nous : amors* 561, *vous : amours* 1627. 1837. 1991. 2067, *mervillous : amours* 1815, wo sogar die Hs. *amous* schreibt; in der Schlufspartie des Gedichtes *prisoniers : loiés* 4507, *vous : amors* 5575, *vous : secors* 4875. Häufig auch bei der Endung *age*, so *targe : marage* 1199, *larges : vasselages* 2399, *barges : ewages* 2763, *barge : nage* 2807, und im Schlufsabschnitt *targe : rivage* 4497, *: omage* 4619, *barge : rivage* 4927, *targe : barnage* 5297. Sodann den Ueberschufs eines *s* im Reime, namentlich bei *volentiers*, welcher auf *ier* reimt; da nun einmal wirklich *volentier* geschrieben ist (4960), so ist anzunehmen, dafs dies die dem Dichter gemäfse Form ist, und daher fallen die betreffenden Stellen (73. 3518. 3736, und im Schlufs noch 5199) nicht unter den Gesichtspunkt ungenauer Reime, sondern mundartlicher Eigenthümlichkeiten. Ein *s* in der Mitte des Wortes bildet den Ueberschufs: so *contredit : furnist* 1447, *pasme : escame* 3281. 3609, und im Schlufs *traïtre : tristre* 4613, *dit : fist* 5841. Von andern Ungenauigkeiten bemerke ich noch die Uebereinstimmung in *grieve : siege* 2125 = 5301.

Was nun sprachliche Eigenthümlichkeiten betrifft, so bemerke ich die auch bei andern Dichtern häufig vorkommende Verwendung von *e* für *ai*, hauptsächlich vor *s*, wie in *mestre* (= *maistre*) : *estre* 91. 1875. 2567; *eslesse* (für *eslaisse*) : *mexistresse* 695; *Alimodes* : *mes* S. 48; : *pes* S. 71, : *esles* 140. 149. 150, : *pales* 109; *celestre* : *nestre* S. 107; *abesse* : *cesse* 109; *esles* : *pres* 117, und in dem Schlusse *Alimodes* : *estes* S. 181. Unsicher ob vor *r*, denn *clair* : *desarmer* S. 45 ist vielmehr wohl *cler* zu schreiben, wie die gewöhnliche Form lautet, und *fere* (= *faire*) : *terre* S. 157 seht ganz vereinzelt. Entschieden nicht vor *t*, denn es wird mehrmals *het* : *set* gereimt, auf keines dieser Worte aber etwa *fet* (= *fait*), *vet* (= *vait*) oder Aehnliches.

Die aus lateinischem *a* und *e* vor Nasallauten hervorgegangenen Diphthonge *ai* und *ei* werden vom Dichter unbedenklich auf einander gereimt, so *frains* (frenum) : *mains* (manus) S. 7, ferner *ensaigne* : *plaigne* S. 12, : *montaigne* S. 15; *vilains* : *plains* S. 26; *plaine* : *semaine* S. 30; *maine* : *semaine* S. 46; *aint* (liebe) : *vaint* (vincit) S. 47 u. s. w., in der Schlufspartie *ensaigne* : *conpaigne* S. 182.

Während hier *e* und *a* vor Vocallauten sich mischen, erscheinen sie streng geordnet vor *nt* und *ns*, nirgend wird etwa ein adv. auf *ment* mit einem Particip in *ant* gereimt. Nicht gegen diese Sonderung spricht es, dafs *talent* einerseits auf *present* (S. 102), : *entent* (S. 195), andrerseits auf *pesant* (S. 46) oder *devant* (S. 54) gereimt wird, denn bei diesem Worte hat das Altfranzösische ebenso wie das Provenzalische eine Doppelform. Wir lesen allerdings *covenant* : *doucemant* S. 188, aber das richtige ist auch hier *e*, wie *covenent* auf *boinement* (S. 31), und in der Schlufspartie auf *argent* (S. 152). Allerdings ist dies Wort participialisch gebildet, allein in seinem substantivischen Gebrauche darf es um so eher sich von den gewöhnlichen Participien formell sondern, als *e* das ursprüngliche ist.

Die Trennung von *e* und dem durch ein vorgeschlagenes *i* enstandenen *ie* ist beim Dichter des Blancandin keine so strenge, als sie bei den meisten zu sein pflegt. Bei manchen Wörtern sind doppelte Formen anzunehmen, wie sie auch bei andern Dichtern vorkommen, so reimt er einerseits *irés* (iratus) auf *degrés* S. 55, andrerseits auf *piés* (S. 70. 143) oder

*croisiés* (S. 74), wo also *iriés* die entsprechende Form ist, diese Doppelform auch in dem abweichenden Schlusse: *irés : retornés* S. 155, *: racatés* S. 171, und *iriés : repairiés* S. 197. Aehnlich verhält es sich mit *amisté*, das auf *parlé* reimt S. 110, wie auch *amistés : verrés* S. 151 in dem Schlusse; dagegen *amistié : accompaigné* S. 79. Von *pité* (*: trové* S. 119) scheint nur diese eine Form, nicht auch *pitié* vorzukommen, doch das könnte Zufall sein. Eine wirkliche Bindung von *e : ie* ist in den erwähnten Fällen nicht anzunehmen, wohl aber findet sie Statt in *deliier : parler* S. 2; die Lesarten gewähren noch ein paar andere Fälle, nämlich *dorés : appareilliés* S. 40 (V. 1175) und *amenées : laiés* V. 1729; indessen sie stehen so vereinzelt da, daſs dieser Gebrauch nicht mit Sicherheit dem Dichter zugesprochen werden kann.

Der Uebergang von *c* in *ch*, oder wenn man will umgekehrt von *ch* in *c*, namentlich nach *n* und *r*, ist sowohl für die übereinstimmenden Partien als für den abweichenden Schluſs durch Reime gesichert. So reimt *force* mit *roce* (für *roche*, wie S. 200 auch geschrieben steht) S. 24. 127. 176. 180; ebenso *mance* (= *manche*) auf *connissance* S. 41. 60, auf *fiance* S. 59, auf *enfance* S. 62, und *blance* (= *blanche*) auf *demorance* S. 180. Danach scheint die Lesart von AB zu 1895 die echte und richtige zu sein.

Am häufigsten aber ist die Erweichung von *z* in *s*, so in den Reimen *baptisiés : mesciés* S. 44, *Cassidonis : encauceis* S. 65, *tres : levés* S. 100, *ocis : poigneis* S. 114, *Cassidonois : vois* S. 115. 136, *: fois* 116, *rois : drois* 117, *depors : dehors* S. 134, *pors : hors* S. 135, *garnis : sorpris* S. 135 und ebenso in dem letzten Stücke *larris : pris* S. 147, *Alimodes : estordres* S. 147, *prisoniers : loiés* S. 151, *rois : drois* S. 154, *amis : revertis* S. 157, *garnis : requis* S. 181 etc.

In Bezug auf die Flexion ist die Vermischung der Nominativform mit den obliquen Casus hervorzuheben. Auch hier können natürlich nur Reime maſsgebend und beweisend sein. So steht der Nomin. ohne das ihm gebührende *s*, *per* (statt *pers*) *: jouster* S. 4, und zugleich mit Accentveränderung *l'enfant : avant* S. 4 für *l'enfes*, und umgekehrt *del' emperere* (*: clere*) S. 51 statt des richtigen *del' empereour*, das sich im Reime 2854 findet. Ebenso *del fis* (*: baptis*) S. 108. Die

Fälle stehen jedoch zu vereinzelt da, als dafs man aus ihrem Nichtvorkommen in dem Schlufsabschnitte auf einen andern Verfasser schliefsen dürfte.

Beim Verbum erwähnte ich schon die Participialform des Fèmininum *ie* statt *iee*. Dieselbe ist durch zahlreiche Reime erhärtet, so *baronie : aparillie* S. 18, *courecie : detrie* S. 25, *traïe : baisie* S. 102, *vie : detroncie* S. 125, *alegie : oïe* S. 127, und in der Schlufspartie *enlacie : vie* S. 165, *laidengie : folie* S. 169, *laissie : guerpie* S. 170, *amie : courecie* S. 173.

Von einzelnen Verben hebe ich die Doppelform der dritten Person von *aler* heraus, die *va* und *vait* lautet; jenes erscheint im Reime S. 49, und in dem Schlusse S. 157. 162. 167; dieses S. 7. 119, im Schlusse allerdings nicht, aber das kann nicht auffallen, wenn man erwägt, dafs sie auch in den 4394 Versen vorher nur dreimal vorkommt und dafs die Zahl der Reime in *ait* überhaupt eine beschränkte ist. Einige Verba, deren Infinitiv in der Regel in *oir* ausgeht, haben beim Dichter eine Form in *ir*, so erscheinen im Reime *seïr* (S. 53. 196), *caïr* S. 64, *veïr* S. 148, und danach wird der Reim *seoir : veoir* S. 60 wahrscheinlich in *seïr : veïr* zu verwandeln sein, und nicht minder ist *veoir : savoir* S. 166 in *seïr : savir* zu ändern. Auch hier stimmt also der vordere Theil des Gedichtes mit dem Schlusse überein.

Endlich seien noch die Formen einiger Substantiva erwähnt: *aïe* hat fast immer diese Form, so S. 11. 68. 108, und im zweiten Theile S. 153. 182; die seltenere Form *aiue* kommt nur einmal, und zwar in dem Schlusse (S. 159) vor, auch hier wird wie bei andern Dichtern eine Doppelform anzunehmen sein. Nicht minder bei *mont*, Welt, wie im Reime S. 67 und im Schlufstheile S. 162 steht, daneben einmal die zweite Wortform *monde* S. 171. Ich bemerkte schon oben, dafs einige in der Regel auf *el* ausgehende Worte beim Dichter in *al* ausgehen, so sagt er *ostal*, nicht *ostel*, im Reime S. 34. 39. 58, und am Schlufs S. 202. Zweimal reimt allerdings das Gedicht, ganz am Ende, *ostel : el* S. 202. 205, aber hier ist unzweifelhaft, im Einklang mit den andern Stellen *ostal* zu schreiben und für *el* die andere Form *al* anzunehmen. Man vergleiche noch in dem vorderen Theile *ital* für *itel* (S. 47) und in dem hinteren *mortal* (S. 182). Auch *nonal* (Michelant *non al*), das auf *mal* reimt (S. 95) kann man hierher ziehen.

Die Vorliebe für das *a* vor *l* zeigt sich auch in den Formen, wo *l* in *u* aufgelöst wird; so heifst beim Dichter das Pronomen eux, sie, *aus*, im Reime S. 83, und im Schlufsabschnitt S. 161. 168.

*paile*, gewöhnlich mit einem *l* geschrieben, reimt in beiden Theilen auf *ll*, *pailles : mailles* S. 6, und *entailles : pailes* S. 133.

Ich erwähnte schon oben der Form *poéste*, sie scheint die einzige dem Dichter geläufige gewesen zu sein, nicht auch *poesté*, sie kommt im Reime vor S. 25. 75, und im zweiten Theile S. 162. Endlich *reiame*, auch dies Wort kommt nur in dieser Form vor, im Reime auf *dame* S. 86, so wie 154. 196, im Reime auf *fame* S. 119 und 199, mit ungenauer Bindung *roiame : havene* S. 156.

Wären es zwei verschiedene Gedichte, so würden wir bei der genauen Uebereinstimmung der Sprache mit Recht auf denselben Verfasser schliefsen; hier liegt die Sache noch ganz anders, indem es verschiedene Stücke desselben Gedichtes sind. Es kann demnach kein Zweifel sein, dafs das, was von Michelant als jüngere Erweiterung betrachtet wird, den echten Schlufs des Gedichtes enthält, den auch der Prosabearbeiter vor sich hatte. Auch die Heimat des Dichters kann nicht zweifelhaft sein, es ist der nördliche Theil der Picardie, und seine Zeit das 13. Jahrhundert.

Die Handschrift, der Michelant folgt, gibt den Charakter der ursprünglichen Mundart im Ganzen richtig und unverändert wieder; so hat auch sie fast überall die Erweichung des *z* in *s*, das partic. fem. in *ie* u. s. w. Natürlich darf man nicht nur, sondern mufs sogar die Schreibung consequent machen, wo die Hs. von diesem mundartlichen Charakter abgeht. So schreibt sie gleich in der ersten Zeile *Au tans*, während nur *tens* die dem Dichter zukommende Form ist; ebenso mufs *ensanle* V. 23 in *ensemble* verwandelt werden; V. 115. 116 steht *Dont puet.* 1. *rois assez durer Et son escu tos tans garder;* statt *puet* mufs auf Grundlage des Reimes *pot : sot* S. 24 gelesen werden *pot;* statt *assez* l. *assés*, statt *tans* l. *tens*. *piere* schreibt die Hs. 172 und sonst, das Wort reimt aber nur auf *yerre* S. 30. 133, also auf ein Wort mit entschiedenem *rr*, daher die vom Dichter gebrauchte Form nur *pierre* gewesen sein kann. Es sind dies freilich an sich

unbedeutende Dinge, insofern sie nicht zum Verständniſs des Textes beitragen; wenn es sich aber darum handelt eine Dichtung in ihrer ursprünglichen Gestalt herzustellen (und das muſs am Ende doch das Ziel jedes kritischen Herausgebers sein), dann sind sie nicht unwesentlich.

Gegen die Correctheit des Michelant'schen Textes läſst sich im Uebrigen nichts einwenden; hin und wieder wird freilich noch etwas zu bessern sein. V. 38. 67 mag die Hs. wohl *latimier* lesen, während man die richtige Form *latinier* erwartete. — V. 235 muſs gelesen werden *Damoisiaus sire, fius de roi;* Michelant *Damoisiaus*, *sires fius de rois.* — *fervestus* V. 130 wird doch wohl besser als ein Wort geschrieben, ebenso *en grande* 1590, l. *engrande.* — 3841 *Quant il le voit*, *mult li fu bon. Sire*, *fait il, estes vous çou Que ma dame a amé tans jors? bon : çou* ist ein unmöglicher Reim, es wird zu lesen sein *mult li fu bel* — *estes vous cel*, denn *çou* wäre das Neutrum, was hier nicht paſst. — 3905. 1. *cierge qui luist comme brasme* (*: blasme*), es wird zu lesen sein *comme basme.* An manchen Stellen scheint keine der Hss. den ursprünglichen Text zu liefern, sondern es muſs derselbe erst durch Conjectur hergestellt werden; 199. 200 hat Michelant's Text:

*El roi nen ot que aïrer,*
*Quant nel pueent mie trover.*

Dafür haben AB:

*Mult par fu la criée fiere*
*Quant il nel ramaïnent arriere.*

Ein Grund zur Aenderung lag hier im Texte von C nicht vor, allem Anschein nach war der ursprüngliche Reim *criée : arriere*, und dieser war Anlaſs zur Aenderung in beiden Texten. Die gleiche Ungenauigkeit scheint sich zu wiederholen 569. 570, wo in der zweiten Zeile C liest: *Bien sanle fille d'emperere*, AB *cent tanz est plus bele que fee*, das andere Reimwort ist *clere* (ob auch in AB?), und der echte Reim war also *clere : fee.* Freilich könnte hier auch die grammatisch unrichtige Form *d'emperere* Anlaſs einer Aenderung gewesen sein (vgl. S. 84). Vgl. auch noch die Lesarten von 350. 1309. Nach V. 3017 haben AB vier Verse, die in C und also auch in Michelant's Texte fehlen. Hier lautet der Text:

Que li enfes par aventure
Escapa de ceus à .1. port,
Quant tot li autre furent mort;

statt der letzten Zeile haben AB:

Quil devoient mener à mort,
Et com il furent perillé
Et trestuit en la mer noié,
Et Blancandins remest au port.

Nach *ceus* kann der Relativsatz nicht entbehrt werden; aufserdem ist klar, dafs der Schreiber von C von einem *port* auf das andere *port* übersprang und daher die dazwischenliegenden Verse ausliefs.

Zum Schlufs ein Wort über des Herausgebers Orthographie. Er macht S. 214 die richtige Bemerkung, es sei erwünscht, dafs alle Herausgeber altfranzösischer Werke dasselbe orthographische und Accentuationssystem anwendeten. Sehr zu loben ist es dafs Michelant von dem Accente einen viel sparsameren Gebrauch macht, als gewöhnlich geschieht; indefs in einigen Beziehungen kann ich mit seiner Anwendung des Accentes nicht übereinstimmen. Er setzt z. B. den Accent beim flectierten Particip, *amés* (amatus), dagegen nicht in der 2. Person Pluralis *amés* (amatis); wenn aber beide Formen auf einander reimen, hat die eine den Accent, die andere nicht. Geschieht die Accentuierung, um die Aussprache zu erleichtern, so bedarf in dem einen Falle ebenso wie in dem andern, es dieser Erleichterung. Irrig ist der Accent gesetzt in *trenciés* V. 170, denn es ist das Femininum gemeint. Entbehrlich ist er nach meiner Ansicht in der Femininendung *ée*, so wenig als man in der Endung *ie* das *i* bezeichnet. Man wende nicht ein dafs hin und wieder in anglonormannischen Schriften *ee* auch zur Bezeichnung von einfachem *e* verwendet wird, denn das ist so sehr eine Ausnahme, dafs es bei der Menge reinfranzösischer Denkmäler gar nicht in Betracht kommt. Den Gravis hat Michelant nach gewöhnlichem französischen Vorgange auf eine Anzahl einsilbiger Worte gesetzt, um sie von gleichlautenden zu unterscheiden: *à* (praepos.), *là* (dort) *chà* (hier), *ù* (au); das läfst sich hören, aber warum *jà*, da hier keine Verwechselung stattfindet? Wenn man gleichgeschriebene Worte durch den Accent sondern will, so mufs man viel weiter gehen und sich nicht auf einige Worte

beschränken, die zufällig im Neufranzösischen mit dem accent grave geschrieben werden. Dann unterscheide man auch *fu* (fuit) und *fu* (Feuer V. 1863), *mi* (moi) und *mi* (medius). Auch ist kein Grund vorhanden, wenn man gleichgeschriebene Worte scheiden will, diese Unterscheidung auf vocalisch auslautende zu beschränken, man müsste dann ebenso *dont* (donc) und *dont* (Conjunctiv von *doner*), *fust* (fuisset) und *fust* (fustis) u. s. w. unterscheiden. Ich halte es aber in allen diesen Fällen durchaus für entbehrlich, zumal da die Anwendung des Gravis auf die Vermuthung leiten könnte, es sei das *à* anders auszusprechen als ein *a* ohne Accent. Dafs dies nicht der Fall ist, lehren die Reime: *jà*, *là* wird unbedenklich auf *va*, *aura* etc. gereimt. Im Mhd. fällt es keinem Herausgeber ein, gleichlautende Formen wie *man* (Mann), *man* (ermahne), *man* (Mähne) durch Accente zu unterscheiden. Begründung hat der Accent nur, wenn er verschiedene Aussprache bezeichnet, daher ist in altdeutschen Texten der Circumflex als Längezeichen gerechtfertigt, wie in altfranzösischen der Acut, um die verschiedene Aussprache gleichgeschriebener Worte anzudeuten.

Den Apostroph hat Michelant nach neufranzösischem Gesetze angewendet, und dagegen läfst sich nichts einwenden, die Rücksicht auf Deutlichkeit erfordert dies Zeichen mehr als irgend ein anderes. Nicht richtig aber ist der Apostroph verwendet in *n'es* 1466 = *ne les*, oder in *m'es* 4575 = *me les*, denn nicht nach *n* oder *m* ist etwas ausgefallen, sondern nach *e*, jene Formen stehen für *nels*, *mels*, man müfste also eher *ne's*, *me's* schreiben; indefs ich halte hier überhaupt einen Accent für überflüssig. — Das Trema finden wir ebenfalls nach neufranzösischer Weise in *oïe*, *oïr*, *aïr* etc., und auch dagegen läfst sich nichts einwenden, ebensowenig gegen die Cedille, die verhältnifsmäfsig früh sich auch schon in Handschriften findet. — In Bezug auf die Unterscheidung von *u* und *v* ist es wohl nicht richtig, wenn Michelant *auera* S. 11 oder *rauera* S. 110 schreibt, hier mufs jedenfalls *v* stehen, in der zusammengezogenen Form *aura* kann man zweifeln; ein Dichter aber, der sich der Form *avera* bedient, wird auch *avra* geschrieben haben.

Wir haben von dieser neuesten Textausgabe eines namhaften französischen Gelehrten Gelegenheit genommen, unsere Ansichten über Schreibung und kritische Textbehandlung etwas

eingehender auszusprechen. Sollen unsere Ausgaben altromanischer Denkmäler auf der Höhe der Wissenschaft stehen, die andere Zweige der Philologie erreicht haben, dann müssen an sie auch die höchsten Forderungen gemacht werden. Ich betrachte daher die vorstehenden Bemerkungen als nicht bloſs auf diese vorliegende Ausgabe bezüglich, sondern als allgemeine. Und da scheint es mir am Platze auch noch etwas hinzuzufügen, was vorzugsweise die in Frankreich veröffentlichten Texte betrifft. Es ist in Frankreich allgemein üblich, wenn man eine Anzahl von Handschriften benutzt, eine zu Grunde zu legen, an deren Orthographie und Text man sich hält, und nur vereinzelte Varianten aus den übrigen Hss. zu geben. In Deutschland gibt man, wenn man mehrere Hss. benutzt, die Lesarten derselben vollständig, natürlich mit Ausschluſs von bloſs orthographischen Unterschieden. Ich will die französischen Herausgeber nicht verantwortlich machen für diese unvollständige Ausnutzung des handschriftlichen Materials, ich weiſs daſs die Beschränkung der Varianten eine Rücksicht auf den nichtphilologischen Leser ist, der durch einen groſsen Apparat von Lesarten zurückgeschreckt werden würde, ich erkenne auch vollkommen an, daſs in deutschen Ausgaben hierin oft des Guten zu viel gethan wird; gleichwohl scheint mir, daſs die Rücksicht auf ein nicht gelehrtes Publicum nicht zu sehr in den Vordergrund treten dürfte. Die meisten romanischen Dichtungen des Mittelalters werden voraussichtlich nur einmal herausgegeben, wenigstens für sehr lange Zeit; da wäre es doch erwünscht, das vorhandene Material möglichst in ihnen zu verwerthen und mitzutheilen. Es käme auf den Versuch an, ob wirklich das nicht gelehrte Publicum sich durch einen umfänglicheren handschriftlichen Apparat zurückschrecken läſst. Uebrigens sei damit durchaus kein Tadel über die vorliegende Ausgabe ausgesprochen, die in dieser Beziehung sich dem bisher beobachteten Gebrauche anschlieſst.

Wenn wir eine Andeutung auf S. xii richtig verstehen, so scheint es in der Absicht Michelant's zu liegen, noch mehrere Romans d'aventures dem Blancandin folgen zu lassen. Wir können ein solches Unternehmen nur freudig begrüſsen, und möchten den Herausgeber dringend auffordern, an seine Ausführung zu gehen. In der Veröffentlichung altfranzösischer

Texte ist neuerdings ein Stillstand eingetreten, und doch bedarf es ihrer so dringend zum Studium, um so mehr als viele der älteren Publicationen in keiner Weise zuverläſsig sind. Es würde damit Michelant seinen mannichfachen Verdiensten um die altfranzösische Literatur ein neues hinzufügen.

Rostock, Januar 1868.

Karl Bartsch.

---

Grammatik der Romanischen Sprachen von Friedrich Diez. Zweite neuverfaſste Ausgabe. Erster und zweiter Theil. Bonn, Weber. 1856—1858. (VI, 481 und 470 Seiten. 8⁰.)

(Schreiben an den Herausgeber.)

## II.

Mehrere Jahre sind verstrichen, seitdem ich an Ihren Vorgänger in der Herausgabe dieses Jahrbuches, geehrter Herr Professor, den ersten Artikel einer Besprechung von Diez' Romanischer Grammatik sandte. (Vgl. Jahrbuch. Erster Band. Drittes Heft 1859). Wenn ich nach so langer Frist noch für die Fortsetzung der damals unterbrochenen Arbeit mir eine gleich freundliche Aufnahme zu erbitten wage, so läſst mich eine Gewährung hoffen nicht der Werth meiner Randglossen zu dem Diez'schen Werke, sondern der Werth des Werkes selbst, das im Jahre 1868 noch ebenso einzig und unübertroffen dasteht, wie in den Jahren 1836—1838, wo es in erster, oder in den Jahren 1856—1858, wo es in zweiter Ausgabe erschien. Ein so bahnbrechendes Werk bedurfte selbstverständlich von vornherein, auch bei seiner zweiten Erscheinung, keiner empfehlenden Anzeige, keiner, welche, wie die meinige, die Vorzüge der neuen Bearbeitung vor der alten zu specificiren suchte; und für diese Anzeige selbst ist es vielleicht ein Gewinn, daſs sie sich so verspätet hat: sie findet um so sicherer das besprochene Buch überall verbreitet bei den Lesern, deren unbefangener Erwägung ich diejenigen Puncte anheimgeben möchte, in denen ich mir eine Abweichung von den Auffassungen unseres hochgeehrten Lehrers gestatten muſs.

Der erste Abschnitt des zweiten Theiles, die Declination, enthält in der ersten Bearbeitung 94 Seiten, in der zweiten 107. — Den Vorbemerkungen über das Genus ist die Notiz hinzugefügt, dafs die Verwischung des Neutrum, resp. dessen Uebergang in das Masculinum sich schon im frühesten Mittellatein zeige. — Daran schliefst sich die Untersuchung über die wichtige Frage, ob ein bestimmter, und welcher lateinischer Casus den Romanischen Nominalformen zu Grunde liege. Diez entscheidet sich für lat. Nominativ und Accusativ als solche typische Casus, oder vielmehr vorherrschend und für alle Romanischen Sprachen entscheidet er sich für den Accusativ. Die entgegenstehende Ansicht, dafs nicht ein einzelner Casus, sondern die aller Zubehör entkleidete unwandelbare Grundform des Wortes ihm die Gestalt lieh, widerlegt er mit der Hinweisung auf das Provenzalische und Altfranzösische, wo man allerdings „nicht blofs auf den Namen des Begriffes, sondern auch auf den Ausdruck für das Verhältnifs desselben zu andern Begriffen Obacht nahm". — Wie uns bedünken will, könnte der exceptionelle Fall des Provenzalischen und Altfranzösishhen selbst dann nicht als mafsgebend für das ganze Romanische Sprachgebiet gelten, wenn sich auch nachweisen liefse, dafs von vornherein der Unterschied zwischen Casus Rectus und Casus Obliquus, den die beiden Cultursprachen des Nordwestens constatiren, wirklich direct als Erbtheil aus der lateinischen Muttersprache mit herüber genommen, nicht etwa der syntaktischen Bequemlichkeit zu liebe in Anlehnung an das Latein auf historischem Wege zuerst in die Schriftsprache und später und unvollkommner nur in die Volkssprache übergegangen sei. Wer überhaupt einen bestimmten lateinischen Casus — es sei nun welcher es sei — der Romanischen Nominalform zu Grunde legen will, der stellt sich die Sache offenbar so vor, als ob zur Zeit Romanischer Sprachbildung die verschiedenen lateinischen Casusformen, zur beliebigen Auswahl, noch wohlerhalten im Volksmunde vorhanden gewesen wären und alsdann nur im Volksbewufstsein die Bedeutung der einzelnen Casusbeziehungen sich getrübt hätte. In der That aber mufs Beides Hand in Hand gegangen und gleichzeitig mit der Verwischung der Bedeutung auch die Verwischung der Endung eingetreten sein. Accusativformen wie *coronam*,

*annum*, *florem* z. B. können schon deshalb in keiner Romanischen Sprache den Anspruch erheben, vor den übrigen Casus und mit deren Zurücksetzung den Romanischen Nominalformen zu Grunde gelegen zu haben, weil sie überhaupt in dieser vollständigen Gestalt, mit auslautendem *m*, schwerlich noch existirten, als die Romanischen Sprachbildung begann. Ebenso wenig freilich wäre ich geneigt, die entsprechenden pluralischen Accusativformen *coronas*, *annos*, *flores* für identisch z. B. mit den Spanischen Pluralformen zu halten, welche letztere mir vielmehr als Neubildungen erscheinen, deren Uebereinstimmung mit den lateinischen Accusativen eine rein zufällige sein mag. — Für die Annahme des Accusativs als Romanischen Nominativus par excellence scheinen mir auch weder Formen wie *rem* oder *quem*, im Romanischen erhalten, nothwendig zu bürgen, noch das Vorkommen von lat. Accusativformen bei Eigennamen in älteren Romanischen Werken, auf welches Beides Diez verweist. Im ersteren Falle zwang die Einsylbigkeit des Wortes auch das *m* als stammhaft zu betrachten. So erschien *rem*, *quem*, *spem* als die eigentliche vollständige Form, einerlei ob Accusativ oder nicht *re*, *que*, *spe* als die verstümmelten, einerlei ob Dativ *(rei)* oder Ablativ *(re)*. In Eigennamen, wie *Eufraten*, *Moisen* etc. erhielt das auslautende *m* nicht aus der Accusativform als solcher seine Bedeutung und Erhaltung, sondern aus der Tendenz, das Fremdwort in allen seinen Bestandtheilen möglichst treu zu bewahren. Die Sylbe *ten* und *sen*, die nunmehr auch betont wurde, galt für ebenso stammhaft, wie die Sylben *Eufra* — und *Moi* —.

Der Abschnitt von der Anwendung der Präpositionen *de* und *ad* als Stellvertreter der Declination, sowie von *ille* und *unus* als Artikel hat in der zweiten Ausgabe keine nennenswerthe Erweiterung oder Aenderung erfahren, desto mehr gewonnen hat dagegen das Capitel von dem Genus in der Deklination und dessen Wechsel, z. B. gleich in dem, was über das Geschlecht der Worte auf *a* erster Declination bemerkt wird. Unter den Beispielen des Uebergangs aus einer Declination in die andere hatte in der ersten Auflage noch *bonheur* und *malheur* *(bona*, *mala hora)* figurirt, das in der zweiten Auflage mit Recht wegblieb, wegen der richtigeren Herleitung von *bonum*, *malum augurium*. Ebenso ist *hon-*

*neur* nicht mehr als französisches Femininum angeführt, wie in der ersten Auflage. — Unter den muthmafslichen Ursachen, welche solchen Wandel des Geschlechts herbeiführen mochten, scheint Diez nur eine übersehen zu haben, welche namentlich im Französischen wirksam gewesen sein mag: das unterschiedslose Verschmelzen des Artikels *le* und *la* vor vocalisch anlautenden Wörtern, wodurch sowohl das Schwanken als auch der Wechsel des Geschlechts erklärt wird: *art*, *arbre*, *automne*, *aigle*, *œuvre.* Auch *été* (*aestatem*) mag wohl eher dadurch zum Masculinum geworden sein, als durch die Accommodation an *hiver* und *printemps*, welcher zum Trotz gleichsam das masc. *automne* auch zum Femininum geworden ist. — Eine Bemerkung der ersten Auflage, dafs im Spanischen die Endung *l* eine Neigung zum Femininum verrathe, findet sich nicht in der zweiten wiederholt. Der Grund scheint uns eher ein euphonischer, der überhaupt im Spanischen eine häufigere Anwendung des Artikels *la* als des *el* veranlafst zu haben scheint. Um dem doppelten Auslaute *l* zu entgehen: *el col*, *el sal*, *el miel* u. s. w. sagte man *la col*, *la sal* u. s. w. Einen euphonischen Grund, um dem Zusammenstofse zweier *l*, die sich doch nicht auf spanische Weise mouilliren durften, zu entgehen, mag *la leche* für *el leche* gehabt haben, ohne dafs man dabei an eine Erhaltung der lat. Nebenform *lactem* im Volksgebrauch zu denken hat. — Gerade da, wo die Endung des Wortes das Genus nicht erkennen läfst, diente unwillkürlich der Artikel als Hilfsmittel der Bezeichnung mit, und die Verwischung seines unterscheidenden Vocals vor vocalisch anlautenden Worten hat, wie wir eben sahen, namentlich im Französischen zu einer Vertauschung des Genus geführt.

Italienische Declination. Dafs die Formen *del*, *nel* auf die alte Form des Artikels *el* hinweisen, ist ein bedeutsamer Zusatz der neuen Ausgabe. Dagegen ist der Uebergang von *el* in *il* unerklärt geblieben, der schwerlich aus dem lat. *ille* herzuleiten ist, sondern dem sonstigen Uebergange des tonlosen lat. *e* in ital. *i* entspricht, wie z. B. in den Vorsetzpartikeln *re* und *de.* — Der Gebrauch des Artikels *gli* vor *s* impurum ist wohl nicht so sehr durch Rücksicht auf den Wohllaut als auf die Deutlichkeit veranlafst: *i schiavi* würde, zusammen gesprochen, das *i* leicht als euphonischen

Anlaut klingen lassen, wie in *non iscrivere.* — Die Italienische Pluralbildung hat in der neuen Ausgabe manche werthvolle Zusätze erhalten: z. B. alte Beispiele von Pluralen auf *e* von Masculinen auf *a;* ferner Pluralformen wie *animai, cavai, figliuoi*, die in der ersten Auflage fehlten. — Ebenso dankenswerth ist ein Zusatz über die Sardinische Declination, die *ipse* für *ille* als Artikel gebraucht.

Spanische Declination. „Zur Tilgung des Hiatus vertauscht man *la* vor *a* mit *el*" heifst es in der ersten Ausgabe, und in der zweiten ist noch hinzugefügt „unbeschadet des Genus". Dafs man so ohne Weiteres den männlichen Artikel statt des weiblichen gebraucht hätte, etwa wie die modernen Franzosen *mon* für *ma* vor vocalisch anlautenden Femininen setzen, ist mir nicht wahrscheinlich. *el agua* steht für *ela agua* und sollte also eigentlich *el' agua* geschrieben werden. Diese vollständigeren älteren Artikelformen *ele*, *ela* etc. erwähnt Diez in der ersten Ausgabe, übergeht sie aber in der zweiten. — Die von Diez als neu angeführte orthographische Regel *relox*, *reloges* ist doch schon veraltet; man schreibt jetzt *reloj*, *relojes.* — Ebenso hätte bei der portugiesischen Declination bemerkt werden können, dafs die Schreibung des unbestimmten Artikels *um*, *uma* vor der ältern *hum*, *huma* immer mehr den Vorrang gewonnen hat. — In der ersten Declination hätten neben Femininen mit nasalem Auslaut wie *lã*, *lãs* auch syncopirte oder apocopirte, wie *avó* (span. *abuela*) *avós* angeführt werden können, um so mehr als zur zweiten Declination *avô* (span. *abuelo*) *avôs* wohl notirt ist.

Die Provenzalische Declination hat in der neuen Bearbeitung ungemein gewonnen, durch Berichtigungen sowohl wie durch Zusätze; so bedeutend in der That, dafs wir nur das Wichtigste hervorheben und mit unsern Notizen begleiten können. — Als zweiter weiblicher Artikel wird im Paradigma *il (li)*, *del*, *al* angeführt, und erst nachher *ilh*, hinter *il* eingeklammert, verzeichnet. Diese mouillirte Form erscheint uns aber unbedingt als die eigentliche, demgemäfs auch *delh*, *alh*, zum Unterschiede von dem Masc. Artikel *del*, *al.* Bei der schwankenden Orthographie des Provenzalischen, welche die Mouillirung bald bezeichnet, bald nicht, darf es uns freilich nicht wundern, wenn wir in den Texten oft nur *il*, *del, al*

statt *ilh*, *delh*, *alh*, vor weiblichen Substantiven finden. — In dem Paradigma der dritten Declination hat Diez statt des früheren sing. *laire*, *lairô*, plur. *lairôs* (es hätte heifsen müssen: sing. *laire*, *lairô;* plur. *lairô*, *lairôs*), passender jetzt sing. *flors, flor*, plur. *flors* als Beispiel gesetzt. — Die Declination der Masculina auf *a:* sing. plur. *li papa*, *li propheta* ist erst in der neuen Ausgabe hervorgehoben worden. Auch die Flexion des Vocativ ist erst in der neuen Ausgabe besprochen, mit Berücksichtigung der Lehren der alten Grammatiken wie der Praxis in den Texten. — Die Reihe von Wörtern mit beweglichem Accent, zum Unterschiede von Casus rectus und Casus obliquus, erscheint in der neuen Ausgabe beträchtlich vervollständigt. Auch die Anwendung der Regel vom flexivischen *s* wird genauer und weiter zurückverfolgt, als in der ersten Ausgabe, und es wird R. Vidal's Zeugnifs dafür angeführt, dafs die Regel zur Zeit dieses Grammatikers in der Umgangssprache schon keine Geltung mehr gehabt habe. Es fragt sich, ob sie solche Geltung in der Umgangssprache, d. h. in der Volkssprache, jemals gehabt, ob sie nicht vielmehr ein aus dem Latein für literarische Zwecke entlehntes, oder, wenn man will, aus dem Latein künstlich conservirtes syntaktisches Hilfsmittel gewesen? Kein Zweifel, dafs auch die Volkssprache z. B. beide Formen gekannt: *laire* und *lairô*, aber unterschiedlos. Dafs *laire* der Casus rectus, *lairô* der Casus obliquus sei, mag ihr von den Dichtern und Schriftstellern überhaupt erst anerzogen und von der Grammatik in ein System gebracht worden sein. „In der besten Zeit wurde bereits dagegen gesündigt“, ist ein Ausspruch von Diez, den er getrost aus der ersten Auflage in die zweite mit hinüber hätte nehmen können, da derselbe für das wirkliche Sachverhältnifs bezeichnend genug ist. — Das Catalanische, wie Diez gleich darauf in der neuen Auflage bemerkt, hat sich ohnehin diese Regel vom flexivischen *s* nie octroyiren lassen.

Die französische Declination erscheint ebenfalls in der neuen Auflage in durchaus verbesserter, vervollständigter Gestalt, wobei namentlich die einzelnen Dialecte schärfer beobachtet und unterschieden sind. Im Paradigma ist auch hier für das nicht ganz passende sing. *lierre*, *larron,* plur. *larrons* jetzt sing. *flors*, *flor*, plur. *flors* gesetzt. Ebenso sind jetzt

richtig Formen wie *Charles Charlon*, *Pierres Pierron* zur zweiten Declination gezogen, die früher zur dritten gezählt und mit Formen wie *Hues Huon*, *ber baron* in eine etymologisch nicht zu rechtfertigende Verbindung zusammengestellt waren. *Pierron*, aus *Petrum* gebildet, wie oben *Eufraten* aus *Euphratem*, ohne Zweifel zuerst als unterschiedslose Nebenform von *Pierre* aufgefafst, ist dann, in Anlehnung an das Latein als Casus Obliquus neben *Pierre* als Casus Rectus in der Cultursprache angewandt. — Die Regel vom flexivischen *s* und vom beweglichen Accent hat im Französischen denselben Ursprung und Anlafs wie im Provenzalischen, nur dafs bei dem populäreren Charakter der französischen Literatur, bei dem gröfseren Einflufs der Volkssprache auf die Schriftsprache, endlich bei der schwankenden orthographischen Geltung des *s* im Französischen, zu allen Zeiten noch viel mehr gegen diese Regel gesündigt worden ist, als im Provenzalischen.

Die Walachische Declination in ihrer von den andern Romanischen so stark abweichenden Art ist in der neuen Ausgabe ganz besonders bereichert. Namentlich auf den Wechsel des Tonvokals in der Declination ist hingewiesen und derselbe mit verwandten Erscheinungen im Churwälschen und im Neapolitanischen zusammengestellt.

Adjectiv. Der Grund, weshalb zur Comparation theils *magis*, theils *plus* gebraucht wurde, scheint lediglich ein euphonischer zu sein. So mundgerecht wie der Italiener mit *più*, der Provenzale mit *pus* neben *plus*, der Franzose mit *plus* sich das latein. *plus* proklitisch dem Adjectiv anzufügen wufsten, wollte dasselbe Wort den Spaniern und Portugiesen nicht werden, obwohl Letztere in der alten Umbildung *chus* einen Versuch dazu gemacht haben. Da erschien *magis*, zu *mas* und *mais* syncopirt, viel bequemer für die Aussprache. Im Provenzalischen Adjectiv ist die Reihe organischer Comparative um einige interessante vermehrt. — *bellazor* möchte Diez nach Wackernagel von einem Comparativ *bellatior* herleiten, dessen hypothetisches Dasein seinerseits nur auf das bei Plautius vorkommende *bellatulus* gegründet ist. *bellatus* würde eigentlich eher = bekriegt, als = verschönert, bedeuten können. Wir möchten das vorzugsweise, wenn nicht ausschliefslich weiblich gebrauchte *bellazor* für eine Bildung der Troubadours und für keine volksthümliche halten. — An das Femininum

*bella* wurde die in Formen wie *auzor*, *gensor*, *forzor* vorliegende Endung *sor* oder *zor* angefügt und davon der Nominativ *bellaire*, nach der Analogie *amaire* — *amador*, gebildet. — Im altfranzösischen Eulalialiede kommt freilich schon *bellezour* vor, aber auch dies gewifs nicht volksmäfsige Wort scheint ähnlich gebildet zu sein, wie das dazu gehörige eben so künstlich geformte Neutrum *bellais* sich andern Neutren, *miels*, *mens*, *mais*, *pis*, anschliefst. — Im Neufranzösischen sind die von Diez als noch giltig verzeichneten Schreibungen *crud*, *nud* und *verd* für *cru*, *nu* und *vert* doch ziemlich veraltet.

Pronomen. Für die Pronominalendungen *ui* des Casus Obliquus und *i* des Nominativ statuirt Diez auch in der neuen Ausgabe eine verschiedene Etymologie, dergestalt dafs *lui*, *costui* etc. aus dem an *ille* und *iste* angefügten Dativ *huic*, dagegen *egli*, *questi* etc. aus der an *ille* und *iste* angefügten Partikel *ic* oder *hic* zu erklären seien. Wir finden es einfacher und natürlicher, diese Partikel *ic* oder *hic* auch bei der Bildung jener ersteren Pronominalformen zu präsumiren, so dafs ital. *lui* aus *illu(mh)ic* oder *illuic* ebenso entstanden ist, wie ital. *egli* aus *ill(eh)ic* oder *illic;* ital. *altri* aus *alter hic*, *altrui* aus *altru(m) hic* oder *altruic*. Dieses selbe *ic* oder *hic* finden wir denn auch wieder in der weiblichen Pronominalform *lei* aus *illa(mh)ic*, wo *a* und *i* sich zum Diphthongen *ei* verschmolzen haben, während Diez *lei* direct aus *illae* herleitet und das *i* für angefügt ansieht, „um die Länge zu halten, wie in *noi*, *voi*“. — Aber auch in *noi*, *voi* mag sehr wohl *ic* affigirt sein, falls nicht etwa hier *i* das pluralische *i* des Italienischen sein sollte. — Dasselbe *i*, verschiedenen Casusformen angefügt, finden wir auch im Interrogativ- und Relativpronomen wieder: *chi* im Nominativ aus *che* mit *ic*, *cui* im Casus obliquus aus *quu-ic;* welches letztere *cui* Diez für unversehrt aus dem latein. *cui* herübergenommen ansieht. Ebenso deutlich wie im Italienischen zeigt sich altfranzösisch der Unterschied: *qui (ki)* im Nominativ, *cui* im Casus Obliquus. Die neufranzösische Sprache, die das *u* hinter *q* und *c* nicht mehr hören läfst, verwischt freilich beide in der ältern Aussprache deutlich geschiedenen Formen zu Einem *qui (ki)*.

Italienisches Pronomen. Dafs man die Ortsadverbia *ci* und *vi* so ohne Weiteres für *nos* und *vos* hätte gebrauchen

sollen, erschiene doch sehr auffallend. Eher möchten wir annehmen, dafs dem *vi* zunächst *vos*, in enklitischer aus *voi* abgekürzter Form, ebenso zu Grunde lag, wie Diez selber das *ne* für aus *nobis* oder *nos* abgekürzt hält. Wie der Partikel *vi* dann die Partikel *ci* gegenüberstand, so dem Pronomen *vi* durch eine Verwechslung oder Convenienz das analog gebildete Pronomen *ci*, wobei jedoch zunächst immer *nos* hinzuzudenken war. — Auf diese letztere Annahme wenigstens führen Sardinische Combinationen. Im Logudoro wird dem *nos* ein *que* (d. h. *ke* sardinisch für ital. *qui* = hier) angefügt, und im Dialect von Cagliari erhält *nos* ein *i* (lat. *hic*) angehängt: *nos que lu bimus*, ital. *ce lo beviamo* — *nosi portas* ital. *ci porti*. — Dafs *mi*, *ti*, *si*, *ci*, *vi* etc. vor *lo*, *la*, *ne* „leichterer Aussprache wegen" in *me*, *te*, *se*, *ce*, *ve* übergehen sollten, wagen wir deshalb zu bezweifeln, weil im Italienischen sonst *i* für leichter gilt als *e*: *rivocare*, *dimandare*, und man in andern Fällen auch ein wiederholtes *i* nicht scheut, z. B. *rendomivi* oder *mi vi rendo* sagt. Uns scheint in der Combination *melo*, *telo*, *cene* die vollere vocalisch anlautende Form zur innigeren festeren Verbindung dem davor apostrophirten *m'*, *t'*, *c'* angefügt zu sein. Dafs man nicht *ello*, *enne*, sondern *elo*, *ene* setzte, hat seinen Grund in dem proklitischen und enklitischen Gebrauch dieser Wörtchen, welcher den durch die Tonlosigkeit bedingten Einzelvocal statt des doppelten verlangte. Deutlich darauf hin weisen noch altitalienische Formen wie *minde* für *mene*, und ebenso deutlich die Combinationen *glielo*, *gliene*, die auch für *le lo*, *le ne* dienen konnten, da altitalienisch *li* für *le* als weibliches conjunctives Personalpronomen des Dativ steht.

Spanisches Pronomen, Auf einer Verwechslung, wie beim ital. *ci* und *vi*, und nicht blofs auf euphonischer Rücksicht mag es beruhen, wenn man im Spanischen *selo* für *lelo* sagt. Die altspanische Dativform lautet in solcher Combination *ge* oder *je*, entsprechend dem portugiesischen *lhe*, wie alspanisch *jama* für *llama* steht. Dieser gutturale Hauchlaut mufs aber im Altspanischen eine lispelnde, dem *ss* verwandte Aussprache gehabt haben, wie die schwankenden Schreibungen *dixo* neben *disso* in altspanischen Texten darthun. So klang *gelo* oder *jelo* beinahe ganz wie *selo* und konnte füglich damit verwechselt werden, so dafs man dann auch *selos* für

*geslos* oder *leslos* sagte; um so eher als vor dem *l* das *s* hier ebenso leicht elidirt werden konnte, als im Portugiesischen *nolo* für *noslo* etc.

Portugiesisches Pronomen. *mim* für *mi* erklärt sich wohl am Natürlichsten aus dem anlautenden, zur Mouillirung und Nasalirung geneigten *m*, und durch die Vermittlung der alten Form *mhi*. Es ist dieselbe Einwirkung, welche auch das possessive *minha* für *mia*, alt ebenfalls *mha*, hat entstehen lassen. *mim* verhält sich zu *ti*, *si*, wie *mãi* (*mater*) sich zu dem nicht nasalirten *pai* (*pater*) verhält.

Provenzalisches Pronomen. Dieses schwierige und verwickelte Capitel hat in der neuen Bearbeitung ausnehmend an Klarheit und Reichhaltigkeit gewonnen. — Das femin. *lieis* oder *leis* hielt Diez früher für eine Zusammensetzung aus *illae ipsi;* jetzt hält er das *s* eher für das flexivische Tonzeichen des Nominativ, dem *lei* angefügt; was mir deshalb unwahrscheinlich ist, da *lieis* auch für die übrigen Casus gebraucht wird und sich durch demonstrative Kraft und persönliche Beziehung, wie Diez in der ersten Auflage richtig bemerkt, von dem gewöhnlichen Personalpronomen *ela* oder *lei* unterscheidet. Da möchte ich der früheren Herleitung des Verf. lieber beistimmen, nur daſs ich in *lieis* nicht das Pronomen *ipse* suche — dann müſste die Form, wie *meteissa*, auch *lieissa* heiſsen — sondern das adverbiale aus *ipsum* gebildete *eis*. — Ein werthvoller Zusatz der neuen Ausgabe besteht in den Bemerkungen über das Pluralzeichen *i* der zweiten lat. Declination, das mehrfach im Provenzalischen Pronomen erhalten ist: *miei*, *tui*, *sui*, *altri*, *tuit* aus *toti*. Analog dem letzteren Falle möchte ich auch die Pluralform *ilh* aus *illi* erklären. Aus *ille*, *illa* bildet sich sonst *elh* und *elha*, *el* und *ela*. Das *i* in *ilh* muſs daher das *i* des Plural sein, das ebenso, wie bei *tuit*, um sich zu bewahren, in den Stamm gedrungen ist. Was von *ilh* gilt, das gilt auch von *ist* als Nom. Plur. neben *est* als Accus. Plur. — Die femininen Nebenformen *ilh* und *ist* zu *elha* und *esta* stehen wie der weibliche Artikel *li* neben *la*. Wie dieses *li*, dessen *i* gleichfalls auf das angeführte *le* hindeutet, umgestellt wird zu *il* oder richtiger vielleicht zu *ilh*, so mag auch *ist* aus *esti* (*ista-ic*) *ilh* aus *illi* (*illa-ic*) umgestaltet sein.

Französisches Pronomen. Von diesem Capitel gilt

in noch höherem Grade, was von dem Provenzalischen gesagt ist, in Betreff der bedeutenden Verbesserungen und Bereicherungen, die es in der neuen Auflage gefunden hat. — Dafs, wie Diez will, das possessive Pronom. *miens* etc. eine durch das Suffix *en* bewirkte Ableitung sein könnte, will mir nicht recht einleuchten. Sollte dieses vermeintliche Suffix etwa dem lat. *-anus* entsprechen, so würde sich ohne Zweifel auch im Altfranzösischen schon das dort durchaus fehlende femin., erst im Neufranzösischen nachgebildete, *mienne* finden. Mir scheint *mien* nichts anders als das diphthongirte *men*, aus *méum* entsprungen, wie *mes*, das ich deshalb nicht mit Diez für eine Abschwächung von *mos* halten möchte, aus *méus*. Aus dem Casus Obliquus *mien* bildete sich dann durch das flexivische *s* ein Nominativ *miens*, und nach Analogie *tuen*, *suen*, wie sich ja aus *meie (mea)* nach Analogie *teie*, *seie* bildete. — Die Einwirkung der oft citirten Partikel *hic* oder *ic* zeigt sich im französischen Pronomen besonders deutlich; neben *u* mochte sie bestehen bleiben: *lui*, *cestui*, *celui*, *autrui*, allein das vorhergehende *e* wurde von ihm verschluckt; so wurde aus dem femininen *lei*, *cestei*, *cellei* bald *li*, *cesti*, *celli*. — Die Nebenform *lié* verräth das Bestreben, durch Umstellung der beiden Vocale *e* und *i* beide zu retten. — Auch für sich allein stehend, im Auslaut, drang wie im Provenzalischen dieses enklitische *ic* in den Stamm. Nominat. Sing. *cist* aus *cest (ecce iste-ic)*, *cil* aus *celi (ecce ille-ic)*. In derselben Weise ist das pluralische *i* in den Stamm gedrungen und hat auf anderm Wege für den Nom. Plur. dieselben Formen erzeugt, die der Nominativ Singularis aufweist: *cist* aus *cesti (ecce-isti)*, *cil* aus *celi (ecci illi)*. Auf andere Weise wäre der Vocalwechsel kaum zu erklären und müfste als eine Willkür erscheinen, da überall sonst die durch das Lautgesetz bedingte Grundform im Accusativ *cest*, *cestui*, *cel*, *celui* wie im Femininum *ceste*, *cele* vorliegt.

Verbum. Das einleitende Capitel über das ganze Romanische Verbum zeichnete sich schon in der ersten Ausgabe durch ein tiefes Eindringen, sowie durch musterhafte systematische und erschöpfende Behandlung aus. Die Zusätze der zweiten Ausgabe konnten daher nur in weiterer Bezugnahme auf dialektliche und mittellateinische Formen bestehen, so weit sie zur Erläuterung der Romanischen Conjugationsbildung bei-

tragen mochten. Nur zu einigen dieser Beipiele und deren etymologischer Erklärung erlaube ich mir meine abweichende Meinung zu constatiren. Mit den Italienischen Grammatikern leitet der Verfasser das ital. *arrógere* vom lat. *arrogare* her. Ich möchte darin eher eine Umwandlung des lat. *adaugere* erkennen, wobei der Uebergang aus der zweiten lat. in die dritte lat. Conjugation, als ein gemeinromanischer Zug viel weniger befremdend wäre, als der unerhörte Uebergang aus der lat. ersten in die lat. dritte. Das Perfect *arrosi* entspräche dann dem lat. *adauxi* ebenso gut, wie das Particip *arroto* dem lat. *adauctus*. — Die Vertauschung von *r* und *d* ist bekanntlich im Italienischen sehr gewöhnlich und konnte durch eine Anbequemung an das ähnlich klingende *arrogare* noch eher veranlafst werden. Auch die Bedeutung von *arrógere* = hinzuzufügen, pafst besser zu *adaugere* als zu *arrogare*. — Dafs sich im Churwälschen allein das in keiner Romanischen Volkssprache sonst erhaltene lat. *meare* erhalten haben sollte, will mir nicht recht einleuchten. Aus der ersten Pers. Sing. *vomm* bildete sich wohl durch die im Churwälschen häufige Aphärese der Stammsilbe die erste Pers. Plur. *mein*, wie *lein* (*vulein* ital. *volèmo*), *schein* (*dischein* ital. *dicemo*), und so die andern Formen, Imperf. *mava* u. s. w. — Das Walachische Wort für Gehen: *mergere* möchte ich nicht mit latein. *mergere* oder *emergere* zusammenstellen, wozu der Begriff sich wenig fügen will, sondern mit latein. *pergere*. Der Wechsel des anlautenden *p* und *m* kann bei einer so verwahrlosten Sprache, wie die Dacoromanische ist, nicht befremden.

Italienisches Verbum. Sollte wirklich der Lautwechsel *esco* — *usciamo* — *uscire* so rein „zufällig" sein? Ich meine eher ein Streben nach Deutlichkeit in der Erhaltung des Stammes darin zu erkennen. — *esciamo* — *escire* hätte das stammhafte *e* leicht als das prosthetische, vor *s* impurum übliche, *e* oder *i* erscheinen lassen. — Ebenso sagte man *udire* neben *odo*, um nicht das tonlos gewordene *o* als Interjection mifsverstehen zu lassen, *dovere* für *devere*, wie man *dovizie*, *domandare* sagt, damit das *de* nicht als die vom Stamm sich leicht ablösende Partikel *de* erscheine. — Eine wichtige Bereicherung der neuen Ausgabe ist der mit zahlreichen Beispielen unterstützte Nachweis des lat. Plusquam-

perf. Indic. in conditionalem Sinne im Altitalienischen. — Auch die veralteten Formen der Hilfsverba *avere* und *essere* sind hier vervollständigt. Zu *ebbi* und *ebbe* vermisse ich nur die Formen *ei* und *happe*, die in Nannucci's Manuale bei den Dichtern des ersten Jahrhunderts vorkommen. Den Lautwechsel in *ebbi* und *seppi* möchten wir lieber mit Blanc aus der gewöhnlichen Schärfung des Stammvocals im Perfect, als mit Diez aus der Discollision mit Imperativ *abbi* und *sappi* erklären, falls nicht etwa das *u* aus lat. *habui*, *sapui* die Stammsilbe modificirt hat, freilich, da tonlos *u* und tonlos *i* dabei vertauscht wurde, in anderer Weise als im Altspan. *ovo* für *habuit.* — Das Perfect *amò* scheint mir deshalb nicht auf ein *amauit* für *amavit* zurückzuführen, weil die Romanische Volkssprache wahrscheinlich nirgendwo in der schwachen Conjugation dieses *v* gekannt oder bewahrt hat, uud weil schon lateinische Formen wie *amasti*, *amarunt* etc. den Weg zeigen, wie man sich dieses *v* entledigte. Aus *amavit* mufste ohne Zweifel *amà* werden, wie aus *amavi* ja *amai* wurde, nur dafs das Italienische zu diesem betonten Auslaut einen Nachlaut verlangte, der in diesem Falle nicht das sonst zu erwartende *e* sein durfte, um zwischen *amai* und *amae* unterscheiden zu können, sondern *o*, das ja auch sonst in Verbalflexionen, nicht blofs der ersten Person, affigirt wird; so *amano* in der dritten Pers. Pl. — *amò* wäre demnach aus *amáo* contrahirt, wie *vo* aus *vao* für *vado.* In der zweiten und dritten Conjugation *vendéo*, *udio*, war solche Verschmelzung der beiden Vocale nicht statthaft, daher blieb auch *vendè*, *udì* stehen; oder um den betonten vocalischen Auslaut zu vermeiden, fügte man nach Analogie der starken Verba der zweiten, in denen das positionsscharfe *e* vorwaltet, das ja auch in *vendesti*, *vendemmo*, *vendeste* gehört wird, ein *tt* ein: *vendette* nach Analogie von *ebbe*, *seppe*, *tenne*, *venne*, *bevve* u. s. w. Wie in den starken Verben wurden dann auch die erste Person des Singular, und die dritte des Plural so flectirt: *vendetti*, *vendettero* nach *ebbi*, *ebbero.* Auch die Verben auf *ire* fügten sich in älterer Zeit diesem Schema, wie Diez noch aus Dante *convenette*, *seguette* cirtirt. — Diez, der in der ersten Ausgabe diese Perfectform auf *etti* aus lat. Perfecten wie *credidi*, *perdidi*, *vendidi* herleiten wollte, führt dieselbe jetzt auf die Analogie von *stetti (stare)* und *detti (dare)* zurück. Aber die

ältere Form von *stare* war *stei*, eine ältere Nebenform von *dare* war *diei* oder *dei* neben *diedi*; und daraus erst scheint sich, wie *vendetti* aus *vendei*, so *stetti* aus *stei*, *detti* aus *dei* entwickelt zu haben, ersteres ohne Rücksicht auf lat. *steti*, das sich eher im altspan. *estido* wiederfindet und das ital. *stiedi* oder *steddi* gelautet haben würde. — Bei der Perfectbildung der starken Verben hat Diez den Unterschied zwischen *feci*, *fece*, *fecero*, und *facesti*, *facemmo*, *faceste* treffend als den Unterschied zwischen stammbetonten und flexionsbetonten Formen bezeichnet. Wenn er aber weiter geht und sagt „das ganze starke Perf. hätte z. B. *tacqui*, *tacquesti*, *tacque*, *tacquemmo*, *tacqueste*, *tacquero* gebildet", so läfst er doch den Unterschied zwischen den aus dem Latein ererbten und zwischen den neugebildeten Formen zu sehr aufser Acht. Aus lat. *tacui* wurde natürlich ital. *tacqui*, dagegen konnte aus lat. *tacuimus* nimmermehr *tacquemmo* werden, welches letztere ein lat. *tacuevimus* vorausgesetzt hätte. Die Romanische Sprache hat vielmehr *tacuimus*, wie *tacuisti* und *tacuistis*, als durch Stammbetonung nicht geschützte Formen fallen lassen, und nach Analogie der schwachen Verba, wie *vendemmo* auch *tacemmo*, gleichsam lat. *vendevimus* und *tacevimus*, neugebildet. — In dem Verzeichnifs der starken Verba statuirt Diez drei verschiedene Classen, je nachdem das Perfect auf *i*, auf *si*, oder auf *ui* ausgeht. Aus der ersteren Classe, die bei Diez ziemlich zahlreich vertreten ist, möchte ich den gröfsten Theil in die dritte Classe verweisen, insofern nach meiner Ansicht nur bei *feci* und *vidi* lateinische Perfecta auf *i* zum Grunde liegen, bei den andern aber gemeinromanische Nebenformen auf *ui*. So wenig wie *caddi* auf *cecidi* zurückzuführen ist, so wenig *bevvi* auf *bibi*, *crebbi* auf *crevi*, *conobbi* auf *cognovi*. Letztere beiden Verba, die in der ersten Ausgabe noch der ersten Classe zuertheilt werden, hat Diez selber in der zweiten Ausgabe schon in die dritte Classe versetzt. Das sinkende Latein, dem die Quantität abhanden kam, hätte *vēnit* und *vĕnit*, *bĭbit* und *bībit*, nicht mehr unterscheiden können. Da lag es sehr nahe, das *ui*, das ohnehin die Perfecta der zweiten lat. Conjugation bezeichnete, als ein deutlicheres Perfectkennzeichen, auch in weiterer Ausdehnung anzuwenden: *cadui*, *bibui*, *pluvui*, *venui* zu setzen, wie das Latein selbst schon *habui*, *sapui*, *tenui*, *valui* gesetzt hatte; und aus diesen

Formen scheinen sich mir alle jene Perfecta, denen Diez das Kennzeichen des einfachen *i* zuschreibt: *caddi*, *bevvi*, *ebbi*, *piovvi*, *ruppi*, *tenni* etc. entwickelt zu haben; auch *conobbi* aus *cognovui*, *crebbi* aus *crevui*, deren *bb* sich kaum aus einfach lat. *v* hätte entwickeln können. Auch *veddi* für *vidi* scheint hierher zu gehören und aus *vidui* entstanden zu sein. Wie nun die starken Verba mit dem Perfect auf *si* auch das Particip auf *so* und *to* bildeten: *arsi, arso; cinsi, cinto*, selbst in Neubildungen wie *resi*, *reso* von *rendere*, so bildete sich bei den Verben mit dem Perfect auf *ui*, selbst wenn dieses *ui* durch Tonlosigkeit bis zur Unkenntlichkeit abgeschliffen war, das entsprechende Particip auf *utus: caddi (cadui)*, *caduto (cadúitus)*, und dieses Particip auf *utus* wurde dann auf alle Verba der zweiten Conjugation angewandt, da das *ĭtus* der lat. zweiten und dritten wegen des tonlosen *i*, dem auch im Particip das unterscheidende Conjugationskennzeichen verlangenden Romanischen Sprachgeiste zu widerstreben schien, *ītus* aber als Kennzeichen der Participia der Verba auf *ire* nicht zugleich für die Verba auf *ere* gebraucht werden konnte. Diez möchte diese Participialendung auf *utus*, die schon in die lateinische Zeit fallen mufs, da sie sich in alten Romanischen Sprachen, auch im Dacoromanischen, findet, auf die Analogie der lat. Verba auf *uere* zurückführen, aber gerade bei diesen ist entweder schon im Latein das Particip auf *utus* selten im Gebrauch gewesen, oder aber nicht in die Romanischen Sprachen, wenigstens nicht als eigentliches Particip übergegangen; von der auf S. 124 der neuen Ausgabe angeführten Reihe solcher lat. Participien auf *utus* z. B. kaum ein einziges. Dafs sich das aus dem *ui* des Perfects gebildete *uitus* oder *utus* nach dem theilweisen Verschwinden dieses Perfect-*ui* in Neubildungen an den Stamm fügte, liegt schon in dem Wechsel der Betonung. Wie *crescesti* neben *crebbi*, so fügte *cresciuto* sich zu demselben Stamm *cresc;* und obgleich *habuitus* zunächst auf *habuit* gegründet war, konnte doch die Verschiedenheit der Betonung die ursprünglich zusammengehörenden Formen einander sehr entfremden: *avuto* neben *ebbe*. Aber auch Anfügungen des *utus* an die Perfectform, die im Provenzalischen zur Regel geworden sind, kommen vereinzelt im Italienischen vor: *vissuto* neben *vivuto*, *valsuto* neben *valuto*. — Eine Bereicherung dieses Capitels in der neuen Aus-

gabe besteht in der eingehenden Darstellung des Sardinischen Verbums und seiner Flexion in den verschiedenen Sardinischen Dialekten.

(Wird fortgesetzt.)

---

George Chapman's Tragedy of King Alphonsus, emperor of Germany. Edited with an introduction and notes by *Karl Elze*, Phil. Dr. Hon. M. R. S. L. Leipzig, Brockhaus, 1867. 8⁰. 152 pp.

Mit der hier vorliegenden sorgfältigen Ausgabe und literar.-historisch-kritischen Beleuchtung der in Deutschland bislang so gut wie ganz unbekannten "Tragedy of King Alphonsus" von dem vorzugsweise durch seine Homerübersetzung berühmten Zeitgenossen Shakespeare's George Chapman hat Herr Elze einen höchst interessanten Beitrag zur Geschichte der englischen Literatur im Elisabethischen Zeitalter geliefert und seinen mannigfachen Verdiensten um dieselbe ein neues hinzugefügt. Das zuerst im J. 1654 gedruckte Stück erscheint hier nicht etwa seines poetischen Werthes wegen wieder vor dem modernen Leser, denn dieser Werth ist trotz einiger gelungenen Einzelheiten im Ganzen doch sehr gering. Was seine Hervorziehung aus dem Bibliothekenstaube, an welche die Engländer wahrscheinlich nie gedacht haben würden, so dankenswerth macht, ist seine literarhistorische Wichtigkeit. Es ist nämlich die bedeutendste Illustration zu jenen, besonders durch den Handelsverkehr vermittelten, internationalen Beziehungen, welche in und unmittelbar nach dem Elisabethischen Zeitalter zwischen England und Deutschland auch auf dem geistigen Gebiete Statt fanden und deren Wirkung auf unser Vaterland Herr E. bereits in seiner zur Shakespearejubelfeier im J. 1864 herausgegebenen Schrift, „die englische Sprache und Literatur in Deutschland" dargestellt hatte. Zu dieser Schrift erhalten wir nun hier gewissermaſsen das Gegenstück. Denn jene Wirkungen traten nicht minder deutlich in England hervor und Chapman's „King Alphonsus" liefert den deutlichsten Beweis derselben. Das Stück behandelt einen Stoff aus der deutschen Geschichte, den Streit Königs Alphons von Castilien und Richard's von Cornwall um die deutsche Kaiser-

krone, allerdings in einer die geschichtliche Wahrheit aufs ärgste verletzenden Weise. Aber es ist auch nicht die Wahl dieses deutschen Stoffes, welche hier in Betracht kommt, denn offenbar war es dem Dichter um die Verherrlichung des englischen Fürstensohnes, den er schliefslich auch zum deutschen Kaiser gewählt werden läfst, zu thun. Von entscheidender Bedeutung ist die Behandlung dieses Stoffes. Nicht nur verräth der Dichter eine wunderbar genaue Bekanntschaft mit den deutschen Institutionen, Sitten und Gebräuchen, kennt alle Rechte der deutschen Churfürsten, weifs wie ein deutscher Jüngling „wehrhaftig" gemacht wird, schildert den Rhein in einer Weise, die auf Autopsie zu beruhen scheint, kennt deutsche Tänze, deutsche Weine und deutsche Sprüchwörter, sondern er beweist auch eine Kenntnifs der deutschen Sprache und augenscheinlich eine Vorliebe für dieselbe, wie man sie bei keinem seiner literarischen Zeitgenossen in England suchen würde. Dieser Kenntnifs und Vorliebe hat er aber in seinem Stücke dadurch Ausdruck gegeben, dafs er eine der Personen desselben, die Prinzessin Hedwig von Sachsen, von Anfang an bis fast zu Ende deutsch reden läfst. Ausserdem führt er zwei deutsche Bauern ein, die sich in ihrem niedersächsischen Dialekte unterhalten, und endlich sind auch die Reden der übrigen Personen vielfach mit deutschen Wörtern und Brocken wie plumper bawr, hüpsch bawr maikins, 'spiel fresh up, rummer dantzen u. s. w. gespickt.

Ein so ausgedehnter Gebrauch eines fremden Idioms in einer oder mehreren Rollen ist im englischen Drama sonst überhaupt ohne Beispiel, und dafs dieses Idiom hier das deutsche ist, erscheint somit in hohem Grade bedeutsam und characteristisch, nicht nur für den Verfasser, sondern ganz besonders auch für das Publikum, vor welchem die Tragödie sehr oft und mit grofsem Beifall und noch lange nach des Verfassers Tode aufgeführt wurde. Dieser letztere Umstand insbesondere läfst wohl annehmen, dafs jenes Publicum nicht vorzugsweise aus Leuten bestand, die durch den Reiz der Neuheit, auf der Bühne eine fremde Sprache zu hören, die sie nicht verstanden, in's Theater gelockt wurden, sondern in grofsem Umfange auch aus solchen, welche Verständnifs für den Inhalt des Stückes und Sympathie mit demselben mitbrachten. Das Stück ist somit das bedeutendste Zeugnifs für die selbst in

der Literatur hervortretenden Wirkungen des internationalen Verkehrs zwischen England und Deutschland, und als solches hätte es, sollte man meinen, längst auch schon bei den englischen Literaturhistorikern die gebührende Beachtung finden müssen. Leider aber haben die Engländer für literaturhistorische Untersuchungen in dieser Richtung bis jetzt verzweifelt wenig Sinn. Auch William Rye, der in seinem sonst so höchst interessanten Werke: „*England as seen by foreigners*" (s. unsere Bibliogr. f. 1865. Nr. 300) ein lebendiges Gemälde des Fremdenverkehrs in der Weltstadt im Zeitalter der Königin Elisabeth entwirft, hat den Einfluſs desselben auf die englische Sprache und Literatur ganz unbeachtet gelassen. Die vorliegende Publication ergänzt diese Lücke auf das erfreulichste. Denn der Herausgeber hat sich nicht darauf beschränkt, einen bloſsen Wiederabdruck des Chapman'schen Stückes zu besorgen, was an sich schon verdienstlich gewesen wäre, sondern er hat demselben eine sehr inhaltreiche Einleitung vorangeschickt, in welcher er, an Rye anknüpfend, den Spuren, welche die damalige Bekanntschaft mit deutscher Sitte und Sprache im englischen Drama zurückgelassen hat, von Anfang an bis zu ihrer gröſsten Ausdehnung in Chapman's Alphonsus nachgeht.

Der Verf. bespricht zunächst die verschiedenen Klassen der Londoner Gesellschaft jener Zeit, bei denen man, in Folge ihres Berufes oder ihrer Lebensstellung, mehr oder weniger Kenntniſs deutscher Sprache und deutschen Wesens voraussetzen darf. Als solche bezeichnet er den Hof, die Schauspieler, die Kaufleute, die Soldaten und Seeleute und endlich die deutschen Einwanderer in London selbst. Die Thatsachen sind hier überall mit groſser Vollständigkeit zusammengestellt, und mit der besonnensten Kritik verwerthet. Hinsichtlich des Hofes der Königin Elisabeth geht Elze in seinen Vermuthungen vielleicht ein wenig zu weit. Zwar daſs die Königin selbst etwas deutsch sprach — wenn auch schlecht — wird von Sir James Melville bezeugt. Dagegen scheinen uns Graf Leicester und Sir Robert Sidney hier kaum der Erwähnung werth. Ihre Kenntniſs des Holländischen — die übrigens dürftig genug gewesen sein mag — darf wohl kaum als eine Brücke zum Deutschen betrachtet werden. Ebenso erscheint es uns mehr als zweifelhaft, ob Lady Rich in den Kreis ihrer linguistischen

Studien auch das Deutsche gezogen hatte, was Herr E. wenigstens für wahrscheinlich zu halten scheint. Sie war augenscheinlich eine schöngeistig gebildete Dame, die sich mit den fremden Sprachen vorzugsweise der Literatur wegen beschäftigte. Wenn sie daher auch die romanischen Sprachen trieb, so läſst sich kaum vermuthen, daſs sie sich mit der schwierigen deutschen abgemüht haben wird, in welcher es für sie damals nichts zu lesen gab.

Nachdem der Verf. die verschiedenen Gesellschaftsklassen mit Rücksicht auf ihren Antheil an Kenntniſs deutscher Sprache und Sitte einzeln betrachtet und einen Blick auf die damals üblichen internationalen Dialogenbücher geworfen hat, in welchen auch die deutsche Sprache vertreten ist, bespricht er in chronologischer Ordnung eine Reihe englischer Dramen, die entweder durch ihren Stoff oder ihren Schauplatz oder endlich durch einzelne Anspielungen auf Sitten und Gebräuche mehr oder weniger Spuren einer Einwirkung des Verkehrs mit Deutschland und der Kenntniſs deutschen Lebens und Wesens bekunden. Wir müssen es dem Leser überlassen, von dieser interessanten Aufstellung im Buche selbst Kenntniſs zu nehmen, können jedoch nicht umhin, einen Punkt daraus hier mit wenigen Worten zu berühren.

Die Frage, wie weit Shakespeare's Kenntniſs deutscher Sprache und Sitte gegangen sei und welche Spuren sich davon in seinen Dramen finden, behandelt E. mit äuſserster Behutsamkeit, und daher viel weniger eingehend, als man hätte wünschen müssen. Er kann natürlich nicht umhin anzuerkennen, daſs auch Shakespeare unter dem Einflusse des Verkehrs zwischen England und Deutschland gestanden habe. Aber er bringt nur wenig Einzelnes darüber bei und drückt sich über das Wenige sehr vorsichtig aus. Selbst von Wörtern wie crants, frembd, yeck, halse u. a. wagt er nur zu behaupten, "that they have very much the appearance of loan words," während er wohl, ohne Widerspruch zu finden, hätte behaupten können, daſs sie ohne allen Zweifel entlehnte Wörter sind. Es macht den Eindruck, als habe er den ganzen Gegenstand als ein noli me tangere betrachtet, und doch wäre ein etwas tieferes Eingehen auf denselben sehr am Orte gewesen. Wir verkennen nicht die Schwierigkeit und Miſslichkeit solcher Untersuchungen, wie diese, welche auch den

Besten leicht zu Misgriffen und Selbsttäuschung führen können und welche daher dem besonnenen Forscher eine gewisse Vorsicht gebieten. Aber diese Vorsicht darf nicht bis zum Verzicht auf alle Forschung gehen. Zwischen Dr. Bell's gewagten Conjecturen und der absoluten Skepsis einer gegnerischen Partei giebt es noch viele Mittelwege, welche die wahre Wissenschaft ungescheut betreten kann. Wir unsererseits nehmen keinen Anstand zu bekennen, dafs uns die Spuren einer Bekanntschaft mit deutscher Sprache und Sitte in Shakespeare's Dramen viel zahlreicher erscheinen, als gemeiniglich angenommen wird, wobei wir es natürlich vor der Hand ganz dahin gestellt sein lassen, ob er sich jene Bekanntschaft, wie Bell meint, direct aus Deustchland geholt oder im Londoner Stahlhofe gesammelt hat.

Es steht dies in genauer Verbindung mit einem Hauptpunkte in Elze's Untersuchungen, in welchem wir schlechterdings nicht mit ihm übereinstimmen können.

Es fragt sich nämlich: woher hat *Chapman* seine ausgedehnte und richtige Kenntnifs der deutschen politischen Verhältnisse, der deutschen Sitte und Sprache? Ueber die ersteren konnte er sich aus verschiedenen Schriften der Zeit unterrichtet haben, von denen Elze eine Anzahl anführt. Sitte und Sprache aber konnte er nicht aus jenen Schriften, und, wie E. sehr richtig bemerkt, überhaupt nicht aus Büchern kennen lernen. Was schien nun näher zu liegen, als die Annahme, dafs Ch. sich einmal längere Zeit in Deutschland aufgehalten hat? Von seinen Lebensumständen wissen wir wenig. In den Nachrichten über dieselben ist eine grofse Lücke von mehr als 18 Jahren (1568 oder 1578—1594), Zeit genug, wie E. selbst zugiebt, für einen längeren Aufenthalt in Deutschland. Aber gerade gegen diese Annahme sträubt sich der Verf. und stellt statt ihrer eine andere, seiner Meinung nach weniger kühne Hypothese auf. Hiernach sei Ch. nach dem Tode seines Gönners, des Prinzen Heinrich, welchem er seine Uebersetzung der Ilias gewidmet hatte, in die Dienste des Pfalzgrafen getreten, zu dessen Vermählung er auch ein Maskenspiel geschrieben hatte. Dadurch sei er mit des Pfalzgrafen deutschem Gefolge in nähere Verbindung getreten. Ja, E. ist sogar geneigt zu glauben, Ch. habe einige Jahre später die persönliche Bekanntschaft Rudolph Weckerlin's ge-

macht, der damals eine Stelle in der deutschen Kanzlei bekleidete.

Alles dies sind, wie E. auch zugiebt, reine Vermuthungen, die auch nicht durch das geringste historische Zeugniſs gestützt werden, aber noch dazu, wie E. gleichfalls einräumt, zur Erklärung dessen, was sie erklären sollen, gar nicht ausreichen. Denn es ist geradezu unglaublich, daſs eine solche Kenntniſs deutschen Wesens, und namentlich deutscher Sprache, wie der Verfasser des Alphonsus sie an den Tag legt, durch den bloſsen, wenn auch jahrelangen Umgang mit Deutschen in London habe erworben werden können. Sie kann vielmehr, wie ein Jeder, der das Stück lieset, sofort empfinden muſs, nur in Deutschland selbst und zwar augenscheinlich während eines längeren Aufenthaltes daselbst erworben sein. Der Herausgeber geht deshalb noch einen Schritt weiter und nimmt an, Ch. habe sich bei Abfassung seiner Tragödie von einem deutschen literarischen Freunde, vielleicht einem der aus Deutschland zurückgekehrten Schauspieler unterstützen lassen, wie er ja auch sein Lustspiel "Eastward Hoe" mit Ben Jonson und Marston zusammen verfaſst habe. Durch diese Annahme glaubt E. alle Schwierigkeiten beseitigt.

Nun fragen wir nur: wozu eine so künstliche Hypothese anstatt der einfachen Annahme, daſs Ch. wirklich in Deutschland gewesen ist? Weil, sagt Elze, diese Annahme zu kühn ist. Aber warum ist sie denn zu kühn? Sein ganzes Buch selbst ist ja bestimmt, den lebhaften internationalen Verkehr zwischen England und Deutschland und seine geistigen Wirkungen nachzuweisen. E. hat uns ja selbst die verschiedenen Klassen der englischen Gesellschaft genannt, welche Kenntniſs deutscher Sitte und Sprache von ihren Reisen mitbrachten. Was hat denn nun die Annahme, daſs auch Chapman zu diesen Reisenden gehörte, an Kühnheit vor Elze's Hypothese voraus? Ist sie nicht gerade umgekehrt die natürliche Consequenz aller seiner vorhergehenden Ausführungen? Müsste man nicht glauben, gerade auf eine solche Annahme müſste die ganze Darstellung hinauslaufen? Unter den Gesellschaftsklassen, welche Deutschland aus eigener Anschauung kennen lernten, standen die Schauspieler in erster Reihe. Was hindert uns denn anzunehmen, daſs Ch., nachdem er die Uni-

versität, ohne promovirt zu haben, verlassen hatte, sich einer nach Deutschland reisenden Schauspielergesellschaft anschloſs, dort längere Zeit verweilte und wie viele andere seines Gleichen reich ausgestattet mit Kenntnissen von Deutschlands Zuständen, seiner Sitte und Sprache, zurückkam? Es erscheint denn doch sehr auffallend, dals Herr E. Bedenken trägt, von dem was er in seiner Abhandlung im Allgemeinen nachgewiesen, in einem speciellen Falle die Anwendung zu machen.

Aber die Annahme, daſs Ch. selbst in Deutschland gewesen sei, war nicht nur die Herrn E. nächstliegende, sie ist auch überhaupt die bei weitem wahrscheinlichere, ja sie erscheint beinahe geboten. Schon der Plan selbst, sein Stück so reichlich mit deutschen Zuthaten auszustatten, verräth ein so lebhaftes Interesse, eine so warme Sympathie seines Verfassers für das fremde Land, wie sie nur durch längeren Aufenthalt in demselben, nun und nimmermehr aber durch bloſsen Umgang mit Angehörigen desselben im eigenen Vaterlande entstehen konnte. Jene Zuthaten erscheinen als ein unmittelbarer Ausfluſs dieser Sympathie und stehen zu einander und wiederum mit dem Ganzen in so innigem Zusammenhange, daſs jeder Gedanke, ein Theil derselben rühre von einem Mitarbeiter her, ausgeschlossen erscheinen muſs. Wer den Plan entworfen, wer Deutschlands politische Zustände, wer dessen Sitten so lebendig und correct gezeichnet, der hat auch die deutsch geschriebenen Scenen abgefaſst. Mag sich der Dichter auch immerhin über die politischen Institutionen Deutschlands aus der goldenen Bulle oder anderswo im Einzelnen unterrichtet haben, alles andere verdankt er unzweifelhaft der eigenen Erfahrung und der lebendigen Anschauung.

Müſste man Elze's Hypothese von der Entstehungsweise des Stückes adoptiren, so würde dasselbe unseres Erachtens sehr viel von seiner Beweiskraft für das, was es beweisen soll, und damit den gröſsten Theil seines Interesses verlieren. Es sänke dann zu einer bloſsen Curiosität, zu einer Art von Speculation des Verfassers auf die Neugierde des Publicums herab, und von seiner literarhistorischen Bedeutung bliebe nichts übrig als die Fähigkeit zu beweisen, daſs es dazumal in London eine Anzahl Schauspieler gab, welche deutsche Worte aussprechen, und eine Anzahl Theaterbesucher, welche sie verstehen konnten. Seine wahre Bedeutung erhält das Stück aber

erst, wenn man annehmen darf, dafs sein Verfasser zu denjenigen gehörte, die von ihren Reisen in Deutschland mit deutschem Wesen getränkt nach England zurückkehrten.

Wenn wir zwischen Elze's Zeilen richtig lesen, so ist er selbst von seiner Hypothese nicht sehr erbaut, sondern neigt sich im Herzen mehr der anderen zu. Hat er sich vielleicht nur deshalb nicht offen zu dieser bekannt, weil er den Miscredit kennt, in welchen derartige Hypothesen durch die von Dr. Bell bezüglich Shakespeare's aufgestellte, gekommen sind? Seine Worte (p. 31 u. f.) "it will scarcely find favour", scheinen so etwas anzudeuten. Doch liegt hier die Sache wesentlich anders als bei Shakespeare.

Was schliefslich die Behandlung des in der Originalausgabe begreiflicherweise namentlich in dem deutschen Theile vielfach verdorbenen Textes betrifft, so ist sie, wie wir wohl kaum erst noch zu sagen brauchen, eine höchst sorgfältige.

Möchten die Engländer, welche in Chapman's Alphonsus bis jetzt wenig mehr als eine Curiosität gesehen haben, den Dienst vollständig würdigen, welchen der deutsche Herausgeber der Geschichte ihrer Literatur geleistet hat.

Lemcke.

---

Der Sardinische Dialekt des dreizehnten Jahrhunderts. Von Nicol. Delius. Bonn 1868. 3 Bogen. 8°.

Aus den Statuten der Gemeinde Sassari, welche nach dem noch jetzt erhaltenen Originalcodex des J. 1316 zuerst 1850, dann im ersten Bande des *Codex diplomaticus Sardiniae* 1861 gedruckt worden sind, theilt der Verf. eine Reihe von Kapiteln sardisch und deutsch mit, erklärt einzelne Stellen, und fügt eine Uebersicht des Charakteristischen jenes Dialekts in Lautlehre und Formenlehre bei. Auch von dem über ein Jahrhundert jüngeren Theile jenes Gesetzbuches wird eine Probe gegeben und grammatisch besprochen. Was die sardischen Urkunden betrifft, welche noch älter sind, als jenes Statut, so ergibt sich dem Vf. durch sorgfältige Untersuchung unzweifelhaft, dafs dieselben ihrer Form nach durch spätere Abschreiber modernisirt worden sind. Das lehrreiche Schriftchen st voll sprachlich interessanten Details.

Hinsichtlich der Aussprache stimmen wir darin dem Verf. bei, dafs *g* vor *e* und *i* wie deutsches j gesprochen worden sein mufs, und dafs es naheliegt, dem *th* annähernd die lispelnde Aussprache des spanischen *c* zu vindiciren (*rathone*, span. *razon; capitha*, span. *cabeza*). Etwas zuviel behauptet aber ist es wohl, dafs, „wie im jetzigen Französisch, nirgendwo das *u* neben dem *q* hörbar wurde"; spricht man es doch z. B. im frz. *loquace* und einer Reihe anderer Wörter. Ital. *melo celo* werden gelegentlich als *m'elo c'elo* erklärt; ob mit Recht? Schreibt und spricht man doch *dello*, nicht aber *mello*. *Onnia* d. i. ital. *ogni* komme vom lat. *omnia*, wie es auch zuweilen geschrieben wird, oder wahrscheinlicher von *omni ad;* letzteres will mir nicht klar werden, für ersteres dürfte die von Delius selbst berichtete Thatsache sprechen, dafs *tottu (totum)* hier überall unflectirt auftritt.

Streitig ist der Ursprung einer Verbalform, von der es zweckmäfsig sein wird, die in Delius Auszügen vorkommenden Fälle hier mitzutheilen. Niemand soll eine Taube eines Andern tödten oder fangen (*tenner*); wenn er aber doch eine gefangen hätte, so soll er sie freilassen: *si cussu tenneret, silu lasset* (1, 77). Siebenmal kommt diese Form in dem Kapitel über die Testamente der Weiber (1, 105) vor. Es wird die Gegenwart des Vaters der Testirenden gefordert. *Et si patre vivu non aet aver* [d. i. *non habet habere*, it. *non avrà*], *over esseret in locu*, *in su* (Artikel) *quale non bi* [*ibi*, it. *vi*] *poteret esser*, *siat tenta de rincherrer duos sos plus propinquos parentes qui esser vi* [= *bi*] *pothan* [d. i. **poteant*, lat. *possint*]. *Et si sa femina non averet parentes*, *qui li toccaren fini in tersu gradu*, *sos quales aver non se poteren*, *deppiat* [= lat. *debeat*] *richerrer duos vichinos suos. Et si in atteru* [lat. *altero*] *modo se facheret*, *su testamentu non bazat* [= lat. *valeat*]: *et gotale* [it. *cotale*] *rinchesta se fathat* [= lat. *faciat*] *per carta publica. Et si in custu modu rinchestos aen esser* [= it. *saranno*], *et non bi voleren benner* [= *venire*], *fathat su testamentu*, *non li nochende* [*nocendo*] *cha nou bi arun esser* [= it. *sarebbero*]. Nachher (3, 31) noch einmal: *qui attera femina*, *qui non esseret pulcella o coiuvata* [*coniugata*] *aet conocher* [it. *conoscerà*] *carnalemente per fortha* [span. *forza*], *siat condempnatu*. . . Dergleichen Bildungen nun will Delius aus dem lat. Pf. Conj. ableiten, indem er bemerkt: „Spano

leitet [verdruckt: lautet] diese Tempusform, offenbar verkehrt' aus dem lat. Impf. Conj. her." Aber etwas anderes als dieses letztere bleibt nicht übrig, wenn man bedenkt, dafs *facheret* nicht das *e* von Pf. *fechit* hat, und dafs jenes *esseret* neben dem Pf. *fuit*, Plur. *furun* steht. *Poteret* und *voleret* kommen also nicht von *potuerit voluerit*, sondern sind Impf. Conj. von dem gemeinromanischen **potere* **volere*. Spanisch *pudiere hiziere* kommen allerdings, wie ich mit Delius glaube, von *potuerim fecerim*, wie *fuere* von *fuerim*.

Das unerklärte *chita*, Woche, S. 17, ist wohl ursprünglich der Ruhetag *quieta*; vgl. dieselbe Uebertragung bei שׁבּת. *Tharacu* S. 23, jetzt *terácu*, von Spano aus Θεράπων abgeleitet, dürfte vielmehr **poveracus* sein. Puer steht für *pover* (Curtius Griech. Etym. N° 387); das in dem mit *acus* abgeleiteten Wort unbetonte *o* fiel aus, worauf auch *p* abfiel, *v* aber ging in *g* über, für welches endlich *th* eintrat, ähnlich wie z. B. bei *fathat* aus *faciat*.

Zu einer dem Verf. den Ausgangspunkt bietenden Stelle Dante's über die Sprache der Sarder, wo gesagt ist: *domus nova et dominus meus loquuntur*, wird zunächst sehr richtig bemerkt, Dante wolle hervorheben, dafs dort *domus* statt *signore* gebraucht werde, und dann die Vermuthung hinzufügt, „dafs Dante nicht *nova*, sondern *mea* geschrieben, in Uebereinstimmung mit dem folgenden *dominus meus*. Im Gebrauche von *novus* hätten sich die Sardinier durchaus nicht von den übrigen Italienern unterschieden." Aber auch nicht in dem von *meus*; mufs nun doch dieses stehn bleiben, warum soll nicht auch *nova* recht sein?

Nur Druckfehler ist *Italicum* beim Verf. S. 2. Z. 1 in einer andern Dantestelle; lies *Italorum*. Ebenso lies gleich darauf „Dialekt der Mark". Verdruckt ist auch S. 19. Z. 3 v. u. *arum* für *arun*. S. 23 bei 6) mufs nothwendig das Komma fort.

Unübersetzt geblieben ist S. 22 *prossu cumone*, d. i. *pro su c.*, zum Besten der Gemeindekasse.

Ist S. 21, viertletzte Textzeile, vielleicht *cum* statt *o* zu lesen?

Ed. Boehmer.

---

# Miscellen.

## I.

Mussafia hat (Jahrb. VIII, 128) auf einige Stellen hingewiesen, wo seiner Ansicht nach altfranzösische Gegenstücke zu den italienischen und churwälschen Pluralen auf *a* vorliegen. Es freut mich, durch einen so kenntnifsreichen Sprachforscher bestätigt zu sehen, was ich 1859 in einer ihm entgangenen Anmerkung zu Z. 81 des *dit de le pasque* (Herrig's Archiv, Bd. XXVI, S. 288) durch mehrere Stellen zu erhärten gesucht hatte. Da, wie Mussafia hervorhebt, es wichtig ist, möglichst viele Belege für die früher unbeachtete Thatsache beizubringen, mag hier noch einmal an jene kleine Stellensammlung erinnert werden. Was *brace* betrifft — man sehe auch, was Diez, Altrom. Glossare S. 98, darüber bemerkt — so würden sich die Stellen leicht vermehren lassen, wo wenigstens möglicherweise ein Plural vorliegt: *brace estendue*, Gui de Bourg. 3951, *brace levée*, Ren. de Mont. 91, 10, *par ceste moie brace*, ebenda 346, 1, *o l'adurée brace*, ebenda 386, 33. Dagegen liegt unzweifelhaft ein Singular vor in: *Soit maudite la brache et li brans*, Gui de Bourg. 2621, und ein davon gebildeter Plural in: *les braices longes*, Ger. de Viane, 644 (Bekker). Gleiches Schwanken zeigt sich bei den Formen, die auf *pratum* und *prata* beruhen, bald *le pré*, Jonck bloet, Roman de la Charrete 1835, *la prée* ebenda 1830, *une prée* 1634, *cele prée* 1635, und fast immer liefse sich *prée* auch von mehreren Wiesen verstehen, so *la prée*, Gui de Bourg. 2351, *le prée* Ren. de Mont. 29, 15. Auch *ossemente*, Ago lant 475 (Bekker) und Ren. de Mont. 83, 18, *caucemente*, Ger. de Nevers 123 als Einzahl zu fassen sehe ich keinen zwingenden Grund. Entschieden Plural ist *mile* in: *n'ot plus bele à cent mile*, Chans. des Sax. I, 212; das noch immer unveränderliche Zahlwort *mille* im Plural gehört natürlich auch zu den in Rede stehenden Neutren. *Laigne* (it. *le legna*, aber auch *la legna*), welches in der a. a. O. beigebrachten ent-

scheidenden Stelle ein Verbum im Plural bei sich hat, begegnet auch Chans. d'Antioche II, 298: *dient as pelerins qu'il aportent le laigne, si feront faire un fu.*

Die provenzalischen Formen *vestimenta* (s. Bartsch Leseb. Glossar und Denkm. 232 sowie Flamenca 412, 2453) und *brassa* (Bartsch. Wörterb. und Denkm. 303) weiſs ich als augenscheinliche Plurale nicht nachzuweisen; *ossa* lieſse sich allenfalls dafür ansehn, Mahn Ged. 110, 4, Bartsch Denkmäler 256.

Das *le signe* (Nominativ, in Z. 81 des *dit de la pasque*), durch welches veranlaſst ich a. a. O. eine erste kleine Sammlung von Beispielen der mehrerwähnten Erscheinung gab und das ich = *illa signa* setzte, hat Scheler, Jehan de Condet I, 249 der Handschrift entgegen mit *li singne* vertauscht.

Berlin, Nov. 1867.

Adolf Tobler.

---

II.

## Ein bolognesisches Lied aus dem 13. Jahrhundert.

In einer Handschrift des Archivio notarile zu Bologna 'Memorialia contractuum et ultimarum voluntatum anni MCCCV tempore dominorum Symeonis dni Hynghilfredi de Padova et Ramberti de Rambertis capitaneorum populi civit. Bonon.' findet sich von der Hand des Schreibers der ganzen Handschrift, nemlich des Notars Antolino Rolandino de' Tedaldi, zur Unterbrechung der trockenen juristischen Schreiberei, folgendes anmutige Gedicht, ein ächtes Erzeugniſs der Volkspoesie, niedergeschrieben:

Fuor della bella caiba
Fuge lo lusignolo.
Piange lo fantino — poï che non trova
Lo so osilino — ne la gaiba nova.
E dice cum dolo — Chi gli avrì l'usolo?
E dice cum dolo — Chi gli avrì l'usolo?

En un buschetto — se mise ad andare:
Senti l'ozletto — si dolze cantare.
O bel lusignolo, — torna nel mio brolo:
O bel lusignolo, — torna nel mio brolo.

Professor Giosuè Carducci in Bologna, welcher dies Lied in einer Abhandlung in den 'Atti della Società di Storia patria per le provincie dell' Emilia' (1867) nebst Nachrichten über noch andere ebenfalls in Bologneser Notariatsmemorialien aufgefundene lyrische Poesieen herausgegeben hat [1]), sagt mit Recht über dasselbe: È una di quelle volate aeree del sentimento così comuni nella poesia popolare, delle quali manca l'occasione e il motivo o se n'è perduta la ricordanza, ma che certo non erano senza una allusione almeno allegorica a un qualche avvenimento che dovè aver commosso le menti ai giorni in cui quella poesia fu cantata.

Das Gedicht erinnert an das schöne Sonett aus dem dreizehnten Jahrhundert 'Tapina me, che amava uno sparviero!' (bei Trucchi Poësie italiane inedite I, 54 und daraus in K. Lachmann's und M. Haupt's Des Minnesangs Frühling S. 230) und an unseres Kürenbergers 'Ich zôch mir einen valken'.

Weimar, Januar 1868.

Reinhold Köhler.

---

## III.

## Gooseberry and grosseille.

Nachdem über die englische benennung der stachelbeere von älteren etymologen verschiedene, wenig annehmliche vermuthungen gehegt worden waren, z. B. "because is it eaten with young geese as sauce", oder dafs es mit "gorse" (stechginster), wofür auch "goss" verzeichnet wird, zusammenhange; hat neuerdings die annahme, *gooseberry* sei aus dem

---

[1]) Die Abhandlung ist überschrieben 'Di alcune poesie popolari bolognesi del secolo XIII inedite' und liegt mir in einem durch den Buchhandel bezüglichen Separatabdruck vor.

franz. *groseille* entstellt und umgedeutet hervorgegangen, grofsen und gerechten anklang gefunden. Ein vergleich mit groom aus gome (bridegroom, ahd. prûtigromo, alts. brûdigomo) zeigt einerseits dasselbe, andrerseits grade ein umgekehrtes verhältnifs lautlicher entwickelung, wobei vorzüglich der umstand in anschlag gebracht werden kann, dafs in der englischen sprache das *r* überhaupt weniger gerollt, mithin in der aussprache weniger vernommen wird als in anderen sprachen. Ob vor der umdeutung in gooseberry übergangsformen wie "grooselberry, grooseberry, groseberry" anzunehmen seien, mag dahingestellt bleiben; sehr grofsen anhalt gewähren aber einige dialektische formen, z. B. schott. *grossart*, *grosart*, insbesondre *grosers*, wie in mehreren nördlichen provinzen Englands die stachelbeeren genannt werden. Das wort *grossular*, welches in den wörterbüchern als adj. (stachelbeerartig) und als subst. (green garnet) verzeichnet steht, erinnert unmittelbar an die lateinischen namen *grossus*, *grossulus* (unreife Feige), die bei Cato, Cels., Plin., Colum. angetroffen werden.

Dieser lateinische ursprung wird nun von den ersten und angesehensten etymologen für das franz. *groseille* geleugnet, wie es scheint, lediglich mit rücksicht auf das einfache *s* des einen und das doppelte des andern wortes. Diez, dem Ed. Müller und andre folgen, bezieht sich auf die deutschen namen *Krausbeere*, *Kräuselbeere*, welche auch in der holl. und den neunord. sprachen vertreten sind und den wallon. formen *gruzele* und *grusiele* entsprechen sollen. Ungeachtet der autorität des ausgezeichneten forschers und der scheu, welche man haben mufs ihm zu widerspreehen, fällt es ungemein schwer, sich von der richtigkeit seiner ansicht zu überzeugen, und unwillkürlich wird man versucht, den lateinischen ursprung, dessen früher Diez selbst, wie er mir mündlich mittheilt, sich bewufst gewesen ist, nicht fahren zu lassen.

Der botanische name „*Ribes grossularia*" zeigt in seinem worte die bildung aus dem latein; gleich dem engl. *grossular* finden sich auch im franz. unmittelbar angrenzende formen, wie *grossulariées*, *grossularine*. Ferner aber ist in verschiedenen gegenden Deutschlands nicht blofs *grosselbeere* (Adelung) name der stachelbeere, sondern auch, wie Nemnich's lex. der naturgesch. nachweist, *grusel*-, *grassul*-, *grasel*-, *grosalbeere*, formen in denen *s* und *ss* gemischt auftreten. Dafs Ducange neben

*groseillier* einigemal auch *grouselier* setzt, ist von geringerer bedeutung, als dafs er aufser der diesen wörtern zu grunde liegenden mlat. form *groselerius* („in quodam dumo seu groselerio") an zwei stellen auch den plur. *grossilia* bietet („coloni tenentur dare fictus de grossilibus", „laboratores non debent colligere seu movere de campis grossilia, minuta, uvas etc."). Sollten sich *groselerius* und *grossilia* etymologisch trennen dürfen? und wenn das nicht, beide lieber vom deutschen „Kraus" als vom lateinischen „grossus" herzuleiten sein? Schwerlich, zumal da bei jener annahme das doppelte *s* viel auffallender sein müfste als bei dieser das einfache. Da die spanische sprache dem *ss* abgeneigt ist, so dürfte die form *grosella*, mit welcher Diez seine etymologische aufstellung beginnt, als lat. „grossella", das dem ebenfalls deminutiven „grossula" zur seite stünde, gedacht werden. Dem spanischen wäre alsdann das französische wort, ohne dafs die ursprüngliche lateinische quelle einen einflufs äufserte, unmittelbar gefolgt.

Bonn.

K. G. Andresen.

---

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

# Die Narrationes
## des
# Odo de Ciringtonia.

---

## I.

Odo de Ciringtonia oder Cerintona, Ceritona, Syrentona, Sheritona etc. (Shirton), gewöhnlich nur Magister Odo genannt, war ein gelehrter Cisterciensermönch, dessen Blüthezeit zwischen die Jahre 1175 bis 1181 gesetzt wird. Die Nachrichten über ihn finden sich zusammengestellt in *Baleus*, Scriptor. illustrium Brittanniae Catal. Basil. 1559, 3, 18, S. 221; Ant. *Possevinus* Apparatus sacer, Colon. Agr. 1608, Tom. 2, S. 167; Jo. *Pitseus*, Relat. histor. de Rebus Anglicis, Paris 1619, Tom. I, S. 244; Caes. Egassius *Bulaeus*, Hist. univers. Paris. Paris 1665, Tom. 1, Saec. IV, S. 758; C. de *Visch*, Bibl. script. s. ord. Cisterc. Colon. 1656, S. 253, *Oudin*, Commentarii scr. Eccles. Lips. 1722, Tom. 2, S. 1623. Cave, Script. Eccl. S. 572. Ludov. *Ballius*, Bibl. Concionat. 3, 30, S. 128; *Leland*, Commentarii de scriptor. Brittannicis, Oxon. 1729, c. 180. S. 213; *Tanner*, Bibl. Britannico-Hibern. Lond. 1748, S. 560; *Fabricius*, Bibl. med. aev. Patav. 1754, Tom. 1, S. 159; *Dufrenius*, Ind. auct. Gloss. med. et inf. Lat. col. 134; *Douce*, Illustrations of Shakespeare, Tom. 2, S. 343; Th. *Wright*, Biographia Britt. litt., Anglonorman period, Lond. 1846, S. 226. Alle diese Werke geben über die Lebensumstände des Odo nur äuſserst dürftige Auskunft, und eine Vergleichung derselben würde sich

kaum der Mühe verlohnen, wenn sie nicht meistens zugleich ein Verzeichnifs der Schriften Odo's enthielten. Diese Verzeichnisse weisen eine nicht unbedeutende Reihe von Werken sowohl geistlichen wie weltlichen Inhalts auf, von denen indessen nur ein einziges, eine Sammlung von Homilien (Paris, 1520; Oudin, 2, 1624), gedruckt ist. Sehen wir nun von den theologischen Werken ab, um die Profanschriften Odo's genauer ins Auge zu fassen, so begegnet uns in den bibliographischen Zusammenstellungen der Literärhistoriker eine höchst auffallende Erscheinung: fast jeder neue Autor giebt die von seinen Vorgängern mitgetheilten Angaben wieder und fügt diesen noch ein neues Werk oder doch eine bislang nicht nachgewiesene Handschrift hinzu. Der Grund dieser Erscheinung ist ohne Zweifel darin zu suchen, dafs keiner der erwähnten Schriftsteller mehr als Ein Werk Odo's in Händen gehabt hat, oder dafs sie Alle durch die Verschiedenheit von Titel, Anfangsnummer und Umfang der angeführten Werke irregeleitet wurden. Visch zählt die hierher gehörigen Schriften, die ausnahmlos Sammlungen von moralisirten Fabeln und Erzählungen sind, folgendermafsen auf: Multa scripsit proverbia et parabolas tum sacras tum prophanas. Imprimis

Quae Aesopus graece exaravit, hic latina fecit, et commentariis illustravit, operique titulum praefixit.

Bestiarium, vel Brutarium, lib. 1, quod opus sic incipit: Iverunt ligna ut ungerent super se etc.

Opus sexaginta parabolarum, cujus initium: Quoniam ut dicit Gregorius.

Aliud praeterea parabolarum opus, incipiens: Aperiam in parabolis os meum etc. Legitur in libro Ruth etc.

Narrationum librum unum.

Et alia plura.

Alle diese verschiedenen Werke schrumpfen nun bei näherer Betrachtung in ein einziges zusammen, welches allerdings, wie die meisten den Mufsestunden des Klosterlebens gewidmeten weltlichen Sammlungen, durch Aenderungen, Auslassungen und Einschiebungen der Abschreiber vielfache Umgestaltung erfahren hat, so dafs

einer oberflächlichen oder gar einer nur auf Titel und Anfangswörter gerichteten Betrachtung jede einzelne Handschrift leicht als ein besonderes Werk erscheinen konnte. Das ist im siebzehnten und achtzehnten Jahrhundert der Fall gewesen: so viele Handschriften bekannt waren, so viele Parabelsammlungen wurden dem Odo zugeschrieben, und zur Aufklärung des Sachverhalts wird es daher genügen, die einzelnen Handschriften kurz zu beschreiben; da aber eine jede dieser Handschriften ihre besondere Geschichte hat und bei dem Wechsel ihres Besitzers oder ihres Aufbewahrungsortes in den verschiedenen literärgeschichtlichen Werken verschieden bezeichnet ist, so wird dabei eine neue Reihe von Irrthümern beseitigt: die scheinbar bedeutende Anzahl der angeführten Manuscripte wird in ähnlicher Weise zusammenschmelzen, wie die Werke des Odo selbst. Nach Tanner's Angabe befinden sich zunächst zwei Handschriften in Cambridge, bezeichnet K, 17, 479 und Misc. L, 457. Sie gehören der Bibliothek von Corpus Christi College, tragen dort die Nummern 441 und 481, und stammen aus dem Vermächtnisse des Erzbischof von Canterbury, Matthew Parker. In beiden ist der Name Odo's genannt, die eine hat den Titel: 'De brutis animalibus et volatilibus', die andere: 'Parabolae'; der über die Manuscripte aus Parker's Vermächtnisse von Edw. Nasmith angefertigte Catalog ist 1777 erschienen. Zwei andere, ebenfalls in Cambridge, aber im Collegium S. Benedicti aufbewahrte Handschriften finden sich unter no. 1660, 18 und 1399, 23 in Catal. Cod. Mss. Angl. et Hibern. Oxon. 1697 verzeichnet. Sie tragen gleichfalls den Namen Odo's und die eine ist betitelt: 'De brutis animalibus', die andere: 'Parabolae ad laudem ipsius qui est Alpha'. Ob beide Paare identisch sind, kann ich bei der für Auswärtige fast absoluten Unzugänglichkeit der meisten durch Vermächtnisse in den Besitz der englischen Collegiums-Bibliotheken gelangten Manuscripte leider nicht entscheiden; unter allen Umständen wird das erste die Sammlung enthalten, welche in den literärgeschichtlichen Werken 'Bestiarium vel Brutarium' genannt zu werden pflegt, und der

Anfang 'Iverunt ligna' kennzeichnet, es ohne Weiteres als hierher gehörig, während das zweite möglicher Weise ein theologisches Werk sein könnte, und in diesem Falle aufserhalb des Kreises der gegenwärtigen Betrachtung stehen würde. Eine weitere Handschrift soll im Collegium S. Petri zu Cambridge aufbewahrt werden, mit den Worten 'Iverunt ligna' beginnen und 'sechzig Nummern' umfassen.

Die drei hierher gehörigen Handschriften der Oxforder Bibliothek stammen aus dem Nachlasse des Mr. Douce. Keine derselben trägt den Namen Odo's. Die erste ist im Cod. Douce no. 88 enthalten, in dem sie Bl. 34—48 einnimmt. Sie hat zwei Prologe; der erste beginnt: 'Beatus Basilius', der zweite: 'Aperiam in parabolis', während der eigentliche Text anfängt: 'Venerunt ligna', und 68 Nummern enthält. Die zweite Handschrift ist ein Bruchstück im Cod. Douce no. 101, Bl. 82 bis 89, und umfafst 21 Capitel, deren beide ersten der zweiten und dritten Nummer des im Folgenden abgedruckten Textes entsprechen. Die dritte, Ms. Douce 169, no. 6 ist am Ende dem Hugo von St. Victor zugeschrieben; ihr Anfang lautet: 'Aperiam in parabolis os meum', das Ende: 'Expl. proverbia m. Hugonis de s. V.' Sie enthält 86 Nummern; da aber die ganze Reihe der Capitel 66 bis 86 in keinem der übrigen Manuscripte sich findet und deshalb ohne Zweifel von einem späteren Abschreiber beigefügt ist, so bleiben als Odo's Eigenthum höchstens die 66 ersten Nummern übrig, diese enthalten aber sechs im Ms. Douce 88 nicht befindliche Stücke (wogegen acht dort gegebene fehlen), und die Vorlage dieser Recension war also ebenfalls ein 'Opus sexaginta parabolarum'.

Douce, Illustr. 2, S. 344, erwähnt als eine fernere Handschrift den Cod. 292 aus der Bibliothek der Royal Society in London. Sie gehörte zu der Sammlung eines Earl of Arundel, welche indessen seit dem Jahre 1831 unter dem Namen der 'Arundel Manuscripts' in der Bibliothek des Britischen Museums aufbewahrt wird. Diese Handschrift ist das von den Literärhistorikern

'Narrationes' genannte Werk. Sie enthält 44 bis 46 Stücke (je nach der Weise der Zählung), welche Bl. 12[a]—24[b] des Quart-Codex füllen, und ist um die Mitte des dreizehnten Jahrhunderts geschrieben; als die älteste und ursprünglichste Recension wird sie im Folgenden zum Abdrucke gebracht.

Das ist Alles, was von Handschriften des Odo'schen Werkes in England bekannt geworden ist; die Codd. Harl. 219 und Addit. 11, 579 des Britischen Museums enthalten zwar eine reiche Auswahl aus den Parabeln Odo's, sind aber so dicht mit fremden Bestandtheilen untermischt, dafs sie als selbstständige Compilationen der Abschreiber gelten müssen.

In Flandern werden zwei Handschriften nachgewiesen, die eine von Oudin, 2, 1624: 'Opus sexaginta parabolarum, cujus initium: Quoniam ut dicit beatus Gregorius, in Bibl. Abbatiae Dunensis Brugis in Flandria' die andere von Visch: 'Aliud parabolarum opus, incipiens: Aperiam in parabolis os meum etc. apud Carthus. et Carmelitas Gandavi'. Beide sind vielleicht identisch mit der Handschrift no. 254 der Bibliothek zu Arras, welche auf Bl. 203—212 achtzig Capitel enthält, und aus der Mone im Anzeiger Jahrg. 4, 1835, Sp. 355, später auch Édél. du Méril, in Poésies inédites du moyen âge, Par. 1854, S. 121, 140 und 249, einige Mittheilungen gemacht hat. Da Mone den Namen Odo's nicht erwähnt, so scheint derselbe in der Handschrift nicht angegeben zu sein, obwohl Du Méril den Verfasser nennt.

In Deutschland war bis jetzt keine Spur einer Handschrift bekannt geworden, erst vor Kurzem habe ich in dem Cod. theol. lat. quart. 10 der Berliner Bibliothek auf Bl. 144 und 145 den acht Capitel enthaltenden Anfang einer Abschrift des 15. Jahrh. gefunden. Die Blätter sind übrigens verschrieben oder verbunden, wie aus den Endworten von 145 'O sancte martine' und den Anfangsworten von 144 'Succurre avicule tue' (Odo, cap. 42) hervorgeht. Das Bruchstück beginnt ohne den Namen Odo's und ohne Einleitung: 'Iverunt ligna' wie die

Narrationes, enthält aber mehrere in den mir näher bekannten Handschriften nicht befindliche Stücke.

Endlich kann ich noch eine letzte Recension nachweisen, die indessen im Originale nicht mehr vorhanden zu sein scheint, sondern nur in einer spanischen Uebersetzung, in dem Libro de los Gatos, welches den Lesern des Jahrbuchs aus der Uebersetzung und Abhandlung von H. Knust in den beiden ersten Heften des sechsten Bandes hinreichend bekannt ist. Knust war der Wahrheit sehr nahe, als er sagte, der Verfasser des Libro de los Gatos müsse die Narrationes des Odo gekannt haben; er hat sie übersetzt, und zwar so wörtlich, dafs bis auf Abweichungen, unter denen die bedeutendste vielleicht die Auslassung eines Bibelspruches ist, wo mehrere solcher Sprüche sich unmittelbar folgen, und für welche meistens noch jetzt die Veranlassung in einer unlesbaren Stelle oder einem unverstandenen Ausdrucke nachgewiesen werden kann, dafs bis auf diese Abweichungen die deutsche Uebersetzung des spanischen Werkes vollkommen so gut als eine Uebersetzung aus dem lateinischen Originale gelten könnte. Die Anzahl und die Reihenfolge der Stücke weicht von dem hier abgedruckten Texte allerdings bedeutend ab, aber das ist auch bei allen übrigen Handschriften der Fall und eine Vergleichung der Narrationes und des Libro de los Gatos wird den Zusammenhang beider auch in der äufseren Form noch deutlich erkennen lassen:

Narrat. 7—17, 19, 20—23, 24, 26, 28, 30, 32, 40—44.
= Gatos 44—53, 40, 24—27, 54, 55, 56, 57, 58, 1— 5.

Noch schlagender tritt dieser Zusammenhang in einer Vergleichung mit Ms. Douce 88 vorher:

Douce 8—10, 11, 14, 15, 16—17, 18, 19, 20, 21—23.
= Gatos 1— 3, 5, 9, 11, 13—14, 16, 18, 15, 19—21.
25, 26, 27, 28—37, 42—43, 45—54, 55—58, 59, 61, 63.
22, 23, 58, 28—37, 40—41, 44—53, 24—27, 54, 55, 56.

Es ergiebt sich daraus zur Evidenz, dafs das Libro de los Gatos die ängstlich treue Uebersetzung einer besonderen, wahrscheinlich untergegangenen Recension des Odo'schen Werkes ist, welche in ihrer Anordnung dem

Ms. Douce 88 nahe stand, aber auch einzelne den hier abgedruckten Narrationes eigenthümliche Stücke in sich faſste. Sie enthielt ferner unter no. 6 und 12 die beiden, wie es scheint, auſserdem allein im Ms. Douce 169 vorkommenden Nummern 20 und 24, so daſs nur ein sehr geringer Rest von Stücken übrig bleibt, der sich in den ihrem Inhalte nach genauer bekannten Handschriften nicht findet, der aber mit an Gewiſsheit grenzender Wahrscheinlichkeit in den bis jetzt bloſs dem Titel nach bekannten enthalten ist.

Was endlich den Abdruck des folgenden Textes anlangt, so liegt demselben eine mit Erlaubniſs der Bibliotheks-Verwaltung von mir genommene Abschrift des Ms. Arund. 292, Bl. 12—24 zu Grunde, die in Beziehung auf den Text nur die offenbarsten lapsus calami berichtigt, und auch diese meistens unter dem Texte angemerkt hat, während rücksichtlich der Schreibung nur die Lautverschiedenheit von i und u hervorgehoben ist, um die Lesbarkeit der barbarischen Sprache zu erleichtern. Die in eckige Klammern eingeschlossenen Wörter bezeichnen nicht Lücken des Textes, sondern nothwendig erscheinende Einschiebungen des Herausgebers.

---

[fol. 12.]. *Narrationes magistri odonis de Ciringtonia* capitulum primum.

*Quomodo* [ligna] *elegerunt sibi regem.*

Iverunt ligna ut ungerent super se regem et dixerunt [olive]. Impera nobis. Que respondit. Nuncquid possum relinquere pinguedinem meam quam dii utuntur et homines. ut inter ligna promovear? Venerunt ad arborem ficum et dixerunt. Super nos regnum accipe. Respondit. Nuncquid possum deserere dulcedinem meam. Fructusque suavissimos. ut inter alia ligna promovear? Venerunt ad vitem. ut imperaret eis. Que respondit. Nuncquid

possum deserere vinum quod letificat deum et homines? et noluit promoveri. Dixeruntque ligna ad rampnum. Veni impera nobis. Respondit rampnus. Si vere regem me constituitis venite et sub umbra mea requiescite. Si non vultis, egrediatur ignis de rampno. et devoret cedros libani.

Mistice ligna significant homines silvestres, sc. monachos congregatos sine pastore. Veniunt ut eligant olivam aliquem justum. Qui respondit. quod non vult relinquere pinguedinem caritatis. et dignitatem contemplationis quod significat justum. qui contemplando frequenter degustat quam suavis quam dulcis est dominus. Sicut est virtus bone operationis et quia in dignitatibus multe sunt amaritudines. multe tribulationes. et ideo non vult dulcedinem suam pro dignitatibus commutare. Vinea est magister justus gaudens spirituali illaritate. qui dicit. Gaudium nostrum est testimonium conscientie nostre. Quando multe sunt amaritudines. multe tribulationes in fastigio dignitatis. Et ideo non vult promoveri. Unde taurinensis [1]) canonicus. cum respueret electionem, cito transivit. et socio suo apparuit. Quesitus quare non recepit episcopatum, respondit. Si fuissem de numero episcoporum, fuissem de numero dampnandorum. Item cum magister h. fn̄s [2]) fuisset episcopus meldensis. et visitavit socios suos parisius dixit [12ᵇ]. Si haberem inimicum et desiderarem ei aliquid pessimum, orarem ut deus faceret eum episcopum. et hoc pro maxima maledictione reputarem. Rampnus inutilis et infructuosus libenter regnum recipit. Rampnus est frutex qui nullum fructum facit sed spinas ex nimia siccitate emittit. Sic impius qui nullam habet virtutem. sed vitia aspera. dicit eligentibus se. requiescite sub umbra mea. Multa enim bona promittit. sed ignem superbie et avaritie de se emittit. et sic ligna et subditos per pravum exemplum

---

1) Cod. Berol. cantuarensis.

2) Die Gallia christiana bietet keine zuverlässige Auflösung dieser Anfangsbuchstaben; der Cod. Berol. hat Gwillus.

urit. Ita sichimithe [1]) elegerunt abimelech qui eos combussit. *De formicis* [2]). Simile. formice elegerunt sibi lignum in regem et postea elegerunt serpentem qui devoravit eos.

## II.

### *Qualiter pulli elegerunt sibi regem* [3]).

Pulli celebraverunt capitulum. ut eligerent sibi regem. Dixit unus sapientior aliis. Eligamus columbam animal simplex. Quia nec picat nec laniat. nec aliquem nostrorum ledit. et fecerunt sic. Columba animal simplex conversabatur simpliciter inter eos. Dixerunt pulli. Rex noster nichil valet. quoniam non percutit neque laniat. Dixerunt alii. Deponamus eum. Et respondit unus. Ovem regem eligamus. Dixerunt ad invicem. Eligamus milvum. Factumque est ita. Milvus vero rex constitutus. uno die cum rostro suo et ungulo. unum pullum interfecit et devoravit. et postea alium. et tertium. Et sic per pravum regem afflictus est populus.

Sic plerique non sunt contenti de benigno rege. Simplici episcopo. Innocenti abbate. eligunt perversum qui omnes destruit. Ideo est necessarium quandoque prelatis subditos percutere pietate et quandoque pungere, ne superbiant. nec ex nimia afflictione tristentur.

## III.

### *De quodam abbate et monachis suis.*

[13] Quidam abbas dedit monachis suis tria fercula. Monachi ad invicem dixerunt. Iste tria fercula dat nobis. rogemus deum quod cito moriatur. et sive ex hac causa sive ex alia. cito defunctus est. et constitutus est cito alius. qui tantum dedit illis duo fercula. Irati igitur

---

1) rect. Sechemithae.

2) De formicis — devoravit eos fehlt Cod. Berol.

3) Cod. Berol.: . . . regem. Galline semel elegerunt serpentem in regem, qui devoravit eos.

monachi et contristati, dixerunt. Nunc magis orandum est. quia unum ferculum subtractum est. quod deus subtrahat ei vitam suam. Tandem mortuus est et substitutus est tertius. qui duo fercula subtraxit. Irati igitur monachi dixerunt. Iste pessimus est inter omnes. quia fame nos interficit. Rogemus deum ut cito moriatur. Dixit unus monachus. rogo deum ut det ei longam vitam. et manuteneat eum nobis. Alii dixerunt ad illum. quare hoc diceret. qui ait. Video quod primus fuit malus. secundus vero pejor. et timeo quod cum mortuus fuerit iste. substituetur [1]) aliquis in loco ejus qui omnes nos fame perimet. Unde per proverbium dicitur. [Seilde comed se betere.] [2])

## IV.

*De scarabone et uxore sua.*

Scarabo volans per patriam transivit per pulcherrimas arbores florentes: et per pomeria et rosas. et lilia. in locis amenissimis. tandem projecit se in sterquilinum. ubi erant stercora equorum. et invenit ibi uxorem suam. que quesivit unde veniret. et ait scrabo. Circuivi terram et transvolavi eam. Vidi flores amigdalarum et liliarum et rosarum. sed nuncquam vidi ita locum amenum. sicut isto demonstrato sterquilinio.

Sic plerique clerici. monachi. laici. audiunt vitas patrum. transiunt per lilias convallium. per rosas martyrum. per violas confessorum. sed nuncquam videtur eis ita placidum et ita amenum sicut meretrix. [13[b]] sicut taberna. sicut exercitium cantuum quod est sterquilinium fetidum et congregatio peccatorum. Ideo dicitur in ecclesiastico. IX. Omnis mulier que est fornicaria. sicut stercus

---

[1]) Orig. substuetur.

[2]) Für das Sprüchwort sind im Orig. zwei Zeilen freigelassen; am Rande von einer Hand des 15. Jahrhunderts: Seldum cumeth the better. Douce Cod. 101, no. 2: Syldem ys the later prophete the better. Douce 88, no. 3: Seilde comed se betere, wonach hier die Lücke ausgefüllt ist. Vgl. Shakesp. King Rich. III, 2, 3: Seldom comes the better.

in via conculcabitur [1]). Maledictus et innaturalis talis scrabo. talis impius. cui plus sapit stercus peccati quam cristus. loca diaboli quam ecclesia dei. stercora arundinum que excecant oculos eorum, quam vitae et exempla sanctorum.

## V.

### *De corvo et pullo columbe.*

Corvus semel rapuit pullum columbe. et venit columba ad nidum corvi supplicans ut redderet ei pullum suum. Et ait corvus. Scisne cantare? Et ait columba. scio. sed non bene. Et ait corvus. canta mihi. Et cantavit columba ut scivit. Et ait corvus. Canta melius. aut pullum non habebis. Et ait columba. Non possum nec novi melius cantare. Respondit ei corvus. Pullum igitur non habebis. Et corvus cum uxore sua pullum columbe devoraverunt.

Sic divites et ballivi rapiunt bovem et oves alicujus simplicis. et imponunt ei delictum et calumpniam. venit simplex et petit pignus vel ut liberetur. promittit . . V. solidos [2]) vel plus vel minus. secundum suam facultatem. Dicit ei ballivus. Frater nescis melius cantare? Nisi melius cantaveris pignus non habebis. Dicit simplex. Non novi nec possum melius cantare. quia egerius sum et pauper. et plus non possum dare. Tunc dives vel ballivus vel pignus retinet, vel aliter pauperem affligit. et sic eum devorat.

## VI.

### *De divite et vacca viduae.*

Quidam dives multas vaccas habuit. et quedam vidua ei subdita habuit unam solam et pinguem. Ait dives servo. Illa vetula pinguissimam habet vaccam. vade pro illa. et fecit sic. et ait vidua. Quare dominus meus aufert

---

[1]) Eccl. 9, 10.
[2]) Orig. solid.

a me unicam vaccam meam. nonne multas [14] habet? Nichilominus serviens vaccam adduxit. et dominus eam interfici jussit quia pinguis erat. et fecit partem decoqui et sibi ad prandium afferri. Sed in primo morsello strangulatus est. Unde ysaias. ve tibi qui predaris. nonne ipse predaberis? [1]) Iste depredatus est vaccam vidue. et diabolus depredatus est animam suam.

## VII.

*De simplicitate hominum de Wilebege.* [2])

Quidam simplices ut dicitur de Widebege erant. qui ad terminum debuerunt solvere censum domino suo. et non habuerunt nuncium qui ita cito posset negotium peragere. dixerunt ad invicem. Quid faciamus quia terminus [3]) adest? Dixerunt quidam. Lepus [4]) est animal velox. suspendamus in collo ejus bursam cum censu. et signemus [5]) ei quod cito deferat ad curiam domini nostri. et fecerunt sic. Et lepus cum bursa et censu cucurrit ad nemus quantum potuit. et homines nesciebant quo devenit.

Sic plerique faciunt cum venerint questores de haupas. vel sancti Antonii. vel runcevalenses. multa promittunt. multa mendacia multiplicant. homines simplices eis credentes multas oblationes eis faciunt. At illi cum oblatis equos ascendunt et sicut lepus velociter [6]) affugiunt. ita quod datores nesciunt quo [7]) deveniunt. forsitan eadem die vel nocte cum grassis meretricibus oblationes expendunt. Ideo dicit Augus. tene certum. et dimitte incertum. hoc est dicendum. Elemosinas tuas da certis personis vicinis tuis. pauperibus verecundis. quos novisti indigere.

---

[1]) Isai. 33, 1.
[2]) Ms. Arras: deylebey, Mone, 358.
[3]) Orig. terminum.
[4]) Ms. Arras: Riccardus, Mone, 358.
[5]) Orig. signamus.
[6]) Orig. volociter.
[7]) Orig. quod.

et maxime domesticis fidei. Item Similiter. sunt quidam principe's qui ruine proprie gentis imminent. Extraneis vero largissime subveniunt. et illi cum donis affugiunt. et nescitur quo deveniunt.

## VIII.

### *De formica.*

Formice colligunt cumulum frumenti in estate ut vivant [14[b]] in yeme. et veniunt quandoque porci[1]) et totum dissipant et comedunt.

Sic multi multotiens multa congregant. et veniunt latrones et ballivi principis. vel consanguinei. et totum consumunt quantum relinquerit alienis divitias suas.

## IX.

### *De lupo defuncto.*

Contigit quod lupus defunctus est. Et leo bestias congregavit. et exequias celebrari fecit. Lepus aquam benedictam portavit. yricii[2]) cereas portaverunt. hirci campanas pulsaverunt. Melotes foveam fecerunt. Vulpes mortuum in feretro portaverunt. Berengarius[3]). s. ursus missam celebravit. Asinus epistolam legit et bos evangelium. Missa celebrata et yselgrimo sepulto, de bonis ipsius. animalia splendide comederunt. et simile funus desideraverunt.

Sic plerumque contingit frequenter aliquo divite raptore vel usurario mortuo. Abbas vel prior conventum bestiarum. i. e. bestialiter viventium facit congregari. Plerumque enim contingit. quod in aliquo conventu religiosorum non sunt nisi bestie. unde sunt leones per superbiam. lepores per mentis levitatem. hircii fetantes per crapule superfluitatem. Iricii per metum, quia trepidaverunt timore. ubi non erat timor. quantum timent amit-

---

1) Orig. porco.

2) i. e. hericii.

3) Ms. Arras: Beregarus, Mone, 358.

tere temporalia ubi non est timendum. sed non timent amittere eterna ut est precipue timendum. Boves dicuntur pro terrenorum labore. quia plus laborant in terrenis quam in celestibus. Non enim sunt boves abrahe. sed illius qui ad cenam venire recusavit. Sap. Ejice derisorem et exibit cum eo jurgium [1]).

## X.

### *De rusticitate canis.*

Contigit quod canis faceret [2]) rusticitatem suam super congregationem jungorum [3]). et unus juncus bene stimulavit [4]) posteriora ejus et canis recessit longius. et super jungos latravit. [15] Dixit juncus. Melius volo quod latres me a longe quam coinquinares me de prope.

Sic melius est expellere perversos a societate. licet latrent per detractationem. quam coinquinari per societatem eorum.

## XI.

### *De unicorni.*

Quidam unicornus secutus est unum hominem. Qui cum fugeret, invenit arborem in qua erant poma pulcra. Subter vero erat fovea. serpentibus. Bufonibus. et reptilibus plena. hanc arborem rodebant duo vermes, unus albus et alius niger. homo ascendit arborem et pomis vescitur et frondibus delectatur. et non attendit quod duo vermes radices arboris rodebant [5]). Que cecidit. et miser homo in puteum corruit.

Mistice unicornus est mors. cui nemo potest resistere. Arbor est mundus. cujus poma sunt diversa delectabilia. sc. cibi. et potus. pulcre mulieres et hujusmodi frondes. Duo vermes arborem rodentes sunt dies et

---

1) Proverb. 22, 10.
2) Orig. facere.
3) Orig. luporum.
4) Orig. simulavit.
5) Orig. ardebant.

noctes que omnia consumunt. Miser homo inprovidus delectatur in hiis pomis. et non attendit donec corruat in puteum inferni. ubi sunt diversa genera reptilium. miserum hominem semper torquentium. Stat valde securus, qui protinus est ruiturus.

## XII.

*De volpi et nauculo.*

Vulpes semel voluit transire aquam per navem. et promisit nauculo mercedem. Nauclerus [1]) vulpem in navi ultra flumen transvexit. Nauculus mercedem postulavit. Volpes respondit. bene solvam. Et mingit in cauda sua et aspersit in faciem nauculi. Qui ait. Retribuit mihi pessimam mercedem. Unde exit proverbium. Totum laborem suum perdit. qui iniquo servire paratus est [2]).

## XIII.

*De simia et nucleo.*

[15b] Simia libenter comedit nucleum quia dulcis est. sed quando gustat de cortice. et sentit eius amaritudinem, nucleum iratius relinquit et nucem projicit.

Sic est de stolidis hominibus. quia sub amaritudine pene presentis latet gaudium vite celestis. Sed stultus propter hanc amaritudinem. quia non vult jejunare. vigilare nec aliquam amaritudinem sustinere. dimittit. et amittit dulcedinem vite eterne.

## XIV.

*De testudine et domo sua.*

Testudo portat domum suam super dorsum suum. unde parum incedit et parvam dietam facit. Igitur divites et episcopi qui cum quadrigis utensilibus. vasis ar-

---

[1]) Orig. Nauclerius.

[2]) Ms. Arras:

Officium dico perdit, qui servit iniquo.
Puppe canis littus pro munere reddit hiatus. Mone, 359.

genteis. et tota domo incedunt [1]). et ideo tarde veniunt ad paradisum. Unde psalmus divitie si affluant nolite cor apponere [2]). Ibi dicit sacerdos. Non sunt vituperande divitie quibus mercamur regnum celorum. Item ad thimotheum. Qui volunt divites fieri, incidunt in varias temptationes. et laqueos diaboli [3]). Non aborret apostolus divitias. sed morbum divitiarum que est superbia. Quando enim videt dives se magna familia stipatum. pulcra vasa. equos pingues habentem et hujus modi. superbit. et hoc est morbus et vermis divitiarum.

Sicut vermis rodit arborem per terram quod corruit. ita vermis sc. superbie altos homines et superbos rodit quod corruunt in puteum inferni. Plerique cum sunt qui possident divitias, sed non amant. nec cor apponunt. nec ut pauperibus distribuant [adduci possunt].

## XV.

### *Item de testudine.*

Testudo duo cornua erigit. sed cum palea vel spina tanguntur, cornua se retrahunt. et intra testam se includunt.

Ita est de episcopis cornutis, quando levi tribulatione vel adversitate tanguntur. [16] cornua sua retrahunt. et quandoque fugiunt [4]) quandoque in latibulis se includunt. et non opponunt se muros pro domo domini.

## XVI.

### *De aranea.*

Aranea. quando venit musca in telam suam. fortiter velat. et muscam capit et interficit. Quando venit brudo vel vespa sonum faciens. Aranea in foramen suum fugit.

Sic est de episcopis quibusdam et ceteris prelatis. Quando pauper mendicus incidit in rete eorum per deli-

---

1) Orig. incendunt.
2) Psalm 61, 11.
3) 1 Timoth. 6, 9.
4) Orig. fingunt.

ctum vel falsam accusationem. illum arripiunt ardenter. et comedunt. Sed cum dives venit et minatur. Tunc abscondit se episcopus vel prelatus. Unde. Osee. Loquente [1]) effraim. horror invasit israel [2]). hoc est. comminante divite. horror invasit prelatum meticulosum.

## XVII.

*De volpe esuriente.*

Vulpes quandoque esurit. fingit se mortuam. et jacet in plano. et linguam ejicit. Venit corvus vel milvus. credens predam invenire. venit ut capiat linguam. et capitur a vulpe et devoratur.

Sic diabolus fingit se mortuum. quia nec auditur nec videtur. et ejicit linguam suam. hoc est omne illicitum delectabile et concupiscibile. sc. pulcra mulier. cibus delicatus. vinum sapidum. et hujus modi que sunt illicita. capit homo. capitur a diabolo.

## XVIII.

*Simile.*

Aliud simile. Assatur caseus et ponitur in muscipula. quem cum sentit ratus, intrat muscipulam. caseum capit. et capitur a muscipula.

Sic est de homine illicito. caseus assatur. quando mulier ornatur. paratur. ut stultos ratos alliciat et capiat. Capis mulierem fornicando, et caperis a diabolo. Unde glosa super Psalmum. predam quam cupis in muscipula est. capis alienum. et caperis a diabolo.

## XIX.

*De volpe et murilego.*

[16[b]] Vulpes [3]) obviavit murilego [4]). cui dixit. scisne multa ingenia? Respondit murilegus. Quando canes

---

[1]) Orig. Ybulate.

[2]) Osee, 13, 1.

[3]) Ms. Arras: Vulpes sive Reynardus, Mone, 357.

[4]) Ms. Arras: Tebergo i. e. catto, ibid.

me secuntur, arborem ascendo. et canes procedunt. et sic multotiens evasi. Et tu scis pluria ingenia? Respondit vulpes. Scio. et plenum saccum habeo. et XVIII. fraudes. ita quod multotiens canes evasi. et venatores. et gallinas et anseres. et multas aves cepi. Veni mecum et docebo te plura. Qui respondit libenter. et sequebatur vulpem. Venerunt autem venatores et canes latrantes. quos cum audivit catus, ait. Ecce inimici nostri. Respondit volpes. non sint tibi cure. bene te defendam cum artificiis meis. et canes appropinquaverunt. Et ait catus. Jam timeo. Ait volpes. Non cures. Canes vero magis ac magis appropinquaverunt. Certe dixit catus. nolo adherere artificio tuo. et saltavit super arborem. et canes dimittentes catum. currebant post volpem. et ceperunt eum quidam per capud. alii per dorsum alii per crura. Et catus sedens in arbore securus, dixit. Reinarde reinarde. aperi sacculum tuum. Nam omnia artificia tua non valent tibi fabam. Et sic miserabiliter laniatus est reinardus.

Mistice volpes est placitator causidicus fraudulentus. qui tot exceptionibus et replicationibus fraudibus et mendaciis habundat. quod habet sacculum plenum et XVIII. fraudes. Catus signat simplices qui sciunt unum bonum artificium tantum. sc. salire in arborem crucis vel in celum. Veniunt demones venatores animarum et canes infernales et discurrunt per silvam istius mundi. Simplices vero saliunt in altitudinem bone vite tandem in celum. Fraudulenti si quidem a talibus canibus rapiuntur. Et quidam demones te[17]nent miserum per capud. alii per brachia. alii per renes. et tunc potest dicere justus qui ereptus est de laqueo venantium. Reinarde. R. aperi sacculum tuum. omnes fraudes tue non valent fabam.

## XX.

*De volpe et gallinis.*

Vulpes esuriens et algens venit ad gallinarium et rogavit gallinas ut aperirent ei. Et dixerunt. Nolumus aperire tibi. quia inimicus noster es. et semper nobis no-

cuisti. Et volpes. Per omnes sanctos vobis juro. quod nichil mali vobis faciam. Dixerunt galline. Non credimus tibi. Dicit volpes. Bene poteritis credere. quia jam fame et frigore confectus [1]) debeo istam vitam terminare. Et si mortuus fuero, imputabit vobis deus. Gallus et galline pietate ducti. hostium aperuerunt. Vulpes vero intravit et parum quievit. et calefactus est. tandem promissione oblitus, accepit unam gallinam. interfecit et comedit. et postea aliam. et omnes turbavit.

Vulpes est aliquis pauper et fraudulentus. ut bene comedat. petit ut hostium alicujus claustri eidem aperiatur, ut possit inter simplices monachos vivere. Alioquando si in seculo pereat. dicit quod deus a monachis animam suam requiret. Religiosi autem moti, ingressum ei concedunt. et in tempore prelatos quiescit. Sed cum professus fuerit, omnes socios turbabit. plura cibaria. plures vestes exigendo. aliis invidendo. aliis detrahendo. alios supplantando. alios ad peccatum alliciendo. alios accusando. et sic omnes turbabit.

## XXI.

### *De volpe.*

Vulpes ita erat nota sua pravitate, quod oves optime se custodiebant. ita quod non exierunt terminos suos. nec a conspectu canum qui eos custodiebant. Cogitavit ergo volpes quod [17[b]] faceret. et sibimet dixit. Pellem ovinam induam. et inter oves me mittam. et tunc potero cum tempus habuero. agnos et oves comedere. et sic fecit.

Similiter de plurisque religiosis. qui habent alba vestimenta quasi oves cristi. Hii sunt falsi prophete qui veniunt in vestimentis ovium intrinsecus autem sunt lupi [2]) rapaces. [3]) et volpes fraudulenti facti sunt monachi. falsi predicatores. falsi religiosi. qui nil aliud querunt a divi-

[1]) Orig. confecto.
[2]) Orig. a. s. l.
[3]) Matth. 7, 15.

tibus. nisi terras. vineas. denarios. et vicinos suos super alios homines infestant. Unde mallem habere vicinum paganum. vel judeum. quam talem religiosum. Si vero crederem quod albe vestes me sanctificarent, honerarem collum meum quantum possem portare.

## XXII.

*De quodam comite.*

Quidam comes solebat stratam pupplicam spoliare. Homines vero jam erant premuniti. et quando a remotis partibus ipsum viderunt. fugerunt. et quot potuerunt. se armaverunt. et descenderunt. At comes predictus induit se et suos capis monachorum sisterciensium. et venit post consortium mercatorum. qui respicientes. viderunt illos indutos vestimentis ovium. dixerunt. Hic veniunt boni homines. secure possumus incedere. et paulatim incedebant [1]. Comes cum suis insecutus est eos. et capas festinanter deposuerunt. et in mercatores irruerunt et penitus spoliaverunt.

Hoc idem faciunt quidam religiosi. Veniunt ad divitem infirmum. et si possunt sub specie sanctitatis. omnibus bonis ipsum spoliant.

## XXIII.

*De quatuor animalibus.*

Ovis alba. ovis nigra. asinus et hyrcus semel de religione contendebant. Ait alba. Ecce quam album pellem porto. hoc signat mundiciam et innocentiam. quam interius habeo [2]. Oro. [18] plus omnibus valeo. Dixit nigra. Ego niger exterius. sed interius formosa. Quia mundo sum nigra et turpis et despectabilis. et ego similiter mundum turpem reputo et despicio. Asinus ait. Ego sum sanctior. quia crucem in humeris porto. et imitor crucifixum. et altius aliis clamo. Ait yrcus. Sed ego sanctior omnibus. utor cilicio quod fit de pilis caprarum.

---

[1]) Orig. incendebant.
[2]) Orig. habent.

habeo barbam prolixam, quam nunquam radi facio. ne appaream pulcher in mundo.

Mistice istis quatuor animalibus. fere omne genus religionis designatur. Per ovem album omnes qui utuntur vestibus albis. ut cistercienses. premonstratenses. ordinum sancte trinitatis. et hujus modi. Per ovem nigram omnes utentes nigris vestibus. ut nigri monachi et canonici. Per asinum qui crucem in scabulis portat. omnes qui crucem pretendunt. ut hospitalarii. templarii. et hujus modi. Per hircum barbatum, grandimontenses. et conversi cistercienses quia barbas habent prolixas et radi non permittunt. Isti quandoque inter se contendunt. quis ordo melior. Oves albe et nigre. non habent aliam sanctitatem. quam vestes albas et nigras. Sunt enim de numero illarum ovium. de quibus psalmista. sicut oves in inferno positi sunt. mors depascit eos [1]). Similiter templarius sive hospitalarius non aliam in carne et corde crucem habet nisi ut carnem cruciet a vitiis luxurie. et gule. et mentem a concupiscentiis avaritie et superbie. Aliter sunt asini diaboli. asini inferni. qualemcuncque crucem bavilant. quamcuncque altius clamant. Similiter barbati. qualemcuncque barbam habent. nunquam intrabunt in gloriam. nisi in corde habeant gratiam. et coram deo et hominibus bonam vitam. Versus. Si quem barbatum faciat [18b] sua barba beatum. In mundi circo non esset sanctior yrco. Sanctum nulla facit. nigra. can dida. vestis ovina. Nec quemquam justum facit nuncquam crux asinina.

## XXIV.

*De traha et bufone.*

Traha semel transivit super bufonem. et unus dominus percussit eam in capite. alius in corpore. alius in renibus. Et ait bufo. Deus confundat tot dominos.

Ita potest dicere capellanus. Archidiaconus petit procurationem. officialis struellos. armiger. soculares. tro-

---

1) Orig. m. d. p. e.; Psalm. 48, 15.

tarius camisiam. vel pecuniam. Similiter. bavilus. subbavilus. portarius regis. conservientes sui. tota die petunt pecuniam a paupere sacerdote. et tunc potest dici. Deus confundat tot dominos.

## XXV.

### *De falcone et milvo.*

Falco semel cepit milvum. et firmiter cum uno pede tenuit. Et ait falco. Miser. nonne habes tam grande corpus. capud et rostrum sicut et ego. pedes et ungues ita fortes. quare permittis ut ita te teneo. et cito interficiam? Respondit milvus. Bene scio quod sum fortis. et corpus et membra habeo. et ita rostrata sum. sed cor mihi deficit.

Sic plerique ita sunt robusti ut alii. ita potentes, ita divites ad expensas faciendas. set non habent cor. Item plerique possent jejunare. et asperitates ordinis servare sicut alii. sed non habent cor.

## XXVI.

### *De muris et cato.* [1])

Mures habuerunt semel consilium inter se. qualiter se a cato possent premunire. Et ait quidam mus sapiens. Ligetur campanella in collo ejus, et tunc poterimus ipsum quocuncque perrexit audire. et insidias ejus precavere. Et placuit omnibus hoc consilium. Et ait unus quidam. Quis ligabit campanellam ad collum cati. Respondit alius. Certe non ego. [19] Et alius. non ego pro toto mundo nollem ei tantum appropinquare.

Sic plerumque contingit. quod clerici. monachi. insurgunt contra episcopum. vel abbatem. vel priorem dicentes. Utinam esset talis amotus. et alium episcopum. vel abbatem. vel priorem haberemus. et placet omnibus. Tandem dicunt. Quis opponet se contra episcopum. vel abbatem. vel priorem? Quis accusabit eum? Alii timentes

---

[1]) Orig. alto.

dicunt. non ego. et sic minores permittunt majores vivere et pre esse.

## XXVII.

*De volatilibus et rosa primula.*

Volatilia semel congregata. invenerunt rosam primulam pulcherrimam. et contendebant ad invicem cui daretur. Et dixerunt. quod avi pulcherrime. Tunc querebant inter se que esset pulcherrima? Quedam dixerunt. quod cicatus. Alie quod columba. Alie quod pavo. Venit bubo et dixit se esse pulcherrimam. et quod debuit habere rosam. Et omnes commote sunt in illum dicentes. Tu es avis pulcherrima per antifrasin. quoniam turpissima. Et expectaverunt de sententia diffinitiva usque mane. In nocte vero clare videt bubo. et aliis avibus dormientibus rosam furatus est. Quo comperto, mane dederunt aves sententiam. quod bubo nuncquam de die volaret, nec inter alias aves habitaret. Et quia in tenebris clarius videret. Et si die appareret. omnes aves ipsum clamore et lesione infestarent.

Rosa ista est beneficium ecclesiasticum. cura animarum. quam dominus super omnia appreciatur. Et sicut rosa est flos florum. ita homo vel anima est dignissima creatura. Cui ergo debetur hec rosa. hec cura. certe pulcherrime avium. que [1]) pulchritudinem habet interiorem. picturam virtutum. Venit autem bubo avis turpissima. sc. [19[b]] impius in vitiis et perversis operibus deturpatus et dicit quod hec rosa debet esse sua. Viri justi rident et derident. et abjudicant ei omne beneficium. Sed justis dormientibus venit bubo filius tenebrarum. qui videt clarius nocte. i. e. negotia tenebrarum scit melius tractare. rusticos excoriare. multas terras. denarios. melius adquirere et conservare. episcopis adulari. Et ita laborant. quod ab episcopis beneficia optinent. Et non intrant per hostium. i. e. amore ihesu cristi. sed aliunde. et ideo fures sunt et latrones.

---

1) Orig. qui.

Aliud simile. Similiter. Monachus qui melius noverit secularia tractare. mendacia multiplicare. obedientias et dignitates in claustro adquirit. Non hii cristum eligunt. sed baraban. Erat autem barrabas latro. Et sic pessimi latrones et a regibus et a romanis et a quibusdam episcopis beneficia impetrant. Set quid erit in die judicii. Certe omnes angeli boni et mali. omnes justi talem bubonem. clamoribus et tormentis infestabunt. quoniam judicium durissimum fiet in hiis qui presunt. quia potentes potenter tormenta patientur. fortioribus fortius instat cruciamentum. Tunc dabitur sententia quod nuncquam hujusmodi bubones inter aves celi volabunt. sed in tenebris exterioribus ubi erit fletus et stridor dentium perpetuo habitabunt.

## XXVIII.

*De mure et cato.*

Mus senilis cecidit in spumam cerevisie quando bullivit. Catus vero transiens audivit murem pipantem. eo quod exire non potuit. Et ait catus. Quare clamas? Respondit. quia exire non valeo. Ait catus. Quid dabis mihi si te extraxero? [20] Ait mus. Quitquid postulaveris. Et ait catus. Si te hac vice liberavero. venies ad me cum te invocavero? Et ait mus. hoc promitto firmiter. Ait catus. Jura mihi. Et juravit ei. Catus vero murem extraxit. et ire permisit. Semel postea catus esurivit. et venit ad foramen muris. et dixit ei. quod ad ipsum veniret. Et ait mus. Non faciam. Ait catus. Nonne jurasti mihi? Respondit. Ebria fui quando juravi. et ideo non teneor.

Sic plerique quando sunt infirmi. vel in periculo positi. promittunt et proponunt vitam emendare. jejunare et hujus modi. Sed cum periculum evaserunt, votum implere non curant. dicentes. In periculo fui. et ideo non teneor.

## XXIX.

### *De quodam Alexandro in periculo posito* [1]).

Dicitur de quodam alexandro quod in mari constitutus et magno periculo positus. promisit deo. quod si ad portum et ad locum securum ipsum duceret, semper bonus fieret. et nuncquam deum offenderet. Quando autem fuit ad portum. et ad locum securum super terram. ait. Jhesu ihesu certe decepi te. adhuc nolo bonus esse.

## XXX.

### *De grangia.*

Dicitur quod grangia quedam plena blado. accensa fuit. que debuit tota comburi. quod videns persona cujus erat grangia, ait. Domine deus. si ignem extinguas, et bladum amore tui pauperibus distribuam. Et statim extinctus est ignis. et bladium liberatum. Sed tantum promisit. et pauperibus non distribuit. Sicut scriptum est. Ad tempus credunt, et tempore restitutionis recedunt.

## XXXI.

### *De pellicano.*

Pellicanus quando pulli sui erigunt rostra. et picant contra ipsum interficit eos. Postea cum videt pullos suos mor[20[b]]tuos pietate motus. extrahit sanguinem de latere suo. Et super pullos suos mortuos respergit. et revivi facit.

Sic adam et eva contra dominum picaverunt. quando transgrediendo prescriptum ipsius, pomum vetitum commederunt. Et ipse iratus picavit contra eos. et interfecit. Et quasi mortui sunt in anima, mortales in corpore. Dominus vero misericordia motus. permisit sanguinem et acquam exire de latere suo. et respersit super filios suos. sc. super humanum genus. et sic revixerunt. Aquam

---

[1]) Orig. positus.

respersit cum baptizantur. Sanguinem, quando in fide sanguinis episcopi salvantur. et quando sanguis ipsius in sacramento sumitur. Ut pellicanus fit patris sanguine sanus. sic genus humanum fit cristi sanguine sanum. Unde vox cristi. Similis factus sum pellicano [1]).

## XXXII.

### *De lupo et lepore.*

Lupus et lepus obviaverunt sibi. Et ait lupus. Super omnia animalia es meticulosum. Auderesne contendere cum aliquo animali? Ait lepus. Ita certe. tecum. Licet grande corpus habes. et ego modicum. Lupus vero indignatus, ait. Certe firmabo decem aureos contra unum. quod te vincam. Ait lepus. Certe placet. dum modo sim securus de ista affirmatione. et ambo dederunt fidejussores. Quo facto, lepus et lupus constituti sunt in campo ad pugnandum. Lupus currebat versus leporem ad capiendum et devorandum. Lepus vero fugam arripuit, et lupus ut valuit insequebatur. Lepus velocius currebat. lupus jam fatigatus gressum sistebat. et super terram se projecit. quia amplius currere non poterat. Et ait lepus. jam victus es. et ad terram prostratus. Quomodo ait lupus. non vis me exspectare. Ait lepus. Certe [21] verum est. Que pugna esset. cum sis in triplo major me. et ore aperto. posses totum capud meum occupare. Ego enim non pugno. nisi cum pedibus fugiendo. Sic sepe pugnavi cum canibus et vici. Et tu victus redde quod debes. Orta est hec contentio. et a leone diffinitum est. quod lupus fuit victus.

Similiter qui vult pungnare cum venere. cum mundo. securius pungnat. et certius vincit [fugiendo]. Unde ad corinth. 1. fugite fornicationem [2]). Ibi dicit sanctus. cum aliis enim vitiis preexpectari conflictus. sed hanc fugite ne approximetis. Unde quidam ait. In hoc enim prelio fugiendo. fortius et melius pungnatur. sic quia venus vin-

---

[1]) Psalm. 101, 7.
[2]) 1 Cor. 6, 18.

citur. cum fugitur fugatur. David si remotus fuisset a bersabee quod ipsam non videret, victus non fuisset. Similiter. sampson non peccasset, se a dalida remotus fuisset. Sic appropinquans pulcre [1]) mulieri. quasi lepus ab eis devorabitur. In solo enim tactu visu. vel risu intrat diabolus.

## XXXIII.

### *De serpente.*

Serpens semel jacebat super terram gelatam [1]). et multum algebat. Homo quidam hoc videns. pietate motus. serpentem accepit. et posuit in sinum suum ad calefiendum. Serpens vero calefactus, hominem fortiter pungebat. Et ait homo. Quare ita male me pungis. quia in sinu meo pro bono tuo te collocavi? Respondit. Nonne scis quod sunt inimicitie inter genus meum et hominem. et quod naturaliter ipsum odio? Nonne scis, quod serpens in sinu. mus in pera. ignis in gremio male remunerant? Unde quidam. Odero cum potero. sed non invitus amabo. Male remunerant [21[b]] hospites suos saraseni capitivi. quando possunt dominos suos perimunt et evadunt.

Similiter. Perversus licet beneficium ab eo quem habet in odio recipiat, semper tamen cum poterit ei nocebit. Similiter qui malam habet naturam. semper cum potest naturam exercet. Item hominem naturaliter perversum nuncquam tibi associes nuncquam te ipsum ei credas.

## XXXIV.

### *[De serviente regis.]*

Quidam magnum honorem servienti regis inpendit. Et ille serviens illum solum accusavit. Vocatus est ad curiam et inculpatus. et novit quis hoc procuravit. Et vocavit cum in partem. et dicit ei. Nonne servivi tibi ut

---

1) Orig. pulcri.
2) Orig. gelatum.

potui. et nuncquam feci quod tibi displicuit. quare laboras ad dampnum meum? Alius respondit. Bene scio quod multum honorasti me. et nuncquam malum michi intulisti. sed hec est natura nostra in terra ista. quod semper male rependimus illis. qui bona nobis contulerunt.

Hec est natura diaboli qui semper malefacit amicis suis. et non aliis. Pessime remunerat illos qui ei serviunt.

## XXXV.

### *De pantera.*

Pantera est quoddam animal. quod de se mittit bonum odorem. ita quod animalia crudelia. lupus. et leopardus et alia animalia fortia que deberent nocere eam. pro bono odore eam secuntur et non infestant.

Similiter sunt quidam ita benigni in sermone et opere. quod et inimici et qui ipsum audiunt et vident. ex dulci [1]) colloquio. iram et odium suum auferunt. ipsum secuntur et diligunt. In parabolis. Sermo mollis frangit iram. et durus suscitat furorem.

## XXXVI.

### *De Niso.*

[22] Nisus semel rapuit unam columbam et devoravit. Alie columbe acceperunt consilium cui conquerentur. Et dixerunt duci. Est autem dux cum magno capite. et major aquila. et ideo columbe conqueste sunt ei de niso. quod faceret eis justitiam. qui sociam suam interfecit. Audita querela respondit dux cum magna ingurgitatione. kloc. Quo audito, dixerunt columbe. Quam bene intonuit cito. faciet sibi de niso unum morsellum. Iterum venit nisus. et rapuit aliam columbam. Et accesserunt columbe ad ducem. postulantes ut faceret eis justitiam. Et respondit kloc. Dixerunt ergo columbe.

---

[1]) Orig. dulce.

Quam strenue comminatur. optime faciet justitiam. Iterum nisus rapuit tertiam columbam. Et columbe tertio venerunt ad ducem. ut vindictam acciperent. Et respondit kloc. Audientes columbe dixerunt. Quid est quod semper dicit kloc. et nuncquam justitiam facit? Recedamus a regno suo et infestemus eum sicut falsum et stultum. Hinc est quod columbe et cetere aves quando ducem vident. infestant eum. qua de causa dux non est ausus volare nisi de nocte. quoniam aves interficerent ipsum.

Sic plerique quando pauperes clamant. quod reges et majores non faciant justitiam de injuriantibus, dicunt faciemus. faciemus. et sic dicunt unum kloc. nuncquam tamen faciunt justitiam. Hoc et ad falsos promissores refertur. qui dicunt kloc kloc. dabo dabo. et nichil aliud habetur de talibus nisi unum kloc. Unde salomon. Nubes et ventus. fluvia non sequentes. vir gloriosus. promissa non solvens [1]). *Simile.* [22$^{b}$] Scrabo cum alis facit tumultum. qui dicit. frai ben frai ben. et dat se in oculum tuum. Item sunt quidam frai ben. qui promittunt unguentum. et dant stimulum. promittunt rosas. et dant vitia [2]).

## XXXVII.

### *De cornice.*

Cornix semel videns se turpem et nigram conquesta est aquile. Aquila dicit ei. quod mutuo reciperet plumas de diversis avibus. fecitque sic. Accepit de cauda pavonis. et de alis columbe. et sicut sibi placuit de ceteris avibus. Cornix vero videns se ornatam, cepit deridere et clamare contra alias aves. Venerunt ergo aves et conquerebantur aquile de superbia cornicis. Respondit aquila. Accipiet quelibet avis pennam suam. et sic humiliabitur. Quo facto. cornix relicta est turpis et nuda.

Sic miser homo de ornatu suo superbit. Sed si accipiat ovis lanam suam. terra linam. boves et capri corium

---

1) Prov. 25, 14.
2) Orig. vitias.

suum. cirogrilli et agni pelles suas. et remanebit miser homo nudus et turpis. Et ita fiet saltem in die mortis sue. Item exemplum [valet] contra divites qui pro multitudine divitiarum suarum gloriantur. Sed dominus quandoque omnia aufert. et sic humiliantur.

## XXXVIII.

*De busardo et falcone.*

Busardus in nido falconis projecit ovum suum. et inde creatus est pullus. Alii pulli nobiles fimum fecerunt extra nidum. pullus vero busardi. semper maculavit nidum suum. quod advertens [1]) accipiter. ait. Quis est qui nidum maculat? Pulli tandem dixerunt ei de pullo busardi. quod intelligens accipiter. accepit filium busardi et extra nidum projecit. dicens. De ovo te eduxi. de natura [23] non potui. et confractus est totus.

Sic dominus habet pullos suos in nido ecclesie. qui ecclesiam non maculant. sed honorant. Sed busardus i. e. diabolus habet pullos suos inter alios. et isti diversis vitiis ecclesiam maculant. Et ideo dominus extra nidum ecclesie projiciet eos in puteum inferni. ubi pessime confringentur. hoc exemplum valet contra curiales. qui sociis invident et accusant. quia tales quandoque totam curiam maculant.

## XXXIX.

*De cucula et burneta.*

Cucula quandoque ponit ovum suum in nido burnete. Burneta vero pullum cucule nutrit. Cum vero magnus fuerit. venit burneta ut cibum ei offerat. At ille os suum aperit. et burnetam transglutit. et devorat.

Sic plerique cum nutriti fuerunt et promoti per aliquos. contra illos insurgunt [2]). et diversimode infestant. Sicut clerici promoti in canonicos vel archidiaconos. ma-

---

[1]) Orig. avertens.
[2]) Orig. surgent.

jores suos infestant et persecuntur. Tales vero filii cucule. et filii parentes. frater fratrem si posset devoraret. ut hereditatem possideret. Tales dicuntur filii neronis. qui nutricem suam et magistrum suum senecam interfecit. Maledicta talis nutritura. ysaias. 1. filios enutrivi et exaltavi, illi autem spreverunt me.

## XL.

### *De tortuca.*

Tortuca manens in locis humidis et profundis. rogavit aquilam quod portaret eam in altum. Desideravit enim videre campos. colles. et montes. et nemora. Aquila vero adquievit. et tortucam in altum portavit. et dixit tortuce. Vides jam que nuncquam ante vidisti. montes et valles. colles et nemora? Dixit tortuca. [23[b]] Bene video. mallem tamen esse in foramine meo. Et ait aquila. Sufficit tibi hec omnia vidisse. et dimisit eam cadere et tota confracta est.

Mistice aliquis vivit in paupertatis tecto. desiderat ascendere et super pennas ventorum volare. Rogat aquilam. i. e. diabolum quod aliquo modo ipsum exaltet. quandoque per fas et nefas. per falsitates ascendit. et sic diabolus ipsum portat. Quandoque intelligit statum suum periculosum et mallet esse in paupertate ut prius. tamen diabolus facit eum cadere in puteum jehenne. ubi totus confringitur. Sic qui scandit per nisus. alius [1]) incidit a scalis in loca plena malis.

## XLI.

### *De lupo.*

Semel lupus ex uno osse strangulabatur. quesitus fuit medicus et dixerunt. Ciconia habet longum rostrum et poterit os a gutture ejus extrahere. Quesita est ciconia et merces magna est promissa. Venit ergo et os a gut-

---

[1]) Orig. nisibus alii.

ture mergendo [1]) quesivit. Lupus vero nichil dare voluit dicens. Nonne quando capud tuum fuit in ore meo potui te interficere? Nonne sufficit tibi quod permisi te vivere. Amice sufficiat [2]) tibi gratia mea.

Sic rustici et pauperes quando serviunt dominis suis. nullam mercedem habere possunt. Dicit enim dominus. homo meus es. nonne magnum est. si te non excorio. si te vivere permitto?

## XLII.

*De avicula sancti martini.*

Quedam avis dicitur sancti martini in hispania parvula ad modum reguli. hec graciles et longas habet tibias ad modum junci [3]). Contigit quod sole calente circa festum sancti martini. projecit se juxta arborem quendam ad solem. et erexit tibias suas et dixit. Eya. si celum jam caderet super tibias meas. ipsum sustinerem. et cecidit unum folium juxta eam [24] et avis exterrita evolavit dicens. O sancte martine. quare non succurris avicule tue.

Tales sunt multi qui ad tempus credunt et tempore temptationis recedunt. Talis fuit petrus qui paratus fuit in mortem et in carcerem pro cristo ire. sed cum dominum vidit male tractari. ad vocem ancille ait. Mulier nescio quod dicis. non novi illum. Filii effrem intendentes et mittentes arcum eversi sunt in die belli. Adaptatur et quibusdam militibus anglie. quando capud habent bene ferratum vino vel cervisia. dicunt se posse stare contra tres francigenas et debellare fortissimos. Sed quando sunt jejuni. et vident lanceas et gladios circa se dicunt. O sancte martine succurre avicule tue. O sein martin kar eide vostre oyselin [4]).

---

1) Orig. mercendo.
2) Orig. sufficit.
3) ad modum junci fehlt Cod. Berol.
4) fehlt Cod. Berol.

## XLIII.

*De quodam calvo.*

Quidam calvus habuit oculos lacrimantes. interficiebat perdices. Et ait una. Ecce quam bonus homo et sanctus. Et ait alia. Quare dicis eum bonum et sanctum Et respondit. Nonne vides quomodo lacrimatur? Et respondit altera. Nonne vides qualiter nos interficit? Maledicte sint lacrime ipsius. qui lacrimando nos perimit.

Sic plerique prelati episcopi magnates ut videtur bene orant. elemosinas dant. lacrimantur. sed simplices et subditos excoriant. et perimunt. Maledicte sint [1]) lacrime tales.

## XLIV.

*De avicula quadam* [2]).

Est quedam avis in terra longinqua talem habens naturam. quod cum rostro suo ossa frangit. pinguetudinem [3]) et medullam commedit. Quando vero pro duritia non potest os frangere, portat eum in altum et super rupem cadere permittet. et sic os frangitur.

Ita facit diabolus. quando non potest virum constantem confringere. elevat ipsum in altitudinem aliter dignitates [4]) et tunc eum cadere permittit. quod totus confringitur. Nam quanto [24[b]] gradus altior, tanto casus gravior. Profundius cadit lapis ab alto. quam ab ymo. Sic perversi reges. perversi episcopi. perversi divites. profundius cadunt ab alto in infernum quam pauperes.

---

[1]) Orig. sunt.
[2]) Orig. quedam.
[3]) Orig. pinguetudine.
[4]) dignitatis.

## XLV.

### *De aquila et pullis suis.*

Aquila quando habet pullos. erigit capita sua ad solem. Pullum vero qui irreverberatis radiis intuetur solem, conservat et nutrit. Illum autem qui solem non valet respicere. extra nidum projicit.

Sic dominus pullos habet in ecclesia. Illos autem qui sciunt deum et ea que dei sunt contemplari, conservat et nutrit. Illos autem qui nesciunt conspicere nisi terrena, projicit in tenebras exteriores.

Hermann Oesterley.

---

# Die Pastourelle in der nord- und südfranzösischen Poesie.

## Ein Beitrag zur franz. Litteraturg. des M. A. nebst einem Anhange ungedruckter Pastourellen.

---

Der alte Streit der Provençalen und Nordfranzosen ist noch lange nicht entschieden. Hat man auch aufgehört, über ihren relativen Werth in der Weise zu streiten, wie es *Legrand* und der *Père Papon* im vorigen Jahrhundert thaten, hat auch die Theorie Fauriel's so gut wie gar keine Anhänger mehr, der Streit über die poetische Domäne der Dichter des Südens und des Nordens, namentlich über die beiden gemeinsamen Besitzungen, besteht noch fort. *Gaston Paris* hat erst neuerdings die Existenz einer ganzen Reihe heute verlorner provençalischer Epopeen wahrscheinlich zu machen gesucht, die einem Theile der nordfranzösischen Epopeen zum Vorbilde gedient haben [1]. *Paul Meyer*, der diese Hypothesen mit gewichtigen Gründen bekämpft [2], hat seinerseits die Priorität einer lyrischen Dichtungsart, der *saluts d'amour*, für die Provençalen nachgewiesen [3]. Neuerdings hat Herr *Baret*, einer jener Fabrikanten von «œuvres littéraires» [4], mit ebenso viel Suffisanz wie Ungründlichkeit, die Priorität und Erfindung einer anderen lyrischen Dichtungsart, der Pastou-

---

[1]) Histoire poétique de Charlemagne pp. 68—70; 82—83.

[2]) Recherches sur l'épopée française p. 11—23.

[3]) P. Meyer, *le salut d'amour* etc. 1867 in 8.

[4]) Es gibt auch (freilich nur wenige) œuvres littéraires im guten Sinne, hier aber meinen wir jenes Unkraut, das bei unseren linksrheinischen Nachbarn noch immer so üppig aufschiefst, dafs es die Wissenschaft am Fortschreiten hindern würde, wenn nicht die sorgsamen Gärtner der *Revue critique* so fleifsig ausrodeten. Das Buch des Herrn *Baret* heifst: Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe etc. Paris. 1867 in 8. (vgl. besonders p. 257—274.)

relle, den Provençalen zugesprochen. Wir glauben nicht, dafs einer der besten und ältesten Titel der Franzosen auf den Besitz einer volksthümlichen Lyrik, zugleich die Dichtungsart, in der sich die französische Grazie und Naïvetät am frühesten und vollständigsten manifestirt, den Trouvères so ohne Weiteres abgesprochen werden kann. Durch sorgfältige Prüfung der sämmtlichen Zeugnisse (auf die sich Herr *Baret*, da er ja ein œuvre littéraire schrieb, natürlich nicht eingelassen) sind wir vielmehr zu einer ganz entgegengesetzten Ansicht gelangt, dafs nämlich das Genre der Pastourellen in Nordfrankreich nicht allein glücklich cultivirt und zu einem hohen Grade der Ausbildung gelangt ist, sondern auch daselbst zu Hause ist.

Diese unsere Ansicht wahrscheinlich zu machen, zugleich auf Grund der Manuscripte die Unbegründetheit des bisher ziemlich allgemein herrschenden Vorurtheils von der Monotonie und mangelnden Varietät dieser Dichtungsart nachzuweisen, sowie eine richtige Characteristik derselben zu liefern, ferner einige Andeutungen über ihre äufsere Form und ihre Geschichte zu bringen, ist der Zweck der nachfolgenden Blätter.

Als Anhang geben wir eine Anzahl unedirter Pastourellen aus einer römischen und drei pariser Handschriften, denen wir bald eine gröfsere Auswahl nachfolgen zu lassen gedenken.

## I.

### Priorität der nordfranzösischen Pastourellen.

Die meisten Gelehrten Frankreichs von Raynouard ab [1]) haben keinen Anstand genommen, wie für alle anderen lyrischen Dichtungsarten, so auch für die Pastourelle die Provençalen als Muster der Nordfranzosen aufzustellen. Der jüngste Epigone der Fauriel'schen Schule, Herr *Eugène Baret*, hat mit der Emphase, die ihn characterisirt, und mit der Gründlichkeit, die man von dem

---

[1]) Choix etc. II, 229.

Schriftsteller erwarten kann, der ein dickes Buch über die Troubadours und ihren Einfluſs schreibt, ohne den Namen *Diez* zu kennen, diese Frage auf mehreren Seiten weitläufig behandelt.

Er beklagt zunächst, daſs Fauriel, beschäftigt mit einer nebensächlichen Frage (diese Frage ist die «malencontreuse question de l'épopée provençale»), dieser den besten Theil eines Sujets geopfert hat, das niemals so behandelt werden wird, wie er selbst es hätte thun können, nämlich die lyrische Poesie der Troubadours. Er betheuert dann, nicht an die Waffen Roland's rühren zu wollen, hält es aber für nöthig, auf eine andere Reihe von Betrachtungen einzugehen, nämlich den Einfluſs der Provençalen auf die Litteratur der Nachbarnationen, ein Gegenstand, der niemals im Detail behandelt ist. (Daſs *Diez* vor mehr als 40 Jahren in einem sogar ins Französische übersetzten Werk weitläufig davon gehandelt hat und vor 5 Jahren die erste portugiesische Kunst- und Hofpoesie zum Gegenstande eines besonderen Werkes gemacht hat, daſs *Cavedoni* über die Troubadourpoesie am Hofe zu Este geschrieben, weiſs er natürlich nicht) [1].

Speciell zu den Nordfranzosen übergehend, erkennt er die Nachahmung der Troubadours bei diesen an zwei allgemeinen Merkmalen, 1) an den zahlreichen Entlehnungen von provençalischen Worten, 2) an der vollständigen Nachahmung fast aller Dichtungsarten der Troubadours. Um die Wahrheit der ersten Behauptung zu erkennen, sagt er, braucht man nur eine Sammlung französischer Dichter des 13. Jahrhunderts aufzuschlagen, z. B. die von Auguis oder die von Leroux de Lincy oder den «recueil récemment publié en Allemagne par M. Mätzner» um überrascht zu sein «du grand nombre d'expressions purement provençales». Nun ist aber weder das Werk von *Auguis*, noch das von *Leroux de Lincy*, noch das von *Mätzner* ein «recueil de poëtes français du XIII[e] siècle»; das von *Auguis* ist eine Chrestomathie,

---

[1]) Vgl. *Revue critique*, 1867, No. 11 p. 170 Artikel von *Paul Meyer.*

die bis auf Malherbe herabgeht und in der die Lyrik der Trouvères noch nicht den zehnten Theil des Raumes einnimmt, *Leroux de Lincy* hat 2 Bände historischer Lieder gesammelt, in denen ebenfalls auf das 12. und 13. Jahrhundert nur wenige Seiten kommen, und *Mätzner's* in kritischer Beziehung werthvolle Ausgabe von wenigen Liedern aus einer vaticanischen Handschrift nach *Keller* kann man ebenfalls keine Sammlung der altfranz. Dichter nennen. Zweitens ist es unwahr, dafs man in den nordfranzösischen Liedern von einer grofsen Anzahl rein provençalischer Worte [1]) überrascht wird. Es giebt allerdings in den nordfranzösischen Chansonniers, namentlich im berner Codex [2]) und in Nr. 20050 (früh. St. Germain 1989) der pariser kaiserl. Bibliothek eine kleine Anzahl provençalischer Lieder, deren Sprache die Schreiber durch Verstümmelung dem nordfranzösischen Idiom anzunähern gesucht haben, aber diese Gedichte sind noch gar nicht herausgegeben. Auch wird sie keiner nordfranzösische Lieder nennen und gewifslich kennt sie Herr Baret gar nicht, da er trotz der grofsthuerischen Behauptung, in seinem *Appendice* «des pièces rares et inédites» zu geben, für dasselbe keine Handschrift benutzt hat. Mit diesem Inductionsbeweis fallen auch die Schlüsse, die *Baret* aus ihm gezogen.

Wir gehen zu dem über, was er die «démonstration directe du fait» nennt. Um die Priorität der meisten lyrischen Dichtungsarten der Provençalen vor den entsprechenden altfranzösischen zu beweisen, wählt er das Beispiel der Pastourelle. Es wird gewifs im Allgemeiuen Niemand bestreiten, was überhaupt längst auerkannt ist und keines Beweises mehr bedarf, dafs nämlich die Trouvères in bei weitem dem gröfsten Theile ihrer lyrischen Producte die Schüler der Provençalen gewesen; warum

---

1) dafs «expressions» = Worte, erkennt man aus dem folgenden «terminaison» und dem Gegensatze zu «locutions».

2) Ueber die im berner Codex befindlichen prov. Lieder vgl. meine Anm. dazu in der vollständigen Ausgabe dieser Handschrift, die im „Archiv f. d. Studium der neuern Sprachen" augenblicklich erscheint.

aber gerade unter allen Dichtungsarten, die beiden Litteraturen gemeinsam, diejenige als Beispiel wählen, für welche die Priorität der Provençalen am bestreitbarsten ist, wie wir noch sehen werden! Es ist jedenfalls ein besonderes Unglück, dafs ihn diese Wahl treffen liefs, dasselbe Unglück, das ihn behaupten liefs, Dante erwähne niemals die Trouvères, dasselbe Unglück, das ihn eine Art Pastourelle von Bartholome Zorgi, der um 1280 oder noch später starb [1]), einer nordfranzösischen gegenüberstellen liefs, deren Verfasser er ebenfalls nicht nennt, die aber die beste Handschrift (Bern 389) einer Herzogin von Lothringen zuschreibt und die sehr wahrscheinlich älter ist, als die betreffende von *Zorgi*. Herr B. steht natürlich nicht an, die nordfranzösische für eine Nachahmung der provençalischen zu erklären und zu behaupten, der Trouvère habe letztere unter den Augen gehabt. Während der Inhalt der beiden Gedichte grundverschieden ist, findet Baret nur eine «légère différence». — *Abadia*, ein Wort, das noch heute im Span. und Ital. ganz gleichlautet (nur ital. abbadia), erklärt er «forêt de pins», was wir übrigens für einen Professor, der über provençalische und romanische Litteratur an der Fakultät zu Clermont liest, etwas stark finden. Zu:

Le *jalous* m'a mis en mue

bemerkt er: «Cette expression est toute provençale. On la retrouve dans la plupart des chants d'aube:

E ai paor qu'el *gilos* vos assatge.»

Jetzt haben wir auch eine Probe, was Herr Baret nennt: einen provençalischen Ausdruck in einem nordfranzösischen Gedicht wiederfinden. Wenn in letzterem, wie bei den Troubadours, der Ehemann „der Eifersüchtige“ ge-

---

[1]) Baret scheint weder zu wissen, dafs die Pastourelle von diesem Dichter ist, noch welcher Zeit sie angehört. Vielleicht verschweigt er absichtlich, dafs sie von Zorgi, weil die späte Zeit dieses Dichters dem Beweise hinderlich sein könnte. Ueberhaupt wird bei Baret der Dichter nur einmal (p. 65) erwähnt und da falsch *Zorzi* genannt. — Ueber die fragliche Pastourelle vgl. übrigens: *Diez*, über die Minnehöfe (in den Beiträgen etc.) p. 24 und 109.

nannt wird, so haben die Trouvères diesen Ausdruck den Provençalen entlehnt. Es scheint uns sehr wenig dichterische Phantasie dazu zu gehören, für den Gemahl einer galanten Dame die Bezeichnung des Eifersüchtigen zu finden. Soviel dürfte man am Ende den Trouvères auch wohl zutrauen.

Herr Baret macht eine letzte Vergleichung zwischen der bekannten (von mehreren Handschriften, von 20050 sogar 2mal überlieferten) Pastourelle:

En une praele
trovai l'autrier
une pastorele
les son bergier etc.

und der 3. Pastourelle des Guiraut Riqüier, zwischen denen er die Aehnlichkeit wiederum so grofs findet, dafs durchaus eine von den beiden als das Muster der anderen angesehen werden mufs. Der hierauf folgende Passus ist zu characteristisch für Logik und Methode des Verf., als dafs wir ihn nicht hersetzen sollten:

«Mais le genre de la pastourelle est tellement ancien dans la littérature provençale, *qu'on en trouve des exemples dans Cercamons*, troubadour qui florissait avant 1150, et que son biographe désigne comme auteur de pastourelles dans le goût ancien. On composait donc en provençal des pastourelles longtemps avant 1150. *Comment admettre dès lors* que Guiraud Riquier, qui écrivait en 1260, *ait pu prendre* ses exemples dans les trouvères contemporains? Cependant quelqu'un ici a nécessairement imité. Il faut donc conclure que c'est le trouvère.

De tels faits ébranlent singulièrement, il faut l'avouer, l'autorité du passage si souvent cité de Raymond Vidal, que «la langue d'oïl était, au treizième siècle, réputée préférable à la langue du Midi, pour faire chansons, pastourelle et lais.»

Was zunächst die Stelle in *Cercamons* Biographie angeht, sowie die Stelle *Raymond Vidals* (die Herr B. übrigens nur aus Hörensagen zu kennen scheint, da er sie ganz falsch angibt und sogar ein «au treizième siècle» einschiebt, was im Originale gar nicht befindlich), so

werden wir weiter unten davon ausführlicher reden. Hier wollen wir nur auf zweierlei aufmerksam machen: erstens auf *Baret*'s Ausdruck «*qu'on en trouve des exemples dans Cercamons*». Also man findet Beispiele von Pastourellen bei Cercamon! Raynouard theilt nur 2 Strophen aus Cercamon's Gedichten mit und Herr *Baret* hat natürlich die fünf erhaltenen Gedichte, (worunter keine Pastourellen!), die in pariser und römischen Mss. ihm beigelegt werden und von *Mahn* und *Tobler* im Jahrbuch für romanische und englische Litteratur 1859 veröffentlicht worden sind, niemals gesehen. Das scheint aber kein Hindernifs für ihn zu sein, sogar ein Grund mehr, zu behaupten, dafs man Pastourellen bei Cercamon finde.

Zweitens möchten wir auf einen Schlufs des Herrn B. aufmerksam machen. Die Richtigkeit seiner Praemissen vorläufig gegeben, schliefst er folgendermafsen. — Man dichtete im Provençalischen Pastourellen, lange Zeit vor 1150. — Wie soll man nun zugeben, dafs Guiraut Riquier, der um 1260 schrieb (die fragliche Pastourelle ist sogar datirt und zwar von 1264, was Herr B. nicht zu wissen scheint), seine Vorbilder bei den zeitgenössischen Trouvères nehmen sollte? Indessen einer hat nothwendigerweise nachgeahmt. — Man mufs also schliefsen, dafs es der Trouvère ist. — Also, (die Praemissen immer zugegeben), wenn zwei Nachbarvölker gleichzeitig ein Genre der Poesie cultiviren, wovon das eine dieses Genre schon seit langer Zeit besitzt (von dem Alter der Past. bei dem anderen, den Nordfranzosen, spricht Herr *Baret* gar nicht, wie man bemerken wolle), es aber vernachlässigt hat, während das Nachbarvolk es entwickelt und vervollkommnet hat, so ist es unmöglich, dafs ein Dichter dieses Volkes der reicher entwickelten Dichtung des Nachbarvolkes ein Vorbild entnimmt? Und warum soll, was bei dem Provençalen unmöglich ist, bei dem Nordfranzosen möglich sein? Hatte dieser nicht eine grofse Anzahl vorzüglicher Vorbilder in der Litteratur seines Volkes, so dafs er zu auswärtigen greifen mufste?

Schlüsse von solcher Stärke findet man öfter bei Herrn *Baret*. Aber es bedarf so vieler Auseinandersetzungen gar nicht. Das Fatum, das Herrn B. immer verfolgt, das Fatum der Oberflächlichkeit und Unwissenschaftlichkeit, hat ihn auch hier nicht verlassen. Zunächst hat die nordfranzösische Pastourelle, abgesehen von dem Metrum und dem „Lautrier", mit der des Guiraut Riquier nur eine ganz geringe Aehnlichkeit. — Eine Aehnlichkeit, die uns zwänge, die eine als Muster der anderen anzunehmen, ist vollends gar nicht vorhanden. — Guiraut Riquier's Pastourellen lassen sich überhaupt nur mit sehr wenigen nordfranzösischen vergleichen. Während diese sich mehr oder weniger in einer volksmäfsigen Sprache und einem volksmäfsigen Ideenkreise bewegen, haben Guiraut's sechs zusammengehörige Pastourellen durchaus nichts volksmäfsiges; das Vorkommen von Schäferinnen macht noch nicht das Volksmäfsige aus, zumal wenn diese Schäferinnen sich ausdrücken und benehmen wie Edeldamen und deren höfischem Raffinement der Gefühle gar nicht mehr fern stehen. Weit entfernt, volksmäfsig zu sein, bilden vielmehr Guiraut's Pastourellen einen Idyllenstraufs von hoher künstlerischer Vollendung, die das Volksmäfsige ausschliefst, und sind von Diez (Leben und Werke Vorr. p. X) sehr passend mit Goethe's Balladenkranz von der schönen Müllerin verglichen worden.

Wie man sieht, hat die Priorität der provençalischen Pastourellen an Herrn *Baret* nicht den geschicktesten Vertheidiger gefunden. Wenden wir uns zu competenteren Richtern und hören wir vor allen Dingen das Urtheil des Meisters.

In der Poesie der Troubadours finden sich zwei hierher gehörige Stellen, p. 114, wo er nur sagt, dafs die (provençalische) Pastourelle erst bei den Spätern erscheint, und p. 251, wo er, von der französischen Literatur redend, sagt: „Auch andere provençalische Form oder Inhalt bezeichnende Gattungsnamen finden sich, unter welchen die Pastorele mit Vorliebe angebaut wurde."

In „Leben und Werke etc.“ berührt Diez die Frage der Priorität nicht, nur am Ende (p. 613) finden sich „Einige Zusätze und Berichtigungen“ zu der Schrift: „die Poesie der Troubadours etc.“ Daselbst zu p. 116 dieser Schrift: „Da schon Cercamon, Marcabrun's Lehrer, Schäferlieder dichtete (V, 112 [1]), so ist diese Gattung sehr alt“. Nach diesen Stellen scheint sich D. fast dazu zu neigen, die Priorität des Genres den Provençalen zuzusprechen. Seine (soviel wir wissen) neueste Meinungsäufserung über diese Frage finden wir in der 1845 erschienenen französischen Uebersetzung der Poesie der Troubadours vom Baron *Ferdinand v. Roisin* (Paris und Lille. 1845) p. 246. Diez hat, wie der Uebersetzer in der Vorrede mittheilt, das Werk behufs der Uebersetzung revidirt und zahlreiche Zusätze gemacht; die Uebersetzung ist etwa um 60 Seiten stärker, als das Original. Das Urtheil von *Diez* über die Prioritätsfrage ist, wie wir sehen werden, durch die inzwischen von *Guessard* in der «*Bibliothèque de l'école des chartes*» (Jahrg. 1839—40) zum ersten Male herausgegebenen «*rasos de trobar*» des *Raimond Vidal von Besaudun* einigermafsen modificirt, aber hier so wenig wie an den anderen Stellen direct. Es lautet auf p. 246 folgendermafsen:

«Ce jugement (que la poésie des trouvères est un reflet décoloré de celle des troubadours) ne s'applique qu'à la haute poésie, c'est-à-dire à la chanson et au serventois: car les trouvères ont cultivé avec succès une autre spécialité, genre apparenté sans nul doute à la chanson populaire, ordinairement pourvu du refrain accusant l'empreinte nationale et, il faut le dire, attrayant de graces et de naïveté. Nous voulons parler des romances, des pastourelles et autres compositions énarrant d'amoureuses aventures. Les troubadours n'ont pas connu la romance et sembleraient au surplus estimé à leur taux réel le mérite individuel

[1]) d. i. Raynouard, choix etc. Diez bezieht sich auf die mehrerwähnte Stelle im Leben Cercamon's, von der wir noch reden werden.

des deux poésies. Au moins Raimond Vidal nous dit que le français convient mieux au roman et à la pastourelle et que le limousin est préférable pour le vers, le tenson et le sirventes.»

Hier scheint sich *Diez*, wenn nicht für die Priorität, so doch für den Vorzug der nordfranzösischen Pastourelle, die er an volksmäfsige Lieder anknüpfen läfst, zu entscheiden. Sich direct und endgültig über die Prioritätsfrage zu entscheiden, hat er wohl in dem richtigen Bewufstsein vermieden, dafs die Acten in dieser Sache noch nicht spruchreif, dafs die mangelhafte Bekanntschaft mit der altfranzösischen Lyrik im Allgemeinen und mit den Pastourellen im Besonderen, sowie die fehlende Ausbeutung der Handschriften zum Zwecke der Entscheidung dieser Frage ein definitives Urtheil nicht gestatteten.

Nach sorgfältigem Studium der handschriftlich erhaltenen lyrischen Denkmäler der Trouvères und speciell der Pastourellen Nord- und Südfrankreichs, sowie nach Prüfung der Zeugnisse für beide Theile sind wir zu der Ansicht gelangt und glauben wir wahrscheinlich machen zu können, dafs das Genre der Pastourellen in Nordfrankreich nicht allein glücklich cultivirt und zu einem hohen Grade der Ausbildung gelangt ist, sondern auch daselbst zu Hause ist.

Was zunächst die Titel der Provençalen auf die Priorität der Pastourelle anlangt, so sind dieselben zweierlei Art: nämlich erstens die in ihrer Litteratur vorfindlichen Pastourellen, zweitens die mehrerwähnte Stelle in der Biographie Cercamon's. Was die erhaltenen Pastourellen anbetrifft, so finden wir bei Raynouard (choix etc. II, 229), dafs sie nicht über das 13. Jahrhundert zurückreichen. Darauf hin wäre nun nichts leichter, als den Beweis für die Priorität der nordfranzösischen Pastourelle zu führen, wenn nicht neuere Untersuchungen, namentlich die von Diez (Leben und Werke der Troubadours pp. 42—51) über das Alter des Troubadours Marcabrun, Raynouard's Satz wesentlich modificirten. Während nämlich bis dahin sämmtliche Gelehrte, die sich mit dem Studium der provençalischen Poesie beschäftig-

ten (vgl. Raynouard a. a. O. und Eméric-David in der Hist. litt. tome XX), Marcabrun mit sammt seinem Lehrer Cercamon an das Ende oder wenigstens in die 2. Hälfte des 13. Jahrh. verlegten, hat Diez a. a. O. ihn aus verschiedenen Gründen mit grofsem Scharfsinn und nicht geringer Wahrscheinlichkeit um ein ganzes Jahrhundert zurückversetzt. Namentlich in einem von mehreren Mss. aufbewahrten (und bei Raynouard IV, 129 abgedruckten) Gedichte Marcabrun's hat er historische Beziehungen auf einen 1147 von Alfons dem Achten, König von Kastilien und Leon (der sich Kaiser von Spanien nannte) in Gemeinschaft mit dem Könige von Navarra und dem Grafen von Barcelona gegen die Almoraviden unternommenen Zug nachgewiesen [1]).

---

[1]) Raynouard vermuthet irgendwo (Michaud, hist. des crois. I, 544), dafs es mehr als einen Dichter Namens Marcabrun gegeben. Diez sagt zwar (Leben und Werke 633), dafs diese Vermuthung nichts für sich hat, wir glauben jedoch, dafs sich wohl Einiges dafür anführen lassen dürfte, geben dies jedoch mit aller Reserve, nur als Bedenken. Das erste dieser Bedenken wird nur durch die zwei Lebensbeschreibungen erzeugt, deren übereinstimmende Angaben bei zwei Marcabrun's leichter zu erklären sind, als ihre Abweichungen bei einem Einzigen. Das zweite Bedenken erregt uns der Kreuzzug des Königs Ludwig in einem Gedichte, wo sich Marcabrun ausdrücklich nennt. Wenn dieser Ludwig wirklich, wie Diez will, Ludwig VII. und nicht Ludwig IX. ist, gab es zu Ludwig des Siebenten Zeit auch gleichzeitig einen Grafen von Poitou und einen Grafen von Anjou, auf die das Sirventes des Marcabrun pafst, worin er den Einen lobt, den Andern tadelt? Diese beiden zusammen genannten Namen pafsten sehr gut für die beiden Brüder Ludwig des Neunten. — Derselbe Graf von Poitou wird in einem dem Cercamon zugeschriebenen Gedichte erwähnt; es ist Alfons, der 1249 seinem Schwiegervater Raimund VII. in Toulouse folgte. — Ein drittes Bedenken erregt es uns, dafs wenn Marcabrun 1147 von dem Feldzug der 3 Fürsten gegen die Almoraviden sang, anderntheils Gedichte, die seinen Namen tragen, auf das Ende des 12. Jahrhhundert hinzuweisen scheinen, dies eine abnorm lange Dichterlaufbahn involvirt. Aufserdem sind die Maurenzüge im 12. Jahrhundert zahlreich und die hier, wie überall dunkle Sprache Marcabruns macht das sichere Erkennen historischer Beziehungen schwierig. Wir wiederholen es, dies Alles sind nur Bedenken, die ganz aufserhalb unserer Argumentation stehen und auf den Gang derselben ohne Einflufs sind. Für unsere Argumentation nehmen wir die von *Diez* aufgestellte Lebenszeit des Dichters als feststehend an. Vielleicht dürfte eine auch sonst vielfach interessante Ausgabe der sämmtlichen Ge-

Da nun unter den ungefähr vierzig Liedern Marcabrun's, die uns die Handschriften aufbewahrt haben, auch einige Pastourellen sich befinden (von denen man freilich Gedichte, die bis auf das äußerliche Beiwerk von „Lautrier" u. dgl. ganz Romanze sind, wie das bei *Raynouard* III, 375 abgedruckte, in Abzug bringen muſs), so haben wir damit einen Beweis für die Existenz der Pastourelle bei den Provençalen im 12. Jahrhundert. Jedenfalls zeigt sich aber die Pastourelle bei den Provençalen im 12. Jahrhundert ebenso vereinzelt, wie häufig bei den Nordfranzosen, und die meisten und besten Leistungen der Troubadours in diesem Genre, namentlich die Pastourellen des *Joan Estève de Béziers* und des *Guiraut Riquier* gehören dem 13. Jahrh., sogar der zweiten Hälfte resp. dem Ende dieses Jahrhunderts an [1]). Auf die Grundunterschiede der provençalischen Pastourelle, die den Eclogen der Alten weit näher steht, als die nordfr., die immer in Gesprächsform abgefaſst ist, (Diez, Leben und Werke p. 145), die sogar häufig dem politischen Sirventes sehr nahe kommt —, und der nordfranzösischen Pastourelle, die weit eher den Productionen unseres Nithart von Riuvental, als den Eclogen der Alten zu vergleichen ist, die häufig Tanzlustbarkeiten und Streitigkeiten der Schäfer schildert, überhaupt ein wirklich volksmäſsiges Genre ist, kommen wir weiter unten noch zurück.

Weit entscheidender, als die erhaltenen Pastourellen, scheint für die Priorität der Dichtungsart bei den Provençalen die in den Handschriften erhaltene Notiz über das Leben Cercamon's, die daher auch bei allen Vertheidigern der Provençalen in dieser Frage den Hauptbeweisgrund bildet. Die Notiz lautet folgendermaſsen:

---

dichte Marcabrun's mit einer fleiſsigen Untersuchung sämmtlicher historischer Andeutungen die wünschenswertheste Aufklärung geben. Möge dieselbe nicht mehr lange ein frommer Wunsch bleiben.

[1]) Bekanntlich sind die Pastourellen des Joan Estève datirt (von 1281 und 1283), auch sind Stücke von ihm an Guillem de Lodève gerichtet, der historisch 1285 in dem Kriege Philipp's des Kühnen gegen Spanien die französische Flotte commandirte (Hist. de Languedoc III, 460). — Guiraut Riquier's Pastourellen tragen die Daten: 1260, 1262, 1264, 1267, 1276 und 1282.

«Cercamons si fos uns joglars de Gascoingna e trobet vers e pastoretas a la usanza antiga. E cerquet tot lo mon lai on poc anar e per so fez se dire Cercamons» [1]).

Da nämlich in der ersten der beiden Biographien Marcabrun's gesagt wird «apres ested tan ab un trobador que avia nom Cercamon, qu'el comenset a trobar», so erscheint Cercamon als der Lehrer Marcabrun's, somit vielleicht noch 20—30 Jahre älter als dieser, der nach Diez schon um 1147 dichtete. Wenn also schon Cercamon Pastourellen und zwar in alter Manier dichtete, es also schon zu seiner Zeit eine alte Manier gab, wie alt mufs dann erst dies Genre bei den Provençalen sein? Doch wir werden sehen, dafs diese Thatsachen noch nicht so unbedingt feststehen.

Was zunächst die Glaubwürdigkeit der Lebensnachrichten der Troubadours im Allgemeinen anlangt, so tragen einzelne von ihnen allerdings den Character von Urkunden (z. B. die des Bernart v. Ventadour, wo Uc de St. Cyr selbst sagt, dafs er seine Nachrichten von Ebles, Grafen von Ventadour, habe); im Allgemeinen können sie aber durchaus nicht „auf unbedingte Glaubwürdigkeit Anspruch machen“ [2]). Und bei dieser Biographie speciell liegen Gründe gegen die Glaubwürdigkeit vor. Wie verträgt sich die Notiz der Biographie, dafs Cercamon ein herumschweifender Jongleur gewesen sei, der die ganze Welt durchzogen, wohin er nur kommen konnte, mit der andern, dafs Marcabrun bei Cercamon (also doch wohl in seinem Hause) gewesen, bis er anfing zu dichten, oder gar mit der von Mahn aus 2701 bekannt ge-

---

[1]) Crescimbeni, istoria della volgar poesia. Ven. 1731 p. 179; Bastero, crusca provenzale, p. 81; Millot, hist. litt. des troub., II, 474; Rochegude, parnasse occitanien p. 250; Raynouard, choix etc. II, 229 und V, 112; Diez, Leben und Werke p. 613; Mahn, Biogr. d. Troub. LXV; und dessen Artikel im Jahrbuch f. rom. u. engl. Litt. 1859; Baret, les troubadoure etc. p. 274; Paul Meyer, les saluts d'amour p. 5.

[2]) Diez' eigene Worte. Vgl. Leben u. Werke p. 606 und die betr. Stelle in Roisin's Uebersetzung der Poesie der Troub.

machten Tenzone, wo Cercamon zu einem Dichter, den er bei sich beherbergt, sagt:

«Guilhalmi ben pauc vos costa»
«Lo mieus ostals del castel.»

«Wenig kostet Euch die Bewirthung, die ich Euch in meinem Schlosse gebe»[1]), wo man sich Cercamon sogar als Ritter und Schloſsherrn vorstellen muſs, was mit dem Gewerbe eines Jongleurs unverträglich. Auſserdem zeigen die vagen Ausdrücke der Notiz, so wie die Etymologie des Namens, die, wie es scheint, nur erfunden ist, um etwas von dem Dichter zu schreiben, und der zu Liebe sogar Ms. 2701 gegen alle anderen Hdschr. «*Cercalmon*» schreibt, daſs die Notiz spät und nach einer unsichern Tradition, die in Ermangelung positiver Nachrichten solche Etymologien zu erfinden liebt, niedergeschrieben ist.

Wie dem auch sei, angesichts des Umstandes, daſs uns aus dem 12. Jahrhundert fast gar keine provençalischen Pastourellen erhalten, während aus dem 13., namentlich aus der zweiten Hälfte desselben ziemlich viele auf uns gekommen und während, wie P. Meyer treffend bemerkt, (saluts d'amour p. 5, Note), die Sammler der uns erhaltenen provençalischen Anthologien Liebeslieder (zu denen doch diese pastor. a la us. ant. gehört haben würden) mit Vorliebe sammelten, also hier der Grund, der uns manches politische Gedicht hat verlieren lassen, nicht obwaltet, vielmehr das Gegentheil, können wir den nicht sehr präcisen Ausdruck in der offenbar auf Grund einer vagen Tradition abgefaſsten biographischen Notiz von Cercamon für die Prioritätsfrage durchaus nicht als entscheidend ansehen, um so weniger da wir diesem Zeugnis für die frühe Verbreitung und Beliebtheit der Pastou-

---

[1]) Die von Mahn vorgeschlagene Erklärung: „die Beherbergung, die ich im Schlosse habe“, erscheint gezwungen und schon deshalb unmöglich, weil der Andere erwidert: „Zu Pfingsten werden wir abrechnen, da werde ich Euch ausbezahlen“, worauf Cercamon sagt: „Aus eines Anderen Börse bezahlt Ihr mich“. — «Maistre conte novel — Aurem nos a pantacosta — Que-us pagarai ben e bel — Guilh'i fols est qu-ius escosta — Vos mi pagatz d'autrui borcel».

rellen bei den Provençalen das Zeugnis eines sehr guten Gewährsmanns (selbst Provençalen) entgegenstellen können, das ebenso positiv, wie das andere vag ist und welches das Lemosinische für Pastourellen, wenn nicht für geradezu ungeeignet, so doch für wenig geeignet erklärt. Das Zeugnis, von dem wir reden, ist das des Raymond Vidal von Besaudun, der in seinen «rasos de trobar» [1]) sich folgendermaſsen ausdrückt:

«La parladura Francesca val mais et es plus avinenz a far romanz [retromas e: Ms. Riccardi] pasturellas, mas cella de Lemosin val mais per far vers et cansons et serventes etc.» (Guessard's Ausg. p. 71).

Vidal beweist einen so guten Geschmack, eine so richtige Anschauung und ein so reifes Urtheil, daſs es uns bei einem Kritiker aus dem Anfange des 13. Jahrhunderts fast in Erstaunen setzen kann. (Ueber das Alter Vidal's vgl. Hist. litt. tome 18 p. 634). In der That, was hat die südfranzösische Poesie im Fach der erzählenden Dichtung den zahlreichen Erzeugnissen der Nordfranzosen entgegen zu stellen, wie verschwinden seine wenigen Pastourellen gegen die Hunderte der langue d'oïl! (Diese schlummern freilich noch groſsentheils in den Mss., allein die Handschrift Douce 308 des British Museum, von dem P. Meyer nächstens eine vollständige Notiz geben wird und von dem wir in unserer Abhandlung über die Chansonniers in Herrig's Archiv, 1868, Aprilheft, gesprochen haben, enthält siebenundfünfzig.) Und auf der anderen Seite, wie gering nehmen sich die wenigen Sirventes der Nordfranzosen gegen die zahlreichen der Provençalen aus, von denen Rochegude, Raynouard und Mahn schon eine groſse Menge veröffent-

[1]) Mit Faidit's Donat zusammen von F. Guessard herausgegeben, erste Ausg. in der Bibl. de l'école d. chartes 1839—1840, gleichzeitig ein Separatabdruck, zweite Auflage 1858. Der Aesthetiker Raimond Vidal ist mit dem Troubadour R. V. de Besaudun identisch, wenn auch Baret sagt: «L'auteur R. V. que quelques-uns confondent avec le troubadour R. V. de Bezaudun etc.» p. 239. Aber auf p. 248 führt er selbst das Zeugniſs des Mendoza für die Identität beider an. Man sieht, welche Einheit in dem Buche herrscht.

licht und von denen uns eine noch weit gröfsere Anzahl wahrscheinlich verloren ist [1]) (vgl. Meyer, saluts d'amour p. 5), wie stehen die Liebeslieder der Trouvères hinter denen der Troubadours mit Ausnahme weniger nach Sprache und Form zurück! — Wohl nicht mit Unrecht legen wir dem Zeugnis Vidal's eine grofse Wichtigkeit bei.

Wir gehen zur Prüfung der Titel der Nordfranzosen über. An Daten für das Alter der Pastourelle bei den Trouvères fehlt es nicht. Freilich ist bei weitem die gröfste Anzahl der Pastourellen anonym, auch kann man hier nicht, wie in einigen Envoys von Chansons oder aus den Namen der streitenden Personen und der Schiedsrichter in den Jeux-partis mehr oder minder directe Andeutungen auf die Dichter resp. auf ihr Alter finden. Ein zweites Hindernis ist die grofse Anzahl altfranzösischer Chansonniers, die überhaupt gar keine Dichternamen haben, worunter sich allein drei von den vieren der ersten Gruppe [2]) befinden, welche die an Pastourellen reichsten und somit hier für uns werthvollsten Mss. enthält. Obwohl gerade dieser Umstand sehr störend für unsere Untersuchung ist, so können wir doch mit Hülfe anderer Handschriften, namentlich der werthvollen Mss. der dritten Gruppe (844 und 12615) nicht allein die Existenz der nordfranzösischen Pastourelle im 12. Jahrhundert, sondern sogar uns erhaltene Pastourellen als dem 12. Jahrhundert angehörig mit Sicherheit nachweisen.

---

[1]) Es liegt hier sehr nahe, zwei analoge Sätze aufzustellen, die folgendermafsen lauten würden: Die Franzosen entlehnten den Provençalen das Genre der Sirventes, da sie aber richtig fühlten, dafs dieses Genre dem Geiste ihrer Sprache weniger angemessen war, bauten sie es wenig an. Dieselbe Erscheinung bei den Südfranzosen mit den Pastourellen; sie entlehnten dieses Genre den Nordfranzosen, aber sein volksmäfsiger Ton pafste zu ihrer höfischen Poesie nicht und ging in der gröfseren Anzahl der wenigen Beispiele, die sie uns hinterlassen, ganz verloren.

[2]) Vgl. unsere Abhandl. über die Chansonniers: Herrig's Archiv, Aprilheft 1868.

So z. B. bewahren uns die zwei Handschriften der dritten Gruppe (Ms. 844 fol. 43 und 12615 fol. 79) eine Pastourelle des Jehan de Braine auf, jenes ritterlichen Abenteurers, der aus einem König von Jerusalem und Schwiegervater Kaiser Friedrich's des Zweiten eine Art Schirmvogt des Papstes wurde und nach langen abenteuerlichen Zügen durch Morgen- und Abendland endlich wiederum auf einen Thron (den von Constantinopel) erhoben, 1237 sein vielbewegtes Leben schloſs. Da wir eine Poesie so leichten Genres jedenfalls als ein Jugendwerk des Dichters ansehen dürfen, den in seinen reiferen Jahren Politik und Krieg wohl ausschlieſslich beschäftigten, wird sie dem 12. Jahrhundert angehören. — Ebenso dürfte dem 12. Jahrhundert angehören eine Pastourelle in 845 fol. 140, die einem Grafen de la Marche, wahrscheinlich Hugues de Lusignan, angehört, der 1249 im höchsten Alter starb. Wohl weiter in das 12. Jahrhundert zurück reicht eine Pastourelle, die uns von drei Handschriften aufbewahrt worden (Paulmy 63 p. 122, 847 fol. 161ᵛ 12615 fol. 108ʳ) und daselbst den Namen eines in der Geschichte Philipp August's und des heil. Ludwig vielgenannten Kriegers und Staatsmanns trägt, des Thibaut von Blazon, der 1206 bei dem Waffenstillstande zwischen den Königen von Frankreich und England einer der Ritter war, die schwuren, ihn aufrecht zu erhalten. Im Jahre 1212 war er bei einem Kreuzzug gegen die Mauren betheiligt und bei der Belagerung von Calatrava anwesend und 1222 bei den Obsequien des Guillaume de Roche in der Abtei Bonlieu in Anjou. Im Jahre 1229 war er todt, da in diesem Jahre seine Wittwe Valencia in Vincennes Ludwig dem Heiligen huldigte und schwur, sich keinem Feinde des Königs zu vermählen. Er ist also zwischen 1222 und 1229 gestorben [1]). Die Handschriften der dritten Gruppe, die uns die Pastourelle des Königs von Jerusalem aufbewahrt, haben uns auch noch

[1]) Vgl. den von Dom Brial herausgegebenen 17. Band der Scriptores rer. gall. et franc. pp. 61 und 104 und Gilles Ménage, Histoire de Sablé, prem. partie, Paris 1683, pp. 201 und 367.

andere Pastourellen sehr alter Trouvères erhalten, z. B. eine von Auboin de Sezane (12615 fol. 109) und von Jehan Bodel sogar fünf[1]) (844 fol. 99; 12615 f. 78, 85, 86, 109).

Wie allgemein bekannt, verbreitet und beliebt die Form der Pastourelle schon in damaliger Zeit in Nordfrankreich gewesen, zeigt, dafs der vielbekannte Mirakeldichter und Mönch von St. Médard — Gautier de Coinsy, geboren 1177 in Amiens, sie sogar für ein Marienlied anwandte. Wackernagel, der dies Genre nicht ganz passend geistliche Parodie nennt, hat die betreffende Marien-Pastourelle zuerst aus einer neuenburger Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts mitgetheilt (Altfr. Lieder p. 186), ohne zu wissen, dafs sie von Gautier; neuerdings fanden wir sie in zwei Pariser Handschriften von Werken dieses schreibseligen Mönches mit anderen geistlichen Nachahmungen profaner Lieder unter seinen grotesken Mirakeln und Contes devots versteckt wieder (vgl. meine Abhandl. über d. Chansonniers, Herrig's Archiv Bd. 42, 1. Heft). Diese geistlichen Pastiches höchst weltlicher Liebeslieder sind zwar durchaus nicht vom besten Geschmack und verrathen, wie die bekanntlich höchst indecenten Wundererzählungen desselben Verf., mehr guten Willen und heiligen Eifer, als dichterische Anlagen, indessen sind sie uns ein schätzbarer Beweis von der grofsen Ausbreitung und Beliebtheit der nordfranzösischen Lyrik schon am Ende des 12. und im Anfange des 13. Jahrhunderts und sind speciell willkommen bei einer Untersuchung über das Alter der Pastourelle in Nordfrankreich. Ueber analoge lateinische Marienlieder, die nach Melodie und Form Volksweisen der Vulgärsprache nachgeahmt waren, vgl. Wolf, Lais etc. pp. 128, 475; Mone's Anzeiger im siebenten Bande p. 550; Edélestand du Méril, poésies latines antérieures au XII^e siècle p. 100. — Französische geistliche Lieder im Stil und Ton der Minnelieder («ou chant,» wie es in den Liedern des Jaikes de Cambray

---

[1]) Ueber das Alter dieses Trouvères vgl. den vortrefflichen Artikel von P. Paris im 20. Bde. der Hist. litt. p. 605—638.

in der berner Handschrift immer heifst) finden sich namentlich in grofser Anzahl in der pariser Handschrift Lavall. 59 und in der grofsen berner Handschrift (wozu man die Noten in unserer vollständigen Ausgabe dieses Codex vergleichen wolle). Sehr richtig sagt Wackernagel bei Gelegenheit der aus der neuenburger Papierhandschrift mitgetheilten geistlichen Pastourelle:

> „Solch ein Verfahren und dessen häufige Wiederkehr wären aber nur möglich und hatten dann nur Sinn, wenn die Originale dieser Weisen in Aller Munde gingen: nur dann durfte man beabsichtigen und konnte man hoffen, dafs man in einen rechten Besitzstand eintreten und dafs nun auch die geistliche Umdichtung in den Mund Vieler gelangen werde“.

Ein Analogon zu Gautier's Verwerthung weltlicher Pastourellen für geistliche Zwecke, das noch weit mehr in das 12. Jahrhundert zurückreicht, somit einen neuen Beweis gibt für die grofse Verbreitung und Beliebtheit der Pastourellen in Nordfrankreich um diese Zeit, liefert eine lateinische Predigt des Erzbischofs Stephan Langton von Canterbury, der im höchsten Alter 1228 starb und dessen Geburt um die Mitte des 12. Jahrhunderts fällt. Dieser energische Vertheidiger der Rechte der englischen Kirche und der englischen Grofsen gegen Johann ohne Land, dieser Mitschöpfer der Magna Charta (vgl. Knygthon, de eventibus Angliae ab a. 959 usque ad a. 1395 libri V, in Twisden's Sammlung — lib. II coll. 2401, 2415, 2430) hat, obgleich Engländer, die gröfste Zeit seines Lebens in Frankreich zugebracht. Er studirte an der Pariser Universität, wurde später daselbst Canonicus an der Kathedralkirche und Kanzler der Universität, 1206 Cardinal und 1207 Erzbischof von Canterbury. Um das Primat Englands zu übernehmen, wozu ihn der Papst ersehen hatte, ging er darauf über den Canal, kehrte aber nach sehr kurzer Zeit, als das Interdict (1208—1214) über England verhängt wurde, nach Frankreich zurück und verweilte (bis zu seiner triumphirenden Rückkehr nach England) fünf Jahre im Cistercienserkloster Pontigny, (cf. Annales Cistercienses auctore Angelo Manrique. Lug-

duni, Anisson 1642—53; 4 vol. in fol. das. III, 1—6) so dafs er im Ganzen mehr als zwei Drittel seines Lebens in Frankreich zugebracht. Die lateinische Predigt Langton's, auf die es uns hier ankommt, fand der bekannte Abbé de la Rue in einer Handschrift der Bibliothek der Royal society zu London unter den Mss. des Herzogs von Norfolk, unmittelbar vor dem «débat de la justice et de la vérité» von demselben Verfasser [1]). Langton hat als Text seiner Predigt eine Pastourelle oder vielmehr die erste Strophe einer Pastourelle gewählt, die uns anderswoher nicht bekannt ist:

Belle Aliz matin leva
Sun cors vesti et para
Enz un verger sen entra

---

[1]) Vgl. *de la Rue*, Archaeologia XIII, 231; id. Essais hist. sur les bardes III, 6; *Roquefort*, état etc. 244, 267, 268; Altd. Blätter II, 143—145; *Wolf*, Laïs etc., p. 128 ff. Hist. litt. tome 20 (Artikel von *Daunou* über Langton). — *Daunou* sucht das Zeugnis de la Rues zu erschüttern, aber, wie es uns scheint, hier wenigstens sehr mal-à-propos. Wenn auch de la Rue sich häufig von einem gewissen Kirchthurmpatriotismus hinreifsen liefs, wenn auch seine Polemik gegen die Panegyristen der provençalischen Poesie und Anfälle von Celtomanie zuweilen seine Blicke verblendeten, eine wissentliche Fälschung von Thatsachen (so würden wir das nennen dürfen), wo kein einziger der oben erwähnten Puncte in Betracht kommt, darf man ihm nicht zutrauen. Dafs dieser Sermon wirklich von *Etienne de Langton*, beweist noch (auch wenn dieser nicht ausdrücklich genannt wäre, worüber *de la Rue* sich nicht ausspricht) das unmittelbare Zusammenstehen mit dem «débat de la justice etc.», welcher diesem Prälaten angehört. — *Wolf* sagt (p. 128): „der berühmte anglonormandische Trouvère und Erzbischhof von Canterbury (st. 1228) nahm zum Texte seines Sermo de sancta Maria eine Strophe eines solchen anglonormandischen Canticum de la bele Aliz etc. etc.» — Warum denn die Pastourelle «Belle Aliz etc.» zu einem anglonormannischen Canticum machen? Es ist ebenso gut eine französische Pastourelle oder ein Motet im Schäferstil, wie das bekannte: «Main se leva la bien faite Aelis» oder «Belle Aelis une jone pucelle» oder «Belle Aielis par matin se leva» (Heyse R. inédita p. 52) oder «Main se leva bele Aeliz» (Keller's Romvart p. 585). Auch auf das Vaterland der Pastourelle kann man aus der Sprache mit irgend welcher Sicherheit nicht schliefsen. Im Munde eines englischen Priesters und unter der Feder eines englischen Schreibers ist sicher jedes picardische, burgundische oder gar poitevinische Stück ebenso gut anglonormannisirt, wie der Schreiber des berner Codex seine sämmtlichen Gedichte lothringisirt.

Cink flurettes y trouva
Un chapelet fet en a
De rose fleurie
Pur deu trahez vus en la
Vus ki ne amez mie.

Jeder Vers bildet, wie uns de la Rue berichtet, einen Theil der Predigt und erleidet eine mystische Anwendung auf die heilige Jungfrau. Die 5 Blumen, die Aliz pflückt, sind Glaube, Hoffnung, Liebe, Keuschheit und Demuth, und die Anwendung ist ziemlich glücklich herbeigeführt. Verschiedene Male ruft der Redner, hinweisend auf die Jungfrau mit Pathos aus: «ceste est la bele Aliz, ceste est la flour, ceste est la liz».

Es scheint uns näher zu liegen, einen solchen Aufschwung geistlicher Fervenz den jungen Jahren Langton's als seinem Alter zuzutrauen. Die politischeu Händel, die die letzte Hälfte seines Lebens ausfüllten, mögen ihm auch zu Predigten wenig Laune und Zeit gelassen haben. Wenn wir also annehmen, dafs Langton etwa um 1170 oder 1180 seine Gläubigen in der pariser Kathedralkirche mit diesem etwas gewagten Meisterstück mittelalterlicher Kanzelberedsamkeit erbaut hat, so setzt das jedenfalls eine sehr grofse Verbreitung und Beliebtheit der Pastourellen um diese Zeit voraus.

Das sind die hauptsächlichsten Daten und Texte für das Alter und die Verbreitung der Pastourellen in Nord- und Südfrankreich. — Bevor wir eine Schlufsfolgerung ziehen, wird es zweckmäfsig sein, durch eine vergleichende Characteristik der provençalischen und nordfranzösischen Pastourelle neues Material und neue Gesichtspunkte zur Prioritätsfrage zu gewinnen, zumal bei fast Allen, die über die nordfranzösische Pastourelle gelegentlich gesprochen (und ihre Zahl ist nicht grofs), eine ungenaue oder gar falsche Anschauung über das Wesen dieser Dichtungsart sich findet.

---

## II.

## Vergleichende Characteristik der Pastourellen bei Troubadours und Trouvères.

Bei der Characteristik der provençalischen Pastourellen haben wir vor allen Dingen einen Gesichtspunct festzuhalten, daſs nämlich das wesentlichste und characteristischste Merkmal dieser Dichtungsart die Gesprächsform ist. Darüber herrscht gar keine verschiedene Meinung; Alle haben bei der Definition dieses Genres dies Merkmal vorangestellt [1]).

Dieser ausschlieſsliche Character eines Gesprächs nähert die Pastourelle schon sehr der Tenzone an. In der That haben auch viele Pastourellen Aehnlichkeit mit jener älteren Art Tenzone, die nicht einen einzelnen bestimmten Fall discutirt und den Einen der Redenden die Gründe für, den Andern die Gründe wider auseinandersetzen läſst, sondern wie ein einfaches Gespräch in Rede und Gegenrede über verschiedene Dinge sich abwickelt (vgl. die dem Cercamon zugeschriebene Tenzone, die *Mahn* im Jahrbuche 1859 mitgetheilt hat). — Einzelne Pastourellen der Troubadours könnte man geradezu Tenzonen nennen, andere sind politische Rügegedichte, Serventois in Gesprächsform, die die Eigenthümlichkeit besitzen, daſs als einer der Gegenredner eine Schäferin genannt wird. Denn wahrlich, welchen Grund hat man noch z. B. die Pastourelle des Paulet von Marseille (Ms. 1749, früher 7698 ch. 327) eine Pastourelle zu nennen, wenn man die hochweisen politischen Auslassungen über den Krieg Karl's von Anjou gegen Manfred (1265) statt einer Schäferin irgend einem Ritter in den Mund legt? Wenn auch nicht alle Dichter auf die Lächerlichkeit verfallen sind, ihre Kuh- oder Schafhirtinnen hohe Politik treiben zu

---

[1]) Vgl. *Ginguené*, hist. litt. de l'Italie, II, 310; *Raynouard*, choix etc., II, 229; *Diez*, Poesie d. Tr. p. 114; Leben und Werke p. 145; *Daunou* im 16. Bd. der hist. litt. p. 205; *Mahn's* mehrerwähnte Abhandl. über Cercamon im ersten Bande des Jahrbuchs 1859.

lassen, so leihen sie ihnen doch eine Feinheit des Gefühls, eine Zartheit des Unterscheidungsvermögens, in ihrer Art nicht minder unnatürlich, als die falsche Schäferpoesie späterer Jahrhunderte, wo die Lämmchen und Zicklein stets nur schneeweiſs gewaschen und mit Rosenbändern um den Hals auftreten, während ihre nicht minder rosenbebänderte Herrin in wohlgesetzter Wechselrede mit einem hoffnungslosen und verzweifelnden Schäfer diesen an der Angel des Verlangens zappeln läſst. An innerer Unwahrheit geben die Schäferinnen der meisten provençalischen Pastourellen diesen Zerrbildern der neueren Zeit nichts nach, nur daſs keine hochgepuderte Hofdame, sondern ein ächt mittelalterlich provençalisches Edelfräulein, wie wir sie zur Genüge anderswoher kennen, hinter der Maske hervorsieht. — Wir wollen gewiſs nicht bestreiten, daſs z. B. das dialogisirte Idyll des Guiraut Riquier [1]) ganz hübsch erzählt ist, nur kommt uns die Heldin gar nicht wie eine Schäferin vor, sondern wie eine Dame gereifteren Alters, die einen jungen Ritter, der ihr, kaum gesehen, seine Liebe gesteht, eine Zeit lang reden läſst, ihn aber, wenn er zu weit geht, durch Nennung des Namens seiner Angebeteten, der er eben untreu zu werden im Begriff ist, zum Bewuſstsein seiner Pflicht zurückruft. Die Sache wiederholt sich dreimal und erinnert unwillkürlich an das Fabliau von der Wasserkufe, das Wieland so hübsch wiedererzählt hat. (Uebrigens hat ein anderer Troubadour, Joyos von Toulouse, in der einzigen von ihm erhaltenen Pastourelle (Ms. 1592, früher 7226 fol. 369) dieselbe Situation wiederholt, nur erinnert sich der Ritter selbst an seine Geliebte im Augenblick, wo er ihr untreu werden will). Bei *Riquier* hat überhaupt die Schäferin ein groſses moralisches Uebergewicht über den Helden, der ihr fast wie ein Knabe gegenübersteht und trotz seiner dichterischen Selbstbespiegelung in ihrem Munde, gegenüber ihrem stärkeren Character und ihrer weisen Ueberlegung, eine ziemlich

[1]) so dürfte man wohl seine sechs Pastourellen passender nennen.

klägliche Rolle spielt. Anstatt seinen Liebesanträgen Gehör zu geben und seine zwischen ihr und „Beldeport“ hin- und herschwankende Neigung zu hören, fordert sie ihn zu männlicher That auf, zum Anschlusse an den Zug des Königs von Castilien gegen Granada. Und wenn er sich freut, sie „sage“ gefunden zu haben und fast thut, als hätte er sie nur auf die Probe stellen wollen, so macht er dem Leser, wie ihr selbst, den Eindruck des Fuchses, dem die Trauben zu sauer waren. — Namentlich unvortheilhaft aber nimmt er sich aus, als er in der zweiten Generation liebt und, schon ein Graukopf, nachdem er, länger als Jacob um Rahel, durch 22 Jahre vergebens um die Mutter gefreit[1]), sich an die inzwischen herangewachsene Tochter wendet, aber auch hier durch die weise Mutter (die inzwischen von einer Schäferin zu einer behäbigen Schenkwirthin zu Tomières sich aufgeschwungen) seine Anstrengungen vereitelt sieht. — Das Alles ist gewifs sehr hübsch erzählt und dafs der Dichter sich selbst so anmuthig persiflirt, ist gewifs ein hoher Grad von dichterischer Kunst und Abstraction, aber gerade die Kunst zerstört das Genre. — Diese Schäferin ist keine Schäferin, dies Pastourelle, einer seiner Natur nach volksmäfsig sein sollendes Genre, ist nicht volksmäfsig. —

Ebenso wenig ist es volksmäfsig, wenn Joan Estève von Béziers eine Schäferin die Anträge eines Ritters zurückweisen läfst, weil sie ihre Familie nicht entehren will! — Ein solches Argument haben wir in keiner nordfranzösischen Pastourelle gefunden. Es schützt da wohl die eine oder die andere Schäferin vor, dafs sie keinen Mann bekommen würde oder dafs sie von ihrer Mutter Schläge bekommen würde, aber ein so ausgebildetes Gefühl für Familienehre wird nie einer *touse* oder *pastoure* zugetraut und scheint uns auch bei einer provençalischen *toza* oder *vilana* nicht am Orte. — Eine Schäferin des Marcabrun declamirt (Ms. d'Urfé, Lavall. 14 N°. 4) über die Unwürdigkeit mancher Glieder des Ritterstandes, die

[1]) wir geben von seiner Fiction aus — den Jahreszahlen, womit er die Pastourellen bezeichnet.

besser verdienten, die sieben Tage der Woche auf dem Felde zu arbeiten; eine andere (des Guillem d'Avepolh oder d'Hautpoul, bei Diez d'Antpoul) wird durch die guten Ermahnungen, die ihr geistlicher Rathgeber, ein Priester Johann, ihr früher gegeben, abgehalten, ihrem Ehemanne untreu zu werden, doch nimmt sie den Ritter zu ihrem Verehrer an, geht also ein platonisches Verhältnifs mit ihm ein. Die Dame guckt überall hervor und in einer Pastourelle des Joan Estève redet auch nicht allein der Schäfer die Schäferin mit Dame an, sondern auch der Ritter, der die Liebesscene belauscht, redet, als er hervorkommt und von der Schäferin gescholten wird, dieselbe mit Dame an.

Kurz der Pastourelle der Provençalen geht alles Wesentliche der Pastourelle, Costüm, innere Wahrheit und volksmäfsiger Ton ab, sie hat von der Pastourelle nur das äufserliche Beiwerk von „Lautrier“ u. dgl. Die Pastourelle der Provençalen ist meistens ein einfaches Gespräch, wo es sich um Liebe handelt, wie es jeder Ritter mit jeder Dame führen könnte; oft auch eine Art Tenzone, zuweilen auch (Paulet v. Marseille) ein Serventes, ein politisches Rügegedicht in Form eines Gesprächs oder einer Tenzone älterer Art. — Welche Confusion der Gattungen! Liegt es hier nicht nahe, zu sagen, dafs die Pastourelle eine den Provençalen von aufsen her überkommene volksthümliche Form war, die zu ihrer ganz und gar höfischen Dichtweise und Schreibart nicht pafste und mit der sie daher nichts Rechtes anzufangen wufsten?

Ein weit anderes Bild bieten die nordfranzösischen Pastourellen. Um eine richtige Anschauung von dieser Dichtungsart bei den Trouvères zu bekommen, mufs man allerdings von Laborde's und Roquefort's Redensarten, die, wie andere Irrthümer [1]) dieser Vorgänger, von den

---

[1]) So z. B. der «nombre considérable des chansons de Gautier de Coinsy» (Laborde II, 147), der sich in dem Artikel über diesen Mönch in der Hist. litt. wiederfindet. Vgl. dazu unsere Bemerkung über Gautier de Coinsy in der Abhdl. über die altfr. Chansonniers (Herrig's Archiv Bd. 42, Heft 1).

Verfassern der Histoire littéraire theilweise nachgeschrieben sind, von vorn herein ganz absehen. Laborde hat für den raisonnirenden Theil seiner Arbeit die werthvollen Manuscripte, die ihm zu Gebote standen, sehr schlecht benutzt. Abgesehen von denjenigen, aus denen er die 74 bei ihm abgedruckten Gedichte mittheilte, scheint er die Hdschr. nur zur Anfertigung des Inhaltsverzeichnisses behufs seiner allerdings für die damalige Zeit höchst werthvollen Concordanztafel benutzt zu haben. Wenigstens hätte er aus den zahlreichen und werthvollen Mss. eine richtigere Anschauung über das Wesen der Pastourelle schöpfen können und sich überzeugen können, dafs die altfranzösische Pastourelle, weit entfernt, monoton zu sein, diejenige unter den Dichtungsarten der Trouvères ist, welche die meiste Varietät, am meisten stoffliches Interesse hat. Auch die bei ihm angezogene Stelle Thibaut's von Navarra bezieht sich gar nicht auf die Pastourellen [1]).

Noch schroffer, als Laborde, stellt Roquefort den Satz von der Monotonie der Pastourellen auf: «Qui en lit une, en connoît mille» (état, p. 224). Unstreitig ist ein solches System für Philologen und Literarhistoriker sehr bequem; auch hat Roquefort gewifs geglaubt, alle Pastourellen zu kennen, nachdem er einige gelesen, sein Satz ist darum nicht weniger unwahr. Obgleich Roquefort sich überall in hohem Tone vor Legrand und anderen Vorgängern das Verdienst vindicirt, anstatt in der trüben Quelle der Ste Palaye'schen Copien, in den Originalmanuscripten geschöpft zu haben [2]), war er in Wahr-

---

[1]) Diese Stelle spukt ergötzlicherweise durch mehrere Büchergenerationen hindurch. Laborde (II, 149) scheint der Vater der Bemerkung zu sein, aus ihm nahm sie Roquefort (état, p. 212) und endlich lieferte sie noch Wackernagel (der sie *Lieder* 169 richtig bezieht) den Stoff zu einer Note.

[2]) Und dabei hat er selbst, wie wir noch sehen werden, häufig in der Coustellier'schen Copie geschöpft, die ein Monstrum von Ungenauigkeit, während die meisten Ste Palaye'schen Copien, trotz der Discreditirungsversuche Roquefort's, die Originale mit musterhafter Exactheit wiedergeben.

heit eher manuscriptenscheu, wahrscheinlich weil er in palaeographicis ebenso viel profitiret, wie in philologicis [1]). Oder ist es nicht manuscriptenscheu, da, wo er in derselben Bibliothek die Wahl hatte zwischen dem Original und einer sehr schlechten neueren Copie, zu der letzteren zu greifen? Jedermann, der in Ermangelung von etwas Besserem gelegentlich einmal in Roquefort's *Etat* blättert, um vielleicht irgend eine Notiz da zu finden (eine Hoffnung, die zwar in der Regel eitel ist), kennt das «Manuscrit des poëtes françois avant 1300» ein Paradepfèrd Roqueforts, das er namentlich regelmäſsig citirt, wo es sich um lyrische Stücke handelt. Kürzlich fanden wir, intriguirt durch diese Bezeichnung, die mit ihren in die Tausende reichenden Foliozahlen auf keinen der uns bekannten Chansonniers paſste, daſs dieses vielberufene, auch von Arthur Dinaux oft citirte Ms. nichts weiter ist, als eine höchst elende Copie aus dem vorigen Jahrhundert, die der Buchhändler Coustellier behufs einer projectirten Ausgabe lyrischer Denkmäler hauptsächlich aus den Mss. 844, 845 und 12615 (Mss. du roi, de Clairambault et de Noailles) von mehreren Copisten zusammenschreiben lieſs. Diese Copie in vier Bänden Folio ist noch heute in der pariser kaiserlichen Bibliothek; gelegentliche Vergleichungen mit den Originalen zeigten uns, daſs den Copisten die gewöhnlichsten Abkürzungen böhmische Dörfer waren. Hätten sie sich begnügt, wie der Copist, der für Ste Palaye das vaticanische Ms. 1490 abgeschrieben [2]), die unverstandenen Zeichen und Abkürzungen mechanisch nachzumalen, so wäre der Fehler noch zu ertragen, aber sie haben dieselben auf ihre Weise, d. h. falsch gelesen und natürlich zuweilen, da sie auſserdem die alte Sprache auch nicht immer verstanden und es ihnen nicht darauf ankam, hier und da ganze Zeilen

[1]) Von seiner Sprachkenntniſs hier nur ein Pröbchen: donoier, was schon Fauchet (p. 183) richtig erklärt, erklärt Roquefort (p. 328) «*faire un petit présent*» *(!!!)*.

[2]) Bibliothèque de l'Arsénal. Belles lettres françaises Ms. 63 in fol. Bd. I.

wegzulassen, den puren Unsinn zusammengeschrieben. Dafs Roquefort es meistens vorgezogen, in solcher trüben Quelle zu schöpfen, statt zu den Originalen zu greifen (von denen mindestens zwei, wenn nicht alle drei schon damals in der kaiserlichen Bibliothek waren), legt die Vermuthung sehr nahe, dafs ihm das Lesen der Originale schwer geworden. Wie dem auch sei, Thatsache ist, dafs Roquefort, abgesehen von den bei Laborde abgedruckten 9 Pastourellen und wohl auch der 3 bei La Ravallière dem Thibaut de Champagne zugeschriebenen, seine Hauptkenntnis der nordfranzösischen Pastourelle aus dieser trüben Quelle der *Poëtes français avant 1300* geschöpft. Da nun die Anfertiger dieser Copie, die bei der Auswahl der Stücke ziemlich willkürlich verfuhren, für Pastourellen keine Vorliebe gezeigt und nur wenige, deren Autoren in den Originalen genannt, aufgenommen haben, so kann es uns nicht Wunder nehmen, wenn Roquefort's Kenntnis der Pastourellen eine sehr mangelhafte und unrichtige ist.

Seit Roquefort haben verschiedene Gelehrte noch eine ziemliche Anzahl Pastourellen theils aus den Mss. ans Tageslicht befördert, theils wieder abgedruckt. — *Francisque Michel* hat in dem von ihm und Monmerqué herausgegebenen *Théâtre français du moyen âge* 27 P. aus 5 Pariser Handschriften mitgetheilt. — Er hatte die Absicht, alle Pastourellen zusammenzustellen, in denen die Namen Robin und Marion vorkommen, doch sind ihm viele entgangen. Dann haben auch *Dinaux* in den *Trouvères du Nord de la France* etc. und *P. Paris* in der Abhandlung über die Liederdichter (Hist. litt. T. 23) eine Anzahl, doch meist nur bruchstückweise mitgetheilt. Im J. 1865 hat *Conrad Hofmann* 20 Pastourellen aus der berner Handschrift 389 (die wir jetzt vollständig in Herrig's Archiv veröffentlichen) mitgetheilt und *Bartsch* hat in seine altfranzösische Chrestomathie 4 aufgenommen. — Man hat übrigens zum grofsen Theile immer dieselben Pastourellen wiederabgedruckt, auch nur einen kleinen Kreis von Handschriften benutzt und diesen nur sehr unvollständig ausgebeutet, so dafs man sagen kann, dafs

noch nahezu zwei Drittel der uns in den 23 Chansonniers erhaltenen Pastourellen, darunter sehr interessante Stücke in den Handschriften schlummern. [1]). Doch können schon die bisher Veröffentlichten, sowie die, welche wir im Anhange aus 3 pariser und einer römischen Handschrift mittheilen, neben der grofsen Anzahl der Pastourellen in der berner Handschrift, das seit Laborde immer gedankenlos nachgesprochene Vorurtheil von der Monotonie dieses Genres wesentlich modificiren.

Die treffendste Illustration zu dieser Beschuldigung mangelnder Varietät der Pastourellen, wie gleichzeitig die beste Definition dieser Dichtungsart bei den Nordfranzosen liefert eine einfache Zusammenstellung von Pastourellenmotiven, wie wir sie grofsentheils nach bisher ungedruckten Quellen im Nachfolgenden versucht haben. Wir bemerken ausdrücklich, dafs sich diese Sammlung von Motiven noch bedeutend vervollständigen läfst und dafs wir von einer Ausbeutung aller Handschriften in diesem Sinne nur deshalb Abstand genommen haben, weil die von uns gegebene Auswahl von Motiven vollständig genügt, eine richtige Anschauung zu geben, sowol über den Character der Dichtungsart, als auch über die Ausdehnung des Kreises, dem die behandelnden Stoffe entnommen wurden.

Die Definition Laborde's, Roquefort's u. A. m., die Roquefort «*le canevas de toutes les pastourelles*» nennt, pafst nur für einen kleinen Theil von Pastourellenmotiven. So einfach, wie man nach dieser Definition glauben sollte, wickelt sich die Intrigue verhältnifsmäfsig selten ab. Namentlich tritt, auch wo die Anträge des Ritters von Erfolg gekrönt sind, sehr häufig ein Schäfer als dritte Person auf, der bald von dem Ritter entfernt wird durch ein falsches Geschrei, als ob der Wolf ein Schaf hole

---

[1]) Die Pastourellen haben mit unter der Vernachlässigung leiden müssen, die auf der ganzen altfranzösischen Lyrik lastet, und eine nur einigermafsen eingehende Untersuchung über die Pastourelle, dieses interessanteste Genre der altfranzösischen Lyrik, existirt noch gar nicht.

(Bern 389 alte [Mouchetsche] Pag. fol. VIII[r] 2. Th.; neue fol. 122[r]), bald zur Abwehr des wirklich in die Herde einbrechenden Wolfes hinweggeilt (B. 389 alt f. 59[v] 2. Th.). Der Wolf, der selbstverständlich in diesen Schäferliedern eine grofse Rolle spielt, wird sehr oft der Vermittler eines verliebten Einverständnisses zwischen dem Ritter und der Schäferin. Eine der längsten Pastourellen des berner Codex (alt f. xx[v] 2. Th.; neue f. 134[v]) für deren Wiederherstellung jedoch 20050 (St. Germ. 1989) herbeigezogen werden mufs, enthält ein ganzes kleines Drama. — Während der Ritter in die Betrachtung der Schäferin versunken ist, holt der Wolf ein Schaf. Der Ritter rettet es und sie verspricht ihm einen süfsen Kufs als Lohn:

«E Robins iert cous».

Robin, der das gehört hat, kommt dazu und macht giftige Bemerkungen, sie verspottet ihn und geht mit dem Ritter ins Holz. Bald aber vom Ritter verlassen, sieht sie sich ihrerseits von Robin verspottet, der eine drastisch-ironische Standrede über die Verderbtheit der Frauénherzen hält. — In einer anderen Pastourelle derselben Handschrift (a. fol. 25[v] 2. Thl.; neu f. 139[v]) ist die Schäferin nicht so bereitwillig, dem Ritter ihr Wort zu halten und sucht durch lautes Singen Robin herbeizurufen; doch läfst sich der Ritter nicht um seinen Lohn betrügen. — In einer hübschen Pastourelle des Jaikes von Cambray (f. 65[r]) vermag der Ritter die Schäferin halb durch Gewalt, halb durch Bitten seinen Anträgen Gehör zu geben: sie warnt ihn vor ihrem Robin, der bösartig sei und an ihm handgreiflich werden könnte. Bald darauf, aber natürlich zu spät, kommt Robin auch, „seine Keule hinter sich herschleppend“. Auf seine Nachfrage, ob der Schäferin etwas geschehen, wird er von ihr natürlich beruhigt: «Ne t'esmaie — paie — le jugleir — k'il mait apris a tumeir — et je li ait fait dancier — et bailleir». Der Schäfer, dem geistige Gaben offenbar nicht im verschwenderischen Mafse zu Theil geworden sind, versteht diese Feinheiten nicht nach ihrem wirklichen Sinn; er nimmt sie wörtlich, versichert nichts Böses gedacht zu haben,

erkundigt sich dann nach dem Namen des *jugleirs* und zieht seinen Knappsack hervor, worauf die drei einmüthig mit einander frühstücken. Jaiket empfiehlt sich jedoch bald, da ihm das grobe Brot des Schäfers nicht sehr behagt und er an einer angenehmeren Unterhaltung mit der Schäferin durch die Gegenwart Robins gehindert wird. — In einer anderen Pastourelle derselben reichen Handschrift (fol. 7ᵛ 2. Th. neu f. 121ᵛ) läſst sich die Schäferin durch die Untreue ihres Robin bewegen, sich an ihm zu rächen. Dasselbe Motiv, nur entwickelter, findet sich in einer Pastourelle des Jaikes d'Amiens (alt 92ᵛ neu fol. 82ʳ); der Ritter leitet Marot selbst zu einem verliebten Stelldichein, das ihr Ungetreuer mit einer Anderen hat. Die beleidigte Schöne wechselt einige Artigkeiten mit ihrer Nebenbuhlerin und geht dann mit der Keule auf sie zu; Robin legt sich für seine neue Geliebte ins Mittel und schickt Marot mit einer tüchtigen Tracht Prügel heim, worauf sie den Anträgen des Ritters natürlich ein leichtes Gehör gibt.

Aber bei weitem nicht immer sind die Bemühungen des Ritters von diesem Erfolge begleitet. In einer Pastourelle vom Cuens de la Marche läſst sich der Ritter durch die Betheuerungen der Schäferin, daſs sie dem «plus vaillant bacheler de ceste contrée» verlobt sei, wirklich bewegen fortzugehen, worauf sie ihm höhnend nachruft: »Moult vos doit on pou prisier — quant sanz prendre un douz besier — vos sui eschapée». Spott muſs der Ritter häufig erleiden. In einer Pastourelle der Handschrift 845 (fol. 174ʳ), die Roquefort auf p. 393 höchst unvollständig und fehlerhaft mitgetheilt (3 Strophen fehlen), ruft die Schäferin ihm zu: «Sire chevaliers — vos devendroiz moines — mes ja se dex plaist — ne serez chanoines — je vos amasse par amors — mes je n'os por les traïtors — Merci etc.» Bei Colins Pansate de Cambrai (Bern, alt fol. 8ᵛ 2. Theil; neu fol. 122ʳ) will die Schäferin ihren Robin nicht mit dem Ritter «draip d'or», nicht mit «boukerant» vertauschen; in einer anderen Pastourelle derselben Handschrift (alt fol. 14ʳ 2. Th.; neu fol. 128ʳ) muſs er es sogar mit ansehen, wie sich Schäfer

und Schäferin in seiner Gegenwart liebkosen, nachdem seine Redekünste keinen Erfolg gehabt [1]). Solchen Widerstand trifft der Ritter sehr oft, auch keusche Schäferinnen sind nicht selten. Vgl. die bei Bartsch, Chrestomathie col. 303 aus 20050 veröffentlichte, ferner Ms. de Paulmy 63 pp. 191 und 307; 845 fol. 91ʳ und 146ʳ; 847 fol. 58ᵛ und 160ʳ u. ö. a. — Eine Schäferin des Raoul de Biauves hat sogar ein Keuschheitsgelübde gethan (das ist aber ein Unicum), eine Andere (Paulmy 63 p. 307) weifs dem Ritter auf schlaue Weise zu entschlüpfen, flieht zu ihrem in der Ferne arbeitenden Vater und lacht ihn aus. Aber nicht immer kommt der Ritter so billig mit einfacher Zurückweisung seiner Anträge oder Spott davon, zuweilen verleiden ihm die Schäfer durch eine tüchtige Tracht Prügel die Lust, ihren Mädchen nachzugehen (Bern 389 neu fol. 41ʳ und 195ʳ).

Aber auch friedlich und freundschaftlich verkehren Ritter und Schäfer in manchen Pastourellen miteinander. Eine Schäferin, die den Ritter anreizt, tritt in diesen Stücken gar nicht auf, der Ritter schlichtet Streitigkeiten der Schäfer unter sich (B. 389 fol. 215ᵛ neu), tröstet Robin, dem die Mutter der Geliebten den Zugang zu derselben wehrt (Paulmy 63 p. 122), oder hört, wie in einer Pastourelle des Pieres de Corbie, theilnehmend seine Klagen an, als Robin bei einem Stelldichein von einem Eifersüchtigen überrascht und furchtbar durchgeprügelt worden ist. —

Wie in diesen Pastourellen die Schäferin, so tritt in andern der Ritter gar nicht auf. Bei *Baudes de la Kakerie* (844, 99ʳ; 12615, 44ᵛ) will Robin nichts von der Schäferin wissen und tadelt sie, dafs sie ihm ihre Liebe anträgt; in einer anderen Pastourelle von Jehan Erars bewerben sich gleichzeitig um Marot ein Vallet Guion und der Schäfer Robin; sie gibt dem Letzteren den Vorzug.

---

[1]) Vgl. unsere Anmerkung zu dieser Pastourelle in der berner Handschrift, wo wir die Pastourelle, die C. Hofmann fehlerhaft abgedruckt, aus 20,050 wiederhergestellt haben.

In einer letzten Gruppe von Pastourellen, von denen uns Vat. 1490 einige hübsche Beispiele aufbewahrt, finden wir Feste und Tanzlustbarkeiten der Schäfer, denen der Ritter entweder blos zusieht (Pastourelle des Jehan Erars in Vat. 1490 fol. 111ᵛ, eine andere Paulmy 63 pag. 392 und 845 fol. 171ʳ) oder in die er sich öhne Weiteres mischt (Paulmy 63 p. 326, Vat. 1490 fol. 110ʳ; bei Roquefort höchst mangelhaft abgedruckt). — Manchmal verstehen aber die Schäfer diese Zudringlichkeit falsch, wie in der Pastourelle «La douçors del tens novel» die Bartsch col. 302 aus 20050 fol. 55 mitgetheilt, wo der Ritter mit Steinen, Stöcken und Hunden aus der Gesellschaft getrieben wird, in die er sich eingedrängt, aber nicht den Muth hat, wie Don Juan in einer ähnlichen Situation, seinen Angreifern die Stirn zu bieten.

Unsere Untersuchung ist jetzt zu dem Punkte gediehen, wo wir ihre Resultate vollständig zusammenfassen können. Diese lassen sich im Wesentlichen zu 3 Sätzen für die Troubadours und 3 entsprechenden für die Trouvères formuliren.

Für die Troubadours haben wir Folgendes festgestellt:

1) Die Pastourelle existirt bei den Troubadours im 12. und 13. Jahrhundert, ist aber im 13. Jahrhundert verhältnifsmäfsig wenig, im 12. fast gar nicht angebaut.

2) Die Pastourelle der Provençalen entspricht nur in den seltensten Fällen dem eigentlichen Begriff dieser Dichtungsart. Nie eigentlich volksmäfsig, ist sie zuweilen sogar nur ein Sirventes in Gesprächsform und leidet stets mehr oder weniger an einer gewissen Monotonie.

3) Die Figuren des Ritters oder Dichters, die der Schäferin und die Gesprächsform sind für die provençalische Pastourelle wesentlich und ausnahmslose Regel.

Für die Trouvères würden die entsprechenden Sätze folgendermafsen lauten:

1) Die Pastourelle existirt bei den Trouvères im 12. und im 13. Jahrhundert. Die Beweise, nicht allein der Existenz der Pastourellen, sondern auch ihrer sehr

großen Verbreitung und Beliebtheit in Nordfrankreich um diese Zeit sind in Beispielen und Zeugnissen sehr zahlreich.

2) Die Pastourelle der Trouvères ist ein eigentlich volksmäßiges Genre; sie umfaßt den größten Theil des Schäferlebens in seinen Leiden, Freuden, Vergnügungen und Festen und zeigt die größte Mannigfaltigkeit. Viele Stücke zeigen Verwandtschaft zu dem in Deutschland von *Nithart von Riuvental* cultivirten Genre.

Diesen Sätzen fügen wir noch folgende allgemeine hinzu:

1) Es hat gar keine Wahrscheinlichkeit für sich, daß die Provençalen ein Genre erfunden haben, um es nach wenigen Versuchen beinahe ein Jahrhundert liegen zu lassen, und es dann, nachdem ihre Nachbarn es ebenso eifrig ergriffen und angebaut, wie sie es verschmäht und vernachläßigt haben, aufs Neue zu ergreifen.

2) Das volksmäßige Genre der Pastourellen paßt nach dem gewichtigen Zeugnis, das uns von einem Troubadour selbst (Raymond Vidal) erhalten ist, sowie nach der Kenntnis, die wir von der Poesie der Provençalen aus ihren uns erhaltenen Werken schöpfen, gar nicht zu ihrer durchaus höfischen Dichtweise, wofür zum Ueberfluß noch die Art spricht, in der sie im 13. Jahrh. die Pastourelle behandelt.

3) Es steht fest, daß am Ende des 12. Jahrh. die Kenntnis der Trouvèrespoesie in Südfrankreich schon sehr verbreitet war. (Vgl. P. Meyer *Recherches sur l'épopée française* pp. 21, 35 und besonders 17.)

Nach allem diesen erreicht für uns folgender Satz, den wir als Endresultat hinstellen, einen sehr hohen Grad von Wahrscheinlichkeit:

Das Genre der Pastourellen ist Erfindung und Eigenthum der Trouvères. Die Troubadours entlehnten von ihnen ziemlich früh dieses Genre, da sie aber richtig fühlten, daß sein volksmäßiger Ton zu ihrer durchaus höfischen Dichtweise nicht paßte, bauten sie es sehr wenig an und ließen es bald fast ganz liegen. Erst spätere Dichter, die das Bestreben hatten, sich in zahlreichen

Formen zu versuchen (Guiraut Riquier), suchten es wiederum hervor oder entlehnten es aufs Neue den Nordfranzosen. Dem Wesen ihrer Dichtungsweise angemessen, ging ihnen aber der ursprünglich volksmäfsige Character der Pastourelle ganz verloren, sie wurde unter ihren Händen zu einem ganz kunstmäfsigen Genre, das sich bald dem Sirventes, bald der Tenzone näherte, bald einen eigenen neuen Weg einschlug, der schon an die Ballade streift. Fast immer ist ihnen aber die Form der Pastourelle nur Schablone, äufserliches Beiwerk; ihren Schäferinnen fehlt meistens die innere Wahrheit.

(Wird fortgesetzt.)

---

# Die Namen und Beinamen der Städte Italiens.

(Fortsetzung.)

---

Gleichwohl sind den Nationen mit Ausnahme der Türken und Magyaren andere Eigenschaften beigelegt.

Die Engländer werden stolz genannt, wie in den Sprichwörtern der Zigeuner; die Franzosen, analog dem toscanischen Sprichwort:

Francese furioso, Spagnuolo assennato, Tedesco sospettoso,

als furiosi bezeichnet, und die Spanier für verschlagen erkannt, während es sonst in toscanischen Sprichwörtern heifst:

Gli Spagnuoli s'accordano a bravare, i Francesi a gradire, gli Inglesi a mangiare, i Tedeschi a sbevazzare, e gli Italiani a pisciare;

Signore Spagnuolo e pasticcere francese,

und:

Alla Spagnuola: Un grand assalto e una bella ritirata [1]).

Auch von Piemont wird anderwärts gesagt:

Il Piemonte è la sepoltura dei Francesi,

weil die Letzteren in den langen und blutigen Kämpfen mit Piemont fast immer den Kürzeren gezogen; die Lombarden gaben zu den Redensarten Anlafs:

Ringraziar alla Lombarda (d. h. ohne Ceremonien)

und:

Facciamo alla Lombarda, che dove si cena, si dorme,

und von den Toscanern heifst es:

Chi hà a far con Tosco, non vuol esser losco,

---

[1]) Im Venetianischen: Furia francese e ritirata spagnola. In Parma ist furia franzèsa der Ausdruck für grofse Wuth.

und:

Guardati da Toscan rosso, da Lombardo nero, da Romagnuol d'ogni pelo [1]).

Daſs die Letzteren überhaupt bei ihren Nachbarn in schlechtem Rufe stehen, beweisen die toscanischen Sprichwörter:

I Romagnuoli portano la fede in grembo,
Romagnuol della mala Romagna,
O ti giunta e ti fa qualche magagna;
I Romaneschi nascono co' sassi in mano.

und:

Romaneschi, non son buoni nè caldi, nè freschi.

Die Bezeichnung der Bewohner der Abruzzen nach ihrer Lieblingsspeise weist auf eine bei den Italienern sehr gebräuchliche Art hin, Spitznamen zu bilden. So werden in Parma die Florentiner Mangiafagioli, die Ferraresen Mangiazucche und die Mailänder Buseccòn (von busèca, Gedärme, Kaldaunen, Bauch); die Parmesaner dagegen in Piacenza Bagnòn, Brühenesser oder Suppenschmiede genannt, weil sie in dem Rufe stehen, die Brühe mehr zu lieben, als das Fleisch, oder, wie es sprichwörtlich heiſst:

Agh piàs pu la bagna ch' el stufà.

Die Neapolitaner, welche früher von ihrer Leidenschaft für den Kohl (foglia cappuccia) den Spitznamen Mangia-foglia trugen, werden jetzt allgemein Maccaroni, die Bewohner von Cremona in Toscana Mangia-fasoli, und die von Vicenza in Venedig im Spott Magna-gati genannt.

Apulien, welches sonst an Stelle des altrömischen Capua getreten, indem die Redensart:

---

[1]) In Toscana:

Romagnuolo d' ogni pelo;
Spagnuolo bianco;
Lombardo rosso;
Tedesco negro;
Schiavon picciolo;
Genovese guercio;
Venezian gobbo.

È una Puglia,

dasselbe wie: Siamo in Cuccagna bedeutet, ist durch seine vielen Fliegen berüchtigt.

Mosche in Puglia,

ist soviel als: Eulen nach Athen oder Krokodile nach Egypten tragen, und von etwas recht Geringfügigem spricht man:

È come morir una mosca in Puglia.

Von den Bewohnern pflegt man in Toscana zu sagen:

Pugliese, cento per forca e un per paese,

oder:

Compar di Puglia, l'un tiene e l'altro spoglia,

und darauf scheint sich auch der Vers von Otranto zu beziehen, der später noch ein Mal wiederholt wird.

Die Strafsen in Apulien, welche im 31. Vers getadelt werden, lassen auch jetzt viel zu wünschen übrig, und „i mal passi" in der Terra di Lavoro sind noch immer zu fürchten.

Mit Rom, von dem es bekanntlich heifst:

Roma doma,

und, dem lateinischen: Ubi Papa, ibi Roma nachgebildet:

Dove è el Papa, ivi è Roma [1]),

beginnt und schliefst in unserm Gedicht die Reihe der italienischen Ortschaften. Es wird als Stadt der Alterthümer bezeichnet, und der Reimspruch, welcher es behandelt, hat einen so volksthümlichen Klang, dafs man sich wundert, ihn in keiner Sprichwörtersammlung zu finden. Und doch werden wenige Städte im Munde des Volks so oft genannt, wie Rom.

Tutte le strade conducono a Roma,

oder:

Per più strade si va (E' si va per più vie) a Roma;
A passo a passo si arriva a Roma [2]),

und:

---

[1]) sardinisch: Inùe est su Paba, in cuddae est Roma.

[2]) sardinisch: A passu passu si jompet a Roma.

Dimandando si va a Roma, [1])

oder:

Chi lingua ha, a Roma va, [2])

spricht man in ganz Italien;

I vescovi in Roma sono como i crocefissi in bottega del legnaiuolo,

(d. h. Niemand zieht den Hut vor ihnen ab);

In Roma più vale la cortigiana che la donna romana;

Roma travagliata, chè chi ha bella moglie, vive d'entrata,

und:

Chi va a Roma e porta un buon borsotto,
Diventa abate o vescovo di botto,

in Toscana, und:

Qui non bidet a Roma, a Roma non credet,

auf der Insel Sardinien.

Die Redensart:

Andar a Roma senza veder il Papa, [3])

hat noch zahlreichere Varianten, als die toscanische:

Andar a Roma per Mugello [4])

(d. h. auf der entgegengesetzten Seite), und die Phrase:

Non andar a Roma per la penitenza [5])

hört man nicht minder oft, wie das bekannte:

Prometter Roma e toma. [6])

Von dem römischen Hofe behaupten die Toscaner:

La Corte Romana non vuol pecora senza lana,

oder:

---

[1]) sardinisch: Pregunta pregunta (A pregontu) s'incontrat a Roma.
venetianisch: Domandando se và a Roma.

[2]) lombardisch: Chi ha lengua in bocca el va magara a Roma.
piemontesisch: Chi lenga a, a Roma va.
nur in Toscana: Chi ha lingua, va in Sardegna.

[3]) emil. bol.: Andar a Ròma sèinza vèdr al Papa.
emil. parm.: Andar a Roma senza véder el Papa.
piem.: Andè a Roma senssa vede el Papa.
sard.: Ses andudu a Roma et non has bidu su Paba.
venet.: Chi vol veder el Papa, vada a Roma.

[4]) piem.: Andè a Roma per Rivoli (per una stra oposta).

[5]) sard.: Non has (hat) andare a Roma a fagher penitentia (ad si pentire).

[6]) piem.: Promete Roma e toma.

Corte romana non vuol pecora sana,

und aus dem lateinischen Spruche:

Roma nulli aliena

ist das italienische:

Roma non fù mai matrigna à nessuno

geworden.

Die warmen Mineralquellen in der Nähe von Viterbo sind nicht weniger berühmt, als die später erwähnten Alabasterbrüche von Volterra.

„Il bel pozzo de Orvieto" ist der in Tuffstein gesprengte aufserordentlich tiefe Brunnen, in den man auf einer Schneckentreppe 150 Stufen hinab und auf einer andern Seite wieder hinaufsteigen kann.

Der Wein von Montefiascone, Est Est genannt, gehört zu den besten Italiens, und kostete bekanntlich einem deutschen Prälaten, Johannes Fugger, das Leben, wie dessen Grabschrift in der Kirche S. Flavian in Montefiascone bezeugt:

Est, est, est: propter nimium est dominus meus mortuus est.

Ebenso trefflich ist der Wein von Montepulciano, von welchem der Arzt und Dichter Redi sagt:

Montepulcian d'ogni vin è il rè.

Die Weine von San Lorenzo, Brianza, Cesena, Velletri, Terracina, Salerno u. a., werden nicht minder gerühmt, und der vin greco von Soma wird auch in dem Sprichwort angeführt:

Pan di Puglia, vin di Somma e carne di Soriente.

Dagegen versichern die Venetianer vom Wein aus Salzèo:

La ua de Salzèo xe bona da far asèo.

Valle di Chiana zwischen Siena, Arezzo und Cortona ist eins der fruchtbarsten Thäler Italiens und die Kornkammer des ehemaligen Grofsherzogthums Toscana.

Siena, wo nach der Behauptung der Toscaner:

Lingua sanese e bocca pistojese [1])

das reinste Italienisch gesprochen wird, ist im Volks-

---

[1]) Im übrigen Italien sagt man:
Lingua toscana in bocca romana.

mund mehrfach der Gegenstand des Spottes. Wie von Poppi:

Bandi de' Poppi per chi sì e per chi nò,

heißt es auch von Siena:

Bandi da Siena per chi sì e per chi nò.

Ein Pazzo alla Sanese ist nicht blos verdreht, sondern auch boshaft:

Egli ha l'arme Sanese

bedeutet: er hat großen Hunger, weil die Stadt einen Wolf im Wappen führt, und die Toscaner versichern scherzweise:

I Sanesi hanno sei nasi,

oder:

Panno Sanese che si rompe prima che si metta indosso.

Der schöne Brunnen Fonte gaja auf der Piazza del Campo, der seinem Erbauer, dem Bildhauer Giacomo della Quercia, den Namen Giacomo della Fonte eintrug, die Architektur der Paläste mit ihren Thürmen, die Anmuth der Bewohnerinnen und die Universität veranlaßten den Reimspruch in unserm Gedicht.

Die Gewerbe, welche damals in Cortona, Empoli, San Casciano und andern Orten in Blüthe standen, werden größtentheils noch jetzt betrieben, die Handelsartikel aus Cole, Pistoja, Murano u. s. w. sind noch gegenwärtig geschätzt.

Fiorenza oder Firenze führt immer den Beinamen bella.

Die bekannte Charakteristik der Hauptstadt Italiens lautet:

Milano la grande, Vinegia la ricca, Genova la superba,
Bologna la grassa, Firenze la bella, Padova la dotta,
Ravenna l'antica, Roma la santa,

und wenn man in Mailand und Reggio spricht:

Nô è bell Fiorenza, ma l'è bell Piasenza, [1])

so ist dies blos ein Wortspiel für das Sprichwort:

Non è bèl quel ch'è bello, ma quel che piace.

---

[1]) In Reggio:
An' è bèll Fiorèinža, ma l'è bèll Piasèinža.

In Toscana sagt man:

A Firenze il fiore, Prato l'amore, Pistoja il pazzo,

bemerkt aber tadelnd:

Fiorenza non si muove, se tutta nò si duole,

und ist besonders übel auf die Florentiner zu sprechen.

Man gesteht gern zu:

Che vuol ben principiare alcuna cosa, vada al Fiorentino,

weil die Florentiner gewöhnlich gut anfangen, was sie unternehmen, und:

Il Fiorentino mangia sì poco e sì pulito,
Che sempre si conserva l' appetito,

weil sie sehr mäſsig sind, spricht aber:

I Fiorentini son cattive doghe da botte ed i Veneziani buone,

weil sie nicht, wie die Venetianer, eins bleiben, um Etwas zu Ende zu bringen. Ferner bezeichnet man einen Geizhals mit den Worten:

Egli è di quei larghi da Firenze;

erklärt:

Tre cose son difficili a fare: cuocere un uovo, fare il letto ad un cane ed insegnare a un Fiorentino,

und nennt:

Fiorentini ciechi, Senesi matti, Pisani traditori, Lucchesi signori.

Der gute Rath:

Stai a bottega e tieni col Palagio, avrai gli ufficii a Firenze,[1])

rührt aus den Zeiten der Republik her, wo die Patrizier meist Kaufleute waren; der Spruch:

Fiorentin mangia fagioli, e' volevan li Spagnuoli;
Li Spagnuoli son venuti, Fiorentin becchi cornuti,

bezieht sich auf das Jahr 1732, wo die Florentiner mit Sehnsucht den Infanten Don Carlos herbeiwünschten, und die beiden Reimverse:

Lotto, lusso, lussuria e Lorenesi,
Quattro L ch' han rovinato i miei paesi

und:

Co' Medici, un quattrin facea per sedici:
Dacchè abbiamo la Lorena, se si desina, non si cena,

---

[1]) A Firenze, per avere ufizii, bisogna avere bel palazzo e stare a bottega.

schildern die Regierung der Lothringer im Gegensatz zu der der Medicäer.

Prato, von dem es heifst:

A Prato c'è più preti che à Pistoia staia,

ist wegen des besten Brotes in Italien bekannt. Ein Sprichwort stellt:

Barletta in Puglia, Prato in Toscana e Mompelier in Francia

zusammen, und wenn es regnet, sagt man scherzweis:

Faremo come quei da Prato (lascierem piovere) [1].

Die Einwohner von Prato sandten nämlich einst Abgeordnete an den Magistrat von Florenz, dessen Unterthanen sie waren, um sich die Erlaubnifs zu einem Jahrmarkt zu erwirken, welcher immer am 8. September abgehalten werden sollte. Gegen eine jährliche Abgabe ward ihnen ihr Gesuch bewilligt, aber auf dem Rückweg fiel es einem der Abgesandten ein, ob sie, wenn es am Tag des Marktes regnete und dieser deshalb nicht stattfinden könnte, auch bezahlen müfsten. Sogleich kehrten sie um und trugen zögernd ihr Bedenken mit den Worten vor: „Ma se piove" —, wurden jedoch von einer der Magistratspersonen mit dem Ausruf unterbrochen: „Ebben, lasciate piovere!" und gingen nun beruhigt nach Hause.

Die Bewohner von Lucca gelten für ebenso betriebsam, wie die von Monte Varchio und Bergamo, von denen die Toscaner bekanntlich behaupten:

Bergamaschi, Fiorentini e passere, n' è pieno tutto il mondo.

In Piemont wird eine geschminkte Dame angelet d'Luca (angiolino di Lucca) genannt, und wenn etwas spät oder nie geschieht, pflegt man in Italien zu sagen:

A Lucca ti vidi, a Pisa ti riconobbi.

Pisa giebt zu den Redensarten Anlafs:

Dar cena alla Pisana,

wobei man den Gästen zugleich ein Nachtlager anbietet, und:

avere i Pisani

für schläfrig sein.

---

[1]) Auf der Insel Sardinien heifst es:

Fagher comente faghent in Bosa, quando pioet laxans pioer.

Aehnlich in Deutschland von Metz, in Frankreich von Paris.

Il soccorso di Pisa (d' Pisani) [1])

ist gleichbedeutend mit dem di Messina, welcher zu spät kommt, oder dem französischen:

Le secours des Vénitiens, trois jours après la bataille.

Die Toscaner sprechen:

Pisa, pesa per chi posa,

weil sie die Luft in Pisa für schwer halten, und haben den Scherzspruch:

Pisantin pesa l'uovo;
Milanese spanchiarol;
Veronese cavoso;
Visentin gatto;
Bressa mangia broda;
Fiorentin cieco;
Bolognese matto;
Mantua bulbar;
Ferrarese gambamarze;
Cremonese mangia-fasoli;
Padoan picca l'aseno.
Fachin stoho.

Der eigentliche Hafen von Livorno (Darsena) ist nicht grofs, aber sicher, die Rhede sehr geräumig und gut.

Specia liefert, wie Pizzo, tüchtige Barkenführer, Genua ausgezeichnete Seeleute. Daher heifst es:

Nave genovese e mercante fiorentino,

obgleich Genua sonst nicht im besten Rufe steht. Denn:

Genova prende e non rende;

Genova, aria senza uccelli, mare senza pesce, monti senza legna, uomini senza rispetti,

und:

Genovese aguzzo, piglialo caldo.

Die Venetianer versichern sogar:

A far un Genovese ghe vol sete Ebrei e un Fiorentino,

und in einer Charakteristik der Bewohner der Hauptstadt Italiens steht:

---

[1]) romagn.: E sucörs d'Pisa.
venet.: El socorso de Pisa.

A Roma dottori, a Napoli ladroni, a Genova scavezzi, a Milan tagliacantoni, a Venezia forestieri, a Fiorenza scardassieri.

Savona an der Riviera ist durch seine Orangegärten nicht minder berühmt, als Palermo; Alessandria hat einen schönen mit Bäumen besetzten Platz, und Lodi, die eigentliche Heimath des Parmesankäse, ist bedeutend durch Viehzucht.

Die Venetianer wenden den Namen zu dem Wortspiel an:

Da Lodi tuti passa volentieri,

welches dem Toscanischen entspricht:

La carne della lodola piace ad ognuno.

Pavia dient zur Redensart:

Da Malamocco à Pavia vi son cento miglia,

mit welcher man in Oberitalien einen endlos scheinenden Weg bezeichnet.

In Chiavenna ist noch jetzt eine sehenswerthe Drechselfabrik des Lavagesteines zu allen Arten Kochgeschirren, und von Brianza sagt man:

Nel monte di Brianza, senza vin non si danza.

Der Bergamasker gilt für sehr schlau:

Il Bergamasco ha il parlar grosso e l'ingegno sottile,

und würde nur übertroffen werden, wenn es

Fiorentini da Bergamo

gäbe.

Von der Lage der Stadt schreibt sich die ironische Vergleichung her:

È dritto come la via da Bergamo,

und die Mundart der Landleute aus der Umgegend der Stadt hat die Rolle des komischen Bedienten in der Comödie hervorgerufen, einer der fünf italienischen Charaktermasken, welche ein Sprichwort auf folgende Weise zusammengestellt:

Sicilia dà i Covelli, Francolino i Graziani, Bergamo gli Zanni, Venezia i Pantaloni e Mantova i buffoni.

Darauf bezieht sich auch die Redensart:

È come i fanti de Bergamo, grand' e poltrone,

während eine andere:

Egli hà dei cinque T Bergamaschi: Tò, Tien, Tira, Tosto, Tutto,

auf der Sprache und dem Wesen der Bergamasker beruht.

Milano, der Wohnsitz eines reichen Adels und in der fruchtbaren lombardischen Ebene gelegen, von der es in Toscana heifst:

La Lombardia è il giardino del mondo,

ist berühmt durch die Pracht ihrer Corsos, und bekannt durch ihren Wohlstand. Daher sagen die Bewohner, welche ihres starken Appetites wegen i lupi lombardi genannt werden:

Chi volta el cun à Milan, le volta al pan, [1])

und die Nichtmailänder wissen ihre Schätzung der Macht Mailands nicht besser auszudrücken, als mit den Worten:

Milan può far, Milan può dir, ma non può far dell' acqua vin,

weshalb sie auch auf jedes Gesuch, das sie nicht vollständig erfüllen können, antworten:

Questo è quanto può far Milano.

Brescia besitzt bedeutende Gewehrfabriken und ward deshalb nicht nur früh schon armata genannt, sondern auch zu der Redensart angewandt:

Non l'armerebbono quant' arme son in Brescia.

Ein toscanisches Sprichwort sagt:

Brescia può e non vuole;
Verona vuol e (ma) non può;
Vicenza può e vuole;
Padova nè può, nè vuole.

Mantova war ehedem der Ort, welchen Kaufleute, die Bankerott gemacht, zu ihrem Aufenthalt wählten, weshalb man noch jetzt eine Verleitung zu unnützen Ausgaben mit den Worten abzuwehren pflegt:

Voi volete, ch' io vada à star à Mantova.

Der Name der Stadt Piacenza hat die Wortspiele veranlafst:

---

[1]) venet.: Chi volta 'l cul a Milan, lo volta al pan.

Ha cominciato a venir da Piacenza via
(d. h. a divenir piacevole).

Vien da Piacenza, wenn Jemand eine Drohung nicht ernstlich meint, und das bereits bei Florenz angeführte mailändische:

Nô è bell Fiorenza, ma l' è bell Piacenza.

In Parma nennt man die Piacentiner Rangognén, streitsüchtig, weil dies Wort in der Mundart von Piacenza diese Bedeutung hat. Aus einem ähnlichen Grunde nennen die Brescianer die Bewohner von Val Camonico „Cé", weil diese häufig cé als Interjection gebrauchen, und die von Provaglio am Iseo-See nach einer ihnen eigenthümlichen Wortform, Volost, während die Bergamasker früher die Mailänder Bagià [1]) nannten, weil sie sich dieses Wortes oft bedienten und von den Mailändern wiederum ebenso oder nach dem bei ihnen häufig vorkommenden Namen, Bortolí genannt wurden. Auch die Florentiner werden ihres Dialectes wegen von den Piemontesen Cocoi, von den Römern und Neapolitanern Hohoi oder Chachafagioli, die Calabresen von den Neapolitanern Giangurgulu, und Bologna wird in Toscana la città del sipa genannt.

Parma bell' arma, Reggio gentile e Modena un porcile,

sagt ein toscanisches Sprichwort von den drei Hauptstädten der ehemaligen Herzogthümer gleichen Namens, und in Parma lautet die üblichste Betheuerung:

Finche Parma sarà Parma.

Wie die Toscaner behaupten:

Parmigiano, lunga lingua, corta mano,

sprechen die Parmesaner von sich selbst:

Pramsàn largh d' bocca e strett d'man,

---

[1]) mailändisch bagià eigentlich grüne Schotenschalen, dann Alles, was lächerlich oder verachtenswerth ist; am Val San Martino Schaffell, wie brescianisch basana. Bagiana in Val di Scalve Schote, Hülse; brescianisch basanot, frische Bohnen.

und nennen deutlich reden:

parlar in bon pramsàn. [1])

Der Ausdruck der Parmesaner:

Aver passà la Parma, dünne Beine haben,

bezieht sich auf den Fluſs, welcher die Stadt in zwei ungleiche Hälften theilt; der italienische Vergleich:

È fila como cacio Parmegiano,

erklärt sich von selbst, und die parmesanische Redensart:

mandàr (andàr) a Legnàgo, prügeln oder Prügel bekommen, [2])

beruht auf einem Wortspiel und entspricht dem toscanischen:

mandare (andare) a legnaja.

Von Verona wissen besonders die Venetianer nicht viel Gutes zu berichten:

Veronesi tuti mati;
A Verona ogni mato se stagiona;
In piazza de Verona ora i vende, ora i dona,

und:

A Verona bisogna andar in leto quando le galine va a ponaro [3]).

Nur den Vorzug einer schönen Hand lassen sie gelten:

Veronese, bela man,

und diese Schönheit finden wir auch in einem Gedicht erwähnt, welches Catharinus Dulcis in seiner Schola Italica (pars altera pg. 15) gleichfalls mittheilt, und das wir nicht umhin können, als characteristisch für die Anschauungen der Italiener hier folgen zu lassen. Es ist betitelt:

Rythmi italici, quibus nonnullarum Nationum, Provinciarum, Civitatum ingenia et mores scitè ac eleganter describuntur

und lautet:

---

[1]) Ebenso piemontesisch: A dila an bon piemonteis.
sardinisch: Narrer una cosa ad sa sarda u. s. f.

[2]) piemontesisch: mandè a Legnago (ein Ort im Veronesischen).

[3]) toscanisch: A Verona bisogna andar a letto quando le galline.
oder: In Verona bisogna far como fanno le galline.

Chi vuol saper della beltà terrena,
Come è partita per ogni Paese,
Ascoltame che dolce e varie imprese,
O provata lascivia in questa vena:
Fianco Fiamengo e la Tedesca schiena,
La gamba Schiava, il piede Genovese,
Il montegiar Spagniol, l'ingegno Francese,
Petto in Venezia, il bel profil di Siena,
Occhi in Firenza, il dor capel Pavano,
Ciglia in Ferrara, e la pel Bolognese
E di Verona la polita mano.
Di Grecia gli eletti gesti e voglie dico,
Napoli denti e l'aspetto Romano
E l' habito sfogiato Milanese,
E per ogni paese
Le donne son sorelle e d'una tazza,
E chi a danari per tutto sguazza.

---

Peschiera hat durch seinen Namen den Spottreim veranlaſst:

Son da Peschiera e sò pescare;
Ma s'io vuò del pesce, me 'l convien comprare,

und der Garda-See, an dem es liegt, dient nicht nur zum Wortspiel:

Si pensa d'esser in rocca di Garda,

d. h. sicher, sondern auch zum Sprichwort der Venetianer:

Lago de Garda e boca de Celina porta spesso la rovina,

weil der Bergstrom Celina, für gewöhnlich trocken, beim Schneeschmelzen oft plötzlich gefahrdrohend anschwillt, und die schlimmsten Gewitter meist aus dem Abend vom Garda-See herüberkommen.

Wie Verona, wird auch Vicenza von den Venetianern vielfach verspottet:

No ga Venezia tanti gondolieri,
Quanti Vicenza conti e cavalieri;
Lege veneziana, dura una setimana;
Lege visentina, dura da la sera a la matina,

Lege de Verona, dura da terza a nona [1]);

I Visentini co pissa un, pissa tuti,

und:

Visentin, ladro o assassin,

heifst es in Venedig, und ein längerer Volksreim in venetianischer Mundart charakterisirt die Bewohner der hauptsächlichsten Städte des venetianischen Festlandes auf folgende Weise:

Veneziani, gran signori, (Padoani gran dotori,
Padovani, gran dotori: Veneziani gran signori:)
Visentini, magna gati,
Veronesi tuti mati:
Udinesi, castelani,
Col cognome de Furlani.
Trivisani, pan e tripe,
Rovigoti, Baco e pipe:
I Cremaschi fa cogioni,
I Bressan, tagiaconti:
Ghe n'è anco de più tristi:
Bergamaschi brusa Cristi. [2])

Die trefflich bebaute Umgegend von Vicenza ward früher der Garten von Venedig genannt, und der dort wachsende Wein gilt nicht blos in der Nähe, sondern selbst in Toscana für vorzüglich, indem es venetianisch:

Pan padovan,
Vin visentin,
Tripe trevisane
E dòne veneziani.

und toscanisch:

Pan padovano, vin vicentino, carne furlana, trippe trivigiane

heifst.

---

[1]) Auch von Turin heifst es im Piemontesischen:

J'ordin (Le legi) d'Turin a duro de la seira a la matin,

und von Ciompi in Toscana:

Bando di Ciompi, durava tre dì.

[2]) Im Toscanischen wechseln die Bergamasker mit den Bewohnern von Crema die Rollen, aber historisch haben die Venetianer Recht, da es ein Bergamasker war, welcher im Jahre 1448 in Crema ein Crucifix in Brand steckte, weil es ihm zu guelfisch war.

Der offenbare Widerspruch:

Da Vicenza a Verona, delle miglia trentadue;
Da Verona a Vicenza, delle miglia trenta,

erklärt sich durch die Höhen, welche man bei der ersten Tour bergauf, bei der zweiten bergab zu fahren oder zu gehen hat, wogegen die Redensart:

Faremo senza, come quei da Vicenza

blos auf dem Reime zu beruhen scheint.

Padova, von dem man ebenso oft sagt:

Padova la grassa,
Bononia la passa,

wie:

Bologna (la) grassa, (ma) Padova la passa,

theilt im Munde der Venetianer das Loos von Vicenza und Verona.

Padoani e Visentini, ladri o assassini;
Padoan, can,

und:

I Padoani pica l'aseno [1])

sind die freundschaftlichen Beziehungen der Paduaner, zu denen die Toscaner noch den Scherz hinzufügen:

A Padova i giudici danno la ragione ad ambe le parti.

Gleichwohl nennt ein alter venetianischer Reimspruch über einige Städte der Republik San Marco's auf dem Festland Padua die Schwester Venedigs:

Venezia bela,
Padua so sorela,
Treviso forte,
Seraval campana,
Ceneda vilana,
Conegian cazzador,
Belun traditor,
Prata desfata,
Brugnera per tera,

[1]) Die Paduaner hatten vor Zeiten die Gewohnheit, jedes Frühjahr nach der Grenze des Gebiets von Vicenza zu ziehen und dort mit den Vicentinern einen Scheinkampf zu liefern. Einst ward aber Ernst daraus, die Paduaner nahmen die Fahne der Vicentiner mit dem Eselsbild weg und hingen sie an den Galgen. Daher das Sprichwort: „Die Paduaner hängen den Esel“.

Sacil crudil,
Pordenon sulizà
E Porzia inamorà. [1])

Von Udine, der Hauptstadt Friauls, heifst es in Toscana:

Udine, giardini senza fiori, fontane senz' acqua, nobiltà senza creanza,

und in Venedig:

Udine, giardin senza fiori, castel senza canoni, fontane senz' acqua, nobili senza creanza.

Sein Gebiet dagegen besitzt nach der Versicherung der Venetianer drei Dinge von Ruf:

Persuti de san Daniel,
Mumie de Verzon, [2])
E parussole de Pordenon.

und die Bewohner der benachbarten Städte benennt der venetianische Volkswitz:

Sbroderi de Pordenon,
Raneri de Portogruaro,
Uzza-cani de san Vito,
Lasagne de Latisana.

Venedig selbst, von dem es heifst:

Vinegia, chi non la vede, non l'appregia, [3])

---

[1]) Ein ähnlicher Reimspruch fafst die Städte Istriens mit Triest zusammen:

Trieste pien di peste;
Città nova, chi non vi porta, non vi trova;
Rovigno, pien de ingegno, spacca i sassi come il legno;
Capodistria pedoccioso; Isola famosa;
A Piran buon pan;
Umago, tre preti e un zago
Una femmina da ben, e il pievan che la mantien.

Im Venetianischen kennt man blos die 4 ersten Zeilen:

Trieste, pien di peste;
Citanova, chi no ghe ne porta, no ghe ne trova;
Rovigno, pien de inzegno,
Spacca i sassi come 'l legno.

[2]) Die in der Sakristei der Kirche von Verzon begrabenen Leichen haben sich unversehrt erhalten und gleichen den ägyptischen Mumien.

[3]) venetianisch: Venezia, chi no la vede, no l'aprezia, oder

oder:

Più rara cosa il mondo non possiede,
Che la città, dove il Leon risiede,

gilt dem Venetianer für die zweite Stadt der Welt, indem er behauptet:

Roma caput mundi,
Venezia secundi,
Udin codazul,
Cividal, bus de cul;

und zugleich versichert:

Venezia e 'l paradiso dei frati e de le putane.

Wie der Neapolitaner sein:

Vedi Napoli e poi muori,

hat auch der Venetianer sein:

Vedi Venezia e crepa,

und spricht dabei von sich selbst:

El Venezian messeta e doneta,

oder:

I Veneziani a la matina una messeta, al dopodisnar una basseta e a la sera una doneta.

Die Italiener des Festlandes nennen die Venetianer Pantaloni (von pianta leoni), weil sie überall an den von ihnen erworbenen Orten zum Zeichen ihrer Herrschaft die Fahne mit dem geflügelten Löwen, dem Wappen der Republik San Marco's, aufpflanzten. Auch schreiben sie ihnen als politisches Glaubensbekenntniſs den Grundsatz zu:

Prima Veneziani e po' cristiani,

weil sie wiederholt dem Kirchenbann getrotzt, wenn es galt, einen Staatszweck zu verfolgen, und sagen in Beziehung auf den Handel mit Baumwolle und Pfeffer, der Venedig besonders reich gemacht:

Il bianco e 'l negro hà fatto ricca Vinegia. [1])

---

Venezia bela fabricà sul mare,
Chi no la vede, no la pol stimare,

was die Toscaner aus Spott verwandeln in:

Vinegia, chi non la vede, non la pregia,
Ma chi va a vederla, ben gli costa.

[1]) venetianisch: El bianco e 'l negro gà fato rica Venezia.

Die Toscaner sind der Ansicht:

A Vinegia, chi vi nasce, mal si pasce;
Chi vi viene, per ben viene;

und schildern die Zahl der Gondeln und Schornsteine mit den Worten:

Non son in Arno tanti pesciolini, quant' in Vinegia gondole e cammini.

Chioggia (Chiozza), dessen Bewohner für tüchtige Seeleute gelten, versorgt Venedig mit so vortrefflichen Melonen, daſs man sprichwörtlich zu sagen pflegt:

Com' e' popon da Chioggia, sono tutte d'un sapore e d'una buccia.

Rovigo am Adigetto liegt in einem fruchtbaren Marschland, welches la Polerina di Rovigo genannt wird, und nach Ferrara zu in eine sumpfige Gegend übergeht.

Ferrara selbst, wo die Frauen die schönsten Augenbraunen haben sollen, besitzt eine starke Citadelle mit einem groſsen Zeughaus, und Frösche, von denen es heiſst:

Ranocchi da Ferrara,
Non mordono, perchè non hanno denti.

Modena, wohin man nach der Redensart:

Menar l'orso a Modena,
(in Reggio: Mnèr l'ors a Mòdna)

den Bären führt, wenn man etwas unternimmt, was weder Ehre, noch Gewinn bringt, theilt in der Volksmeinung mit Ravenna den Vorzug, ungewöhnlich schlaue Kinder zur Welt zu bringen.

Un bambino da Modena (im Romagnuolo: Umaren da Môdna)

ist gleichbedeutend mit:

Bambino da Ravenna che nacque con la barba,

von dem man mit Fug und Recht sagen kann:

Sà quanto vale il sale a Chioggia.

Es ist mithin das Gegentheil der

Semplici di Val di Struffa,

welche einst den Scudo (9 lire) für 8 lire hingaben; der Bewohner des Dorfes Fragn bei Parma, welche den Mond

im Brunnen fischen wollten, weshalb es noch jetzt in Parma heifst:

> Minciòn cmè chi d'Fragn, ch'i pescavan la lòn'na in t' el pozz,

und derer von Zago [1]), von denen erzählt wird;

> Quei da Zago seminavan dell' ucchie e raccoglievan de' pali di ferro,

und denen der Vergleich entnommen ist:

> Tu sei peggio che quei da Zago, che davan del letame al campanile perche crescesse.

Die Redensart:

> Tu vai cercando Maria (statt il mare) per Ravenna, [2])

die man verwendet, wenn Jemand Etwas sucht, wo es nicht ist, und welche der Verfasser von: La nobilissima historia di Maria per Ravenna (1630) von einer wirklichen Begebenheit herleitet, soll auf einer Sage beruhen.

Auf einem Basrelief der Stadtmauer soll man nämlich einen Ritter zu Pferd und hinter ihm eine Frau zu Fufs erblickt haben, von welcher erzählt wird, ihr Mann habe sie in der ganzen Stadt gesucht, weil sie immer hinter ihm gewesen und er sie nicht gesehen. Da sie Maria hiefs, trat ihr Name an die Stelle von mare, welches bekanntlich nicht mehr bis Ravenna fliefst.

In einem Sprichwort von den besten Erzeugnissen des Landes:

> Castroni pugliesi, mannarini pistolesi, gran siciliano, zucchero di Candia, cera veneziana, magli romaneschi, sproni viterbesi, cacio di Creta, raviggioli fiorentini,

werden zwar die Sporen von Viterbo genannt, aber auch Reggio zeichnete sich durch die Anfertigung von Sporen nicht minder aus, als Forli durch seine Handwaffen und Faenza durch seine Töpferwaaren, welche noch jetzt nach ihrer Heimath den Namen fayence führen.

Von Bologna sagen die Toscaner:

> Bologna è grassa per chi ci sta, non per chi ci passa,

---

[1]) Egli è di quei da Zago.

[2]) Im Romagnuolo: Zarchê Marèja par Ravena.

Auch heifst's von Jedem, der nicht bei sich ist:

È fuor di Bologna,

und wenn Jemand theuer kauft, was Andere billig haben, so spricht er:

Io fare' rincarir la merda à Bologna.

Die Redensart:

Far come gli orbi di Bologna, [1])

ist gleichbedeutend mit:

Far come fa la vecchia di Milano,

oder:

Far come la vecchia di Verona, un quattrino a cominciare a cantare e due a finire,

und die Bologneser werden in der Umgegend der Stadt Ptrunian genannt, weil sie den heil. Petronius als ihren Schutzheiligen verehren.

Pesaro liegt in einer äufserst fruchtbaren Landschaft, die reich an Oel- und Feigenbäumen ist, Perugia war nicht nur eine der 12 alten etrurischen Republiken, welche lange den Römern widerstand, sondern wufste sich auch im Mittelalter früh unabhängig zu machen und einen grofsen Theil Umbriens zu unterwerfen.

Sinigaglia ist bekannt durch seine Messe, von der es in Venedig heifst:

Fièra de Sinigagia: quelo ch' è fato, è fato,

und durch seinen Podestà, von welchem die Sage geht:

Il Podestà di Sinigaglia, che comanda e fà da se.

Ancona hat den besten Hafen am adriatischen Meer, während der von Brindisi, einst so berühmt, jetzt ganz versandet ist, und Loretto, von dem die Venetianer sagen:

A Loreto, tanto va el zoto, che 'l dreto,

gilt noch immer für den besuchtesten Wallfahrtsort Italiens.

Fermo rechtfertigt durch seinen Namen und seine Lage das Sprichwort:

---

[1]) In Parma: far cmè j orbén d'Bologna.
in der Romagna: fê cum fa j orben d'Bulogna.
toscanisch: far come gli orbi di Milano.
venetianisch: far come i orbi da Milàn.

Quando Fermo vuol fermare,
Tutta la Marca fà tremare,

und Manfredonia verdankt hauptsächlich seinen Glocken die Erwähnung im Munde des Volkes. Da dieselben nämlich einen Ton haben, als riefen sie: dammi e dotti, so spricht man scherzhaft:

Far le campane di Manfredonia,

wenn man Etwas haben und dafür etwas geben will, und da der Ton der einen Glocke immer schlechter wurde, pflegt man zu sagen:

L'andrà di mal in peggio come fè la campana di Manfredonia.

Das von Kaiser Ferdinand erbaute Schlofs in Trani ist nebst der Kathedrale die gröfste Sehenswürdigkeit dieser Stadt, welche ebenso wie Bari einen bedeutenden Handel mit Oel treibt.

Die Fische in Tarent haben solchen Ruf, dafs der Neapolitaner von Jemand, der fett geworden ist, behauptet:

Ha fatto la quarajesima à Ttaranto,

weil man dort an den Fasttagen vortrefflich ifst, und Altamura dient den Neapolitanern dazu, einen rohen und eigensinnigen Menschen als

Patentato d'Autamura[1])

zu bezeichnen.

Benevent, als Enclave des Kirchenstaats im Königreich Neapel, war ehedem der Zufluchtsort landesflüchtiger Neapolitaner, und Cosenza ist durch die vielen zerstreuten Höfe merkwürdig, welche um die Stadt herumliegen und Casali heifsen.

Von Messina versichert man:

A Messina si trovano assai pulci, polvere e puttane,

und:

Se Palermo avesse porto,
Messina saria un orto,

oder:

---

[1]) Denselben Sinn hat in Neapel das Wort Calavrese, während der Ausdruck: Passà 'n Calavria, scherzen bedeutet.

Se Catania avesse porto,
Palermo saria morto,

und von den Bewohnern von Salerno sagt man:

I Salernitani ingannano il Diavolo.

Die Insel Ischia mit sicherem auf 600 Fufs hohen Basaltfelsen erbautem Castell theilt mit Florenz den Vorzug, bella genannt zu werden, und die reicheren und vornehmeren Familien derselben, welche, um sich von der übrigen Bevölkerung abzuscheiden, nicht in der Stadt Ischia, sondern in Foria auf der Westküste wohnen, heifsen: Galant' huomini.

Napoli gentile ist die jetzige Bezeichnung Neapels, welches bei den alten Römern Otiosa Neapolis hiefs, und zur Zeit der spanischen Herrschaft trotz seiner wiederholten Aufstände den ehrenvollen Beinamen fidelissima trug[1]).

Fand je das Sprichwort:

Terra buona, ma gente pessima

Anwendung, so war es bei Neapel der Fall, wo nach der Behauptung der Italiener selbst der ehrlichste Mann ein Spitzbube wird, obgleich die Toscaner mildernd hinzufügen:

Anche altrove che nel campo di Napoli si trovan bari.

Während man von Neapel zu sagen pflegt:

Napoli, pezzo del cielo caduto in terra,

wenden die Neapolitaner Neapel wie Pozzuoli zur Redensart an:

Schiaffance sso naso a Napole (Pezzulo),

welche der französischen: baisez mon cul, entspricht, und characterisiren die umliegenden Ortschaften mit den Versen:

A Massa se dice saluta e passa;
à Sorriento strigne li diente;
à Vico porta co tico;
à Castiello a mare ne ammice, ne compare.

---

[1]) Die Regierung der spanischen Vicekönige charakterisirt das Sprichwort:

Il ministro di Sicilia rode, quel di Napoli mangia, e quel di Milano divora.

Sie selbst werden, aufser mit den bereits angeführten Namen mit dem Ausdruck Squarcioni [1]) oder Ciuccie (Esel) beehrt, und für grofssprecherisch und geizig gehalten, indem man spricht:

Napolitano, largo di bocca, e stretto di mano.

Die Frauen von Gaeta stehen ebenso im Ruf der Schönheit, wie die von Quarata und Siena, und Terracina dient durch seinen Namen den Piemontesen zu den Redensarten:

Esse a Teracina,

am Bettelstabe sein.

Die Aquäducte der Campagna und das Colosseum in Rom sind die letzten Merkwürdigkeiten, deren der Dichter Erwähnung thut, ehe er Abschied von dem Leser nimmt.

Das Sprichwort, welches von Italien nicht mit Unrecht behauptet:

In Italia troppe feste, troppe teste, troppe tempeste,

und die Ansicht kundgiebt:

Non conosce l'Italia e non la stima,
Chi provato non ha la Spagna prima,

hat noch viele andere Orte in seinen Bereich gezogen, die im Gedichte nicht vorkommen.

So werden Anguille di Campagnuola gerühmt; von der Insel Corsica hört man:

Corsica, morsica,

und von Crèsole sagt der Venetianer:

A Crèsole no gh' è nè pan, nè fregole [2]).

Nicht minder verrufene Orte sind Tiene, Malo und Schio, von denen es in Venedig heifst:

Tiene, Malo e Schio,
Maledeti da Dio,

oder:

---

[1]) „perchè squarciano e dilatano la verità coll' amplificazione." Galiani.

[2]) Aehnlich sprechen die Toscaner von 2 sehr unfruchtbaren Orten des ehemaligen Grofsherzogthums Toscana:

Montaione e Montaio,
Nè penna, nè calamaio.

Tiene, tienteli;
Schio, schivete;
E Malo, sed libera nos a Malo!

und von Fusina, Conca und Lova zwischen Padua und den Lagunen ruft man aus:

Fusina, Conca e Lova
Grami chi se ghe trova!

Wie der Florentiner spricht:

Chi va al canto al Giglio e non inciampa, può ir sicuro in Francia,

weil die dortigen Verkäufer Niemand ungeneckt vorübergehen lassen, so sagt der Venetianer von Strà, einem Flecken zwischen Venedig und Padua, wo die Reisenden oft von Räubern ausgeplündert wurden:

Chi passa Strà e no v' inciampa,
Va san fin in Franza.

Das alte Städtchen Fiesole mit seiner mächtigen Ulme dient zu der Redensart:

Egli hà un ramo di pazzo come l'olmo di Fiesole,

d. h. er ist sehr verdreht, und so oft man auf ein anderes Gespäch kommen will, thut man es mit den Worten: Parliamo di Fiesole. Wenn dagegen Jemand die Gewohnheit hat, im Gespräch plötzlich von einem Gegenstand zum andern zu springen, so sagt man in Florenz:

Tu salti d'Arno in Bacchiglione.

Ueberhaupt spielt der Arno eine grofse Rolle in der Redeweise des Volkes.

Von einem Unglücksvogel erzählt man:

Cascò in Arno ed arse,

wenn er nicht selbst schon geklagt:

S'Arno corresse broda e' non mi toccherebbe a'ntignervi un dito;

von einem Geizigen spricht man:

E' non l'empierebbe Arno, [1])

und von etwas Unnützem heifst es:

È come cercar de' funghi in Arno. [2])

---

[1]) Anderwärts: Non gli farebbe la Zecca di Vinegia (il tesoro di San Marco).

[2]) È come cercar de' pesci sul monte Morello.

Der Florentiner predigt:

Nota questa sentenzia e tienla cara,
Che Arno non ingrossa d'acqua chiara, [1])

und versichert:

Arno non cresce,
Se Sieve non mesce (mette),

wie die Römer vom Tiber:

Tevere non cresce,
Se Nera non mesce,

der Lombarde vom Pò:

Il Pò non sarebbe Pò, se Adda e Tesin non vi mettesse cò,

und der Vicentiner von der Brenta:

La Brenta no saria Brenta,
Se 'l Cismon no ghe desse la spenta,

weil dies die Hauptzuflüsse der genannten Ströme sind.

Die Piemontesen behaupten von einem Säufer:

A beverìa Po e Doira;

von einem grofsen Schwätzer:

Con soe ciapole a secherìa Po e Doira,

und von einer nicht mehr ganz jungen Frau:

El merlo a l' a passa el Pô,

indem sie dabei annehmen:

Chi passa Po, passa Doira.

In Bologna, wo man sgraffignare zu sgranfgnar verstümmelt hat, ist die Garfagnana, der gebirgige Theil des ehemaligen Herzogthums Modena, gewählt worden, um stehlen verblümt mit dem Ausdruck zu bezeichnen:

andar in Graffagnana, [2])

während in Parma die Redensart:

andar a Marzàja,

einem Dorf im Modenesischen, schwindsüchtig werden bedeutet.

Von Massa (di Maremma) sagt man in Toscana:

Massa, saluta e passa;
Chi troppo ci sta, la pelle ci lassa,

---

[1]) florentinisch: Arno non ingrossa, s' e' non intorbida.

[2]) In Parma: andar a Graffagnàna.
toscanisch: andar in levante, porre cinque e levar sei.

und von den Maremmen im Allgemeinen:

Maremmani, Dio ne scampi i cani.

Im Gegensatz zu den bedeutenden Messen von Lanciano und Sinigaglia und zu den besuchten Märkten der Romagna schildern uns die Venetianer die winzigen Märkte zu Malo und Montebello:

Tre oche e un galo
Fa 'l marcà de Malo;
Tre femene e un cestelo
Fa 'l marcà de Montebelo,

und es fragt sich blos: ist der Hahn ein Anverwandter der

Gallina di Montecuccolì: si mangiava l'uovo innanzi, ch' ella il facesse,

der Gallina Mugellese, ch' à cent' anni e mostra un mese, oder der Polli da Villafranca [1]), von denen immer eins gut und eins schlecht ist.

Das Sprichwort der Toscaner:

A Marradi seminan fagioli e nascono ladri,

wird von den Venetianern nicht nur auf Friaul, sondern auch auf Tirol übertragen, indem sie sagen:

In Friul i impianta fasiòi e nasse ladri,

und:

In Tirolo i semena fasiòi e nasse ladri,

wofür die Toscaner sprechen:

In Tirolo si semina fagioli e nascono sbirri.

Da nun der Venetianer behauptet:

Da furlan, nè bon vento, nè bon cristian;
I Furlani xe nati da un stronzo de aseno,

und:

Nè fasiòi, nè furlani no xe grazia de Dio,

so bittet er Jeden:

Dime can, ma no me dir furlan. [2])

Der hohe Monte Baldo am Garda-See hat Veranlassung gegeben, mit dem Erfahrungssatze:

---

[1]) In Parma: Cmè i capòn d'Langhiràn, un gràss e un màgher.

[2]) Aehnlich von Marostica im Vicentinischen:

Dime ladro, dime can,
Ma no me dir Marostegan.

Non fioccò mai tanto in Montebaldo, che non si discuoprisse,

sinnbildlich auszudrücken, daſs nichts verborgen bleibt, während Monteforcoli zum Wortspiel dient:

L'ultimo a tavola e 'l primo à Monteforcoli, ò alle busse, ò alle forche.

Von Montisci sagt man:

Da Dio vengon le grazie, e da Montisci le macine,

und von Tivoli heiſst es:

Tivoli di mal conforto,
O piove, ò tira vento, ò suona a morto.

Der Piemontese spricht, wenn Etwas in Rauch oder Wind aufgegangen:

A l' è andait a Moncuch,

und der Toscaner giebt den Rath:

Nè muli, nè mulini, nè compari dell' Isola, nè moglie di Piombino.

In der Provinz Verona werden die Trientinerinnen mit dem Reim verspottet:

Le Trentine vien zo polastre e le va su galine,

und in Neapel sagt man scherzhaft:

L'asene de Gragnano sanno lettere,

weil Lettere, ein Ort nahe bei Gragnano, so hoch liegt, daſs man nur zu Fuſs oder zu Esel hingelangen kann.

Ebenso wendet man die Redensart an:

Simmo arrivate a Chiunzo,

wenn man glaubt, etwas erreicht zu haben, und noch mehr zu thun hat, als vorher, weil Chiunzo auf der Höhe zwischen Gragnano und Ajerola liegt; nennt unwahre Nachrichten: Nova de Barletta,

weil einst viel falsche Berichte von der Belagerung Wiens über Barletta nach Neapel kamen, und bezeichnet einen Kurzsichtigen mit den Worten:

Non ce vede Proceta,

indem die Insel Procida im Golf von Neapel zwischen der Insel Ischia und dem misenischen Vorgebirge sehr in die Augen fällt.

Von Sandrigo, das einst gröſstentheils der Fa-

milie Sesso aus Vicenza gehörte, heifst es auf venetianisch:

Sandrigo, sessi,. sassi e assassini,

und die Insel Sardinien wird von den Piemontesen Siberia calda genannt.

Die Sardinier selbst nennen

Tataris mannu (grofs), Salighera bella,

weil Alghero schöner, aber kleiner ist, als Sassari, und betheuern:

- Quantu sos primos qui alzant a Kalaris,

wenn sie versichern wollen, dafs sie etwas gewifs bald thun werden. Ebenso bezeichnen sie ein Haus, wo Jeder befiehlt, mit dem Ausdruck:

Sa barca bosinca, (die Barke von Bosa)

oder:

Sos Consizeris de Bosa (die Räthe von Bosa),

das Gerichtsverfahren aber, je nachdem es mild oder streng ist, als:

sa justitia de Rivalò,

oder:

sa justitia de Serramanna,

weil man dort einst 35 Personen auf ein Mal hing, und pflegen zu sagen:

Pintada sa linna, màndala in Sardigna.

Die Corsicaner empfehlen ihre Hunde aus Ortaca an:

Bisogna pigliarli d'Ortaca, li cani,

die Sicilianer dagegen rühmen die herrliche Lage von Palermo am Fufse des Monte Pellegrino:

Capu d'Orlannu e Munti Piddirinu,
Beati l'occhi chi ti vidirannu!

Wenn wir die Sprichwörter, welche noch jetzt in der Redeweise der Italiener gang und gäbe sind, mit den Versen unseres Gedichtes vergleichen, so finden wir zwar häufig Spuren, dafs Sprichwörter zu Grunde liegen, aber nur wenig Uebereinstimmung im Wortlaut. Selbst die gereimten Verse, welche dem Munde des Volkes entnommen sein könnten, scheinen nicht unverändert geblieben zu sein, und die systematische Aufeinanderfolge der erwähnten Orte läfst deutlich erkennen, dafs der

Verfasser des Gedichtes nicht ein Mann aus dem Volke, sondern ein Gelehrter war. Denn so sehr die Italiener es lieben, in ihren Reimsprüchen die Ortschaften einer Provinz oder auch Städte und Bewohner aus allen Theilen Italiens vergleichend zusammenzustellen oder auf ein Mal zu verspotten, so ist doch fast in allen längeren Sprüchen der Reim allein maſsgebend für die Anordnung gewesen, und in keinem die geographische Lage der Orte als Regel für ihre Aufeinanderfolge beobachtet worden. In unserm Gedichte dagegen wendet sich der Verfasser von Rom aus, der Westküste folgend, bis Genua, geht über Alessandria nordwärts bis zum Lago maggiore, von dort durch die Lombardei nach Venedig und längs der Ostküste südwärts bis Otranto, dann nach Sicilien und vom Mittelmeer wieder nordwärts bis nach Rom zurück. Beinah dieselbe Route, nur von Piemont ausgehend, verfolgt er zu Anfang bei der Besprechung der Provinzen, und auf allen seinen Wanderungen bekundet er, wie wir gesehen haben, eine so genaue Localkenntniſs, daſs sie nur auf eigner Anschauung beruhen kann. Da wir nun wissen, daſs Catterino Dolce groſse Reisen gemacht, so ist es wohl das Wahrscheinlichste, daſs er selbst der Verfasser des Gedichtes gewesen ist. Aus den öftern Wiederholungen eines und desselben Verses mit nur geringen Veränderungen der Worte, sowie aus den häufig vorkommenden Unregelmäſsigkeiten der Sprache und des Styls möchten wir jedoch annehmen, daſs er, um die leergebliebenen Seiten seiner Schola Italica zu füllen, in Eile seine Reiseeindrücke und Erinnerungen aus dem Gedächtniſs zu Papier gebracht, und so das Gedicht zusammengestellt habe, welches uns jetzt als ein Gesammtbild der damaligen ethnographischen, politischen und gewerblichen Verhältnisse Italiens von hohem culturhistorischen Interesse ist.

O. Freiherr von Reinsberg-Düringsfeld.

---

# Kritische Anzeigen.

**Grammatik der Romanischen Sprachen von Friedrich Diez. Zweite neuverfafste Ausgabe. Erster und zweiter Theil. Bonn, Weber. 1856—1858. (VI, 481 und 470 Seiten. 8°).**

(Fortsetzung.)

Spanisches Verbum. In seiner Auffassung der einfachen Conditionale hatte Diez in der ersten Ausgabe das lat. Perfectum Conj. zu Grunde gelegt: „*cantare* kann nur in *cantarim* seine Quelle gehabt haben, denn das seinem Begriff nach näher liegende Futur. Exactum hätte sein unterscheidendes *o* im Spanischen schwerlich eingebüfst“. In der zweiten Ausgabe entscheidet er sich dennoch für das lat. Futur. Exactum, hauptsächlich wie es scheint aus dem Grunde, weil im Altspanischen *cantaro* wirklich vorkommt. Aber *cantaro* mochte man für die erste Person zum Unterschiede von dem *cantare* der dritten ebenso willkürlich bilden, wie man im Italienischen *amavo* aus *amava* gebildet hat, um es von *amava* der dritten Person zu unterscheiden. Ob überhaupt das selten gebrauchte lat. Fut. Exactum in der Volkssprache sich erhielt und in die Cultursprache überging, dürfte wohl bezweifelt werden. Auch begrifflich scheint: wenn ich singe oder singen sollte, dem lat. Perfectum Conjunctiv näher zu stehen, als dem Indicativ: ich werde gesungen haben. Wollte man aber die Endung *o* im Altspanischen allzu sehr urgiren, so wäre zu bemerken, was auch Diez hervorhebt, dafs im *Poema del Cid*, also im allerältesten Spanisch, *visquier, dixier*, *mandar* vorkommt, lauter Formen, die wohl aus *visquiere* etc., aber nicht leicht aus *visquiero* etc. entstanden sein können.

Bei der zweiten Pers. Sing. des Hilfsverbums *ser*, bei *eres,* verweist Diez auf ein von Burguy angeführtes altfranzösisches *iers,* das jedoch nur sehr vereinzelt und nur mundartlich begegnet. Das span. *eres* ist gewifs aus lat. *eris* entstanden, das seiner im Spanischen überflüssig gewordenen Futurbedeutung entkleidet, sehr wohl für das Präsens die zweiten Person von der dritten, von *es*, unterscheiden konnte. — Bei den Bildungen von *ser* nimmt Diez in einem, wie uns scheint, zu weitgehen-

den Mafse eine Vermengung des lat. *esse* mit lat. *sedere* an. Es wäre doch seltsam, wenn das unentbehrlichste, gewöhnlichste Verbum seine wichtigsten Formen von einem andern Verbum von viel speciellerer Bedeutung hätte entlehnen müssen. Warum sollte auch *ser* aus *seer* contrahirt sein, zumal dieses letztere im Altspanischen sein inlautendes *d* noch lange conservirt hat? *ser* konnte sich aus *esser*, das im Spanischen natürlich stets die letzte Silbe betont haben mufste, ebenso leicht bilden, wie sich ital. *sendo* aus *essendo, suto* aus *essuto*, *savamo* aus *essevamo*, ja *sarò*, altital. *serò* aus *esserò* gebildet hat. Wie ital. *suto* und *essuto* ist spanisch *sovo* und *suvo* eine nach Analogie aus dem Stamme *ser* gebildete neue Form, die nur zufällig übereinstimmt mit dem auch aus *sedere* gebildeten *sovo* (*sel[d]uit*) wie *crovo* (*creduit*). Auch die andern Flexionsformen, Conjunct. *sea*, Imperativ *se*, Gerundium *siendo*, Particip *sido*, die Diez sämmtlich von *sedere* herleiten möchte, halte ich unbedenklich so gut für Neubildungen aus dem Stamme *se*, wie die entsprechenden italienischen. Mit demselben Rechte wie span. *sed* könnte man auch ital. *siete* (*este*) von *sedere* (*sedete*) herleiten. — Eher als eine Vermengung der Formen liefse sich eine Vermengung der Bedeutungen zugeben, dergestallt dafs *sedere* im weiteren Sinne als = sitzen, als = sich verweilen, existiren, gebraucht wäre. — In Bezug auf den Tonwechsel in spanischen Verben auf *ire* — *siento, sentimos*, *sintió* — habe ich meine abweichende Ansicht bereits in meiner Anzeige des ersten Bandes der Grammatik (S. 355) auseinander gesetzt und füge hier nur hinzu, dafs das dort Bemerkte wie von dem Tonwechsel *e*, *ie*, *i*, auch von dem parallelen *o*, *ue*, *u* gilt: *durmió* bildete sich aus *dormio*, wie *sintió* aus *sentio*. Das *i*, das den Ton verlor, reagirte dafür auf den betonten Stammvokal. — Bei alspan. *exir* möchte ich wohl *iscamos* aus *exeamus* herleiten, nicht aber *ygamos*, das mit seinem *g* für *j* deutlich auf lat. *eamus* verweist. — Wie beim italienischen Verbumverzeichnifs möchte ich auch beim Spanischen der Perfectbildung auf *ui* einen gröfseren Einflufs zuschreiben, als Diez es thut. Zwar dafs *truxe* auf ein lat. *traxui* zurückzuführen sei, hat er selbst hervorgehoben; aber die altspan. Formen *trasco* und *visco* leitet er doch von *traxit* und *vixit* ab, was indefs nur, wie *dijo* aus *dixit*, ein *traxo* und *vixo* (ital. *disse*, *trasse*, *visse*) hätte er-

geben können. Es verlangen, zumal *x* nur vor *a*, *o* und *u*, nicht vor *e* und *i*, in *sc* umgestellt werden konnte, auch *trasco* und *visco* die doppelte Perfectbildung, mit *s* und mit *u*, als Etymon: also *traxuit* und *vixuit*. Ebenso deutet das altspan. *násco* auf ein *nascuit* hin, dem auch ital. *nacque* analog ist, nur dafs hier das *s* vor dem *cqu* sich nicht erhalten konnte. Wie das *u* aus der Endsilbe überall in die Stammsilbe eindrang, hat Diez hier vortrefflich nachgewiesen und auch die älteren Formen, in denen noch das stammhafte *a* mit dem Eindringling *u* zu *o*, für *au*, zu verschmelzen scheint, gebührend betont: in *habui*, *haubi*, span. *ovi*, *hube*. Nur nimmt Diez dann weiter an, dafs nach Analogie von *hube* auch *tuve, estuve*, *anduve* gebildet sei. Wir glauben eher, dafs ohne Rücksicht auf das vereinzelte *hube* die andern Verba ganz von selbst ihre Flexion so gebildet haben: zu *estuvo* gelangte man durch die altspan. Formen *estido (stetit) estodo* (gleichsam lat. *stetuit*) *estovo*, nach Elision des *d* (wie *creer* aus *creder*) und durch Einfügung des *v*, wie franz. *pouvoir* aus *pöoir*. Ebenso bei *anduve*, wo die altspanischen Formen *andido*, *andodo* den ganz analogen Hergang zeigen. Wie in diesen Fällen *d* mufste bei *tuvo* das *n* des lat. *tenuit* weichen, als das *u* in den Stamm eindrang. Das schon erwähnte altspan. *crovo* weist auf *creduit* hin, so gut wie das von Diez sehr passend damit verglichene französische *crut*.

Portugiesisches Verbum. Meine abweichende Ansicht von dem Lautwechsel in Portugiesischen Verben auf *ir* habe ich an der bei Besprechuug der Spanischen Verben bereits bezeichneten Stelle der Anzeige des ersten Theiles der Grammatik ausgesprochen. Bei den Verben auf *ir*, die den Lautwechsel von *o* und *u* innerhalb der Flexion beurkunden, ist aber streng zu unterscheiden zwischen dem betonten und dem tonlosen Vocal. Letzterer ist ziemlich gleichgiltig, wie man denn z. B. sowohl *subir, subido* wie *sobir*, *sobido* antrifft. Das betonte *u* findet jedoch nur da Statt, wo ein Conjugationsvocal, *e* oder *i*, unterdrückt ist oder vielmehr durch Attraction *o* in *u* verwandelt hat, so *subo*, *suba* lat. *subeo*, *subeam;* sonst steht immer *o*, das in diesem Falle nicht, wie das obenerwähnte tonlose *o*, beliebig mit *u* vertauscht werden darf: *sobes*, *sobem* lat. *subis*, *subent* (für *subeunt*). — Das portug. *despir* hat Diez richtiger jetzt von lat. *deexpedire*, als früher

von *despuere* hergeleitet. — Wie das unterdrückte Conjugationszeichen *e* oder *i* aus *sobio* und *dormio subo* und *durmo* gemacht hat, so, und nicht, wie Diez annimmt, als Discollisionsfälle, möchte ich mir auch die Imperfecta *punha*, *tinha*, *vinha* erklären aus den ursprünglichen Formen *ponia*, *tenia*, *venia*, bei denen also nicht nur, wie Diez will, der Ton zurückgezogen wurde, sondern das *i* selber in den Stamm eindrang, *ponía*, *pónia*, *punha*. — Auch bei einigen Perfecten der starken Conjugation ist zu unterscheiden zwischen tonlosem und betontem *e* oder *i*, *o* oder *u*. Ob man *pudeste* oder *podeste*, *fizeste* oder *fezeste*, *tiveste* oder *teveste* setzt, darüber entscheidet lediglich der conventionelle Sprachgebrauch, aber die erste Person *pude*, *fiz*, *tive*, *puz* wird schroff unterschieden von der dritten Person *pode*, *fez*, *teve*, *poz*, schwerlich blofs aus Discollisionsgründen, unbeschadet deren man doch *houve*, *quiz*, *trouxe*, *disse* für beide Personen hat gelten lassen, sondern in Bezugnahme auf ältere Formen, die in der ersten Person ein auslautendes *i* aufwiesen: *figi*, *pudi*, das in der dritten fehlt, und das nicht unterdrückt wurde ohne wenigstens seine Spur in dem Stammvocal zurückzulassen, so weit dies möglich war, nämlich bei stammhaftem *e* und *o*. Ein stammhaftes *i*, wie in *quiz* und *disse*, liefs sich freilich durch dies hinzutretende *i* so wenig alteriren, wie der Diphthong *ou* in *houve* und *trouxe*.

Provenzalisches Verbum. Auch dieses Capitel hat in der neuen Ausgabe ungemein gewonnen; viele Züge tiefer Beobachtung sind den grammatischen Bemerkungen hinzugefügt, und namentlich ist das Verzeichnifs provenzalischer Flexionsformen aus sorgsam verwertheter Lectüre auf's Erfreulichste vervollständigt. Dabei ist auf die Lehren der alten, seit Erscheinung der ersten Auflage publicirten provenzalischen Grammatiker überall Bezug genommen, und auch die provenzalischen Nebendialecte haben die gebührendste Berücksichtigung erfahren. — Beim Hülfsverbum *esser* erklärt Diez die zweite Person *est* und *iest* aus einer Anbildung an das Perfectum *fost* (*fuisti; fecisti* in der zweiten Auflage der Grammatik ist offenbar ein Druckfehler). Sollte es da nicht näher liegen, weil *es* der zweiten Person doch von *es* der dritten unterschieden werden mufste, an *es tu* zu denken, wie ital. *fostu* neben *fosti*? — Zu *venser* lat. *vincere* ist gewifs eine zweite Infinitivform *vencre* (franz. *vaincre*) zu präsumiren, aus

der allein sich das gutturale *c* in *venca*, *venquei*, *venout* erklären läfst. — Die Bildung der starken Perfectformen auf *c*, *guest* etc., für welche Diez in der ersten Ausgabe nur unsichere und schwankende Deutungen hatte, ist in der neuen Ausgabe überzeugend richtig aus *gui*, *guisti* (*dolui*, *dolgui*; *doluisti*, *dolguisti*) erklärt. Ich möchte nur hinzufügen, dafs wir auch hier, wie bei den italienischen Perfecten, eine gemeinromanische Form auf *ui* öfter werden anzunehmen haben, als Diez für nöthig erachtet. Aus *cognovi*, *crevi*, *bibi* liefse sich schwerlich prov. *conoc*, *crec*, *bec* herleiten, so wenig wie ital. *conobbi*, *crebbi*, *bevvi*. — Beide abgeleitete Formen, die italienische wie die provenzalische, verlangen zu ihrer Grundlage *cognovui*, *crevui*, *bibui*, was besonders in der zweiten Person des provenz. Perfectes hervortritt: *conoguest*, *creguest*, *beguest* deuten direct auf *cognovuisti*, *crevuisti*, *bibuisti*, wobei zu bemerken ist, dafs *u* in dieser provenz. Verbindung überall hörbar sein mufste. Denn nur *gu*, nicht ein blofses *g* mit stummem *u*, entspricht dem Germanischen *w*, das Diez mit Recht hier herbeizieht. — Präsens-Formen wie *estauc*, *fauc*, *vauc*, *puesc* hält Diez für willkürliche Abänderungen, um diese erste Person von der dritten *estai*, *fai*, *vai*, *pot* zu unterscheiden. Aber weshalb sollte sich dieses Bedürfnifs gerade bei diesen wenigen Verben hervorgethan haben, da doch sonst bei den Verben der schwachen Conjugation im Präsens Indicativ der zweiten und dritten, und im Präsens Conjunctiv aller drei Conjugationen, die erste und dritte Person selten unterschieden wird? Die ursprünglichen Formen *estau*, *fau*, *dau*, *vau* weisen noch deutlich auf ein gemeinromanisches *sto*, *fo*, *do*, *vo*, (*vao*) hin, so gut wie die andern Formen *estai*, *fai*, *da* auf *stat*, *fa*, *dat*; ebenso *pues* auf *poss(um)*, und *pot* auf *pot(est)*. — Das den ersteren Formen hinzugefügte *c*: *estauc*, *fauc*, *vauc*, *puesc*, wurde als vermeintliches Kennzeichen der ersten Person nach Analogie anderer starken Verba (*tenc* ital. *tengo*, *irasc* von *iraisser*, *florisc* von *florir*) entlehnt. — Eine werthvolle Zuthat der neuen Ausgabe ist die Darstellung der dem Provenzalischen so nahe verwandten Altcatalonischen Conjugation.

Französisches Verbum. Das altfranzösische Verbum ist in der neuen Ausgabe 'getrennt von dem neufranzösischen behandelt und hat dabei nicht nur an systematischer Ueber-

sichtlichkeit gewonnen, sondern auch die wesentlichsten Bereicherungen an interessanten Sprachformen erhalten. Dabei ist auf den Unterschied der einzelnen Dialekte durchgängiger und eingehender Rücksicht genommen als in der ersten Ausgabe. Ebenso ist die Chronologie, d. h. die Priorität der einzelnen Flexionsendungen, wie sie in den ältesten und den zweitältesten Denkmälern auftreten, genauer hervorgehoben. So ist gleich bei den einleitenden Bemerkungen über die Personalflexion von Wichtigkeit die Notiz, daſs die Endung *omes* für die erste Pers. Plur. nicht die urkundlich älteste sei: „obgleich sie mit ihrer Endung *mes* dem lateinischen Urbild am nächsten komme“. In der That wäre auch schwer zu verstehen, wie aus *amus*, *emus* und *imus* dieses eine *omes* habe hervorgehen können; wohl aber erklärt sich dieses Räthsel aus den abgekürzten Endungen *am (ams)*, *em (ems)* und *im (ims)*, wo die dann eintretende Nasalirung die drei Vocale trüben und zu dem dumpfen *o* oder *u: om* oder *um* zusammenfassen konnte. Da nach den Regeln der Lautlehre ein tonloses lat. *u* ohne Ersatz im Französischen einfach ausgestoſsen wird, so erscheint auch nach dieser Seite *chantomes* nicht als direct aus *cantamus* gebildet, sondern als erweitert aus *chantom* oder *chantoms*. — Die Perfectform *chantasmes* für *chantames* hält Diez für eine Anbildung an die zweiten Person *chantastes*. Veranlaſst wurde *chantasmes* jedenfalls durch das Streben das *a* positionsscharf klingen zu lassen und dadurch vor dem Uebergang in *e* zu bewahren, dem die dritte Person *chantarent* auf die Dauer nicht hat entgehen können. Das auch sonst in französischer Flexion, z. B. vor auslautendem *t*, eingefügte *s* mag also hier denselben Zweck haben, wie die Verdoppelung des *m* im ital. *cantammo,* wo das *a* ebenso scharf klingt, wie das *a* in der drittletzten Silbe des lat. *cantaimus* (*cantavimus*), das beiden Formen zu Grunde liegt. — Der Nachweis des lat. Plusquamperfectum in den alleraltesten französischen Denkmälern ist eine wichtige Bereicherung der neuen Ausgabe. — Bei dem Hülfsverbum *esse* will mir im Französischen eine so weit gehende Vermischung mit *stare* so wenig einleuchten wie im Spanischen mit *sedere*, so nahe auch formell und begrifflich das altfranzösische *ester* sich mit *estre* berühren mag, wie span. *ser* mit *seer*. Daſs das Particip *esté* von *stare* kommt, ist allerdings so unzweifelhaft wie bei dem ital. Particip *stato*,

und bei dem provenzalischen *estat*. Aber aus dem lat. *stabam* hätte sich burgundisch *esteve*, normannisch *estoe* bilden müssen, was sich nirgendwo findet. Nur von dem Verbum *ester* weist Burguy ein Imperfect *estoent (stabant)* nach, während er von *estre* nur das Imperfect *estoie* (burg. und picardisch) und *esteie* (normannisch) kennt — also Endungen, die nur der zweiten und dritten Conjugation, nicht aber der ersten ursprünglich angehören — *estoie* mufs von *estre* so gebildet sein, wie *vendoie* von *vendre*, also aus keiner lateinischen Form, wie das ursprüngliche französische Imperfect *ere* aus lat. *eram*. — Die auffälligen altfranzösischen Formen *vois*, *estois*, *ruis*, *truis*, *pruis*, *doins*, deren *s* sich im Conjunctiv *voise* etc. erhält, möchte Diez aus den entsprechenden dritten Personen des Conjunctiv *voist* u. s. w. herleiten, in denen das *s* ohne allen etymologischen Grund vor *t* eingefügt wäre. Aber diese Einfügung des *s* findet ja eben nur vor *t* Statt und müfste naturgemäfs mit dem *t* auch wieder verschwinden. Mir scheint vielmehr darin ein Versuch zu liegen, den vokalisch oder nasal auslautenden, schwachen Stamm durch die Inchoativendung *is* zu stützen und zu stärken, so dafs deren *i* sich mit dem Stamm-Vocal diphthongirte uud das *s* sich eng anschlofs. Die Conjunctive *ruisse truisse pruisse* von *rouver*, *trouver*, *prouver* weisen am deutlichsten auf die Analogie von *finisse*, *florisse* hin, während allerdings mit dem Diphthonge *oi* und dem Nasal sich nur ein einfaches *s* vertrug: *voise*, *estoise*, *doinse*. Es handelt sieh dabei um Verba der ersten Classe, bei denen im Indicativ nur die erste Person solcher Stütze bedurfte: 2. Person *dones* lat. *donas*, *prueves* lat. *probas*, 3. P. *done* lat. *donat*, während im Conjunctiv, wo das lat. *e* nach der Lautregel ausfiel, diese Inchoativform noch weiter angewandt wurde: *doinst* lat. *donet*, *ruist* lat. *roget*. — *vois* weist wie provenz. *vauc* direct auf *vao* oder *vo* für *vado* hin. Ebenso *estois* auf *estauc*. Die von Burguy notirte, von Diez aus Verwechslung mit *esistoit*, *existoit* erklärte, vereinzelt vorkommende Imperfectform *estisoit* liefse sich demnach vielleicht rechtfertigen, als eine dem Präsens *estois* nachgebildete Imperativform, die freilich genauer *estissoit* lauten müfste, wie *finissoit*, *florissoit*. — Bei dem altfranz. *oi* wie in *estois*, *vois* u. s. w. ist nicht an das aus *e* entstandene jetzige *oi* zu denken. Jenes, mit betontem *o*, findet sich z. B. so im Nor-

männischen Dialekt, wo dieses durch *ei* vertreten wird. — *manger* und *manjaer* werden schwerlich unterschiedlos gebraucht sein dürfen, sondern die zweite Form ist nur da gerechtfertigt, wo im lateinischen *manducare* der Ton auf *u* ruht. So *menjut* lat. *manducet*, oder das von Diez citirte *menjuce*, das sich wie *doinse* zu *doinst* verhält. — In der Annahme dafs der Infinitiv *istre*, neben *issir*, aus dem Futur. *istrai* entlehnt sei, stimmt Diez Burguy bei. Dafs während sonst das Futurum aus dem Infinitiv gebildet wird, hier ausnahmsweise der umgekehrte Fall Statt gefunden, wäre doch seltsam. Das Schwanken zwischen Infinitiven der dritten und vierten lat. Conjugation ist im Provenzalischen und Altfranzösischen so wenig unerhört, wie zwischen Infinitiven der zweiten und dritten lat. Conjugation — *plaisir* — *plaire*, *courir* — *courre*, treten dem *manoi maindre*, *ardre ardoir* vollkommen zur Seite. So konnte man auch sehr wohl, um den vocalisch anlautenden, schwachen Stamm in *issir* zu schützen, den Ton auf diese Stammsilbe vorrücken lassen und dann mufste sich *istre*, wie *tistre* von *texere* bilden. — Dafs in altfranzösischen Participien auf *u* dieses *u* den Stammvocal verschlucken sollte, wie im modernen Französisch allerdings die Regel ist, wäre doch eine grofse Ausnahme, und das von Diez angeführte *mu* erscheint neben dem gewöhnlichen *mëu* oder *möu* ziemlich unsicher. Solche Contraction gehört gewifs erst der Uebergangsperiode vom Altfranzösischen ins Neufranzösische an. — Bei der Darstellung des Perfects der starken Conjugation giebt Diez in einer Note eine Zusammenstellung der dritten Pers. Plur. dieses Tempus in den verschiedenen Romanischen Sprachen, der zufolge es den Anschein gewinnen könnte, als ob im Spanischen die lat. Betonung *ērunt*, statt des gemeinromanischen *ĕrunt*, sich erhalten hätte. In der That spricht er auch in dem Capitel über die Spanische Conjugation diese Meinung aus, und *dixeron*, *hicieron*, *pusieron*, *traxeron* sehen allerdings dem lat. *dixērunt*, *fecērunt*, *posuērunt*, *traxērunt* ebenso ähnlich, wie span. *fueron* dem lat. *fuērunt*. Aber wie beim Hilfsverbum *foron*, die ursprüngliche alte Form, so deutlich auf lat. *fuĕrunt* mit gemeinromanischer Betonung hinweist, aus der sich das jetzige *fueron* nur durch Diphthongirung des *o* zu *ue* entwickelt hat, so sind ohne Zweifel die von Diez angeführten Nebenformen *dixon*, *hizon*, *puson*, *traxon* als die ursprünglichen, aus *dixĕrunt* etc. syncopirten Formen anzusehen;

jene andern jetzt giltigen aber als Neubildungen nach Analogie der schwachen: wie *vendiéron* nicht auf lat. *vendidērunt*, sondern auf *vendevĕrunt* zu basiren ist, so liegt dem *dixéron* nicht lat. *dixērunt*, sondern *dixevĕrunt* zu Grunde. Eine eben solche schwache Neubildung, auf den starken Perfectstamm gepfropft, ist in der von Diez in der Note gegebenen Uebersicht provenzalisch *preséron* neben der ursprünglichen aus gemeinromanisch *prensĕrunt* gebildeten Form *preison* und *preiron*, französisch *prisent* und *prirent*, je nachdem aus euphonischen Gründen bald das *r*, bald *s* geopfert wurde. Die klassische Betonung *ērunt* läſst sich, meine ich, in keinem romanischen Falle nachweisen. — Zu der schwachen Perfectbildung auf *i* hätten die im Normännischen Dialekte häufig vorkommenden Nebenformen auf *ie* Erwähnuug verdient: im Rolandsliede *abatied* für *abatit*, im Psalter *deperdiet* lat. *disperdidit*, *vendies* lat. *vendidisti*, *entendierent* lat. *intellexerunt*. — In demselben altfranzösischen Psalter findet sich u. A. *aoist* lat. *au[illegible]it*, *pursesis* lat. *possidisti*, *repostrent* · lat. *absconderunt*, *stout* lat. *stetit*, *estourent* lat. *exstiterunt*, *deguerpesis* lat. *dereliquisti*, *extraisis* lat. *extraxisti*, *desiert* lat. *deerit*, *conclusis* lat. *conclusisti*, *forstraistrent* lat. *evaginaverunt*, *desseit* lat. *desit*, *criens* lat. *timui*, *exoi* lat. *exaudi*, *mains* lat. *mansi*, *toi* lat. *tacui*, *curi* lat. *cucurri*, *faimes* lat. *faciamus*, *pout* lat. *pavit*, *beneisquis* lat. *benedixisti*.

Walachische Conjugation. Auch dieses Capitel ist bedeutend bereichert worden, sowohl in der Darstellung der Flexionen, als auch in dem Verzeichniſs der starken Verba.

Wortbildungslehre. Dieses dritte Buch der Grammatik, welches auch in der neuen Ausgabe die zweite Hälfte des zweiten Bandes bildet, muſs ich mir zu späterer Besprechung vorbehalten, im Bunde mit dem Etymologischen Wörterbuch, dessen beide uns nunmehr vorliegende Ausgaben ebenso wie die seiner Grammatik, uns den glänzenden Beweis führen, wie der Altmeister Romanischer Wissenschaft eigene Leistungen, die bis dahin für fast unübertrefflich galten, doch in unermüdlichem Weiterforschen und Weiterstreben, noch zu übertreffen weiſs. Mögen denn dritte Auflagen der Grammatik und des Wörterbuchs ihm s. Z. Gelegenheit geben, noch einmal diese nur ihm gelingende Probe seiner Meisterschaft zu machen!

Bonn, Februar 1868.

N. Delius.

---

Contes et Proverbes populaires recueillis en Armagnac par M. Jean-François Bladé. Paris (Librairie A. Franck) 1867. 8°. 92 pages.

Angeregt durch das Beispiel der Deutschen, hat man auch in Frankreich angefangen, sich ernstlich mit den Volksüberlieferungen zu beschäftigen, und in den einzelnen Provinzen zu sammeln, was sich noch an Sagen, Märchen, Sprichwörtern, abergläubischen Meinungen und Gebräuchen erhalten hat. Wir besitzen bereits mehr oder weniger vollständige Sammlungen aus der Normandie, Picardie, Champagne, Franche-Comté, Bourgogne, Provence und einigen Departements des nördlichen und mittleren Frankreichs, und es steht zu hoffen, dafs binnen weniger Jahre jede Provinz eine eigene Sammlung aufzuweisen haben wird. Am eifrigsten haben sich bisher in dieser Beziehung die Gelehrten der Gascogne bewiesen. Schon im Jahre 1855 hatte der Chevalier du Mège in Toulouse ein reichhaltiges Material von Volksliedern, Märchen, Erzählungen, volksthümlichen Sitten und Gewohnheiten gesammelt, um es in seinem grofsen Werke über die Pyrenäen zu verwenden. M. Cénac-Moncaut theilte in seiner Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac (Mirande 1857) mehrere Märchen mit, welche später, um einige vermehrt, unter dem Titel: Contes populaires de la Gascogne (Paris 1861) erschienen sind. J. Hatoulet und E. Picot haben Proverbes béarnais herausgegeben; G. Brunet hat unter dem Titel: Anciens proverbes basques et gascons die älteste gascognische Sprichwörtersammlung: Lous Moutets guascous deou marchan de Voltoire wieder abdrucken lassen, welche auch M. G. Duplessis seiner Bibliographie parémiologique als Anhang beigefügt hat, und A. Philibert Abadie nahm im Lou Parterre gascoun coumpouzat de guvate carreus, per G. Bedout d'Auch (Auch 1850) die Sprichwörter auf, welche im vorigen Jahrhundert der Abbé Daignan du Sendat, Generalvicar der Diözese Auch, gesammelt und handschriftlich hinterlassen hat. Dem gelehrten Verfasser des Droit de famille aux Pyrénées, Herrn J. Cordier, verdanken wir die Légendes des Hautes-Pyrénées, und J.-F. Bladé, der schon durch seine Dissertation sur les chants héroïques des Basques rühmlichst bekannt ist, hat in dem vorliegenden Werke die in Armagnac aus dem Munde des Volks gesammelten Erzählungen und

Sprichwörter veröffentlicht. Es ist dies eine um so verdienstvollere Arbeit, da sie uns zugleich den besten Einblick in den Dialekt von Auch gewährt, indem die Erzählungen mitgetheilt sind. Da indessen der Verfasser in der Vorrede sagt, dafs er in der Einleitung zu seinen Poésies populaires recueillies en Armagnac, welche er gegenwärtig drucken läfst, selbst eine Charakteristik dieses Dialektes geben wird, wollen wir hier das Sprachliche ganz bei Seite lassen, und uns blos auf das Sachliche des Inhalts beschränken.

Theils die äufsere Form, theils der Gegenstand der Behandlung hat den Verfasser seine Erzählungen in Contes, Récits und Superstitions eintheilen lassen.

Die Ersteren, welche stets mit den Worten: Jou sabi un counte beginnen, und mit dem Reime:

E tric tric
Moun counte es finit:
E tric trac
Moun counte es acabat.

endigen, sind die eigentlichen Märchen. Sie enthalten Schilderungen von mehr oder minder wunderbaren Begebenheiten, wie wir sie in den Contes de Perrault und den Märchensammlungen anderer Völker lesen, und gelten selbst in den Augen des Volkes für Erfindungen der Phantasie.

Die Récits, welche keine bestimmte Formel des Anfangs und Endes haben, sind Erzählungen wahrer oder wenigstens wahrscheinlicher Begebenheiten, die nichts Wunderbares enthalten, und könnten eigentlich als Anekdoten bezeichnet werden, da sie meist humoristischen Inhalts sind.

Die Superstitions endlich behandeln wunderbare Vorfälle, wie die Contes, sind aber ihrer Form nach zu den Récits zu rechnen, weil die Erzähler sowohl, wie die Zuhörer von der Wahrheit des Berichteten überzeugt sind. Dahin gehören die Sagen vom Wehrwolf (lou loup-garoun), vom Teufel, der an allen Maskeraden Theil nimmt (lou diable mascat), vom Hauskobold (lou drac), der die Pferde pflegt, von den Bienen (las abeillos), die böse Herren verlassen, und nur bei frommen bleiben, vom König Artus, dem wilden Jäger der Gascogne (lou rey Artus), von der schwarzen Katze, welche spricht (lou gat panat), vom Spuk der Weihnachtsnacht (la nèyt de Nadau) und der Geistermesse (la messo de las hantaumos),

und ähnliche. Die meisten dieser Sagen kommen auch in anderen Provinzen Frankreichs vor. In einer derselben, la damayseleto, wird von einem jungen Mädchen, welches sehr mitleidig ist und eine hartherzige Stiefmutter hat, dieselbe Begebenheit erzählt, die in andern Gegenden der Gascogne von der seligen Germaine von Pibrac und in Deutschland von der heiligen Elisabeth von Ungarn berichtet wird. Als nämlich das Mädchen einst den Armen wie gewöhnlich heimlich Brod bringen, der Vater aber auf Anstiften der Stiefmutter nachsehen will, was die Tochter in ihrer Schürze trägt, findet er nichts als Blumen.

Den Erzählungen folgt eine Sammlung Sprichwörter, welche nach dem Muster des Livre des Proverbes français von Le Roux de Lincy geordnet ist, und auch viele locale Redensarten enthält.

So sagt man: Planta amourès, Maulbeerbäume pflanzen, für etwas Unnützes thun, weil im vorigen Jahrhundert der Intendant d'Etigny in Auch überall Maulbeerbäume pflanzen liefs, welche nicht fortkamen.

Ayma la croutz, heifst das Gold lieben, weil früher auf vielen Münzen ein Kreuz geprägt war.

Ein Domherrndîner, dina de canounges, ist ein gutes und langes Mittagsmahl.

Ein Mann ohne Treu und Glauben wird ein Hugenot genannt: es un huganaut.

Statt des französischen: De Caïphe à Pilate spricht man: De Pounço a Pilato, von Pontius zu Pilatus, wie im Deutschen; statt fort comme un Turc, fors coumo Samsoun, wie Simson, und statt adroit comme un singe de sa queue: es adret coume un tessoun da sa couo, wie ein Schwein mit seinem Schwanz.

Von einer Person, die eine sehr hohe Meinung von sich hat, heifst es: es en or.

Eine sehr fleifsige Frau ist balento coumo uo abeillo; ein wohlbeleibter Mann ist gras coumo un mounge, fett wie ein Mönch, oder gras coumo un porc de cent escutz, und ein Quacksalber ist ein Gänsearzt, medecin de las aucos.

Während der Nordfranzose sagt: „er trinkt wie ein Schweizer", oder: „ein Säufer wie ein Deutscher", und auch der Spanier spricht: „trinken wie ein Deutscher", heifst es

in Armagnac: beue como un Anglès, und die Spanier, die dort zur Redensart dienen: traitre coumo un Espagnol, unterscheidet man von den Deutschen blos durch den seltsamen etwas unästhetischen Zug: Moucade dous Espagnols, dus ditz de la man; moucade dous Allemans, lous quoate ditz e lou pouce.

Unter den Sprichwörtern sind natürlich die meisten nur dialectische Varianten solcher, die sich auch in andern Provinzen Frankreichs vorfinden, oder mehreren romanischen Sprachen gemeinsam sind. So z. B. vom Wetter:

Aubo roujo,
Bent ou ploujo;
in Béarn: Aube arrouye
Ben ou plouye;
spanisch: Aurora rubia, ó viento ó lluvia;
italienisch: Aria rossa ò piscia ò soffia.

Annado de hen,
Annado d'arren;

im Patois suisse: An de fein, an de rein. Aehnlich in den norditalienischen Dialecten: Grasjahr — Dreckjahr, d. h. Jahr mit Nichts.

Agoust,
Higos e moust,

spanisch: En Agosto uvas y mosto; anderwärts in der Gascogne: Quan plau en aoust, plau meau è moust, wie in Toscana: Quando piove d'agosto, piove miele e piove mosto.

Auèy heurè,
Douman Candelè,
Sent Blasi au darrè,

ist das erweiterte französische Sprichwort, welches sich auch im Spanischen und Portugiesischen wiederfindet, uud spanisch lautet:

Un dia Febrero y otro candelero.

Ebenso treffen wir:

Jun
La daillo au pung

und:

Juillet
La haus au pugnet

in Frankreich, Italien, Spanien und Portugal an.

L'arcoulan dou maytin
Engourgo lou moulin,

ist das toscanische: Arco (Arco balen) da mattina, empie le mulina.

Während aber die Franzosen sagen:

Rouge au soir, blanc au matin,
C'est la journée du pélerin

oder:

Rouge soir et blanc matin
Rend joye au coeur des pélerins,

spricht man in Armagnac:

Rouge lou se, blanc lou maytin,
Goardo te, praube pelegrin,

indem man dort, entgegen der gewöhnlichen Annahme, glaubt, Abendroth und düstrer Morgen verkünde unfehlbar Regen.

Auch das Prognosticon des Winters:

Quant la gruo ba cap sus,
Tout l'hiuer qu'auem dessus;
Quant la gruo ba cap bat,
Tout l'hiuer auem passat,

scheint Armagnac eigenthümlich, und das Sprichwort:

Sent Bertoumiu,
Pago qui diu,

bezieht sich auf die ehemals dort übliche Gewohnheit, am St. Bartholomäustage die Pachtgelder und Abgaben zu bezahlen.

Das provençalische Sprichwort:

Au tens que canto lou couquou, de matin moueil, de uespré dur,
in Langued'oc: Âou tēn qē cânto lou couqu, lou mati mol lo vêsprē dû;
in Toscana: Quando canta il cucco, un giorno molle e l'altro asciutto (un' ora bagna e l'altra è asciutto);
in Spanien: En tiempo del cuco á la mañana mojado y á la noche enjuto,

lautet in Armagnac:

Ploujo dou coucut,
Tant lèu mouillat, tant lèu echuc,

und das französische:

Du dimanche au matin la pluye
Bien souvent la semaine ennuye,

ist, ganz ähnlich dem Plattdeutschen der Altmark:

Wenn't 'n Sünndag rēgent väör de Miss,
So rēgent ôk de Woch dōrch wiss,

und dem luxemburgischen:

Rént et Sondes fir der Mess,
Da' rént et an der Woch gewes,

abgeändert in:

Quant plau avant la mèsso,
Tout la semmano non cèsso.

Am eigensten dem alten Armagnac sind die Sprichwörter, welche auf dortige Ortschaften Bezug haben, und daher zu local sind, um weitere Verbreitung gefunden zu haben.

Von Fleurance, der ehemaligen Hauptstadt der Grafschaft Gaure, heifst es:

Gens de Flourenço, saumayres d'agulhos,

indem man den Bewohnern nachsagt, sie hätten einst Nadeln ausgesät, und gehofft, dieselben würden gleich dem Getreide aufgehen und Früchte tragen.

Von Barran, einer kleinen Stadt im Arrondissement von Auch, sagt man:

Barran,
Pays de bramo pan.
Argent e bounos coustumos,
Lous Barrannesis n'an coumo grapauds plumos,

was allerdings einem gänzlichen Mangel gleichkommt, und von Puycasquier, einem Marktflecken desselben Arrondissements:

Puycasquiè,
Petito bilo, gran clouquè,
Lou clouquè qu'es plen de paillo;
E la bilo de canaillo.

Auf Sempesserre, einer Gemeinde des Arrondissement von Lectoure, wird die in vielen Ländern wiederkehrende Sentenz: guter Boden, schlechte Leute, angewandt.

Sempessèrro,
Machantos gens e bouno tèrro,

und von Masseube im Arrondissement von Mirande, dessen Bewohner Kaldaunen sehr gern essen sollen, spricht man:

Masseubès,
Tripassès.

Die Spottreime: Bearnés,
Faus et courtés;
Bigourdan,
Piri que can,

stammen aus Bigorre und Béarn, indem die Bewohner von Bigorre das alte Sprichwort der Bearner:

Bearnes, féau et courtés

in Bearnes faus et courtes umwandelten, und diese sich dafür durch den Spottvers rächten:

Bigourda, pire que caà.

Auch das Béarner Sprichwort:

Ni açi, ni en Espagne,
Que nou'n a lou, qui non s' engagne,

ist in Armagnac üblich;

Aci ni en Espagno,
Qui non sab nou goazagno,

und wie die Provençalen von den Edelleuten von Beauce versichern:

Dey Gentis-homés de Beausso, pouerton lous esperons au sac,

wird in Armagnac von den Edelleuten von Barran, welche meist sehr arm waren, behauptet:

Lous nobles de Barran,
Soun bengutz a pè uo crabacho a la man,

weil sie zu Fuſs nach Auch gegangen sein, aber Sporen und eine Reitpeitsche in der Hand getragen haben sollen, um den Anschein zu geben, als wären sie geritten!

Das Glossaire, welches als Anhang beigefügt ist, enthält nur die eigenthümlichsten Worte der Mundart von Auch, und setzt daher die Kenntniſs des Dialects der Gascogne im Allgemeinen voraus. Im Interesse des Buches und der Leser, welche des Gascognischen nicht so mächtig sind, wie der Verfasser zu glauben scheint, wäre es darum wünschenswerth, wenn das Glossaire etwas ausführlicher wäre. Denn nicht alle Erzählungen sind so leicht verständlich, wie die Recoumandatioun d'un Aubergnas, welche wir hier als Beispiel der Récits und zugleich als Probe des Dialects mittheilen wollen.

Un cop, dus frays Aubergnassis aueuon tuat un home de Seissan. Lous jutges d'Auch coundamnèn l'aynat a este penjat. Dou cadet n'auoun pietat per amou qu'èro encoère fort joen, e lou coundamnèn pas qu'a esta hoetat per lou bourrèu, au pè de la poutenço oun l'aute anauo esta penjat.

Lou cadet cridauo coumo uo aiglo pendent que lou bourrèu lou hoetauo a bras birat: mès l'aynat qu' atendèuo la cordo au cot haseuo sas darrèros recoumandatiouns.

— Fray, ça diseuo, quant tournes en Aubergno, digues pas que souy estat penjat. Digo que me souy maridat, e qu'as plan dansat à mas noços.

v. R.-D.

---

# Miscelle.

## Zur Kritik der divina commedia.

### I.

Aufserdem dafs sich bei Dante für die heutige Dativform des conjunctiven Personalpronomens der dritten Person im Masculinum *gli* häufig *li* findet, trifft man, jedoch seltener und nur in manchen Ausgaben, dafür auch die Form *i*, so

Inf. 2, 17: *Però se l'avversario d'ogni male*
*Cortese i fu*, — —,

wofür es freilich in anderen Ausgaben nur *cortese fu* heifst.

Inf. 22, 73: *Draghignazzo anche i volle dar di piglio*, wo andere *li* haben und die Crusca *anch' ei* liest, welche Lesart auch Blanc für die bessere hält. Auch die von Diez (Gramm. d. rom. Spr. II, 82) angeführte Stelle:

Inf. 10, 113: *E s'io fui dianzi alla risposta muto*,
*Fate i saper*, *che 'l fei*, *perchè pensava* [1])

ist unsicher, weil andere, z. B. Witte *fat 'ei saper* lesen. Es fragt sich nur, ob man dieses *ei* mit Blanc (it. Gramm. S. 247) für eine veraltete Dativform halten, oder ob man annehmen will, es stehe für den Nominativ *egli*. Liest man Inf. 22, 73 *anch' ei*, so unterliegt es an dieser Stelle keinem Zweifel, dafs das letztere stattfindet; hält man hier aber einen Dativ für unentbehrlich, so ist die Lesart *li*, welche sich auch im codice Bartoliniano findet, jedenfalls die richtige.

An anderen Stellen ist dagegen *ei* wol nur durch die Nachlässigkeit der Abschreiber in den Text gekommen. Da

---

[1]) Es kann nur auf einem Irrtum beruhen, wenn Bianchi in seiner Ausgabe der divina commedia bei dieser Stelle auf Inf. 5, 78 verweist, wo Dante, der den Wunsch geäufsert hat, mit den beiden Schatten, Francesca und Paolo, sprechen zu können, von Virgil die Weisung erhält, sie um eine Unterredung zu bitten per quell' amor che i mena.

nämlich für *ei* als veraltete Dativform sich nicht leicht andere Beispiele auffinden lassen, so neigt sich unsere Ansicht dahin, weil hier ein Dativ notwendig erscheint, an den beiden Stellen Inf. 10, 113 und Par. 29, 17 die Lesart *i* dem *ei* vorzuziehen und an der ersten Stelle *fate i saper*, an der zweiten *come i piacque* zu lesen, *fat' ei* und *com' ei* aber nur als leichtbegreifliche Schreibfehler anzusehen. Auch Inf. 2, 17 läſst sich dies annehmen, wenn man nicht der Lesart *cortese fu* den Vorzug geben will. Dieselbe Erklärung gilt auch für:

Purg. 12, 83: *Sicch' ei diletti lo inviarci in suso*,

wo wir mit Witte *sì che i* lesen möchten, obgleich sich gerade an dieser Stelle auch ein Nominativ *ei* verteidigen lieſse.

Es ergibt sich aus dem Gesagten zur Genüge, warum wir die zu Inf. 22, 73 angeführte Lesart *anche i* vorhin nicht weiter berücksichtigt haben. Vor allem aber steht als Resultat unserer Untersuchung fest, daſs an den Stellen, wo die Ausgaben *ei* lesen, dieses *ei* entweder der Nominativ ist, oder als eine Corruption angesehen und womöglich in *i* umgeändert werden muſs; einen Dativ *ei* statt *gli* können wir nirgends anerkennen.

Wie verschiedene Stellen der divina commedia, z. B.:

Inf. 8, 78: *Per quell' amor che i mena;*
Inf. 7, 53: *La sconoscente vita, che i fe' sozzi;*
Inf. 18, 18: *Infino al pozzo, che i tronca e raccogli;*
Purg. 24, 125: *Per che no' i volle Gedeon compagni*,
Par. 12, 26: — — *al piacer, che i mena*

deutlich zeigen, haben die Alten für den Accusativ Plural *gli*, *li* auch die verkürzte Form *i* gebraucht. Wenn nun manche Ausgaben an den drei ersten der erwähnten Stellen *ch' ei* lesen, so können wir darin wieder nur einen Fehler der Abschreiber, zugleich aber auch eine neue Rechtfertigung unserer oben ausgesprochenen Ansicht erblicken.

## II.

Auffallender Weise steht das Personalpronomen *lei*, das sonst nur in den obliquen Casus gebraucht wird, als Nominativ und Subject an einer Stelle der divina commedia, Purg.

21, 25, jedoch nicht in allen Ausgaben. Bis zum Jahre 1478 las man nämlich:

*ma per colei che dì e notte fila.*

Wahrscheinlich war es der Gebrauch von *per* anstatt *perchè*, der später, etwa seit 1481, die Herausgeber bestimmte zu lesen:

*ma perchè lei che dì e notte fila.* [1])

Viviani in seiner Ausgabe des codice Bartoliniano (Udine 1823) liest dafür:

*ma perchè Lachesì che dà le fila*

und vergleicht damit Ovid. Trist. lib. V eleg. X, 45 sq.

*O duram Lachesin, quae tam grave sidus habenti*
*Fila dedit vitae non breviora meae!*

Dafs Dante den Ovid gekannt hat, geht abgesehen von der Erwähnung dieses Dichters Inf. 4, 90: Ovidio è il terzo, aus mehreren Stellen seiner Werke hervor, so aus Conv. III, c. 3, wo er bei Erwähnung des Kampfes zwischen Hercules und Antäus den „grofsen Ovid" citirt [2]), und aus vita nuova

---

[1]) Anders ist es, wenn man statt *per poi* liest, das wirklich häufig *poichè* vertritt.

[2]) „Per la natura seconda del corpo misto ama lo luogo della sua generazione, e ancora lo tempo; e però ciascuno naturalmente è di più virtuoso corpo nel luogo ov' è generato, e nel tempo della sua generazione, che in altro. Onde si legge nelle Storie d'Ercole, e nello *Ovidio maggiore* e in Lucano e in altri poeti, che, combattendo col gigante che si chiamava Anteo tutte volte che 'l gigante era stanco, ed elli ponea lo suo corpo sopra la terra distesa (o per sua volontà, o per forza d'Ercole) forza e vigore interamente della terra in lui risurgeva, nella quale e della quale era esso generato. Di che accorgendosi Ercole, alla fine prese lui, e stringendo quello, e levatolo della terra, tanto lo tenne, sanza lasciarlo alla terra ricongiugnere, che 'l vinse per soperchio e uccise; e questa battaglia fu in Affrica, seconde le testimonianze delle scritture". V. Ov. Metam. IX, 183 sq. Vielleicht wurden zu Dante's Zeit die Metamorphosen oder die ersten zehn bis zwölf Bücher derselben der „gröfsere Ovid" genannt, wie eine ähn-

§. 25, wo er sagt: „Per Ovidio parla d'Amore, come se fosse persona umana, nel principio del libro che ha nome Rimedio d'Amore, quivi: Bella mihi, video, bella parantur ait". Endlich gehört hierher noch die Stelle (Conv. II, cap. 1): „e questo (il senso allegorico) è quello che si nasconde sotto il manto di queste favole, ed è una verità ascosa sotta bella menzogna, siccome quando dice Ovidio che Orfeo facea colla cetera mansuete le fiere, e gli alberi e le pietre a sè muovere: che vuol dire, che'l savio uomo collo stromento della sua voce facea mansuescere e umiliare li crudeli cuori, e facea muovere alla sua volontà coloro che non hanno vita di scienza ed arte; e coloro che non hanno vita di scienza ragionevole alcuna, sono quasi come pietre".

Wenn uns aber auch diese Stellen davon überzeugen, dafs Dante die Werke Ovid's gekannt hat, so können wir doch darin keinen schlagenden Beweis für die Richtigkeit der von Viviani angenommenen Lesart erkennen. Wir müssen uns unsererseits (wenn man nicht lieber *poi colei* lesen will) unbedingt für die Lesart *ma perchè lei che dì e notte fila* erklären. Zum Beweise der Richtigkeit dieser auch von Witte adoptirten Lesart möge Folgendes dienen:

1) Den Gebrauch von *lei* als Nominativ finden wir in zahlreichen Stellen bei ältern und neuern Schriftstellern, so namentlich in der berühmten Stelle des Petrarca (Son. 93):

„*Ch' altro non vede, e ciò che non è lei*
*Già per antica usanza odia e disprezza.*"

2) Ein ganz analoger Gebrauch ist es, wenn sich ebenfalls bei älteren und neueren *lui* und *loro* als Nominativ finden, so bei Dante Conv. IV, 4: *e quello che lui dice, a tutti è legge* und IV, 15: *Se Adamo fu nobile, tutti siamo nobili; e se lui fu vile, tutti siamo vili,* wenigstens in älteren Ausgaben, während die neueren freilich an beiden Stellen das *lui* in *esso* umgeändert haben.

3) In der italienischen Volkssprache ist der Gebrauch von *lui*, *lei*, *loro* anstatt *egli*, *ella*, *eglino* vielfach üblich geworden.

---

liche Unterscheidung auch bei den Werken anderer Schriftsteller gemacht worden ist.

4) Endlich ist noch hervorzuheben, daſs man im Italienischen ganz allgemein dem von *essere* oder der Conjunction *come* abhängigen Pronomen die Accusativform anweist und z. B. sagt: *io non sono te, sio fosse lui, son padre come te.* Fälschlieh wollen italienische Grammatiker in solchen Sätzen annehmen, das Verbum *essere* erhalte eine transitive Bedeutung und regiere den Accusativ. Wir aber können in diesem auch anderen Sprachen eigenen Gebrauche nur eine Uebernahme der Functionen des Nominativ durch den Accusativ erblicken.

Canstatt, im April 1867.

Dr. Ludwig Boſsler.

---

## Berichtigung.

In meinem aufsatz „Zum Romaunt of the Rose“ (Jahrbuch VIII, 306—314) kommen folgende gröbere druckfehler vor, um deren berichtigung ich den leser ersuche:

Seite 306, zeile 10 v. u., statt: kritischen, lies: citirten
„ 307, „ 10 v. o., st.: diese sache, l.: die sache
„ 311 „ 18 v. u., st.: zähmen, l.: rühren

Bernhard ten Brink.

---

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

# Wace und Galfrid von Monmouth.

Den ersten Band des Jahrbuchs eröffnet ein artikel von du Méril über das leben und die schriften des Wace [1]), ein aufsatz, der manche der älteren ansichten in bezug auf den dichter und seine werke zu modificiren oder umzustoſzen bestimmt ist. So versucht der verfasser denn auch den nachweis zu führen, daſz Wace seinen *Brut* nicht nach Galfrid's *Historia*, sondern nach einer wälschen quelle («un livre kymri» s. 32) bearbeitet habe. Ich glaube nicht, daſs der verdienstvolle gelehrte mit dieser ansicht allgemeinen beifall gefunden, ja ich zweifle, ob er auch nur einen sachkundigen von der wahrheit derselben überzeugt hat. Da jedoch eine widerlegung seiner ausführungen mir bis jetzt nicht bekannt geworden, so will ich hier eine solche unternehmen, in der erwartung, einem oder dem andern leser des Jahrbuchs dadurch einen dienst zu leisten. Sollte schon vor mir ein anderer an anderer stelle sich derselben aufgabe unterzogen haben, so werde ich die mühe, die ich mir gegeben, wenigstens in dem falle nicht beklagen, wenn es mir gelungen, bei der vertheidigung einer alten wahrheit einige neue thatsachen an's licht zu fördern.

Herr du Méril schickt seiner eigentlichen beweisführung eine reihe vorläufiger behauptungen voraus, die in mehr oder minder directer beziehung zu seiner hauptthese stehen, und die er durch eine menge zum theil ohne kritik gewählter und keineswegs immer zutreffender stellen zu belegen sucht [2]). Ich will mich bei diesen be-

[1]) Dieser aufsatz findet sich mit einigen änderungen und zusätzen wieder abgedruckt in desselben verfassers· *Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire.* Paris et Leipzig 1862 ss. 214—272.

[2]) In den *Études* etc. sind diese belegstellen um einiges vermehrt, vgl. s. 244. — Das urtheil übrigens, welches ich im texte über die-

hauptungen und diesen belegen um so weniger aufhalten, als sogar für den fall, dafz man dem verfasser alles, was er sagt, zugeben müfzte, wie man ihm einiges zugeben mufz, seine ansicht von der quelle des Brut um nichts gesicherter dastehen würde.

Dem gegenstand, der uns beschäftigt, tritt du Méril ss. 26—28 näher, indem er drei puncte vorbringt, die jener ansicht eine gewisse wahrscheinlichkeit oder doch möglichkeit vindiciren sollen. Es sind folgende:

1) Soll es zu Wace's zeit wenigstens zwei geschriebene kymrische versionen der britischen überlieferungen gegeben haben (s. 26);
2) soll es nicht wahrscheinlich sein, dafs Wace in den besitz eines exemplars von Galfrid's Historia gelangt sei (s. 27 f.);
3) soll Wace aller wahrscheinlichkeit nach wälsch verstanden haben (s. 28).

Was den ersten punct betrifft, so wird mancher neuere forscher nicht geneigt sein, ihn im sinne du Méril's als wahr anzuerkennen. Ich lasse ihn jedoch gänzlich dahin gestellt, da es mir nicht zweckmäfzig scheint, eine sehr einfache frage mittelst einer sehr verwickelten und dunkeln lösen zu wollen.

Den zweiten satz begründet du Méril, wenn er ihn ja begründet, in höchst eigenthümlicher weise. Nachdem er ausgeführt, dafz die historischen bücher der Briten den andern völkern nur ein sehr schwaches interesse eingeflöfzt hätten und fast allen nichtbritischen historikern unbekannt geblieben seien, fährt er fort s. 27 f.: «A la vérité, l'histoire de Geoffroi de Monmouth était parvenue en Normandie, au moment où Wace écrivait son *Brut*, puisqu'en 1139, Robert de Thorigny, si connu depuis sous le nom de Robert du Mont, le communiqua à Henri de Huntingdon qu'il venait de rencontrer à l'abbaye du

---

sen ganzen theil der abhandlung des du Méril fälle, schliefzt nicht aus, dafz der verfasser darin interessantes material zusammen gestellt hat; nur hat er dies material nicht zu verwerthen gewufzt.

Bec. Mais c'était une grande rareté, dont malheureusement pour lui et pour son histoire, Robert du Mont ne se dessaisit pas, et rien n'autorise à croire que cet heureux hasard se soit renouvelé pour Wace.» Wer sieht nicht ein, dafz aus du Méril's prämissen das gerade gegentheil folgt von dem, was er daraus schlieſzen möchte? Wenn die britischen geschichtsbücher den übrigen völkern nur wenig interesse einflöfzten und deren historikern unbekannt geblieben waren, sollen wir da nicht annehmen, dafz nachdem einmal ein Galfrid die britischen traditionen in einer allgemein verständlichen und anziehenden form vorgetragen, nun dieses Galfrid'sche werk etwa zwanzig jahre nach seiner entstehung [1]) einem normannischen historiker eher bekannt geworden und eher zugänglich gewesen sei als irgend eine wälsche bearbeitung desselben gegenstandes? Hat doch bisher kein mensch daran gezweifelt, dafz die sagenhafte geschichte Britanniens erst durch Galfrid gemeingut der europäischen culturvölker geworden ist. Als Heinrich von Huntingdon im jahre 1139 in der abtei Bec von der Historia des Galfrid kenntnifz erhielt, hatte er bis dahin weder aus büchern noch aus mündlicher überlieferung etwas von der geschichte der nachkommen des Brutus in England bis auf die zeit Julius Cäsar's erfahren [2]). Durch Galfrid erst wurde er mit der altbritischen geschichte bekannt gemacht. Warum sollten wir bei Wace annehmen, dafz ihm wälsche quellen eher zugänglich gewesen seien als die Historia?

---

[1]) Galfrid's Historia wurde nach San Marte s. IX von 1132—1135 geschrieben, Wace's Brut (vgl. v. 15299) im jahre 1155 vollendet.

[2]) Gegen die ächtheit der *Epistola ad Varinum*, in welcher Heinrich v. H. selbst jene thatsache mittheilt, ist ein stichhaltiger grund bis jetzt meines wissens nicht angeführt worden. Sollte aber auch der brief unächt sein, so würde es darum nicht weniger feststehen, dafz Heinrich, bevor er Galfrid's werk kennen lernte, von der geschichte der britischen könige nichts gewufzt, als was er bei Nennius gefunden hatte. Dies ergibt sich mit unzweifelhafter gewifzheit sowohl aus Heinrich's geschichtswerk als aus der bekannten stelle bei Galfrid XII, 20.

Dafz Wace wälsch verstanden habe («breton», sagt du Méril offenbar im sinne von „britisch“, nicht von „bretagnisch“, wenn er auch wälsch und bretagnisch für ungefähr identisch zu halten scheint), wird in folgender weise wahrscheinlich gemacht s. 28: «Les imitations si nombreuses des littératures étrangères prouvent d'ailleurs que l'étude et la connaissance des langues étaient alors beaucoup plus faciles et plus répandues qu'on ne le supposerait d'abord. Gaimar dit positivement avoir consulté des livres bretons:

Il purchaca maint esemplaire,
Liv[e]res engleis, e par gramaire,
E en romanz e en latin,
Ainz k'en p(é)ust traire a la fin, (v. 6441—44, (ed. Wright)

et nous savons par le propre témoignage de Wace qu'il était allé en Armorique, où certainement les traditions bretonnes étaient aussi populaires.» Ich habe die stelle aus Gaimar zu verschiedenen malen gelesen ohne darin ein wort von bretagnischen oder wälschen büchern entdecken zu können. Es ist von englischen (d. h. angelsächsischen), romanischen (d. h. normannisch-französischen) und lateinischen büchern die rede. *Livres par gramaire* oder *de gramaire* (vgl. Phil. de Thaün *Bestiaire* v. 4) bedeutet „gelehrte bücher“ (*gramaire*, grammatiker, gelehrter), also in der regel lateinische. Hier scheint der ausdruck lateinisch und romanisch zusammen zu fassen. Gaimar möge übrigens wälsch verstanden haben oder nicht, so beweist das noch nichts für Wace. Was nun des letztern reise nach der Bretagne betrifft, wo die britischen überlieferungen „ohne zweifel populär“ gewesen seien, so hat Wace uns leider nicht gesagt, ob er auf jener reise, deren er übrigens erst im *Roman de Rou* (11534 ff.) erwähnt, sich mit den eingebornen in ihrer landessprache unterhalten habe. Wälsch hat er in der Bretagne wohl kaum gesprochen. Wir wissen auch nicht, ob er dort wälsche oder bretagnische quellen vorgefunden [1]), was du Méril in der angeführten stelle wohl auch

[1]) Mündliche überlieferung hätte nur dann bedeutung, wenn si-

als möglich oder wahrscheinlich hat darstellen wollen. — Doch auch eine art von positivem beweis wird für die ansicht, dafz Wace wälsch verstanden habe, angeführt. Du Méril sagt a. a. o.: «Dans plusieurs passages de son poëme, Wace affecte même de citer du breton, uniquement pour justifier des étymologies qui n'étaient nullement de son sujet.» «Affecte de citer» heifzt doch wohl „er citirt gern, mit vorliebe; er thut sich etwas darauf zu gut, dafz er citirt". Jedenfalls aber werden wir voraussetzen müssen, dafz Wace im sinne des herrn du Méril da, wo er britische wörter citiren will, solche auch wirklich citirt; denn dafz Wace wörter aus einer andern sprache für britische gehalten, wäre ein schlechter beweis für seine britischen kenntnisse. Was soll man nun aber zu den beispielen sagen, die du Méril a. a. o. für seine behauptung anführt? «Ainsi, par exemple, il dit:

Por Hamon qui aloc morut (v. 5113)
(La fu ocis et aloc jut),
Fu puis, et est par la contrée,
La ville Hanstone apelée:
C'est a dire, ce m'est a vis,
La ville ou Ham estoit ocis;

puis quelques vers seulement après:

Gloëcestre c'est cité Gloi, (v. 5208)

et rien de semblable ne se trouve dans *l'Historia regum Britanniae.*»

Aber erstlich finden sich beide etymologien bei Galfrid, und zweitens hat keine mit der britischen sprache etwas zu schaffen. Man vergleiche für die erste stelle Galfrid IV, 13: «Arviragus ergo arbitrans Claudium cum eo (= Hamone) diffugere, festinavit eum sequi, nec cessavit de loco in locum fugare, donec illos super litus occupavit maris, quod nunc de nomine ejusdem Hamonis *Hamtonia* nuncupatur. Erat ibi portus applicantibus na-

---

Wace in bretagnischer oder richtiger in wälscher sprache wäre mitgetheilt worden. Herr du Méril nimmt ja so gut wie wir eine schriftliche quelle für den *Brut* an; er denkt aber an «un livre kymri».

vibus congruus: navesque mercatorum appulsae quiescebant. Eas ergo cum ingredi affectasset Hamo, supervenit ex improviso Arviragus, ipsumque subito interfecit. Portus autem ille ab illo tempore usque in hodiernum diem *Hamonis portus* appellatur.» Die kleinen abweichungen bei Wace erklären sich sehr leicht. Der ort *Hanstone* altengl. *Hamtun*, *Hamtoun* [1]), war ihm wenigstens dem namen nach wohlbekannt, und diesen namen erklärte er sich nun als: «ville de Ham» *(la ville ou Ham estoit ocis)*. Dafz *toun (town)* ein englisches wort ist, darf doch wohl als bekannt vorausgesetzt werden.

Die zweite stelle bei Wace, aus der du Méril nur eine zeile anführt, wollen wir etwas vollständiger mittheilen und den entsprechenden passus bei Galfrid daneben schreiben.

v. 5189 ff.

Entre Gales et Engleterre
Sor Savine [2]), en une valée
Qui mult ert rice et asasée,
Por cel plait metre à ramenbrance,
Firent al leu tele honorance
Que une cité i fondèrent
Et Gloëcestre l'apelèrent:
La vile por ce cest non a
Que Claudius l'édifia.
Autre dient altre aquoison
Qui assés bien samble raison:
De Claudius fu engenrés
Un(s) fils iloc, Glois fu només;
Glois fu de Gloëcestre sire
Et dus de Gales, ce oï dire.
Porce que Glois fu iloc nés
Et sires en fu renomés,
Fu Glo(ë)cestre de lui dite(;)
Ceste aquoison truis jo escrite.
Gloëcestre c'est cité Gloi(,)
Onques plus bel dire nel soi.

Galfrid IV, 15.

Unde locum quo ei primum nupserat celebrem esse volens, suggessit Claudio (sc. Genuissa) ut aedificaret in illo civitatem, quae tantarum memoriam nuptiarum in futura tempora praeberet. Paruit ergo Claudius, praecepitque fieri urbem, quae de nomine ejus Kaerglou, id est Gloucestria nuncupata usque in hodiernum diem in confinio Demetiae et Loegriae super Sabinae ripam sita est. Quidam vero dicunt ipsam nomen traxisse a Gloio duce, quem Claudius in illa generavit, cui post Arviragum gubernaculum Demetici ducatus cessit.

Man beachte, Wace läfzt den britischen namen *Kaerglou* unberücksichtigt und hält sich an das ächt englische

---

[1]) Jetzt Southampton.

[2]) Varianten: *Sarverne*, *Sauverne*.

*Gloucester (cester, chester* von *castra)*. Der ableitung von *Glois* gibt er den vorzug vor der von *Claudius* ohne zweifel deſzhalb, weil der lautliche abstand zwischen *Glois* und *Gloë-* kleiner ist als zwischen *Gloë-* und *Claudius*. — Könnte man übrigens ein unglücklicheres beispiel wählen, um Wace's kenntniſz des britischen oder seine neigung, britische wörter zu citiren, zu beweisen? Gewiſs ebenso wenig als man eine stelle anführen könnte, die besser geeignet wäre, Wace's abhängigkeit von Galfrid darzuthun, auf den das *truis jo escrite* unverkennbar hinweist.

Damit übrigens der leser nicht glaube, Wace habe die eben angeführten englischen wörter für britische gehalten, so will ich hier auf eine stelle hinweisen, aus der hervorgeht, daſz Wace die englische und die kymrische sprachen wenigstens in den am häufigsten vorkommenden ausdrücken zu unterscheiden wuſzte, nl. auf v. 15174 ff.[1]). Ob man aber aus dieser und ähnlichen stellen zu schlieſzen berechtigt sei, Wace habe wälsch genug verstanden, um bücher in jener sprache lesen zu können, darüber überlasse ich jedem leser das urtheil. Auf jeden fall hat er viel besser latein verstanden, und auch aus diesem grund lag die benutzung der Historia des Galfrid viel näher als die irgend einer wälschen quelle.

Kommen wir jetzt zu den gründen, womit du Méril in unmittelbarer weise Wace's unabhängigkeit von Galfrid darzuthun sucht. Er sagt s. 29: «Malgré les ressemblances continues qui tiennent au caractère historique de leurs ouvrages et à des sources communes[2]), Wace connaît d'importantes traditions que l'évêque de Saint-

---

[1]) Diese stelle ist in dem gedruckten text ziemlich schlecht überliefert, und die lesart der k. hs. 73 Cangé, welche le Roux II, s. 294 anm. (a) mittheilt, vorzuziehen, obgleich auch diese ein paar (leicht zu bessernde) fehler enthält.

[2]) In seinen *Études* etc. s. 251 drückt sich du Méril etwas behutsamer aus: «Malgré les ressemblances continues qui, à défaut de raisons plus directes, tiendraient au caractère historique de leurs ouvrages etc.»

Asaph n'avait pas recueillies; telle est celle-ci à propos de Guermons:

> Il mist les lages et les lois (1231)
> Qu'encor(e) tienent les Englois.»

Die angabe findet sich in der that bei Galfrid nicht; nur ist sie leider bei Wace bloſz interpolirt, wie sich leicht nachweisen läſzt. Wace sagt, daſz Brutus nach seinem namen England Britannien, seine genossen Briten nannte, und daſz die trojanische sprache den namen „britische sprache“ erhielt. Dann fährt er fort:

> 1224 Mais Englois l'ont puis remué.
> La parole e li nons dura
> Tant que Guermons i arriva(.)
> Guermons en caça les Bretons,
> Le païs livra as Saissons,
> *Puis s'en fist roi et rois en fu(,)
> *Mais après en France moru;
> *Il mist les lages et les lois
> *Qu'encor(e) tienent li Englois(,)
> Qui d'Angle Englois (s')apelèrent
> Et Engleterre le nomèrent.

Schon Frederic Madden *Laȝamon* III, s. 310 anm. zu v. 1976 hat bemerkt, daſz die von uns mit einem sternchen bezeichneten verse interpolirt seien: «Here occurs another interpolation of four lines in the printed text of Wace, vol. I. p. 59, which is omitted in MS. Cott., as well as in Laȝamon [1]) and Robert of Brunne.» Auch von den hier angedeuteten gründen abgesehen, kann es keinem zweifel unterliegen, daſz die vier verse gestrichen werden müssen, da *le* im letzten der angeführten verse

---

[1]) Bei Laȝamon lautet die stelle (I, s. 84, 1):

> ah Engliscemen hit habbed awend:
> seoððen Gurmund com in þis lond.
> Gurmund draf out þe Brutuns:
> & his folc wes ihaten Sexuns.
> of ane ende of Alemaine:
> Angles wes ihaten.
> of Angles comen Englisc men:
> & Engle-lond heo hit clepeden.

*(Et Engleterre le nomèrent)* sich nur auf *païs* in der zeile:

Le païs livra as Saissons,

beziehen kann. Zum überflufz bin ich in der lage, die quelle eines theiles der interpolation und zwar grade der von du Méril citirten verse angeben zu können. Brut 2351 f. heifzt es von Donvalo (Dunvallo Molmutius):

Cist mist les lagues et les lois
Qu'ancor(e) tienent li Englois,

und diesmal lesen wir auch bei Galfrid II, 27: «*Hic leges* quae Molmutinae dicebantur inter Britones *statuit*, *quae usque ad hoc tempus inter Anglos celebrantur.*» — Wenn nun bei Wace v. 1225 ff. von Gormund die Rede ist, bei Galfrid an der entsprechenden stelle nicht, so weifz jeder, der Wace auch nur einigermafzen kennt, dafz es in seiner weise liegt, im voraus auf später zu erzählendes hinzuweisen.

Kommen wir zur zweiten von du Méril (a. a. o.) angeführten beweisstelle: «Il y a dans *le Romans du Brut:*

Mais li termes ne demora (v. 76)
Que Lavine un fil enfanta,
Qui fu appelés Silvius,
Et ses sornoms fu Postomius;

et Geoffroi de Monmouth ne connaît pas ce surnom.»

Auch San-Marte G. v. M. s. 185 anm. bemerkt: «*Posthumus* fehlt bei Galfrid;» er fügt hinzu: «Wace scheint Nennius §. 11 zu folgen.» Es ist jedoch zu erinnern, dafz *Posthumius* bei Nennius bruder und nicht, wie bei Wace, grofzoheim des Brutus ist. Dem Silvius Postomius bei Wace entspricht bei Nennius *Silvius Aeneae filius*. Diesen erwähnt aber Galfrid ebenfalls, wenn auch nicht an der nämlichen stelle wie Wace, sondern am schlufz seines ersten buches (c. 18), gerade wie Nennius, in der zeitvergleichung: «Regnabat in Italia *Silvius Aeneas*, Aeneae filius, avunculus Bruti, Latinorum tertius.» Diese bezeichnung als Sylvius Aeneas (nicht, wie bei Nennius, blofz *Aeneae filius*) stimmt vollständig mit

einer variante zu der angeführten Wace'schen stelle in der Par. k. hs. 7515, [3.3] Colb. überein:

Silvius fu ses propres noms,
Puis Enéam (*l.* -as) fu ses sornons.

Dafz diese lesart in den text aufzunehmen ist, ergibt sich aus Laȝamon I, s. 9, 20 ff.:

þa quen þer efter sone:
ænne sune hefde to froure.
Siluius Eneas:
for ædelen he wes ihoten.

Auch diesmal sind wir im stande, die quelle der untergeschobenen lesart anzugeben. Während Wace aus Galfrid schöpfte, hatte sein abschreiber wahrscheinlich einen interpolirten text des Nennius vor sich. Man vgl. Nennius ed. San-Marte s. 32 anm. 7. — Wer Wace mit Galfrid vergleichen will, mufz vor allem drei dinge sich zur pflicht machen: zusehen ob dasjenige, was sich bei Galfrid an der entsprechenden stelle nicht findet, nicht vielleicht an einem andern ort vorkomme; die verschiedenen handschriften des Brut oder wenigstens die veröffentlichten lesarten zu rathe ziehen; bei der beurtheilung des Wace'schen textes überall auf Laȝamon rücksicht nehmen. Mit recht sagt Madden in seiner vortrefflichen ausgabe des letztgenannten autors s. XIII, anm. 2, bei erwähnung des Roman de Brut von le Roux de Lincy: "It is to be regretted that the editor has not constructed a more correct text. A good edition of Wace is still a desideratum, and the evidence of Laȝamon is especially valuable in fixing the correct reading of his original." Belege für diese behauptung liefert Madden selbst in den anmerkungen zu Laȝamon an vielen stellen.

In den drei folgenden beispielen, die du Méril citirt (ss. 29—31), ist er glücklicher, insofern sie notizen enthalten, die sich bei Wace wirklich finden, und welche dieser aus Galfrid's Historia nicht hat entlehnen können. Genügen aber diese drei stellen, ja würde eine reihe solcher stellen genügen, Wace's unabhängigkeit von Galfrid zu erweisen? Doch wohl nur in dem fall, wenn

nicht noch viel mehr für abhängigkeit spräche. Wann hat je der begriff: nachahmung, bearbeitung, das machen von zusätzen ausgeschlossen? Wace habe bei seiner bearbeitung der Historia Galfrid's noch andere schriftliche oder mündliche quellen benutzt; ist er nicht bei der abfassung seiner übrigen schriften ähnlich verfahren? Legte er bei diesen doch sogar mehrere quellen zu grunde. Seinem Brut aber legte er nur eine quelle zu grunde, und dafz diese quelle Galfrid war, werden wir so lange glauben, bis man uns eine andere quelle aufweist, die Galfrid und Wace gemeinschaftlich benutzt haben. Eine verloren gegangene quelle für den Brut annehmen darf man nicht ohne zwingende gründe. Dazu reicht die wahrnehmung bloſzer zusätze, und wären sie noch so zahlreich, nicht aus. Der zusätze gibt es aber in diesem fall nur sehr wenige, wenn auch die drei von du Méril angeführten stellen ihre zahl keineswegs erschöpfen [1]). Doch sehen wir uns diese drei stellen näher an.

Die erste (vv. 4972—4993) enthält die nachricht, dafz der prophet Taliesin die ankunft Christi vorhergesagt habe. «Rien d'analogue», bemerkt du Méril nach mittheilung der stelle s. 30, «ne se trouve dans aucune des sources qui nous sont parvenues.» Um so weniger können wir sagen, ob Wace die tradition schriftlichen oder mündlichen quellen verdankte. Gar kein grund aber ist vorhanden zu der annahme, dafz Wace sie in einem werke vorfand, welches ähnlich wie Galfrid die geschichte der britischen könige behandelte, und welches er als quelle hätte benutzen können. Die stelle steht mit dem vorhergehenden in sehr losem, mit dem folgenden in gar keinem zusammenhang und ist nur beiläufig der auch in Galfrid sich findenden und dort ein capitel beschlieſzen-

---

[1]) Von den übrigen in betracht kommenden zusätzen, beziehungsweise unabhängig von Galfrid behandelten abschnitten bei Wace führt San-Marte die wichtigern in der einleitung zu G. v. M. s. XXII f. an. Die liste zu vervollständigen, liegt hier um so weniger in meiner absicht, als ich eine genaue analyse des Brut mir für eine andere gelegenheit vorbehalte.

den zeitbestimmung angefügt. San-Marte G. v. M. s. 260 bemerkt zu der stelle: „Schwerlich folgt der Brut hier einem wälschen gedichte Taliesins, da die diesem dichter zugeschriebenen gedichte, soweit sie in der Myv. Arch. enthalten sind, kein vorbild geben, es sei denn dafs der Gwarchan Cynvelyn hierher gezogen werde. Sein berühmter name mag jedoch anlafs gegeben haben, dafs ihm ein solches gedicht untergeschoben ward, das übrigens nach dieser notiz nichts weniger als bardischen mysticismus athmet.» Madden Laȝamon III, s. 338 anm. zu vv. 9040—9061 sagt: "It may be remarked . . . that in Geoffrey there is no mention whatever of Taliesin, or his prophecy, which Wace must have collected from the Welsh traditions." Ich habe gegen den allgemein gehaltenen ausdruck *the Welsh traditions* nichts einzuwenden, wenn man uns nur nicht zu der annahme verpflichten will, dafz Wace diese notiz wälschen büchern entnommen. Warum sollte er die stelle, wofern er sie nicht mündlicher überlieferung verdankte, nicht irgend einem kirchlichen schriftsteller entlehnt haben? Dem sei übrigens wie ihm wolle, so viel scheint festzustehen, dafz Wace die bearbeitung des Galfrid'schen werkes nur auf einen augenblick unterbrach, als er die in rede stehende stelle niederschrieb. Man vergleiche nur:

v. 4952 ff.

*Cassibelan sept ans* vesqui
Puis que César s'en fu parti;
Tréu rendant vesqui sept ans,
Ne sai s'ot feme ne enfans;
*A Eur(o)ïc* ù il *fina* (*l.* feni)
A l'en le cors *enseveli.*
*Tenuacio* [1] *de Cornouaille*
*Ot après lui* le raine en baille,
Ses niès estoit, si l'en saisi [2],
Et *frère* estoit *Androgéi.*

Galfr. IV, 11.

Cumque post modum *septem anni* praeteriissent, *defunctus est Cassibelaunus* et in urbe *Eboraco sepultus.*

*Cui successit Tenuantius dux Cornubiae, frater Androgei.* Diademate igitur insignitus Tenuantius regnum in diligentia obtinuit. Erat ipse bellicosus vir: et qui vigorem justitia colebat.

---

1) wohl *Tenancius* nach vv. 4076. 4078. Auch in den hss. des Galfrid schwankt die schreibung des namens.

2) wohl *si s'en saisi*, wenn auch *l'en saisi* sich vertheidigen liefze.

| | |
|---|---|
| *L'onor avint, après sa fin,*<br>*A son* aisné *fil Guibelin* [1]),<br>*Chevalier*[*s*] *prou*[*s*] et cortois home,<br>Chevalier l'avoit fait à Rome<br>*Augustus César* l'emperère. | *Post illum promotus est ad culmen regale Kymbelinus filius suus, strenuus miles,* quem *Augustus Caesar* nutriverat. |
| | Hic in tantam amicitiam Romanorum inciderat, ut cum posset tributum eorum detinere, gratis impendebat. |
| En son tans fu nés li salvère,<br>Fils De[x] Jhésu(s), qui del ciel vint,<br>Dex ert, mais por nous hom devint,<br>Et por nostre rédemption<br>En la crois sofri passion. | In diebus illis natus est dominus noster Jesus Christus, cujus pretioso sanguine redemptum est humanum genus: quod anteacto tempore daemonum catena obligabatur. |

Man vermifzt hier bei Wace etwas dem vorletzten satz bei Galfrid entsprechendes. Das fehlende folgt aber gleich nach der einschaltung über Taliesin:

4994 Kimbelins fu mult honorés
Et des Romains fu mult privés;
Les Romains retolir péust[,]
Lor tréu demandé ne fust(,)
Et neporquant tot lor randoit
Que nule rien n'i retenoit.

Die zweite stelle (14004—14018) beschreibt die weise, worauf Gormund die stadt Cirencester in brand steckte. Die notiz fehlt bei Galfrid, findet sich dagegen in Brut Tysilio (San-Marte s. 568); auch Giraldus Cambrensis deutet die thatsache kurz an. Dafz Wace sie dem Tysilio verdankt, ist defzhalb unwahrscheinlich, weil die ganze erzählung von Gormund's thaten und erlebnissen bei ihm viel ausführlicher ist als bei Tysilio oder bei Galfrid, welche im übrigen hier übereinstimmeu. Wace schöpfte hier offenbar aus andern uns nicht erhaltenen, wie ich vermuthe, französischen und zwar epischen quellen. Ich denke hier nicht an das epos, dessen überbleibsel de Reiffenberg *Philippe Mouskes* II, ss. X—XXXII unter dem titel «*La mort du roi Gormond*» herausgegeben hat, und welcher nach Gaston Paris' einleuchtender ver-

[1]) l. *Kimbelin*, vgl. v. 4994.

muthung (vgl. *Histoire poétique de Charlemagne* s. 400 anm. 2) als ganzes den titel «*Li rois Loeïs*» geführt haben mag. Der ächt epische und volksmäſzige ton jenes fragments läſzt auch auf eine gewisse einheitlichkeit des planes schlieſzen, mit der sich die einflechtung der erlebnisse Gormond's in England nicht wohl vertragen mochte; wie auch die sage durchaus selbständig auf französischem boden erwachsen zu sein scheint. Möglich und wahrscheinlich ist es dagegen, daſz die Normannen, in England auf die erinnerung an den auch dort sagenhaft gewordenen Gormund, in Cirencester u. a. auf eine in folge seines dortigen aufenthalts zu ihm in beziehung gesetzte localsage [1]) stoſzend, den neuen stoff, der sich an eine ihnen wohlbekannte persönlichkeit anschloſz, episch gestalteten und so zum ursprünglichen französischen epos neue branchen hinzudichteten. Zu einem Africaner machte dieses epos den Gormund nach alter gewohnheit: Gormund ist ein Africaner wie Widukind ein Sarracene, und es ist keineswegs nothwendig noch, wie mir scheint, methodisch, hierbei an wälsche einflüsse zu denken [2]). Im übrigen soll kymrischer einfluſz auf die weiterbildung der sage hier so wenig geläugnet werden, daſz ich gerade den gedanken, Gormund zum eroberer des britischen Englands zu machen, einer verbindung normannisch-sächsischer und wälscher tradition zuschreibe [3]). — Die vermuthung, daſz Wace französische epische quellen benutzt habe, findet ihre bestätigung in dem anfang seiner erzählung über Gormund, welcher in merkwürdiger weise zu dem, was Gottfried von Straſzburg in seinem Tristan v.

---

[1]) Noch zu Laȝamon's zeit lebte diese sage unter den bewohnern von Cirencester; vgl. Laȝ. Brut v. 29343 ff.

[2]) Wie San-Marte thut, vgl. G. v. M. s. 442; Lappenberg (Gesch. Englands II, s. 408), auf den er sich beruft, läſzt jedoch zwischen französischem und wälschem einfluſz die wahl.

[3]) Von einem Gormund um die zeit der eroberung des britischen Englands durch die Angelsachsen wissen wir nichts. Nennius führt §. 60 *de genealogia Merciorum* einen *Guerdmund* an: „Woden genuit Guedolgeat, genuit Gueagon, genuit Guithleg, genuit *Guerdmund*, genuit Offa, genuit Ongen, genuit Eamer, genuit Pubba“.

5883 ff. über Gormund sagt, stimmt, während im weiterfolgenden Gottfried's darstellung natürlich abweicht. — Ich erwähne noch beiläufig, dafz die erzählung von Gormund's expedition nach Frankreich, wie auch Madden erkannt hat, bei Wace interpolirt ist. Es ist dies nicht die einzige interpolation, welche die episode von Gormund in ihrer letzten hälfte enthält. Vgl. Madden, Laȝamon III, s. 416 anm. zu s. 178. — In der dritten stelle (14169—14190) wird ein wunder erzählt, das der heil. Augustin in Dorsetshire verrichtete. Du Méril hätte bei diesem einen wunder nicht stehen bleiben sollen, da Wace ein zweites mirakel des heil. Augustin erzählt, welches bei Galfrid ebenfalls fehlt, wie Wace überhaupt die geschichte der mission des Augustin im verhältnifz zu jenem sehr ausführlich vorträgt, so dafz z. b. dem ersten satz in XI, 12 der Historia vv. 14125—14258 im Brut entsprechen. Die zwei mirakel finden sich auch bei Tysilio s. 570 [1]). Dafz Wace sie jedoch ihm nicht entlehnt hat, wird jedem ohne weiteres klar, der die erzählung bei beiden vergleicht. Tysilio theilt die beiden wunder in umgestellter ordnung mit, er erwähnt eine stadt *Riw*, während Wace *Dorecestre* nennt. Wace erzählt die ganze mission viel ausführlicher, genauer und trotz seiner einschaltungen so, dafz er sich in den hauptpunkten mit Galfrid berührt, ihm näher steht als dem Brut Tysilio. Eine bestimmte quelle für erzählungen angeben, die ohne zweifel in mehreren schriftlichen und mündlichen versionen umliefen, hat etwas mifzliches. Müfzte man sich entscheiden, so würde ich mich eher für die *Vita s. Augustini* des Gocelinus als für die *Gesta Pontificum* des Wilhelm von Malmesbury, worauf Madden, Laȝ. III, s. 419 vermuthet, erklären. Man vgl. AA. SS. d. XXVI Maii, cap. III, 41. 44 mit Rerum Angl. SS. post Bedam praecipui. Frankfurt 1601 s. 250.

---

[1]) Vergl. über einen fehler des englischen übersetzers, der auch in die deutsche version übergegangen ist, Madden Laȝamon III, s. 419 ff.

Aus dem bisherigen hat sich uns ergeben, dafz du Méril keine einzige stelle vorgebracht hat, aus der es wahrscheinlich würde, dafz Wace in der hauptsache unabhängig von Galfrid geschrieben, auch keinen beweis für die ansicht, dafz er überhaupt aus wälschen quellen geschöpft. Ich gehe einen schritt weiter und behaupte, dafz sich im ganzen Brut kein grund für jene ansicht auffinden läfzt — eine behauptung, deren beweis sich natürlich nur durch entkräftung der eventuell gegen sie zu richtenden angriffe führen läfzt. Doch hat nicht schon du Méril einen angriff darauf gemacht, den wir noch nicht zurückgeschlagen haben, dem anscheine nach einen siegreichen angriff? Beweist nicht der name *Romans du Brut*, den er dem werke Wace's vindicirt und durch *Traduction romane des traditions bretonnes* erklärt (s. 31), dafz Wace aus wälschen quellen geschöpft? — Wenn es mit jenem titel nur seine richtigkeit hätte. Zunächst eine etwas pedantische bemerkung. Ich glaube nicht, dafz sich für den titel *Romans du Brut* irgendwelche handschriftliche autorität anführen läfzt. In der Description des manuscrits bei le Roux de Lincy finden wir folgende titel als über- oder unterschriften der verschiedenen hss. aufgeführt:

*Le (li) Brut d'Engleterre*, Pariser k. hs. 7515[3.3] Col. (olim Colb. 2132); Paris. k. hs. 7537; Wiener hs. 2603.

*Le Brut*, Londoner hs. Brit. Mus. 13 A. XXI.

*Li romans des rois d'Engleterre* und

*Li remans des rois et des barons de Bretaigne*, Paris. k. hs. 27 Cangé.

Nirgendwo findet sich die verbindung *Romans du Brut*, ja sie ist nicht einmal altfranzösisch, da *romans*, wo es nicht „romanische sprache" bedeutet, soviel heifzt wie „romanische erzählung", nicht aber „romanische bearbeitung oder übersetzung". Die handschriften bieten also *Le Brut* oder *Li romans des rois* etc., oder sie haben überhaupt keinen titel. *Le Brut* ist der häufiger vorkommende, doch findet er sich nicht in den beiden ältesten Pariser handschriften, in der von le Roux zu grunde

gelegten k. hs. 27 Cangé und der sehr guten hs. 73 Cangé, indem die erstere den andern titel, die letztere gar keinen führt. Ob die hs. des Brit. Mus. der ersten oder der zweiten hälfte des dreizehnten jahrhunderts angehört, weifz ich nicht. In französischen handschriften erscheint der titel *Le Brut* zuerst in einer handschrift vom jahre 1252 (k. hs. 7515$^{3.3}$ Col.). Es kann demnach wohl zweifelhaft erscheinen, ob der titel von Wace selbst herrührt, und wenn sich im context seines werkes eine andere bezeichnung für dasselbe fände, würden wir diese ohne zweifel vorzuziehen haben. Eine solche findet sich aber v. 15293:

Ci falt *la geste des Bretons.*

*La geste des Bretons* wäre, däucht mich, ein sehr passender titel und entpräche der aufschrift des Galfrid'schen werkes: *Historia Britonum* oder *Hist. regum Britanniae*. Ich will hier gleich hinzufügen, dafz ganz ähnlich der Roman de Rou als ganzes *La geste des Normans* heifzen sollte; vgl. v. 10439:

Lunge est la geste des Normanz.

Ich gehe jetzt zum positiven beweis über, dafz Wace seinen Brut — ich wende den gangbaren titel an — nach einer lateinischen quelle und zwar nach Galfrid bearbeitet. Zunächst haben wir für diese thatsache ein ausdrückliches zeugnifz. Ich will mich nicht auf die überschrift in der handschrift des Brit. Mus. berufen, da diese gewifz nicht vom dichter selbst herrührt; doch kann ich mir herrn du Méril gegenüber die bemerkung nicht versagen, dafz die handschrift nicht so jung ist, wie er uns glauben machen möchte (s. 33), sondern eine der ältesten unter denen, die den titel *Le Brut* führen, und dafz aus ihrer überschrift auf jeden fall hervorgeht, dafz man im dreizehnten jahrhundert bei jenem titel wohl an eine bearbeitung aus dem lateinischen denken konnte. Doch wie verhält es sich mit dem eingang und mit dem schlufs des gedichtes? wie mit der lesart:

Cil reconte la verité
Qui lo latin a translaté,

für die geläufigere:

Maistre Gasse l'a translaté
Qui en conte la vérité (Brut 7 f.)?

und mit der lesart:

Fut del latin fez cist romanz

für:

Fist maistre Gasse cest romans (Brut 15300)?

Du Méril sagt s. 32, dafz nur die k. hs. n. 7191 so lese, ein manuscript, welches er «peu ancien» nennt. Diese handschrift ist aber identisch mit N°. 73 Cangé [1]), und der herausgeber des Brut nennt sie s. XLVI «la plus belle de toutes que nous ayons eue entre les mains», schreibt sie s. XXXV dem anfang des dreizehnten jahrhunderts zu (vgl. auch s. LIII) und sagt von ihr (s. XXXVo.), dafz er zu zeiten es bereue, sie seiner ausgabe nicht zu grunde gelegt zu haben. Die lesart also, welche an beiden stellen die übersetzung aus dem lateinischen hervorhebt, ist wenigstens so gut verbürgt, dafz es sich der mühe lohnt, sie gegen die andere geläufigere abzuwägen. Stellen wir zunächst für die ersten acht verse des Brut den gedruckten text mit der lesart der k. hs. 73 Cangé zusammen.

| le Roux nach k. hs. 27 Cangé: | k. hs. 73 Cangé: (vgl. Facsimile.) |
|---|---|
| Ki velt oïr et velt savoir | Qui uialt oir et uialt sauoir |
| De roi en roi et d'oir en oir, | De roi an roi et d'oir an oir |
| Qui cil furent et dont il vinrent | Qui cil furent et don il uindrent |
| Qui Engleterre primes tinrent, | Qui engleterre primers tindrent. |
| Qans rois i a en ordre éu | Quex rois i a en ordre eu |
| Qui ançois et qui puis i fu, | Et qui eincois et puis i fu |
| Maistre Gasse l'a translaté | Cil reconte la uerite |
| Qui en conte la vérité. | Qui lo latin a translate u. s. w. |

Beiläufig bemerke ich, dafz v. 5 *quex*, eine durch die meisten hss. (vgl. Descr. des mss.) gestützte lesart, dem *qans* der k. hs. 27 Cangé ohne zweifel vorzuziehen ist. Was nun die hauptsache betrifft, so wird niemand läugnen können, dafz die construction im gedruckten text

[1]) Die neuere bezeichnung ist fs. fr. 794.

eine verworrene ist: „Wer hören und wissen (erfahren) will . . . . . . . ., meister Wace hat es übersetzt, der die wahrheit darüber berichtet.“ Man fragt mit recht: was hat meister Wace übersetzt? Es findet sich in allem, was vorhergeht, schlechterdings kein wort, auf welches *le (l')* sich beziehen kann. Viel natürlicher und logischer ist doch wohl die wendung: „Wer hören und wissen will . . . . . . . ., derjenige berichtet die wahrheit, der den lateinischen text übersetzt hat.“ Natürlicher und zugleich bedeutender. Wace spricht dann den satz aus, dafz wer die geschichte der britischen könige der wahrheit gemäfz berichten wolle, aus lateinischer quelle schöpfen müsse — ähnlich wie Galfrid am anfang und am schlufz seines geschichtswerks seine wälsche quelle als unentbehrlich für jenen zweck hinstellt. Daher zweifle ich nicht, dafz die hs. 73 uns hier die echte lesart bewahrt hat. Irgend ein abschreiber, der um Wace's autorschaft wufzte, hat, um dessen namen hier einfügen zu können, die ursprüngliche ordnung gestört, und derselbe oder ein anderer schreiber änderte am schlufze des werkes den vers:

Fnt del latin fez cist romanz,

in:

Fist maistre Gasse cest romans.

Dafz die meisten handschriften diese änderungen aufgenommen haben, ist nur ein neues zeugnifz für die grofze bedeutung der hs. 73 Cangé, welche, wie schon aus den von le Roux de Lincy mitgetheilten varianten hervorgeht, und wie sich bei einem abdruck der handschrift noch deutlicher herausstellen würde, in sehr vielen fällen die richtige lesart bietet. Diese handschrift ist, beiläufig gesagt, dieselbe, nach welcher Jonckbloet Crestien's *Roman de la charrete*, Holland dessen *Chevalier au lion* veröffentlicht hat, und von welcher der letztgenannte s. VI sagt, sie scheine den text, nach einer leichten und unbedenklichen nachbesserung, so lesbar zu geben, dafs nur für wenige verse noch einsicht der übrigen handschriften zu wünschen bleibe.

Doch kehren wir zu unserm gegenstande zurück. Wir haben nicht blofz äufzere gründe für die thatsache,

dafz Wace seinem Brut eine lateinische quelle zu grunde gelegt; dieselbe findet in inneren gründen ihre bestätigung. Ich mache hier auf die form und die flexion vieler eigennamen bei Wace aufmerksam. Die beispiele, die ich gebe, könnten leicht vermehrt werden.

| | |
|---|---|
| 151 | Galfr. I, 3 |
| Tote la lignie *Heleni*,<br>Un[s] des fils al roi *Priami*. | *Heleni* filii *Priami* progeniem. |
| 1003 | I, 15 |
| Ains que venist Corineus<br>Fu mors un nies *Bruti Turnus*. | Erat ibi quidam Tros nomine *Turonus*, *Bruti* nepos . . . . Sed ab irruentibus Gallis citius quam debuerat interfectus est. |
| 227 | I, 4 |
| Por la honte et por le viltage<br>Del noble pule al linage<br>*Dardani* al bon ancissor . . . | Quia indignum fuerat gentem praeclaro genere *Dardani* ortam . . . |
| 1689 | II, 10 |
| desor le temple *Apolin* . . . | super templum *Apollinis* . . . |
| 2179 [1] | II, 16 |
| Quant Rival li rois finés fu,<br>Ses fils a le raine tenu,<br>Qui avoit non *Gurgustius*;<br>Puis refu rois *Sisilius*,<br>E puis Lago nies *Gurgusti*,<br>Puis Kinmarc fiu(s) *Sisilii*. | Post hunc vero successit *Gurgustius* filius ejus; cui *Sisillius;* cui Lago *Gurgustii* nepos; cui Kinmarcus *Sisillii* filius u. s. w. |

Auch sonstige wendungen bei Wace verrathen lateinische quelle, z. B.:

| | |
|---|---|
| 1160 | II, 9 |
| A cel tans regnoit Solemons<br>Qui fonda *templum domini*. | Tunc Salamon aedificare coepit *templum domini* . . . |

Ich habe zu den aus Wace angeführten stellen überall die entsprechenden aus Galfrid mitgetheilt, obgleich es sich für's erste nur um den nachweis handelte, dafz Wace eine lateinische quelle benutzt, noch nicht darum, dafz er

---

[1]) Ich habe mir erlaubt, v. 2180 *fils* statt *niés* zu schreiben, da auch Laȝamon I, s. 166, 21 sagt: «Riwald king hafuede anne sune: Gurgustius ihaten». V. 2184 stand im text *Rimar;* vielleicht schrieb Wace *Kinmar*. Der ältere text des Laȝamon hat *King Marke*, schreib- oder lesefehler für *Kinemarck*, wie im jüngern texte steht

Galfrid benutzt. Doch hält es schwer, bei einer lateinischen quelle an eine andere als Galfrid's Historia zu denken. Wollte jemand einwerfen, es sei gar wohl möglich, dafs Wace die von Walter von Oxford selbst angefertigte übersetzung seines britischen buches benutzt, so könnte man erwidern, dafs jene übersetzung, wenn sie überhaupt existirt hat, nur wenig verbreitung gefunden haben kann und bald nach ihrer entstehung ganz verschollen gewesen sein mufz; aber noch mehr: jene möglichkeit kann man nur für den fall zugeben, dafz die lateinische bearbeitung des Walter sich von dem Brut Tysilio, der ihre retroversion sein soll, so sehr unterschieden hat und mit der Historia des Galfrid so übereingestimmt, dafz sie für unsern blick sich mit der letztern zu identificiren scheint. Statt vieler stellen, womit ich diese ansicht begründen könnte — und einzelanführungen beweisen in solchen fällen am besten — greife ich eine einzige heraus. Diese eine stelle wird so lange genügen, bis man mir eine andere vorhält, aus der sich das gegentheil folgern liefze. Ich wähle die antwort der Cordelia an Lear:

| Wace 1781 ff. | Galfr. II, 11. |
|---|---|
| Qui a [1]) nule fille qui die<br>A son père, par présomtie,<br>Qu'ele l'aint plus que ele doit.<br>Ne sai que plus grans amors soit<br>Que entre enfant et entre père,<br>Et entre enfant et entre mère;<br>Mes père es et j'o (*l.* jo) aim tant toi<br>Comme j'o (*l.* jo) mon père amer doi.<br>Et por toi faire plus certain(,)<br>Tant as, tant vax et j'o (*l.* jo) tant t'ain. | Est uspiam, mi pater, filia, quae patrem suum plus quam patrem diligere praesumat? non reor equidem ullam esse, quae hoc fateri audeat: nisi jocosis verbis veritatem celare nitatur. Nempe ego dilexi te semper ut patrem: nec adhuc a proposito meo divertor. Etsi [2]) a me magis extorquere insistis, audi certitudinem amoris, quem adversus te habeo: et interrogationibus tuis finem impone. Etenim quantum habes, tantum vales, tantumque te diligo. |

[1]) Mit 73 Cangé zu lesen: *Ou a . . .?* „Wo gibt es eine . . .?“ Vgl. Bartsch, *Chrestom.* 84, lesart zu 10.

[2]) L. *Et si.*

Brut Tysilio s. 492.

Mein herr und vater: dort mögen einige sein, die eine neigung vorgeben, die sie nicht haben. Meine liebe soll so sein, wie eine tochter sie ihrem vater schuldig ist, wenn sie ihrem grunde entsprechend sein soll.

Wer den angeführten gründen zum trotz für den Brut eine andere quelle als Galfrid's Historia annehmen wollte, der müfzte wohl von der ansicht ausgehen, dafz ein bearbeiter in keinem puncte von seinem original abweichen und keinerlei zusätze zu ihm machen dürfe. Wie man jedoch bei solcher ansicht sich das verhältnifz der unbekannten, angenommenen quelle Wace's zu Galfrid und zum Brut Tysilio zu denken hätte — dieses zu bestimmen, wäre ein gar schwieriges problem.

---

## Nachschrift.

Auf die streitfrage über die priorität und originalität Galfrid's oder des Brut Tysilio einzugehen, lag nicht in dem plane der vorstehenden abhandlung. Ich habe daher fast ängstlich jeden ausdruck vermieden, der einen entschiedenen standpunct in der frage hätte bezeichnen können. Dafür sei mir hier gestattet, mich als anhänger derjenigen ansicht zu bekennen, die im Brut Tysilio nur einen ziemlich roh und nachlässig angefertigten, wenn auch mit einigen zusätzen bereicherten auszug aus Galfrid erblickt [1]). Ein paar neue gründe für diese ansicht dürfte den noch unentschiedenen und schwankenden an dieser stelle nicht unwillkommen sein. Als neue wage ich diese gründe insofern zu bezeichnen, als sie mir scheinen, bekannte thatsachen in ein neues licht zu rücken.

Bei der vergleichung des anfangs der erzählung im Brut Tysilio mit den entsprechenden stellen bei Nennius

---

[1]) Bei uns wird diese ansicht, wie bekannt, u. a. von Zarncke und Holtzmann vertreten.

und Galfrid bemerkt Zarncke Jahrbuch V, 210: „(ich will) kein gewicht darauf legen, dafz im Brut fälschlich steht, Ascanius habe die Lavinia geheirathet statt des Aeneas, während Gottfried das richtige hat. Das kann handschriftliche verderbnifz sein, die unschwer geheilt werden könnte.“ Ich möchte auf diesen irrthum nun doch einiges gewicht legen und ihn nicht irgend einem abschreiber, sondern dem verfasser des Brut selbst zur last legen. Der irrthum steht nämlich nicht vereinzelt da, sondern hängt mit einem andern zusammen. Wie Tysilio (der name sei mir a s bequemes zeichen gestattet) im anfang seiner erzählung Lavinia zur gemahlin des Ascanius macht, so verwandelt er am schlufz seines ersten buches Silvius Aeneas, sohn des Aeneas, in einen Silvius, sohn des Ascanius. Beide irrthümer aber erklären sich, wenn man annimmt, jenem autor habe Galfrid's Historia vorgelegen; sie erklären sich nicht, wenn man Nennius als seine quelle betrachtet.

Zunächst die stelle am anfang des ersten buches. „Und nachdem Eneas mit Turnus, dem könige der Rutuler, gefochten, und ihn erschlagen hatte, heirathete Ascanius die Lavinia, tochter des Latinus, und nach dem tode des Eneas erlangte er grofse macht, und könig geworden, erbaute er eine stadt am ufer der tiber. Hier ward sein sohn Sylhys geboren“ u. s. w. (San-Marte s. 475).

Nennius §. 10 (ed. San-Marte s. 33) hat: „et superato Turno, (Aeneas) accepit Laviniam filiam Latini, filii Fauni, filii Pici, filii Saturni, in conjugium; et post mortem Latini regnum obtinuit Romanorum vel Latinorum. Ascanius autem Albam condidit, et postea uxorem duxit, et peperit ei filium nomine Silvium.“

Das *accepit in conjugium* läfzt kein mifzverständnifz zu, und nicht weniger deutlich ist, dafz die gemahlin, die Ascanius heimführte (uxorem duxit), nicht mit Lavinia identisch gewesen sei.

Bei Galfrid aber lesen wir I, 3 (San-Marte s. 5) „Dimicantibus illis praevaluit Aeneas, peremptoque Turno, regnum Italiae et Laviniam filiam Latini est adeptus.

Denique suprema die ipsius superveniente, Ascanius regia potestate sublimatus condidit Albam supra Tyberim, genuitque filium, cui nomen erat Sylvius u. s. w.“

Man bemerke, daſz Galfrid bloſz „er erlangte“ *(est adeptus)* sagt, und weiter, daſz er den Ascanius einen sohn erzeugen läſzt, ohne ausdrücklich von seiner vermählung gesprochen zu haben. Konnte nicht der wälsche übersetzer, durch Galfrid's kürze irregeleitet, auf den gedanken kommen, Aeneas, der ja einen sohn (Ascanius) mit sich aus Troja brachte, habe das reich wie die Lavinia für eben diesen sohn erobert? — Sehen wir aber jetzt zu, wie wir mit dem zweiten irrthum fertig werden.

Nennius schreibt §. 11 (s. 34): „Aeneas autem regnavit tribus annis apud Latinos; Ascanius regnavit annis triginta septem, post quem Silvius, Aeneae filius, regnavit annis duodecim; Posthumius annis triginta novem, a quo Albanorum reges Silvii appellati sunt, cujus frater erat Bruto. Quando regnabat Bruto in Brittannia, Heli sacerdos judicabat in Israel, et tunc archa Testamenti ab alienigenis possidebatur. Posthumius vero frater ejus apud Latinos regnabat.“

Da nach Nennius zur zeit, wo Brutus in Britannien herrschte, Posthumius, sein bruder, in Latium regierte, Tysilio aber ebensowenig wie Galfrid hier eines Posthumius oder eines bruders des Brutus erwähnt, so können wir Nennius in unserer weiteren erörterung unberücksichtigt lassen.

Galfrid sagt am schluſz seines ersten buchs (c. 18, s. 19): „Tunc regnabat in Judaea Hely sacerdos, et arca testamenti capta erat a Philisteis. Regnabant in Troja filii Hectoris, expulsis Antenoris posteris: Regnabat in Italia Sylvius Aeneas, Aeneae filius, avunculus Bruti, Latinorum tertius.“

Im Brut heiſzt es s. 487: „Um diese zeit war Eli priester in Judäa, und die arche des bundes war im besitz der Philistiner. In Troja war ein sohn Hectors, der Antenor und sein geschlecht vertrieben hatte, könig; und in Italien Silvius, sohn des Ascanius, enkel des Aeneas,

und der oheim des Brutus regierte als dritter könig nach Latinus.“

Die erste frage, die sich uns aufdrängt, ist die: Rührt die trennung der apposition *avunculus Bruti* vom subject, zu dem sie gehört, vom verfasser des Brut oder von einem abschreiber oder auch vom übersetzer her? Im erstern fall wäre eine weitere erörterung des problems, das uns beschäftigt, überflüssig; denn wir hätten ohne weiteres die gewifszheit, dafz Tysilio an dieser stelle und folglich überall Galfrid übersetzt, nicht umgekehrt Galfrid den Tysilio. Nehmen wir also den zweiten oder dritten fall an, wonach in Tysilio's meinung wie in der des Galfrid der oheim oder der grofzoheim des Brutus (bei Galfrid heifzt *avunculus* hier „grofzoheim“) mit dem eben genannten Silvius identisch wäre, und versuchen wir nun die eigenthümliche bezeichnung dieses Silvius als enkel des Eneas bei Tysilio zu erklären. War Galfrid Tysilio's vorlage, so fand dieser hier in seiner quelle mancherlei, was ihm auffallen mufzte. Zunächt war von einem sohne des Aeneas aufzer Ascanius die rede, während Tysilio nichts von einer stiefmutter des letztern, folglich auch von keinem stiefbruder wufzte. Dazu kam die bezeichnung *Silvius Aeneas*, welche dem *Aeneae filius* vorherging und Tysilio leicht auf den gedanken bringen konnte, hier liege ein irrthum vor, an zweiter stelle sei *Ascanii* statt Aeneae zu lesen, während er aus dem *Aeneas* an erster stelle, auch ohne sich weitere emendationen zu erlauben, den irrigen schlufz ziehen mochte, Silvius sei nach seinem grofzvater so genannt. Zu dieser auffassung stimmte nun endlich das *avunculus Bruti*, da man bei *avunculus*, obgleich es auch „grofzoheim“ bedeutet, doch zunächst wohl immer an „oheim“ denkt. — Die annahme eines zweiten sohnes des Ascanius, wie der erstgeborene, der von Brutus getödtete, Silvius geheifzen, mochte dem verfasser des Brut weniger bedenken machen, als die annahme eines zweiten sohnes des Aeneas, für den er keine mutter zu finden wufzte.

San-Marte bemerkt G. v. M. s. LXXV: „Die Prophetia, die Gottfried ausdrücklich für sein werk ausgibt,

fehlt natürlich auch im Brut". Sie fehlt hier aber nicht ganz; sondern sowohl die beschreibung der die prophezeiung veranlassenden erscheinung (des kampfes der beiden drachen) als die drei ersten sätze der prophezeiung selbst (Galfr. VII, 3 bis zeile 15) findet sich im Brut Tysilio s. 533 f. Jene beschreibung und die zwei ersten sätze der prophezeiung könnten Galfrid und der verfasser des Brut beide dem Nennius §. 42 entnommen haben. Den letzten satz aber hat entweder Galfrid aus dem Brut, oder der verfasser des Brut aus Galfrid abgeschrieben: „Montes itaque ejus ut valles aequabuntur et flumina vallium sanguine manabunt." „Dann werden die berge zu ebnen gemacht werden, und die thäler und flüsse von blut strömen". Was ist nun wahrscheinlicher: dafz Galfrid, der im übrigen für die Prophetia den Brut Tysilio gar nicht verwerthen konnte, ihm diesen einen satz entlehnte; oder dafz der wälsche übersetzer nach übertragung dieses satzes die folgenden theile der prophezeiung überging? Bei reiflicher überlegung wird sich, glaube ich, jeder für das letztere entscheiden.

Weitere gründe für meine ansicht anzuführen, liegt augenblicklich nicht in meinem plane. Dagegen will ich in dieser nachschrift einen andern punkt kurz erörtern, den ich in der abhandlung übergehen mufzte, obwohl die versuchung, ihm näher zu treten, grofz genug war. Die bekannte stelle, in der Gaimar am schlusse seines uns leider nur halb erhaltenen werkes uns mit seinen quellen bekannt macht, und aus welcher ich oben vier zeilen besprochen habe, verdient bei der bedeutung, die sie für die kritik der britischen sage und geschichte hat, wohl, dafz ich hier darauf zurückkomme und einige der schwierigkeiten, die sie bietet, zu lösen versuche.

Den ersten anstofz gibt die schlechte überlieferung des verses 6460, bei Wright:

Les translad en fès i mist.

Der herausgeber bemerkt dazu: "I am doubtful if this be the correct reading, for the MS. is very indistinct". Bei

Michel *Chroniques anglonormandes* I, s. 60 lautet der vers, um nichts verständlicher:

Les transsadenfes i mist.

Der anstoſz wird jedoch gehoben durch die lesart (conjectur?), welche de la Rue *Essai sur les bardes* etc. II, s. 108 gibt:

Le translata e fes i mist.

Daſz in der vorhergehenden zeile *escrist* für *escrit* zu lesen sei, ergibt sich, wie ein paar andere kleine besserungen, von selbst. Ich versuche jetzt eine übersetzung der ganzen stelle.

„Diese geschichte lieſz frau Constance die edle übersetzen. Gaimar verwandte März und April und alle zwölf monate darauf, ehe er von den königen übersetzt hatte. Er verschaffte sich manches vorbild, englische bücher und gelehrte, in romanischer wie in lateinischer sprache, ehe er damit zu ende kommen konnte. Wenn seine herrin ihm nicht geholfen, so hätte er es nimmer vollendet. Sie schickte nach Helmsley um das buch des Walter Espec. Robert, graf von Gloucester, lieſz dieses geschichtswerk übersetzen nach den büchern der Walliser, die sie über die britischen könige besaſzen. Walter Espec verlangte es; graf Robert schickte es ihm; darauf lieh es Walter Espec Raoul, dem sohne des Gilbert. Frau Constance entlieh es von ihrem herrn, den sie sehr liebte. Geoffroi Gaimar schrieb dieses buch, indem er es übersetzte, und fügte thatsachen hinein, welche die Walliser (zu berichten) unterlassen hatten; denn er hatte sich zuvor, sei es mit recht oder unrecht, das gute buch von Oxford verschafft, das des archidiakon Walter; damit verbesserte er denn sein buch gar sehr. Auch mit der historie von Winchester wurde dieses geschichtswerk verbessert, einem englischen buche von Washingborough, wo er geschrieben fand von den königen und von allen kaisern, die herren von Rom waren und tribut von England erhielten, von den königen, welche von ihnen ihr lehen trugen, von ihrem leben und ihren verhandlungen,

von ihren erlebnissen und ihren thaten, wie jeder das land behauptete, welcher den frieden liebte und welcher den krieg. Von allem kann das meiste hier finden wer in dies buch blicken will, und wer nicht glaubt was ich sage, frage Nicolas de Trailli.“

Man wird mir wohl keinen vorwurf daraus machen, dafz ich die zweideutigkeit, die v. 6469 im original enthält, in meiner übersetzung nicht gehoben habe [1]). Der wortlaut könnte den gedanken veranlassen, das englische buch von Washingborough und die historie von Winchester bildeten ein und dasselbe werk. Es ist jedoch keinem zweifel unterworfen, dafz von zwei verschiedenen büchern die rede ist, wenn auch beide in englischer (d. h. angelsächsischer sprache) abgefafzt waren. In der *estorie de Wincestre* hat man die sächsische chronik erkannt, während man bezüglich des buchs von Washingborough, soviel ich weifz, nicht im klaren ist.

Kommen wir jedoch zu der hauptschwierigkeit der stelle, zugleich derjenigen, die uns hier am meisten interessirt, zu der frage nämlich, was unter dem buch des Walter Espec, und was unter dem guten buch von Oxford zu verstehen sei. Zunächst ist hier die u. a. von Ginguené und le Roux de Lincy vertretene ansicht zurückzuweisen, wonach beide ausdrücke ein und dasselbe buch bezeichnen sollen. Mag man auch die emendation de la Rue's oder unsere übersetzung des verses 6460 nicht billigen, soviel geht doch aus dem ganzen zusammenhang mit gewifzheit hervor, dafz die beiden bücher zu einander in eine art von gegensatz gesetzt werden, also unmöglich identisch sein können. Welche sind nun aber diese bücher? Das buch des Walter Espec ist ganz gewifz Galfrid's Historia, und wenn Gaimar sagt, graf Robert von Gloucester habe jenes geschichtswerk nach

[1]) vv. 6467—69 lauten:
E de l'estorie de Wincestre
Fu[s]t amendé(e) ceste geste,
De Wassingburc un liv[e]re Engleis . . .

den büchern der Walliser übersetzen lassen, so haben wir darin wohl nur einen eigenthümlichen ausdruck für das, was Gaimar im ersten capitel bei Galfrid gelesen, zu erkennen. Die abweichende meinung de la Rue's beruht blofz auf irriger auffassung des von Galfrid angewandten ausdruckes *britannicus*, der nicht „armoricanisch“, sondern „wälsch“ bedeutet. Aus der Gaimar'schen stelle geht also nicht hervor, dafz er irgend eine andere kunde von den quellen der Historia Britonum erhalten, als die ihm durch Galfrid selbst vermittelte. — Was nun das gute buch von Oxford betrifft, so läfzt der wortlaut des verses 6465:

Ki fu[s]t Walter l'arcediaen, [1])

es im dunkeln, ob der archidiakon Walter verfasser oder blofz besitzer jenes buchs gewesen sei. Im erstern fall könnte man geneigt sein, an das wälsche buch zu denken, das Walter aus der Bretagne mitgebracht, im andern fall an die lateinische übersetzung, die er selbst von diesem buch angefertigt haben soll. Beide annahmen sind jedoch nicht zulässig; denn da jenes wälsche buch Galfrid's quelle gebildet [2]), sei es im original, wie aus Galfrid's worten hervorgeht, sei es in Walter's version, wie einige im widerspruch mit diesen worten annehmen, so ist es nicht glaublich, dafz Gaimar in jenem original oder in jener version nachrichten von bedeutung gefunden, die bei Galfrid fehlten. Fanden sich aber auch derartige nachrichten in dem buch von Oxford, so konnte Gaimar diese doch unmöglich als solche bezeichnen, welche die Walliser mitzutheilen unterlassen hätten. Galfrid als dem vertreter der wälschen tradition wird Walter als ergänzer dieser tradition gegenübergestellt, und gleich nach dem buche des Walter wird die angelsächsische chronik als

---

[1]) Das fehlerhafte *fust* könnte zu der änderung *Ke fist* auffordern; das fehlen des flexivischen *s* an *arcediaen* würde im reime nicht stören. Doch ist nicht zu übersehen, dafz auch v. 6468 *fust* statt *fut* steht.

[2]) Ich rede hier blofz im sinne derjenigen, mit denen ich mich zu verständigen suche.

ein demselben zwecke der ergänzung dienendes werk erwähnt. Welche annahme liegt da näher als die, dafz, wie die angelsächsische chronik, so auch das buch Walter's nicht die geschichte der britischen könige, sondern die darauf folgenden zeiten der englischen geschichte behandelte? Nur die gewohnheit, den namen des Walter von Oxford mit einer schrift über die sagenhafte geschichte Britanniens zu verbinden, hat diese ansicht bis jetzt nicht aufkommen lassen. Nach Baläus und Pitsäus (vgl. San-Marte G. v. M. s. XIX) soll Walter Calenius Galfrid's chronik unter dem titel *Auctarium annalium Britanniae* von Cadwalladr bis auf seine zeit fortgeführt haben. An dieses oder ein ähnliches werk zu denken, scheint mir durch den zusammenhang der stelle geboten, und demnach hätte Gaimar den Walter nicht für seine geschichte der Briten, sondern für seine *Estorie des Engles* benutzt.

Das ergebnifz der in dieser nachschrift geführten untersuchungen ist der hauptsache nach ein blofz negatives. Galfrid bleibt unsere älteste quelle für die geschichte der britischen könige und zugleich, wenn man den schlufzworten des Brut Tysilio nicht mehr gewicht beilegt, nicht mehr vertrauen schenkt, als sie verdienen, unser einziger gewährsmann für die thatsache, dafz es zu seiner zeit schon wälsche bearbeitungen jenes gegenstandes gegeben.

Bernhard ten Brink.

---

# Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorial-bibliothek.

(Fortsetzung.)

---

## Französische Literatur.

### Lancelot.

Dieser altfranzösische Roman bildet den Inhalt des P-II-22 bezeichneten, aus dem Ende des 13. Jahrhunderts stammenden Pergamentcodex (s. Ebert, S. 53. Romance frances, sin nombre de autor), welcher 143 in zwei Spalten zu je 41 Linien beschriebene Blätter hat. Mit Ausnahme der ersten Seite ist das Uebrige gut erhalten, auch nicht unleserlich. Die einzelnen Absätze beginnen mit gröfseren, zum Theil mit Verzierungen geschmückten Anfangsbuchstaben. Die ersten und letzten Sätze, von denen ich allein mir genauere Bemerkungen gemacht, mögen hier eine Stelle finden.

«En ceste partie dit li contez que li rois Banz de Benuie et li rois Boorz de Gaunes furent frere germain. Et orent deuz serors germaines a fames. Li rois Banz ert mout ieunes hom et sa feme iert mout ieunes dame et mout belle et mout buene et n'auoient de touz enfans que un, et cil iert ualez. Et auoit nom Lancellot. Li roiz Claudas de lla deserte si ert moult buen cheualier et sages et senis et mout potenz. Il acoilli de guerre li roi Ban tant que par force et par son sen et par son engin et par lles homes li roi que lli faillirent li plusors; li toilli li roiz Claudas toute la terre for un chastel qui mout est fort et bien seant qui auoit nom Trebe et en cellui laissist li rois Claudas». fol. I. r. Sp. 1.

Aus diesen Worten erhellt, dafs der Anfang mit demjenigen der von Dunlop gegebenen Analyse des Romans stimmt. (Vgl. Dunlop, Geschichte der Prosadichtung, übersetzt von Liebrecht S. 74). Dahingegen mufs dahingestellt bleiben, ob und in wie weit die Handschrift

auf ihren 143 Blättern nur die bekannten Abenteuer des Lancelot mittheilt. So viel steht jedoch fest, dafs sie nicht den Schluss der Geschichte Lancelot's, wie ihn die Dunlop'sche Analyse gibt, erzählt, indem sie damit abschliefst, wie Lancelot, Gallehaut und Hector zur Tafelrunde zugelassen werden, worauf es weiter heifst:

«Cellui ior furent aississ a lla tauble roonde li nouel compangnon. Et furent mande li cler qui metoient en ezcript les prouessez as compangnonz de lla maison li roi Artuz. Si estoient quatre. Si auoit nom li un Dion [1]) de Coligne, et li seconz Tautramides de Uerssiaux, et li tiers Estomas de Tollete, et li quarz Sapier de Baudaz. Cil quatre metoient en escript quanque li conpangnon li roi feisoient d'armez. Et mistrent en escript les auenturez monssingnor Gauuain dou roi qui feisoient d'armes tout auant de lui pour ce que ce estoit li comencement de lla queste, et puis celles Hector pour ce que dou conte meismez estoit branche, et puis les auentures as autres dishuit compangnons. Et tout ce fu dou conte Lançelloth. Et tuit cist conte furent branches de cestui. Et li contes Lancelloth meissmez fu branchez del grant [fol. 143. r. Sp. 2] conte dou graal.»

«En tel ioie soiorna li roiz et toute sa conpangnie a lla roche touz les iors usque au tiers ior de lla toussains. Et lors s'en parti et laissa a lla roche Segurades et s'en rreuient uers Bertangne a petites iorneez. Et quant il est uenu a Karchu, si prent Galehot de lui congnie et li prie qu'il laist Lançellot auec lui aler en sson pais. Mais li rois li outroie a mout grant poine. La roine le ueut enzi et dit au roi qu'il reuendront. Partenz si fait tant que li roiz l'otroie per conuant que li creantent qu'il seront a Nohel a llui et si lleur dit qu'il sera a lla chite ou il auoit fait Lançellot cheualier. Et il li creantent. Si ss'en part atant entre Galehot et Lancelloth et s'en uont en lleur pais. Et li roiz et sa compangnie s'en uont en Bertangne. Si sse ceist atant li contes de Lançelloth ci endroit:

---

[1]) Sonst Arrodian. S. Dunlop a. a. O. S. 91.

Romain qui moy exorist,
Puisse aler auec Jhesu Crist,
Et tuit cil que moi legiront
Et que cestui liure exgñteront
Puissent en paradiz aler
Sainz encombrement trouer,
Ditez amen que Diex l'outroit
Enzi com ie ai dit, enssi soit. [fol. 143. v. Sp. 1.]

Diese Schlufsstrophe scheint den Abschreibern sehr gefallen zu haben; findet sie sich doch, natürlich mit Weglassung des Namens des Schreibenden, auch am Ende einer aus der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts stammenden Handschrift, welche der kaiserl. Bibliothek in Paris gehörend, Le livre du trésor par Brunetto Latini enthält. Vgl. P. Paris, manuscrits français IV. S. 403. Hier lautet der erste Vers:

Celui qui cest liure escrist,

in Folge dessen auch die Personalpronomina in die der 3. Person umgewandelt werden, und der dritte Vers:

Et que cest livre garderont.

---

## Altfranzösische Lieder.

Zwei Handschriften sind hier zu berücksichtigen. Die zuerst zu nennende: V-III-24 ist ein sorgfältig geschriebener Pergamentcodex von 62 Blättern aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Zwei deutscher Gedichte (N. 32. und 56.) nicht zu gedenken, liegen uns hier 63 kleine französische Lieder mit vollständiger Partitur vor. Obwohl diese chansons sich weder durch Tiefe des Gedankens, noch durch Innigkeit des Gefühls auszeichnen, gefallen sie doch durch die Leichtigkeit des Ausdrucks, die sich dem Character der chanson gemäfs überall offenbart, sei es dafs sie die Hingebung des Dichters an seine Geliebte, oder seine Freude am Besitze derselben schildern, sei es dafs sie dem Dank für erhaltene Gastfreundschaft oder dem Grufs an den kommenden Frühling Worte verleihen. Wer der oder die Dichter

gewesen, erhellt aus diesen Liedern nicht, ebenso wenig wer die besungene Schöne ist. Nur einmal wird sie Margarite genannt. Alle diese Lieder sind sehr kurz, indem keines mehr als 3 Strophen hat, jedoch zeigen nicht alle denselben Bau.

Eine alphabetische Anordnung ergibt folgende Tabelle:

Adieu, adieu mon joieulx souuenir N. 29. fol. 27. v.
Adieu jusques je vous reuoye N. 31. fol. 29. v.
Adieu ma tres belle maistresse N. 28. fol. 26. v.
Adieu mes tres belles amours No. 27. fol. 26. r.
Adieu mon amoureux joye N. 33. fol. 31. v.

Belle, esse [est-ce] dont vostre plaisir N. 34. fol. 32. v.
Bien viegnes mon prinche gracieux N. 60. fol. 58. v.
Bien viegnant ma tres redoubtee N. 35. fol. 33. v.
Bon jour, bon mois, bonne sepmaine N. 20. fol. 18. v.

C'est assez pour morir de deuil N. 36. fol. 34. v.
Cheluy qui vous remerchira N. 5. fol. 4. r.
Coeur doloreux qui vit obscurement N. 39. fol. 38. r.

De ceste joieuse aduenue N. 40. fol. 38. v.
De plus en plus se renouuelle N. 41. fol. 39. v.
Depuis le congie que ie pris N. 11. fol. 9. v.
Deuil angoisseus, rage demeseuree N. 38. fol. 37. r.

En bonne foy, vous estes belle N. 48. fol. 46. r.
Esclaue puist yl deuenir N. 47. fol. 45. r.
Estrinez moi, je vous estrineray N. 61. fol. 59. v.

Fontaine a vous dire le voir N. 46. fol. 44. r.

Helas, je n'ose descouurir N. 44. fol. 42. r.
Helas, madame, qu'ay je fait N. 45. fol. 43. r.

Il m'est si grief vostre depart N. 7. fol. 5. v.

J'ay mains espoir d'auoir joye N. 49. fol. 47. v.
J'aime bien celuy qui s'en va N. 51. fol. 49. v.
Jamais ne quiers auoir liesse N. 43. fol. 41. r.
Je cuidoye estre conforte d'amors N. 50. fol. 48. v.
Je n'atans plus de resconfort N. 30. fol. 28. v.
Je n'ay quelque cause de joye N. 42. fol. 40. r.
Je ne fai tous jours que penser N. 3. fol. 2. v.
Je ne porroye plus durer N. 13. fol. 11. v.
Je vous salue ma maistresse N. 2. fol. 1. v.
Jugies ce que doy joye auoir N. 63. fol. 61. v.

Damit der Leser sich ein eigenes Urtheil über Sprache und Geist dieser Sammlung bilden könne, scheint es zweckdienlich hier einige Lieder aus meiner Abschrift mitzutheilen und zwar, da die in der Handschrift vorkommenden Schreibfehler leicht zu erkennen und zu verbessern sind, ganz in der Weise, wie sie das Original gibt. Nur Interpunction und Apostrophe sind hinzugefügt worden.

I.

Se mon cuer a hault entrepris,
N'a pas mepris,
Quant c'est pour loyaulment seruir
Et obeir
Celle qui d'onneur a le pris.

Car elle a dedens son pourpris,
Des biens garnis
Plus que nulle que on peut veir.
Se mon cuer etc.

Je n'en doy pas estre repris,
Se je sui pris,
C'est prison pour moy enrichir
Ou pour souffrir
Deul et courous comme souspris.
Se mon cuer etc.

III.

Je ne fai tous iours que penser
A vostre doulcheur qui n'a per,
Ma seule ioye desiree,
Je l'ay si en mon cuer boutee
Que ie ne la puis oblier.

La ou je voy renouueller
Ce doulx pringtamps et may entrer
Qui enbellist toute l'annee
Je ne fai etc.

Or y voellies donque auiser,
Quant ce vendra que retourner
Porray vers vous quelque iournee,
Car vos estez m'amour cellee,
Celle qui me puet commander.
Je ne fai etc.

VII.

Il m'est si grief vostre depart,
Amis, que mon cuer parmi part
Et pren congie a toute joye
Jusques a ce que ie vous reuoye.
Si pri Dieu, amis, qui vous gart.

Et vous ramaine de ceste part
Sain et sauf, joyeux et expart,
Ainsi comme je le vouldroye.
Il m'est si grief etc.

Car desirs qui cuer d'amant art,
Parmi moy s'espant et espart
Tant fort que souuent l'oel larmoye,
Si vous pri mon cuer ou que soye:
Loyal soiies de vostre part.
Il m'est si grief etc.

XII.

Vostre alee me desplait tant,
Mon tres amoureux et plaisant
Gentil mois de may gracieux,
Que ie ne puis estre joyeux
Si non a motie par samblant.

Vous me fustez si bien viengnant,
Or ie pers d'or en auant
Je ne scay comment, si m'ait Dieux.
Vostre alee etc.

Las! que ne sui ie si puissant,
Que ie vous peusse a mon commant
Tenir encore vn an ou deux,
Por appointier de tous mes deux
Au bien de mon desir plus grant.
Vostre alee etc.

XX.

Bon jour, bon mois, bonne sepmaine,
Honneur, sante, joye prochainne,
Perseuerer de bien et mieux,
Et joir d'amours vous doint Dieux
Ce jour de l'an en boune estrainne.

Belle dame, auoir plus que lainne,
Tous iours d'argent la bourse plainne,
Viure long tanps sans estre vieux.
Bon jour, etc.

Apres ceste vie mudaine
Auoir la joye souuerayne

De paradis la sus es cieulx,
La nous puissons veoir joyeux
Sans sentir jamais ne grief ne painne.
Bon jour, etc.

XXIV.

Lune, tres belle lune, clere lune
Que seruez d'un esmay en may,
A quoy proufite cest esmay
L'autre dez fois trop plus que l'une?

Vous ne vestes que robbe brune
N'auez vous vert, brun ne gay?
Lune, tres belle lune etc.

Garde que on ne crye commune
Sur vous comme on fist, que bien scay,
Sur celle d'auril qui pour vray
S'enfuy muchier sobs la dune.
Lune, tres belle lune etc.

XXVIII.

Adieu ma tres belle maistresse,
Adieu celle que j'aime tant,
Adieu vous dy tout mon viuant,
Adieu l'espoir de ma liesse.

Je ne puis plus parler de tristesse
Tant m'est le depart deplaisant.
[Adieu, ma tres belle etc.]

Car plours et larmes a destresse
Seront en moy d'or en auant,
Quant je verray le doulx samblant
De vous, belle plaisant jonesse.
Adieu, ma tres belle etc.

XXXV.

Bien viengnant ma tres redoubtee,
Bien viengnant ma dame honnouree,
Bien viengnant ma doulce esperance,
La plus gracieuse de Franche,
Vous soyes la bien retournee.

En cest amoureuse contree
Auez este plus desiree
Que vrais desirs n'a de puissanche.
Bien viengnant etc.

Ma joye en sera recouuree
Que vous de longs m'estoit ostee
A ma tres dure desplaisance,
Et ferons nouuelle alianche
Puisque Dieu vous a ramenee.
Bien viengnant etc.

XLIII.

Jamais ne quiers auoir liesse
Qui ne me viengne de cely
Qui ie tiens pour mon seul amy,
Mais qu'il me tiengne sa promesse.

Vanter se puist qui a maistresse
Au coeur de leaulte garny.
Jamais ne quiers etc.

Mon coeur a nulle heure ne cesse
Nuit et jour de penser a ly,
Tant que ie vous jure et affy,
Se son coeur de moy amer cesse.
Jamais ne quiers etc.

LI.

J'ayme bien celui qui s'en va,
En priant Dieu que le conduie;
S'il me tient pour sa seul amy,
Mon coeur a lui obeira.

Jusques a ce qu'il reuendra
Jamais ne feray chiere lye.
J'aime bien etc.

Mon coeur aultre ne choisira
Fors que lui seul jour de ma vie,
Quelque chose que nulz en dye,
Tous iours de lui me souuendra.
[J'aime bien etc.]

LIV.

Margarite, fleur de valeur,
Sur toutes aultres souuerayne,
Dieux vous doinst hui en bonne estraine
Tout le desir de vostre coeur.

Et vous garde de deshonneur
Et de male bouche vilaine.
Margarite etc.

Estrinez soit il de douleur,
Qui ne mettera toute sa paine
A louer vo doulceur haultaine,
Car vo loz n'a per ne meilleur.
Margarite etc.

LX.

Bien viegnes, mon prinche gracieux,
Bien viegnes, vous et vostre compaignie,
Fa chescun tres bonne chire et lye,
Et par ainsi vous me ferez joyeux.

Car par ma foy je me tieng a eureux
De vostre venue et plus que ie ne dye.
[Bien viegnes etc.]

Qu'ainsi me fust certes, ainsi m'ait Dieux,
Pour mille rien ne voldroye mye,
Je suis a vous comme amant a sa mie
Obeissant a tout vous playsans veux.
Bien viegnes etc.

Die zweite Handschrift a-IV-24, welche französische Lieder enthält und einst im Besitze Mendoza's war, ist ein kleiner Papierband von 137 Blättern. Er stammt aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts und theilt etwa 90 französische Lieder mit, die fol. I. r. als «motetes franceses» bezeichnet werden, aufserdem ungefähr 24 italienische, so wie auch den Anfang eines englischen und eines deutschen. Uebrigens sind auch nicht die andern alle vollständig; manchmal ist nur die Anfangsstrophe, ja auch wohl nur die erste Zeile angegeben, indem, wie

es scheint, der Schreiber, welcher, um dies auch zu bemerken, viel mehr gekritzelt als geschrieben hat, die Noten vorzüglich berücksichtigte. Ich werde daher auch nicht die Anfänge der Lieder hier folgen lassen, da ich nicht mit Gewifsheit bestimmen kann, welche Lieder die Handschrift vollständig gibt und welche nicht. Sechs von den französischen Liedern (N. 3. 28. 35. 38. 39. 47) des so eben ausführlicher behandelten Pergamentmanuscriptes begegnen uns auch hier, doch ermangeln zwei (N. 28 und 47) der letzteren Hälfte. Meistens sind die hier mitgetheilten Gedichte Liebes- und Trinklieder, unter denen immerhin einige der Beachtung werthe sich finden mögen, wie etwa: He robinet, he robinet, tu m'as la mort donnee fol. 4. v. Robinet se veut marier et prendre Margo a mollier. fol. 65. v. Florence la joyeuse cite. fol. 60. v. En ma chambre aprendre latin. fol. 61. r.

---

## Le Mirouer aux Dames von Alain Chartier.

Der aus dem 15. Jahrhundert stammende Pergamentcodex O-I-14. von 58 in zwei Spalten beschriebenen Blättern enthält in ungemein sorgfältiger Handschrift folgende Werke: 1) La reduction et recouvrement de la duchie de Normendie (fol. 1. r. Sp. 1—fol. 22. v. Sp. 1.) beginnt mit der Erzählung, wie im Jahre 1448 die Engländer die Stadt Fougières einnahmen, um weiter zu berichten wie «fut conquise la duchie de Normendie et toutes les citez, villes et chasteaulx d'icelle mises en l'obbeissance du roi de France en vng an et six jours qui est grant merueilles.» (fol. 21. r. Sp. 1.) Da ich mir nur wenige Notizen über diese Schrift gemacht, mufs ich mich begnügen, hier auf dieselbe hinzuweisen, indem ich aufser Stande bin genauere Mittheilungen zu geben. Nur so viel sei noch bemerkt, dafs es mir nicht wahrscheinlich ist, es liege hier eine Zusammenstellung aller der das geschilderte Ereignifs betreffenden Notizen aus der Histoire de Charles VII. von Jean Chartier vor. 2) Le breuiaire aux nobles fol. 22. v. Sp. 2. 3) Le mi-

rouer aux dames fol. 27. r. Sp. 2. 4) Das Quadrilogue, jedoch ohne Ueberschrift, fol. 35. r. Sp. 1—fol. 58. v. Sp. 2.

Da von diesen Werken Chartier's der Inhalt des mirouer aux dames meines Wissens unbekannt ist, so mögen hier einige genauere Mittheilungen über dasselbe Platz finden. Das Werk besteht aus 135 achtzeiligen Strophen wie das Pariser Manuscript No. 924. früher 7274, von welchem Paul Paris manuscrits français. Bd. VII. S. 251 irrthümlich angibt, es enthalte 137 huitains. Trotz dieser Uebereinstimmung in der Anzahl der Strophen findet zwischen beiden Manuscripten doch ein Unterschied Statt, wie ich mich bei Vergleichung meiner Abschrift mit dem Pariser Manuscripte überzeugte. Die 66. Strophe der Escorialhandschrift fehlt in der Pariser, die ihrerseits eine Strophe nach der siebenzigsten einschiebt. Aufserdem sind Strophe 83—86 der Escorialhandschrift Strophe 75—78 der Pariser. Dieser letztere Umstand verdient noch eine besondere Berücksichtigung, da er die Zuverlässigkeit des Escorialcodex ins Licht setzt. Denn es ist offenbar dem Zusammenhange gemäfser, wenn dieser nach Strophe 74

L'une dira qu'elle ne porte
Telz habis sinon pour conplaire
A son mary lequel l'ennorte
De les porter pour mieulx lui plaire,
Et pour ce le doit elle faire,
Car elle lui doit obbeir
Et ne lui doit en riens desplaire
Ne sa malle grace encourir.

in Strophe 75 so fortfährt:

Elle doit en toute saison
Faire tellement qu'elle plaise
A son mary car c'est raison
Afin qu'a nulle autre ne voise, etc.

als wenn das Pariser Manuscript folgen läfst:

Femme ne doit point obbeir
A son mary pour pechie faire, etc.

Nachdem der Dichter eingeschärft, dafs die Frau dem Manne gehorchen mufs, ist nicht wohl anzunehmen,

er werde sogleich einen Fall erörtern, welcher die Frau berechtigte, von jenem Gebote abzuweichen. Dahingegen ist diese Bemerkung in der Escorialhandschrift mit «Meme ne doit point obbeir» beginnend ganz am Platze nach Strophe 82, welche so lautet:

> Et premierement je confesse
> Que femme ne doit sur sa teste,
> Suppose qu'elle soit contesse,
> A son mary faire moleste,
> Ne contredire sa requeste
> Pourueu touteffois qu'elle soit
> Plaisante a dieu, juste et honneste,
> Autrement faire ne le doit.

Was nun den Inhalt des Gedichtes anbetrifft, so ist dieser folgender. Nach einer einleitenden Apostrophe an die Frauen, für deren treuen, von «raisonnable amour» begeisterten und darum gerechten Tadel nicht verhehlenden Diener der Dichter sich erklärt, erinnert derselbe daran, wie «nature, la tres noble ouuriere» (Str. 10) die Frauen mit so herrlichen Gaben ausgestattet habe. Von besonders schöner Form ist der Kopf.

> Ne ce n'est mie sans mistere
> Que elle l'a ainsi compassee
> Ronde en figure comme espere,
> Non pas en figure quarree,
> Car par rondeur nous est monstree
> En exposant sa fiction
> Fourme justement figuree,
> Signiffiant perfection.
> De toute figure du monde
> Il n'en est point de si parfaite
> Comme espere ou figure ronde,
> C'est de toutes la plus complette,
> Et pour ce a vostre teste faitte
> Nature a icelle semblante
> Afinque mieulx vous fut retraitte
> Sa perfection et puissance. (Str. 12 u. 13.)

Dieser Gedanke, dessen Beziehung auf den Platonischen hinsichtlich der Schönheit und Vollkommenheit der sphärischen Form (vgl. Plato's Timaeus hrsgb. von Stallbaum, Gotha, 1838. S. 129—33. B.) nicht zu verkennen ist,

wird dann noch weiter ausgeführt, indem gezeigt wird, wie im Inneren des Kopfes alle geistigen Fähigkeiten, Gedächtnifs, Verstand, Vernunft und Wissen sich vereinen, während dessen Aeufseres durch Augen, Mund, Ohren u. s. w. geschmückt worden. Dazu kommt ferner, dafs auch die Seele, obwohl sie, und hier spielt wiederum die Ansicht eines griechischen Philosophen, des Aristoteles, über die Seele herein (vgl. Aristoteles de anima. II. c. 1.), in jedem Theile des menschlichen Körpers wohnt, doch vorzugsweise jenem ihre Kräfte mittheilt.

L'ame combien qu'elle demeure
Du corps en chascune partie,
Touteffois elle plus labeure
Et a sa vertu despartie
En la teste qui signiffie
Que perfection y habonde,
Et pour ce sans cause n'a mie
Este faitte la teste ronde.
Strophe 17.

So hat Gott Alles gethan dem Kopfe eine schöne Form zu geben. Aber daran denken die Frauen nicht. Denn

Vous faites voz testes carrees,
Les vnes longues et cornues,
Les autres les ont bigarrees,
Esleuees jusques aux nues,
Vous me semblez les bestes mues,
Ne je n'y congnois a grant paine
Si non que vous estes vestues
En vng petit de forme humaine. Strophe 19.

Wie die Frauen sich darin gefallen können «a porter telle diablerie» (Str. 20), kann der Dichter nicht begreifen. Sie thürmen ja ihre Frisur dermafsen in die Höhe, dafs wenn sie in der Kirche sind, die hinter ihnen Sitzenden weder den Altar noch den auf diesem ausgestellten Gott sehen können.

J'ay veu pieca qu'on ne portoit
Que deux cornes dessus les testes,
Et encores on vous en blasmoit
Et vous en appelloit on bestes,
Et maintenant qui estes prestes
D'estre de huit cornes cornues,

Que peult on dire qui vous estes
Si non pires que bestes mues? Strophe 23.

Aller Wahrscheinlichkeit nach haben wir in den ersten Versen dieser Strophe eine Anspielung auf den scharfen Tadel zu sehen, mit dem Thomas Conecte, ein Carmelitermönch aus der Bretagne, dem das Volk wegen seiner Sitteneinfachheit hohe Verehrung zollte, den übertriebenen Putz der Frauen verfolgte. Nach den Chroniques d'Enguerrard de Monstrelet, hrsg. von Buchon. Paris 1836. Livre II. ch. 53. Comment un prêcheur, nommé frère Thomas, convertit plusieurs personnes et abattit les bobans et atours de femmes en plusieurs parties, durchzog nämlich der genannte Mönch im Jahre 1428 die nördlichen Theile Frankreichs, indem er, ein strenger Sittenrichter seiner Zeit, das gottlose Leben der Geistlichen brandmarkte und die adeligen Frauen wegen ihrer «hauts atours», die sie auf dem Kopfe trugen, heftig zur Rede stellte. Noch mehr, er zwang sie sogar ihm ihren Kopfputz zu überliefern, um denselben mit andern Gegenständen, die seinen Zorn erregten, als: «tabliers, échiquiers, cartes, quilles», zu verbrennen. Characteristisch ist auch noch folgender Zug. «Desquelles nobles femmes nulle, de quelqu'état qu'elle fût, atout iceux atours ne s'osoit trouver en sa présence, car il avoit accoutumé, quand il en véoit aucune, d'émouvoir après icelle tous les petits enfants, et les admonestoit en donnant certains jours de pardon à ceux qui ce faisoient, desquels donner, comme il disoit, avoit la puissance, et les faisoit crier haut: Au hennin! au hennin!» Die einmal zusammengerottete Jugend verfolgte dann auch aus eignem Antriebe die Damen, so dafs es zu vielen Volksaufläufen kam. Daher ist es kein Wunder dafs die adeligen Damen «prirent autres tels (atours) ou semblables que portoient femmes de béguinage, et leur dura ce petit état aucune petite espace de temps. Mais, à l'exemple du limaçon, lequel, quand on passe près de lui, retrait ses cornes par dedans, et quand il n'oyt plus rien, les reboute, ainsi firent icelles, et en assez bref, après que le dit prêcheur se fut départi du pays, elles recommencèrent comme devant et oublièrent

sa doctrine, et reprirent petit à petit leur vieil état tel ou plus grand qu'elles n'avoient accoutumé de porter.» Diese letztere Bemerkung, welche auffallend mit dem in der oben angeführten Strophe Gesagten stimmt, ist freilich ein böses Zeugnifs für die Wirkung der Predigten des Père Conecte. Ob der in seinem Auftreten wenig gewaltsame, bei den Damen in sehr hoher Gunst stehende Dichter Alain Chartier mit der Beweisführung seines mirouer, dessen Abfassung wir in Anbetracht der so eben erörterten Thatsachen etwa um 1430 zu setzen hätten, dauernde Erfolge, vorausgesetzt dafs das Gedicht überhaupt welche errang, erzielt haben mag? Woher ist die Sucht sich Hörner aufzusetzen, gekommen, wenn nicht «par arrogantes flames Dont toutes estes deceues En tres grant dangier de voz amez» (Str. 26)? Gott hielt solche Hörner mit der menschlichen Gestalt nicht vereinbar, denn:

S'il eust veu qu'il fut neccessaire
Qu'elle eust cornes, chose certaine
Est qu'il les lui eust voulu faire (Str. 27.)

Als Gott die «nature humaine» schuf, wollte er vielmehr, damit der Feind dem Menschen Nichts anhaben könne, «que ses pennonceaulx — Feussent sur leurs testes seans — Ou lieu de cornes et bourreaulx (Str. 28). Le droit pennonceau et l'ensaigne — Qu'il voulu sur voz testes pendre — C'est l'humilite.» (Str. 29). Um daran zu erinnern, wird beim Beginn der Fasten den Menschen Asche auf das Haupt gestreut. Durch Demuth zumal machen sich die Frauen beliebt, denn «Humilite est la nourrice — D'amour et de dilection.» (Str. 30). Diese Eigenschaft zeichnete in hohem Grade die h. Jungfrau aus:

La chose que plus la fist plaire
A la tres haulte trinite
Et qui mere la fist faire
Ce fu sa grant humilite (Str. 35).
Soyez doncques, dames, garnies
D'umilite, s'auoir louenge
Vous voulez et estre chieries, (Str. 37.)

da ohne Demuth ihnen selbst die Eigenschaften der Engel zu besitzen Nichts nützen würde.

Qui auroit toutes les vertus
Assemblees et il n'auroit
Son corps pare et reuestus
D'umilite, il sembleroit
Vng homme qui porteroit
Dessus sa teste vng plain panier
De pouldre seche et qui courroit
Contre le vent sans soy targier.
Car tout ainsi comme le vent
La pouldre seche emporteroit
Tellement que le plus souuent
Ou panier riens ne demourroit,
Tout ainsi se departiroit
Chascune vertu, se me semble,
Quant humilite n'y seroit
Ne ne se tendroient ensemble. (Str. 38 u. 39.)

Darum beschwört der Dichter die Frauen, das enseigne der Demuth auf ihrem Kopfe zu tragen und nicht jene Hörner, das Emblem des Teufels, der ja bekanntlich wegen seines Stolzes aus dem Paradise gestofsen wurde.

Et afin qu'il fut plus hardis
Et aussi qu'on le fuye et craigne
On lui met cornes, huit ou dix,
Sur son chief pour sa propre ensaigne. (Str. 42.)

Wollen demnach die Frauen Gott angehören, so müssen sie diese Hörner, «ensaigne de son aduersaire partie», ablegen. Wie es jedem christlichen Könige unangenehm sein würde, das Banner seines Feindes in seiner eigenen Stadt wehen zu sehen, ebenso mifsfällt es Gott, wenn le diable

A vostre perte et grant meschief
Met son ensaigne espouantable
D'orgueil par dessus vostre chief. (Str. 47.)

Die Frauen sollen verschleiert gehen

Pour deux causes principaument,
L'une pour monstrer clerement
Qu'elles sont en subjection
D'omme et en son gouuernement
Et dessoubz sa protection,
L'autre aussi en signifiance
De la grant malediction
Que sur eulx par inobediance
En sa grande transgression

Fist a sa generacion
Et pour monstrer appertement
Que la preuariation
Vint des femmes premierement. (Str. 49 u. 50.)

Die Ursache sich so in der vorher angegebenen Weise herauszuputzen, kann daher keine andere sein

Sinon folie qui vous tient
De vouloir estre ainsi cornues. (Str. 52.)

Wie «la femme qu'on avoit mistree Pour murtre» thöricht sein würde, diese «mistre» zu tragen, so auch diejenige, welche den Schleier der den Frauen gegeben «pour leurs desfaultes regarir», ablegt. Man sage nicht, der Dichter spreche aus übel angebrachtem Eifer gegen die welche sich so schmücken, da er gegen alle ohne Ausnahme sich wendet, auf deren Kopfe er das Teufelszeichen erblickt. Ohne dieses glauben leider Alle sich schlecht gekleidet, daher

elles fourrent
Soubz leurs chapperons grans borreaulx
. . . . . . . . . . . . . .
Pour monstrer les chapperons haulx,
Lors cuident estre bien jolies
Et se leurs chiefs sont froiz ou chaulx
Elles n'en donnent deux roties. (Str. 59.)

Aber dies ist noch nicht Alles.

Et de fait je vois qu'elles portent
Chapperons d'ommes sur leurs testes. (Str. 61.)

So treiben sie die Thorheit stets noch weiter, trotzdem daſs es in der heil. Schrift der Frau verboten ist

De porter nul jour de sa vie
Habit qui a homme appartiengne. (Str. 64.)

Darum

Mettez toutes ces cornes jus, (Str. 65.)

da es doch zu arg wäre, wenn einer Eitelkeit halber die Frauen in die ewige Verdammniſs gestoſsen würden.

Et n'attournez pas seulement
Vostre chief en humilite,
Mais habillez pareillement
Vostre corps, car en verite

Il y a de la vanite
Et de l'orgueil si largement
Que c'est grande difformite
De voir vostre habillement.
Quant je regarde voz colletz
Qui touchent jusquez la chainture
Si grans par derriere et si letz,
Et puis je reuoy l'ouuerture
Par deuant et la rebrachure
Ou de penne a plus de trois doye,
Je n'ay de vous regarder cure,
Car il n'est nul bien que je y vois. (Str. 66 u. 67.)

von welchen Strophen die erste in der Pariser Handschrift, wie schon bemerkt, fehlt.

In all diesem unnützen Flitterstaat kann der Dichter auch nicht den geringsten Nutzen sehen, wohl aber grofsen Nachtheil, denn die Frauen laufen Gefahr auf diese Weise die höchsten Güter zu verlieren. Wie der Castor die Theile seines Körpers deretwegen er verfolgt wird, sich abbeifst und dem Jäger zuwirft, so sollen die Frauen dem Feinde, der sie wegen jener «cornes haultes esleuees» (Str. 72) verfolgt, diese überlassen. Diesen Gedanken leitet die Escorialhandschrift nur mit Strophe 71 ein:

Ainsi qu'on treuue es histoires
On chace beste communement
Pour en auoir les genitoires
Desquelz on fait puis ongnement,
Et quant elle voit clerement
Qu'elle est pres de prinse et desfaicte,
Elle arrache hastiuement
Ces genitoires et les jette.

während die Pariser Handschrift davor noch einschiebt:

Prenez exemple a vne beste
Laquelle est castor appellee
Dont en maint lieu on fait grant feste
Et est beste bien renommee,
Quant elle voit qu'elle est chacee
Pour doubte qu'on ne lui meffacе
Comme saige et bien aduisee
Gette ce pourquoy on la chace.

und dann die zweite Zeile in der 71. Strophe:

On la chace communement

liefst.

Die aus dem Vergleiche gezogene Folgerung ist in beiden Texten dieselbe, denn es heifst weiter:

Pensez que vous estes chacees
De l'ennemy pour voz estas,
Pour voz cornes hault esleuees,
Et voz queues trainans en bas,
Et si demourez en ses las
En la fin, se conseil n'auez,
Et pour ce, mes dames, helas,
Jettez les hors et vous sauuez. (Str. 72.)

Wohl weifs der Dichter, dafs es hart ist den gewohnten Schmuck ablegen zu sollen. Es wird daher an Gegengründen nicht fehlen. Die Eine wird sagen, ihrem Manne zu gefallen trage sie jene Hörner. Freilich mufs die Frau dem Manne zu gefallen suchen. Esther und Judith schmückten sich ja auch, es scheint daher, wer das Gegentheil behaupten wollte, im Unrecht zu sein.

Eine Andere wird anführen, sie sei nicht die erste welche einen Anzug erfunden habe, der die adeligen Frauen auszeichne und durch dessen Ablegen sie sich nur dem Gelächter aussetzen würde.

Gegen solche Reden wendet sich jetzt der Dichter. Allerdings müsse die Frau ihrem Manne seine Forderungen nicht verweigern, vorausgesetzt dafs dieselben Gott gefällig und anständig seien. Sie dürfe ihm aber nicht gehorchen, wenn er ihr zumuthe, eine Sünde zu begehen.

Si le mary doncques commande
Et que par sa plaisance vueille
Et a sa femme die ou mande
Qu'elle s'abille ou s'apareille
D'une vesteure non pareille,
Plaine d'orgueil et vanite,
Y doit elle tendre l'oreille?
Certes non, c'est la verite. (Str. 84.)

Jeder würde überdies den für einen Narren halten, welcher seine Frau verpflichten wollte, den in Frage stehenden Schmuck anzulegen. Sollte es dennoch wider Erwarten geschehen, so werde man versucht sein zu glauben, der Mann wünsche es,

Afin qu'elle fust resgardee
Et que chascun la connoitast. (Str. 86.)

Mit diesem Grunde ist es daher Nichts, zumal die Frauen in Abwesenheit ihrer Männer dieselben Kleider tragen. Wohl legte Esther prächtige Gewänder an, aber «sans auoir cornes et borreaulx» (Str. 96.), doch trug sie jene, die sie «orgueilleux habitz de deable» nannte, nur wider ihren Willen und nie anders als in Gegenwart ihres Mannes « Et non jamais en son absence» (Str. 99).

Judith dagegen schmückte sich nur in der Absicht Holofernes zu täuschen.

Was nun den zweiten Einwurf anbetrifft, so gesteht Alain Chartier ein:

Je confesse que tout degre
D'onneur doit auoir differance,
Et que aux nobles par excellence
Sont les cueuurechiefz ordonnez,
Qui ne sont pas par consequence
Aux non nobles habandonnez.
Toutes ne doiuent pas porter
Vng mesmes habit n'une vesture,
Chascune se doit deporter
En l'estat de sa nourreture,
Mais chascun doit mettre cure,
Soit non noble ou en dignite,
Cueuurechief, robe ou chainture,
Qu'elle n'ait aucune excessiuete. (Str. 106 u. 107.)

Wenn die Adeligen jedoch ihre Kopfbedeckungen mit Hörnern versehen, so setzen sie sich mit Recht böser Nachrede aus. Ueber diejenige aber welche daraus entspringt, dafs sie jene lächerliche Tracht nicht anlegt, kann sich jede Dame hinwegsetzen,

Et deuroit on plustost vouloir
Estre noye que soy alechier
A pechier. Nul n'est riens si chier
Qu'on ne deust avant mettre arriere
De soy que se lessier couchier
En tel fiens n'en telle lictiere.
Et que ce soit chose honteuse
De pechier plus que de nud estre,
Plus deshonneste, plus vergogneuse,
On le peult clerement congnoistre,

Quant dedens paradis terrestre
Eue et puis Adam pecherent
Et apres congneurent leur estre
Et leur nudite se cacherent. (Str. 113 u. 114.)

Es würde jeder Frau besser anstehen, in ärmlicher Kleidung einherzugehen, als zu sündigen und verdammt zu werden. Nur zu Viele ergreift jedoch die Scham

De faire chose raisonnable
Pour crainte du parler des gens.
De ceste honte sont esprinses
Les femmes qui par leur folie
Aiment mieulx du deable estre prinses
Que de lesser leur diablerie
Et craignent plus qu'on se rie
Et que les moqueurs parlent d'elles
Que de mener honneste vie
Et auoir joie eternelle. (Str. 119.)

Es ist doch gewifs die gröfste Thorheit aus Furcht vor der «langue venimeuse des moqueurs» (Str. 120.) zu unterlassen was Gott gefällt.

Elles ressemblent ceux qui craignent
Par deuant vng vmbre passer,
Et que les vmbres les attaignent
Ainz qu'ils les puissent passer;
Mes se par buissons trauerser
Les falloit en peril et en doubte
De leurs corps a jamais casser,
De crainte n'en auroient goute.
Toutes les paines et trauaulx
De ce monde tant qu'il dure
Ne sont qu'ombre au regard des maulx
Qui dampne en enfer endure,
Et pour ce c'est moult grant laidure
Quant pour doubte du mal parler
Des gens moqueurs remplis d'ordure
Il conuiengne en enfer aller. (Str. 121 u. 122.)

Gesetzt den Fall ein König beriefe seine Ritter zum Dienste und Hunde bellten diese an, würde es nicht abgeschmackt sein, jene für tapfer zu erklären, wenn sie vor dem Gebell flöhen? Jene, welche mit übler Nachrede Andere verfolgen, gleichen aber den kleinen Hunden, die nur bellen, aber nicht beifsen können. Die Frauen

mögen sich nur in Gott gefälliger Weise kleiden unbekümmert um jedweden Lästerer,

Car quant il ara barbete,
Il se taira; c'est la maniere. (Str. 128.)

Man kann nichts Besseres thun,

Que d'escouter et riens repondre
Faire tous iours bien et soy taire; (Str. 129.)

dann schweigen die Spötter, selbst ganz verwirrt.

Et on a trop bel auantaige,
Ce me semble, a les desconfire,
Car ilz n'ont pour tout leur langaige
Nommer que vne bouche pour rire [1]),
Et pour les escouter mesdire
Chascun de nous a deux oreilles,
Si deuons plus oyr qu'eulx dire
Deux plus que vng ou c'est grant meruoille. (Str. 130.)

Setzt man den Verleumdern beharrliches Schweigen entgegen, so sind sie geschlagen; ihretwegen dürfen die Frauen daher nicht unterlassen Gutes zu thun,

Fol est qui trop en eulx se fie
Chascune de vous se humilie
Et pregne habit conuenable
A son estat et a sa vie
Sans oultrage desraisonnable (Str. 132).

Mit dieser letzten Aufforderung eilt der Dichter dem Schlusse seines Gedichtes zu, das, wie die Analyse zeigt, sich nicht gerade durch poetischen Schwung auszeichnet, wohl aber durch gut gemeinte Rathschläge, deren Vorzüglichkeit mit Hülfe von Schlufsfolgerungen erwiesen wird. Zuletzt erklärt der Dichter den Namen des Gedichtes in folgender Schlufsstrophe, der 135.:

Et pour ce que sans vous mirer
Vous ne pouez pas bonnement
Voz corps et voz testes attirer
Et vous habillier proprement

---

[1]) Die Pariser Handschrift bietet folgende bessere Lesart:
Fournir qu'une bouche pour dire.

J'ay fait a mon entendement
Ce miroer-cy pour voz ames,
Et si l'ay par esbatement
Nomme le mirouer aux dames.

---

## Le Lyon couronné.

In der L-11-13 gezeichneten Papierhandschrift aus dem 15. Jahrhundert finden wir auf 75 Blättern, von welchen jedoch 41—49 inclus. unbeschrieben sind, zwei Visionen, die in der Weise des von Alain Chartier an Karl VII. gerichteten Quadrilogue, auf den Regierungsantritt Karl's des Kühnen von Burgund sich beziehen und von denen die erste ganz in Prosa abgefaſst ist, die zweite sich auch mitunter zu Versen erhebt.

Wie das auf dem ersten Blatte stehende: «ex bibliotheca Jac. Chiffletii» zeigt, gehörte das Buch einst diesem burgundischen Gelehrten, für den es wegen seines Inhalts ein besonderes Interesse haben muſste. Vielleicht zur Erinnerung an seinen ehemaligen Besitzer hat man ihm den blausammtenen Einband gelassen, da es, wie die Handschrift Chartier's, eins von den Büchern ist, die man nicht in den der Escorialbibliothek eigenthümlichen braunledernen Einband mit dem unvermeidlichen Marterwerkzeuge des Heiligen gekleidet hat.

Der Inhalt der ersten Vision (fol. 2. r.—40. v.) ist folgender: Erschöpft durch die tiefe Trauer, in welche ihn der Tod seines Herrn, des Herzogs Philipp von Burgund, «le pilier de l'onneur de France et la perle des princes chretiens.» (fol. 2. r.) versetzt hatte, und beunruhigt durch die Sorgen welche dessen Nachfolger drohten, hatte der Dichter eine wunderbare Vision. Er glaubte sich nämlich in der Nähe des Herzogs Karl, der ohne Waffen in Trauerkleidern ruhig vor sich hinblickte, als den so Dasitzenden plötzlich eine groſse Schaar von Männern und Frauen umringte, ohne daſs man gesehen, wie sie zu ihm gekommen. Doch sah man leicht wer sie waren, da alle durch Namen gekennzeichnet worden. Besonders zogen «une dame et ung jouvencel»

des Dichters Aufmerksamkeit auf sich, jene vor Karl auf den Knieen liegend und einen Spiegel in der Hand haltend, dieser neben ihr stehend. Der letztere ist es, welcher erklärt, daſs das Folgende eine Fiction sei, indem die eigene Vernunft Karl's unter der Maske einer fremden Persönlichkeit redend eingeführt ihn über seine Angelegenheiten belehre.

Zunächst wird dem jungen Fürsten bemerklich gemacht, daſs alle diejenigen welche er vor sich sieht, mit Karl's neuem Stande in Beziehung stehen. Von allen soll ihm zuerst die Selbsterkenntniſs jene welche vor Karl knieend ihm einen Spiegel vorhält, vorgestellt werden, da mit der Selbsterkenntniſs passend der Anfang gemacht wird.

Karl, der Sohn eines edlen Fürsten, beginnt die vierte Generation. «Ton aue, filz du roy Jehan de France» (fol. 6. v.), hatte den Beinamen «le bon duc», dessen Nachfolger «Jehan prince de reputacion tres excelse» (fol. 7. r.), der gegen seine Feinde kämpfen muſste, «avoit grant sens et peu de vices.» Von ihm stammte «le grant lyon, le duc ton pere cely en qui Dieu a double et mis en ung les benedictions de ses deux peres passez» (fol. 7. v.) und «les hommes l'ont deifie quasi entre autres hommes et l'ont volu recognoistre quasi meilleur que homme» (fol. 8. r.). Somit ist Karl «par pere du glorieux tronc de France, par mere du royal tronc de Portugal» (fol. 9. r.).

Da Karl von so erlauchter Abkunft, ist es nicht zu verwundern daſs ihn so viele Personen umringen, von denen «soing ce bon chevalier, soussy son frere et dame cure viennent solliciter le cuer et les esperis de ton affaire» (fol. 10. r.). Alle diese die ihm höchlichst angepriesen werden, soll er stets im Auge haben.

Darauf wird ihm «peur de mal faire» gezeigt und anempfohlen, denn diese, als sie Roboam beim Tode Salomon's verlieſs, verursachte dessen Fall. Wie ganz anders herrschte David, der seinem Sohne ein groſses Reich hinterlieſs, «David est ton pere, Salomon c'est tu.» (fol. 12 v.).

Unmittelbar nach «peur de mal faire» kommt «aigre de-

sir de bien faire», welche alles zum Besten des Staates dienende ausführen läſst.

Nun tritt «vergogne instructive» näher, die darum so bedeutend ist, weil sie von schlechten Thaten zurückhält.

«Derechief voy je cy empres toy tout en ung flot vng grant mont de femmes et d'hommes et les quellez quant je bien les regarde toutes sont de ta prochainete assez neccessaires»; (fol. 15. v.) es sind «diuerses cogitations, parfonde pensee, conuoitise d'honneur, noblesse de corage, haultain propos, ardeur de bien faire et de glorieusement viure.» (fol. 15. r.). Wohl ist es nöthig die Menschen genau zu kennen, um sie zu regieren. Edle Menschen streben nach Ehren: «qui aime son honneur aime son ame». Ebenso dürfen: «noblesse de corage» etc. Karln nie Ruhe gönnen.

Jetzt macht sich «neccessite publique» durch ihr Geschrei bemerkbar. Denn sie ruft: «Je sui celle en qui pend la conseruation du monde», (fol. 17. r.) während der Vorstellende seinerseits meint «la seule felicite des princes pend en la felicite de leurs subgez et la felicite de leurs suppoz en la prudence et vertueux vsage des princes.» (fol. 18. r.).

Sodann zeigen sich «consideration des humains affaires, haulte pesanteur de tes pays, diverse condicion et qualite de tes divers peuples.» (fol. 19. r.).

Es erscheinen weiter «l'ennemiste des roys, l'envie et haine des francoiz et des voisines nacions, murmure, machinacion, fraude et decepcion.» (fol. 21. v.). Vor allen diesen wird Karl gewarnt.

Dagegen wird ihm ein personnage mit 4 Namen angelegentlich empfohlen, «Regard a son deuoir, regard a sa vocation, a sa glorieuse fortune, a multitude de diuers grans exemples.» (fol. 24. r.). Das gibt Gelegenheit die groſsen Pflichten eines Regenten auseinanderzusetzen und als Beispiele Cäsar, Augustus und Tiberius anzuführen. «Le noble duc mort a este Cesar, tu es et seras, se Dieu plest, le vray Auguste. Les philosophes demonstrent que nostre humaine cognoissance nous procede et naist des

choses exteriores sensibles et capables par sens. Question est, pourquoi ne peut l'aueugle jugier des couleurs. Responce: pour ce qu'il n'en vit oncques nulles et qui n'a point en luy la sensitiue qui lui en fait le rapport. Il ignore la difference du blanc au noir. Appert doncques que la vertu sensitiue du corps informe et en besoigne la puissance interiore qui est en l'ame. Ramenons doncques au propos cest argument. L'aveugle qui oncques ne vit blanc, ne scet comprendre aussi que c'est de noir. Et qui oncques ne vit clarte, ne scet que c'est de tenebres; en ly ne peut auoir milles impressions de mille riens par carence de la vertu visiue qui fait les presentations. A qui acompaignerons nous l'aueugle? A ung prince ignorant. A quoy le blancq et le noir? A vertu et a vice. A quoy clarte et tenebres? A glorieusement ou obscurement viure, a viure en prudence et en grant aguet, ou a viure en nonchaillance subtile a sy mesmes.» (fol. 30. v.). Hieran schliefst sich unter Beibehaltung des Gleichnisses von der «clarté» und den «tenebres» noch eine weitere Auseinandersetzung dessen, was ein Fürst Alles kennen mufs. Um dies zu erläutern, werden von guten Fürsten Beispiele in der Geschichte Frankreichs angeführt: Karl der Grofse, Pipin, Karl VII.; die schon erwähnten Vorfahren werden namhaft gemacht, um dann den Prinzen anzuflehen, er möge gut herrschen, da er ein so herrliches Land erhalten habe. Besonders solle er sich seines Grofsvaters, «Jehan de Portugal champion de la chretienne foy» (fol. 38. v.), seiner Mutter «la noble princesse, coffre de charite et de devotes prieres» (fol. 38. v.), erinnern. Er sehe wie eine schlechte Regierung Alles verderbe. So habe er denn erfahren wer er sei, was ihm obliege. Auch möge er sich vergegenwärtigen, dafs dort oben Gott ihn richten werde, je nachdem er hier seine Aufgabe gelöst habe.

Mit diesen Worten verschwindet die Umgebung des Prinzen, der sich nun wieder allein sieht. Zugleich öffnet der Verfasser, erstaunt über das was er gesehen, die Augen und beeilt sich Alles niederzuschreiben aus Ehrfurcht und Liebe zu seinem Herrn, dem er schliefslich das Ganze empfiehlt.

Wenn der so eben besprochenen Vision der Titel fehlt, so mangelt er dagegen der folgenden nicht, die der Dichter «le lion couronné» (fol. 50 r. — 75. r.) nennt und folgenden Inhalt hat.

Der Dichter, noch in grofser Bekümmernifs über den Tod des guten Herzogs Philipp von Burgund, glaubt «a l'eure que pour circuyr la rotundite du firmament Mercure chaussa ses esperons.» (fol. 50. r.), ein wunderbar schönes Haus zu sehen, an dem trotz seines hohen Alters auch nicht die geringste Spur des Verfalls zu bemerken war. Alle Theile desselben waren vollkommen erhalten. Bei näherer Betrachtung gewahrt er ein «escusson au hault d'une porte dessus lequel estoit ung haulme a ses tiges de divers couleurs et sur iceluy seoit ung oiseau qui s'appelle noctue et plusieurs le nomment chouete.» (fol. 51. r.). Zuerst überrascht, findet er bald die Gründe, warum dieser Vogel sich dort befindet. Das Haus hätte nämlich sich nicht so lange in unversehrtem Zustande erhalten können, wenn die «noctue» es nicht behütet hätte.

Es dauerte nicht lange, so kamen zwei Frauen aus dem Hause, von denen die eine sehr häfslich war. Sie trug einen kleinen Hund, den sie oft mit einer Gerte schlug. Die andere war «habillee a maniere d'une mesnagiere d'ung simple bonnet a vne robe courte sans quehue et en sa destre tenoit ung croissant luysant, en sa senestre ung seau plain d'eaue.» (fol. 52. v.). Jenes war «envie», dieses «loyale entreprise», wie ihre Devisen sagten. Ein junger Löwe, sehr auf seine Beute achtend, zeigt sich zur selben Zeit. Als dieser «loyale entreprise» grüfst, zürnt «envie», schlägt auf den Hund los und bricht in folgende Worte aus:

Orguilleux bruit confit en felonie,
Attribue a valeur sans raison,
Demonstre assez l'apperte tirannie
Qui ce lyon maintient en seigneurie
Et contre droit fait fleurir sa maison,
Mais en brief temps reuiendra la saison,
Que par lez fais de moy qui suis envie
Il mauldira par desespoir sa vie. (fol. 53. r.)

Daran knüpft sich zwischen beiden ein Gespräch in achtzeiligen Strophen, die stets zwischen den Sprechenden abwechseln, über ihre gegenseitigen Eigenschaften und den Besitz des Löwen. Aber wie es in Prosa weiter heifst, «loyale entreprise» brachte «envie» zum Schweigen. Nachdem noch die Kleidung der beiden Damen erklärt worden, heifst es: «loyale entreprise va auant et encontra une dame sur ung cheual moult legierement courant, et la dame le contraignoit dez esperons et d'un fouhet quelle tenoit en sa main destre et sur sa senestre pourtoit ung oiseau, nomme faisant, et les resnes du cheual estoyent sur ses oreilles tellement qu'il pouoit courir sans arrest», (fol. 57. v.) das war «diligent poursuyte», die als sie «loyale entreprise» und den Löwen sah, anhielt. Kaum sieht dies envie, als sie auch schon anfängt:

En vain venes ce lyon secourir
Et sans nul fruit ce cheual espronnes,
Car lez secours et faueurs que donnes
Ne tarderont de le faire perir,
Et quant viendra a troter ou courir,
Mes legiers cours seront habandonnes,
Dont lez vostres seront desordonnes,
Car je cours mieulx que riens qu'on sceust querir.

Diligent poursuyte.

Trop est certain que legierement cours
Voire assez plus qu'il ne seroit besoing,
Mais non obstant que soyes pres et loing
Tes longz pourchas sont aucune fois cours
Tu vas et viens entre seigneurs es cours,
Frappant pluseurs a ton dampnable coing
Et espandant douleur, soussy et soing
Fais denyer a pluseurs mes secours. (fol. 58. r.)

Wieder verbreitet sich das Gespräch über Beider Eigenschaften und den Löwen, wobei aber «envie» ihre eigenen Fehler zu sehr offenbart, so dafs sie zuletzt «confundue et muette» bleibt. Darauf werden wieder die Embleme der «diligent poursuyte» erklärt. Beide Damen nehmen nun den Löwen in ihre Mitte, während «envie» wüthend folgt. Sie begegnen alsdann einer Dame «moult honorable qui sur sa teste pourtoit ung grant sac tout plain d'or»; (fol. 61.r.) aufserdem war sie noch sehr präch-

tig geschmückt. In der linken Hand hatte sie eine Wage, in deren einer Schale sich Goldstücke befanden, in der andern ein « marc a peser ». In der rechten Hand hielt sie gleichfalls Goldstücke, um sobald die ersten gewogen, wieder andere in die Wage legen zu können, es war «ample faculte». Zwischen dieser und «envie» entspinnt sich abermals ein poetisches Zwiegespräch, nach dessen Schluſs der Verfasser die Attribute der « ample faculte » erklärt. Die drei nehmen den Löwen zwischen sich, und «envie» geht als «avant garde» voran. So treffen sie auf «perseverance une dame moult venerable, vestue de draps d'or» (fol. 66. v.), die in ihrer Linken eine Palme und in ihrer Rechten eine Krone hält. Bei ihrem Anblick kann envie vor Wuth kaum reden, sie ermannt sich jedoch zu folgendem Gruſse:

Tous les deables vous font ores venir
Pour accroistre la faulce compaignie,
Assez poves ensamble vous unir,
Car a vous nuyre assez je suis hardie,
Et si je suis par toutes envahie,
Toutes vaincray a la confusion
De tous voz fais tant plains d'illusion.

Perseverance.

Que te faut-il? quel chose veulx tu dire?
Pense premiers, puis apres parleras,
Tu fremis toute en desplaisir et ire
Et menasses sans savoir que feras,
Reprens ton sens et puis proposeras,
Et selon ce que de toy entendray
Tout promptement par raison respondray. (fol. 66. v.)

So zanken sie sich weiter, bis endlich « envie » zum Schweigen gebracht wird. Die Damen umringen den Löwen dergestalt, daſs « envie » sich demselben nicht zu nähern vermag. Wieder werden die Erklärungen der Attribute der « perseverance » gegeben. Dann führen die Damen den Löwen zu einer Königin, die auf einem hohen Throne sitzend ein Scepter in ihrer Linken hält. Dies war «glorieuse fin», welche, da sie die Damen kannte, sehr über deren Ankunft erfreut war und in poetischer Rede preist, wie «envie» gegen das herrliche Haus des Löwen Nichts ausrichten könne.

Schliefslich läfst sich der Dichter noch einmal vernehmen, indem er sagt:

Perseverance a glorieuse fin
La coronne, qu'elle tenoist, donna,
Tres reluisant de pierres et d'or fin
Dont le lyon comme son bon affin
En presence des dames coronna
Et son ceptre lors luy habandonna
Et puis l'assist en son trosne royal
Comme digne d'honneur tres principal. (fol. 74. v.)

um dann noch in drei Strophen zu berichten, wie grofs die Freude über dies Ereignifs gewesen, wie «envie» in Zorn gerathen, und wie er selbst zu Nutz und Frommen dieses Buch geschrieben und es «le lyon coronne» genannt habe.

---

## Eine italienische Erklärung und Uebersetzung der *Ars amandi.*

Das Manuscript (P-II-10), welches die dem Boccaccio zugeschriebene Erklärung der Ars amandi Ovid's, dann diese selbst mit danebenstehender Uebersetzung enthält, ist ein Band von 154 Blättern, von denen jedoch nur 143 beschrieben sind. Von diesen kommen 110½ Blatt auf die Erklärung, welche somit mehr als zwei Drittel der ganzen Papierhandschrift ausmacht. Die erste Seite ist von einer Vignette cingerahmt, deren Werth aber nur gering ist. Um so besser ist die Schrift selbst, die obwohl klein, doch sehr lesbar und zierlich ist. Der Einband, nicht der gewöhnlich braune des Escorial mit dem Roste, besteht aus mit blauem Papier überklebten Holzdeckeln, an denen früher Spangen mit Verzierungen sich befanden.

Am Ende der sehr weitschweifigen Erklärung, die stets an einzelne Sätze anknüpft, und von Belesenheit zeugt, findet sich folgende Notiz: «Expliciunt glosule uulgares Nasonis Ouidii de arte amandi, translate et uulgariçate a glosulis licterali sermone edditis a dño Johē Bochatio de Florentia, quem ego Antonius de Roma

scripsi et compleui sub annis dñi millo ccc° 88° et die ultimo maij, ob quam rem grās refero ominum conditori qui michi concessit tam duros superare labores. deo grās.» fol. 111. r. Sp. 2.

Welcher Theil der Anmerkungen von Boccaccio selbst herrührt, ist nicht zu bestimmen, da, so viel ich gesehen, dies nirgends angemerkt worden. Den Namen des Verfassers der ganz wörtlichen Prosaübersetzung gibt ebenso wenig irgend eine Bemerkung an, doch ist wohl anzunehmen, dafs Antonius de Roma, welcher die Erklärung vervollständigte, der Uebersetzer ist.

---

## Zwei spanische Uebersetzungen aus dem Italienischen.

### La Divina Commedia.

Der aus dem 15. Jahrhundert stammende Codex, S.-II-13, in welchem sich die Erklärung und zwar nur die des ersten Gesanges der Hölle befindet, enthält aufser dieser noch eine andere Papierhandschrift aus derselben Zeit. Diese führt den Titel: „Prouerbios de Seneca llamados viçios y virtudes" fol. 1. r.-34. r., eine Sammlung verschiedener Sprichwörter fälschlich unter Seneca's Namen. Diesen beiden Handschriften schliefst sich ein alter Druck an: «Prouerbios de Enigo de Mendoça con su glosa.» fol. 57. r.-96. v., mit dem «Tractado de prouidencia contra fortuna compuesto por Diego de Valera al magnifico Don Juhan Pacheco marques de Villena», fol. 97. r.-99. r., ohne Orts- und Jahresangabe.

Der Zweck dieser Erklärung Dante's wird zu Anfang so bestimmt: «En el nonbre del omnipotente Dios e de la muy piadosa madre virgen sanctissyma marya dexados todos preambulos dezir se ha aqui alguna cosa para que los que nunca vieron la obra del dante mas largamente conoscan su motiuo.» (fol. 25. r.). Das zu erklärende Buch «es suppuesto a toda parte de filosophia» (fol. 35. r.), zunächst der Ethik, da es metaphorisch von menschlichen Handlungen spreche, der Theologie, indem es von Gott und den «substançias separadas» oder «angeles» (fol. 35. r.)

rede; einige Male berühre es auch in Beziehung auf natürliche Dinge die Physik.

Es gibt 3 Stile in der Poesie: Tragödie, Satire und Comödie, «tragedia es estilo alto, superbo que tracta de estorias notables commo batallas de prinçipes destruyçion de reynos e çibdades etc. Satira es estilo mediano, tracta de virtudes e vicios. Comedia es estilo baxo que tracta de cosas vulgares e infimas.» (fol. 35. r.). Alle 3 Arten der Poesie sind in Dante vertreten. Sein Werk könnte auch «Satira» genannt werden. Indessen paſst der Name «Comedia» besser, weil das Wesen dieser darin besteht, daſs sie traurig beginnt und fröhlich endet.

Nach einigen sehr kurzen Notizen über Dante's Person bemerkt der Verfasser, wie den drei Ständen der Verdammung, der Reue und der Gnade die Eintheilung des Werkes in Hölle, Fegfeuer und Himmel entspreche. Hieran schlieſsen sich noch einige weitere Erläuterungen über die Gliederung des ersten Gesanges, der in viele einzelne Theile zerlegt wird.

Bevor aber der Verfasser die Erläuterung beginnt, will er Einiges «del modo de escriuir ytaliano y del pronunçiar» sagen, «porque en ytalia commo quier que todos se entiendan, pero ay infinitos vocablos que vnos non dizen commo otros nin los vsan, commo en castilla los asturianos y gallegos, y de cada parte ay sus diferençias, commo del andaluzia a castilla vieia, o de toledo a çamora donde non saben que quiere dezir alamud, nin azendoque, nin çati, nin abondiga, nin alçuscuçu, nin otros infinitos, porque estos son nonbres moriscos.» (fol. 36. v.). Die in Castilien gebräuchliche Sprache wird «romançe» genannt und ist «lengua romana latina.» Doch sind viele maurische Wörter in dieselbe gedrungen, wie: «alhonbra, algodon, alcalde, aldayra, almud, alcayde, alcaçar, almiherez, alcantara, almadraque, almohada, alholi, alcubilete, alçuscuçu, almojauana, albondiga, almori, almodrote» etc. und viele mit «gua» anfangende Fluſsnamen, wie: «guadalquiuir, guadaxox, guadalajara, gudamecil, guadalupe, y esta lengua Romana digo la verdadera latina literata, non digo la que oy tiene el uulgo Romano, esta conserua

mas nuestra lengua al ver de muchos, mas que ninguna otra lengua de espanna, y avn en muchas e quier infinitas [palabras] las conserua mas la nuestra lengua, mucho mas que los mesmos romanos o ytalianos.» (fol. 37. r.). Dies wird dann an mehreren Wörtern oft richtig, oft unrichtig nachgewiesen, wobei noch einige arabische Wörter wieder eingeschoben werden, als: «almoxarife, almotaçen, albahaca, almoradux, alcohol, almartaga, alquiçer, almaysar, almagra.» (fol. 37. v.). Die ursprüngliche lateinische Sprache war Allen gemein, «asy a aldeanos commo a cibdadanos», d. h. diejenige in der «Tulio, Salustrio, Quinto Curçio, Augustino» etc. schrieben. Diese Sprache wurde von den Lehrern in ihrer Reinheit bewahrt. Doch gab es zuerst «dos maneras de lengua, la vna fue aquella que los antiguos en su hablar vsauan syn rason e syn reglas ansy los çeuiles e nobles commo los rusticos e aquella por entonçes se auia por gramatica a todos, la otra fue aquella que con estudio e arte e reglas [fue] adquerida e puesta debaxo de preçeptos, la qual vsaron despues sienpre los doctores e letrados.» (fol. 38. r. und v.). Um in dieser unterrichtet zu werden, gab man den Kindern Lehrer, wie auch ein Castilianer einem in Viscaya geborenen Sohne Unterricht im Spanischen ertheilen lassen würde, ehe er ihn an den Hof des Königs brächte, «e non le dexaria a benefiçio paraque por discurso lo supiese.» (fol. 38. v.). Denn die Sprache des Landes ist verschieden von der der Gebildeten, selbst ein Dienstbote, der länger in der Stadt gelebt, wird anders als sein Landsmann sprechen. «E ansy la lengua vulgar que oy tienen los ytalianos es quasy aquella primera que syn reglas tenian, pero muy mas corronpida.» (fol. 38. v.). Die lateinische Sprache hatte «4 maneras,» d. h. Perioden, die übrigens sehr willkürlich angesetzt werden, in denen sie sich aus sehr unvollkommnem Zustande zur Schönheit des Stils entwickelte und dann wiederum vom Höhepunct herabfiel, indem sie sich mit französischen, gothischen, lombardischen Elementen versetzte. Wie in Castilien einerseits die «aldeanos» und andererseits die «cortesanos» und «palançianos» verschiedene Ausdrücke

haben, so fand ein ähnliches Verhältnifs im Lateinischen Statt, was Cicero, Quintilian u. a. beweisen, «asy que nuestra lengua castellana que llamamos en nuestro vulgar romance, lengua romana o latina se puede dezir agora sea ymitadora de la gramatica latina vulgar. Algunos disen que la lengua que primero los reynos de castilla tenia, era viscayna; pero yo nunca lo vy en lugar atentico.» (fol. 40. r.). Weiter wird dann auf einige Unterschiede in der spanischen und italienischen Aussprache aufmerksam gemacht und sodann die Erklärung Dante's begonnen. Von dieser mögen noch einige Proben folgen. Die «selua muy escura» ist «el mundo en el estado viçioso que se lama por palabra montanna que ansy commo en la montanna se halla grant diuersidad de arboles, ansy en este mundo caduco se hallan grandes variedades de condiçiones de honbres — que la direta via era smarita, que la derecha via era errada, conuiene a saber la via de la virtud que trae al honbre a la bien aventurança (fol. 41. v.). Von den Thieren, welche Dante sich entgegenstellen, ist der Panther die «luxuria», der Löwe die »soberuia», die Wölfin die «auariçia», der «veltro» ist Christus, der am Tage des Gerichts zwischen Himmel und Erde (tra feltro e feltro) erscheinen wird und Italiens, d. h. der römischen Kirche, Heil ist.

Obgleich der Verfasser ursprünglich 3 Gesänge hatte erklären wollen, sagt er doch schon, am Ende des ersten angelangt, «non curo mas de glosar», (fol. 53. v.) und gibt statt jener zwei Gssänge die Uebersetzung der «oraçion del bien aventurado sennor sancto Augustin» (fol. 54. r. und v.) und der «meditaçion de santo alselmo.» (fol. 54. v. 56. r.). Vgl. Amador de los Rios, Historia critica de la literatura española. VI. S. 31. Anm. 1.

---

## Il Decamerone.

Die Novelas de Juan Boccaccio (J-II-21.), allerdings, wie Hänel und Valentinelli bemerken, eine Uebersetzung ins Spanische aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, geben nur einen Theil des italienischen Originals, wie schon aus

folgender Notiz im Anfange erhellt: «Este libro es de las çiento nouelas que conpuso Juan Boçaçio de çertaldo vn grant poeta de florençia, el qual libro segund en el prologo siguiente paresce, el fizo et enbio en especial a las nobles duennas de florençia et en general a todas las sennoras et duenas de qualquier nasçion et reyno que sea; pero en este presente libro no estan mas de las cinquenta et nueue nouelas.» fol. 1. r. Sp. 1. Doch sind dies nicht etwa, wie man vermuthen sollte, die ersten neunundfunfzig Novellen, denn es findet sich z. B. im 25. Cap. die Erzählung «de la preñez del pintor Calandrino», im Decamerone selbst: Giornata IX. Nov. 3., und im 50. Cap. die Giorn. VIII. Nov. 7 erzählte Geschichte des von der Wittwe gefoppten Scolaren. Es wird somit eine Auswahl sein, über die ich jedoch keine specielleren Notizen gesammelt habe. Das letzte, das 60. Capitel: «De como madona guita muger de tofano pensando que oviese embriagado a su marido fue a casa de su amante et de lo que le avino», fol. 175. r. Sp. 2., ist die 4. Nov. des 7. Tages — Beweis genug, dafs hier die Erzählungen nicht in der Reihenfolge des Decamerone wiedergegeben worden.

Hermann Knust.

(Wird fortgesetzt.)

# Die Pastourelle in der nord- und südfranzösischen Poesie.

(Fortsetzung.)

---

## III.

### Bemerkungen zur äusseren Form und Geschichte der Pastourellen.

Was die Form der nordfranzösischen Pastourellen anbetrifft, so kann man im Allgemeinen nur sagen, dafs diese Dichtungsart bei kurzen Versen lange Strophen liebt und dafs der sieben- oder achtsilbige Vers, nach Lust und Laune mit fünf-, vier-, drei-, sogar zweisilbigen Versen untermischt, sich verhältnifsmäfsig am meisten findet. Der längste Vers bildet meistens den Grundstock des Systems und steht fast regelmäfsig an erster oder zweiter Stelle. — Nach dem acht- und siebensilbigen Vers ist der fünfsilbige am häufigsten und längere als achtsilbige Verse gehören zu den Seltenheiten. —

Im Uebrigen unterwirft sich diese ächt volksmäfsige Dichtungsart keiner Regel; sehr häufig ist die Anzahl der Verse der verschiedenen Strophen ganz ungleich und ein gleichmäfsig durchgeführtes Reimsystem findet sich ziemlich selten. In einer Pastourelle des berner Codex (Nr. 72, fol. 32v) hat die erste Strophe 11 Verse mit 12silbigem Grundstock, die a a b b b a b b c d b reimen;

die zweite hat 17 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c c c d b d d c c b d f d reimen;

die dritte hat 13 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c c c b c d b e f reimen;

die vierte hat 13 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c d d e d d d e f reimen;

die fünfte (und letzte) 10 Verse mit 12silbigem Grundstock, die a a b b b a b b a c reimen.

Neben Stücken von solcher Unregelmäfsigkeit, sol-

chem Wechsel der Systeme, der an die Formen der lyrischen Lais erinnert, finden sich allerdings auch sehr regelmäſsige Pastourellen, die ein gleichmäſsiges Reimsystem durch mehrere Strophen von einer gleichen Anzahl symmetrisch gleichsilbiger Verse durchführen, doch gehören diese Stücke zu den Ausnahmen und die Unregelmäſsigkeit ist Regel. Auch die Genauigkeit in den Reimen ist zuweilen nicht sehr groſs, so z. B. wird *belle* mit *massuete* und *bouchete* gereimt, *amin* mit *joli*, oder gar *jolit* und *jolif* u. a. m. Für eine nicht geringe Anzahl solcher Ungenauigkeiten im Reim muſs man freilich, wie in der ganzen altfranzösischen Lyrik, so auch in den Pastourellen den Grund in einer dialektischen Alteration der Formen seitens der Schreiber suchen.

Sehr häufig in den Pastourellen ist der Refrain, von dem sich 2 Hauptarten unterscheiden lassen:

Entweder, was das Häufigere ist, sind zwei oder drei Verse aus bekannten Liedern und Motets den Strophen angehängt (Reminiscenzen dieser Art waren in Nordfrankreich sehr üblich und finden sich z. B. in einzelnen *Fabliaux*, im *Renart le nouvel* und im *roman de la Violette* in groſser Zahl);

oder der Refrain besteht aus einer Reihe von nichts bedeutenden Klangsilben, die wohl ursprünglich onomatopoetisch den Ton der *Musete* oder eines anderen Hirteninstrumentes nachahmen sollen (wie wir in unserer Volkspoesie dazu zahlreiche Analogien besitzen; z. B. *Trara* oder *Trarira* = Trompete oder Horn).

Wir notiren einige Refrains der letzteren Art, wo besondere Zusätze (wie z. B. *Gui du tabor au chalemel* — *fera ceste estampie* — *Chibala duriaus etc.*) auf diesen Ursprung hindeuten:

*Musete:* «Ci vala dureaux, dureaux; ci va la la durete» Ms. 845 f. 156$^v$ Vat. 1490 fol. 110$^r$ Paulmy No. 63 pag. 326.

*Lupinele:* «do do do, do do do, do do do». Ms. des Vatican 1490 fol. 111$^v$.

Concert von der *chevrete*, dem *frestel* und der *muse*

*au grant forrel*, nachher der *chalemel* allein: «chibala duriaus, duriaus, chibala la durie». Ms. 845 fol. 99r. Vgl. Str. 4.

*Frestel:* «Chibera la chibele, chibera la chibele» im Ms. 845 fol. 166r. Vgl. Str. 4 und 5.

*Flajolet:* «a la tire li» Ms. 20050 fol. 138v. (Ganz ähnlich diesen onomatopoetischen Refrains ist das: «hu et hu et hu et hu!» in dem Wächterliede in 20050 fol. 83r, was den dumpfen Ton des Wächterhorns nachahmen soll.)

Auch für gesungene Melodien finden sich solche onomatopoetische Aequivalente als Refrain, besonders häufig *dorenlot* und *doreleus*. (Vgl. unser deutsches *tralala* und das davon gebildete *trällern*, womit man ja auch die Art bezeichnet, Melodien zu singen, wozu man den Text nicht kennt oder wozu es keinen gibt) [1]).

Einzelne Pastourellen zeigen auch mitten in der Strophe am Ende einzelner Verse echoartige Vokalrepetitionen z. B. doreleus — e — eus (B. 389 Nr. 298, alt 2. Th., fol. 20v, neu fol. 134v). Alles dieses ist ächt volksmäſsig und wäre es leicht, zahlreiche Analogien in unserer Volkspoesie aufzufinden.

Zu den Provençalen übergehend, hat die Pastourelle mit dem allgemeinen Character auch diese äuſseren Kennzeichen des Volksmäſsigen verloren. Die Pastourelle der Provençalen ist so kunstreich geformt, wie nur irgend ein Canso oder Sirventes. Beibehalten sind meistens die langen Strophen bei kurzen Versen, aber ohne jenen bunten Wechsel, der den nordfranzösischen Pastourellen eine so anmuthige Varietät verleiht, ohne die malerischen Refrains und die echoartigen Vocalrepetitionen der volksmäſsigen Trouvèresweisen.

Diesen Bemerkungen über die äuſsere Form der

---

1) Es braucht wohl nicht ausdrücklich gesagt zu werden, daſs wir die Nachahmung des Klangs der Hirteninstrumente nur als Ursprung dieser Art Refrains ansehen möchten. Es versteht sich von selbst, daſs die Idee dieses Ursprungs nicht lange lebendig blieb und daſs dieser Refrain von den Dichtern sehr bald mechanisch und nach Willkür angewendet wurde.

Pastourellen fügen wir noch Einiges über die Geschichte dieser Dichtungsart hinzu.

Wir haben schon gesehen, wie ein berühmter Kirchenfürst eine Art Pastourelle (oder auch ein Motet im Pastourellenstil, wenn man annehmen will, dafs das Gedicht nur diese eine Strophe umfafste) zum Gegenstand einer Kanzelrede machte, wie der Abt Gautier de Coinsy die Form der Pastourelle im Interesse des Mariencultus zu verwerthen wufste. Da das Princip, dafs der Zweck die Mittel heiligt, schon vor Stiftung des Jesuitenordens eine mehr oder minder allgemeine Achtung genofs, kann uns dies kaum Wunder nehmen. Aber vielleicht mehr als das ist es geeignet, uns zu befremden, dafs die frommen Mönche des frommen Mittelalters diese höchst profane Form mit ihren höchst profanen Sujets in die lateinische Poesie einführten, denen sie die, (nach den uns gebliebenen poetischen Resten zu urtheilen), zuweilen sehr umfangreichen Mufsestunden und die Phantasie, die Fasten und Nachtwachen ihnen liefsen, zu widmen pflegten. Aber da dieselben poetischen Velleitäten der frommen Väter uns den Waltharius und manches Andere, was für das Studium des Mittelalters vom gröfsten Werth ist, erhalten haben, hüten wir uns, ihrer poetischen Launen auch in deren Ausschreitungen zu spotten.

Die ersten Proben dieser Frühlings- und Schäferpoesie, mit der die frommen Väter ihre freie Zeit verkürzten, theilte der unermüdliche Mone im Anzeiger für Kunde deutscher Vorzeit für 1838 col. 287 und 292 mit aus dem Ms. de Saint Bertin, welches jetzt in der Bibliothek von St. Omer unter Nr. 351 aufbewahrt wird. Neu herausgegeben wurden diese Stücke von *Edélestand du Méril* im zweiten Bande seiner *Poésies populaires latines* (P. p. l. du moyen âge 1847. pp. 213, 226, 228). Aber eine weit reichere Sammlung solcher Pastourellen, Frühlings- und Liebeslieder veröffentlichte im Jahre 1847 der Stuttgarter literarische Verein unter dem Titel: *Carmina Burana* [1]) aus einer Handschrift der

---

[1]) Die Herausgeber der *Carmina Burana* haben die anstöfsig-

münchener Bibliothek, früher der Abtei Benediktbeuren angehörig (der 16. Band d. Bibl. d. Stuttg. Literarischen Ver. vgl. bes. 148—224). Einzelne Stücke dieser Handschrift haben provençalische und französische Refrains, doch brauchen sie darum noch nicht das Werk französischer Mönche gewesen zu sein. Französisch war damals überall verbreitet und nicht allein in den benachbarten Ländern. Las und übersetzte man doch sogar in Island die Lais der Marie de France. (Vgl. *Strengleikar eda liodabok.* Manuscr. der Bibl. v. Upsala, herausg. v. *Unger* und *Kayser*, Christiania 1850.)

Die zuweilen mehr als drastischen Klosterpoesien des Benediktbeurer Manuscripts liefern uns treffende Illustrationen zu dem Bilde, was uns die altfranz. Fabliaux, Boccaz, Chaucer und Andere von diesen lustigen Klosterbrüdern entwerfen. So mag mancher Bruder Puccio oder Betfahrer Gramsalbus mit dem Elephantenzahn [1]) seine Metten gesungen haben. — Jedenfalls liefern diese lateinischen Nachahmungen der Pastourellen einen neuen Beweis von ihrer Verbreitung und Beliebtheit.

Bald wurde die Form und die Stilart der Pastourellen auch auf andere Verhältnisse übertragen, es ist nicht mehr eine Schäferin, sondern eine Dame, die ihrem «vilains» ungetreu wird (vgl. 845 fol. 92[r] ibid. 84[v] und 170[v]), oder der Ritter belauscht das Gespräch zweier Damen, die sich ihre ehelichen Kümmernisse mittheilen (vgl. 845 fol. 100[v] und 168 ), oder zwei Liebende, die in einem «*vergier clos d'esglantier*» tanzen (845 fol. 79[r], ähnlich Ms. 20,050 fol. 68[r]). Bald trifft auch der Ritter auf eine Gesellschaft Damen und Herren, die von irgend

sten Stellen auf ein besonderes Blatt an das Ende relegirt, eine Maſsnahme, die lebhaft an jene vielberufene Martialausgabe erinnert, die die frommen Herausgeber sorgfältig castrirten, dabei aber, um der Vollständigkeit keinen Abbruch zu thun, die ausgemerzten Stellen und Stücke am Ende unter einer Specialrubrik zusammenstellten. Irgend ein Spötter bemerkt irgendwo, daſs sie dadurch den «amateurs de littérature fortement épicée» die Mühe des Nachsuchens ersparten.

[1]) so heiſst, wenn wir nicht irren, der ergötzliche Held eines der grotesken Bilder aus dem Mittelalter von Veit Weber.

einem Pardon kommen oder dahin gehen und in deren Vergnügungen er sich mischt (vgl. die Pastourelle bei Laborde II, 217, wo der Pardon *au mont Valérien outre Seine* ertheilt wird). Von derartigen Stücken ist uns eine ziemlich grofse Anzahl erhalten, man könnte sie Pastourellen im weiteren Sinne nennen. Namentlich das Ms. Douce 308 der Bodleian library enthält unter seinen 57 Stücken, die ausdrücklich unter einem Gesammttitel als Pastourellen zusammengefafst sind (fol. 206, neu 196: *Vezci l'abecellaire des pastorelles*) zahlreiche Stücke, denen ursprünglich diese Bezeichnung gar nicht zukommt. — Wohl nicht mehr hierher zu rechnen sind Stücke wie das von *Rustebues* «Desputoison de Charlot et du barbier» [1]), obgleich es anfängt: «L'autrier un jor jouer aloie — devers l'Auçoirrois Saint Germain — plus matin que je ne soloie — qui ne lief pas volentiers main». Hier sind die stehenden Ausdrücke der Pastourellen nur parodistisch angewandt.

Die Pastourellen waren übrigens schon im Mittelalter von allen volksthümlichen Genres das allgemein beliebteste. — Während eine andere volksmäfsige Dichtart, die Fabliaux und Contes, durch die absolute Nichtbetheiligung der höheren Klassen der Gesellschaft als ausschliefslich den Jongleurs überlassen erscheint, finden wir unter den Dichtern der Pastourellen (die zuweilen den Fabliaux an *Gauloiserie* nichts nachgeben) Könige und Fürsten, z. B. Johann von Jerusalem und (später) von Constantinopel, Thibaut von Navarre, den Herzog von Brabant, die Herzogin von Lothringen, den Grafen de la Marche u. A. m., daneben eine grofse Anzahl Ritter, bürgerlicher Dichter, und obscurer Namen. —

Stil und Stoffe der Pastourellen blieben übrigens lange Zeit in Frankreich und in den romanischen Ländern überhaupt beliebt. In Frankreich setzten Martial de Paris

---

[1]) Ms. d. par. kais. Bibl. 837 fol. 323; schon mehrmals veröffentlicht: *Jubinal* œuvres complètes de Rutebeuf, 1839, I, 212—217; Bartsch, Chrestomathie col. 333—335.

(d'Auvergne), der die Freuden des Landlebens *du temps du feu roy* beschreibt (Ms. 5054 d. par. kais. Bibl. fol. 57—59), sowie Froissart das volksthümliche Genre fort, das nie ganz ausstarb, so lange der *esprit gaulois* sich gegen den klassischen Ernst und die klassische Langeweile behauptete. *Lafontaine*, der letzte Vertreter dieses esprit, versuchte sich noch zuweilen in diesem leichten Genre. (Vgl. Lafontaine œuvres, Edit. Hachette III, 416, «Un beau matin etc.») [1]).

In Spanien finden wir noch im 15. Jahrh. die Serranillas des *Marquis von Santillana*, die uns *Alfons von Baena* in seinem *Cancionero* aufbewahrt und welche die *Pastoretas* und *Vaqueyras* glücklich fortsetzen.

Diese wenigen Bemerkungen über die Geschichte der Pastourellen mögen hier genügen.

Was die im Folgenden mitgetheilten Pastourellen anlangt, so sind sie vier pariser Handschriften, N°. 845 (fonds de Cangé 67), N°. 846 (fonds de Cangé 66) und N°. 20050 (St. Germain 1989) der kais. Bibliothek, ferner dem Ms. du fonds de Paulmy N°. 63 der Bibliothek des Arsenals mit stellenweiser Vergleichung der Handschrift des Vatican 1490 entnommen. Letztere Handschrift haben wir in der Ste Palayeschen Copie (Arsenal belles-lettres fr. 62, I) benutzt, eine der der Ste Palaye'schen Copien, die Roquefort und Andere sehr mit Unrecht discreditirt haben. Abgesehen von einem Mangel, auf den wir bereits oben aufmerksam gemacht haben, daſs nämlich der Copist zuweilen die Abkürzungen nicht verstanden hat, der aber dadurch wieder gut gemacht wird, daſs er sie

---

[1]) Es waren ja auch die Critiker des Classicismus, die alle Volks- und volksthümliche Lyrik mit einer Art Anathema belegten, welches in dem Lande der Convenienz so stark wirkte, daſs bei nicht wenigen gebildeten Franzosen noch heute *chanson populaire* beinahe das bezeichnet, was wir Gassenhauer nennen. Glücklicher Weise ist die Reaction gegen dieses Vorurtheil namentlich unter Einwirkung der jüngeren historischen Schule neuerdings stark genug. Hat man nicht ja auch erst kürzlich vorgeschlagen, behufs Regeneration des französischen Volksliedes und der sangbaren Lyrik überhaupt deutsche Muster zu studiren!

mechanisch getreu nachgeahmt, so dafs ein geschickterer Palaeograph, als er, dieselben enträthseln kann, ist diese Copie recht genau, wie Passy sich durch die Vergleichung mit seinen Abschriften aus dem Originale und wir durch Vergleichung der A. von Keller'schen Abdrücke uns überzeugt haben.

Der Text folgt genau den Handschriften, wie wir es bei zum ersten Male veröffentlichten Stücken für nothwendig erachten. Alle einigermafsen wichtigen Varianten haben wir unter dem Text angemerkt und bezeichnen die Mss. C., St. G., V., P., (Cangé, St. Germain, Vatican, Paulmy). C. ist das Ms. de Cangé 67 (fonds Français 845). Das Ms. de Cangé 66 (f. fr. 846) haben wir nicht besonders bezeichnet, da wir demselben nur eine einzige Pastourelle und gar keine Varianten haben entnehmen können. Hinzuzusetzendes haben wir nach dem Gebrauche in eckigen Klammern, zu Streichendes in runden Klammern eingeschlossen. Die Principien, nach denen wir die wenigen Accente gesetzt, ergeben sich aus dem Texte selbst. Sprachliche Erörterungen, wozu sich zahlreiche Gelegenheiten boten, haben wir im Interesse der Raumersparnis absichtlich vermieden und werden sie an einem andern Orte nachholen.

---

## Pastourellen.

### I.

*Moniot de Paris.* Ms. 845 fol. $94^{r}$.
(Noch in P. p. 196 und in St. G. fol. $157^{v}$).

1. Au nouveau tens que nest la viole(s)te
parmi ces prez et mainte autre florete,
sorpris de nouvele amor
vueil fere chanconnete,
si la feré sanz sejor
cortoise et mignotete.
Avant hier au point du jor
un poi devant la chalor
errai ma sentelete,
pastorete sanz pastor
blanchete de bel(e)ator
vi soz une coudrete,
illec miroit sa color
et sa blanche gorgete.
Toute seule en ce destor
disoit sa note[le]te:
«Si ni demora plus,
dex dont mal enuit
la gute qui dit:
«sus or sus or sus!»
ainz que jor seit venuz.» —

2. Tout bebement (l. belement) descendi de ma sele,
tout en riant li dis: «Damoisele
bele, dex vos dont bon jor
qui touz biens renouvele
et si vos gart de dolor,
bele gentil pucele!»
«Sire dex vos dont honor
et si vos gart de tristor
ceste praiere est bele.»
«Pastorele, en grant error
m'a mis et en grant labor

---

2 les bos *St. G.* — 5 fera *St. G.* — 8 poc *St. G.*, pou *P.* — 11 bel ator *St. G.* und *P.* — 12 sor *P.;* sus une correte *St. G.* — 13 iluec *P.;* elle *St. G.* — 15 .I. destour *St. G.* — 16 chantoit sa chansonete *St. G.* — 17—21 ci ne demorra je plus — deus tant mal m'i fait la gaite — ki dist sus or sus or sus — li jors n'est pais venus *St. G.* — 22 die 2. u. 3. Str. in *St. G.* umgestellt. — 22 Inellemant *St. G.* — 24 cil deus *St. G.* — 30 priere *St. G.* — 32 m'ait mis por vostre color novelle *St. G.* en grant labor fehlt. —

vostre color nouvele.»
«Sire moult a poi valor
deduit de pastorele.
Nuete sui, sanz savor,
s'ai trop poure gonnele.»
Je li dis: «Bele née,
vadu vadu vadu va,
bele, je vos aim pieça
vostre amor m'afolera
se'l ne m'est donée.

3. Pastore est droite et bien fete et gente,
biau cors et biau vis out et bele jouvente,
je li dis: «Ma douce suer,
vostre amor m'atalente,
en vos servir met mon cuer
et trestoute m'entente.
Je sui vostre sanz mentir
jamés ne m'en quier partir
por vent ne por toirmente,
mon cuer vos doing tout entir,
ja ne m'en quier repentir
en chemin ne en sente.»
«Sire, amors c'est mes retors
c'est or ma droite rente,
se vos m'amez par amors,
droiz est que je m'en sente,
et plus jolie en sui.
Sans amors ne sui je pas,
non ere je ja n'onques ne fui.»

## II.

*Jehan Erars.* Ms. 845 fol. 99r.
(Noch P. p. 205 und Ms. 847, f. 192r.)

1. Au tens pascor
l'autrier un jor
par un pré chevauchoie.
En un destor
por la chalor

---

36 jonete seus sans signor *St. G.* — 37 mult poure *St. G.* — 38 fehlt *St. G.* — Statt 39—42 in *St. G.* vadreu vadreu vadreu va — vadreu vadreu delle. — 43 La Pastore *P.;* la pastorete *St. G.* est fehlt in St. Germain. — 45 belle suer *St. G.* — 50 ja ne m'an *St. G.* — 51 tormente *P.;* tormante *St. G.* — 52 las tot entir *St. G.* — 53 ne ne m'an veil departir *St. G.* — 55 recors *St. G.* — 56 muedre rante *St. G.* — 59 joliete *St. G.* — 61 non ier je jai *St. G.* —

trouvai e[n]mi ma voie
Perrin et Guiot et Rogier,
entr'eus dient qu'apres mengier
ert la feste criée;
Guis i merra ponée
a la chevrete et au frestel
et a la muse au grant forrel
fera la rabaudie.
Chibala la duriaus duriaus
chibala la durie.

2. Guis dist: «quator
aura meillor
que nus que il i voie,
tant de baudor
ferai seignor
que l'anor en ert moie.
Lors vueil mes bons soulers chaucier
et s'aurai chapiau de ponmier
et ma cote faudée,
nul meulz de la contrée
de moi ne fet le rabardel,
biau sai noter au chalemel
et toute la metrie.»
Chibala . . . etc.

3. Roubin au tor
dit, par amor
donra Sarre coroie.
Perrin color
mua, poor
a, tolir ne li doie.
Lors li a dit en reprovier:
«Robin, biau la poez besier
Sarre est bien asenée,
je croi qu'iert espousée
entre ci et li quaresmel.
Guis i aura son chalemel
et sa muse envoisie.»
Chibala . . . etc.

4. Au parestor
sanz nul demor
s'en vont et je m'avoie.
En mon retor
truis au tabor
Guiot desus l'arbroie,
ou fet dancier et espringuier

---

6 enmi *P.* — 10 rognée *P.* — 11 clochete *P.* — 24 fehlt in *P.* Ms. 847 liest fausèe. — 30 Rogier *P.* — 37 Rogier, bien *P.* — 46 m'en voie *P.* —

trespent meschines et bouvier,
mes Rogier point n'agrée,
bien set, Sarre est jurée,
por qui en pris out le cenbel,
Gui du tabor au chalemel
lors fet ceste estanpie.
Chibala . . . etc.

5. Rogier iror
n'ot mes graignor,
lors dist: «je ne'l leroie,
por nule honor
le traïtor
Perrin batre ne doie,
car il m'a traï en derrier
mar se fist onques corratier.»
Lors a mandé s'espée
et tel gent assenblée
qui ne sont mie ribaudel.
Perrin ot si oint le musel
qu'il n'a talent quil die:
Chibala . . . etc.

## III.

*Raoul de Biauvés.* 845 fol. 101 v.
(Noch in P. p. 211 und Ms. 847, fol. 126 v.)

1. Quant la seson renouvele d'aoust,
que mais est passez,
que raverdissent praeles,
que li gains est entrez,
adonc chevauchai pensis
parmi un jolif pais
truis pastore gente,
ou metoit s'entente
en un son chanter.
Quant vers li me vit torner
si dist: «Douce mere,
gardeiz moi ma chastée.»

2. Je saluai la dancele,
et quant ses chans fu(rez) finez,
joste li m'assis sus l'erbe
con cil, qui fu apensez
de ses amors [la requis],

1 es ist wohl d'aoust renouvele umzustellen. Ms. 847 liest «Quant li douz tens renouvele d'avril»; ferner in V. 4 «que li biau tens e. e.» und in 11 «douce mere dé«. — 14 fu *P.* — 17 und 18 de ses amors la requis, con fins et loiax amis *P.* —

con fins et loiax amis,
m'amor li (pre)presente,
car trop m'atalente.
Quant m'oi parler,
si conmence a souspirer,
el dist: «Douce etc.

3. Quant je vi qu'ele s'effroie
li dis moult doucement:
«Douce suer, se dex me voie,
poor avez de noient,
car de fin cuer et de verai
loiaument [servirai]
se vos volez fere
mon bon sanz retrere
grant preu i arez.»
Lors conmencoit a trenbler
et dist: «Douce etc.

4. Lors respont a reson coie
moult tres debonerement:
«Biau sire, riens n'en feroie,
de vostre amor n'a[i] talent,
car tant conme je vivrai
ma chastée garderai,
car moult me doit plere.»
Vers moi la vueil traire.
«Ce ne vaut .II. noiz
ancois mourroiz»
et dist: «Douce etc.

5. Je la vi mout airée,
de coi je ne fui(t) pas liez,
si li dis, sans demorée:
«Ma douce amie tesiez,
que ja seur vostre voloir
n'aurai vers vos nul pooir,
que tel vilanie
ne feroie mie,
mes s'il vos plesoit,
mes cuers moult liez en seroit.»
Lors dist: «Douce mere de,
gardez moi mon chastée.»

---

29 servirai in *P*. — 37 n'ai in *P*. —

## IV.

*Li cuens de la Marche.* Ms. 845 fol. 140v.
(Noch in P. p. 289.)

L'autrier chevauchoie seus
par une contrée,
en un pré lez .II. buissons
trouvai qui magrée,
pastore au cuer joiens
qui chantoit: «A voz Amors
me sui je donée.»
2. Je ne fui pas coroços,
quant l'oi esgardée,
ainz en fui plus amoros,
que d'autre riens née,
et li dis: «Biau fin cuer douz
je sui ça venuz a vos
n'en soiez irée.»
3. Lors la pris a regarder
fresche colorée,
si la commenz a prier:
«Douce savorée
vos avez mon cuer entier
ne vous voilliez elloignier
trop vos ai amée.»
4. Quant me vi vers li aler,
si s'est sus levée
et conmenca a crier
con chose effrée:
«Biau sire, lessiez m'ester,
car a vos ne veil joer,
mes cuers aillors bée.»
5. «Sire, sachiez sanz douter,
je sui assenée
au plus vaillant bacheler
de ceste contrée
et il m'aime sanz fauser,
se il vos voit ci ester,
vos aurez mellée.»
6. Quant vi que mon biau parler
ne m'a demorée
m'a tout torné a chufler
moult me desagrée.

---

13 venu pour vous *P.* — 20 vueilliex elloignier *P.* — 27 a vos n'ai que parler *P.* — 29 die fünfte Strophe fehlt in *P.* — 39 trop me *P.* —

Ne n'ot en moi quairer,
lors m'en pris a retorner,
si l'ai adossée.
7. Ele conmence a huchier
a grant alenée:
«Par deu, sire chevalier,
quis avez la bée,
moult vos doit on pou prisier,
quant sanz prendre un douz besier
vos sui eschapée.»

## V.

*Anonym.* Ms. 845 fol. 166r.

(Noch in P. p. 342 und Ms. 847 f. 176v; 1 Str. abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champ. p. 123.)

1. L'autrier m'en aloie
chevalchant,
parmi une arbroie
lez un pendant
trouvai pastorele
qui en chantant
demenoit grant joie
por son amant.
En chief la bele
chapel ot mis
de rose[s] nouveles,
si disoit toz dis:
Chibera la chibele, douz amis
chibera la chibele, soiez jolis
2. Je me tres arriere
si descendi,
en sa simple chiere
grant biauté vi
e nule maniere
son doz ami,
ne pout metre arriere
ne en oubli.
Le cuer li sautele,
ce m'est avis
son ami apele
et disoit toz dis:
Chibera la etc.
3. Quant oi son regret
assez escouté,
vers li me sui tret

---

9 en son chief. *Ms. 847.* —

si la regardé,
son vis vermeillet,
ou a grant biauté
et son pis blanchet
plus que flor d'esté,
envers sa mamele
fleur de lis
et disoit toz dis:
Chibera la etc.

4. Quant la pastorele
me vit venant,
el s'en retorna.
Tout maintenant
d'illuec s'en ala,
joie menant,
en haut s'escria
jolivement,
tout errant la bele
son frestel a pris,
si chante et frestele
et disoit toz dis:
Chibera la etc.

5. N'ert guere elloignie,
quant je la vi
en une vallée
o son ami,
gente et acesmée
et cil ausi
mil foiz l'a besie
et ele lui.
Pas ne renovele
cele au cler vis
son chant ainz frestele
et disait toz dis:
Chibala chibele etc.

## VI.

*Anonym.* Ms. 845 fol. 170r.
(Noch im Ms. Paulmy p. 350.)

1. A l'entrée de pascor,
que voi ces arbres fueillir,
que oiseillon nuit et jor
se font el vert bois oïr,
en un pré couvert de flors

---

31 la fehlt in *P.* und 847. Dass. Ms. liest nach 37 noch: «pas ne sa pareillé».

m'en entrai por resjoir.
Si trouvai en un destor
une pastorele
avenant et bele,
qui dist: «Amors ai,
si g'en morrai,
des douz maus que j'ai!»

2. Moult me plest a recorder
sa grant biauté avenant,
ele a gent cors et vis cler
euz verz et bouche riant.
Je li dis sanz demorer:
«Bele, vostre amor demant,
se vos me voleiz amer,
moult aurai grant joie.»
De riens ne s'effroie,
ainz dist: «Amors ai
ai g'en morrai» etc.

3. Quant ensi m'oi parler
si respondi maintenant:
«Biau sire, lessiez me ester,
que je ne feré noient,
ci poez poi conquester,
que j'ai ami bel et gent,
Guiot, que j'aim sanz fausser
et se ge'l laissoie
folie feroie.»
Lors dist: «Amors ai
ai g'en morrai» etc.

4. «Bergiere, meuz doit valoir
m'amor que d'un pastorel,
plaine estes de grant savoir,
por ce vos proi et apel,
que vos faciez mon voloir
et je vos donrai mantel
de brunete, taint en noir
et robe forrée.»
Lors s'est airrée,
puis dist: «Amors ai
ai etc.»

5. De proier fis movoir,
mes il ne l'en fu pas bel,
quant ele vit aparoir
Guiot qui saut du boschel,
ele me dist: «Vostre avoir
ne pris pas un viez chapel,

---

26 mestier *P*. — 27 quar je n'en ferai *P*.

meuz aimz cel bergier voir
a qui j'ai donée
ma loial pensée.»
Lors dist: «Amors ai etc.»

## VII.

*Anonym.* Ms. 846 (fonds de Cangé 66) fol. 13ᵛ.

1. Au tans d'aoust, que fuille de boschet
chiet et matist a petit de ventet,
flours n'a durée,
verdure est passée,
remaint chant d'oisel,
blanche jalée
a la matinée
s'apert ou prael;
2. Adonc montai sor mon cheval morel,
si m'en entrai tout le fonz d'un vaucel,
grant assanblée
d'anfanz ai trovée
dejoste un ormel.
La reposée
ont enqui jurée
delez le pradel.
3. Ni a celui n'ait flaeuste ou frestel,
tuit en iront es voilles Saint Marcel
Robins purée
sa teste a jurée,
qu'il a de novel
pype achetée;
si sera sonée,
s'il puet, a grant rivel.
2. Ça dit Huyns: «Vos dites mal, Robert,
ja n'i aurez fleuste ne frestel,
mais blanche espée,
maçue cloée
blans ganz, vert chapel
au fil Aubrée.
S'il moinne ponnée
en ferez .I. cembel.»
5. Ça dit Robins: «Vos dites mal, Huel,
ou fil Aubrée a mout beau damoisel;
si'l li agrée
et ele a lui bée,
soffrez lor avel,
qu'amors desvée,
desirée mellée,

hutin et trumel,
buffe colée,
joée adentée:
tel sunt lor avel.»

## VIII.

*Anonym.* Ms. 20050 fol. 56 v.

1. En avril au tens novel
que florissent cil vergier,
en Chamoi soz Mirabel
chevalchoie seus l'autrier.
Trovai seant un bergier
en un pré lez un boison
qui sa bergiere Rechon
regrate et dit senz decevoir:
«Dex li cuers me faudra ja,
tant la desir avoir.»
2. Quant j'oi lo pastorel
si durement correcier,
sor mon palefroi inel
vers lui vois lo droit sentier.
Bien se sot en piez drecier
et je l'ai mis a raison:
«Bergier es, tu se bien non.»
Et il m'a dit: «Je vos affi,
se la bele n'a de moi merci
je ne vivrai gaires longuement ensi.»
3. «Bergiers, seroit vos il bel,
qui vos en poroit aidier?»
«Oïl sire, un gras agnel
vos donroie de loier,
se vos m'en poiez aidier
et lo pain de mon giron.
D'autre part chastel Charlon
la troverez ou je la vi,
et qant la verrez, pordeu, dites li
q'a la m'a mis, se n'en a merci.«
4. A cest mot m'en departi,
que plus n'i vols demorer.
D'autre part Richon oï
entre ses agnels chanter.
Ne la vols pas trespasser,
car meuz me plaist acointier
de li, que de son bergier.
Lors li ai dit que sospris m'a:

«Blonde, se vos ne m'amez,
jamais mes cuers joie n'aura.»
5. «Sire, j'ai lo cuer marri
por ceu ne vos puis amer;
chascun jor veons Hanri
nostre pais triboler.
Ne savons, quel part torner,
tant redotons l'aversier.
D'autre part amors ne quier,
fors que les Gauteron que j'ai.
A mes premieres amors me tenrai.»
6. Maintenant que j'entendi
la pastorele parler
de Gauteron son ami,
dessanz por li acoler,
por son gen cors remirer
et sa boichete baisier.
Tant l'ai servi senz dangier,
k'ele me dist au departir:
«Or ai bone amor novele a mon plaisir.»

## IX.

*Anonym.* Ms. 20050 fol. 112ᵛ.
(Noch in P., in C. f. 145ʳ u. im Ms. 847 f. 159ᵛ, ebenf. anon.)

1. Quant voi la prime florette
blanchoeir aval ces preis
et j'oï chanteir l'alnete
a comancemant d'esteit,
oieis de dous pastoretes
ki s'antremetent d'ameir;
de lour loials amoretes
comanserent a parleir.
Premiers ait parleit l'année
et ait dit a la moins née:
«I n'est dedus ke d'ameir.»
2. «Per deu, belle conpagnete,
voi lou tans renoveleir
et espanir la rosette,
ke nos semont de jueir.
Deus, com or seriens garies,

---

3 balloier *P.* und *C.* — 5 lors oï. II. puceletes *P.* und *C.* — 7 loiax *P.* loiaux *C.* — 9 premiere a parlée l'ains née *P.* und *C.* — 11 que bone vie est d'amer *P.* und *C.* — 14 et vois la rose florie *C.* — 15 de chanter *P.* — 16 dex tant par seroit bon (bien) nee *C.* und *P.* —

se chacune avoit son peir;
de deu soit elle honie,
ke plus se tanrait d'ameir.
Por coi seus belle ne gente,
se ne fas ke m'atalante,
por son boen doit on foleir.»

3. «Per deu, belle conpagnete
j'amase, mais je ne os.
Ens ne soi riens d'amoretes,
por itant se m'an repos;
an ma grise cotelette
gairs mes bestes lonc lou box.
Tant com sera[i] jovenette,
vodrai acuillir boin los,
ensourketout s'al je meire,
s'an volose faire heire,
tost me bateroit mon dos.»

4. «Conpagne, or es bien venue
cant tu me veuls chastoier
moult es sage devenue,
ne sai, des eu ou des ier.
De jone touse senée
se doit on moult mervillier,
ens n'am [l. n'en] fut nule trovée
et tu lou veuls conmansier,
teis lou dist, ki te n'a(n)cuse,
ke j'ai ne serais raucluse
miez emmes box ke moustier.»

5. «Perdeu, belle conpagnete,
je voi bien ke t'est mult bel,
tant com sera[i] si jonete,
ne garderai mes agnels.
Li fis de nostre mairesce
me donait ier cest anel

---

17. sa per *P.* — 19 recrerra (recrerroit) d'amer *C.* und *P.* — 20 bele et gente *C.* und *P.* — 24 je amasse mes je n'os *C.* und *P.* — 25 sai *C.* und *P.* — 26 n'entremettre ne m'en os *C.* und *P.* — 31—33 ne porquant si ai je mere — s'ele disoit a mon pere — tost s'en vendroit par mon dos *C.* und *P.* — 34 Conpaignete or mestuet rire *P.* und *C.* — 35 quant si te veus *P.* und *C.* — 36 u. 37 de nouvel es ensaingnie. ce sens est ou d'ui ou d'ier *P.* und *C.* — 38 feme senée *P.* und *C.* — 39 doit on (l'on) *P.* und *C.* — 40 n'en *P.* und *C.* — 41 or si la veus *P.* und *C.* — 42 ti oil dient qui t'acuse *P.* und *C.* — 43 recluse *P.* und *C.* — 44 aimez *P.* und *C.* — 46 je vueil amer qu'il m'est bel *P.* und *C.* — 47 com je sui *P.* und *C.*; si nicht in *P.* — 48 plus agnel *P.* — 49 a nostre meresse *P.* und *C.* — 50 dona *P.* und *C.* —

et dist k'a la panteconste
aura[i] corroie et chapel
et tien ke je te fiance,
k'an li ait plus de vaillanse
c'an .I. chevelier novel.
6. «Por deu, belle compagnete,
d'amors les dedus prenons;
tant com sans au jone eage,
d'amors la joie aprenons,
tant com sons au cest estage,
ja joie d'amors n'aurons,
ja por perdre pucelage
a .I. vilain ne fadrons.
Menons joie et vie et rage,
ja n'an perdrons mariage
maikes tres bien nos celons!»

## X.

*Anonym.* Ms. 20050 fol. 46v.

1. Quant pert la froidure
et revient l'ardure
dou tans qui m'agrée,
chevalchant ma mure
tote m'ambleure
vi per aventure
lez une ramée
une criature
soule et esgarée,
qui n'ert pas segure
por ceu q'ele ot adirée
sa chapete bure.
Face ot clere et pure
et gente faiture,
tote eschevelée
se maudit et jure
et dit: «Trop fu dure
l'ore que fu neie«.
2. Quant se vit sorprise,
sa maçue a prise
si s'est escorcée.
Une piece a mise
d'une torte bise
en sa cotte grise

51 qu'a la septenbrece *P.* und *C.* — 53 ta fiance *C.* — 56—66 Diese Strophe findet sich nur in *St. G.* (20050).

qu'ele ot aportée.
Boiche ot bien asise
face colorée
qui m'art et atise,
mult la vi desconfortée,
mais pou me jostise;
d'amors l'ai requise,
mais petit me prise,
riens ne li agrée,
dit, ja n'iert conquise
par nule devise,
se n'est espousée.

3. Ele est deslieie
mult fu embelie,
la crine avoit bloie,
n'a jusqu'a Pavie
moine en abaie,
n'en eust envie.
Mult en oi grant joie,
puis li dis: «Amie,
ceu que di m'ottroie,
ainz demain conplie
auras, atache et coroie,
cotte et sosquenie.»
Ele n'en vuet mie.
Mult me contralie
et dit: «Ne'l feroie
c'est granz vilenie
d'ome qui tant prie,
tenez vostre voie.»

4. Vers moi la tiroie
dist «Tost vos ferroie
par sainte Marie!
Tenez vo main coie!»
Et je li disoie:
«Se vos esposoie
touse senz folie
seriez vos moie?»
«Oïl, se'l m'affie
que segure en soie.
Lors li ai ma foi pluvie
que l'esposeroie,
et puis l'acoloie
et quant que voloie
fis et ele s'escrie:
«Feme, qui n'otroie
tel jeu et tel joie,
de deu soit honie!»

5. Puis lai ramponoie:
«Estes engennée!»:
«Nenil voir, beals sire,
or m'avez gabeie.
Tote sui sanée,
ja por tel colée
ne quier avoir meire,
n'est pas cols d'espée,
n'en ai pas grant ire;
certes mult m'agreie,
quant li plus beals de l'empire
ma despucelée.»
De sa colerée
a sa fiche ostée,
si conmence a rire,
si l'a bien frottée,
puis la m'a donée
ne l'os escondire.

## XI.

*Anonym.* Ms. Paulmy 63 p. 370.

1. L'autrier tout seus chevauchoie
toute ma sente pleniere,
delez l'unbre d'un boschet
la trouve gentil bergiere.
Lez li m'assis, o li(e) chiere
puis li dix: «Dex vos saut bergiere
pourtant, com ci vous ai veue
vos aim je plus, que ne faz ma mere.»
2. El ne fu pas esbahie
si dist: «Dex vos saut, vassal,
entrez en vestre chemin
et montez sus vostre cheval.
Gardez, que ne mi faciez,
car mes peres est en l'arée,
ou il esploite son jornal.
Certes, se il vos veoit,
mult tost i penseroit a mal.»
3. «Bele n'aiez pas poor,
ne somnes pas jangleor.
Pour vous, que tant par ai chiere,
voudrai je devenir pastor,
si vous donrai riche don
escarlate et pelicon,
la cainture de deus tors,
s'irons cueillir la violete

et si serons riches d'amors
et si serez plus joliete,
que l'aloete au point du jor.»
4. «Sire, bien m'avez conquise,
fetes de moi vo plesir;
g'irai mes bestes acueillir
et vos remandrez un pou ci.»
Cele s'en entre en un essart
et cil li gete un douz regart,
vers son pere s'en va la bele
et il demeure conme musart;
l'ame de lui soit la honie,
quant la bele li eschapa.

## XII.

*Anonym.* Ms. Paulmy p. 376.

1. L'autrier quant je chevauchoie
desouz l'onbre du prael
trouvai gentil pastorele
les euz verz, le chief blondel
vestue d'un bliaudel,
la color fresche et vermeille
de roses fet un chapel.
2. Je la saluai, la bele,
ele me respont briement;
«Bele avez vous point d'ami
qui vous face biau semblant?»
Tantost respont en riant:
«Nenil voir, chevaliers sire,
mes g'en aloie un querant.»
3. «Bele, puis qu'ami n'avez
dites se vos m'amerez?»
Ele respont come sage:
«Oïl, se vos m'espousez,
lors ferez voz volentez,
et se querez autre chose
ce seroit desloiautez.»
4. «Bele, ce lessiez ester
n'avons cure d'espouser.
Ains demerrons nostre joie,
tant com la porrons mener
de besier et d'acoler
et je vous ferai fiance
que je n'aurai autre aper (l. apré für apres).»
5. «Sire vostre biau semblant
va mon cuer si destraignant

vostres sui, que nus die,
de cestui jour en avant.»
N'ala pas .III. pas avant,
entre ses braz la sesie
deseur l'erbe verdoiant.

## XIII.

*Anonym.* Paulmy 63 p. 434.

1. A l'entrant de mai
l'autrier chevauchoie
en .I. pré trouvai
touse, qui s'onbroie.
Cors ot cointe et gai,
euz verz, crigne bloie.
Vers li m'en alai,
biau la saluoie,
la bele pas ne s'effroie
ainz me dist: «Dex vos dont joie.»
Onques mes, se dex me voie,
si jolie n'esgardai
et ele a, sans decevoir
ceste chanson chantée:
«Cil doit bien grant joie avoir,
qui j'ai m'amour donée!»
2. Lez li m'arestai
desouz la coudroie,
son chant escoutai
trop biau s'esbanoie.
Je l'aresonai
plus biau, que savoie
et li demandai
s'amour, que'l fust moie.
«Sire, se dex me dont joie»
fet la bergiere «ami ai
plus biax que nus que je voie,
mon fin cuer doné li ai
ja n'en partirai.
Sa tres fine amourete
me fet a li penser
se je sui joliete
nus ne m'en doit blasmer.»
3. Debounairement
chanta la tousete,
amoreusement
dist sa chanconete.
Mes tout maintenant

li dis: «Suer doucete,
mon cuer vos present,
soiez mamiete.
Fremau d'or et cainturete
vos donrai de fin argent
chapiau d'orfroiz et boursete
ouvrée mult richement.»
Ele dist: «N'en parlez ja,
que m'amor est donée a tel ja.
Robin m'aime, Robin m'a
Robin m'a demandée si m'aura.»

4. Orgueilleusement
respont la blondete:
«Qu'alez vous disant
ne sui pas folete,
vostre faus semblant,
ne vostre guilete
ne pris tant ne quant
ne qu'une noisete.
N'ai talent, que mon cuer mete
en homme te tel beubant,
trop seroie ore nicete,
si je creoie tel gent
n'en ferai noient,
que j'ai si bien mon cuer doné
que ja por moi n'en ert ostez.
J'ai amoretes a mon gré
s'en sui plus jolivet assez.»

## XIV.

*Anonym.* Paulmy 63 p. 410.
(Die 2 ersten Str. und eine dritte sehr abweichende in 20050,162[v].)

1. En ma forest entrai l'autrier
pour moi deduire et solacier,
si truis pastore gente;
aigniax gardoit en un vergier
desouz l'onbre d'une ente.

2. N'avoit sourcot ne peliçon
ne guimplete ne chaperon
toute estoit deffublée
blanche ot la gorge et le menton
plus que nois seur gélée.

1 Leiz la forest *St. G.* — 3 trovai *St. G.* — 4 leiz un v. *St. G.* — 5 selons l'onbre *St. G.* — 6 n'avoit cotte *St. G.* — 7 guimple au chief ne *St. G.* — 8 iere *St. G.* —

3. Seule sans compaignon estoit,
en sa main un baston tenoit,
a haute voiz s'escrie,
une chançonete disoit,
mes ne m'i savoit mie.
4. Lez li massis desouz l'arbroi
puis dis: «Pastoure, entent a moi,
si ne t'ésmaie mie,
se tu veus faire riens pour moi,
de toi ferai mamie.»
5. «Franc chevaliers lessiez m'ester.
je n'ai cure de moi gaber
vez . . . . . . . .
lessiez moi mes aigniax garder,
de vostre gieu n'ai cure.»
6. Quant je l'oi ensi parler
lez li m'asis sanz arester,
par les flans l'ai saisie.
Tant la besai et acolai
qu'ele devint m'amie.

## XV.

*Anonym.* Paulmy 63 p. 414.

1. Lautrier en une praele
trouvai pastoure chantant,
mult fu avenant et bele
et cortoise et bien parlant.
Trestout maintenant
descendi jus de ma sele
et li dis: «Ma damoisele,
m'amor vous present
jolivetement.»
2. Ore oez de la dancele,
qu'ele me dist en riant:
«Je vous conois bien», fet ele,
«je vos voi auques souvent
parachevauchant.»
Lors me dona sa cordele,
et son chapel a pucele
que j'aim loiaument
jolivetement.
3. Onques ne vi pastorele

---

21—25 in *St. G.*: «Je li dis bele car m'ameiz — et ele dit laissiez m'ester — de vos jues n'ai cure — laissiez moi mes aignias garder — si ferez cortoisie —».

de mes euz si très plaisant.
Une coiffe ot a viselle
seur son chief blont reluisant,
cors ot bel et gent,
blanc piz et dure mamele.
Pour li ai une estencele
qui me va poignant
jolivetement.

4. Quant la douce savorée
m'ot doné si riche don,
com d'une corde noée
dont el lioit son gaignon
je m'en vins adons.
Mes en li mis ma pensée
qui jamés n'en ert ostée
ains la servirai
de fin cuer verai.

5. Tel touse soit honorée,
e[n] non deu ensi soit mon,
onc ne vi si bele née
ne de tant bele façon.
Je croi que preudon
l'ait norrie et engendrée.
He franche riens honorée,
je vous servirai
de fin cuer verai!

## XVI.

*Anonym.* Ms. 845 fol. 156ᵛ.

(Noch in Paulmy 63 p. 326 Ms. 847 (fonds de Cangé 65) fol. 189ʳ und der Handschrift des Vatican 1490 fol. 110ʳ. Nur theilweise und sehr mangelhaft ist die Pastourelle bei Roquefort état p. 367 abgedruckt. Eine Strophe auch in Tarbé's chansonniers de Champ. p. 123.)

1. Par le tens bel
d'un mai nouvel
l'autre jor chevauchoie,
joste un bosquel
truis pastorel,
soz un a[r]bre s'onbroie.
Moult demenoit grant joie,
bien fet semblant
a son revel
poinz soit d'une amorete
car avec sa musete

---

2 du mai *V.* — d'un mois *P.*

a sa vois notoit par copiax
ci valala dureaux dureaux
ci valala durete.

2. Je pris morel,
a un rainsel
l'atachai en l'arbroie,
m'assis, chapel
fis sanz cercel
de la flor qui blanchoie.
Si come regardoie,
de pasteraus vi un tropel,
chascun lez sa tosete,
notant a la musete
s'en vont espringant en hosiax
ci va la la . . .

3. Le fil Danel
voit le revel
s'a guerpie sa proie.
Moult fist l'isnel
son tuniquel
a geté en la voie.
A la dance Savoie
par la main a pris Ysabel
por qui ses cuers halete.
Notant a la musete
la tresche menoit.

4. Soz un ormel
mainent baudel
chascun tient a la soie.
Cil vilanel,
cil chetivel,
ni ot qui ne donoie,
golosiaux en estoie.
Cele par[t] m'en vois sanz apel
delez une blondete,
me tieng o la musete,
m'en vois tot notant avec aus.

5. Guis du frestel

---

12 a savoir *P.* osevois *V.* — 12 copiaus *V.* — 17 l'erboie Ms. 847. — 19 cercler *V.* — 21 Si que me *V.* — 22 pastouriaus *V.* — 25 housiaus *V.* Ms. 847 l. «la tresche menoit Isabiaus.» — 27 fieus *V.* — 28 le cembel *V.* — 29 der Vers bei Roquefort verstümmelt. — 31 turnikel *V.* — 33 avoie *V.* — 37 la treske menoit Ysabiaus. *V.* — 38 oumel *V.* — 42 si caitivel *V.* — 43 Diesen Vers erklärt Roquefort: «Aucun ne leur fit le plus petit présent» ! ! ! — 44 jalous *V.* — gelosiax *P.* — 45 part *V.* — 49 Die 5. u. 6. Str. nicht bei Roquefort, der hier wieder eine schlechte Copie benutzt zu haben scheint, da die

au chalemel
biau s'acorde et amoie,
qui out jupel
a rabardel
plus s'efforce et cointoie.
Perrins moult s'i desroie
qui cote ot nueve de burel,
aroie de burnete,
notant a la musete
aloit torniant ses cheviaux.
6. Dist Dreus: «Perrel
. . . danoudel
fet drop [l. trop], moult m'en ennoie
ni voi dancel
si cointerel
car te va si te noie.»
Perrins a Dreus s'aloie
del poing li done el (d) haterel
Dreus a pris sa macete
si fiert a la musete
qu'enfondrez en est li forreaus.
7. La blonde a qui tenoie
d'une part tres en un vaucel;
vers moi ne se fist breste
notant sanz la musete
et fis mes bons et toz mes biaus
li valala etc.

---

5. noch in *P.*, alle drei in den beiden anderen Mss. vorfindlich. Ms. 847 hat die Strophen: 1. 2. 4. 5. 7. — 57 brunete *V.* — 59 tournoiant ses caviaus. — 60 Die 6. und 7. Str. nicht in *P.* — 61 in *V.* le danous del. Wir vermuthen, dafs «danous del» und «danoudel» ein Diminutivum oder eine Art Patronymikum von Daniel ist und dafs der «fil Danel» der dritten Strophe gemeint ist. — 65 in *V.* nicht klarer; es steht da etwas wie *ti va si.* — 67 du puing li donne el haterel *V.* — 68 houlete *V.* — 70 k'esfondrés en est li fourniaus *V.* — 72 die letzte Strophe scheint unvollständig, doch findet sich in der Handschrift des Vatican auch nicht mehr. — 73 brete *V.* — 74 sains *V.* —

Paris, Mai 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

# Kritische Anzeigen.

L'Art d'Amors und li Remedes d'Amors, zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens, nach der Dresdener Handschrift zum ersten Male vollständig herausgegeben von Dr. *Gustav Körting.* Leipzig, 1868. 8. XXXII-102 pp.

Die mittelalterlichen, insbesondere die altfranzösischen Bearbeitungen der Lehrgedichte Ovid's über die Kunst zu lieben und die Heilmittel der Liebe sind in neuerer Zeit mehrfach Gegenstand der Besprechung gewesen. Holland hat in seinem *Crestien von Troies*, Bartsch in der Einleitung zu seinem *Albrecht von Halberstadt*, Michelant in der Einleitung zu der Trofs'schen Ausgabe des *Clef d'amours*, Körting in seiner Ausgabe der *art d'amors* von Jakes d'Amiens und cines anonymen Gedichts: «*Li remedes d'amors*», das er ohne Grund demselben Verfasser zuschreibt, endlich Paul Meyer und Bartsch in ihren Besprechungen dieser Ausgabe in der *Revue critique* vom 20. Juni 1868 und im *literarischen Centralblatt* vom 22. August d. J. davon gehandelt. Keinem dieser Gelehrten sind zwei Handschriften der art d'amors von Jakes d'Amiens bekannt gewesen, welche wir nebst einer bisher unbekannten Bearbeitung der remedia kürzlich in der Pariser kaiserlichen Bibliothek fanden. Auch eine art d'amours von einem gewissen *Guiart*, die schon bei Fauchet, Ste Palaye und Legrand d'Aussy erwähnt wird, ist namentlich Michelant und Körting, die ein Verzeichnis der altfranzösischen Bearbeitungen des Ovidischen Lehrgedichts aufstellen, entgangen. Die Unbekanntschaft mit den beiden Pariser Mss. der *art d'amors* ist für Körting in der Art mifslich gewesen, dafs er dadurch in den Fall gekommen ist, nach der vermeintlich einzigen Dresdener Handschrift [1]) einen vielfach unvollkommenen Text zu geben, zu dessen Besserung und Herstellung die von uns aufgefundenen Handschriften wesentlich beitragen konnten, wie wir noch zeigen werden.

---

[1]) Das Utrechter Fragment ging Körting erst später zu (vgl. p. 94), auch kann es namentlich in der sehr fehlerhaften Abschrift Vermeuler's, die ihm vorlag, für die Berichtigung des Textes der art d'amors nur von sehr geringem Nutzen sein.

Wir beabsichtigen im Folgenden zunächst eine Nachricht von den zwei Pariser Handschriften der art d'amors zu geben und ihr Verhältnis unter sich, zu der Dresdener Handschrift, dem Utrechter Fragment und dem Genfer Druck zu untersuchen, ferner nahezu zweihundert auf handschriftlicher Autorität beruhender Textesbesserungen des Dresdener Manuscripts und des Utrechter Fragments beizubringen, endlich von der neugefundenen Bearbeitung der remedia amoris sowie von der Guiart'schen art d'amours zu handeln.

## I. Die Pariser Handschriften der art d'amors von Jakes d'Amiens.

Die erste Handschrift, von der wir zu reden haben, ist *Ms. fonds Notre-Dame Nro 274 bis*, nach der neuesten Zählung Nro 25545 fonds français der kaiserlichen Bibliothek. Das Ms. enthält 166 Blätter Pergament und noch etwa ein Drittel eines zerrissenen Einhundertsiebenundsechzigsten in grofs Octav zu zwei Columnen von mindestens vier Händen des ausgehenden 13. und beginnenden 14. Jahrhunderts; einzelne ursprünglich weifsgebliebene Blätter sind von noch späterer Hand beschrieben. Die jetzige Ordnung des Ms. stammt aus späterer Zeit und ein Inhaltsverzeichnis von einer Hand des sechzehnten Jahrhunderts auf dem jetzigen dritten Blatte führt die Stücke in einer ganz anderen Ordnung an, die man aufserdem aus den alten durchstrichenen Foliozahlen herstellen kann. Einzelne Blätter sind dreimal foliirt, darunter einige in römischen Ziffern von wenig jüngerer Hand. Wie viel Blätter von der ursprünglichen Handschrift fehlen, läfst sich jetzt um so weniger bestimmen, da die Handschrift aus kleineren Handschriften oder aus Resten gröfserer zusammengebunden scheint. In ihrem jetzigen Zustande enthält sie aufser zahlreichen Fabliaux und satirischen Stücken gegen die Frauen und den Clerus, Sprüchwörtern, Stücken vom Roy de Cambray, Jehans li Rigolez und Anderen, an gröfseren Stücken *la confession Renart et son pelerinage*, *Ysopet en François* (von Marie de France), *li rommans des VII sages* (Prosaversion), den Roman von der *chastelaine de Vergi*, das *bestiaire d'amors* von Richars de Furnival, ein Leben des heil. Patricius, *li rommans de Renclus de Molien* und Fragmente aus dem *Miserere* desselben, den *lai de l'oiselet*, endlich die *art d'amors*, deren ursprünglicher Platz, wie die alten

Foliozahlen zeigen, nach den Fragmenten des *Miserere* war. Sie ist von einer Hand des ausgehenden 13. oder des beginnenden 14. Jahrhunderts schmucklos und ohne jede farbige Auszeichnung geschrieben (die Stellen für die Initialen sind freigelassen). Der Anfang ist leider nicht erhalten; die alten Foliozahlen und das dem 16. Jahrhundert angehörige Inhaltsverzeichnis, welches auf diese alten Zahlen Bezug nimmt, beweisen, dafs schon damals der Anfang fehlte. Die Handschrift beginnt bei V. 412 des Dresdener Ms. und geht auf 11 Blättern, die Seite zu zwei Columnen, also 44 Columnen, darunter vier zu 34, eine zu 35 und neununddreifsig zu 36 Verszeilen, also im Ganzen in 1575 Versen fort bis auf V. 2061 des Dresdener Ms. (vgl. jedoch weiter unten über die Interversion im Dresdener Ms.). Dann folgen noch 8 von dem Dresdener Ms. abweichende Verse, die dem Utrechter Fragment näher stehen, ein Blatt ist ausgeschnitten und das letzte zu zwei Dritteln zerrissen; auf dem zerrissenen Blatte sind noch 17 ganze Verse und 18 Bruchstücke von Versen erhalten. Im Ganzen sind also 1592 Verse des Gedichts in dieser Handschrift erhalten.

Den Mangel des Anfangs in der Handschrift Notre-Dame ersetzt einigermafsen die zweite Handschrift, von der wir zu reden haben. Es ist dies die Handschrift 12478 (früher *suppl. fr. 1316*), eine gut erhaltene Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts in fol. med., nicht foliirt. Gleich auf dem ersten Blatte findet sich *Ovide du remede d'amours*, von dem wir weiter unten sprechen werden; demnächst die *art d'amours* auf 34 Blättern, ferner ein Prosadialog über die Macht der Liebe zwischen einem Meister und seinem Schüler, eine Uebersetzung des Theodulus in französische Verse, die den gröfsten Theil des Ms. einnimmt, eine Uebersetzung der Sprüchwörter des Alain von Lille von einem *Ouvrier Thomas* und ein moralisches Gedicht ohne Titel. Die *art d'amours* umfafst, wie schon erwähnt, 34 Blätter zu einer Columne, die bei breiten Rändern die umrahmte Mitte einnimmt. Von diesen 68 Columnen haben je eine 29 und 35, zwei 34, je acht 30 und 33, aufserdem sechsundzwanzig 31 und zweiundzwanzig 32 Verszeilen, im Ganzen 2146 Verse, die V. 1—2106 des Dresdener Ms. und V. 127—136 des Utrechter Fragments entsprechen. Da der in der Dresdener Handschrift folgende Ab-

schnitt von V. 2107 — 2194 in der Handschrift 12478 ebenso mit V. 2049 — 2106 umgestellt ist, wie im Genfer Druck und im Utrechter Fragment und auch, was wohl zu bemerken, in der Handschrift Notre-Dame, so fehlen im Ms. 12478 nur die Verse 2195—2384 der Dresdener Handschrift.

## II. Das Verhältnifs der verschiedenen Ueberlieferungen.

Die Dresdener Handschrift gehört nach Michelant's Urtheil, dem sich Körting anschliefst, dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrhunderts an. Der Schrift nach gehört das Ms. Notre-Dame 274bis derselben Periode an, wie wir schon erwähnt. Speciell für die *art d'amors* dürfte vielleicht aufserhalb der Paläographie ein bestimmter Anhalt für das Alter des Ms. darin vorliegen, dafs auf dem Recto des jetzigen 150. Blattes ein in der Schrift der *art d'amors* sehr ähnliches Bruchstück mit folgenden Versen schliefst:

Ci faut li dis des .IIII. rois,
Que je vos ai dit demanois
Phelippe, Looys et Jouhan
Et de Phelippe qui en cest an
Reçut la coronne de France,
Dont mout de gent orent pesance.
En l'an mil seze et trois cens,
Entre Noel et Saint Vincent.

Wie sich Sprache und Text der Handschrift Notre-Dame im Allgemeinen zu der Dresdener verhalten, werden die Emendationen auf Grund des Ms. Notre-Dame sowie gelegentlich mitzutheilende Stellen zur Genüge zeigen. — Was die Ausdehnung und Ausführlichkeit des Textes im Besonderen anlangt, so ergab uns eine Vergleichung im Einzelnen der Dresdener Handschrift mit der Handschrift Notre-Dame, dass erstere an einzelnen Stellen um ein Verspaar reicher ist, als die Pariser. Bei genauer Betrachtung lassen sich aber an vielen Stellen diese Verse, die nicht in der Pariser Handschrift, als Interpolationen erkennen, die einen in dem Pariser Ms. schon hinlänglich klaren Gedanken amplificiren und breit treten; an anderen sind sie wenigstens ganz und gar unnöthig. So z. B. liest die Handschrift Notre-Dame in dem Verse, der 1489 der Dresdener entspricht:

Ne n'an soies ja periçous
D'acomplir ses voloirs trestous:
Amors n'a cure de pereoe —

Vor «amors n'a cure» schiebt die Dresdener Handschrift noch ein:

Car pereceus hom ne poroit
D'amors goïr en nul endroit

zwei Verse, die wenigstens zum Zusammenhange durchaus nicht nöthig sind. Noch klarer als eine unnöthige Amplification erscheint ein paar Verse weiter in demselben Zusammenhange nach den Versen, die 1500—1504 des Dresdener entsprechen:

Et quant ma dame apres savoit
Le peril, ou esté avoie,
Dont en rioit et menoit joie
La, ou ses cuers estoit dolens
De ma honte et de mes tormens

die Stelle 1505 fg. des Dresdener Ms.:

Kelle veoit, c'avoie eut
Por li souffiert et consentut.

Für 1504 liest die Dresdener: *De la honte et dou grief torment*, aber immerhin ist V. 1505 höchst plump und enthält mit dem folgenden Verse eine ganz unnöthige Amplification. Auch die Verse 2137 und 2138, die auch weiter nichts sind als eine unnöthige Wiederholung der beiden vorhergehenden, fehlen im Ms. Notre-Dame. Noch augenfälligere Beispiele von Interpolationen werden wir unten bei Gelegenheit der Textesbesserungen zu besprechen haben, worauf wir daher verweisen, um uns nicht wiederholen zu müssen.

Dagegen enthält die Pariser Handschrift eine Anzahl in der Dresdener fehlende Verse, die zum Zusammenhange so nöthig sind, daſs sie theilweise schon der Schreiber der Dresdener Handschrift, der sie in seiner Quelle nicht vorfand, durch gelassene Lücken als fehlend constatirte. An manchen Stellen zeigt auch der Mangel eines correspondirenden Reims das Fehlen eines Verses an, wie schon Körting bemerkte. Alle diese Lücken können durch die Handschrift Notre-Dame zur Befriedigung ausgefüllt und weggeschafft werden. Auch abgesehen davon ist die Zahl der Corruptionen im Dresdener Text, welche mit Hülfe des Pariser Ms. Notre-Dame

gebessert werden können, eine so beträchtliche, dafs wir nicht umhin können, die letztere Handschrift als durchweg einen besseren Text darbietend anzuerkennen.

So scheint uns auch (um schon hier einen Hauptunterschied der Dresdener Handschrift von den zwei Parisern, wie von dem Utrechter Fragment und dem Genfer Druck vorwegzunehmen), die schon von Meyer bemerkte sogenannte Interversion im Genfer Druck und im Utrechter Fragment, die wir in den beiden Pariser Handschriften wiederfinden, durchaus keine Interversion, vielmehr die richtige Ordnung darzustellen. Die vermeintliche Interversion besteht darin, dafs den Versen 2049—2106 der Dresdener Handschrift, welche das endlich zugestandene Rendez-vous im Detail behandeln, die in der Dresdener Handschrift folgenden Verse 2107—2194, welche von der Frage handeln, ob die Dame von ihrem Liebhaber Geschenke annehmen dürfe, in den Pariser Handschriften, im Genfer Druck und im Utrechter Fragment vorangestellt sind. Und das scheint uns die natürliche Stellung zu sein. — Die Frage, ob eine Dame Geld oder Geschenke von ihrem Liebhaber verlangen oder annehmen dürfe, gehört passend vor das definitive Rendez-vous, an welches sich die Erörterung von den *secrés d'amors* wieder sehr passend anschliefst. Ganz unpassend aber erscheint es uns, die Frage von den Geschenken nach dem endlichen Rendez-vous zu discutiren und so dieses von den *secrés d'amors* zu trennen, wie das die Dresdener Handschrift im Widerspruche mit allen anderen Ueberlieferungen thut.

Paris, September 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

(Wird fortgesetzt.)

---

**Märchen und Sagen aus Wälschtirol. Ein Beitrag zur deutschen Sagenkunde, gesammelt von Christian Schneller, k. k. Gymnasial-Professor. Innsbruck 1867. 8°. (256 S.).**

Professor Schneller, welcher während seines zwölfjährigen Aufenthalts in Roveredo sich eifrig mit dem Studium der italienischen Dialekte in Südtirol beschäftigt hat, und in nächster Zeit eine vergleichende Grammatik sämmtlicher romanischer Mundarten Tirols herauszugeben beabsichtigt, hat an den Märchen und Sagen aus Wälschtirol einen werthvollen Beitrag zur Kunde jenes Landes und seiner Bevölkerung geliefert.

Gerade die Volksliteratur ist es, welche uns oft die tiefste Einsicht in das geistige Leben und die Individualität einer Nation gewährt, und uns nicht selten die überraschendsten Aufschlüsse über den Ursprung, die Zusammensetzung und Stammverwandtschaft eines Volkes giebt.

So lassen uns die Märchen, Sagen und Sitten Wälschtirols deutlich die allmählige Romanisirung einer ursprünglich germanischen Bevölkerung erkennen. Wir finden die Hauptgrundzüge urdeutschen Glaubens und Wesens bald ganz vor, bald verändert durch das hinzugetretene romanische Element oder gänzlich vermischt mit diesem, und wenn wir auch vom sprachlichen Gesichtspunkt aus bedauern müssen, dafs der Verfasser aus typographischen Rücksichten die Erzählungen, welche er aus dem Munde des Volks gesammelt, blos in deutscher Uebersetzung und nicht mit begleitendem Originaltext veröffentlicht hat, so finden wir doch in den Anmerkungen zu den Märchen und in der 3. Abtheilung, welche Sitten, Gebräuche und Glauben, Reimsprüche und Räthsel enthält, zahlreiche Mittheilungen im Dialekte.

Namentlich sind alle Räthsel im Original mit beigefügter deutscher Uebertragung, und die Reimsprüche theils mit, theils ohne Uebersetzung abgedruckt, und da wir bisher gerade aus diesem Zweige der Volksliteratur nur sehr Weniges im Bereich der romanischen Sprachen besitzen, so wollen wir hier einige folgen lassen:

Mi so n'assadella al coért, che la è sempre bagnàa.
Ich weifs ein Brettlein unter Dach, das immer nafs ist.
(Die Zunge.)

G'ho 'n cestellin de legnetti, no i è nè verdi nè secchi.
Ich habe ein Körblein voll Hölzchen, die sind weder grün noch dürr.
(Die Zähne.)

Mi conosco un, che l' è così fastidios,
Che ghe dà caccia anca el pù facoltos.

Ich kenne Einen, der ist so lästig, dafs auch der Reichste auf ihn Jagd macht. (Der Floh.)

Su' n t' en monte gh' è Carletto
Col sô rosso cappelletto,
Colla gamba verdesina —
Cavaliere, chi l' indovina.

Oben auf einem Berge ist Karlchen mit seinem rothen Hütchen und dem grünen Bein — ein Ritter, der es erräth.
(Die Nelke, il garofano.)

Mi g' ho 'n pom molto tondo,
Mi nol magno, se nol mondo,
El g' ha dei figli assai,
Ai, tel digo e no tel sai!

Ich habe einen recht runden Apfel, ich esse ihn nicht, wenn ich ihn nicht schäle; er hat viele Kinder, ai, ich sag' es dir ja und du weifst's nicht.
(Die Zwiebel, ai [italienisch aglio], ein Wort das zugleich als Ausrufung dient.)

Gh' è quattro fradei serradi 'n t' na cameretta; se qualcheduno no ghe averze, i no è boni de regnir fora.
Es sind 4 Brüder in ein Kämmerlein gesperrt; wenn ihnen nicht Jemand aufthut, so sind sie nicht im Stande, herauszukommen.
(Die 4 Theile eines Nufskerns.)

Alto alto da 'n palazzo
Casco in terra e non me mazzo
Bianca son e nera me fazzo.

Hoch hoch von einem Palaste fall' ich auf die Erde und falle mich nicht zu Tode; weifs bin ich und werde schwarz.
(Der Schnee.)

Ve lo dico, ve lo replico
Ve lo torno a replicar
E se Voi non lo sapete,
Un asino sarete.

Ich sag' es Euch, ich wiederhol' es Euch, ich wiederhol' es Euch noch ein Mal und wenn Ihr's nicht wifst, seid Ihr ein Esel.
(Ve lo — velo. Der Schleier.)

Gh' è 'na donna su 'n t'en doss,
Che non la g' ha nè pell nè oss;
La g' ha en sol dent,
Che ciama tutta la zent.

Es ist ein Weib auf einer Spitze, sie hat weder Haut, noch Bein, sie hat nur **einen Zahn**, der ruft alle Leute.
(Die Glocke.)

Gh' è 'n prà
Tutto garofolà
Gnanca se vien el papa con tutta la sô paperia,
En garòfol sol no l' è bon de portar via.

Es ist eine Wiese ganz voll Nelken, mag auch der Papst mit seinem ganzen Papstthum kommen, so ist er doch nicht im Stande, eine Nelke wegzutragen. (Der Himmel mit den Sternen.)

Von den Reimsprüchen, welche bei Gewittern, bei trübem Wetter, beim Mittagläuten, beim Schlafengehen und bei Kinderspielen üblich sind, finden sich einige auch in den lombardischen Dialekten wieder.

Namentlich der Spruch, um Grillen hervorzulocken:

| | |
|---|---|
| Gril Gril de San Zuam | Grille, Grille von St. Johann, |
| Tò sta paiuola 'n mam! | Nimm dieses Strohhälmchen in die Hand! |
| Grill grill rei for dalla tô tana, | Grille, Grille komm heraus aus dem Loch, |
| Che tô mare la te ciama, | Denn deine Mutter sie ruft dich, |
| Che tô pare l' è 'n presom | Denn dein Vater er ist im Gefängnifs, |
| Per en gram de formentom! | Wegen eines Kornes türkischen Weizens! |

lautet nach Rosa [1]) im Brescianischen:

| | |
|---|---|
| Gri, gri vé a la porta | Grille, Grille komm an die Thür, |
| Che tó mader l' è morta, | Denn deine Mutter ist gestorben, |
| Che tó pader t' è 'n presú | Denn dein Vater ist im Gefängnifs, |
| Per ön grá da formentú, | Wegen eines Korns türkischen Weizens, |
| Per ön grá dee mei | Wegen eines Korns mufs er sterben, |
| Ch' el te ciama i to fradei | Darum rufen dich deine Brüder. |

und von den Schneckenreimen giebt es mehrere Varianten, welche nicht nur in Italien, sondern auch in Frankreich und Deutschland Analogieen haben.

---

[1]) G. Rosa. Dialetti, Costumi è Tradizioni delle Provincie di Bergamo e di Brescia. Bergamo 1857. (2da ed.).

In Pergine heifst es:

| | |
|---|---|
| Ira, Ira | Ira, ira |
| Cogne che te tira | Du mufst ziehen. |
| Vegnerà 'l Martin | Kommen wird der Martin |
| Colla zappa e col zappin | Mit der Hacke und mit dem Häckelein, |
| El te batterà zò el tô brar caselin; | Der wird dir herabschlagen dein schönes Häuselein. |

in Rendena:

| | |
|---|---|
| Buta, buta corni, | Streck', streck' Hörner, |
| Che tô mare la te ciama, | Denn deine Mutter sie ruft dich, |
| Che tô pare l' è 'mpiccà | Denn dein Vater er ist aufgehängt |
| Sulla porta del podestà — | An der Thüre des Podestà — |

oder:

| | |
|---|---|
| Buta, buta buniol | Wirf, wirf Schnecke |
| Coi tù quatro corniù, | Mit deinen vier Hörnern, |
| Ugn per mè e ugn per tè, | Eins für mich und eins für dich, |
| Ugn per la vecchia da Carisol, | Eins für die Alte von Carisol, |
| Che va a Riva | Welche nach Riva geht, |
| A tor na soma e na piva — | Eine Saumlast und eine Pfeife zu holen — |

und am Iseo-See:

| | |
|---|---|
| Lumaga bŏta coregn | Schnecke, streck' Hörner, |
| Ch' ei te ciama quei de Boregn, | Denn es rufen dich die von Boregn, |
| Ch' ei te ciama quei te Sú, | Denn es rufen dich die von Sú, |
| Bŏta fó i tó cornaciú. | Streck' hinaus deine Hörnchen. |

In Neapel singen die Kinder nach Galiani:

Jesce, jesce corna,
Ca mammata te scorna,
Te scorna ncoppa l'astreco,
Che fa lo figlio mascolo;

in Liebrecht's Uebersetzung:

Komm 'raus, komm 'raus, du Hörnerthier,
Denn deine Mutter höhnt dich sehr,
Sie thut dir lauter Spott und Hohn,
Denn sie gebiert jetzt einen Sohn;

und im Canton de Vaud:

Corne biborne,
Montre-moi les cornes;
Si tu me les montres pas,
Je te jette en bas.

Im Rouchi lautet der Spruch:

Caracol, bis té col, monte tés cornés cornes, j' té dirai d' ù qu' ta mére est morte; à Cambrai, à Douai, dùs qu'on sone lés grossés cloques;

in der Schweiz:

Schnegg, Schnegg, schlîch ûs,
streck dîni vier Hörner ûs,
oder i schlag dir e Stei is Hûs,
schlah di an en fü'rige Stei,
aſs d' zerschmetterist wie nes Ei;

in Tirol:

Hurn, Hurn aus!
Reck deine vier Hörnlen aus!
Und wenn du sie nit ausreckst,
Werf i dein Vater und Mutter
Ueber 'n Kirchthurm aus;

und in Schlesien:

Schnecke, Schnecke, schnüre,
zeig' mir deine Viere,
wenn mir deine Vier' nicht zeigst,
schmeiſs ich dich in den Graben,
fressen dich die Raben.

Auch der Reim bei trübem Wetter:

| | |
|---|---|
| Sol sol benedet, | Sonne, gebenedeite Sonne, |
| Butta for quel bell' occiet, | Streck' hervor das schöne Aeuglein, |
| Butta for la fascinella, | Wirf hervor das Reisbündel, |
| Per scaldar la poverella etc. | Zu erwärmen die Alte u. s. w. |

erinnert an den neapolitanischen;

| | |
|---|---|
| Jesce, jesce Sole, | Komm hervor, o Sonne, |
| Scajenta Mperatore! | Erwärme den Kaiser! |

und den deutschen:

Sonne, komm hervor:
Mit deiner goldnen Feder! u. s. f.

und die sogenannten frottole oder Scherz- und Kindersprüche kommen in den lombardischen Dialekten gleichfalls vor.

Wie die Kinder im Bergamaskischen bei ihren Spielen mit dem Spruch abzählen:

Tichete, tachete campanele
Quel osèl che sta sól mar,
Quante pene pöl portar.

Porterá õna masõla,
Questa dett e questa fõra;

so singen sie bei Roveredo:

Osellim che va per mar,
Quante penne pol portar,
Pol portar 'na penna sola,
Questa 'n dentro e questa 'n fora;

oder:

Annerella
Va per terra, va per mar,
Quante penne poss portar,
Poss portar a la badessa,
Va for ti, che sei la pù contessa;

und wie sie im Brescianischen dabei sprechen:

La bôta la gianda,
La furca ti stranga,
La nicia bornicia,
La furca t' impica,
Romp e romp derandera derandara,
Pecatora pecatara,
Lana, lõst, e frõst,
Bót, dent, fõra e vada,

oder:

Lim botim, salam limu, samfì sanfú, labar todesch, diaol e pès,

so rufen sie in Wälschtirol:

Rinole ranole
Per di canole
Tonza ponza,
Re de Fronza,
I bi di cau
La donna del bau
Ica berlica
La forca te 'mpicca,
Speron sperà
Drento, fuori e va!

Interessant ist ein altes Nachtgebet aus dem Nonsberg, mit welchem wir schliefsen wollen:

Vado 'n lett
Con domine, che m'aspett,
Con domine maggior,
Con Cristo salvator,
Con la croce benedetta,

Con santa Maria stessa,
Con dieci mila vergini,
Con quaranta mila santi,
Raccomando l'anima mia a tutti quanti!

O. Freih. v. Reinsberg-Düringsfeld.

---

De Francicae linguae recta pronuntiatione, Theodor Beza auctore. Berolini 1868. VIII—94 S. 8°.

Herr Professor A. Tobler, der sich im Vorbericht als den Herausgeber nennt, hat durch diesen verbesserten Abdruck das 1584 erschienene wichtige Schriftchen nunmehr leicht erreichbar gemacht. Eine grofse Zahl von Unrichtigkeiten des ersten Drucks ist beseitigt worden; von den S. VII nachträglich bemerkten Berichtigungen erscheinen uns einige ganz nothwendige, nämlich die zu p. 15, 1. 16, 18 und 26 (vgl. p. 55). 34, 2., andere dagegen nicht, denn *separatius* p. 55 läfst sich halten, und p. 69 und 16 zwei ganze Sätze hinaus zu werfen, ist doch gar gewaltsam. Vielmehr sind an den beiden letzterwähnten Stellen nur wenige Buchstaben verdruckt. P. 16 nämlich ist Z. 7 v. u. zu lesen *diant* und *pariant*, und der Vf. meint, weil sie so statt *dient (disent)* und *parient* sprächen, und andere dergleichen Fälle mehr in ihrer Mundart vorkämen, könne man nicht schlechtweg behaupten, dafs die Pictonen u. s. w. Und p. 69 Z. 3 ist *dira-ton*, *ira-ton* zu schreiben, wodurch die Verweisung auf die *litera t* (p. 82) verständlich wird. Ferner finden wir noch eine Reihe anderer Veränderungen zu machen. 19, 10 ist jedenfalls unser *ue* oder *ü* gemeint, und demgemäfs Z. 8 *litera u*, nicht *n* zu schreiben. 20, 11 lies *in sinistra (nempe* v et *v)*, an der linken Seite ist das Zeichen *b* verändert. 24, 8 v. u. *tochtorem*. 26, 13 mufs doch *ejo* geschrieben werden, wenn *jallus* geschrieben wird. 27 Mitte ist statt *azard* und *hazard* zu setzen *asard* und *hasard*, ebenso S. 28, wo diese Schreibung durch die alphabetische Ordnung gefordert ist. S. 29 sind zweimal je zwei unmittelbar neben einander stehende Zeilen verstellt: *havre* gehört vor *haye*, *Henri* vor *herault*. 62, 14 ist *ut* erforderlich für *et*. 63, 5 schreib *dueil*. P. VII letzte Z. wird

als Druckverbesserung *rhythmis* nachgetragen; ohne Zweifel ist dies selbst nur Druckfehler für *rhythmi.* Aufserdem bemerken wir Druckversehen 4, 3. 21, 4 v. u. 64, 2. 71, 17; *carium* 22, 6 müfste in Klammern stehn. Wie p. 15 und 16 geschehn, würden wir überall *disyllabum* gesetzt haben, nie *dissyllabum.*

Beza sagt: *si quis erit qui scriptiunculam istam ut neque professioni neque personae meae convenientem reprehendat, illum cogitare velim, aliud esse, animi gratia nonnihil exspatiari, quam extra viam aberrare.* Hätte er nur mehr solche linguistischer Spaziergänge gemacht, statt sich zu Streitschriften zu Gunsten der Todesstrafe für Ketzerei zu verirren! Acht Jahre vor diesem Wiederabdruck jener Schrift des Freundes Calvins erschien in Madrid eine neue Auflage des funfzig Jahre vor ihr geschriebenen *diálogo de la lengua* des von der Römischen Inquisition als Ketzer verdammten Juan de Valdés. Wird nun nicht auch seines Freundes *Marcantonio Flaminio compendio della volgar grammatica*, angeblich 1521 zu Bologna erschienen, das von Ap. Zeno vergeblich gesucht wurde, nächstens einmal neu gedruckt zum Vorschein kommen?

Ed. Boehmer.

---

# Miscelle.

## zu der Legende von dem Ritter in der Capelle.

Professor Alexandro d'Ancona in Pisa hat die Güte gehabt, mir zu meinem Aufsatz im Jahrbuch Bd. 6, S. 326 ff. folgende dankenswerthe Nachträge mitzutheilen, die ich den Lesern des Jahrbuchs nicht vorenthalten darf.

D'Ancona besitzt von dem italienischen Volksbuch aufser der von mir enwähnten Bologneser Ausgabe noch folgende:

'Operetta nuova, dove s'intende la pessima vita di un Castellano di Stato, Che temeva poco sua Divina Maestà E mai pensava all Eternità, E per la pietà che aveva delle per-

sone bisognose, esso fondò uno Spedale per dette quale fu il mezzo solo che lo fece salvare, composta da Paolo Magherini Fiorentino. Firenze 1852, Presso i fratelli Formigli.'

'Operetta nuova, dove s'intende la pessima vita di Un Castellano di Stato, composta da Paolo Magherini Romano. Todi, con permesso.'

'Operetta nuova, dove s'intende la vita di un Castellano di stato che non temeva Sua Divina Maestà nè pensava giammai all Eternità, E per la pietà ch' esso teneva delle persone bisognose, fece fondare un' Ospitale per dette, quale fu il mezzo che lo fece salvare. Composta da Paolo Magerini Fiorentino. In Venezia. Tip. Cordella 1802.

Der Verfasser heifst also Paolo Magherini; Magerini ist nur Venezianismus. Von demselben besitzt d'Ancona noch folgendes Gedicht: 'Caso occurso nuovamente nella Calabria in uno luogo chiamato Clotone d'una fanciulla che per non portar rispetto alla Chiesa di Dio si è precipitata nel profondo dell Inferno. Opera assai spaventoso da pigliarne frutto per ogni persona cristiana. Composta da Paolo Magherini fiorentino. Prato, Tipografia Vannini'. Andere Ausgabe: Lucca, Baroni 1825.

D'Ancona ist der Ansicht, dafs Magherini nicht früher als am Ende des vorigen Jahrhunderts gelebt habe, dafs sein Gedicht aber die Bearbeitung eines ältern Textes sei. Dieser ältere Text sei wahrscheinlich eine der von Brunet Manuel Vol. 3, pg. 210 und pg. 809 (unter Lancilotti) angeführten Historien, wenn beide nicht etwa nur verschiedene Ausgaben einer und derselben Historia sind. Die Florentiner Bibliotheken besitzen keines von beiden.

Reinhold Köhler.

---

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

# Notice sur le Roman
## de
# Tristan de Nanteuil.

(Suite.)

Or lairay de Tristan, si diray de Guyon
Le seigneur de Nanteul qui tant ot de renon,
Qui fut avec sa mere, dame Aye d'Avignon,
Et avecque Sadoine le chartrier preudon
Par qui Guion estoit gectés de la prison.
Mais une aultre en rara à bien courte saison,
Plus grande et plus obscure que dire ne peut on;
Mais ains ara veü Tristan le danzillon
Et behourdé à lui sur le destrier gascon. (f. 127[vo])

Gui et sa mère entrèrent dans la forêt et y trouvèrent la cerve gisant morte. Tandis qu'ils se lamentaient sur son sort, apparurent des cavaliers envoyés à la recherche de Tristan. Sans provocation aucune Gui fond sur eux et les met en fuite. Les Sarrazins n'avaient pas été loin qu'ils rencontrèrent celui qu'ils cherchaient, mais Tristan resta sourd à leurs prières. «Le roi m'a fait honte», leur dit-il, «mais je le lui ferai payer, car «j'irai rejoindre le soudan son ennemi». Ils l'engagent au moins à se détourner de sa route pour éviter la rencontre du terrible chevalier qui les a si malmenés, mais il s'y refuse, et ayant resanglé son cheval, il s'enfonce dans le bois, la lance baissée. Bientôt il rencontre son père accompagné d'Aye et de Sadoine. Il les combat tous trois; Sadoine, blessé s'enfuit, mais pour tomber d'un mal dans un pire, car Margafier, qui à ce moment chassait le sanglier dans la forêt avec quatre cents des siens, se saisit de lui. Guidé par les indications de ce serviteur infidèle, le roi de Rochebrune arrive au lieu du combat et

y trouve Tristan s'acharnant sur Gui et prêt à le tuer. Margafier met fin à la lutte et rentre en possession de ses prisonniers. Plein de reconnaissance pour Tristan, il lui offre «une gentille pucelle», qui n'est autre qu'Aiglantine. Le damoiseau eût bien volontiers accepté, mais il se souvint de son vœu, et, contraint de refuser l'offre de Margafier, il le pria de saluer de sa part la dame qu'on lui proposait. Puis il se remit en marche. Il ne tarde pas à rencontrer un chevalier au blason noir qui le désarçonne et lui enlève son cor. Comme il se désolait de cette perte, Gloriande lui apparut: «C'est pour votre «péché que vous êtes ainsi puni», lui dit-elle, «car le «premier chevalier avec qui vous avez joûté était votre «père. Dieu en est courroucé, et maintenant il vous faut «subir une rude pénitence. Le noir chevalier est le même «qui d'abord vous a éprouvé sous la forme d'un serpent.» Puis elle disparut. Tristan, profondément affligé, remonta à cheval et s'embarqua pour Rome, afin d'y recevoir le baptême et d'y faire pénitence.

---

Margafier revint à son hébergement, et s'étant rendu au pavillon des dames, il présenta à Aiglantine les compliments de Tristan le sauvage, qui seize ans avait été nourri dans une forêt par une cerve. Surprise de la jeune femme: elle se contint en présence du roi, mais elle s'ouvrit à Morinde. «C'est un miracle» pensa celle-ci, et elle résolut de se faire chrétienne.

---

Pendant ce temps Doon, resté en Ermenie, se faisait soigner. Il se défendait auprès de Blanchandine d'avoir trahi son compagnon. «Je ne veux le supplanter en «rien» disait-il, «et si nous pouvons nous délivrer du sou-«dan, je me mettrai à sa recherche.» Blanchandine ne cessait de se lamenter. «Lasse!» disait-elle, «j'avais de «lui un enfant, il m'a été enlevé dans la forêt, et voilà «que maintenant j'ai perdu aussi le père. Jamais je ne «le reverrai, et il se mariera à une autre!»

---

Or diray de Tristan à la chere hardie (fol. 136)
Qui par mer s'en aloit dedens une galie.

Arrivé à Rome, Tristan se rendit auprès du pape qui l'interrogea sur son pays et sur sa famille. Le jeune homme se mit à pleurer. Etonné, le pape renouvela ses questions: «Mon père s'appelle Gui, il gouvernait Nan«teuil; ma mère est la belle Aiglantine.» Etonnement du pape; il était cousin de Gui, mais il le croyait mort depuis longtemps et ne lui connaissait pas d'héritier. Tristan raconte alors son histoire:

«Je vous di que mon pere dedens la mer entra (fol. 137 v°)
«Avec ma doulce mere qui ençainte en alla.
«Mais une grant tempeste en la mer se leva;
«Tant furent en la mer que ma mere acoucha,
«En deul et en tristesse de mon corps delivra;
«Sy tost que je fu nez, pour le deul qui fut là,
«Fus appellé Tristan . . . . . . . .»[1]

— «Puisque votre père vit encore», reprit le pape, «je «vous donnerai trente mille Romains pour l'aller délivrer, «et mon père, le roi Gondebeuf de Frise, vous aidera «à la tête de cent mille Frisons.»

Tristan, une fois baptisé, se met en route pour la Frise, et arrive en un château appelé Sinagloire où se trouvait Gondebeuf[2]; c'est lui qui devait hériter de Nanteuil, car on croyait Gui mort, ainsi que ses héritiers naturels, Ganor et ses fils.

La cité de Nanteul a ore à non Utretz, (fol. 138 v°)
Car puis[3] la conquist Charle sy fut ly noms mués,
Utret a ore à non, c'est fine verités.
A l'entrée de Frise, là sciet celle cités.
Seigneurs, celle cité dont je fais mencion
C'on appelle ore Utret, une cité de non,
On l'appelloit Nanteul au temps du roy Charlon.
Or vous diray pour quoy elle ot ainsy à non:

---

[1]) Ce passage doit être rapproché du début du ms. Il est pro- b le que dans la partie du poëme qui nous manque, la tempête était a ibuée, selon une superstition très répandue au moyen âge, à l'état d s lequel se trouvait Aiglantine.

[2]) *Grondebeuf* dans le ms.

[3]) Ms. *depuis*.

Elle fut essillée à grant destruction
Et toute arse et perie à grant destruction,
Sy qu'i n'y demoura ne granche ne maison;
Et fut après ce temps, sy con lisant trouvon
Du fils le fil Tristan c'on appella Hugon
Seigneur de Valvenise et sire de Digon
Et sire de Saint Gille, souverain d'Avignon,
Et sire de Hongrie, de Nanteul ot le non;
Mais il ot une guerre, sy con dit la chançou,
Et fut par le conseil de ce païs frison,
De ceulx de Danemarche qui sont manant en son
Et d'aultres grans seigneurs d'Allemagne à bandon
Qui Utret essillerent qui Nanteul ot à non. (fol. 139)
Puis y vint le roy Hugues qui ceur ot de lion
Entre lui et sa femme qui Suplante ot à non [1])
Et vint en la cité loger ens ou moillon
Dedens ung riche tref, ains plus bel ne vit on;
Et fist ung serement, sy que bien l'oyst on,
Qu'i ne destenderoit jamès son pavillon
S'aroit eü par guerre si grande contençon
De ceulx qui lui avoient faicte la mesprison
C'on en saroït parler jusques en Besençon.
Seigneurs, il ce dist voir, pour voir le vous dison
Car il en fut vengés à sa devision:
.xii. princes royaulx de bonne estracion
Lui furent delivrés par dedens sa prison,
Et s'en furent pendus à guise de larron.
Mais trois ans guerréa, ce fut longue saison;
Et adès en ce tref de quoy nous vous parlon
Se venoit reposer à l'iver, ce dit on.
Là engendra ung fil qui ceur ot de griffon,
Mais le roy commanda pour cestuy pavillon
Où il fut engendrés et nés, que bien scet on,
Que pour l'amour d'Utret, le chevalier de non,
Quant on reffist la ville, Utret l'appella[st] on.
Encore maintenant Utret a elle à non.
A l'entrée est de Frise, le nobille royon.
A ma droite matiere feray repairison,
De Grondebeuf diray, cui [2]) Dieu face pardon,
Qui fut en Sinagloire en sa maistre maison,
Avecques ceulx de Frise, le nobille royon.

Le bon roi Gondebeuf était dolent de ce que la ville de Nanteuil était en ce temps-là gardée, au nom de

[1]) Le mariage de Hugues et de «Sorplante» est raconté à la fin de *Parise la duchesse* (édit. Guessard p. 92).

[2]) Ms. *qui*.

Charlemagne par deux traîtres, Persant et Macaire, qui l'écrasaient d'impôts. Persant devait épouser Clarisse, fille d'un puissant seigneur, Walerant comte de Saines[1]), mais ce mariage n'agréait guère à la jeune fille[2]). On l'avait amenée à Nanteuil où un tournoi devait être célébré pour ses noces. — Tristan reçut de Gondebeuf le meilleur accueil. Une fois armé chevalier il se rendit à Nanteuil, afin de prendre part au tournoi. Il y fut témoin des exactions exercées par Persant. Ayant appris que Persant tenait cour ce soir-là et devait le lendemain épouser Clarisse, le jeune damoiseau se rendit au palais. Nombreuse était l'assemblée des traîtres. Clarisse le distingua sur le champ, et lui fit porter un chapon entre deux plateaux, et sa coupe dorée pleine de vin. Tristan connut bien que la jeune fille l'aimait. Peu d'instants après elle lui envoya son anneau par sa chambrière, le priant de ne pas s'éloigner sans sa permission. — Cependant Persant se rapprochait de sa fiancée; seul avec elle dans sa chambre il manifestait le désir de ne pas s'en aller, encore bien que le lendemain fût le jour fixé pour le mariage. «Je veux bien que vous restiez», lui dit la belle, «mais à condition que vous reposerez sur le «lit que voici, et ne viendrez à moi que si je vous ap«pelle.» Persant accepte.

Mais pour ceste achoison que vous ycy oés (fol. 146 v⁰)
Fut Guion de Nanteul et ocis et tuez,
Et sy l'ocist Persant, le traïstre prouvés,
Ainssy qu'en la chançon cy après [vous] orrés.
Et là, droit en la dame dont vous ycy oés
Fut ly bon Greveçons ly bastart engendrés
Qui puis occist Persant qui tant fut deffaés,
Car moult long temps regna, faisant grans [3]) mauvaistiés.

---

[1]) De Saxe?

[2]) On lit un peu plus loin:
Le comte l'ot donnée, mais ce fut li commans (fol. 144)
L'empereür Charlon qui lui fut commandans.
Je croy qu'il en dona d'avoir mille bezans.

[3]) Ms. *grant.*

Persant se coucha. «Je vais vous prendre vos vête«ments et vous les cacher jusqu'à demain», lui dit Clarisse. — «Douce dame, faites tous vos grés.» S'étant ainsi mise en possession des vêtements du traître, la jeune fille les fit porter à Tristan pour qu'il pût, sous ce déguisement, pénétrer librement jusqu'à elle. Il y pénétra avec effet, et cette nuit engendra Grevesson, pendant que Persant couchait de l'autre côté, attendant toujours que Clarisse l'appellât. Au matin, elle lui demanda son nom. — «Je suis hoirs de Nanteuil», répondit Tristan, «fils du duc Gui. — Je suis perdue», s'écria-t-elle, «car «votre mère Aiglantine est ma tante. Vous avez au«jourd'hui violé votre cousine germaine!» Douleur de Tristan; «le péché est grant», dit-il, «mais il sera par«donné, car nous n'en savions rien.» Il se lève aussitôt.

Et Tristan se vesti, là lui fut rapportée (fol. 150)
La robe au glout Persant et sy l'a rendossée [1]);
Et quant il fut vestis, à moult basse alenée
A dit à la danzelle: «Ne soyés effraée,
«Car j'occiray Persant à qui estes donnée;
«Vous le verrés mourir ains la tierce journée.»
Dont l'acola la dame qui tant fut esplorée,
Pour ce qu'à son cousin s'estoit abandonnée.
Il estoit sy matin, c'est verité prouvée,
Qu'on ne puist veïr sans

Nouvelle lacune, le reste du r° et le v° tout entier sont demeurés blancs [2]). Le texte reprend ainsi:

---

[1]) Ms. *rendocée*.

[2]) Cette lacune devait être occupée par un combat entre Tristan et Persant, ainsi qu'on le verra plus loin (f. 154). Un récit que Tristan fait de ses aventures permet de rétablir la suite des faits. On y voit que Tristan avait été jeté en prison par les traîtres et délivré par Clarisse. Voici les vers:

Puis alay à Nanteul, dont bonne est la cités, (f. 179)
Et là alay veoir mes ennemis mortelz
Qui destruisent la ville, les gens ont desrobés.
Persant, le filz Hervi deust estre mariés
A une damoiselle où grant ert la beautés.
Mais je deffis les nopces, par moy y fut navrés

Sy près le vont suyvant à ce qu'on vous dira (fol. 151)
Que le premier des leur sy bien s'adevança
Qu'à un arpent de terre, qui bien le mesura,
Rataindirent Tristan; or ne sot qu'i fera.
Il dist à la donzelle que par amours ama:
«Alés en tout devant et sy n'arrestés ja;
«Je n'yray plus avant tánt que mes corps ara
«Eü à ceulx bataille que je voy venir ça.»
Quant la dame l'oy moult forment en plora.
Ensement que Tristan retourner se cuida
Vint le noir chevalier qui son cor lui roba,
Au serpent que il eust en l'escu l'advisa,
Et vit le riche cor qu'à son col il posa.
Et quant Tristan le voit, Dame — Dieu en jura
Que s'il peut esploiter son cor conquestera.

Il se précipite en effet, lance baissée, sur le chevalier noir; celui-ci l'arrête et lui dit. «Je te rend ton cor «qui t'avait été enlevé pour te punir d'avoir lutté contre «ton père.» Puis, prenant Clarisse devant lui et Tristan en croupe, il les emmène sur son cheval enchanté en Allemagne. Là il les laisse dans une prairie, leur abandonnant son cheval, et disparaît. Tristan conduit la jeune femme chez le comte Walerant son père qui habitait en Saines le château d'Auffay. La jeune fille raconte à son père que Tristan, son cousin, ayant été emprisonné pour avoir occis «je ne sçay quel glouton», elle réussit à la délivrer et l'a ramené ici. Elle sait bien qu'elle ne peut l'épouser, puis qu'il est son cousin, mais elle voudrait bien au moins n'être pas contrainte d'épouser Persant. Walerant, voyant Tristan si grand et si fort, feint de l'accueillir avec bienveillance, mais au même temps il écrivait à Persant d'envoyer au château d'Auffay Macaire avec une grande compagnie afin de saisir son ennemi.

---

Ce Persant de Lion par devant ses privés.
Là fus en adventure d'estre mors et finés,
Mais par la mariée fut mes corps confortés.
Ma cousine yert germaine, sy me dist ses secrés,
De prison me geta, ce fut grans amittiés;
Depuis la ramenay dedens ses hérités.

Et là vous renderay, que qui plor ne qui crie (fol. 154)
Le felon chevalier qu'en vo salle votie
Vous fist sy grant despit, voiant vo baronnie,
Que vostre corps navra et ocist vo mesnie;
Et ma fille ensement vous sera renvoïe.

Pendant la nuit, Tristan est obsédé d'un songe terrible, il se réveille à plusieurs reprises, mais toujours le songe reparaît. Comme il se rendormait pour la quatrième fois, les traîtres entrent dans la chambre, se saisissent de lui et le jettent en prison. Clarisse est également mise en lieu sûr. Tristan se désolait:

Bien cuide estre peris, mais, par Dieu, non sera, (fol. 157)
Car Dieu le tout poissant Valerant grevera;
Car ung roy sarrazin qui en ce temps regna,
Guitelins ot à non, seigneurs, icil roy là,
A C. M. paiens que le roy assembla
Vint pour guerroier France que conquester cuida.
Pour ce qu'il ouy dire que Charlon trouvera
Droitement à Coulogne où long temps sejourna,
Par Allemaigne vint, le païs essilla,
La terre chrestienne ardi et degasta.

Guitelin assiégea le château d'Auffay, s'en empara, fit trancher la tête au comte et envoyer Clarisse à Tremoigne [1]), se proposant de l'épouser

Ainsi roy Guintelins ou chastel s'amasa [2]) (fol. 157 v°)

Cependant Tristan restait abandonné dans sa prison. Son geôlier était mort, et n'ayant plus personne pour lui apporter de la nourriture, il était réduit à faire la chasse à la «vermine» qui infestait sa prison:

Va courant à ces bestes, ras et souris menga; (fol. 158)
Quant il les peut tenir leur peaulx roster leur va;
Sans cuire et tout sans pain voulentiers les menga.

---

[1]) Dortmund.

[2]) Je ne comprends pas bien ce mot qui apparaît ici pour la troisième fois. Voici les deux autres exemples:

Et le roi Guitelin au chastel *s'amasa.* (fol. 157 v°)

. . . . . . . . . . . . . . .

Le conte Galerons qui la tour gouverna, (*ibid.*)
Qui sot que Guitelins la entour *s'amasa*,
De son chastel deffendre durement se pena.

Comme il se livrait à cet exercice, des Sarrasins, attirés par ses cris, descendirent dans sa prison. Entendant parler sarrazin, Tristan, qui savait ce langage, crut sage de se faire passer pour un homme de Margafier. Mais Guitelin ne se laissa pas persuader facilement: «Par Mahommet», dit-il, «voilà des bourdes comme «jamais je n'en ouï conter. Pensez-vous que je vous «croie? Je vais vous faire mettre à mort, car vous êtes «chrétien!» Tristan insiste, il demande à être envoyé sous bonne escorte à Margafier; on verra bien alors s'il dit vrai. Guitelin y consent, et même lui fait rendre son cor et son destrier. Tristan, bien accompagné, arrive auprès de Margafier, qui d'abord ne le reconnaît pas. Fureur des Sarrazins de l'escorte; ils se précipitent sur Tristan, qui arrache un couteau à l'un d'eux et le tue. Un combat s'engage entre lui et ses gardiens. Margafier veut faire pendre Tristan, mais celui-ci parvient enfin à se faire reconnaître: c'est lui qui a rendu à Margafier ses prisonniers évadés [1],

«Et vous me presentastes une belle moullier (fol. 161 v°)
«Je la suis venu querre, le mien don te requier.«

Ravi de cette rencontre Margafier congédie les messagers de Guitelin, et fait jurer à Tristan de ne point l'abandonner jusqu'à la fin de la guerre. «Je vous dé«fendrai», dit le jeune damoiseau, «jusqu'à ce que Ga«lafre m'ait donné sa fille. Et je crois bien qu'il se «laisserait plutôt mourir.» En attendant il réclame la «danzelle» dont on lui a fait présent. On le conduit au camp du soudan et on lui désigne celle qui lui était promise:

Hélas! c'estoit sa mere, sy con lisant trouvon, (fol. 163 v°)
Ne ly nng ne ly autre n'en savoit o ne non.

Comme ils conversaient, un grand tumulte s'élève: c'est Doon qui fait une sortie. Tristan prend congé

[1]) Aye d'Avignon, Gui de Nanteuil et leur geôlier Sadoine; voir plus haut p. 354 (fol. 131).

d'Aiglantine en la saluant du nom de Mahon. — «Vassal», dit-elle, «vos dieux je ne les prise pas un bouton. — «Vous parlez bien, je crois en Jésus, j'ai été baptisé à «Rome et j'ai reçu le nom de Tristan.» Aiglantine croit un instant le reconnaître: il ressemblait à Gui, mais cependant son fils Tristan n'a jamais été à Rome, et d'ailleurs il ne serait pas si grand ni si formé. C'est une illusion «mes corps est enchantés».

Cependant Tristan court au combat. Le soudan est renversé par Galafre, puis celui-ci par Tristan. Doon vient à la rescousse. Tristan, qui le reconnaît bien à son écu, lui court sus «comme le loup au mouton», et le désarçonne. Doon est emmené prisonnier, tandis que Tristan, s'avançant jusqu'au pied des remparts, se fait reconnaître de Blanchandine. Celle-ci lui reproche d'avoir attaqué Galafre et Doon. Elle l'assure que ce dernier n'est coupable d'aucune trahison envers lui. Elle lui reproche sa lâcheté d'autrefois. «Pourquoi, lorsque «vous vîntes ici, cherchant soudées, ne frappiez vous «comme vous faites maintenant? Jamais vous n'avez «voulu combattre pour mon père ni pour moi.»

«Mais j'ay oy souvent et dire et recorder (fol. 168 v°)
«Qu'amours abandonnée ne vault ung vielz souller;
«Mais ly amours est bonne qui se fait acheter
«Et par qui il couvient honte et paine endurer;
«Pour ytant que m'amour aviés sans comparer
«Ne vous chaloit, beau sire [1]), de moy à honorer.»

Pendant que Tristan conversait avec sa mie, les Sarrazins le surprirent et l'attaquèrent. Mais, ils avaient beau le frapper, leurs coups restaient sans effet, protégé qu'il était par la vertu du cor enchanté. Douleur de Blanchandine, dont l'intérêt se partageait entre son père Galafre, qui était au nombre des assaillants, et son amant. Tristan finit par s'échapper. Il revient auprès des siens, et bientôt reprenant l'offensive, il met en fuite les Sarrasins de Galafre.

---

1) Ms. *beaussire*.

De retour au camp, Tristan se fait délivrer Doon par le soudan, qui se disposait déjà à le faire pendre. Il s'empresse de se réconcilier avec son ancien compagnon et lui demande s'il veut retourner en la cité de Galafre, ou rester avec lui.

«Compains», dist le bastart, «foy que je doy Jhesum, (fol. 172 v°)
«Ne vous leroye mye pour le tresor Charlon.
«On ne doit foy porter au peuple Baraton.
«J'aym contre ceux de là autant fere tençon
«Comme ceulx par de ça, que vous celeroit on?
«Mais que je les occie, je n'y conte ung bouton.
«Mais de la vostre amye qui Blanchandine a non
»Suis durement dolant, et bien y a raison,
«Car je suis bien certains que n'ayme se vous non.»

Le soudan fut très joyeux d'avoir acquis un auxiliaire de la valeur de Doon, et lui fit aussitôt présent d'un cheval. Tristan conta ses aventures au bâtard. En entendant nommer Nanteuil, ce dernier se mit à pleurer. Tristan lui en demanda la raison. «Quand je vous ai «entendu parler de Nanteuil», répondit Doon, «mon «cœur a bondi pour l'amour de mon père, le duc Gui «de Nanteuil.» Tristan le serre dans ses bras: «Cher «frère, bénie soit qui vous porta! Voici votre frère»; et il lui conta la suite de ses aventures. A son tour Doon conta les siennes. Il disait:

Bien pert «nature tret», mon corps esprouvé l'a, (fol. 174)
«Car oncques puis qu'à vous mon corps s'acompaigna
«Ne pos durer sans vous, nature m'asséna
«D'amer le vostre corps où tant de bonté a.
«Et je vous», dist Tristan, «si faictement me va.»

Doon apprit avec douleur que Gui, leur père, était prisonnier de Margafier. Ils célèrent soigneusement à ce dernier l'intérêt qu'ils portaient à son prisonnier, car s'il l'avait soupçonné, il les eût mis en sa prison.

Cependant Tristan s'était bien promis d'aller retrouver Blanchandine et de l'enlever, s'il était possible. En vain Doon essaie de le détourner de cette entreprise

«Par Dieu», ce dist li enffes, «ne sçay que en sera, (fol. 175)
«Mais g'iray en la ville, car mes corps l'octroya

«A ma très douce amye c'unblement m'en pria.
«Il a passé long temps mon corps ne l'acolla,
«Ne qu'à lui n'eus déduit, mais aultrement yra.
— Frere», dist le bastart, «aller vous y faurra;
«A loy de marcheant on vous adoubera.
«Ung sommier y menrés où [1]) on vous chargera
«Pain et char et vitaille; quant il avesprera
«S'irés droit à la porte, et là vous convenra
«Y estre jusqu'au jour que soulleil levera.

*Il fault .j. feullet* [2])

Et dist à haulte voix: «Sainte vertu divine, (fol. 176)
«Morte suis et perdue et mise à discipline.»
Lors acolla Tristan qu'elle ama d'amour fine
Et dist: «Pour vous mourray dedens ung feu d'espine.»
— Hélas!» ce dist Tristan, «com vecy mauvais signe!
«Le peché que j'ay fait me tourra à corine (?).»
Là estraint et acolle la belle Blanchandine.
Et Sarrasins heurtoient à l'uis de tel ravine
Que l'uis ont fait froier celle gent sarrasine.
Tristan voit une lance qui vers ung mur s'acline,
Dont la ceurt empongner pour fere l'aatine.

Mais il a beau se défendre, il est bientôt accablé par le nombre de ses assaillants. Galafre le fait jeter dans la prison où étaient déjà Ganor et ses deux fils. Blanchandine de son côté est enfermée dans une tour. — Tristan et Ganor ne tardent point à se reconnaître; et se racontent mutuellement leurs aventures.

Cependant, un espion avait entendu Galafre jurer que le lendemain Tristan aurait la tête coupée; il s'empressa d'en informer Margafier. A cette nouvelle le bâtard résolut de tenter la délivrance de son compagnon. Feignant de s'être échappé de la prison de Margafier, il se présenta à Galafre qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie. Il manifeste un grand contentement quand le roi d'Erminie lui dit que Tristan est pris. Il veut même accabler de coups celui qui l'a fait prisonnier et livré au soudan, et, s'armant d'un lourd bâton, il se rend vers la prison. Il assomme le chartrier qui le

---

1) Ms. *là où.*
2) Le reste du r⁰ et le v⁰ sont blancs.

gardait, descend dans la fosse, se fait reconnaître, et invite les prisonniers à partir promptement. — «Que de-«viendra Blanchandine la belle?» demande Tristan.

«Je ne sçay», dist Doon; «en prison demourra; (fol. 183 v°)
«Ses peres en peut fere tout ce qui lui plaira.»

Tristan refuse de partir sans elle. Il veut mourir avec celle qui lui a donné son amour, qui lui a enseigné, à lui qu'on tenait pour un sauvage, l'état et l'usage du monde. Doon soupire et pleure: «Frère», dit-il, «restez, «j'irai savoir où est Blanchandine.» Tristan veut l'accompagner: il l'en empêche. Cependant Ganor était peu satisfait de ce retard:

«Dieu!» dist le roy Ganor; «vecy grant diablerie. (fol. 184)
«Voulentiers m'en allasse de céans sans amye.»
Quant Tristan l'a oy, s'a dit par gaberie:
«Ay! roi d'Aufferlerne, par Dieu le fils Marie,
«S'or estiés damoiseaulx en jouvente prisie,
«Pour belle dame avoir en la vostre baillie
«Voulsissiez bien souvent adventurer vo vie,
«Mais pour ce qu'estes vieulx, s'avés barbe florie,
«Ne vous est riens des dames ne de leur druerie
«Adès vourriés avoir vostre escuelle drecie.
«Et dormir et ronffler toute nuyt à nuytie.
«Mal seroit par vo corps belle dame servie.»
Et quant Ganor l'oy, n'a tallant qu'il en rie,
Mais moult grant joye en ot toute la compaignie.

Doon ferme la porte et monte au palais. Tout le monde dormait. Il se rend à la tour où était enfermée Blanchandine. Le portier, à grande peine, consent à lui en ouvrir la porte. Mais il y avait encore cinq huis à passer avant d'arriver à la prison. «Mauvais larron», dit Doon, «vous ne me disiez pas qu'il y eût tant de «fermetures.» Et il lui brise la tête contre un mur. Ensuite, s'étant emparé des clés, il délivra Blanchandine, fit sortir de prison les chrétiens, puis, les ayant réunis tous dans sa chambre, il leur donna des armes. Parmi eux se trouvait un archevêque de Sens. Il fit baptizer par lui Blanchandine et l'épousa. On ne lui changea pas son nom.

Là fist il sa moullier de sa certaine amye; (fol 186)
Loyaulté fist celui qui lui fist courtoisie;
Mais gueres ne dura icelle compaignie,
Car icelle royne dont je vous signiffie
Devint depuis ungs [hons], nel tenés à faillie;
Car Dieu fist pour la dame sy grande courtoisie
Qu'en home le changa, sy con l'istoire crie.
Ensement l'escripture le nous acerteffie.

De peur que Blanchandine fût reconnue, Tristan la fit habiller en chevalier. «Désormais», lui dit-il, «nous ne «vous appellerons plus que Blanchandin. Ainsi vous «resterez avec nous jusqu'à ce que j'aie recouvré mon «père, ma mère Aiglantine que je ne connais pas, et «dame Aye qui fut mariée (*nopçoïe*) à Ganor. Il ne me «faut que ces trois là, puis nous retournerons en France.» Les prisonniers se mettent en route. Doon se fait ouvrir la porte de la ville sous prétexte d'une sortie, et les voilà dehors. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'on vient défendre au portier de laisser sortir personne, car on vient de s'apercevoir que les prisonniers se sont enfuis. Mais déjà ils étaient hors d'atteinte. — Douleur de Galafre. — En arrivant au camp, les Francs se mirent à table;

Or[e] nous dit l'istoire dont vous fais parlement (fol. 188)
Que le bon roy Ganor et endoy sy enffant
Et tous les prisonnie[r]s dont je vous dis devant
Aux viandes qu'ils vont illec renouvellant
Prinrent tel maladie, ce trouvons nous lisant,
Que trestous les barons furent au lit gisant.
L'arcevesque de Sens cil mourut tout devant. [1])
De tous les chrestiens n'y ot de remenant
Fors que le roy Ganor et enduy si enffant.

Le jour de la fête de Tervagant, le soudan tint cour. Les chrétiens et les principaux Sarrazins étaient réunis

---

[1]) Il était particulièrement nécessaire au plan de l'auteur que cet archevêque après avoir accompli son office, c'est-à-dire marié Tristan et Blanchandine, disparût de la scène. On va voir Blanchandine se défendre d'épouser Clarinde tant qu'elle ne sera pas chrétienne, et celle-ci se désoler de ne pouvoir, faute d'un prêtre, donner satisfaction à celle qu'elle prend pour un homme.

à la même table. Blanchandine, que ses compagnons appelaient Blanchandin, s'y trouvait sous son déguisement de chevalier. Elle inspira de l'amour à sa cousine Clarinde, la fille du soudan. Bientôt celle-ci la fit mander, et lui déclara sa passion. Embarras de Blanchandine: «Je ne puis vivre avec vous si d'abord vous n'abandon«nez la loï de Mahom pour celle de Jésus Christ.» Clarinde accepte la condition:

«Quant chrestiens vourront de céans hors issir (fol. 190)
«O vous yray en France pour Jhesu Christ servir.»

Et elle lui donne son anneau. Blanchandine le reçoit et prend congé, laissant Clarinde surprise de sa froideur. Tristan et Doon s'amusèrent beaucoup de cette aventure, mais bientôt ils auront lieu de s'en affliger.

Or entendés à moy, pour Dieu et pour son non
Et je diray ystoire où il n'a se voir non:
Ce est des nobles hoirs dame Aye d'Avignon. (fol. 191)
Par temps orrés conter par quelle oppinion
Tristan rot le scien pere c'on appella Guyon
Que le roy Margaffier tenoit en sa prison
Par dedens Rochebrune, en grant chetivoison.

Il était enfermé dans une prison solidement fermée dont Margafier portait constamment la clé sur lui. Tristan le savait et en était fort chagrin.

Lorsque le siége eut duré tout l'hiver, la cité se trouva affamée. Galafre délibéra alors d'envoyer demander du secours au roi Agrappart, sire d'Orbrie de Tarse et d'Amarie,

«Par itel couvenant que je et ma lignie
«Serons sers dessoubs luï tous les jours de no vie,
«Et d'oir en oir après en ara la maistrie. (fol. 192)
«De chascun huis d'ostel de ma terre garnye
«.III. den. la sepmaine ara en sa baillie.»

De plus il lui donnera Blanchandine. Agrappart accepte et promet son secours,

«Et s'aray Blanchandine ainsy que pour m'amie, (fol. 192 v°)
«Car ja par le mien corps ne sera noçoye [1]):

[1]) Ms. *noctoyee.*

«Puis que sa terre aray et sera asservye
«Dont, se je l'espousoye, el seroit raffranchie.»

---

Cependant l'amour de Clarinde pour Blanchandine allait toujours croissant. Un jour, Aiglantine ayant réuni dans un dîner tous les chrétiens. Clarinde renouvella ses instances auprès de la jeune femme qu'elle prenait pour un chevalier. «N'y pensez plus», répondait Blanchandine, «mais si vous étiez chrétienne vous pourriez «faire de moi toutes vos volontés.» Et Clarinde se désolait de n'avoir pas un prêtre à portée.

Et Tristan l'escoutoit, qui fut de bonne orine; (fol. 195)
A ses oncles dist bas: «Vecy bonne meschine
«Qui est de ma mouller ainsy d'amer encline!»
Et Antoines repont: «Par Sainte Katherine!
«A moy recouvreroit trop mieulx sa medecine.
«Maisement est aidée poulle de la geline.
— Par foy», s'a dit Richer, «elle est et belle et dine.
«Pleüst Dieu qu'el m'amast autant que Blanchandine!
«Bonté trouveroit en moy, s'estre y vouloit encline,
«Car .xvii. ans a que n'atouchay meschine.»

Entre le petit Raimon, qui avait deux ans et quatre mois, Tristan le prend dans ses bras et le baise. «Quel «est ce petit enfant?» demande-t-il. En peu de mots Clarinde lui raconte comment il a été trouvé dans la forêt. Tristan reconnaît son fils, et le couvre de caresses. Blanchandine disait à voix basse, en embrassant l'enfant:

«Las que ne puis je dire: «Je te portay, amis.» (fol. 195 v°)
Là fut à tel destresse Blanchandine au cler vis
Que à poy que ses ceurs ne lui est là partis.

Entre Aiglantine qui s'étonne de ces démonstrations de tendresse. «Hé! bon roi Ganor», s'écrie Tristan», «j'ai «trouvé ce que je cherchais. Il ne me faut plus que «ma mère. — La voici qui vient», répond Ganor en désignant Aiglantine. Et la duchesse elle-même reconnaît aussitôt Ganor et ses deux fils Antoine et Richer. Elle se pâme en embrassant son fils. Tristan se pâme aussi;

Tous sont cheüs à terre ly baron souffisant (fol. 196)
Fors seul que le bastart qui les va confortant.

Clarinde, très étonnée de l'amour que Blanchandine témoignait au petit Raimon, lui en demanda la raison. — «C'est le fils d'une dame de ma famille», répondit la jeune femme. Plus tard, changée en homme, elle était destinée à épouser Clarinde:

Tant que puis engendra en la belle loée (fol. 197)
Ung hoir qui est es cieulx et sera à durée,
Car il le desservy par bonne vie usée.
Saint Gille fut regnans en Prouvence la lée;
Saint Gille par son non est la ville nommée,
Mais devant n'estoit pas sy faictement clamée,
Car l'escripture dit *Barbemont* yert clamée.
Or fut pour le corps saint changée et retournée.
Mainte miracle fist quant en air fut levée. (v°)
La char qui en la terre ot geü mainte année
Quant la vertu de lui fut sceüe et prouvée,
Depuis le mist en ferte par miracle sacrée
Son frere qui ot non Raymon en la contrée
Qui depuis ot Parise à mouller espousée.

Le soir arrivé, les chrétiens se retirèrent, au grand chagrin de Clarinde. Blanchandine s'en vint avec Tristan,

Par jour est chevalier, par nuit la mariée.

Cependant Agrappart arrivait avec une armée de quatre cent mille hommes. Le soudan tient conseil. On délibère d'offrir le lendemain la bataille au nouvel assaillant. Toutes les dispositions sont prises en conséquence. L'enseigne est offerte à Tristan, qui refuse en sa qualité de chrétien; mais toutefois il accepte le commandement de la première échelle. La seconde est confiée au bâtard, la troisième à Richer, la quatrième à Antoine. Clarinde envoie chercher Blanchandine; elle ne veut pas qu'il s'expose. Tristan oblige sa femme à se rendre à cette invitation. Au matin, il tira de son cor des sons éclatants. Blanchandine, qui était auprès de Clarinde, en fut attendrie, car elle comprenait bien que c'était pour prendre congé d'elle. Le corps d'armée confié à Antoine se composait d'hommes nus et velus, ayant deux cornes sur le front. Ils n'avaient autres dieux que les diables d'enfer. «Puissiez vous tous périr!» dit Antoine en les voyant; et ce souhait se réalisa, car au soir il

n'en revint pas un. Richer avait à commander vingt mille géants, mais si couards qu'à la première attaque ils lâchèrent pied. Eux aussi périrent tous. Exploits de Tristan: il délivre Richer et Ganor entourés par l'ennemi et couverts de blessures. Agrappart et les siens eussent été vaincus sans une sortie que fit à propos le roi Galafre. Ce dernier cependant est repoussé par Antoine et perd la vie. Survient Tristan qui d'abord s'afflige de la mort du père de Blanchandine. Toutefois il se console:

«Mais puisque il est mort, ne le puis racheter. (fol. 207 v°)
«Or penssons, s'il vous plest, de sa gent à tuer,
«Car je veul Ermenye aujourd'uy conquester.
«Et s'y vourray esglises et moustiers estorer.»

Le soudan est tué dans la mêlée. Sa fille Clarinde en éprouva peu de regret, pensant qu'elle serait désormais maîtresse de ses volontés. Toutefois, pour sauver les apparences, elle fit un peu l'affligée.

Cependant Antoine, qui avait perdu tous les siens, et le bâtard Doon étaient sur le point de périr, lorsque Tristan, toujours invulnérable grâce à son cor, prit l'un d'eux en croupe, et tenant en main le cheval de l'autre, les délivra en passant à travers vingt mille Sarrasins. Comme il retournait à la mêlée, il aperçut Margafier qui s'enfuyait. Se considérant alors comme délié de ses engagements, puisque celui envers qui il s'était engagé abandonnait la partie, il ne songea plus qu'à la délivrance de son père et de sa grand'mère. Il rejoint le roi fugitif et le somme de lui remettre les clefs de la prison. Margafier s'y refuse: il veut que d'abord Tristan l'accompagne à Rochebrune, son serment l'y oblige. Tristan répond par un défi: le combat s'engage. Blessé, le roi sarrazin offre à son adversaire sa fille Florinde; mais Tristan frappe toujours, et d'un coup d'épée il lui enlève un bras, puis une jambe. Que Margafier lui remette les clés, et il le laissera en vie, ou si non il le tuera! Margafier se décide enfin. Tristan prend les clés, puis il attache le roi à son cheval, le traîne en un bois

voisin, lui lie la main au moignon de l'autre bras, lui tranche la langue et l'abandonne en cet état. Il ne manqua point à sa parole, car il le laissa en vie;

Là mourut le traistres à sa maléisson. (fol. 215 v⁰)

Puis il se mit en route pour Rochebrune qui était bien à quatre-vingt lieues.

---

Pendant ce temps on se désolait au camp de la disparition de Tristan, et le bâtard le cherchait vainement parmi les morts. Clarinde de son côté se réjouissait en songeant que rien ne l'empêcherait désormais d'épouser Blanchandine; aussi fut-elle prompte à rejeter les conseils du bâtard, qui l'engageait à faire donner l'assaut à la cité maintenant sans seigneur, puisque Galafre était mort. Elle ne tarda pas à faire connaître son projet, au grand effroi de Blanchandine. Celle-ci acceptera néanmoins, selon le conseil d'Aiglantine, mais elle refusera de vivre avec Clarinde jusqu'à son baptême. Ainsi on gagnera du temps: Ganor et ses enfants seront guéris de leurs blessures et tous ensemble prendront la fuite. — L'assaut est donné à la ville qui se rend. — Le mariage a lieu. — «Prenez bien grande d'être reconnue pour ce que vous «êtes», dit Aiglantine à Blanchandine, «car je la connais «pour si hardie qu'elle vous ferait brûler.» Blanchandine adresse à la Vierge une fervente prière. Elle se couche *adens*. — Clarinde est très contrariée. Elle promet de se faire baptiser dès le lendemain. — «Il faut un prêtre», reprend Blanchandine. — Clarinde se résigne. Au matin, des dames viennent la visiter. Elle leur apprend sa mésaventure. Blanchandine s'excuse sur une indisposition subite. Quatre reines étaient là, qui disent:

. . . . «Par Mahon! trop faulx mary cy a.
»Mal ait telz coquellés qui à poulles ne va!» (fol. 225)

Un Sarrazin qui était à la recherche de Blanchandine, la reconnut malgré son déguisement, et déclara son sexe à Clarinde. Pour s'assurer du fait, celle-ci fait préparer un bain à son époux, qui refuse d'y entrer:

«Oncques ne me banguay en jour de mon vivant, (fol. 227 v°)
«Encore n'ay talant que voise commançant.»

Cependant, menacée d'y être portée de force, elle se résignait, pensant être à son dernier jour et se réjouissant d'aller rejoindre Tristan, quand un cerf apparaît dans la salle, qui abat tous les Sarrazins qu'il rencontre en sa voie. A la faveur du trouble Blanchandine s'enfuit.

Seigneurs, or entendés, pour Dieu le droiturier; (fol. 228 v°)
S'orrés certaine ystoire sans mensonge conter:
C'est de sains et de saintes que Jhesus ot tant cher,
Sy que ceste chançon en fait plus à priser.
On la porroit moult bien ou (*l.* en un?) moustier prescher.

Clarinde expose à Doon et à Aiglantine ses doutes sur le sexe de Blanchandine. Ceux-ci essaient de lui persuader qu'elle se trompe; mais elle persiste; et si elle a épousé une femme, elle la quittera pour épouser Doon. Sur ces entrefaites un messager vient apporter à Aiglantine une lettre de Tristan, et elle apprend ainsi que son fils aura bientôt délivrée les prisonniers de Margafier. — Doon se met à la recherche de Blanchandine. Elle s'était enfuie, à la suite du cerf, et, marchant dans une forêt, elle priait Dieu pour Tristan et lui offrait ses souffrances. Tout-à-coup le cerf reparaît, et en même temps un ange descend du ciel, et s'adressant à la jeune femme, lui offre de la part de Dieu, de la charger en homme. «Dieu peut faire de moi ce qui lui «plaira», reprend Blanchandine;

Bien scet lequel des deux plus me pourfitera (fol. 233 v°)

L'ange insiste pour qu'elle se décide. Elle choisit d'être homme afin de venger Tristan qu'elle croit mort. L'ange lui ordonne alors de rentrer dans la cité d'Ermenie, où un évêque se trouvera à point pour baptiser Clarinde. Et eneffet , à son arrivée, Blanchandine, qui désormais est Blanchandin, apprend qu'un navire chargé de pélerins, entre lesquels un évêque, vient d'être capturé, Blanchandin n'hésite plus à se soumettre à l'épreuve du bain, qu'il soutient à la grande satisfaction de Clarinde. Aiglantine seule était affligée, pensant à son fils. La

nuit suivante, Blanchandin engendra celui qui devait être saint Gille de Provence.

---

Tristan étant arrivée à Rochebrune se présenta à Florine, et, montrant les clés de la prison, se fit délivrer les prisonniers. Pour l'honorer, Florine lui donna une escorte de dix Sarrazins, à la tête desquels était Lucion, un roi «d'Esclandie». Comme cette suite eût été gênante, Tristan frappa Lucion d'un coup d'épée qui lui enleva un bras, et, déclarant tout haut ce qu'il avait fait de Margafier, il mit les autres en déroute. Ceux-ci se hâtèrent de regàgner Rochebrune et contèrent à Florine ce qui leur était arrivé. Mais celle-ci, loin de s'irriter, se sent éprise d'amour pour Tristan et lui envoie une déclaration amoureuse:

. . . . «Je, Florine à la clere façon, (fol. 242)
«Dame de Rochebrune et de la region
«Mans salut à Tristan le fils au duc Guyon,
«Le seigneur de Nanteuil, fils Aye d'Avignon.
«S'il a occis mon pere, je n'en donne ung bouton;
«Trestout je lui pardonne sans nule trahison,
«Et vous prie et requier, gentils vassaulx de non,
«Que, pour vostre beauté et vostre grant renon
«Et pour vo hault lignage et vostre estracion,
«Vous fais de vo forfait et mercy et perdon.
«Et me venés veoir en ma maistre maison;
«Mon corps et mon royaume vous mes en abandon
«Et vous feray seigneur de mon riche royon
«Et de mon corps aussy, sans nulle trahison.
«A toutes ces enseignes, amy le vous mandon
«Que dedans mon palais vous fis d'un anel don.
«Or verray s'estes preux ne hardi champion
«Et se vous oseriés reffuser sy fait don.

Puis elle fit porter cette lettre à Tristan:

Seigneurs, depuis y vint, sy con lisant trouvon;
Sy espousa la dame, là engendra Beuvon
Qui fut frere le duc qu'on appella Raymon
Que (*l.* Cui) ly fel traïteur, que ja n'ayent perdon! (v°)
Ens ou non de Parise, pour la destruction,
Envoierent les pommes en la salle à bandon.
S'en mourut le vassal par la malle poison,
Dont Parise ot depuis telle destruction

Qu'à tort en fut chassée de la grant region
Ainsy que vous orrés es vers de la chançon [1]).

---

Pendant ce temps, Blanchandine avait attaqué et entièrement défait l'armée d'Agrappart, et Doon s'était mis à la recherche de Tristan, mais sans succès. Lucion, d'un autre côté, conservant contre Florine, un vif ressentiment à cause de la blessure dont elle était la cause indirecte, veut contraindre Florine à épouser son fils Malaquin. Refus de celle-ci. Alors il l'accuse d'avoir délivré par trahison les prisonniers. Malaquin présente son gage: si dans trois jours elle n'a pas trouvé un champion à lui opposer, justice en sera faite. Le troisième jour, comme la sentence que la dépouillait de ses biens et la condamnait à l'exil venait d'être prononcée, entre le bâtard de Nanteuil toujours en quête de Tristan. Il s'informe de l'objet du débat, et s'offre à combattre pour Florine. La proposition est acceptée non sans difficulté, car le délai était passé. Le combat s'engage, et Malaquin est tué. Puis Doon se fait reconnaître à Florine: il est fils de sa nièce Honorée, maintenant duchesse de Valvenise. Elle lui apprend à son tour comment Tristan a réussi à délivrer Gui et Aye; et combien elle désire le revoir. Sur le conseil de Doon elle fait annoncer un tournoi, se proposant elle et son royaume, en prix au vainqueur. Des sauf-conduits seront remis à tous ceux qui viendront tournoier.

---

Cependant Tristan et ceux qu'il avait délivrés arrivaient en Ermenie. Aiglantine les aperçut la première. «Ha! sire», dit elle à Ganor, «voici votre amie, dame «Aye d'Avignon!» Ils se précipitent dans les bras les uns des autres et se pâment. Arrive Blanchandin. Tristan le prend dans ses bras, lui disant:

---

[1]) Ces vers ont déjà été publiés dans la préface de *Parise la duchesse*, p. X.

. . . . . «Doulce amie, (fol. 253)
«Pour Dieu commant vous est, dame, je vous en prie?»

Blanchandin lui apprend sa métamorphose. Fureur de Tristan: il veut percer Clarinde de son épée. Pour le calmer Blanchandin et elle lui offrent leur royaume, qu'il refuse. Gui se retire avec Aiglantine, qui d'abord hésite à cause de sa trahison d'autrefois, mais cependant finit par lui pardonner; Ganor suit Aye;

Tristan jut à part lui, sy ne sot que viser. (fol. 254 v⁰)

Au matin, Blanchandin et sa femme partirent avec une escorte de dix mille hommes, laissant leur terre à Tristan. Tous les efforts furent impuissants à les retenir. Une tempête les porta en Grèce. L'idée vint à Blanchandin de s'emparer de ce pays et de le convertir. A cette fin il fit demander au pape un cardinal pour prêcher la loi de Dieu. Le cardinal qui lui fut envoyé s'appelait Gille, et en son honneur le fils dont Clarinde accoucha au moment de son arrivée, reçut le même nom.

En la cité de Gresse, si con j'oy conter, (fol. 255)
Fu nez cil royaulx enffes dont vous m'oés parler
Que Jhesus par sa grace fist tellement resner
C'on le peut en Prouvence bien saint Gilles clamer.
Ainsy le nous tesmoigne sainte escripture au cler;
Et qui encontre ce en vourroit argüer
Si voit à Nostre Dame à Tournay, c'est tout cler.

Seigneurs, c'est le certain, en escript le trouvon,
Que droit en Gresse le royaume de non
Fut nez le corps saint Gille qui tant ot de renon,
Mais depuis fist ly sains sa conversacion,
Saint ermites regnans, servans le roy Jhesum,
Ou païs de Prouvence, par delà Advignon.
Long temps y conversa, par bonne enténcion
Et puis fut retrouvés de son frere Raymon
En suyvant une biche qui couroit de randon.
La biche le mena tout droit en la maison
Du benéoist hermite qui saint Gilles a non.
La biche, pour avoir de la mort guerison, (v⁰)
Vint courant à saint Gille en requerant pardon.
Le preudons, quant le vit en telle advision,
Sa main mist par devant, mais le duc d'un boujon
Doucement le navra en la main, ce dit on,

Et depuis l'en mena par dedens sa maison
Et sceut par ses parolles et par vraye achoison
Que c'estoit le scien frere de droite 'stracion
Et fils à Blanchandine [1]) qui ceur à de lion
Qui .ix. mois le porta; depuis devint vrais hon.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Or commance matiere et ystoire de non; (fol. 256)
Au bon roy Blanchandin ferai repairison
Commant alla affin ne par quelle achoison;
Et puis sy vous diray de Tristan le baron.

Blanchandin avait conquis la Grèce; le cardinal avait baptisé grande foison de Sarrazins, lorsqu'un traître nommé Caudas, qui avait reçu le baptême, mais n'y croyait aucunement, s'unit à d'autres misérables et vint mettre le feu au château. Blanchandine, qui était en couches de Gilles, s'en aperçut la première: elle s'enfuit avec son fils qui n'avait que quinze jours, et, se trouvant au bord d'une rivière qui passait derrière son verger, elle se jette dans un bateau. Blanchandin, en proie à un songe terrible, se réveille, est poursuivi par les traîtres et reçoit un coup qui lui brise l'épaule. Un grec le recueille, lui donne des soins, et lui offre de le cacher, mais Blanchandin refuse et se met tristement à la recherche de sa femme et de son fils, portant son bras coupé. Du haut du ciel un ange lui promet qu'un jour il retrouvera son fils, et qu'alors il sera guéri.

Du bon roy Blanchandin le mien corps vous laira (fol. 260)
Qui .xxx. ans quist son fils avant qu'i le trouvast.
.xv. ans alla tout seul, ne vous mentiray ja,
Et avecques Tristan aussy .xv. ans alla,
Car par grant adventure ly ung l'autre trouva;
Or en lairay ung peu, et mon corps vous dira
De la franche royne commant elle arriva
Et commant ot sy fain, à pou que n'enraiga;
Oncques mès gentil dame tant de maulx n'endura.

---

Seigneurs, or faites paix, pour Dieu le droiturier
Ystoire vous diray qui moult fait à priser:
C'est du baron saint Gille qui Jhesus ot moult cher.

---

[1]) Ou *Blanchandin*, le ms. a *Blanch.* Mais réellement c'est bien de *Blanchandine* et de Tristan qu'était né Raymon; voy. à la page précédente.

Caudas, après avoir fait mettre à mort les hommes de Blanchandin et écorcher vif le cardinal, s'était fait couronner roi du pays. Pendant ce temps Clarinde continuait de voguer au hazard, priant Dieu et alaittant son enfant. Elle se sentit bientôt épuisée:

L'enffant baise cent fois, n'en peut estre saoullée, (fol. 261)
L'enffes au gré de Dieu en fist une risée.
Quant la dame le voit, à poy que n'est dervée;
Sa mamelle lui tret, l'enffes la bouche bée,
Mais tant l'avoit deux jours et sachée et tirée
Let n'en povoit yssir dont sa bouche arosée
Feust en nulle maniere. . . . . . . .

Le troisième jour, n'en pouvant plus, elle résolut de se jeter à la mer, espérant que Dieu aurait pitié de son fils et le conduirait à bon port. Dieu ne voulut pas la laisser périr,

Car ainsy qu'à deus piés au bort escalengoit, (fol. 262)
Senti en ses mamelles le let qui lui sourdoit.
A sy grande planté vous di qu'i lui venoit
Que par dessoubz ses draps en la nef lui couloit,
Et là fist ung tel ru du let qui lui versoit
Que le batel entour arousés en estoit.
La dame vit son let qui ainsy espandoit.
Ses mains joint vers le ciel et Jhesus en looit;
Et a dit doucement son fils alaicteroit
Ains qu'elle se noyast; adoncques y couroit;
Elle saisy l'enffant qui affamés estoit,
De sa destre mamelle doucement l'aletoit,
Elle print la senestre, à bouche la mectoit,
Par famine de fain le let de lui sachoit;
Et Dieu à tel foison la royne en donnoit
Que .III. jours en vesqui, car Jhesus le vouloit.

Au bout de six jours elle aborda en Lombardie, et se dirigea vers Paris, vivant d'aumônes comme une truande.

Pour l'amour de l'enffant qu'elle ot en sa baillie (v°)
Avoit trestous les jours sy très grande sachie
Que .XXX. aultres truandes ne le mengassent mye;
Mais la dame leaulx qui moult fut enseignie,
Quant elle en a assés elle n'y reva mye,
Car n'estoit pas venue de la truanderie.

Après être restée longtemps dans ce pays, elle se rendit en Allemagne et arriva à Couvelances (Coblentz). L'évêque

tenait cour de personnages qui allaient se rendre en Syrie. Les truands, qui se trouvaient là en grand nombre, s'en réjouissaient.

A son hostel avoit gent de truanderie, (fol. 263)
Estenelles, ribaux et sy faicte mesgnie.
Et disoient en hault, en menant bonne vie:
«Despendons tous nos biens en icelle nuytie
«Car nous arons demain de gras taillouers à hye.»
Bien les oit la royne qui n'est pas endormye;
Son enffant aletoit qui la char ot polie.
«Hé Dieu!» dist la royne, »mal sui aprivoisie
«D'estre avec tel gent dont j'ay la voix oye;
«Ly ung fet le malade, l'autre gentillerie,
«L'antre porte ung enffant qu'il emprunte à la fye. . .

Le lendemain, comme elle chauffait son enfant à la cheminée, un «quoquin» lui propose de l'épouser,

Cest enfant porteroye toute jour ajournée,
Sy diroie qu'encore ne seriés relevée; (v°)
J'aroye tant de pain, ains que feust la vesprée,
Que nous ne[l] despenderiens en quinzaine passée.

Un autre vient l'embrasser, mais elle lui répond par un si bon coup de poing qu'elle lui met les dents en sang. Elle se rend auprès de l'évêque qui la reconnaît pour lui avoir administré le baptême en Ermenie. Elle lui raconte ses malheurs. L'évêque la comble de soins. «Vous serez honorée», lui dit il,

«Com vous feussiés m'amye et l'enffes feust mes filz« (fol. 264 v°)

Et il lui donne sa terre. La dame se souvint du truand qu'elle avait blessé d'un coup de poing, et lui fit porter douze pots de vin et cinq paons rôtis. L'hôte et l'hôtesse éprouvèrent aussi les effets de sa bienfaisance.

Or en lairay ung poy, mais g'iray retournant (fol. 266)
A Guyon de Nanteul et au noble Tristan
Et au bastart aussy, le noble conquerant
Et au bon roy Ganor qui tant ot fier semblant.

Tous ces barons étaient en Ermenie excepté Doon, qui était resté à Rochebrune auprès de sa tante Florine [1]).

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 374.

Lorsqu'elle eût tout préparé pour le tournoi, il partit pour Ermenie et offrit à Tristan la main de sa tante. Celui-ci s'en défend: il veut la gagner selon les conditions du tournoi. En attendant, il se fait couronner roi d'Ermenie, terre que Blanchandin lui avait donnée. Ganor prend congé de Tristan et annonce l'intention d'aller reconquérir Aufalerne. Gui lui remontre qu'il n'a point assez de monde pour tenter cette entreprise; il l'engage à se rendre avec lui à Nanteuil, et quant ce fief lui aura été rendu par Charlemagne, il l'aidera à reprendre Aufalerne. Puis ils partent, laissant Tristan seul avec Doon. Douleur d'Aiglantine. Elle pressentait qu'elle ne reverrait plus son fils. Gui de Nanteuil aussi se sentit si affligé qu'il eut la pensée de retourner auprès de son fils;

Mais, sachiés, ce n'yert mye sa droite destinée (fol. 270 v°)
Car il devoit mourir à Nanteul la fermée.
Là le meurdry Persant par malle destinée;
Puis l'occist Grevesson qui[l] conquist à l'espée,
Qui estoit à Tremongne entre la gent dervée.
Là avoit Guintelin à mouller espousée
Clarinde [1]), qu'à Tristan fut amie prouvée.
Ençainte fut de lui quant elle fut happée,
De la gent sarrasine à Tresmongne menée;
Là la print Guintelin comme sa mariée
Et au chef de son terme fut d'un fil delivrée;
Dont le roy s'esmaya en ceur et en pensée,
Et lui dist maintes fois: «Doulce dame loée,
«Trop me suy merveillans, c'est verité prouvée,
«Qu'en sept mois ay ung fils; c'est chose desguisée.»
Et celle lui a dit, comme bien advisée:
«Sire roy Guintelin, n'ayés chere effraée,
«Car ce est la coustume en la nostre contrée.
«Dame n'est que .VII. mois de son fruit emblavée.»
Dont cuidoit Guintelin que la dame senée
Lui deïst verité; s'apaisa sa pensée.
L'enffant tenoit con fil de sa propre engendrée,
Mais c'estoit fil Tristan d'Ermenie la lée;
Puis l'occist Greveçons par malle destinée,
Ainsy que vous orrés en la chançon rimée.

---

1) Lisez *Clarisse* cf. fol. 157. Cette faute est assez fréquente dans ce manuscrit.

Dès la première entrevue Florine et Tristan s'éprirent l'un de l'autre du plus vif amour. Un traître qui s'en aperçut alla prévenir le soudan Baudillon qui était venu au tournoi pour l'amour de la dame. Le jour même, à la table de Florine, Doon et Tristan sont assaillis par soixante Sarrazins. Mais ils n'avaient pas quitté leurs armes: ils se défendent vaillamment, Florine vient à leur aide à la tête de vingt jeunes filles armées d'épieux, de miséricordes ou de bâtons. Elle tue de sa main Baudillon, et enfin les deux chrétiens sont délivrés. Florine alors ordonne à tous ceux qui sont venus pour «tournoyer» de vider la ville. Ils réclament en vain le tournoi annoncé.

«Seigneurs», dist la roïne, «vous estes my servant, (fol. 274 v°)
«Sy devés obeïr à fere mon commant.
«Je vous pry et requier en l'onneur Tervagant
«C'on ne voit du tournoy jamès nul jour parlant.
«Le tournoy est passé, céans a esté grant;
«Sachés j'ay detenu trestout le mieulx faisant.»

Les amirans Sarrazins, qui avaient espéré gagner le prix du tournoi, se retirèrent irrités. Tristan fit baptiser Florine et l'épousa.

Là engendra Tristan en la dame adrecie (fol. 275 v°)
Ung fils preu et vaillant, sy con l'istoire crie.
Beuvon fut appellés sy con l'istoire crie (*sic*).
.xxxii. ans vesqui, mais par losengerie
Fut l'enffes enherbés dont je vous signiffie
Par les felons traïstres que le corps Dieu maudie!
Qu'envers Raymon son frere firent tant par envie
Que Parise en chassa la duchesse enseignie,
Seur Doon le bastart de Nanteul [1]) l'enforcie;
Car sa sereur donna par grande seignorie
A Raymon son nepveu, qui la chere ot hardie,
Le fils au roi Tristan le seigneur d'Ermenie. [2])
Les traistres envoierent par leur losengerie

---

[1]) Dans le poëme qui lui est consacré, Parise est présentée comme la fille de Garnier de Nanteuil (v. 11); elle serait par conséquent non la sœur, mais la tante de Doon le bâtard.

[2]) fils de Tristan et de Blanchandine; voir le premier article, p. 30.

Pommes envenimées en la chambre Parise.
Beuvon sy n'en menga c'une seulle moitie(e):
Tantost qu'il en menga chéy tantost sans vie;
De quoy la dame en fut à grant tort enchassie [1])
Ainsy que vous orrés ains l'istoire finie. [2])
Mais ainçois vous sera recordée et noncie
Mante belle matiere, s'elle peut estre oye;
Car de saint Gille orrés et la fin et la vie
Et commant le scien pere qui la brace ot tranchie
Retrouva son enffant en la forest antie,
Ermite, Dieu servant le fils sainte Marie.
Tant l'ama Dieu que la manne lui fut envoye [3])
Dont le preudons vesqui de son temps grant partie,
Et sauva Charlemaigne de France la garnye.
Se saint Gilles ne feust, son arme feust perie.

Le lendemain Tristan fit occuper Rochebrune par les troupes qu'il avait amenées avec lui, et tous ceux qui refusèrent le baptême furent passés par les armes. Pendant la nuit suivante, il rêva de Blanchandin. Il résolut de l'aller retrouver. Il partit donc à la tête de cinq cents Erminois, laissant son épouse désolée et son fils Raimon sous la garde de Doon. Arrivé en Grèce, il apprit l'infortune de celui qu'il cherchait. Résolu à le venger, il attire Caudas vers ses vaisseaux, sous prétexte de lui payer le droit de péage, et l'ayant défié, il le tue et met en fuite son escorte. Puis, ayant rejoint ses gens, il les renvoie à Rochebrune et, monté sur Tôt-courant, son cheval *faé*, il se met à la recherche de Blanchandin. Il le chercha pendant vingt ans.

---

Seigneurs, or entendés, pour Dieu de paradis;: (fol. 280)
De Guyon de Nanteul diray à mon advis
Commant ne par quel tour le bon duc fut murdris.

Gui de Nanteuil s'étant embarqué avec sa femme, sa mère, Ganor et les enfants de ces deux derniers [4]), ne

---

[1]) Ms. *enchassée*.
[2]) Ces faits, si positivement annoncés, ne sont nullement racontés dans notre roman; mais ils sont le sujet de *Parise la duchesse*.
[3]) Ms. *envoyée*. De plus ce vers est faux.
[4]) Voy. ci-dessus p. 379.

tarda pas à aborder à Brindes. De là ils se rendirent par terre en Provence et s'arrêtèrent en Avignon. Gui de Nanteuil, accompagné d'Aiglantine, se dirigea vers Paris. Il se présenta à Naimes et à Ogier [1]) et leur raconta ses aventures. Ils furent tout émerveillés. Charlemagne ne le fut pas moins et rendit à Gui son fief, reconnaissant l'avoir saisi à tort. «Vous parlez bien», dit Gui, «mais veuillez aussi commander à Persant et à «Macaire de déguerpir, car, si je les trouve à Nanteuil, «je les ferai pendre.» Le roi y consentit et écrivit en ce sens aux deux traîtres. Ceux-ci résolurent alors de se défaire de Gui, et en effet, ils l'assassinèrent comme il traversait une forêt pour se rendre à Nanteuil. Puis, afin de céler ce meurtre, ils empoisonnèrent Aiglantine qui l'accompagnait [2]). Un espion courut à Avignon pour avertir Antoine et Richer; mais ils étaient avec leur père au siége d'Aufalerne qu'avait occupé Clariant de Nubie, cousin de Galafre. Lorsqu' Aye apprit la fatale nouvelle elle en mourut de douleur. Ganor et ses fils, informés de ces malheurs, jurèrent d'aller à Nanteuil et de mettre à mort Persant et sa lignie; mais Clariant les tua tous trois dans une sortie.

Ainsy fut Clarians tout sires du païs, (fol. 284)
Et sy tint Aufalerne et trestout le pourpris.
Mais il en fut en fin à crueuse mort mis
Par le bon Greveçon qui tant fut de hault pris:
Ce fut ung chevalier courageux et hardis;
Sy fist telle proesse en la salle à Paris
Par devant Charlemaine, le roy de saint Denis:
A la table seant, devant tous ses marchis,
Vint occire Persant qui fut ses ennemis
A une Penteconste, ung jour de moult hault pris
Ainssy que vous orrés, mès que je soye oys. [3])
Mais ainçois vous diray, s'il plest à Jhesu Crist,
Commant tua son père dont il fut moult marris,

---

[1]) Il est à noter que ces deux personnages sont les seuls pairs de Charlemagne qui figurent dans *Gui de Nanteuil*.

[2]) J'ai publié ce passage dans la préface de *Gui de Nanteuil*, p. xx—xxij.

[3]) Ce fait n'est point raconté dans le poëme.

Et commant fut depuis es saîns fons beneïs.
De Tristan vous diray qui tant fut seignoris,
Qui queroit Blanchandin par estrange païs.
Deçà mer et delà alla tout le marchis
Qu'en .xv. ans n'arresta, se nous dit ly escrips.

---

Pendant que Blanchandin les allait quérant, Gille et sa mère vivaient à *Couvelance* auprès du bon évêque. Enfant de dix ans, il s'enfermait tout le jour pour dire ses oraisons, et distribuait ses vêtements aux pauvres. Dieu! que sa mère était heureuse en lui voyant de si bonnes dispositions. Il avait quinze ans lorsque, se sentant mourir, elle lui apprit toute son histoire, et comment il avait un frère nommé Raimon né de Blanchandin avant sa transformation en homme. On l'enterra dans une abbaye de Couvelance.

L'évêque avait une nièce, nommée Marie, qui devint éperduement amoureuse de Gille. Elle lui fit connaître ses sentiments. Le jeune homme la reprit doucement, mais la jeune fille était peu disposée à goûter ses conseils:

«Gilles«, dist la pucelle, «lessés vo sermonner
«Point ne veul maintenant oyr de Dieu pleder. (fol. 286)
»On ne doit pas tant dire que on s'en puist taner. [1])
«Avecques le bien fere que chascun doit loer
«Couvient il à la fois pour le temps oublier,
»Mener aucune vie pour soy à conforter.
«Je ne sçay meillour vie que par amours amer;
«Sachés se je trouvoie ung sy fait bacheller
«Qui daignast mon amour querre ne demander
«Je croy qu'au premier mot qu'il en voroit parler
«Lui donrroye mercy, s'on s'y pouoit fier.»

En entendant ce langage, Gilles changea de couleur; il leva la main, et faisant sur la jeune fille le signe de la croix, il lui dit:

«Par foy, vous avés bien mestier de confesser;
«N'en vourroie autant dire pour les membres couper.»

---

[1]) Locution vulgaire que l'on n'aurait pas crue si ancienne.

Et il s'enfuit de la chambre. Dans son désespoir, la jeune fille se donne au diable, qui ne manque pas d'apparaîte sous la forme d'un homme.

Seigneurs, ly ennemis à la dame abita,
Et vous di pour certain ung diable [1]) engendra
Qui ou corps de la dame parfaictement parla.
Ainsy que vous orrés qui taire se vorra. (v⁰)

L'état de Marie ne tarda pas à devenir visible; l'évêque, informé, pressa de questions sa nièce qui désigna le jeune Gille comme son séducteur. Etonnement de l'évêque.

A ses prelas a dit: «Grant merveille cy a. (fol. 287)
»Encore dit on voir, on l'a dit de pieça:
«Que pis vaut la coye eaue que celle qui courra.

Sur l'avis des prélats assemblés, on saisit le jeune homme qui prend d'abord les sergents chargés de l'arrêter pour des diables, et fait sur eux le signe de la croix. Mis en présence de l'évêque, il essaie en vain de se défendre et est condamné au feu. Il accepte son sort avec résignation. Après avoir dit ses dernières prières, au moment de monter sur le bûcher, l'idée lui vient de demander à être mis en présence de la jeune fille, ce qui lui est accordé. «Le diable vous tente», dit-il à la nièce de l'évêque, «au jugement dernier il vous sera demandé «compte de ma mort. — Oncle, brûlez-le, car il m'a vio«lée.» Mais aussitôt une voix d'enfant se fit entendre, sortant du corps de la dame:

«Sire evesque», dist il, «ja ne vous avenra (fol. 289 v⁰)
»Que vous ardés Gillon; vraiment coupe n'y a
«Car oncques en sa vie vos niepce n'adeza;
«Ne ne fus engendrés de lui, ne doubtés ja:
»Fils suy de l'ennemi et cil engendré m'a.»

En entendant ces paroles les assistants s'éloignèrent de la jeune fille, et l'évêque ordonna de la jeter au feu, mais elle s'y précipita d'elle-même; le diable quitta sou corps, et à ce mộment le ciel s'obscurcit et le comble du palais s'écroula.

---

[1]) Ms. *diables.*

L'évêque résolut de se faire hermite, et offrit son bénéfice à Gille, qui le refusa, voulant lui aussi être hermite. Ils partirent ensemble. A Meaux l'évêque mourut.

> Là est saintiffiés dedens une abahye, (fol. 290 v⁰)
> St. Cornille [1]) a à non en icelle partie.

Gille continua tout dolent sa route vers la Provence. C'était la terre de ses pères, mais elle était demeurée sans hoir, et Charlemagne l'avait prise en baillie. Il y avait à sept lieues d'Avignon une épaisse forêt; ce fut là que le saint s'arrêta. Il vivait d'herbes, mais une biche venait chaque jour, par la volonté de Dieu, les arroser de son lait.

---

Blanchandin, portant toujours son bras coupé, arriva à Couvelance et apprit le miracle dont Gille avait été l'objet. Il reconnut bien aux détails qui lui furent donnés que c'était son fils. En même temps il apprit la mort de Clarinde sa femme. Désolé, et ne sachant où porter ses pas, il résolut de passer en Angleterre dans l'espérance d'y trouver son fils.

> Helas! le roy l'eslonge, mais ne scet où aller; (fol. 292 v⁰)
> Encore lui couvient bien .xv. ans cheminer
> Ains qu'i trouve celui qui le porra saner.

Etant à Liége, il apprend qu'un tournoi va avoir lieu à Namur à l'occasion du mariage du seigneur. Il s'y rend.

---

Revenons à Tristan qui, pour acquitter son serment, était toujours en quête de Blanchandin. N'ayant plus d'argent il résolut d'en aller chercher à Nanteuil. Chemin faisant il passa par Couvelance et apprit que celui qu'il cherchait avait quitté cette ville depuis trois jours, mais on ne put lui donner aucune direction pour le rejoindre. S'étant remis en route, désesperé de ne savoir quelle voie suivre, il rencontra un chevalier qui lui offrit

---

1) Saint-Corneille était à Compiègne et non à Meaux.

de le faire entrer au service d'un comte, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers qu'il manquait d'argent. Présenté au comte, Tristan lui plut tellement que celui-ci lui offrit cent livres par an et une robe fourrée. Tristan refuse l'argent, mais il acceptera l'engagement si le comte lui accorde un don. Ce don c'est d'être admis à joûter au tournoi,

«A loy de chevalier; ce sachés sans doubter, (fol. 294)
«Que je suis chevalier, sy m'en puis bien merler,
«Avec les chevaliers esperons d'or porter . . .»

D'abord, Tristan joûta avec le comte de Namur; du premier coup il le porta à terre avec une telle violence qu'il faillit le tuer.

«Dieu!« dient ly baron, «qui est ce vassal là? (fol. 295 v°)
«Vecy le plus bel cop que huy on y donna.
— Par foy!» se dist li aultres, «le pris emportera» . . .
Et ly quens de Namur encore gisoit là;
Ne se peut relever, chascun dit qu'i mourra.

On fait part de son état à celle qu'il avait épousé le matin:

«Par foy!» dist la comtesse, «cil qui à lui jousta
«Est tout le plus vaillans qui soit aulez [1]) deçà.»
Et puis dist coiement; «Bel chevalier y a,
«Bien taillés pour deduire une dame, s'yl l'a.
»Moult sera aeureuse qui tel seigneur ara.»

Tristan désarçonne successivement les deux frères du comte. On lui accorde le prix, qui consistait en une couronne d'or ornée de pierreries. Pour lui faire plus d'honneur, le comte de Namur, tout blessé qu'il était, monta à cheval et vint mettre son palais à sa disposition; mais le comte à qui Tristan s'était engagé, insista pour le garder chez lui. Comme ils passaient par les rues, Blanchandin reconnut Tristan «aussi bien qu'un denier», et courut lui baiser le pied. Les deux amis qui s'étaient tant cherchés se trouvant ainsi réunis, résolurent

---

[1]) «De ce côté» voy. Gachet au mot *lés*; de même à la page suivante, et toujours en un mot:

Et le roy Blanchandin qu'estoit aulez de là.

de partir ensemble pour aller à la recherche de Gille. Tristan obtint du comte son congé, et lui offrit la couronne d'or qu'il avait gagnée au tournoi. Le comte refusa de la recevoir et l'obligea même d'accepter un cheval et cent marcs d'or fin.

---

Ung petit vous yray de ces deux rois lessant, (fol. 299)
De la mouller Tristant vous yray recordant
Et du gentil bastart houneste et souffisant,
De Raymon et de Beufve qui ja estoient grant.

Il arriva que Florine, l'épouse de Tristan, mourut; Doon le bâtard, résolut alors d'aller trouver sa mère, à Valvenise, espérant avoir des nouvelles de Tristan. Il emmena avec lui Raimon et Beuves. Sa mère, Honorée, lui fit bon accueil; elle l'engagea à se défier des parents du comte de Pouille qu'il avait tué autrefois [1]). «S'il vous plaît», lui dit-elle, «vous pouvez encore épouser sa «veuve, Melior. — Dame, ne m'en parlez pas, elle a «trahi son seigneur, elle est cause de sa mort.» Garnier (l'époux d'Honorée), fit écrire cette parole et l'envoya à la comtesse: Doon en perdit la vie, comme vous l'entendrez [2]). Au bout d'un an, Doon partit pour Avignon, où il espérait voir Richer et Antoine; il ne savait pas qu'ils étaient morts. Au moment de prendre congé, Parise la fille d'Honorée, qui s'était éprise d'amour pour Raimon, lui donna son anneau.

Puis l'ot le duc Raymons à per et à mouller, (fol. 300 v°)
Mais mieulx venist Parise prins eüst ung berger;
Car puis lui fist souffrir à tort grant encombrier
Ainsy que vous orrés cy après retraitier. [3])

Chemin faisant ils apprirent la mort d'Antoine, de Richer et de Gui. — «Cette terre est à vous», dit alors

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 30.
[2]) Mais cela n'est pas raconté dans le poëme.
[3]) L'événement annoncé par ces vers n'est nulle part raconté dans *Tristan;* il s'agit de l'expulsion de Parise soupçonnée par son mari; voir *Parise la duchesse.*

le bâtard à ses neveux, »mais le roi de France la dé«tient, il s'agit de la recouvrer.» Raimon déclare qu'il ne repassera plus la mer; il donne Rochebrune et Ermenie à Beuves et ne veut d'autre terre que la Provence. Tout en devisant ainsi ils arrivaient à Avignon que gouvernait un traître nommé Antheaulmes. Etant entré dans la halle aux bourgeois, le bâtard parla ainsi:

. . . . . Or m'entendés, baron: (fol. 302)
«Vecy ung damoisel qui est de grant renon,
«Qui est le prouchain hoir de ceste region,
«Car il est fils du fils au riche duc Guyon,
»Le seigneur de Nanteul cui [1]) Dieu face pardon!
»Roy fut oultre la mer, que de fy le scet on,
«Et est roy d'Ermenie, de Rochebrune en son;
«Mors est Tristan ses peres qui ceur ot de lion.
«Or a oy parler de la destruction
«Le riche roy Ganor et sy enffant en son,
«Qui sont mors en bataille à tort et sans raison,
«Du païs d'Auffalerne et la cité de non;
«Or vous prie cil enffes c'on appelle Raymon
«Que lui veullés aider à occire le glouton
«Qui ses oncles a mis à grant destruction;
«Et si le retenés sans nulle mesprison
«A seigneur souverain, avoir en doit le don;
«Car il en est droit sires, bien prouver le peut on:
«Il est fils de mon frere, qui Tristan ot à non.
«Fils suys Guy de Nanteul, mais bastart m'appell'on,
«Sy que à l'eritaige ne demande ung bouton,
«Mais d'aider mes nepveux ay bonne entencion.»

Le châtelain Antheaulmes est averti: il fait saisir les trois chevaliers; malgré leur défense Doon et Beuves sont pris et jetés en prison, Raimon s'échappe et s'enfuit dans une forêt où il trouve un ermitage. C'est là que depuis sept ans vivait saint Gilles. Il avait acquis une telle réputation de sainteté que de vingt lieues à la ronde on venait se confesser à lui. Raimon, qui ne savait qu'il s'adressait à son frère, lui demanda sa route. Gilles lui conseilla d'attendre dans sa cellule jusqu'au lendemain matin. Raimon accepta, et, de peur que son cheval lui fût enlevé

---

[1]) Ms. *qui*.

par des voleurs; il voulut le faire entrer aussi dans la cellule:

Le cheval estoit hault, ly huis n'estoit pas grant,
A l'entrer à l'ostel va la maison croulant, (fol. 305)
Le comble par dessus se va sy eslongant
Le combles est versés, Gilles s'en va fuyant;
En sa chappelle entra à Jhesu Crist priant
Qu'i garde le vassal, qu'i ne se voit bleçant.
Mais d'encoste Raymon va ung bans reversant,
Sur le col du destrier va la buche cheant,
Et se n'ot Raymon garde; adonc se va seignant;
En la chappelle entra, son frere va suyvant,
Et la maison tresbuche, rien n'y va demourant.
«Maison», se dit Raymon, «au diable te commant,
«Et le maistre ensement qui t'alla charpentant,
«Car ce n'est pas ouvrage de Turc ne de Persant.
»J'ay perdu mon cheval dont j'ay le ceur dolant.
— A Dieu!» ce dist l'ermite, «alés de Dieu parlant;
«De la voye au diable vous allés destournant.
«Ceulx qui sont en leurs las sont appellés meschant.

«Chevaliers», dist Saint Gilles, »or ne vous ayrés:
«Prenés en gré de Dieu toutes ses voulentés.
«Car soyés bien certains, et il est verités,
«De tout ce que Dieu fait il doit estre loés.
»Mieulx vault que vo cheval soit occis et finés
«Que dessus vostre chief feust le merriens versés.
— Sire» s'a dit Raymon, «ja Dieu n'en ait huy grés! [1])
«Couvent il dont par force, esse plet pourparlés
«Que moy ou mon cheval soit au jour d'uy tués?
— Amis», dit le preudons, «et c'or vous assasés;
«Se venu ne vous feust ycy c'est grieftés
«Encor[e] puyssiés estre pis assenés.
«Dieu le fait pour vo bien, frere penés [l']en gré.»

Raimon goûte peu ces consolations: son cheval lui manque juste au moment où il en a le plus besoin, il faut absolument que l'ermite le lui remplace. — «Mais «d'abord faites recharpenter ma maison, puis je vous «donnerai un bon cheval.» Satisfait de cette assurance Raimon s'endort pendant que le saint dit ses matines. Il était grand jour quand Raimon se réveilla, et à sa grande surprise il vit que la cellule était rebâtie, et

[1]) Ms. *grefz.*

mieux que devant. Il comprit alors que son hôte était un saint homme et aimé de Dieu; il se jeta à ses pieds, lui demandant pardon. Saint Gille l'exhorta à prendre en gré les épreuves envoyées par Dieu. Raimon attendri lui conta toute son histoire, lui demandant conseil. A ce récit l'ermite vit bien que c'était son frère, «mais» pensa-t-il, «si je me fais reconnaître, il ne voudra jamais con-«sentir à me laisser ici.» Enfin, n'y tenant plus, il se jeta dans ses bras de son frère, et disant qui il était;

> Li ung acole l'autre, tendrement lermoya, (fol. 307)
> Ains ne fut tel pitié ne jamès ne sera.

Vers midi, le saint alla cueillir les herbes dont il faisait depuis sept ans sa nourriture, et les mit en un tas; alors vint une biche, envoyée par Dieu, qui les arrosa de son lait [1]). Gilles en offrit à son frère. Celui-ci se mit à pleurer. «Frère», dit-il, »est-ce là ce que vous «mangez? — Oui, c'est une bonne nourriture, et qui me «fera jouir de la gloire céleste. — Par mon chef, je ne «sais ce qui m'arrivera ni si jamais mon âme ira en Pa-«radis, mais je ne mangerai pas de ces herbes. Où vend-«on à manger? Y a-t-il par ici ville ou maison? — A «deux lieues d'ici le plus près. — Au moins allumez du «feu, et j'aurai bientôt à manger.» Le saint homme fit le feu, et Raimon allant à son cheval lui trancha la cuisse et la dépouilla.

> Car ce est la coustume ou païs par delà (fol. 307 v⁰)
> Que de cheval mengüent, de ce ne doubtés ja.
> Mieulx l'aiment que d'un beuf, ja sy bon ne sera.

Quant la viande fut rôtie, Raimon la mangea pendant que Gille dînait de ses herbes. Raimon en pleurait. Le soir, le saint ermite s'étendit sur un lit de feuilles et mit une pierre nue sous sa tête. Cela agréa peu à Raimon; il demanda où il se coucherait, et où étaient les draps. — «Frère», dit le saint, «ne parlez point de «cela. Craignez le Seigneur qui descendit sur terre: il

---

[1]) Il est question de cette biche dans la légende latine, *Boll.* Sept. I, 301.

«était tout puissant, il avait créé le monde, et cependant il voulut naître pauvrement, et n'eut, pour se réchauffer, que l'haleine d'un bœuf. Les feuilles signifient la croix où il fut placé, la pierre sa couronne «d'épines. Je crois bien gagner par là le royaume des «cieux.» Raimon pleura tendrement; mais il essaya en vain de dormir. Au matin il proposa à son frère de l'emmener, lui offrant la moitié de son héritage. Celui-cy ne se laisse point persuader, mais il engage Raimon à faire ses efforts pour délivrer Doon et Beuves. C'est bien aussi ce que Raimon compte faire: il ira demander secours à Honorée, la mère du bâtard, et reviendra saccager Avignon. Sur ces entrefaites paraissent des chevaliers de France, parmi eux Richard de Normandie et Savari de Toulouse, qui viennent chercher l'ermite à qui Charlemagne désire se confesser. Gille y consent après quelque hésitation, il part, conseillant à Raimon de demeurer caché. Mais celui-ci n'est pas de cet avis:

«Frere, g'iray o vous, car g'y puis pourfiter; (fol. 309)
«A Charlon vous faura en penance donner
«Que du mien heritage il me lest possesser,
«Car à tort le retient: c'est legier à prouver.
«Vraye absolucion ne lui povés donner
«S'il ne rent à aultruy ce qu'i veult desrober.
«Il tient Prouvence à tort, sy lui povés moustrer. (v°)
«Et ly sains homs respont: «Bien luy saray moustrer,
«Et s'il veult raison croire il fera à amer.»

Ils se mettent en marche, saint Gilles à pied, Raimon sur le cheval qu'on offrait à son frère. Arrivé en Avignon, les bourgeois reconnaissent Raimon et avertissent Antheaulme qui veut le faire saisir. Grâce aux prières du saint et aux menaces de Richard de Normandie, ils arrivent sans encombre au palais, où se trouvaient Charlemagne, Naimes, Ogier, l'écossais Guillemer et les douze pairs. Le lendemain, l'empereur se confessa, Gille l'exhortait à la pénitenee:

«Recongnois çy ta vie, gentil fils à baron; (fol. 310)
«Rois es de doulce France et ainsy t'appell'on
«Emperiere de Rome et d'Allemaigne en son;

«Mais tu n'es au jour d'uy, c'ans homs, bien le scet on.
«T'ame n'ara hauteur neant plus qu'un garçon
«Se tu ne le dessers par ferme entencion;
«Car ja par ta noblece n'aras de Dieu pardon
«Se de peché n'as sain le corps comme poisson.
«Ja as fait maint peché par le tien cuer felon:
«Et guerroié tes princes à tort et sans raison;
«Tu fezis moult de maulx Regnault le fils Aymon
«Si guerrias à tort Girard de Roussillon [1]) (v°)
«Or amende ta vie, car il en est saison.»

L'empereur répondait qu'il avait dit tous ses péchés. Hélas! il laissait le plus gros et disait les petits! Saint Gille se revêtit des «armes Dieu» [2]) et dit la messe. Au moment de la secrète, il adressa à Dieu une fervente oraison pour Charlemagne, priant que ses péchés, ceux même dont il n'aurait pas fait pénitence, lui fussent remis. A ce moment un ange descendit du ciel, et tendit au saint un bref. L'ermite le prit et y lut que Charles avait commis un péché, dont il n'avait jamais eu volonté de se confesser. Il se retourna et de sa main signa l'empereur. Celui-ci s'approcha, lut le bref et pleura amèrement. Il confessa le péché et reçut l'absolution. Le péché était horrible, on ne le connut pas, mais certains supposent que ce fut le péché qu'il commit lorsqu'il engendra Rolant en sa sœur germaine [3]). A la prière de saint Gille, Charlemagne, avant de s'éloigner, donna à Raimon l'investiture par le bâton d'Avignon et de Nanteuil. Le jeune duc délivra son frère et son oncle, et saint Gilles retourna dans son ermitage.

Au bout de quelque temps, Raimon résolut, à la suggestion du bâtard, d'aller reconquérir Aufalerne qui avait appartenu à Ganor. Il fit de son oncle son maré-

[1]) Ces deux adversaires de Charlemagne sont ordinairement mentionnés ensemble dans les poëmes de la geste de Doon de Mayence, et surtout dans *Gui de Nanteuil*, voy. dans ce poëme vv. 676-7 et 1666-7.

[2]) Les ornements sacerdotaux.

[3]) Ce passage est cité dans une note de *Huon de Bordeaux*, p. LXXIIJ. M. G. Paris a rassemblé et discuté les différentes formes de ce récit dans son *Histoire poétique de Charlemagne* p. 378-82.

chal et de son frère Beuves son gonfalonier. Saint Gilles quitta sa forêt pour se joindre à eux, désireux de trouver une occasion de combattre les payens. Comme ils étaient en route pour Aufalerne, ils apprirent que Rochebrune était tombée aux mains du Sarrazin Guintelin de Tremoigne qui en avait fait don à Garcion, le tenant pour son fils [1]). Dès le premier engagement, saint Gilles, s'étant imprudemment avancé à la poursuite des Sarrazins, fut fait prisonnier. Le siége dura quatre ans. Pendant cet intervalle Clarisse, la femme de Guintelin, trouva le moyen de s'entretenir avec saint Gilles, et fut par lui absoute du péché qu'elle avait commise en s'unissant à son cousin germain Tristan. La ville étant affamée, Guintelin, Clarisse et Garcion s'échappèrent sur un navire, et les habitants ouvrirent leurs portes aux chrétiens.

Les fugitifs arrivèrent à Aufalerne où se trouvait Clariant avec son épouse Margalie, la plus belle femme de toute paiennie.

Mais puis fut es sains fons levée el baptisie (fol. 317)
Et fut femme Beuvon à la chere hardie [2]),
Le frere au duc Raymon qui tant ot seignorie
Qui à Parise avoit son amour octroye [3])
Qui par faulx traïsteurs fut à tort déchassie [4]).

Ils sont bientôt attaqués par les chrétiens. Exploits de saint Gille qui, par pénitence, portait une hache d'un poids énorme. Les Sarrazins sont refoulés dans la ville.

En poursuivant les paiens Beuves fut rencontré par son frère Garcion, et par lui fait prisonnier. Amené à Aufalerne, il fut, sur la prière de Margalie, qui d'abord s'était éprise de lui, épargné, et réservé en vue d'un échange. — Le siége dura trois ans; Raimon avait fait construire autour de la ville soixante tours dans lesquelles logeait son armée. — Une nuit Margalie vient à

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 358.

[2]) A ma connaissance il n'est question nulle part ailleurs de ce mariage de Beuves et de Margalie.

[3]) Ms. *octroyee.*

[4]) Cf. ci-dessus, p. 387, note 3.

Beuves et lui offre de le délivrer s'il consent à l'épouser. «Dame», répond Beuves «c'est tout ce que je désire.»

> Ne sçay que vous yroie la chançon eslongant: (fol. 322 v°)
> De la royne fist Beufves tout son commant [1].

«Dame, d'où venez-vous?» lui demanda son mari à son retour. — «Beau sire, je craignais d'avoir oublié hier «soir de renfermer ce franc, mais, grâce à Mahom, il «ne nous échappera pas. — Tervagant en soit loué! «demain je le ferai pendre avant le lever du soleil.» La dame en eut le cœur dolent.

Cette nuit même Garcion fit une sortie dans laquelle il enleva Raimon et le bâtard Doon. Clariant voulait les faire mettre à mort, mais sur le conseil de Garcion, il consentit à les épargner. Les deux prisonniers retrouvèrent Beuves, qui les rassura en leur faisant part des espérances que Margalie lui avait fait concevoir. Raimon pleurait en songeant à Parise à qui il avait donné son amour.

> Or aprouche le temps et la droite journée (fol. 324 v°)
> Que Tristan avera l'ame du corps sevrée
> Par le gentil bastart dont il fist engendrée
> En Clarise la belle qui bien fut doctrinée [2];
> Huymès vous en sera la verité contée.
> Des barons vous lairay de la tour gueritée
> Et de saint Gille orrés la verité prouvée
> Com [3] guery Blanchandin qui la brace ot coupée.

Trente ans Blanchandin chercha son fils. Il en passa dix outre mer avec Tristan, soudoier du roi qui tenait Jérusalem. Il s'était fait faire un bras de fer auquel était fixé son bouclier, et de l'autre bras il tenait l'épée. Au bout de ce temps ils résolurent de retourner en Ermenie. Ils y apprirent la mort de Florine, de Gui, de Ganor, d'Antoine, de Richer, et le départ de Raimon et de Beuves pour Aufalerne. C'est là qu'ils se rendirent. Arrivés aux camps des assiégeants, ils envoyèrent un messager pour annoncer leur venue. Celui-ci demande Rai-

---

[1]) Voyez le premier article p. 7, note 2.
[2]) Garcion.
[3]) Ms. *commant*.

mon; on lui dit qu'il est prisonnier et on le conduit à son frère Gilles; mais,

> «Seigneurs», dist le messàge, «vous m'alés degabant, (fol. 325 v°)
> «Car onques Raymon n'ot à frere tel truant
> «Aussy bien est taillés d'entrer dedens ung champ
> «Que pour prendre les singes en ung bois verdoyant.
> «Dame — Dieu vous confonde quant vous m'alés moquant!
> «Cuidés que ne congnoisse Beufvon le bel enffant!»

On lui apprend que saint Gilles est frère de Raimon sans être fils de Tristan. Il accomplit alors son message, et Gille rend grâces à Dieu en pensant qu'il va enfin voir son père. Joie générale à l'arrivée des deux barons. Blanchandin montre à son fils son bras coupé. Le saint adresse à Dieu une fervente prière. Une voix céleste lui enjoint de rapprocher le bras coupé du moignon. Les deux parties se resoudent. — Tristan vint se confesser à saint Gille. Le saint l'exhortait comme on doit faire pour remettre les pécheurs dans la voie: «Il «y a», lui disait il, «en Aufalerne une femme chrétienne «n'a près de Verviers avec qui vous avez commis un «grave péché; c'est votre cousine germaine Clarisse. — «Qui vous l'a dit? Je n'en parlai onques à prêtre de «moutier. [1]) Je sais que j'engendrai cette nuit-là un fils ou «une fille. — Hé roi! tu as engendré le prince le plus «hardi qui soit en tout le monde et qui vous fait le plus «de mal. Bien souvent le matin il nous vient réveiller, «et pour lui nous n'osons dormir en nos lits. Il a pris «l'autre jour vos deux enfants et votre frère; on l'ap«pelle Garcion, et c'est vous qui l'avez engendré de «votre chair.» Tristan se mit à pleurer: «Si je pouvais «le prendre, je le ferais baptiser et lui donnerais terre.»

Ce jour tous allèrent festoyer; ils burent tant de vin qu'ils ne se pouvaient aider: il n'y avait dans l'armée queux ni bouteiller qui ne trébuchât. Mal leur en advint. Cette nuit même les Sarrazins conduits par Guintelin, Garcion et Clariant firent une sortie. Ils se diri-

---

[1]) Saint Gille le savait par Clarisse, voy. ci-dessus p. 394.

gèrent vers la tente des deux rois, où Gilles veillait seul, disant ses oraisons. Tristan et Blanchandin, réveillés en toute hâte, n'étaient pas encore armés que déjà leur tente était renversée. Si Tristan avait eu son olifant, il eût été sauvé, mais Gille l'avait pris et essayait en vain de corner.

Mais n'en gectast ung son pour tout l'or de Paris, (fol. 329)
Car le ber n'estoit pas du mont le plus hardis.

Tristan est blessé mortellement par Garcion. «Qui es-tu?» lui demande celui-ci. «Tu as tué Tristan le fils de Gui. — C'est un hardi baron qui l'a mis à fin; on «m'appelle Garcion». Tristan reconnaissant son fils, demande à lui parler en privé. Le sarrazin l'emporte jusqu'aux fossés:

«Viens avant», dit Tristan, «et baise-moi; je te «pardonne ma mort. Je suis ton père, Tristan le fils de «Gui de Nanteuil, et je t'ai engendré à Nanteuil en ma «cousine germaine Clarisse.» Puis il le conjure de se convertir, de délivrer Doon, Raimon et Beuves, et de venger la mort de Gui, assassiné par Persant.

Et quant il ot ce dit, puis ne parla raison; (fol. 330)
L'ame parti du corps: Dieu lui face pardon!
Entre les bras mourut de son fils Garcion
Qui moult ot en son ceur, grant admiracion
De ce qu'i lui avoit recordé tel leçon.

Garcion tout ému porte le corps de son père en Aufalerne: il le désarme et appelle Clarisse. Celle-ci reconnait Tristan:

«Hé!» dist elle, Tristan, «doulx amis et secrés (fol. 330 v°)
«Le plus vaillant du monde et le plus redoubtés.
«Estes vous doncques mort et du siecle finés?»
Adonc le queurt baiser et estraint ses costés
Elle a dit à son fils: «Pour Dieu! c'or me tués,
«Car je ne veux plus vivre, je ay vescu assés
«Quant mon loyal amy est à la mort livrés.
«Mes cousins, mes amis, doulx, loyaulx et privés
«Qui vous a ainsy mort? las! dire nel poés!»

Il apprend à sa mère qu'il est le meurtrier et la blâme de ne lui avoir pas fait plus tôt connaître son père.

Cependant Guintelin et Clariant avaient continué le combat et ramenèrent prisonniers Gille, Blanchandin et douze chevaliers qui allèrent rejoindre prison Doon et ses deux neveux, mais ils ignoraient encore la mort de Tristan. Oyez ce que fit Garcion. Il descendit dans la prison portant un tortis enflammé et une épée nue. Il trouva les chrétiens, qui se croyaient à leur dernière heure, prêts à rendre chèrement leur vie. Il se fait connaître, et saint Gille confirme ses paroles. Alors, baissant la tête, il tend son épée et offre sa vie. Beuves allait frapper, lorsque saint Gille et Doon l'arrêtent. Ils s'embrassent tous en signe de paix,

Beuves le fist envis, trop ot le cuer dolent. (fol. 333)

Garcion reçoit, dans la prison même, le baptême, son nom fist changé en celui de Greveçon. « En effet », dit saint Gilles, « le seul homme que redoute Clariant est « celui qui, sous le nom de Greveçon, doit l'occire.» Greveçon s'engage à tuer Clariant, mais il demande grâce pour Guintelin. — « Par Dieu, j'accorde que vous ne lui fassiez aucun mal », répond saint Gille, « mais « laissez-moi l'occire.» Le jeune homme insiste et obtient que son père adoptif soit épargné.

Las! pour quoy ne l'occient ly nobille baron! (fol. 334)
Car puis fist tant de mal l'emperiere Charlon
Entre lui et Goubault le traïstre larron
Que Charles en souffry mainte perdicion;
Mais puis en fut vengés par le bon duc Lyon
Qui fut sires de Bourges la cité de renon [1]).

Les chevaliers se rendent au château et s'arment.

Or sont appareillé no baron chevalier; (v°)
Greveçon ly vassaulx ne se volt atarger,
Droit à l'uis de la chambre Clariant l'aversier
Est alés vistement le grant huis debriser.
Clariant sailli sus, sy commance à huchier:
«Mahon! qui esse là qui me vient resveiller?»
Et Greveçon lui dist, sans point de l'atarger:

---

[1]) Allusion au poëme de Lyon de Bourges qui n'a encore été l'objet d'aucun travail.

«Vassaulx, c'est Greveçon qui te vient essiller.
— Greveçons», dist le roy, «j'oy bien à ton plaider
«Que tu es Garsion que tant doy avoir cher.
— Par Dieu!» dist le vassal, «j'ay fait mon non changer;
«Il convient nostre amour au jour d'uy delaier.
«Tu dis que Greveçons te doit à mort juger,
«Et bien dit [1]) le t'ont ly diables d'enfer;
«Oncques mes n'acomtas sy vray avant-parler,
«Car pas ne t'ont menty; sy te vourray paier.
«J'ay à non Greveçon; je m'ay fait baptiser
«Ce que tu meffesis l'autrier mes oncles cher;
«C'estoient mes deux oncles, sy les me fault venger.»
Dont entrent en la chambre, la clarté fist rayer;
Clariant va ferir de la hache d'acier;
Ung tel cop lui donna parmi le hanapier
Que jusques es espaules n'y remest que trancher;
Le glout est cheüs mort, ne se peut redrecer.
Puis vont par le chastel les paiens mehaigner; (fol. 335)
En leurs lis en ont mort la nuit demi miller.
La chambre Guintelin vont toute debriser,
Guintelin ont saisy gisant lés sa mouller,
Mais point ils ne l'occient, mais ne sçay retraitier
La cause ne commant, point n'y volz varier,
Car n'ot plus de matiere pour le livre essaucer.
Cy finerai mon livre de Tristan le guerrier,
De ses enffans aussy, de son frere Richer [2]);
Dieu leur octroit sa gloire et les veulle avancer!
Et vous aussy seigneurs, je veul aussy prier
Et d'un aultre romant vous vourray commancer.
Il est temps d'aller boire, j'en ay grant desirier.

Amen.

Explicit de Guy de Nanteul
Boucher. [3])

Paris.

Paul Meyer.

---

[1]) Corr. *predit?*

[2]) Quel est ce Richer? Le seul personnage de ce nom dans le poëme est le fils de Ganor, qui était par conséquent oncle de Tristan

[3]) Ce doit être le nom du copiste.

# Volksmärchen aus der Landschaft Forez in Frankreich.

Le Lû au[1]) le Reynard ayit fait ĩn essart[2]) de méto, en allant à Mountartchi[3]). Quand meyon le blot, ayon bittà de burrė dĩns ina bitchi[4]). Et le Reynard qu'avët ina tchĩngletta[5]) au coué, dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ'[6]). Et aul[7]) alleit mindzâ[8]) le burre; n'in mindzève le quart.

Et le Lû ny dizeit: 'Coument s'appelle iquo petchit?'[9])

— 'S'appelle Quart-Mindzot'.

Tornant mère[10]) de blot, n'in meyeron prou[11]). Et le Reynard torne faire etchĩnglâ soun etchĩngle et dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ'.

Et le Reynard alleit vez le burre, et n'in mindzeit la méto.

Quand au[12]) vegnit, le Lû demandeit: 'Coument s'appelle iquo petchit?'

— 'S'appelle Méto-Mindzot', dizit le Reynard, et torne mère de blot. Tot d'ĩn coua[13]), torneit etchĩnglâ sa cloutsetta et dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ'.

Au mindzeit tut le burre qu'ère dĩns la bitchi, et ny tchia dedĩns, et quand le Lû ny demandeit: 'Coument s'appelle iquo petchit qu'ant baptisot?' — 'S'appelle Tut-Mindzot, que ny o ĩn petchit pot', dizit le Reynard.

Et le Lû preneit fam[14]) et allot vire dĩns la bitchi; au voulit mindzâ le Reynard.

---

1) avec. — 2) un défrichement, endroit défriché. — 3) Montarcher. — 4) Quand ils moissonnèrent le blé, ils mirent du beurre dans un pot. — 5) une clochette. — 6) On m'appelle pour aller à un baptême. — 7) il. — 8) manger. — 9) ce petit. — 10) moissonner. — 11) assez. — 12) il. — 13) Tout d'un coup. — 14) faim.

'Me mindza pas', ny dizit-au, 'erīns [1]) dīns īn charnie que ly o bian de lard, mas ny oye mâ [2]) īn petchit partsu [3]) par passâ.

Le Lû passeit tut de mêmqu [4]), et n'in mindzeit dépé que n'en poye plus passâ.

Et le Reynard au guelève [5]): 'Couriez, couriez, que le Lû mindze tut votrou lard'.

Ley courrèron au de barres, mas le Lû s'in sauveit, et torneit voulî mindzâ le Reynard.

Au lli dizēt: 'Me mindza pas, io te menarai dīns īn endrēt que ly o bian de trueites' [6]).

Ly attacheron un pagni [7]) à la quoua [8]), et au lie [9]) de ly bittâ de trueites, ly bitteron de peires [10]) et ly arratcheron la quoua.

'Iquo coua' [11]), dizeit le Lû, 'te volou mindzâ'.

'Me mindza pas', dizeit le Reynard, 'te farai bittâ ina quoua d'étoupa, et te menarai dīns na font [12]) que ly o bian de burre.'

Et que n'era mâ ina peira blantchi.
Le Lû sauteït dedīns et s'īn niyeit [13]).
Les bardzères [14]) fezèron īn barnau [15]).
Et mes cardes ny demourèvon [16]).

Zu vorstehendem Märchen in der Mundart von Saint-Jean-Soleymieux, welches in dem 'Dictionnaire du Patois Forézien par L.-Pierre Gras' (Lyon 1863), S. 220 mitgetheilt ist, vergleiche man von Hahn, Griechische Märchen No. 89; Campbell, Popular Tales of the West Highlands No. 65; Asbjörnsen und Moë Norske Folkeeventyr No. 17, II; J. Arnason Islenzkar Thjóðsögur og

---

[1]) nous irons. — [2]) seulement. — [3]) pertuis, trou. — [4]) quand même. — [5]) cria. — [6]) truites. — [7]) panier. — [8]) queue. — [9]) lieu. — [10]) pierres. — [11]) Cette fois. — [12]) une fontaine. — [13]) se noya. — [14]) Les bergères. — [15]) un feu de joie. — [16]) Hierzu bemerkt der Herausgeber: Lorsque quelqu'un raconte une histoire invraisemblable, on suppose toujours qu'il l'a apprise aux veillées des cardeurs de chanvre, où l'on ne débite que des mensonges, et l'on demande au menteur: 'Est-ce que tu cardais dans ce pays-là?' Notre conteur prévient la plaisanterie en avouant qu'il y a laissé ses cardes.

Aefintýri II, 509 (in englischer Uebersetzung in den Icelandic Legends, translated by Powell and Magnússon, II, 606); Müllenhoff, Sagen, Märchen und Lieder aus Schleswig, Holstein und Lauenburg S. 468; Grimm, Kinder- und Hausmärchen No. 2; Firmenich, Germaniens Völkerstimmen I, 91. Wie im französischen Märchen, so sind auch im griechischen, im gaelischen und im holsteinischen Wolf und Fuchs die handelnden Thiere, im norwegischen ist der Bär an die Stelle des Wolfs getreten. Sonst spielt das Märchen auch zwischen Katze und Maus (Grimm), oder zwischen Hahn und Huhn (Firmenich), oder zwischen Fuchs und Hahn (Variante bei Grimm), in Island zwischen einem Mann und seiner Frau. Die Namen der Täuflinge sind im griechischen Märchen: Anfanginchen, Mittinchen, Stülpinchen; im gaelischen: Foveeal (Under its mouth), Moolay Moolay (About half and half), Booill eemlich (Licking all up); im norwegischen: Begyndtpaa (Angefangen), Halvædt (Halbgegessen), Slikket-i-Bunden (Boden geleert); im holsteinischen: Halfuet, Drevirteluet, Schrapopnborn; im isländischen: Borða (Rand), Miðja (Mitte), Lögg (Falz am Boden), Botni (Boden); bei Grimm: Hautab, Halbaus, Ganzaus, und: Randaus, Halbaus, Ganzaus; bei Firmenich: Schlichtaf, Halfut, Stülpum. Der zweite Theil des französischen Märchens, von der Entdeckung des geleerten Buttertopfes an bis zum Ende, steht nur in äufserlicher loser Verbindung mit dem Haupttheil. Es sind einzelne Schwänke von Fuchs und Wolf, die hier verbunden sind. Wenn der Wolf sich so dick frifst, dafs er kaum wieder aus dem Loch heraus kann, so vergleiche man dazu Grimm, Reinhart Fuchs S. CCLXV und Grundtvig, Gamle danske Minder II, 119. Die Art, wie er seinen Schwanz verliert, erinnert an den bekannten Fischzug des Wolfs im Eis, noch mehr aber an das afrikanische Thiermärchen bei Grimm, Kinder- und Hausmärchen III, 372. Und endlich wie der Fuchs dem Wolf einen weifsen Stein in einem Brunnen für Butter ausgibt, so glaubt anderwärts der Wolf dem Fuchs, der in einem Brunnen sich spiegelnde Mond sei ein Käse, vgl. F. W.

Schmidt zu Petrus Alfonsi S. 154; J. Grimm, Reinhart Fuchs S. CCLXXVII und Dunlop-Liebrecht S. 484[b].

Aufser diesem Märchen enthält das Dictionnaire du patois forézien, neben mehreren mundartlichen Liedern und andern Gedichten, noch zwei hübsche Versionen des Märchens vom Rothkäppchen (S. 205 und S. 210) und einige Fragmente des Märchens vom Daumesdick (S. 201), der bald Plen-Pougnet, bald Gros-d'in-Pion heifst. Er wird von einem Ochsen verschlungen und ruft seiner suchenden und nach ihm rufenden Mutter zu: 'Sei guiens le ventre déu biéu mouré' (Je suis dans le ventre du bœuf noir), die Mutter weifs nicht was sie machen soll, als plötzlich 'le biéu mouré fagué vun bousat, et Plein-Pougnet ley se troubé' (le bœuf noir fit une bouse, et Plein-Poing s'y trouva). Ein andermal wird er von einem Wolf verschlungen, und wenn nun der Wolf Schafe rauben will, schreit Daumesdick im Leibe des Wolfes den Schäfern zu: 'Gara, gara, que lou lû vint mindzâ voutrés feyes (brebis)!' — ganz so wie im griechischen Märchen (v. Hahn No. 55) Halberbschen aus dem Leib des Wolfes ruft: 'He, ihr Hirten, der Wolf frifst euch die Schafe!' Im griechischen Märchen stürzt sich der Wolf aus Verzweiflung darüber von einem Felsen herunter zu Tode; im französischen zwängt er sich auf Rath des Fuchses durch zwei eng bei einander stehende Bäume hindurch und prefst so den unbequemen Daumesdick heraus. Endlich erzählt das französische Märchen auch noch vom Daumesdick, wie er von einem Baum aus Räuber belauscht, die ihre Beute theilen. Indem er immer dazwischen ruft, tödtet der zornige Hauptmann, welcher glaubt, seine Leute seien es, einen nach dem andern, und als auch dann die Stimme immer noch ruft, wirft er das Geld hin und flieht.

S. 230 bemerkt Hr. Gras: 'Les contes et les chansons sont fort multipliés dans la montagne (im Gebirge von Forez)'. Möchte doch diese Fundgrube recht ausgebeutet werden!

Weimar, Juni 1868.

Reinhold Köhler.

---

# Kritische Anzeigen.

L'Art d'Amors und li Remedes d'Amors, zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens, nach der Dresdener Handschrift zum ersten Male vollständig herausgegeben von Dr. *Gustav Körting*. Leipzig, 1868. 8. XXXII-102 pp.

(Fortsetzung.)

Die zweite Pariser Handschrift, Ms. 12478, schliefst sich der Handschrift Notre-Dame fast überall eng an, natürlich abgesehen von den durchgehenden Modificationen, welche der Copist, der jedenfalls über hundert Jahre später das Gedicht abschrieb, in die Sprache hat einführen müssen. Sie bestätigt fast ausnahmslos die Besserungen, welche wir auf Grund der Handschrift Notre-Dame in den Text der Dresdener Handschrift einführen können; von gröfseren Abweichungen habe ich nur an zwei oder drei Stellen Interpolationen bemerkt, darunter eine von 18 Versen, zwischen den Versen der Handschrift Notre-Dame, die 1688 und 1689 der Dresdener Handschrift entsprechen. Diese Interpolation, durch die der Copist der Handschrift 12478 (oder seine Quelle, worauf es hier gar nicht ankommt) eine schon an sich scabröse Stelle des Ms. Notre-Dame, welche das Dresdener Ms. mildert, mit merkwürdigem Ungeschmack überlud, ist so ungeschickt eingeflickt, dafs das Flickwerk selbst dem oberflächlichen Beobachter nicht leicht entgehen kann. Der Mittheilung ist diese Interpolation nicht werth. Eine andere Interpolation von 24 Versen, die nicht geschickter eingefügt sind, und auch das Vorhergehende nur amplificiren, findet sich zwischen 741 und 742. Was den Genfer Druck anbelangt, von dem Körting glaubt, dafs er nur in dem Exemplare des Herrn Bordier bekannt sei, so ist es mit dessen «insigne rareté» nicht weit her. Schon Meyer hat in seinem mehrerwähnten Artikel darauf aufmerksam gemacht, dafs dieses Buch, weit entfernt eine «*édition complètement inconnue à tous les bibliographes*» zu sein (Michelant, clef d'amour, Einl. p. VIII), sich schon in Brunet's Manuel verzeichnet findet, wo 3 Exemplare der Quartausgabe und 2 der Octavausgabe angeführt stehen. Was aber weder Michelant noch Meyer wufste, ist, dafs in ihrer unmittelbaren Nähe, in der Pariser kaiserlichen Bibliothek zwei Quart-

exemplare des Genfer Drucks sich vorfinden, von denen das eine sogar schon im alten Catalog, der 1750 erschien, unter Nr. 1183 A verzeichnet ist. Das andere Exemplar befindet sich in einem recueil factice hinter den 51 *arrests d'amour* (veuve Trepperel Nr. 1363 d. Catal.). In dem gedruckten Catalog steht nach dem Gebrauche bei dieser Nummer nur das erste der darin enthaltenen Druckwerke verzeichnet. Ausserdem steht die bei Brunet erwähnte Octavausgabe des Genfer Drucks schon in Barbier's *Dictionnaire des ouvrages anonymes* 1823, II. p. 528 verzeichnet. Das macht mit Herrn Bordier's Exemplar, welches ich nicht einsehen konnte weil es in Genf, mit dem welches ein Genfer Freund des Herrn Bordier besitzt, und einem Exemplare des Herrn A. Firmin Didot schon 11 Exemplare des Genfer Drucks in Quart und Octav. Da man die Nummer 1183 A der kaiserl. Bibliothek nicht finden konnte, so habe ich nur das zweite Exemplar in Quart collationiren können. Es ist eine Ausgabe, die bei Brunet und soviel ich weifs auch anderswo nicht verzeichnet ist; sie enthält nur eine Colonne, 54 Seiten statt 44 des Bordier'schen Exemplars und die Vignette auf dem Verso des Titels ist abweichend. Im übrigen stimmt sie aber genau zu Allem, was Michelant und Meyer über und aus Herrn Bordier's Exemplar notirt haben.

Für etwa 130 Verse gegen das Ende des Gedichtes können wir aufser der Handschrift 12478 noch das Utrechter Fragment vergleichen, welches nur den letzten Theil des Gedichtes umfafst. Wir finden, dafs mit Hinzurechnung der vier Verse, die im Utrechter Fragment theilweise schon durch den Mangel des correspondirenden Reims als fehlend erkannt werden [1]), die betreffenden Theile des Fragments zu der Handschrift 12478, abgesehen von den Textescorruptionen des Utrechter Fragments, dem Inhalte nach Zeile für Zeile stimmen. Ms. 12478 ist jünger als das Utrechter Fragment (welches nach Herrn Vermeuler's Angabe „auf das 14. Jahrhundert hinweist") aber durchweg sorgfältiger geschrieben, da man doch wohl nicht alle die Fehler in der von Körting veröffentlichten Abschrift auf Rechnung des Copisten des Herrn Vermeuler schreiben darf, wenn man auch Grund hat, anzuneh-

[1]) So auch V. 79 und 82 des Utrechter Fragments. — Körting scheint diesen Mangel nicht bemerkt zu haben. — Die beiden andern Verse fehlen nach V. 102.

men, daſs derselbe der altfranzösischen Palaeographie sehr wenig kundig war. Diese Uebereinstimmung mit dem Utrechter Fragment im Allgemeinen, die wörtliche Uebereinstimmung der zehn letzten Verse im Ms. 12478 mit V. 127—136 des Utrechter Fragments im Besonderen läſst uns schon jetzt vermuthen, daſs dem Schreiber von 12478, welcher offenbar eine gute und vollständige Handschrift vor sich hatte und der nicht etwa, weil der Rest des Manuscripts in seinem Originale mangelte, sondern aus irgend einem anderen Grunde sich unterbrochen hat, seine letzte Columne aber auf dem Verso des 34. Blattes vollständig ausschrieb und ein Blatt zu zwei Columnen weiſs lieſs, eine Recension vorgelegen habe, welche, wenigstens gegen das Ende hin, dem Utrechter Fragment sehr nahe stand. Denn den Rest der Dresdener Recension, etwa 200 Verse, konnte dies Blatt nicht aufnehmen, wohl aber die 50 Verse, die nach den letzten Zehn in 12478, welche mit dem Utrechter Fragment genau stimmen, in demselben noch folgen. — Soviel über das Verhältnis des Utrechter Fragments zu Ms. 12478.

Was die Vergleichung des Fragments mit der Handschrift Notre-Dame anlangt, so liefert dieselbe, da das Utrechter Fragment wesentlich mit Ms. 12478 übereinstimmt, durchweg dieselben Resultate, die aus der Vergleichung dieser Handschrift mit Ms. Notre-Dame hervorgehen. Wir sehen, daſs V. 1—78 des Utrechter Fragments zu den betreffenden Versen der Handschrift Notre-Dame ganz genau stimmen [1]) und daſs der ganze Rest, das Ms. 12478, wie das Utrechter Fragment (soweit das, wie erwähnt, am Ende unvollständige Ms. Notre-Dame die Vergleichung zuläſst), weiter nichts ist, als eine verkürzte Redaction dieser Handschrift, und zwar verkürzt auf eine ungemein primitive Weise, indem einfach Verse weggelassen sind. So verkürzt das Utrechter Fragment seine Verse 79—88 aus 22 Versen des Ms. Notre-Dame. Diesen Process zu veranschaulichen, theile ich die betreffende Stelle aus Ms. Notre-Dame mit. Die cursiv gedruckten Verse des Ms. Notre-Dame machen das Utrechter Fragment aus. Zur Vergleichung theile ich auch die betreffende Stelle des Ms. 12478 mit, wodurch nun diese Stelle in sämmtlichen fünf

[1]) Zu V. 39—42 des Utrechter Fragments, vgl. unten die Emendationen.

Formen gedruckt vorliegt [1]). Es wird aus dieser Vergleichung die von mir behauptete unmittelbare Verwandtschaft des Utrechter Fragments mit dem Ms. 12478 zur Evidenz hervorgehen und sie werden als zwei abgekürzte Redactionen der im Ms. Notre-Dame vorliegenden Recension erscheinen, von denen die erste, wie das bei der Art der Abkürzung nicht anders sein konnte, sehr unverständlich und unzusammenhängend, die zweite ziemlich lesbar ist, die aber dem Inhalte nach, abgesehen von einzelnen Zustutzungen des Ms. 12478, die dem Bestreben zu verdanken sind, in diesen gewaltsam abgekürzten Text einigen Zusammenhang hineinzubringen, ganz genau übereinstimmen.

| Ms. 25545 (Notre-Dame 274 bis) | Ms. 12478 (suppl. fr. 1316.) |
| --- | --- |
| [S]*e jor li mes, que a toi viengne,* | Le jour li mes, qu'il a toy viengne, |
| Sez que feras? or t'en souvaingne | Fay samblant qu'il ne t'en sou- |
| Et si ne le met en oubli, | viengne, |
| Or t'en souvaingne je t'em prie: | |
| *La, ou ne li dois l'uis ouvrir* | La, ou tu li dois l'uis ouvrir, |
| *Mener li dois et recoillir* | Et bien viengnier et recuellir, |
| Et si fai aussi que ne sache, | |
| Par ou il vient, ne qu'il porchace; | |
| *Et si tien l'uis petit estroit,* | Tenir li dois si tres estroit, |
| Si qu'il y past a grant destroit, | Qu'il y entre par grant destroit. |
| De tant, com il plus avera | |
| D'angoisses et plus t'amera. | |
| [E]*ncor je te veil devisier:* | Et se te voeil cy aviser: |
| *S'un pou le fais a l'uis muser* | C'un peu le laisse a l'uis muser, |
| Et luec soit une piece au vent, | |
| Ja ne li grevera noiant | |
| *Ains qu'il y entre a la pluie.* | Ains qu'il entre au vent, a la pluie, |
| *Riens ne feras, qui li anuie,* | Tant que .I. petit luy anuie, |
| Se le faisoies maintenant | |
| Iluecques mourir en estant, | |
| *Car qui d'amors sa joie atant,* | Car qui d'amours le joie atent, |
| *Trestout en gré et an bon prant.* | Trestout en gré bien et mal prent. |

Diese Vergleichung ist in vieler Beziehung interessant. Wie wir sehen, steht das Utrechter Fragment der Handschrift Notre-Dame noch einen bedeutenden Schritt näher; es hat z. B. das *mener li dois*, das *petit estroit*, das *encor te voil je deviser*, das *fais muser* und namentlich das *rien ne feras qui li ennuie* noch bewahrt, während die Bearbeitung in

[1]) Aus dem Genfer Druck ist die Stelle zur Vergleichung bei Meyer a. a. O. mitgetheilt.

12478 schon nicht ohne Geschick thätig gewesen ist, die verschiedenen Nonsense, die aus einer so primitiven Art der Abkürzung nothwendig entstehen mufsten, möglichst verschwinden zu machen. Merkwürdig ist es, dafs nur einzelne Stellen am Ende der Handschrift Notre-Dame diese Art Kürzung erlitten haben, denn was weiter noch im Ms. Notre-Dame erhalten ist, stimmt vollständig zum Utrechter Fragment, namentlich zu dessen Versen 103—116, 148—150, 185 und 186. —

Aus der nachgewiesenen Uebereinstimmung des Utrechter Fragments mit den entsprechenden Stellen des Ms. Notre-Dame haben wir alle Veranlassung zu schliefsen, dafs die weitere und vollständige, von der Dresdener Handschrift abweichende Recension, von der uns im Utrechter Fragment eine verkürzte resp. verstümmelte Form vorliegt, identisch ist mit der uns in der Handschrift Notre-Dame vorliegenden Recension.

Die Uebereinstimmung des Genfer Drucks mit dem Utrechter Fragment ist schon von Paul Meyer (in dem mehrfach erwähnten Artikel der *Revue critique*) behauptet und nachgewiesen; andererseits habe ich die nahe Verwandtschaft des Utrechter Fragments mit der Handschrift Notre-Dame und des Ms. 12478 mit beiden nachgewiesen: es ist uns somit die Recension der Handschrift Notre-Dame vierfach überliefert, erstens im Ms. Notre-Dame selbst, zweitens im Utrechter Fragment, drittens in der Handschrift 12478, viertens im Genfer Druck. Damit fällt die Ansicht Körting's, dafs „die Utrechter Dichtung, von der unser Fragment der einzige erhaltene Rest ist, eine Bearbeitung oder Nachbildung der Dresdener" sei. Was den „Wahrscheinlichkeitsbeweis" Körting's anlangt, so fällt der eine Grund desselben, die moderne Sprachform des Utrechter Fragments, durch die Auffindung der Handschrift Notre-Dame, welche ich als die Urform der in dem Utrechter Fragment vorliegenden Verstümmelung nachgewiesen habe, fort; den zweiten, dafs der Verfasser nicht genannt (wenn das ein Grund ist), hellt der Nachweis auf, wie das Utrechter Fragment aus der Recension, von welcher uns das Ms. Notre-Dame die ältere und vollständigere Form gibt, durch einfache Weglassung von Versen verkürzt ist. Die zum Zusammenhang nicht nothwendigen Verse, in denen sich der Dichter nennt, konnten noch mit weit grösserem Recht

und zu geringerem Schaden des Verständnisses weggelassen werden, als manche für den Zusammenhang nöthige Verse, die ich als einfach weggelassen nachgewiesen habe. — Weit entfernt also, die Dresdener Handschrift als die älteste unter den vorliegenden Formen der *art d'amors* anzusehen, von der dann das Utrechter Fragment, wie der Genfer Druck *rifacimenti*, erkennen wir vielmehr die älteste vorliegende Form des Gedichtes in der Handschrift Notre-Dame, wozu uns hauptsächlich folgende Gesichtspunkte veranlassen:

1) ist die Handschrift Notre-Dame wohl mindestens gleichaltrig, vielleicht älter als das Dresdener Ms. Eine gröfsere Gewifsheit über diesen Punct würde uns freilich die Autopsie des Dresdener Ms. verschaffen. Ohne diese können wir freilich nur aus innern Gründen der Handschrift Notre-Dame ein gröfseres Alter beimessen. Diese inneren Gründe, nicht obligatorisch für das höhere Alter der Handschrift Notre-Dame, aber stringent für das höhere Alter der Recension Notre-Dame, sind namentlich die folgenden, die sich insofern dem ersten unterordnen.
2) Die ungleich gröfsere Correctheit des Textes von Notre-Dame, der, soweit er erhalten ist, allen den zahlreichen Verderbnissen der Dresdener Handschrift abhilft.
3) Die Verderbnis der Reime im Dresdener Ms.
4) Die Interpolationen im Dresdener Ms.
5) Die Interversion der Dresdener Handschrift, die oben des Weiteren besprochen wurde und die wohl als nachgewiesen zu erachten ist, wenn aufser den natürlichen Bedingungen der logischen Folge vier Formen der Ueberlieferung, darunter zwei, die einen bei Weitem besseren Text geben, gegen die eine Autorität des Dresdener Ms. sprechen.

Um noch ein Wort über das Verhältnis der vier Ueberlieferungen der nach meiner Ansicht ältesten Recension zu sagen, so glaube ich, dafs das Utrechter Fragment wegen der augenfälligen Uebereinstimmungen des Textes als verkürzte Recension direct zu der Handschrift Notre-Dame zu stellen ist. Ich spreche hierbei die Vermuthung aus, dafs das Utrechter Fragment nur defshalb oft ganz ohne Sinn und Verstand, wie mit der Scheere aus der Recension Notre-Dame herausgeschnitten ist, weil der Copist auf den wenigen (5)

freigebliebenen Blättern des Burmann'schen Pindarcodex den ganzen Rest des Gedichts bringen wollte. Kürzungen dieser Art, bei denen Raumersparnis der einzige Grund gewesen, sind ja nichts Seltenes. Uebrigens ist es bedauerlich, daſs Herr Vermeuler Herrn Körting nicht mitgetheilt, ob zwischen dem griechischen und dem altfranzösischen Texte in dem Pindarcodex nicht Merkmale ausgerissener Blätter sich finden. Daſs da wirklich Blätter ausgerissen, vermuthe ich sehr stark, weil ich keinen Grund sehe, weshalb der Copist nur den letzten Theil des Gedichts hätte mittheilen wollen. Den Anfang mitzutheilen, wäre viel natürlicher gewesen. Die Recension, von der das Utrechter Fragment ein Rest und von der in der Handschrift Notre-Dame eine vollständigere Form vorliegt, hat dann auch offenbar, wie schon Meyer mit Bezug auf das damals allein bekannte Utrechter Fragment bemerkt, dem Genfer Druck, der natürlich die Sprache bedeutend verjüngt, zu Grunde gelegen. Durch einzelne Interpolationen und kleine Veränderungen, namentlich im letzten Theile, steht die Handschrift 12478 etwas abseits, doch immer noch der Handschrift Notre-Dame viel näher als der Dresdener und trotz der jüngeren Sprachform mit durchgehends weit besserem Texte als diese, wie die im Weiteren mitgetheilten Emendationen zeigen werden.

## III. Emendationen des Dresdener Manuscripts und des Utrechter Fragments.

Ich bezeichne in den folgenden Emendationen die Handschrift Notre-Dame durch A, das Utrechter Fragment durch a, die Handschrift 12478 durch b, den Genfer Druck durch c und das Dresdener Ms. durch B. Ausser den Bemerkungen Körting's benutze ich die sonst bekannt gewordenen Bemerkungen zum Texte der art d'amors: von Meyer in der *Revue critique* 1868, No. 25. von Bartsch in *Zarncke's Centralblatt* No. 35 und eine Anzahl handschriftlicher Conjecturen und Bemerkungen des Herrn Edélestand du Méril, die mir dieser Gelehrte mit seiner bekannten Liebenswürdigkeit mitzutheilen die Güte hatte [1]). — Ich bemerke ausdrücklich, daſs ich schon

[1]) Ich benutze diese Gelegenheit, Herrn *Edélestand du Méril*, dem ich auch sonst vielfach verbunden, namentlich für die höchst liberale Art, mit der er mir seine reiche Bibliothek geöffnet, die für das romanische Mittelalter vielleicht einzig ist, hier öffentlich meinen Dank abzustatten.

aus Rücksicht auf den Raum des Jahrbuchs es mir versagen mufste, alle Abweichungen anzuführen, alle Besserungen des Dresdener Textes mitzutheilen, zu denen die Vergleichung der Pariser Handschriften Veranlassung geben kann. Sie sind so zahlreich und wesentlich, dafs sie bei einem dem Felde der klassischen Philologie angehörigen Werke sofortige Neu-Herausgabe rechtfertigten oder gar geböten; die romanische in specie die altfranzösische Philologie hat aber nach meiner Ansicht einstweilen mehr und Besseres zu thun, als dafs in so kurzer Frist zwei Ausgaben einer Dichtung gerechtfertigt wären, welche trotz aller culturhistorischen Wichtigkeit in litterarischer und philologischer Beziehung nur ein secundäres Interesse beanspruchen kann.

Bei den unten angegebenen Lesarten der Handschrift A und B befleifsigen wir uns im Interesse der Raumersparnis einer möglichsten Kürze und geben nur ausnahmsweise an, weshalb wir diese oder jene Variante beigebracht und warum diese oder jene Besserung vorzuziehen. Die meisten dieser Besserungen können schon deshalb ohne Begründung gelassen werden, weil sie für sich selbst sprechen. Auch eine Erörterung des sprachlichen Characters der Mss. können wir uns ersparen, da die Lesarten selbst zeigen werden, in wie weit in A und b das picardische Element verwischt ist und andere dialektische Eigenthümlichkeiten an dessen Stelle getreten sind.

Für die ersten 411 Verse können wir bei der Unvollständigkeit der Handschrift Notre-Dame nur die Handschrift 12478 (b) und den Genfer Druck (c) benutzen.

V. 9, *Ainssi que les nefs sont meneez* b. *Ainsi comme* besserte Meyer aus c, die Lesart von b scheint noch vorzuziehen. — V. 26, *commenchier* b. — V. 76, *qui a moult tost getté par m'ame* b c. — V. 94, *bien pres de luy et atouchier* b. *A l'amye et approcher* c. — V. 150, *si que je ne pens s'a vous non* b *si que je ne puis sans vous non.* c. — V. 157-58, *Et sa maniere et sa vaillanche* || *Et sieus adies sa contenanche* b. (*hante assez et sa contenance* c.) — V. 178 ff., *S'elle fait une caude vesse* || *S'en voy ta part et t'en apresse* || *Et s'elle a blanche char et belle* || *Soit ou dame ou damoiselle* b. Danach ist allerdings wohl, wie schon Meyer andeutete, *blance* und *belle* umzustellen. Es dürften aber wirklich wohl die zwei Verse im

Dresdener Ms., das sehr häufig die Ausdrücke mildert, weggelassen sein, c hat sie allerdings auch nicht. — V. 195, Nach diesem Verse hat b noch: *Et tout adies te li doie faire* || *Che que sces mieulx qui li doie plaire.* — V. 199, b liest hier nicht, wie Meyer wollte, *Si comme* sondern *aussi com je pense et devin.* — V. 201, *gens* etc. *esprendre et alumer* b. *Flammes espr. e. a.* c. — V. 206 ff., *Teulx amours est plaine d'ardure* || *C'au mengier vient, mais petit dure* || *Et si fait moult gens embraser* || *D'amour esprendre et alumer* [1]) || *Si en est li homs moult destrois* || *Et s'avient bien aucune fois* || *Que on y prent telle acointanche* || *Que puis a moult longhe duranche* || *Car quant on a bu et mengiet* etc. V. 202-209 fehlen in c, dafür nur: *Et en est on plustost destroitz* || *Il advient aussi mainteffois* || *Que len y prent telle accointance.* — V. 218, *mains hom si a esté souspriz* b, was dem expletiven i Meyer's vorzuziehen scheint. c liest: *Maintz hommes ont esté seurprins.* — V. 226 ff., *Ainssy sur le vin ert la coupe* || *De tes mesfais et a la coupe* || *A quoi t'amie buvera* || *Et ou sa bouche atouchera* || *La te conseille jou a boire* b, was hier reiner überliefert ist, als das von Meyer beigebrachte c. — V. 231, hier mufs, wie Edélestand du Méril bemerkt, *acroire* geschrieben werden; b liest: *que tout che luy fachez acroire,* c: *adonc si luy feras acroire.* — V. 247 ff., *S'elle a mary, tout haultement* || *C'est drois que bonne nuit li proie* || *Si que chieulz, qui les li est, l'oye* b, *aussi bonne nuyt lui octroye* c. — V. 257 ff., *Che t'y puest drument avanchier* || *Et s'el te loe, sans trichier* || *Si que puisses souvent aler* || *En sa maison et converser* b. c liest: *Cela te peult moult advancer* || *Quelu puisses souvent aler* || *En sa maison et repairer.* — V. 236, Ed. du Méril schlägt *c'a Venus* vor; b liest *Et a Venus, chou est la somme* || *Pour sa biauté dona la pomme,* c liest: *Et a Venus donna la pomme.* — V. 334, es mufs *t'i* gelesen werden, wie Ed. du Méril richtig bemerkt. — V. 342 schlägt Ed. du Méril *tant soit rice* vor, was durch die Handschrift bestätigt wird: *Tant soit riche sotte ne sage* b. c liest: *Tant soit riche haulte ne belle.* — V. 354 ff., *Et a chelui moult souvent plaist* || *Qui plus s'estort et plus se taist* || *Nes celui c'on ne puelt pener* || *D'amer avient on de legier* || *Ne sont de fust nes que nous*

---

[1]) Wiederholung aus V. 200 und 201.

*sommez* || *Mais ainsi que nous desirommez* || *Les compaigniez les solas* || *Nous aiment ellez*, *n'est pas gas* b. Ich sehe die Veranlassung nicht ein, *nes*, wie Körting will, in *mes* zu ändern; ersteres ist ein sehr gutes Wort und paſst besser als das letztere, dagegen ist *plaist* durch eine in B sehr oft vorkommende Nachlässigkeit des Schreibers aus dem vorhergehenden Verse wiederholt und *court* aus *tourt* verlesen. Die Lesart von c, die Meyer beibringt, ist gewiſs eine Besserung des Genfer Herausgebers und die Stelle Ovid's würde, auch wenn sie besser herpaſste, gar nicht entscheidend sein. — V. 368, das Komma steht, wie Ed. du Méril richtig bemerkt, hier ganz unpassend. — V. 370 und 371 sind in b und c umgestellt, was auch besser. — V. 378, *n'est si laide*, *qui n'ost penser* b, *qu'en son penser* || *Ne cuyde* x. x. c. — V. 380 u. 81, *Se maistresse a*, *soit honnourée* || *Partout ou tu l'auras trouvée* b. — V. 401 scheint mir gar nicht dahin zu passen; b bringt dafür: *Et pour mains loyal te tenroit.* c: *A moins loyal elle te!* — V. 421, [*D'*]*amer pucelle est moult grant chose* || *Moult est douteuse et perilleuse* || *Et detraiens* et *engoisseuse* A. Ms. b liest V. 423: *Et destraignans et angouisseuse* b. — V. 434, *Aucune fois* A b c. — V. 437, A hat die Variante: *La ou ele veut si fait faire;* b: *là ou elle n'est si fait faire.* c: *La ou elle vient il fault faire.* — V. 439, *entroblier* A. — V. 440, *Car amors avec soi atrait* A b, *atire* c. — V. 459, *autretel face* A b. — V. 460, *Adont la te lo acointier* A. *adont je te loch d'acointier* b. — V. 491, in A b und c fehlt der Vers vor 490. Sie lesen: *Que je n'en sai que devenir* || *Pour ce mestuet 'a vos venir* || *Requerre merci* etc. *dont esmeil suis vers vous v.* c. — V. 536, *que vos me doiez retenir* A. — V. 537, daſs dieser Vers zu lang, scheint weder Körting noch ein Anderer bemerkt zu haben. A b und c lesen: *A vostre ami*, *por vos servir* und dann weiter noch die Verse: *Si vos em proi merci*, *amie* || *Pour deu*, *que ne m'obliez mie* || *Car par tous les cors sains de Rome* || *Vous jur* etc. — V. 559, dieser Vers ist zu kurz, was Körting nicht bemerkt. Ed. du Méril schlägt vor *a bon droit*, Ms. A liest *par tous drois;* b: *de tous vous en seriés blamée.* — V. 577, *Qu'ele d'amors requise soit* A; *que vostre amour requise soit* b. — V. 578, die Körting'sche Conjectur *despons* für das „sinnlose" *Des poins* wird durch die Mss. nicht bestätigt. A hat: *Les poins la force del prier* || *Pues ci aprendre de legier*, b gar: *Des*

*poins la forche de prijer* || *Pues cy entendre de legier.* c: *parquoy a force de pryer* || *La pourras vaincre de legier.* Ed. du Méril bemerkt ganz richtig: «Ce vers n'a pas de sens, comme le reconnaît l'éditeur, qui ne lui en donne pas d'avantage.» — V. 630 ff., A und b lesen: *De ce desir de ce penser* || *M'amors ne me porroit navrer* || *Douce dame plus durement* || *Si me tient angoisseusement.* c ebenso, nur V. 631: *Ne amour ne me pourroit grever.* — V. 667, *vocis* in diesem Verse hat den Auslegern viel Schwierigkeiten gemacht. Körting bringt eine unmögliche Erklärung, indem er *vocis* für eine des Reims wegen gebildete Form [1]) von *voici* erklärt und in einer Klammer noch eine höchst platte Erklärung (*vo cis* = *vo cils* „Eure Augenbraunen") vorschlägt. Bartsch weist diese Erklärung mit Recht zurück, weiſs aber auſser dem „graphisch möglichen, aber dem Sinn nicht recht entsprechenden" *votis* nichts vorzuschlagen. Lag es denn nicht nahe, das graphisch mögliche und dem Sinn sehr gut entsprechende *vo ris* zu setzen? Und so muſs jedenfalls gelesen werden, Ms. A liest: *Vo dous resgars, vostre dous ris;* b: *Vostre doulx resgars, vo doulx ris, Vostre doulx regard et d. r.:* c eine ganz bekannte Wendung, die mir namentlich aus den Chansons sehr geläufig ist. Den folgenden Vers lesen A und c: *Au cuer en ai si tres gront joie;* b wie B. — V. 672, Ed. du Méril macht hier eine sehr gute Besserung, die durch das Ms. bestätigt wird. Er schlägt vor *S'en parte, ains* zu lesen. A liest: *De vous amer ne peneés ja* || *Que je m'en parte, ainsois morra.* — V. 705, *prise* A. b c. — V. 708 u. 9, *Mes ne soiés pas desdaigneuse* || *Fiere vers moi ne orguilleuse* A. b. — V. 720 f., *Ja ne saura ne bien ne joie* || *S'en amant son jouvant n'emploie* A; *Ja ne sara solas ne joie* || *S'en amour son jouvent m'emptoie* b. Die nach Körting „jedenfalls vom Dichter des Reimes wegen gewagte Incorrectheit" fällt damit fort. Der Dichter ist überhaupt weder mit Reim noch mit Grammatik so umgesprungen, wie Herr Körting glaubt. Wozu das führen kann, wenn man den Dichter für die Fehler des Copisten verantwortlich macht, werden wir am Schlusse dieses Artikels noch sehen. — V.

[1]) Wie leicht Herr Körting mit solchen „des Reims wegen gebildeten Formen" bei der Hand ist und welch eine schlechte Idee man durch ihn von der Reimkunst des Dichters bekommen könnte, werden wir noch öfter sehen.

722, dafs dieser Vers zu kurz, hat Körting nicht bemerkt. A liest: *Il n'est ne joie ne doucours.* — V. 733, *aincois ocirre* A. — V. 741, hier folgt in b eine längere Interpolation, von der wir schon oben sprachen. — V. 775, *ne puet nus clers* A. *clerc* auch in c. — V. 785, *Ains quiert aillors tous ses solas* A, *Ains quiert tost ailleurs son solas* b. — V. 797, dies ist wieder ein Vers, der den Erklärern Schwierigkeiten machte. Körting dachte ihm durch die Aenderung von *pulye* in *publie* zu helfen, bemerkte aber nicht, dafs der Vers immer eine Silbe zu kurz blieb, was du Méril und Bartsch richtig bemerkten. Die Besserung *publie* erklärt Bartsch für kein altfranzösich nachweisbares Wort und schlägt *perillie* vor, dessen graphische Zulässigkeit er mit nicht geringer paläographischer Gelehrsamkeit zu begründen sucht. Ob wirklich ein unkundiger Schreiber pulye für perillie lesen konnte, ist mir etwas zweifelhaft; noch zweifelhafter, ob *perillie* in den Sinn pafst, doch wird die Discussion kurz durch die Lesarten der Handschriften A und b abgeschnitten, von denen die erste liest: *Que toute amors soit despuplie,* was den Vers wirklich bessert, die zweite: *Que toutte amours soit publye;* verballhornt ist c: *Que d'amours ne soyez remplye.* — V. 811, der Vers ist verderbt, was noch nicht bemerkt worden ist; A b und c lesen übereinstimmend: *Mais le fait puet on bien covrir.* — V. 818 f., *C'on ne se sait an cui fier* || *Tuit beent mais a angignier* A; b hat hier *cunchier* wie B. — V. 822, Ed. du Méril bemerkt hier richtig, dafs *vos home* zwischen zwei Kommata eingeschlossen werden mufs. — V. 826, *Si n'ai mais soing de tel mestier* A. — V. 835, die Besserung von Bartsch ist sehr gut «*ne voel ne miex m'en puet venir*». Die Lesart der Mss. ist abweichend, A liest: *M'ame et mon cors ne perderoie* || *Por riens que je ancores voie* (b: *por riens nule qu'encore voie*). — V. 841, A hat hier eine bemerkenswerthe Variante: *Il n'y a fors que l'enchaucier.* — V. 847, *Je vos pri que vos m'essaiez* A. — V. 855, *tourt*, was Bartsch und du Méril vorschlagen, wird von den Mss. bestätigt. (A: *tort,* b: *tourne*). c: *qui porte villenie.* — V. 861, *Dou feu d'enfer soit embrasez* A b (*infer*). — V. 888-89, *De coi m'avez vos deceue* || *Que tel chose aie maintenue* || *De ce dire n'est pas valors* || *Fuiez de ci* etc. A. — Ms. b liest: *Par quoi m'avés vous deveuwe* || *Que tel cose avés maintenue. Amenteue* mufs daraus in *maintenue* gebessert werden. — V. 907-909, *Qui me re-*

*quistes tel folie* || *Se deussiez estre querans* || *A une garce de ses chans* A. Ms. b stellt die Verse auch um und liest *tamps* statt *chans*. — V. 920, *ne s'em porroit* A. — V. 922-23, die Verba umgestellt: *Si com je fas ne vos proiast* || *Jamais mes cuers ne vos amast*. — V. 943, *Ou je morrai sachiez de fi* A und b; *defi* bei Körting mufs *de fi* gelesen werden. — V. 960, *quant ele s'i prant* A und b, was vorzuziehen. — V. 999, *Me samble ades*, *que je vos voie* A b. — V. 1012, *se deffendera* A. — V. 1014 ff., die höchst platten, fast sinnlosen Verse 1014 und 1015, welche weder in A noch in b und c sich finden, sind in B offenbar interpolirt, wie schon das zweimalige *espoir* und der rührende Reim andeutet, der sich sonst im Gedichte fast gar nicht findet und an den wenigen Stellen, wo er sich wirklich findet, durch die Kritik sofort zu beseitigen ist (das bei Körting p. XXXI citirte Beispiel, wonach V. 534 *dois : dois* stehen soll, findet sich gar nicht im Texte; es steht da vielmehr *drois* und *fois*). Durch diese Interpolation werden namentlich die dem Sinne nach zusammengehörigen Verse 1313 und 1316 von einander getrennt, was zur directen Folge hatte, dafs Körting den Sinn namentlich von 1316 gar nicht verstand und etwas ganz Sinnloses druckte, *a li ne i vas* statt *a li ne juas*, was keiner Erklärung bedarf. (A: *Ne onques a li ne jouas;* b *n'onques plus a luy ne juas*, c: *car onques a elle ne jouas*). — V. 1035, *quant dou geu dou lit parlerai* A; das Ms. B mildert hier, wie immer, die Ausdrücke. — V. 1036-41 fehlt in A b und c, auch sind sie wahrscheinlich eine Einschiebung des Interpolators von B, der hier einen Uebergang vermifste. — V. 1043, *Et le porsui hardiement* A, *poursieut* b, *poursuy virillement* c; *maintieng* ist offenbar eine Wiederholung des nachlässigen Schreibers aus dem vorigen Verse, wie wir dergleichen Nachlässigkeiten schon öfter gefunden haben. — V. 1051, *Et si fait on en aventure* A. — V. 1053, *haute amor* A b c. — V. 1054. Für *doit* wollte Körting *dois* schreiben. Er hat dabei wieder nicht bemerkt, dafs der Vers zu kurz. Bartsch bessert richtig *doit on*, was durch die Mss. A und b bestätigt wird. — V. 1055, *Ne haute ne basse approchier* A. — V. 1058, *Lors commancera* A b c. — V. 1065, *Tous dis l'acointe et la semon* A. — Nach 1065 hat A noch: *S'aler y pues*, *tu dois aler* || *La, ou tu la puisses trover*, er soll sie da im Hause aufsuchen, wo er sie zu finden gewifs ist; eine Besserung à la Ballhorn machte der Genfer

Herausgeber, der schrieb: *Se aller n'y peulx tu doibs aller* || *La ou tu la puisses trouver.* — V. 1066, *Espoir honteuse se fera* A. — V. 1068-69, *Et ne vourra a toi parler* || *Par aventure n'esgarder* A. — V. 1071, *Ou d'esgarder ou d'araisnier* A b. — V. 1072 und 73 fehlen in A und b ohne Schaden des Zusammenhanges und passen auch in B nicht gut in den Satz. Wahrscheinlich haben wir es auch hier wieder mit einer Interpolation zu thun, obwohl dieselbe in diesem Falle nicht so evident ist, wie bei den Versen 1014 und 1015. — V. 1077, der Vers fehlt vor 1676 und heifst in A und b: *Et ades en iert en effrois.* — V. 1080 f., *Une autre se vaudra remuer* || *Et tes paroles eschuer* A; *Une aultre se vaura lever* || *Et tes parollez esquiewer* b. — V. 1086, *grief* A b c. — V. 1087 f., *Et parole a li de rechief* || *Et se ne pues a li parler* A. *Et luy parolle de rechef* || *Se ne peulx a elle parler* c. — V. 1091, *la clingne ades* A. — V. 1095, *Et que morir doies por li* A. — V. 1099, *Amolir moult et torneront* A. — V. 1119, *Seurement te pues attendre* A. — V. 1122-1130 fehlen in A, das dann fortfährt: *Promet assez et richement* || *Car le prometre te conment.* — Die Verse 1142-43 in B sind platt und nichtssagend; A liest dafür: *Sagement te dois maintenir* || *A point parler, a point taisir* (b ebenso nur *se doit contenir,* auch c das nur hat: *a point parler, a point venir*). — V. 1145, *puisse apaissier* A und b. — V. 1149, *n'a cure de lui si garder* A; *na mestier de luy si garder* b. — V. 1158, *Dame qui puet et assez vaut* A und b. — V. 1167, hier mufs sicher wie du Méril und Bartsch vorschlagen *tant* für *cant* verbessert werden; die handschriftliche Lesart, wie diese ganze Stelle, ist abweichend: V. 1166 *Car li riches honor ne porte* || *Mais li poures hom se deporte* etc. — V. 1202, *qui de son gré l'otroiera* A b c. — V. 1237, *Et por ce efforcier la dois* A b c. — V. 1244, *Mais cour li sus con enragiez* A. — V. 1248, *La, ou moustre qu'ele en est lie* A. — V. 1264, *l'en veoie* A. — V. 1278, *Or est affermée l'amour* A. — V. 1279 steht in A voran und lautet: *Or 'nai ge mais de vos paour.* c liest: *Or n'ay je mais de vous paour* || *Car j'ai affinée l'amour.* — V. 1281, *plus qu'avant, sachiés par verté* A. — V. 1285, *Tenez ma foi, tant com vivrai* A. — V. 1325, *ne l'anuieus* A; Körting hat wohl *envious* gelesen, was gar nicht pafst, wo er *enuious* hätte lesen sollen. — V. 1351, *Fors qu'espoir en tel leu aloit* A. Man sieht, wie falsch

hier wieder Körting gelesen, indem er statt *qu'an tel liu* zu schreiben, *quant el liu* schrieb. — V. 1360 ff., die Recension in A b u. c ist hier weitläufiger und wohl schon deshalb vorzuziehen, weil in B die Frau gar nicht antwortet, was bei dem feinen Psychologen Jakes d'Amiens ganz und gar unwahrscheinlich. Die Verse in A lauten aber: « *Par le cul beu* [1]), *mal y alastes* || *Et a celui mar y parlastes* » || *Dont conencera a plorer* || *A fremir et a garmenter* || *Et dira per moult tres grant ire:* || «*Se ne deussiez vos pas dire* || *Feme, qui ci se tient em pais* || *C'onques nus hom ne parla mais* » || *Dont t'i pues et croire et fier* || *Quant tu la verras miex crier* || *Por ce que tu l'auras ferue* || *Ou laidement espoir batue* etc. — V. 1378 f., *Tout devant li, si qu'ele l'oie* || *Qu'a certes soit, qu'ele le croie* A b. Diese Umstellung der Verba (auch in c) wird schon durch den Sinn geboten, was Körting nicht bemerkt hat, obwohl er *croire* schon in *croie* geändert. — V. 1404 f., *Ou veille, ou non, l'enbrace et baise* || *Oublier li fai la mesaise* A b (c ebenso nur *l'acolle ou baise*). — Der Vers nach 1408, den Körting nicht mitgezählt, während er doch gleich darauf den ebenfalls fehlenden Vers 1415 mitzählt, lautet in A: *Je croi, ce m'a fait jalousie;* in b: *Le fis, je croy c'est jalousie;* in c: *Je croy que sa m'a faict la jalousie.* Bei der Lesart von A muſs *par quel dyablie* zu *iriés estoie* gezogen werden. — V. 1415, *Tant la va ainsis rapaiant* A. Warum hier der Zusammenhang, wie Körting sagt, auf eine gröſsere Lücke deuten soll, weiſs ich nicht. — V. 1432, *A occirre me conmanda* A. — V. 1505 f. Ueber die Interpolation in B vergleiche oben. — Die Verse 1508 und 1509, sowie 1511-1521 fehlen in A b u. c und scheinen in B interpolirt. Wozu die Ortsbestimmung in 1508 und 9? Und sind nicht die Verse 1511—1521 eine bloſse Amplification und unnütze Wiederholung des weiter folgenden Lobes der Geliebten? — V. 1526, *trop plaisenment* A c. — V. 1537,

---

[1]) *cul beu* für *cul de dieu* und dies wieder euphemistisch (wenn man in diesem speciellen Falle so sagen darf) für *coeur de dieu.* Ebenso liest Ms. A V. 1390 *por le cuer beu por qu'ai feme.* Ganz analog wird d in b verändert in dem bekannten gascognischen *cape de biou* „beim Haupte Gottes". Vgl. das Fluchwort *morbleu* für *mort de dieu, sacrebleu* und *parbleu* für *sacré dieu* und *par dieu,* endlich *palsambleu* für *par le sang de dieu.*

*Car se les gas apercevoit* A b. c *Que se les gabza.* — V. 1541, *C'ele croit que tu voir li dies* A b. Also wieder eine nach Körting vom Dichter des Reims wegen gewagte Incorrectheit, die durch die Prüfung der Mss. A und b wegfällt. (Vgl. Körting's und unsere Anmerkung zu V. 721). Wir werden noch weiter sehen, wie wenig die schlechte Meinung zugleich von des Dichters Reimkunst und Correctheit, die uns Körting's Bemerkungen beibringen könnten, gegründet ist. — V. 1552, *Se un pou te fais desirrer* A. — V. 1561 u. 62, *Et quant Menelaus demora* || *Trop Helene Paris ama*, darauf ein Absatz in A und weiter: *Quant feme cuide estre acoupie* || *Por li vengier est tost changie;* b beginnt mit grofsem Anfangsbuchstaben einen neuen Abschnitt: *Quant Menelaus demora* || *Trop Helaine Paris ama* || *Quant femme cuide estre acoupie* || *Pour li vengier est tost cangie;* c liest: *Menelaus trop demoura* || *Paris Helene luy osta* || *Se a femme cuide estre accouplé* || *Par mal tallent est tost changé*, es fehlt hier also nichts. — V. 1574, *Et por autrui t'amor laissier* A b c. — V. 1580, *Et si m'en a on fait grant plait* A. — V. 1603, *Je le te di tout a droiture* A; *Je le te los tout a droiture* b. — V. 1610, *Ne croi qu'ele aint en nule guise* A b, *quelle ayme* c: eine Verballhornung des Dresdener Bearbeiters, der so öfter die Grammatik des Jakes fälscht. — V. 1615, *Por ton mal eschuer le di* A b c. — V. 1646 ff. In A lauten diese Verse: *C'ele resamble une roine* || (*dy que ce samble une royne*: b) *C'ele est com vache grasse et grosse* || *C'est une foans, qui n'a nule osse* || (*une fuinez*: b, *faon* c) *Se noire est, com ele est brunete* || *Se blanche est, com ele est blanchete* || *Ainsis dois tu ades torner* || *Les vices, c'om y puet trover* || *Et c'ele est baude et envoisie* etc. — V. 1663, *a premerains, quant il y vient* A b: das *je le sai bien* ist eine müssige Wiederholung des nachlässigen Schreibers aus dem vorhergehenden Verse, wie wir dergleichen schon viele gefunden. c liest: *quant il luy vient.* — V. 1664, *Se lonc y est* A b c: dafs so auch ohne handschriftliche Autorität nothwendig gebessert werden mufste, liegt so auf der Hand, dafs es merkwürdig ist, dafs Körting es nicht bemerkt. — V. 1671, *ne soies honteus* A b c. — V. 1674, *Dou sorplus me vorrai or taire* A; *Du sourplus ne me voel pais taire* b. *Desores ne te doibs plus taire* c. — V. 1678, *De ma main mettre en la partie* A b c. — V. 1681, die Interpolation in b, von der ich schon oben gesprochen, lasse ich gern aus. — V. 1684,

die Handschrift A [1]) hat hier eine Lesart, die im Dresdener Ms. bedeutend gemildert ist, wie das die Regel in B. — V. 1697, *Mes se tu as pou de sejour* || *Et de demourer as paour* A b. — V. 1722, *Por ce les weil endoctriner* A c. — V. 1777 f., *Car li hom ne puet abaissier* || *Ne la dame trop enhaucier* A b. — V. 1823, Körting will hier wiederum an eine Vernachlässigung des Reimes von Seiten des Dichters denken, Du Méril und Bartsch bessern *jounece*, Ms. A liest: *Lors espannisse ses pechiez* || *Ce est bien raisons, ce sachiez,* || *Dont doit on faire en sa jouvente* || *Qu'an sa viellesce s'en repente* || *Et dame qui pechié n'aura* || *De coi dont se repentira?* Ms. b: *Tant doit on faire en sa jonesse* || *C'on s'en repente en sa viellesse* || *La dame qui pechiet n'ara* || *De quoy dont se repentira?* Abgesehen von den beiden ersten Versen liest c wie A. — V. 1836, *Donnez li tost congié. si faille* A. — V. 1839, *Si ne doit on riens acoillir* A. — V. 1852, *blasmes t'en porroit estre dis* A b; so mufs auch in B gelesen werden; *pis* ist aus dem vorhergehenden Reime wiederholt, wie wir solche Nachlässigkeiten schon öfter bemerkt haben, ein späterer Copist hat dann durch das *venroit u* ein Schönpflaster à la Aldiner Ausgabe auf die Verderbnis geklebt. Eine Verderbnis aber überall da anzunehmen, wo ein rührender Reim vorliegt, berechtigen uns die bisherigen kritischen Erfahrungen mit dem Texte der *art d'amors* und die Thatsache, dafs im Ms. A der rührende Reim sich nur einmal findet und zwar durch ein Versehen des Schreibers. — V. 1856, *Et s'il revient* A. — V. 1866 ff., A und c sind hier kürzer. Wenn B hier interpolirt ist, so mufs man gestehen, dafs dies die geschickteste Interpolation ist, die wir bisher gefunden. — V. 1883-96, die Stelle in A ist sehr abweichend, doch nähert sich der Text an einigen Stellen dem Texte von B genug, um diesen bessern zu können. A fol. 165[b]. *Et se tu amer le voloies* || *Tout aussi dire li porroies* || *A la fois, por lui esprover* || *Se il te veut de cuer amer* || *Mais au partir por rapeler* || *Dois rire et puis .I. pou gaber* || *Tout coiement, se qu'il le voie* || *Si li ratempre .I. pou sa voie* || *Car ne dois pas trop eschuer* || *Celui, dont tu te veus aidier* || *Ains t'i dois si bel acointier* || *Que*

[1]) und noch mehr b, was immer an solchen Stellen durch Ueberladung sündigt; c stimmt zu b.

*tu n'en aies destorbier* || *Hunble dois estre et debonnaire* || *Pran ades garde a ton affaire* || *Si que por fole ne te claimmes* || *Et c'on ne sache, se tu l'aimmes* etc. — V. 1941-42, *Por ce qu'a tel point te tenras* || *A ton ami plaire porras* A c; *a ton amy parler poras* b. — V. 1943, *mie despondre* A. *semondre* c. — V. 1944, *tu* fehlt in A und b, es ist auch im Verse zuviel, wie schon Körting bemerkt hat; es bleibt also nicht *a* fort, wie Bartsch wollte. — V. 1945, *Car par devant en ai dit tant* A b c: *par devant* mufs offenbar schon aus dem Sinne gebessert werden und es ist merkwürdig, dafs Körting das nicht bemerkt. — V. 1983, *m'em priez* A. — V. 1997 f., *Par ton sens, par ton bel atraire* || *Se tu sagement le sez faire.* A c auch so, nur fehlt *bel.* — V. 2011, A b und c haben *en tel maniere* statt *en mainte guisse*, was in B offenbar durch eine schon oft bemerkte Nachlässigkeit des Schreibers aus dem vorigen Verse wiederholt ist; *assaieras*, wofür A *demenras*, b *maintenras*, c *demoura* haben, mufs nothwendig in *essaieras* gebessert werden. — V. 2013 f., *Se tu vois qu'il te porsuit* || *La, ou tu vas, sa voie aquieut* A *esquiet: poursuit* in B wieder eine Wiederholung aus dem *suit* des vorhergehenden Verses. — V. 2018, *Et ou sens blasme aler porra* A c. — V. 2021, *La, ou li cuers maint et repose* A c; *Se ses cuers en t'amour repose* b. — V. 2050 ff.: dieser ganze Abschnitt ist intervertirt, wovon wir schon oben des Weiteren gesprochen. Der Anfang des Abschnittes in A ist oben ganz mitgetheilt worden. — V. 2094, *souef* A; *souvent* b. — V. 2095, *s'efforce* A. — V. 2096, *fai aussis, c'on l'emport afforce* A: Nach diesem Verse folgen in A b und c noch die Verse: *La, ou tu mult bien le vourras* || *Un petitet t'en contendras.* — V. 2097, *A premiers, car ce est bien drois* b. (*Apremiers* wohl Druckfehler bei Körting). — V. 2099, *m'y sui lassés* b: *lastes* für *lassés* hat Körting vielleicht nur verlesen. — V. 2104, *dont gabe a luy et jue et ry* b c. — V. 2105, *Douchement l'acole et embrache* b c. — In b folgen dann noch V. 126-136 von a (Utrechter Fragment), womit Ms. b schliefst. — V. 2109, *Tout adroit t'en consoillerai* b, c: *orendroit.* — V. 2121, *Ja avant prendre ne devroies* A b. — V. 2131, *Vos lo qu'avant en prenez tant* A b. In B mufs *lo ge* gelesen werden. — V. 2132, es fehlt eine Silbe, was Körting nicht bemerkt. A liest: *qu'il soit et larges et cortois.* — V. 2152 ff., zwei Verse mehr in A: *Certes s'il ne me fust mestiers* || *Je n'en eusse fait noiant* || *Mais j'en avoie*

*mestier grant* || *Ne le fis pas por vostre argent* || *Retenir, sachiez vraiement*, dieselben Verse etwas abweichend auch in c. — V. 2157: B hat hier eine merkwürdige Verderbnis, *pois*, was Niemanden aufgefallen. In Erbsen kann doch ein so grofser Reichthum nicht stecken. A liest: *Je vendrai mes vins et mes blez* || *Ou de ma terre les rammez;* b: *je vendray mes vins ou mes bleds* || *Ou de ma terre, si r'arés;* c wie b nur: *et mes vignes si les aurez; rares* bei Körting in V. 2158 u. 2160 mufs wohl einen Apostroph haben. — V. 2161, *Qu'a nul fuer ne les retenroie* A: bei Körting mufs statt *ne l'retenoie* (eine ganz unmögliche Apostrophirung), jedenfalls geschrieben werden *ne'l retenroie.* — V. 2163, *Et c'il disoit com barestez* || *Por ce qu'il en seroit gabez* A; *Et s'il disoit: Oil, alés* || *Pour ce que il n'en fust blasmez* b. c: *Sil disoit «Vous me barratez»* || *De ce pourroit estre blasmez.* — V. 2170, *Mes escrins est or enconbrez* A. — V. 2178, *Et de paroles la* (l. le) *paistras* A *Et tel parolle li diras* b. — V. 2185 ff., *Ne pour fole ne sote clamer* || *«Cele est tele, que prendre doie* || *Et ele a mestier de monnoie»* A. c fast genau so. Wenn man statt *s'elle* bei Körting *celle* liest, und wie oben die beiden Verse in Anführungszeichen einschliefst, so scheint mir das einen besseren Sinn zu geben. — Nach V. 2194 folgt in A noch: *Et dire: «Sire je n'ai cure* || *De vos deniers per aventure* || *Car moult tost blasmée an seroie* || *De vos deniers, se je's pranoie* (das letzte Wort theilweise verwischt). — V. 2210, dasselbe *qui*, was Körting hier *qu'i* schreibt, schreibt er inconsequenter Weise unten (Utrechter Fragment V. 146) *qui.* Letztere Schreibung ist richtig, wie schon Bartsch bemerkt. — V. 2211, dieser Vers, dem in B eine Silbe fehlt, ist in A zwar halb zerrissen, aber man kann noch lesen: *Et qu'il se gerra*, wodurch der Vers sein Maas bekommt. Das Futur konnte schon aus *tendra* (Utrechter Fragment 147) gebessert werden. — V. 2225, Bartsch bessert hier *saces*, was ich wegen Utrechter Fragment Vers 159 nicht für richtig halte, auch würde das fehlende *que* den Satz unbehülflich machen; c liest: *Le sage homs gré t'en scaura.*

Ich füge noch eine Anzahl Besserungen des Utrechter Fragments aus b hinzu. — V. 9, *le voloies* b. — V. 18. *traitours punais* b. — V. 21, *Vous loch qu'avant en prenés tant.* — V. 29 und 30 liest b abweichend *C'au rendre poras revenir* || *A ta volenté par loisir.* — V. 34, *Ma joie et tous mes desiriers* b. — V. 36, *par le foy que devés a dé* b. —

V. 43, *Certez moult bien le vous rendray* b. — V. 49, *Car a nul fuer ne'l retenroie* b. — V. 50 u. 51; die Lesart in a ist hier aus A und b gemischt, A siehe oben; b liest *Et s'il disoit: « Oïl alés || Pour ce que il n'en fust blasmés.* — V. 56, *Et luy di sans point de vergoingne* b. — V. 57. *Au revenir les raverés* b. — V. 61 f., *Ensi moult bien le blangiras || Et tel parolle li diras* b. — V. 64, *qu'il t'est mestiers* b. — V. 69 f., *Qu'apres ne l'en puist on gaber || Ne folle ne sotte clamer* b. — V. 79-90, diese Stelle habe ich oben vollständig aus b mitgetheilt. Daraus ist auch der nach V. 79, sowie der nach V. 82 in a fehlende Vers zu ergänzen. — V. 91, *Ainssi le met et hors et ens.* — V. 94, *Bien soyés venus, biaux doulx sire* b: das *il m'est moult grief* in b ist eine platte Amplification des *moult fort m'anoie* im folgenden Verse. — V. 98, *La, ou par derieir en riras* b. — V. 101, *Ne t'en soit ja une escalongne* b. — V. 102, *Mes que bien fachez la besongne* b; dann noch zwei Verse: *De mal d'anuy, qu'il ait eu || Mais qu'il ne soit apercheu.* — V. 104, *Au lieu que mis luy averas* b. — V. 107, *Doulx amis mout vous aim et erieng* b. — V. 111, *Bonnement le sueffre a baisier* b. — V. 114, *Fay si com s'il l'emporte a forche* b. — V. 119, *Aucune fois m'y suy lassés* b. — V. 120, *Telz baillez et telz cruautés* b. — V. 131, *en ton lit* b. — V. 133, *Et sa volenté tant de fois* b. — V. 136, *par ce que je te voeil gehir* b. — Mit diesem Verse schließt Ms. b. Aus A kann ich noch V. 186 beibringen, der (mit 185 und einem Theile von 184) auf dem Verso des letzten zerrissenen Blattes 167 stehen geblieben ist und offenbar der letzte Vers ist, den Ms. A enthalten hat: *Et dou tout a li me commans.* —

## IV. Die Guiart'sche art d'amours und die remedes d'amours, sowie Bemerkungen über andere Bearbeitungen Ovid's.

Die Guiart'sche *art d'amours* verdient schon deshalb eine Erwähnung, weil sie von Michelant und Körting in ihrem Verzeichniß der Bearbeitungen dieses Gegenstandes übersehen, auch von Holland und Bartsch nicht genannt ist, obgleich sie nicht allein in der Histoire littéraire kurz erwähnt, sondern auch schon im vorigen Jahrhundert mehrfach verzeichnet ist [1]),

[1]) Memoires sur l'ancienne chevalerie par La Curne de Ste Palaye, Paris, 1759, 3 voll. 12. Vgl. Bd. II. p. 65. — Legrand d'Aussy,

und sogar schon bei Fauchet genannt wird [1]). Das, soviel ich weiſs, einzige Ms. dieser groteskesten unter allen Bearbeitungen des Ovidischen Lehrgedichts ist eine ziemlich bekannte Fabliauxhandschrift, welche, wie die Chansonniers des Vatican, auf dem Recto des ersten Blattes die Notiz trägt: *C'est a moi*, *Claude Fauchet.* Die Handschrift trägt jetzt die Nummer 1593 fonds Français (früher 7615), sie ist zum gröſseren Theile gut erhalten und enthält auf 217 Blättern Pergament zu zwei Columnen von mindestens drei verschiedenen Händen des ausgehenden 13. oder beginnenden 14. Jahrhunderts auſser dem *Renart le nouvel* und *Renart le Bestourné*, das *livre d'Ysopet*, etliche Stücke von Rustebues, eine groſse Anzahl Fabliaux und Lais und auf fol. $178^{r}$ *L'art d'amours*, deren Anfang folgendermaſsen lautet:

[Q]ui voudroit l'art d'amors
Et savoir et aprendre,
Si q'on ne l'en peust
Ne blasmer ne reprendre,
Premier doit a ces vers
Si bonement entendre,
Que il sache raison,
Se on li demande, rendre.
*Guiart*, qui l'art d'amors
Vost en Romanz traitier,
En son prologue vost
.IIII. (l. III.) choses touchier:
La premiere, coment
On se doit affaitier,
Por requerre s'amie
Et savoir acointier.
[L]a seconde chose est,
Coment se contendra,
Quant l'amor de la fame
A soi atraite aura.
De la tierce, coment
Il s'en departira
De l'amor a la dame,
Quant plus ne li plera.

So geht das Gedicht durch zwölf Spalten zu 41 Zeilen bis fol. $181^{r}$ fort und umfaſst mit Hinzurechnung der vier Zeilen

Fabliaux et contes, Ausg. von 1781. Vgl. Bd. II. p. 61. — Hist. litt. tome 23, p. 291.

1) Fauchet, recueil etc. Ausg. in 1 Bd. 4°. Paris, Patisson, 1581: p. 179.

auf fol. 178a und der 15 Zeilen auf fol. 181b im Ganzen 511 Verszeilen.

Der Verfasser, der offenbar ein Geistlicher ist, will, wie er auch im Eingange sagt, zeigen, wie man die Geliebte gewinnt, wie man sie erhält und wie man sie endlich wieder los wird [1]). Der erste Theil, der bei Jakes d'Amiens so vorzüglich ausgeführt ist, ist hier sehr vernachlässigt und nur aus dem Groben geschnitzt, nur bei dem endlichen Gewinn der letzten Gunst verweilt Guiart mit mönchischem Behagen und gefällt sich in grobsinnlichen Details. Der Art, wie die Gunst der Geliebten zu erhalten sei, wird auch nur wenig Raum gewidmet; Guiart strengt hier seine Erfindungsgabe nicht an: man solle sie heirathen, das sei Gott wohlgefällig. — Er eilt dann zu seinem dritten Puncte, dem er den gröſsten Theil des Gedichtes widmet, in der Art, daſs seine ganzen bisherigen Ausführungen nur als Vorwand oder Text erscheinen, über die verderbliche Fleischeslust eine donnernde Strafrede loszulassen. Die Moral in ein unterhaltendes Gewand zu hüllen, um ihr auf diese Weise besseren Eingang zu verschaffen, ist ja ein gewöhnliches Streben der mittelalterlichen Moralisten. Wir haben deſshalb auch gar keinen Grund, uns zu wundern über den Contrast, der zwischen den im Anfange mit Behagen ausgemalten grobsinnlichen Details und dem nachherigen heiligen Eifer gegen die Fleischessünde besteht. Es darf uns dieser Contrast ebensowenig Wunder nehmen, wie die Art, in der der Sohn im *Chastoiement* durch die Fabliaux *De la male feme qui conchia la prude dame* oder *De l'home qui enferma sa feme en une tor* in der Moral unterrichtet wird.

Dieser letzte gröſste Theil des Guiart'schen Gedichts ist weit eher ein *remedium amoris* als eine *ars amandi* und hat dem erstgenannten Gedicht offenbar einige Züge entlehnt, von denen schon Fauchet einen anmerkt. Das Hauptmittel Guiart's aber gegen eine eingewurzelte Neigung neben den Vorschriften, daſs man die Geliebte ungeschminkt sehen solle, wenn sie sich dieses Verschönerungsmittels bediene, daſs man sie lachen machen soll, wenn sie häſsliche Zähne, und singen, wenn sie eine krächzende Stimme hat, dieses Hauptmittel ist, sich die Vorschriften der Religion ins Gedächtnis zurückzu-

[1]) Man wolle ihm nicht zugeben, fügt er hinzu, daſs man Gutes und Schlechtes zusammen behandeln dürfe; er gedenke aber durch die That zu zeigen, daſs dies sehr gut gehe.

rufen und zu bedenken, welch eine grofse Sünde die Fleischessünde ist und welche Strafen sie nach sich zieht. So geht das noch eine Weile fort und schliefst dann sehr passend mit einer Anrufung der heiligen Jungfrau im Geschmack Gautier's de Coinsy.

[V]os estes li douz lis
Et la vermeille rose,
Li precieus vessiaus
Ou li filz deu repose,
Secourez ma vie,
Aincois que Sathenas l'enclose,
Ne que du paradis
Li soit la porte close. — *Explicit.*

Ueber den poetischen Werth des Gedichtes brauche ich nach dem Gesagten wohl keine Worte mehr zu verlieren. Was den Verfasser anbetrifft, so neigt sich Legrand dazu, ihn als identisch mit einem Guillaume Guiart zu betrachten, der unter dem Titel: *Branche aux royaux lignages* etc. eine gereimte Geschichte Frankreichs von Philipp August bis auf 1306 schrieb, welche von Ducange in seiner Ausgabe Joinvilles theilweise abgedruckt ist. Es ist das eben eine blofse Hypothese, die in der Namensgleichheit ihren einzigen (und sehr schwachen) Grund hat.

Wenn das Guiart'sche Gedicht schon mehrfach erwähnt worden ist, so habe ich dagegen von dem zweiten Gedicht, den *remedes d'amours*, von dem ich jetzt eine kurze Notiz geben will, nirgends eine Erwähnung gefunden, so dafs das von Körting abgedruckte Gedicht der Dresdener Handschrift, welches er ebenfalls dem Jakes d'Amiens zuschreibt, bis jetzt die einzige bekannte Bearbeitung dieses Stoffes in der altfranzösischen Poesie war [1]). Ueber die Handschrift, welche, wie die *art d'amours* so auch das *remede d'amours* enthält, ist weiter oben schon das Nöthige mitgetheilt worden. Wir lesen auf dem Recto des ersten Blattes der Handschrift 12478 (ancien suppl. fr. 1316)

Chi s'enssient Ovide du remede d'amours.

Tu, qui ordonnez ton corage,
A faire au dieu damours hommage,

---

[1]) Die umfangreichen Bearbeitungen in 10silbigen Versen aus dem 16. Jahrh., wie die anonyme und bei Verard 1509 auf Velin gedruckte von ungefähr 9000 Versen (kais. Bibl. Y 1184 A), und die von Albin d'Avenelles gehören nicht hierher.

Pour mener amoureuse vie,
Vien pour entendre, je te prie,
Comment par bonne carité
Ovide a de toy pité.
N'a pas loncg temps, que je lisoie
En .I. livret, que je tenoie,
Escrit par maniere de gloze,
Non pas en metre, mais en prose,
Et faisoie grant diligence
De conchevoir bien la sentence.
Selon mon poure entendement,
Qui peu conchoit, et rudement,
Mais en lisant j'euch grant plaisanche,
Car de ce livre la substanche
Me disoit, que jadis a Romme
Fu demorans .I. soubtil homme,
Qui Ovides estoit nommés.
Cilz Ovides fu renommés
D'estre a son temps tres amoureux;
Et luy estoit tant savoureux
Li jeus de l'amoureuse vie,
Qu'il voa et dist a s'amie,
Que .I. traitiet composeroit
Et que la trouver on poroit
Pourquoy chil, qui amer voroient
Tous les poins amoureux scaroient.

Diese Art Prolog, der eine Art Biographie Ovid's und Entstehungsgeschichte seines Werks liefert, endigt mit den Versen:

Chi commenche une fiction
Par maniere de vision,
Comment Amours Ovide tenche
Pour ce que tel livre commenche.

Dann folgt auf einer neuen Seite roth: Legerat hujus amor titulum nomenque libelli: — Bella michi, video, bella parantur, ay. Demnächst eine französische Paraphrase dieser Verse (schwarz), die ich als Probe noch mittheilen will:

Cupido, li filz de Venus,
Veoir Ovide estoit venus,
Qui ce livret cy escrisoit.
Ainssi que Cupido lisoit
Le title et le non de ce livre,
Il dist: «Au cuer grant duel me livre
Chilz traitiés, car tu apareillez
Encontre moy fierez bataillez.»

In derselben Art folgen dann regelmäſsig zwei, wohl auch vier Verse Ovid's in 6-8 Versen paraphrasirt. Von Versen

Ovid's sind aber im ganzen nur etwa 50 mit Unterbrechungen eingeschrieben, bei den übrigen Paraphrasen ist die Stelle für sie frei geblieben. Das Gedicht umfaſst auf 40 nur in der Mitte beschriebenen Blättern mit breiten Rändern 1729 Verse und ist noch nicht vollendet, wie ein weiſs gelassenes Blatt und der Schluſs zeigt:

Et quant sens ton pooir fallir,
Se rencomenche a assalir
Tant que tu soyez bien foulés
Et travilliés et triboulés,
Parquoy t'ayes en grant hayne
L'ostel, la dame et la mesquine .....

Auf den Gedankengang des Gedichts näher einzugehen, kann ich mir füglich ersparen, da derselbe dem römischen Vorbilde ziemlich genau folgt. Daſs wir in diesem *remede d'amours*, dessen Dichter sich nicht genannt, die Crestiens'sche Bearbeitung des Ovidischen Lehrgedichts vor uns haben, die er in dem Eingange zum *Cliges* mit dem Titel *les commandemans d'amors* [1]) bezeichnet, ist mir in jeder Hinsicht unwahrscheinlich. Jedenfalls haben wir unter Crestiens' Werk uns mehr vorzustellen, als eine bloſse Paraphrase in der Art der vorliegenden, wenn dieselbe auch mit einer gewissen launigen Frische geschrieben ist und französisch-mittelalterlichen Localton hat. Auch scheint mir das vorliegende Werk wesentlich den Stempel des 14. Jahrhunderts zu tragen. Daſs es einen Prolog hat, wie einzelne Gedichte Crestiens (z. B. *Perceval le Gallois*), scheint hier nichts zu entscheiden. — Immerhin ist es ein interessanter Beitrag zu der Geschichte des Studiums des Ovid.

Was sonstige Bearbeitungen der Ovidischen Lehrgedichte anlangt, so bemerke ich zu dem bereits mehrfach, auch bei Holland, Bartsch, Michelant und Körting erwähnten Gedicht des Maistre Elie, welches uns die Handschrift St. Germain

[1]) Denn ich verstehe gegen die *Histoire littéraire* (Daunou) und Körting mit Holland und Bartsch unter den *commandemans d'amors* ein selbstständiges Werk und zwar eine Bearbeitung der *remedia*, nicht einen zweiten Titel der *art d'amors*. Ich weiſs nicht ob man schon darauf aufmerksam gemacht hat, daſs eine Turiner Handschrift des Cliges (Ms. gall. XXXII, g, II 9 fol. 108) im Anfang liest: «Chils qui fist d'Erech et d'Enyde || Et les comandemens Ovide || *Qui* l'art d'amours en Roumanch mist» (Codd. Mss. bibl. reg. Taur. pars altera p. 470).

1239 aufbewahrt hat und von dem Michelant in der Einleitung zu der Tross'schen Ausgabe der *Clef d'amour* ausführlicher berichtet, dafs es nicht 1244 Verse hat, wie Michelant und nach ihm Körting mittheilen, sondern 1302. Auch hat Michelant ganz übersehen, dafs das Gedicht unvollständig ist und mitten in einer Rede des Liebenden an seine Dame abbricht. Zu der Bemerkung Körting's (p. XVIII), dafs in diesen 1244 Versen die Ovidische ars amandi nur in sehr beschränktem Umfange wiedergegeben sein könne, fehlt also jetzt der Grund, da das Gedicht nicht ganz erhalten. Nach der Anlage des erhaltenen Stücks zu urtheilen (von dem ich eine Copie genommen habe), mufs Elie den Ovid im Gegentheil auf einer sehr breiten Basis haben wiedergeben wollen. Uebrigens mufs ich doch bekennen, dafs mit Abrechnung der ersten 300 Verse, welche einige interessante Details über das damalige Paris enthalten, das ganze Gedicht eine höchst langweilige Verwässerung Ovid's ist und nach meiner Ansicht eine Herausgabe an sich gar nicht verdient, wenn man es nicht eben nur als Material zur Geschichte des Studiums des Ovid im Mittelalter herausgeben wollte. — Was die anderen „weit unwichtigeren" Bearbeitungen der Ovidischen Lehrgedichte anlangt, wegen deren Körting auf Paulin Paris, Manuscrits françois V, 169 und VII, 76 ff. verweist, so hat er sich mit diesem Citat wohl geirrt, von Bearbeitungen Ovid's ist da wenigstens gar keine Rede. Factisch existiren auf der Pariser kaiserlichen Bibliothek aufser den angeführten metrischen Bearbeitungen zwei Prosaübersetzungen, darunter eine altfranzösische (Ms. 7235) und eine italienische (Ms. 7250). Die von Bartsch aus Hänel erwähnte Bearbeitung *Arsenal belles lettres* No. 21 ist gleichfalls eine weitläufige Prosabearbeitung. Es ist ein Pergamentmanuscript in Quarto oblongo zu zwei Columnen ohne Bezeichnung der Seiten in einer Schrift des späten 14. Jahrhunderts, früher dem Marquis de Paulmy angehörig. — Es ist hier vielleicht der Ort, noch auf einige andere Puncte in Körting's Einleitung zurückzukommen. Dafs ich zunächst mit Meyer und Bartsch die Körting'sche Beweisführung, welche ihn die von ihm veröffentlichten *Remedes d'amors* ebenfalls dem Jakes d'Amiens zuschreiben läfst, für nicht stichhaltig erachte, habe ich schon oben angedeutet. Auch die Identification mit dem Liederdichter ist durch nichts bewiesen, eine solche Namensgleichheit beweist eben Nichts und dafs beide

picardisch schrieben, ist kein Grund, sie zu identifiziren, da sie beide aus Amiens waren. Der Liederdichter Jacques gehört wohl, wie Colin Muset, der ersten Hälfte des 13. Jahrh. an, dagegen glaube ich nicht, dafs die Abfassung der *Art d'amors* viel früher fällt als die Hdschr., die sie uns überliefert haben. Was die Vorbilder des Jakes anlangt, so haben, wie mir Herr Edélestand du Méril richtig bemerkt, sowohl Körting wie die beiden genannten Gelehrten übersehen, dafs er das Buch des Andreas Capellanus *de arte amatoria et reprobatione amoris* [1]) benutzt hat. Namentlich hat er sicher die Idee und manche Details jener Zwiegespräche zwischen dem Liebenden und der Geliebten, von denen sich im Ovid keine Spur findet und welche Körting den interessantesten und originellsten Tleil der Dichtung nennt, diesem Vorbilde entlehnt. — Was die Lieder des Jakes d'Amiens anlangt, so erklärt sich die Nichtübereinstimmung in Bezug auf die Zahl zwischen Wackernagel und der Histoire littéraire einfach daraus, dafs letztere das Jeu-parti unter den Gedichten des Jakes nicht mitgezählt hat, während es bei Wackernagel Regel ist, dafs er in jedem Jeu-parti den zweitgenannten Gegenredner als Verfasser betrachtet. Zwei Lieder waren übrigens schon bei Tarbé abgedruckt, vollständig kommen sie in meiner Ausgabe des Berner Codex zur Veröffentlichung. — In der zweiten Strophe der nach Hofmann veröffentlichten Pastourelle hat Körting eine Conjectur Hofmann's aufgenommen, die den Vers fälscht; man liest besser *vait sovent enbraissant.* —

Zum Sehlufs müssen wir noch energisch gegen eine Auffassungsweise protestiren, die, wenn sie allgemein wäre, aller Feststellung der Sprachformen, aller Texteskritik, so weit sie auf sprachlichen Gründen beruht, den Boden unter den Füfsen wegziehen würde. Die Stelle, auf die wir Bezug nehmen, steht p. XXX seiner Vorrede und lautet:

«Auf die völlige Uebereinstimmung der Reimwörter für «das Auge ist mit ängstlicher Strenge geachtet worden, «so dafs diesem Principe zu Liebe zuweilen selbst die «grammatische Richtigkeit aufgegeben wird, so reimt

---

[1]) Wir vergleichen ein Ms. der Pariser kaiserlichen Bibliothek fonds Latin N[ro] 8758 (kl. 4. 2. Col. 119 Bl. Pgt.) und einen Druck derselben Bibl. «Erotica seu amatoria Andreae Capellani», Dorpmundae, 1610 (Non porté), herausgegeben von einem gewissen Dethmar Müller, nach einem eigenen Ms.

«z. B. Vers 1541 *die* mit *envoisie*, der Sinn aber fordert «gebieterisch *dies*. Nur eine Hauptausnahme findet sich «von dieser Regel: o und u reimen mit ou, wobei «selbst — was seltsam genug ist — inlautendes l oder «s gar nicht hindert z. B. *home : soume* (V. 350 f.), «*Roume : home* (V. 538 f.), *tout : mult* (V. 382 f.), *amors :* «*vous* (V. 1278 f.); seltner ist es, dafs sie mit ui reimt, «z. B. *angoisse : puisse* (V. 1767 f.); noch wollen wir «den einmal vorkommenden Reim *ensanle : samble* (V. «1695 f.) notiren.»

Was ist das für eine Art der Kritik, alle Nachlässigkeiten und Schnitzer irgend eines Copisten sorgfältig zu registriren, sie zu classificiren und von Regeln und Hauptausnahmen zu sprechen? Dieser Fall zeigt mal wieder recht auffällig, wohin das führt, wenn man nur nach einer Handschrift veröffentlicht und sich jeder Laune und jedem Fehler des Copisten sclavisch unterordnet. Wir sahen schon oben in den Emendationen oft genug, mit welcher Ausdauer Herr Körting an solchen Stellen, wo sein Copist einen Schnitzer macht, eine grammatische Incorrectheit des Dichters constatirt. Warum ist Herr Körting nicht dreist genug, das grammatisch incorrecte *die* in *dies* zu bessern und wenn *home* mit *soume* reimt *some* zu bessern, ebenso *Rome* aus *Roume*, *mout* aus *moult*? Ist es dreister, in den Versen:

Or est affremée l'amors
si que n'ai mais paor de vous

zu bessern:

Or est affremée l'amor
si que n'ai mais *de vous paor*

oder aber, wie Herr Körting will, anzunehmen, dafs die Reime *amors vous* u. ähnl. eine Hauptausnahme von der sonst strengen Reimregel bei Jaques d'Amiens constatirten? — Einem möglichen Einwand gleich zu begegnen, bemerken wir ausdrücklich, dafs es etwas ganz Anderes ist, wenn in Gedichten, die wie Barlaam und Josaphat mit grofser Wahrscheinlichkeit in die ersten Jahre des 13. Jahrhunderts, oder wie Blancandin und Orgueilleuse gar in das Ende des 12. Jahrh. zu setzen sind, solche fehlerhaften Reime vorkommen. Sie finden sich mit Uebereinstimmung der Handschriften in Blancandin und Orgueilleuse z. B. an 32 verschiedenen Stellen (wie ich aus einer Zusammenstellung entnehme, die ich Gaston Paris ver-

danke), und erklären sich dort als Reste von Assonanzen (vgl. den Artikel von Meyer, *Revue critique* 1867, I, 378), zum Theil auch als Nachlässigkeiten des Dichters, und sind fast durchgängig durch die Kritik nicht zu beseitigen. Wenn aber eine einzige Handschrift eines Dichters, dem wir ein so hohes Alter beizumessen gar keinen Grund haben und der zugestandenermafsen sehr formstreng und genau reimt, in einer kleinen Anzahl von Fällen solche ungenaue Reime aufweist, die jedoch alle durch leichte kritische Aenderungen beseitigt werden können und zum Ueberflufs in den anderen Handschriften und Ueberlieferungen, welche in jeder Beziehung einen bei Weitem besseren Text bieten, sich nicht finden, so haben wir es in jedem dieser Fälle mit einer Nachlässigkeit des Copisten zu thun [1]) und sind durchaus nicht berechtigt, von Regeln und Hauptausnahmen im Sprachgebrauche des Dichters zu sprechen. — Herrn Körting können diese Gesichtspuncte nicht vor Augen getreten sein, als er diesen Passus schrieb, sonst würde er wohl hier vorgezogen haben, nicht solche Reime anzunehmen und von Regeln und Hauptausnahmen zu sprechen, sondern die verderbte Lesart einfach zu bessern, er würde eingesehen haben, dafs er in seiner sonst höchst löblichen Gewissenhaftigkeit hier zu weit ging.

Wir brauchen wohl nicht hinzuzufügen, dafs die erwähnten Herstellungen des Reims von Ms. A, das ja eben das beste ist, bestätigt werden. Unsere Lesart der beiden oben erwähnten Verse hat auch c.

Paris, im September 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

---

[1]) Wie nachlässig dieser, haben die Emendationen zur Genüge gezeigt.

# Bibliographie des Jahres 1867.

## I. Zur französischen Literaturgeschichte.

Von Adolf Ebert.

---

### A.

1. Catalogue général de la librairie française pendant vingt-cinq ans (1840—1865) etc.; par *O. Lorenz* [s. J. 66, Nr. 1] Livr. 4—6.

2. Bibliographie liégeoise, contenant: 1° les livres imprimés à Liége depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours; 2° les ouvrages publiés en Belgique et à l'étranger concernant l'histoire de l'ancienne principauté de Liége et de la province actuelle du même nom; par *X. de Theux.* Brüssel. Tome I. 8°. VIII, 359 p. 12½ Fr.

Das Werk wird 2 Bde. bilden.

3. Essai d'un dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, publiés en Belgique au XIX[e] siècle, et principalement depuis 1830, par *J. Délécourt.* Brüssel. 8°. 20 Fr.

4. Curiosités bibliographiques et artistiques; livres, manuscrits, gravures etc.; par *G. Brunet.* Genf. 8°. 10 Fr.

5. Marques typographiques, ou Recueil des monogrammes [s. J. 65, Nr. 7] 15[e] livr. 5 Fr.

6. Histoire de l'imprimerie royale du Louvre, par *A. Bernard.* 8°. XIII, 315 p. 8 Fr.

Diese Druckerei, von Franz I. 1539 gegründet, wurde von Louis XIII. 1640 im Louvre errichtet, wo sie bis zur Republik bestand. — In einem Anhang wird ein chronologischer Catalog der Ausgaben gegeben, die aus dieser Druckerei von 1640—1792 hervorgingen.

7. Les anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, colléges etc.; par *A. Franklin.* Tome I. 4°. XXIII, 429 p.

Der Verf., an der Bibliothek Mazarine angestellt, hat sich schon durch manche tüchtige von uns hier angeführte Monographie über einzelne Bibliotheken rühmlichst bekannt gemacht; und erscheint daher zu diesem Werke besonders berufen.

8. Préface du catalogue de la bibliothèque Mazarine rédigée en 1751 par le bibliothécaire *P. Desmarais*, publiée, traduite et annotée par *A. Franklin.* 16°. 4 Fr.

9. Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque communale de Perpignan, dressé par *A. Fourquet.* Perpignan. 8⁰. XII, 472 p.

10. La bibliothèque de Catherine de Médicis, par *A. Franklin.*

In: Bullet. du bouquiniste 1866, Nr. 235.

Vergl. unsere Bibliogr. J. 1858. Nr. 8.

11. Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. A. F. Didot. Tome I^er^. Livres avec fig. sur bois. Solennités, Romans de chevalerie. 8⁰. 1^re^ Livr. 7½ Fr.

12. Deux années de mission à Saint-Pétersbourg, manuscrits, lettres et documents historiques sortis de France en 1789; par *H. de La Ferrière.* 8⁰. 10 Fr.

---

13. Histoire littéraire de la France par des religieux Bénedictins etc. *Nouv. éd.* [s. J. 66, Nr. 15]. Tomes IV-VI.

14. Histoire de la littérature française depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours, par *F. Godefroy.* Poëtes. Tome I. (XVI^e^ et XVII^e^ s.) 8⁰. XXIV, 696 p.

15. Histoire de la littérature franç. au XVII^e^ siècle, par l'abbé *Follioley* [s. J. 63—64, Nr. 16]. Tome II. 3 Fr.

16. L'année littéraire et dramatique ete., par *G. Vapereau* [s. J. 66, Nr. 18]. Neuvième année, 1866.

---

17. Mémoires de l'Institut impérial de France. Recueil des discours, rapports et pièces diverses, lus dans les séances publiques et particulières de *l'Académie Française.* 1860—66. 1^re^ partie. 4⁰. 12 Fr.

*18. Origine de l'Académie d'Arras, par *L. Carrois.* 1866. 8⁰.

S. darüber Bullet. du bouquiniste Nr. 241.

19. Une séance de l'Académie des Palinods en 1640; suivi des poésies palinodiques de *Jacqueline Pascal,* de *Pierre, Antoine* et *Thomas Corneille;* par É. Frère Rouen. 8⁰. 3 Fr.

---

20. Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe, avec des extraits et des pièces rares ou inédites, par *E. Baret.* 2^e^ éd. 8⁰. X, 483 p. 7½ Fr.

Dies Buch ist die zweite Ausgabe eines Werks, das unter einem ganz anderen Titel 1857 erschien, nämlich: *Espagne et Provence, études sur la littérature du midi de l'Europe.* Neu sind das 4. und 5. Capitel, worin die „provenzalischen Schulen" Italiens und Portugals behandelt werden. Dafs das Buch hinter dem heutigen Standpunkte der Wissen-

schaft weit zurückbleibt, zeigt schon der Umstand allein, dafs die Werke von Diez sämmtlich dem Verf. unbekannt geblieben. Die ausführliche strenge Kritik der *Rev. crit.*, Nr. 11 (von P. M.) faſst ihr Urtheil schlieſslich dahin zusammen: «Il n'y a pas même d'amélioration appréciable à signaler dans la seconde édition, les additions qu'elle a reçues n'ayant fait qu'augmenter la proportion des fautes qui pullulent dans cet ouvrage». Was die Inedita aber angeht, so wären sie aus Drucken entlehnt. — Vgl. auch oben p. 156 f.

21. Zum altromanischen Leiden Christi und Leodegar, von *K. Hofmann.*

In: Sitzungsber. der Münchener Akad. d. Wissensch. 1867. Bd. II. p. 199 ff.

22. Le salut d'amour dans les littératures provençale et française; mémoire suivi de huit saluts inédits, par *P. Meyer.* 8°. 47 p.

Abdruck aus der Biblioth. de l'éc. des chartes 6e sér., T. III. — In der interessanten Abhandlung gibt der Verf. zunächst eine genauere Begriffsbestimmung dieser lyrischen Species, spricht sich dann für die Priorität der provenzalischen Saluts aus, und gibt endlich eine nähere Charakteristik dieser und der französischen.

---

23. Les épopées françaises etc. par *L. Gautier* [s. J. 65, Nr. 24]. Tome II. XVI, 620 p. 3 Fr.

S. *Rev. crit.*, Nr. 43 die Kritik von *Bartsch* mit einem Nachwort von *P. Meyer.*

24. Recherches sur l'épopée française, examen critique de l'Histoire poétique de Charlemagne de M. G. Paris et des épopées françaises de M. L. Gautier, par *P. Meyer.* 8°. 75 p.

Abdruck aus der Biblioth. de l'éc. des chartes, 6e sér., Tome III. Auf diese interessante Arbeit, die manche neue Ansichten aufstellt, werden wir an einer anderen Stelle nächstens ausführlicher eingehen. — Bei dieser Gelegenheit sei auch auf einen Artikel der *Rev. des deux Mond.*, *Février* aufmerksam gemacht, welcher auf die beiden oben genannten Werke von Paris und Gautier sich bezieht, nämlich: *Les théories nouvelles du poème épique, par G. Boissier.*

25. Le caractère français dans la chanson de Roland; discours prononcé à la distribution des prix du collége de Pézenas par *F. Autié.* Pézenas. 8°. 14 p.

*26. Notice et extraits de deux mss. franç. de la bibliothèque royale de Turin, par *A. Scheler.*

In: Bullet. du biblioph. belge, Ire ann. Nr. 4. 1866, und IIe ann. Nr. 1.

Fortsetzung des J. 65, Nr. 28 aufgeführten Aufsatzes. Nach Beschluſs der Analyse des «Sone de Nausay», wird hier noch des *Cliget* von Chrestien de Troyes und eines Gedichts *Richart le biel*, als dem ersten Ms. angehörig, gedacht. — In der folgenden Nr. behandelt der Verf. das zweite Ms., welches die Bezeichnung L. V. 32 hat und ein Quartband von 35 Blättern ist. Es enthält theils Gedichte, theils den

Roman «des seth sages de Rome» in einem älteren und correcteren Text, als die Pariser Handschrift 6767, nach Hrn. Scheler's Ansicht.

---

27. Das politische Schauspiel in Frankreich unter König Ludwig XII, von *P. Goldschmidt*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 17 f.

Der Verf. behandelt zuerst *Gringore*, dann das Stück *Le nouveau monde*, das er dem Gringore nicht, wie manche Andere, beilegt. Wahrhaft zu verwundern ist es, dafs dem Verf. die so ausführliche Abhandlung Chassang's in unserm Jahrb. Bd. III unbekannt geblieben, da er sie nirgends erwähnt; ihr gegenüber erscheint seine Arbeit doppelt unbedeutend.

---

28. Quelques femmes auteurs du XIX^e^ siècle, par Mad. *Bourdon*. 12⁰. 143 p.

29. Nouveaux lundis, par *C. A. Sainte-Beuve* [s. J. 66, Nr. 31]. Tom. VII-IX. 6 Fr.

---

30. **Ampère.** — Étude sur la vie et les travaux de Jean Jacques Ampère, par *A. Potton*. Lyon. 8⁰. 2½ Fr.

31. **Barante.** — M. de Barante, ses souvenirs de famille, sa vie et ses oeuvres, par *Guizot*.

In: Rev. des deux Mond., Juillet.

32. **Basselin, Olivier.** — Olivier Basselin et les compagnons du Vau-de-Vire. Une erreur historique et littéraire. Mémoire inédit lu à la Sorbonne, le 4 avril 1866, par *J. Travers*; suivi de l'incident Martin-Travers, extrait des journaux. Caen. 8⁰. 40 p.

33. **Beaumarchais.** — Beaumarchais et la comédie espagnole. Conférence faite etc. par *Ch. Revillout*. Montpellier. 8⁰. 34 p.

34. **Chamfort.** — Note sur la correspondance de Mirabeau et de Chamfort, par *A. Bardoux*. 8⁰. 16 p.

35. **Chastellain.** — Oeuvres de Georges Chastellain, Artikel von *Vallet de Viriville* im Journ. des Savants, Janv., Mars et Juin.

Im Anschlufs an die neue Ausg. von *Kervyn de Lettenhove*, s. J. 66, Nr. 83.

36. **Cherbuliez.** — Les romans de V. Cherbuliez, par *E. Montégut*.

In: Rev. des deux Mond., Mai.

37. **Corneille.** — La gloire des armes chez Corneille, par *E. de la Barre Duparcq*. Orléans. 8⁰. 13 p.

In 200 Exempl.

38. **Corneille.** — Corneille et le Cid, par *A. E. Chaignet.* St.-Maisent. 8°. 31 p.

Aus den Conférences scientifiques et littéraires des facultés de Poitiers.

39. **Cousin.** — Victor Cousin, par *P. Janet.*
In: Rev. des deux Mond., Février.

*40. **Deshoulières.** — Madame Deshoulières emprisonnée au château de Vilvorde par ordre du prince de Condé, par *L. Galesloot.* Brüssel. 1866.

S. darüber *Bullet. du bibliophile belge* 1866, Nr. 4.

41. **Du Bellay.** — Oeuvres françaises de J. Du Bellay, Artikel von *Sainte-Beuve* im Journ. des Savants, Avril, Juin et Août.

Im Anschlufs an den ersten Band der neuen Ausg. von *Marty-Lavaux,* s. J. 66, Nr. 86. Ein sehr interessanter Aufsatz, wie er sich von dem Verf. des *Tableau de la poésie franç. au 16e siècle,* welches vornehmlich zuerst wieder die Schule Ronsard's zu Ehren brachte, leicht erwarten läfst.

42. **Du Lorens.** — Jacques du Lorens et le Tartuffe. Notice sur un précurseur de Despréaux (1583—1658), par *P. Blanchemain.*
In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 247.

Von seinen 'Satyres' erschienen 3 Ausgaben 1624, 1633 u. 1646; man sieht schon daraus, von welcher Wirkung sie zu ihrer Zeit waren. Du Lorens war ein tüchtiger Jurist, wie er denn auch verschiedene «Coutumes» herausgegeben hat.

43. **Fénelon.** — Histoire littéraire de Fénelon, ou revue historique et analytique de ses oeuvres pour servir de complément à son histoire et aux différentes éditions de ses oeuvres par *M...,* directeur au séminaire de St.-Sulpice. Gr. 8°. XIII, 480 p.

43 b. **Garnier.** — Étude analytique et critique sur le théâtre de Robert Garnier, par *Frost.* Bielefeld. 4°. (Progr.)

**Gringore.** — S. oben Nr. 27.

44. **Jasmin.** — Jasmin, sa vie et ses oeuvres, par *L. Rabain.* Limoges. 12°. 3½ Fr.

45. **La Fontaine.** — La Fontaine et les fabulistes, par *Saint-Marc Girardin.* 2 Vol. 8°. VIII, 448 und 484 p. 5 Fr.

Das von der *Revue crit.,* Nr. 43 im Allgemeinen sehr gerühmte Werk sind Vorlesungen, die der Verf. in d. J. 1858—59 an der Sorbonne mit grofsem Beifall gehalten. Es enthält zugleich eine Geschichte des Apologs von seinen Anfängen bis auf unsere Tage. Diese Partien aber scheinen der schwächere Theil der Arbeit zu sein. — S. darüber auch in der *Rev. des deux Mond., Avril,* den Artikel von *Taillandier* p. 756 ff.

46. **Maynard.** — Notice sur le président François de Maynard, poète toulousan, par *P. Blanchemain.*
In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 250.

Erschien auch als besonderer Abdruck. 8°. $1\frac{1}{4}$ Fr. — Der Verf. ist der neueste Herausgeber Maynard's, s. die Ausg. J. 1863—64, Nr. 143.

47. **Marie de France.** — De aetate rebusque Mariae francicae nova quaestio instituitur. Dissert. inaugur., auctor *E. Mall.* Halle. 8°. 58 p.

Die Arbeit enthält zwar manches Unnöthige, namentlich nach der Einleitung von Hertz zu seiner Uebersetzung der Lais der Marie, welche Einleitung der Verf. leider nicht gekannt hat; es finden sich aber auch Partien die neu und von Werth sind, wie die gründliche Untersuchung über die Sprache der Dichterin. Auch ist die Arbeit durch die fleifsige Sammlung des Materials selbst da von Interesse, wo man den Resultaten des Verf. nicht beistimmen kann.

48. **Massillon.** — Massillon, étude historique et littéraire, par l'abbé *A. Bayle.* 8°. 6 Fr.

49. **Molière.** — La morale de Molière, par *C. J. Jeannel.* 8°. 268 p.

Ein Buch, das zwar von einem sehr einseitigen Standpunkte Molière betrachtet, aber originell und daher nicht unbeachtenswerth ist; der Verf. kommt zu dem allerdings vollkommen unrichtigen Schlusse, dafs Molière, im Wesentlichen mindestens, tief christlich ist. S. darüber *Rev. crit.* 1868, Nr. 22 und *Journ. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 52.

50. **Molière.** — Molière et la comédie italienne, par *L. Moland.* Ouvrage illustré de vingt vignettes, représentant les principaux types du théâtre italien. 12°. XI, 378 p. 4 Fr.

Die *Rev. crit.* 1868, Nr. 37 urtheilt: «Le volume est le fruit des recherches faites par l'éditeur de Molière dans l'ancienne littérature dramatique de l'Italie. Le livre se ressent un peu de cette origine pour ainsi dire accidentelle; il est décousu et manque de plan: on ne sait jamais au juste si l'auteur commente encore Molière ou étudie le théâtre italien pour lui-même. Mais à part ce défaut, le nouveau livre de M. M. est intéressant, plein de détails curieux, bien pensé et bien écrit». Den Hauptinhalt bilden die verschiedenen italienischen Truppen die im 16. und 17. Jahrh. in Paris gespielt haben, indem der Verf. mit der der *Gelosi* beginnt, die 1576 zuerst nach Frankreich kam, und 1697 endigt, wo Louis XIV. das théâtre italien schlofs.

51. **Musset.** — Étude critique et bibliographique des oeuvres d'Alfred de Musset, pouvant servir d'appendice à l'édition dite de souscription. Gr. 8°. 2 Fr.

52. **Nodier.** — Charles Nodier; épisodes et souvenirs de sa vie, par Mad. *Menessier-Nodier.* 12°. $3\frac{1}{2}$ Fr.

53. **Perrault.** — Die französischen Märchen von Perrault mit der deutschen Bearbeitung von M. Hartmann und einigen Stücken aus der Grimm'schen Sammlung verglichen von *Ch. Marelle.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 405 ff.

Der Werth der Perrault'chen Märchen, die von Hartmann nicht getreu wiedergegeben zu sein scheinen, wird hier gut gewürdigt.

54. **Ponsard.** — Galilée, drame par Fr. Ponsard; von *M. Maass.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XL, p. 21 ff.

55. **Ponsard.** — Le Galilée de Ponsard, ou le Polyeucte de l'astronomie. 8°. 47 p.

Auch in der *Rev. des deux Mond.*, *Mars* findet sich ein Artikel über dieses Stück von *Challemel-Lacour.*

56. **Rabelais.** — François Rabelais, par *G. Colletet.* Extrait des *Vies des poëtes françois.* Genf. 18°. XIII, 60 p. 5 Fr.

In 100 Exempl. — Aus der bekannten handschriftlichen Literaturgeschichte Colletet's, aus der schon verschiedene andere Stücke veröffentlicht worden [s. J. 1863—64, Nr. 125 und J. 1866, Nr. 29]. Nach der *Rev. crit.* 1868, Nr. 1. bietet dieser Artikel Colletet's nichts neues; zu bemerken ist aber, dafs der Herausg. Noten von gleichem Umfang als der Artikel selbst, beigefügt hat, die von eingehenden Untersuchungen über Rabelais' Leben und Schriften zeugen.

57. **Rabelais.** — Le Rabelais de Huet, par *Th. Baudement.* 18°. 64 p. 3 Fr.

In 250 Exempl.

58. **Rabelais.** — Rapports de la langue de Rabelais avec le patois de la Touraine et de l'Anjou, par *A. Loiseau.* 8°. 1 Fr.

59. **Ronsard.** — La versification de Ronsard, par *Büscher* (Progr. des Gymnasium zu Weimar). 4°. 24 p. 7½ Ngr.

Der Verf., der eine Fortsetzung seiner Arbeit in Aussicht stellt, handelt hier zunächst von dem Reim, der Cäsur und dem Enjambement, dem Gebrauch der verschiedenen Verse, ihrem Arrangement, dem Hiatus und der Elision. Man findet da manche gute Beobachtung.

60. **Sévigné, M^me^ de.** — Lettres de Mad. de Sévigné; Artikel von *Littré* im Journ. des Savants, Oct., Nov. et Décembre.

Im Anschlufs an die neue Ausg. von Monmerqué [s. J. 61, Nr. 79 und unten Nr. 109] verfafst. Der erste Artikel verbreitet sich über die Edition, der zweite über die von Mesnard verfafste *Notice*, der dritte über das *Lexique.* Der Name Littré's bürgt schon für die Bedeutung dieser Artikel, zumal des letztern.

61. **Voltaire.** — Voltaire, sa vie et ses oeuvres, par l'abbé *Maynard.* 2 Vol. 8°. 15 Fr.

62. **Voltaire.** — Voltaire et la police, dossier recueilli à St.-Pétersbourg parmi les manuscrits français originaux enlevés à la Bastille en 1789, avec une introduction sur le nombre et l'importance des dits manuscrits et un essai sur la bibliothèque de Voltaire, par *L. Léouzon Le Duc.* 8°. 265 p. 3½ Fr.

S. über dies durch die Urkunden, die es mittheilt, interessante, wenn auch sonst mit grofser Flüchtigkeit verfafste Buch die *Rev. crit.*, Nr. 40.

63. **Voltaire.** — Voltaire à Ferney, par *E. Noël*. Rouen. 12⁰. 120 p. 1/4 Fr.

64. **Wace.** — Ueber die Quellen des Roman de Rou, von *G. Körting*. Leipzig. 8⁰. 67 p. 12 Sgr.

Leipziger Doctordissertation. — Eine sehr gründliche Arbeit, die namentlich das Verhältnifs von Wace zu den normannischen Chronisten Dudo und Guilelmus Gemmeticensis, und dieser beiden zu einander durch eine sorgfältige Vergleichung untersucht. Das Hauptresultat fafst der Verf. am Schlufs in folgende Worte zusammen: „Der Verf. des Rom. de Rou hat nachweisbar bis zur Geschichte der Eroberung Englands die Werke des Dudo und des Guilelmus als Hauptquellen benutzt; die Nebenquellen lassen sich nicht näher bezeichnen, nur bezüglich der Geschichte Wilhelms des Eroberers kann mit einiger Wahrscheinlichkeit vermuthet werden, dafs die von Ordericus Vitalis angegebenen Werke als Quellen gedient haben. Aus der mündlichen Tradition hat der Verf. nur sagen- und anekdotenhafte Erzählungen aufgenommen.“

**B.**

65. Guillaume d'Orange, le marquis au court nez, chanson du XIIᵉ siècle mise en nouveau langage par *W. J. A. Jonckbloet*. Amsterdam. 8⁰. XXIV, 385 p. 12 Fr.

66. Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour, roman d'aventures, publié pour la première fois par *H. Michelant*. 8⁰. XVIII, 238 p. 12 Fr.

S. oben p. 79 ff. die Anzeige von *Bartsch* und vgl. *P. Meyer* in der *Rev. crit.*, Nr. 24.

---

67. Del codice Estense di rime provenzali,. relazione di *A. Mussafia*.

In: Sitzungsber. der phil. hist. Cl. der Wiener Akad. Bd. LV.

Eine musterhafte Arbeit. Was der Verf. im Vorwort verheifst, hat er vollkommen erfüllt. Wir deuten also den Inhalt am besten an, indem wir was er dort sagt, reproduciren: «Stimai dover mio di dar qui relazione più che potessi esatta e diffusa del manoscritto. Comincio dal discriverlo; poi tocco brevemente di quelli che finora ne parlarono; reco quindi la tavola delle poesie, indicando quali furono già stampate e dove; poi confronto col codice le poche publicazioni fatte fin qui sulla scorta del medesimo, e finalmente ne reco a saggio alcuni componimenti già stampati secondo altri testi, perchè se ne possa fare confronto, ed altri tuttora inediti.» Die letztern sind 10 Gedichte, von *Deode Pradas, Raimon de las Salas, Ponz de Capdoill, Gauselm Faidit, Guillem de la Tor, Lambertin de Buvarel* und *Cercalmont*. — Der Codex besteht aus 2 Mss., das eine von Pergament aus zwei verschiedenen Theilen wieder, von denen der erstere das Datum 1254 trägt, der andere aus dem Ende des 13. Jahrh. ist; während das andere Ms., eine Papierhandschrift, dem 16. Jahrh. angehört.

68. Die altfranzösische Liederhandschrift Nr. 389 der Stadtbibliothek zu Bern (Fonds Mouchet 8 der pariser kaiserl. Bibliothek), von *J. Brakelmann*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p, 339 ff.

Nach einigen ganz interessanten Nachrichten über Mouchet beginnt Hr. B. diese früher im Besitz Ste Palaye's gewesene Copie des Berner Codex genau zu reproduciren, indem er hier fol. 1 bis 29 (Lied I—LXV), nur mit Ausschlufs der schon von Wackernagel aus der Berner Handschr. selbst edirten Lieder, mittheilt. Warum aber diese Mühe nicht lieber auf das Original selbst angewandt wurde, bleibt uns ein Räthsel.

69. Eine Anzahl altfranzösischer lyrischer Gedichte aus dem Berner Codex 389, von *K. Hofmann.*

In: Sitzungsber. der Münchener Akad. der Wissensch. 1867, Bd. II, p. 486 ff.

Es sind 24 Gedichte, zum Theil Jeus-partis, Pastourellen, Romanzen, Kreuz-, Marien- und andere Lieder, worunter auch von *Cunes de Bethunes, Blondel, Aidefrois li bastars,* dem Grafen von *Cousit, Colin Muset.* Die kleine Sammlung zeichnet sich also durch grofse Mannichfaltigkeit aus, die den Werth der Publication noch erhöht.

70. Altfranzösische Lieder, herausgeg. von *J. Schirmer.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 81 ff.

Es sind 6 Gedichte, die 4 ersten aus der Pariser Handschr. fonds fr. 20050 (früher fonds St. Germain 1989), die beiden andern aus der Berner. Die 3 letzten Gedichte sind reine Pastourellen, die andern haben zum Theil einen verwandten Charakter. Die Stücke sind recht interessant.

---

71. Le romant de Jehan de Paris, revu pour la première fois sur deux mss. de la fin du XV[e] siècle, par *A. de Montaiglon.* 16°. XLVIII, 160 p. 2 Fr.

Bis vor Kurzem kannte man kein Ms. von dem Roman, und so gingen die Herausgeber nur auf die alten Drucke zurück, von denen der älteste undatirte vor 1532 zu setzen ist, indem man meist annahm, dafs zu derselben Zeit, wo es gedruckt, anch das Werk verfafst worden. Demgemäfs fand man auch in der Erzählung eine Beziehung auf die Vermählung Franz I., während Hr. Montaiglon vielmehr Karl VIII. in dem Helden erblickt. Die beiden Mss., von denen das eine in der kais. Bibl., das andere einem Schweizer Gaullieur angehört, zeigen übrigens eine volle Uebereinstimmung, und weichen nur sehr unbedeutend von dem Text der ersten Ausgaben ab. — Ein guter Glossaire-Index ist der Ausg. beigefügt. S. *Rev. crit.,* Nr. 36, wo auch über den Kern der Erzählung von *Gaston Paris* interessante Bemerkungen sich finden.

72. La vraie Histoire de Triboulet et autres poésies inédites, récréatives, morales et historiques, des XV[e] et XVI[e] siècles, recueillies et mises en ordre par *A. Joly.* Lyon. 8°. 126 p.

73. S'ensuyvent plusieurs belles chansons nouvelles, imprimées nouvellement. On les vend à Paris en la rue Nostre-Dame. — Réimpression faite pour une société de Bibliophiles. Genf. 18°. 92 p.

In 102 Exempl. — Das Original, von dem man nur ein, der kais. Bibl. angehöriges Exempl. kennt, erschien, herausgegeben von Alain Lotrian, 1542. Es sind historische Volkslieder, die sich auf Ereignisse der Regierung Franz I. beziehen. *Rev. crit.* 1868, Nr. 9.

74. L'an des sept dames, avec annotations et remarques de *Ruellem* et *A. Scheler*. Brüssel. 18⁰. 178 p.

In 114 Exempl. Wiederabdruck aus dem sehr seltnen Buch: Oeuvre nouvelle contenant plusieurs matières, zu Antwerpen, wie es scheint 1503, in 4⁰. erschienen. — Das Werkchen enthält 364 huitains, indem der Verf. jeden Tag in jeder Woche ein huitain an eine von 7 Damen gerichtet hat, woraus sich denn auch der Titel erklärt. Der Inhalt ist unbedeutend. *Rev. crit.*, Nr. 26.

75. La reprise de la Floride, publiée avec des variantes sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, et précédée d'une préface par *R. Tamizey de Larroque*. 8⁰. 80 p. 5 Fr.

Publications de la soc. des biblioph. de Guyenne, Tome Ier, Nr. 1. — Diese bekannte historische Erzählung, die ihrem Helden Dominique de Gourgues selbst beigelegt wird, erscheint hier in einer wesentlich verbesserten Ausgabe auf Grund eines der besten Mss. (Bibl. imp. fr. 2145), zugleich mit den Varianten der andern. *Rev. crit.* 1868. Nr. 23.

76. La bataille fantastique des grands roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère. Traduction de latin d'Elisius Calentius, attribuée à *Rabelais*. Notice bibliographique de *P. L.* Genf. 18⁰. 10 Fr.

---

77. Le songe du resveur réimprimé pour la première fois d'après l'exemplaire unique conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, avec une préface du *bibliophile Jacob*. Genf. 18⁰. X, 27 p.

In 100 Exempl. — Dies Büchlein ist ein Straufs kleiner satirischer Gedichte, welche unterzeichnet von *Quinault*, *Boyer*, *Boisrobert*, *Molière*, *Boileau*, *Furetière*, *Benserade*, den beiden *Corneille* und Andern, sämmtlich gegen *Somaize*, den Plagiator Molière's, gerichtet sind, als Antwort auf seine *Pompe funèbre de Scarron* (1660), worin er die meisten Schriftsteller seiner Zeit auf das heftigste angegriffen. Ob die Gedichte wirklich von den verschiedenen Unterzeichnern verfafst worden sind, oder nicht vielmehr von Einem andern Autor herstammen, ist eine noch offene Frage, doch scheint mir das letztere das Wahrscheinlichere. Vgl. *Rev. crit.*, Nr. 47.

78. Recueil de l'Académie des Jeux floraux 1867. Toulouse. 8⁰. XII, 260 p.

---

79. **Alexis, Guillaume.** — Le grant Blason des faulces amours, par Guillaume Alexis, Bénédictin, surnommé le Bon Moyne de Lyre, avec une notice bibliographique. Genf. 18⁰. 60 p.

Dies Gedicht, das im 16. Jahrh. sehr beliebt war, ist, trotzdem es vor 1500 7 bis 8, und dann bis 1530 noch 9 bis 10mal gedruckt wurde, eine grofse bibliographische Seltenheit geworden, und eben als solche hier wieder veröffentlicht. Es ist ein Dialog über die Liebe zwischen einem Mönch und einem Gentilhomme, worin der erstere sie angreift, der letztere sie vertheidigt, in 128 zwölfzeiligen Strophen,

von welchen allemal die 8 ersten Verse Viersilbler, die 4 letzten Achtsilbler und alle nur durch zwei Reime gebunden sind, so dafs sich folgendes Reimschema ergibt a a b a a b b b a b b a. Der Verfasser, der auch noch verschiedene andere Gedichte publicirt hat, war später Prior von Bussy in Le Perche und lebte noch im Anfang des 16. Jahrh. — Vgl. *Rev. crit.*, 1868, Nr. 8.

80. **Ampère.** — Mélanges d'histoire littéraire et de littérature, par J. J. Ampère. 2 Vol. 8⁰. XX, 1048 p. 12 Fr.

Diese Sammlung von Aufsätzen, auf des Verf. Wunsch nach seinem Tode von *Darembourg* und *L. de Loménie* herausgegeben, enthält u. a. Histoire de la poésie de la chevalerie, Le roman de la Rose, Port-royal.

81. **Balzac, Jean Louis Guez de.** — Deux lettres inédites de J. L. Guez de Balzac, publ. par *Ph. Tamizey de Larroque.*

In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 246.

82. **Bossuet.** — Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet. Édition critique donnée d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale avec les variantes du texte, des facsimile de l'écriture, des notices, des notes, et classée pour la première fois dans l'ordre des dates, par *E. Gandar*. 8⁰. XXIV, 544 p. 7½ Fr.

**Colletet.** — S. oben Nr. 56 und weiter unten Nr. 95.

83. **Commines.** — Lettres et négociations de Philippe de Commines, avec un commentaire historique et biographique par *Kervyn de Lettenhove.* Brüssel. 8⁰. Tome I. 5 Fr.

84. **Du Bellay.** — Oeuvres françaises etc. Éd. *Marty-Lavaux* [s. J. 66, Nr. 86]. Tome II. 589 p.

85. **Froissart.** — Oeuvres de Froissart, publiées avec les variantes des divers manuscrits, par *Kervyn de Lettenhove.* Chroniques. Tome II. Brüssel. 8⁰. 558 p. 6 Fr.

Dieser 2. Bd., der vor dem ersten (der Einleitung des Herausg.) erschien, schliefst den Prolog und die ersten Capitel der Chronik ein, die Zeit von 1322—39 behandelnd. S. *Journ. d. Sav.*, *Juin.*

86. **Jean de Condé.** — Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé, publ. par *A. Scheler* [s. J. 66, Nr. 80]. Tomes II-III. Jean de Condé. 462, 416 p. 12 Fr.

87. **Joinville.** — Recueil de chartes originales de Joinville, en langue vulgaire, par *N. de Wailly.*

In: Bibliothèque de l'école des Chartes p. 557 ff.

Als Sprachdenkmäler an sich, wie im Hinblick auf den Text der Memoiren Joinville's von besonderer Wichtigkeit. Nur 2 der Urkunden waren bis jetzt edirt worden.

88. **La Fontaine.** — Fables illustr. par *G. Doré* [s. J. 66, Nr. 89ᵇ], Livr. 9—58 (letzte).

89. **Le Bel.** — Li ars d'amour, de vertu et de boneurté par Jehan Le Bel; publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles, par *J. Petit.* Brüssel. Tome Ier. 8⁰. 521 p. 6 Fr.

90. **Le Boulanger de Chalussay.** — Elomire hypochondre, ou les Médecins vengéz comédie par Le Boulanger de Chalussay, avec une notice de *P. Lacroix.* Genf. 8⁰. XII, 110 p.

In 100 Exempl. — Dieses fünfaktige Lustspiel in Versen ist eine Satire gegen Molière (Elomire ist ja das Anagramm von diesem Namen), welche manche interessante Anspielungen auf sein Theaterleben enthält. Das Stück erschien zuerst in Paris 1670 in 12⁰., diese Ausg. ist sehr selten, da auf Betrieb Molière's der Verleger selbst sie unterdrückt haben soll; eine zweite Ausgabe erschien in Holland 1671 in klein 12⁰. S. *Rev. crit.*, 1868, Nr. 6.

91. **Marot.** — Oeuvres de Clément Marot, annotées, revues sur les éditions originales et précédées de la vie de Cl. Marot, par *Ch. d'Héricault.* 8⁰. CXIX, 426 p.

Diese Ausg., die übrigens nur eine Auswahl gibt, zeichnet sich nach der *Rev. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 45 hauptsächlich durch die beigefügte Biographie aus, welche durch eine auf sehr sorgfältige Untersuchungen sich gründende Kritik manche bis heute überlieferte Fabeln als solche aufdeckt.

92. **Marot, Jean.** — Poëme inédit de Jehan Marot, d'après le manuscrit de la bibliothèque impériale par *G. Guiffrey.*. 8⁰. 15 Fr.

93. **Massillon.** — Oeuvres complètes. Éd. *Blampignon* [s. J. 66, Nr. 92]. Tome III. 656 p.

94. **Matfre Ermengaud.** — Le Breviari d'amor [s. J. 63-64, Nr. 141]. Tome II. Livr. Ire. 188 p. 4 Fr.

95. **Maynard.** — Philandre, poëme pastoral de François Maynard, précédé d'une Notice sur la vie de l'auteur par *Guillaume Colletet*, complétée d'après de nouveaux documents par *P. Blanchemain.* Genf. 8⁰. 12 Fr.

96. **Molière.** — Molière's Lustspiele übersetzt von *Baudissin* [s. J. 66, Nr. 93]. Bd. IV. XXVI, 568 p. 2 Thlr.

97. **Molière.** — Molière-Lully. Le Mariage forcé, comédie-ballet en 3 actes, ou ballet du roi, dansé par le roi Louis XV. le 29e jour de janvier 1664. *Nouv. éd.*, publiée d'après le manuscrit de Philidor l'aîné par *Ludovic Celler*, avec des fragments inédits de Molière et la musique de Lully réduite pour piano. 12⁰. 153 p.

Das bekannte Stück Molière's erscheint hier in seiner ersten Gestalt wieder, zugleich als ein Muster jenes dem Zeitalter Louis XIV. eigenthümlichen Genre der comédie-ballet; so hat die Publication schon ein doppeltes literarhistorisches Interesse, wogegen die Bedeutung der im Titel angezeigten fragments inédits ganz zurücktritt. Sie betreffen gerade die bei der Umgestaltung des Stückes zu einer einaktigen co-

médie weggefallene Scene des Sganarelle mit dem Magier, die sich in einigen Ausgaben noch mitgetheilt findet; hier waren dann von den Reparties des Sganarelle nur die letzten Worte allemal, die sogen. Répliques, gegeben; diese Reparties, die übrigens von geringem Werthe, sind hier nach einer Handschrift mitgetheilt. S. im Uebrigen darüber *Rev. crit.* 1868, Nr. 36; auch *Rev. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 50.

98. **Monluc.** — Commentaires et lettres etc., publ. par *A. de Ruble* [s. J. 66, Nr. 94]. Tome III. XIV, 540 p. 9 Fr.

Es ist der Schlufsband. S. darüber *Rev. crit.* 1868, Nr. 9.

99. **Pascal.** — Texte primitif des lettres provinciales de Blaise Pascal, d'après un exemplaire in 4⁰. (1656-1657), où se trouvent des corrections en écriture du temps. Édition contenant, outre ces corrections, toutes les variantes des éditions postérieures, et précédée d'un avertissement par *A. Lesieur.* 4⁰. XIX, 358 p. 20 Fr.

Mit der sorgfältigsten Genauigkeit sind die berühmten Briefe hier, ein jeder nach seiner ersten Ausgabe — denn sie erschienen ja einzeln hintereinander — wiedergegeben, und es zeigen sich da manche kleine Abweichungen von dem Text der folgenden Editionen, sowohl was die Gedanken als die Worte betrifft; dort ist Einzelnes gemildert, hier sind grammatische und stilistische Verbesserungen vorgenommen. Diese Ausgabe hat also, zumal bei der Seltenheit der ersten Drucke, ein vorzügliches literarhistorisches Interesse. S. *Journ. des Savants, Avril.*

*100. **Pascal.** — Pensées de Pascal, publiées dans leur texte authentique, avec une introduction, des notes et des remarques, par *E. Havet.* 2ᵉ éd., entièrement transformée pour le commentaire. 1866. 2 Vol. 8⁰. CXIX, 222; 364, 91 p. 8 Fr.

Die Revue crit. 1868, Nr. 7 urtheilt u. A.: «Ce qu'il était en partie dans la première édition, le commentaire de M. Havet l'est devenu tout-à-fait dans la seconde: une véritable école pour la pensée, un résumé ferme, lucide et précis des conquêtes les plus assurées de l'esprit moderne, un modèle de critique à la fois rigoureuse et sympathique, fine autant que nette, et respectueusement inflexible. A un autre point de vue la nouvelle édition l'emporte sur la première: M. H. s'est tenu au courant de tous les travaux qui ont été faits sur Pascal depuis quinze ans, et il y a dépouillé tout ce qui pouvait servir à son dessein».

101. **Rabelais.** — Rabelais ressuscité récitant les faits admirables du très-valeureux Grangosier, roy de Placeonide, Notes de Philomneste Junior. Genf. 12⁰. 8 Fr.

Textueller Abdruck der Ausg. Paris, Du Breuil 1614.

102. **Racine.** — Oeuvres, éd. Mesnard [s. J. 66, Nr. 100]. Tome IV. 634 p,

103. **Regnier, Jehan.** — Les fortunes et adversitéz du noble homme Jehan Regnier. Réimpression textuelle de l'édition originale, augmentée d'une notice bibliographique par *P. Lacroix.* Genf. 18⁰. XV, 209 p.

In 100 Exempl. — Die unter dem obigen Titel erst 1526 in Paris im Druck erschienene Sammlung von lyrischen Gedichten Regnier's, wurde 1433 verfafst. Der Druck ist äufserst selten, daher dieser Abdruck sehr berechtigt, zumal die Anzahl der franz. Dichter des 15. Jahrh. keine grofse ist, und Regnier hier und da in seinen Gedichten an Villon erinnert, dem er freilich keineswegs gleichkommt. Vgl. *Rev. crit.*, 1868. Nr. 2.

104. **Regnier.** — Oeuvres de Regnier, édition *L. Lacour,* imprimée par D. Jouaust. 8°. XVIII, 310 p. 20 Fr.

Diese Ausg. besteht aus 3 Abtheilungen; die erste soll eine „textuelle Reproduction" der Ausg. von 1613 (dem Todesjahr Regnier's) sein, aber modificirt durch einige der Ed. princeps entlehnte Varianten; wenn nun schon hierdurch der Werth, den eine solche Reproduction haben könnte, sehr eingeschränkt wird, so wird er vollkommen illusoriseh dadurch, dafs weder die Orthographie, noch auch die Interpunction getreu wiedergegeben sind. Die zweite Abtheilung umfafst die *Oeuvres nouvelles publ. après la mort de Regnier*, die dritte *Pièces apocryphes.* — Einleitung und Glossar erscheinen nach der *Rev. crit.*, Nr. 33 auch werthlos.

105. **Regnier.** — Oeuvres complètes de Regnier, revues sur les éditions originales, avec préface, notes et glossaire, par *P. Jannet.* 18°. XXIV, 264 p. 2 Fr.

Diese Ausg,. deren Text sich auch auf die von 1613 gründet (für die in dieser enthaltenen Gedichte) bietet nichts Besonderes, nur ist das Glossar besser als in der Ausgabe von Lacour. S. *Rev. crit.*, Nr. 51.

106. **Remy Belleau.** — Oeuvres complètes de Remy Belleau, nouvelle éd. publiée d'après les textes primitifs avec variantes et notes, par *A. Gouverneur.* 3 Vol. 8°. LVI, 248, 366, 334 p. 15 Fr.

107. **Rollin.** — Oeuvres complètes. Ed. *Berès.* [s. J. 66, Nr. 101]. Tom. II-VII. 60 Fr.

108. **Ronsard.** — Oeuvres complètes, éd. *Blanchemain* [s. J. 66, Nr. 102]. Tome VIII.

109. **Sévigné, Mme. de.** — Lettres de Mad. de Sévigné par *Monmerqué* [s. J. 66, Nr. 104]. Tom. XII-XIV. 627, LXXXIV, 1107 p.

110. **Thierry, Augustin.** — Oeuvres complètes d'Aug. Thierry. 5 Vol. 8°. 30 Fr.

Enthält die Hist. de la conquête de l'Angleterre, 2 Vol., Lettres sur l'hist. de France, Dix ans d'études historiques, Récits des temps mérovingiens, 2 Vol., und Essai sur l'hist. du tiers-état.

111. **Vigny, Alfred de.** — Le journal d'un poète, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny par *L. Ratisbonne.* 18°. 312 p. 3 Fr.

S. über dieses merkwürdige Buch, das uns den Dichter als einen verzweifelten Skeptiker zeigt, den Aufsatz von *E. Montégut* in der *Rev. des deux Mond.*, *Mars.*

112. **Villon.** — Oeuvres complètes de François Villon, suivies d'un choix des poésies de ses disciples, éd. préparée

par *La Monnoye*, mise au jour avec notes et glossaire par *P. Jannet*. 18⁰. XXIV, 268 p. 2 Fr.

La Monnoye hatte, in der Absicht eine Ausg. von Villon zu veranstalten, ein Exempl. der von 1723 mit Bemerkungen versehen; dies, lange Zeit vermifst, wurde 1858 auf dem Britischen Museum wiedergefunden und liegt nun der vorstehenden Ausg. zu Grunde, welche nach G. Paris in der *Rev. crit.*, Nr. 16, nunmehr den besten Text, der bis jetzt noch publicirt worden ist, bietet. Der krit. Scharfsinn La Monnoye's sei wahrhaft zu bewundern. Auch durch die berichtigte Interpunction zeichne sich die Ausgabe aus. Nicht minder werden das Glossar und die Noten gerühmt, sowie die Eleganz der Ausstattung.

113. **Villon.** — Les deux Testaments de Villon; suivis du Banquet du boys. Nouveaux textes, publiés d'après un manuscrit inconnu jusqu'à ce jour, et précédés d'une notice critique par *Jacob le bibliophile*. 16⁰. III, 122 p. 7 Fr.

114. **Voltaire.** — Ueber den Geist und die Sitten der Nationen von Voltaire; deutsch von *K. F. Wachsmuth*. Leipzig. 16⁰. 6 Bde. (In der Biblioth. der besten Werke des 18. und 19. Jahrh.)

---

# II. Zur englischen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

## A.

115. A Handbook to the Bibliography of the early popular, poetical and dramatic Literature of Great Britain, from the Invention of Printing to the Restoration. By *W. Carew Hazlitt*. London. 8⁰. XII, 701 pp. 1 £. 7 sh. 6 d.

Ein sehr fleifsig gearbeitetes Handbuch, welches frühere Werke, wie die von *Ritson*, *Dibdin*, *Collier*, *Corser*, *Sir E. Brydges* u. a., besonders aber die betreffende Partie in *Lowndes Bibl. Man.* vielfach berichtigt und ergänzt und vieles bisher so gut wie ganz Unbekannte enthält. So sind einige hundert Unica, besonders Pamphlets, Balladen auf fliegenden Blättern u. s. w. hier zum ersten Male auf Grund eigener Prüfung des Verf. beschrieben. Doch fehlt es auch nicht an Mängeln und Unrichtigkeiten. Es werden grundsätzlich die Ausgaben nur aufgeführt, so weit sie in die genannte literarische Periode fallen; neuerer Wiederabdrücke und kritischer Ausgaben geschieht nur gelegentlich Erwähnung.

116. Index to the Catalogue MSS. of Elias Ashmole in the Bodleian Library. Oxford. 4⁰. 10 sh.

117. English Writers, by *Henry Morley* [s. J. 1864, Nr. 165]. Vol. II, Part. 1. From Chaucer to Dunbar. 8⁰. 462 pp. 12 sh.

S. das sehr günstige Urtheil über diesen Band im *Athen.* 1867, June 1. Nr. 2066. Es werden in demselben besonders ausführlich und in beinahe monographischer Darstellung Chaucer und Gower behandelt.

118. Manual of English Literature by *G. L. Craik* [s. J. 64, Nr. 161]. 3ᵈ Ed. 8⁰. 7 sh. 6 d.

---

119. The Afternoon Lectures of Literature and Art, delivered in the theatre of the Museum of Industry, Dublin, in April and May 1866 [s. J. 1866, Nr. 112]. 4ᵗʰ series. 8⁰. 310 pp. 5 sh.

Enthält u. a. Vorträge von J. K. Ingram über *Tennyson*, vom Erzbischofe von Dublin über die Geschichte des englischen Sonetts und von T. O'Hagan über *Coleridge*. S. auch *Athen.*, Juli 20.

120. Cambridge Characteristics in the 17ᵗʰ century, or the studies of the University and their influence on the character and writings of the most distinguished graduates during that period. By *James Bass Mullinger.* 8⁰. 196 pp. 4 sh. 6 d.

121. Literature and its Professors. By *Thomas Purnell.* 8⁰. 7 sh. 6 d.

Eine Reihe von Essays über verschiedene Schriftsteller, worunter die über *Swift* und *Sterne* besonders hervorgehoben zu werden verdienen. S. *Athen.* 1867. March 16, p. 351.

122. Le Paganisme poétique en Angleterre. John Keats and Algernon Swynburne. Par *Louis Etienne.*

In: Rev. des Deux Mondes, 1867, 15 Mai.

123. Le Roman anglais contemporain. Par *E. D. Forgues.*

In: Rev. des Deux Mondes, 1867, 15. Juin.

124. Notes on the Folk-Lore of the Northern Counties of England and the Borders, by *William Henderson.* With an Appendix on Household-Stories by S. Baring-Gould, M. A. 1866. 8⁰. XXVII, 344 pp.

S. hierüber *F. Liebrecht* in *Heidelb. Jahrb.* 1868, Nr. 6.

125. Lancashire Folk-Lore, illustrative of the Superstitions, Belief and Practices, Local Costums and Usages of the People of the County Palatine. Compiled and edited by *John Harland* and *T. F. Wilkinson.* 8⁰. XII, 308 pp.

S. den Art. von *F. Liebrecht* in *Heidelb. Jahrb.* 1868, Nr, 6.

---

126. **Aytoun.** — Memoir of W. E. Aytoun, by *Theodore Martin.* 8⁰. 12 sh.

Nach dem *Athen.* eine höchst unbedeutende Arbeit.

127. **Burke.** — Edmund Burke: a historical study. By *John Morley.* 8⁰. 312 pp. 7 sh. 6 d.

Erschien ursprünglich in einzelnen Abschn. im Fortnightly Review.

128. **Chaucer.** — Chaucer in seinem Verhältnisse zur italienischen Literatur. Von *Alfons Kifsner.* Marburg. 8⁰.

S. unsern ausführlichen Artikel Bd. VIII. S. 94 u. 153 des Jahrb. und *Gött. Gel. Anz.* 1867. Stk. 34.

129. **Edgeworth.** — A Memoir of Maria Edgeworth with a selection from her Letters. By the late Mrs. Edgeworth, edited by her children. 3 vols. 8⁰.

Ein nicht in den Buchhandel gekommenes Werk. S. darüber *Edinb. Review,* 1867, October.

130. **Francis.** — Memoirs, Correspondence and Journals of Sir Phil. Francis ed. by *Merivale.* 2 vols. 8⁰. 30 sh.

S. *Edinb. Review,* 1867, January.

131. **Hazlitt.** — Memoirs of William Hazlitt, with portions of his correspondence. 2 vols. 8⁰. 24 sh.

S, *Athen.* 1867, May 4.

132. **Longfellow.** — W. W. Longfellow, ein *deutscher* Dichter. Von Dr. *G. Kreyenberg.*

In: Herrig's Archiv f. d. Stud. d. neueren Sprachen. Bd. XLI. Heft 1.

133. **Shakespeare.** — The Shakespeare Expositor, an aid to the perfect understanding of Sh.'s Plays. By *J. Keightly.* 12⁰. 430 pp. 7 sh. 6 d.

Vgl. unsere Bibliogr. f. 1865, Nr. 146. Der Verfasser stellt manche recht glückliche Conjectur auf, verliert sich aber häufig in Phantasien, wo Sh.'s Text vollkommen klar ist. S. *Athen.* 1867, May 4.

134. **Shakespeare.** — A Dictionary of the Language of Sh. By *Swynfen Jervis.* 4⁰. 390 pp. 12 sh.

135. **Shakespeare.** — Shakspere: some Notes on his Character and Writings. By a Student. Edinburgh. 8⁰. 120 pp. 4 sh. 6 d.

„The Book can hardly be regarded as a display of profound criticism, but it deals pleasantly and intelligently with interesting questions." *Athen.* 1867, Apr. 13.

136. **Shakespeare.** — A few stray thoughts on Shakespeare. By *Thomas Howell.* 8⁰.

137. **Shakespeare.** — The Moorish Marriage, bearing some similarity to the story of Shakespeare's Taming of the Shrew. Being one of the Enjemplos from El Libro de Patronio, ó el Conde Lucanor by Don Juan Manuel. Written in the year 1332. Translated from the Spanish by *F. W. Cosens.* 8⁰.

Originaltext und Uebersetzung des 35. Enjemplo des Conde Lucanor. Es ist dies aber bekanntermaafsen ein schon früher in franz. Fabliaux wie später von italienischen Novellisten behandelter Stoff. Das Buch ist nur in 10 Exempl. gedruckt.

138. **Skakespeare.** — Some Notes upon the Characters in Sh.'s Play of Macbeth. By *Fanny Kemble.*

In: Macmillan's Magazine, May, 1867, Nr. XCI.

139. **Shakespeare.** — Shakespeare's Sonnets. Letters from *Philarète Chasles, Samuel Neil* and *Gerald Massay.*

In: Athenaeum 1867, Jan.—June, p. 223, 254, 323, 355, 486, 551, 552. 662.

Ein polemischer Briefwechsel von Phil. Chasles mit Mr. Neil und Gerald Massay über die von dem franz. Gelehrten 1862 (s. unsere Bibliogr. jenes Jahres Nr. 133) vorgeschlagene Lesung der bekannten Dedication von Shakespeare's Sonetten sowie über seine nunmehr aufgestellte Ansicht, daſs des Dichters Schwager William Hathaway der mysteriöse W. H. sei, welche Entdeckung Mr. Neil für sich in Anspruch nimmt.

---

## B.

140. The Ruthwell Cross, Northumbria, from about a. d. 680, with its Runic Verses by Caedmon, and Caedmon's complete Cross-Lay, the Holy Rood: a Dream. From a South English transcript of the 10th cent. with translations, comments, ec. by *George Stephens*. Fol. 48 pp. 10 sh.

---

141. Eearly English Text Society Publications for 1867. 8⁰.

1) Hymns to the Virgin and Christ; the Parliament of Devils, and other Religious Poems. Chiefly from the Archbishop of Canterbury's Lambeth MS. Nr. 853 (ab. 1400). Ed. by *F. J. Furnivall*. 3 sh.

2) The Stacions of Rome. In verse; from the Vernon MS. ab. 1370 a. d. and in Prose, from the Porkington MS. ab. 1460—70 a. d. the Pilgrim's Sea-Voyage (temp. Hen. VI), with Clene Maydenhod ab. 1370. Ed. by *F. J. Furnivall*. 2 sh.

3) Religious Pieces in Prose and Verse, ed. from Rob. Thornton's MS. ab. 1440 a. d. by Rev. *G. G. Perry*. 2 sh.

4) Manipulus Vocabulorum: a Rhyming-Dictionary of the English Language by Peter Levins (1570). Ed. by *H. B. Wheatley*. 12 sh.

S. Saturday Rev. 1867, Oct. 12.

5) Langland's Vision of Piers Plowman, 1362, a. d. The earliest or Vernon Text, ed. Rev. *W. W. Skeat*. 7 sh.

6) English Gilds, their Statutes and Customs, 1389 a. d. ed. *Toulmin Smith*. 7 sh.

7) Pierce the Ploughman's Crede, ed. Rev. *W. W. Skeat*. 7 sh.

---

142. Bishop Percy's Folio Manuscript. Edited by *John W. Hales*, M. A. and *Frederick J. Furnivall*, M. A. Ballads and Romances Vol. I and II Part. 1. Loose and humorous Songs, Part I and II. 8⁰. VIII, 519, XXXI, 264. IV, 120 pp. 1 £. 1 sh.

Ein vollständiger und wortgetreuer Abdruck des berühmten Manuscripts, aus welchem Percy seine allbekannten „Reliques" zog, und welches von dem gegenwärtigen Eigenthümer gegen Zahlung einer

nicht unbedeutenden Summe zum Zwecke der Herausgabe hergeliehen wurde. Wir kommen nach Vollendung des Ganzen, welches auf 4 Bde. berechnet ist, auf diese interessante und wichtige Publication zurück. Vgl. einstweilen *Contemporary Review*, Nov. 1867.

143. A Collection of seventy-nine old Blackletter Ballads und Broadsides, printed in the reign of Queen Elisabeth between the years 1559—1597, reprinted from the celebrated folio volume formerly in the library of the late George Daniel, Esq. accompanied with an Introduction and illustrative Notes. 8°. 366 pp. 12 sh.

Die Balladen sind wörtlich ohne alle Veränderung oder Correctur nach den Originalen abgedruckt. Der allergröfseste Theil derselben besteht aber aus blofsen Strafsenballaden von mehr sittengeschichtlichem als literarhistorischem Werthe. Nur einige wenige gehören einer höhern Gattung an.

144. Ballads and Songs of Derbyshire. With illustrative notes and examples of the original Music. Edited by *Llewellyn Jewitt*. 12°. 324 pp. 7 sh. 6 d.

145. Ballads and Legends of Cheshire. 8°. 320 pp. 20 sh.

Ueber diese und die vorhergehende Sammlung s. *Athen.* 1867, May 18., wo keiner von beiden grofse Bedeutung beigelegt wird.

146. Eger and Creine: an Early English Romance. Edited by *J. W. Hales* and *F. J. Furnivall*. 4°.

Besonderer Abdruck aus der Ausgabe von Percy's Folio MS. (s. oben Nr. 142) in nur 100 Exempl.

147. The Book of the Sonnet; being Selections with an Essay on Sonnets and Sonneteers by the late *Leigh Hunt*. Edited from the original MS. with additions by *S. Adams Lee*. 2 vols. 8°. 18 sh.

Diese Auswahl aus den englischen Sonnetisten wird von der englischen Kritik als sehr geschmackvoll und die kritischen Noten als instructiv gerühmt. S. u. a. *Athen.* 1867, Febr. 16.

---

148. The Boke of Nurture by J. Russell. The Boke of Keruinge by Wynkyn de Worde. The Boke of Nurture by Hugh Rhodes. Ed. by *E. J. Furnivall*. 4°.

---

149. **Byron.** — Pellegrinaggio d'Aroldo, poema di Lord Byron, trad. da *Giovanni Giovio*. Milano, Brigola. 18°. L. 2. 50 c.

150. **Campbell.** — Poetical Works of Thomas Campbell, with Notes by Rev. *W. A. Hill*. 8°. 413 pp. 16 sh.

151. **Chapman.** — George Chapman's Tragedy of King Alphonsus, emperor of Germany, edited with an introduction and notes by *Karl Elze*. Leipzig. 8°. 152 pp.

S. oben S. 106 d. Bdes.

152. **Chaucer.** — The Prologue, the Knighte's Tale, the Nonne Preste's Tale from the Canterbury Tales, edited by *Richard Morris.* Oxford. 8⁰. XLVIII, 201 pp.

Zur Einführung in das Studium von Chaucer's Werken bestimmt. Die vorangeschickte Einleitung enthält eine kurze Lebensbeschreibung des Dichters, eine kurze Grammatik seiner Sprache und eine übersichtliche Darstellung seiner Verskunst.

153. **Chaucer.** — The Canterbury Tales. A new Text with Notes by *Th. Wright.* New ed. 8⁰. 2 sh. 6 d.

Es ist dies ein abermaliger Wiederabdruck des ursprünglich in den Publicationen der Percy Society erschienenen Wright'schen Textes oder auch vielleicht nur eine Titelauflage des ersten für gröfsere Leserkreise bestimmten Moxon'schen Abdrucks.

154. **Cowley.** — The Essays of Abraham Cowley, comprising all his Prose Works, the celebrated Character of Cromwell, Cutter of Coleman-Street etc. With Life, Notes and Illustrations by Dr. Hurd and others. Newly edited. 18⁰. 200 pp. 2 sh. 6 d.

155. **Crabbe.** — Poetical Works and Life of George Crabbe. New Ed. roy. 8⁰. 7 sh.

156. **Hemans.** — Poetical Works of Mrs. Hemans. New ed. 3 vols. 12⁰. 12 sh. 6 d.

157. **Heywood** (John). — The Proverbs and Epigrams of John Heywood (a. d. 1562) reprinted from the original (1562) edition and collated with the second (1566) edition, with an appendix of variations. Printed for the Spenser Society (Manchester). 4⁰. 227 pp.

Es ist dies die erste Publication der im J. 1867 gegründeten aus 200 Mitgliedern bestehenden Spenser Society, welche sich die Aufgabe gestellt hat, selten gewordene Werke der poetischen Literatur des 16. und 17. Jahrhunderts neu herauszugeben. Die Publicationen sind ausschliefslich für die Mitglieder bestimmt und kommen nicht in den Buchhandel. Der vorliegende Band enthält nur den Text von Heywood's Sprüchwörtern und Epigrammen nach der ältesten Ausgabe mit den Varianten der zweiten. H.'s übrige Werke sollen später folgen nebst einer ausführlichen biographischen und bibliographischen Einleitung. Wir werden seiner Zeit eine eingehende Besprechung davon bringen.

158. **Hooker.** — The Works of Richard Hooker, with his Life and Death, by Izaak Walton. New Ed. 2 vols. 8⁰. 11 sh.

159ᵃ. **Irving.** — Biographies and miscellaneous Papers by Washington Irving, collected and arranged by *Pierre Irving*, 8⁰. 528 pp. 3 sh. 6 d.

159ᵇ. **Langland.** — S. oben Nr. 141-5.

160. **Longfellow.** — The Works of H. W. Longfellow. Prose, 3 vols. Poetry, 4 vols. Boston, U. S. (London) 7 vols. 16⁰. £ 3. 3 sh. 6 d.

161. **Longfellow.** — The poetical Works of H. W. Longfellow, including recent poems. 8°. 7 sh. 6 d.

Von den in England gedruckten Ausgaben die vollständigste.

162. **Longfellow.** — Alcune poesie di Enrico W. Longfellow, traduzione dall' inglese di Angelo *Messedaglia.* Padova. 8°. 33 pp.

163. **Milton.** — Milton's Verlorenes Paradies, übersetzt von *W. Eitner*. Hildburghausen, 1867. 8°.

S. oben S. 436.

164. **Milton.** — Le Paradis perdu de *J. Milton*, traduction nouvelle en vers français, précédée d'une notice sur Milton, par *J. Dessiaux*. Paris. 8°. 6 Fr.

165. **Ossian.** — Poëmes gaëliques d'Ossian, barde du III^e^ siècle, recueillis par J. Macpherson, trad. précéd. de recherches critiques par *Christian.* Paris. 12°. 3 Fr. 50 c.

166. **Scott.** — „Globe Edition" of the Poetical Works of Sir W. Scott. With Biographical and Critical Memoir by *Francis Turner Palgrave*, and new Introductions to the larger Poems. roy. 8°. 3 sh. 6 d.

Reiht sich der bekannten „Globe Edition" von Shakespeare's Werken an.

167. **Shakespeare.** — The Works of William Shakespeare. The Text rev. by Rev. A. Dyce. 2^d^ ed. [s. J. 1866, Nr. 156]. Vol. IX. 8°. 514 pp. 12 sh.

Mit diesem Bande, welcher das Glossar enthält, ist diese Ausgabe vollendet. Die englische Kritik ist einstimmig in dem Lobe des Glossars. Das *Athenaeum* sagt von demselben: „To say, that it is the best glossary to Shakespeare yet published would be a measure of praise altogether inadequate to express the great merits of this compilation. In accuracy, felicity of explanation, and in all that constitutes the efficiency of such a work, we think that Mr. Dyce's Glossary will remain for a long time, as it certainly is at present, unrivalled".

168. **Shakespeare.** — Shakespeare's Plays. Edited and annotated by *Charles* and *Mary Cowden Clarke* [s. J. 1865, Nr. 147]. Vol. II. Historical Plays. roy. 8°. 10 sh. 6 d.

169. **Shakespeare.** — Sh.'s Plays. Edited by *Thomas Keightly* [s. J. 1866, Nr. 159]. Vol. VI (Schlufs). 18°.

170. **Shakespeare.** — William Shakespeare's dramatische Werke. Uebersetzt von *F. Bodenstedt*, *F. Freiligrath*, *O. Gildemeister*, *P. Heyse*, *H. Kurz*, *A. Wilbrandt* u. A. Nach der Textrevision und unter Mitwirkung von *N. Delius.* Mit Einleitungen und Anmerkungen, herausg. von *Fr. Bodenstedt.* 1—6 Bdchen. à 5 Gr.

171. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Werke und Sonette in neuen Originalübersetzungen von *F. Dingelstedt*, *W. Jordan*, *L. Seeger*, *K. Simrock*, *H. Viehoff*, *F. A. Gelbcke.*

Hildburghausen, Bibliograph. Institut. Bd. I. II. VII. VIII. IX. 8°.

Auf diese und die vorhergehende Uebersetzung werden wir im Jahrb. zurückkommen.

172. **Shakespeare.** — Shakespeare's Historien. Deutsche Bühnenausgabe von *Fr. Dingelstedt.* I—III. Bd. Berlin. 8°. VI, 469 pp. à Bd. 15 Sgr.

173. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de W. Sh., trad. par *Emile Montégut* [s. J. 1866, Nr. 162]. Livr. 43—94. Paris. gr. 8°. à 10 cent.

174. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de W. Sh. trad. par *François-Victor Hugo* [s. J. 1866, Nr. 161]. Tome XVIII. Paris. 8°. 3 Fr. 50 c.

175. **Sidney.** — The Countess of Pembroke's Arcadia by Sir Philip Sidney. With notes and introductory Essay by *Hain Friswell.* 8°. 496 pp. 7 sh. 6 d.

Die Ausgabe wird von der englischen Kritik als eine sehr sorgfältige in Bezug auf den Text gerühmt. Bezüglich der Orthographie hat der Herausgeber den Grundsatz befolgt, überall wo die Abweichungen derselben von der heutigen auf einem Princip beruhen, die alte Schreibart unverändert zu lassen, wo die Schreibung dagegen auch im Originaltexte schwankend und principlos ist, sie zu modernisiren.

176. **Spenser.** — Spenser's Fairy Queene. Book I. Edited with Introduction, Notes and Glossary by *G. W. Kitchin,* M. A. 8°. 2 sh. 6 d.

Bildet einen Band der „Clarendon Press Series" einer Reihe von Educational Works, die unter den Auspicien der Universität Oxford publicirt werden.

---

# III. Zur italienischen Literaturgeschichte.

Von Adolf Tobler.

---

## A.

177. **Bibliografia d'Italia** compilata sui documenti comunicati dal R. Ministero dell' Istruzione pubblica per cura delle ditte librarie Bocca fratelli (Firenze e Torino), Ermanno Loescher (Firenze e Torino), H. F. e M. Münster (Venezia). Si pubblica una volta al mese. Anno I. 8°. L. 5 all' anno.

Am Schlusse des Bandes ein Indice alfabetico degli autori und ein Indice metodico. Nach A. d'A. in der Nuova Antologia, Sett. 1868 läſst die Vollständigkeit zu wünschen, derselbe führt einige Versehen an.

178. **Il Bibliografo**, pubblicazione mensile diretta dal prof. *G. Vago.* Anno I. 4°. a 2 col. Napoli, tip. e libr. dei Classici Italiani. L. 3, 50. L. 5 per l'Estero.

179. **Giornale delle Biblioteche**, rivista di Bibliografia generale ad illustrazione delle Biblioteche d'Italia, con esami di nuove pubblicazioni, nuove biografie di scrittori ecc. diretto da *Eug. Bianchi.* Anno I. Genova, Tipografia Sociale. Si pubblica ogni 15 giorni di pag. 8 in foglio; prezzo d'abbonamento per un anno L. 20 pel Regno, L. 30 per l'Estero.

180. **Rivista Critica di libri vecchi e nuovi** per *Cesare Bini.* Anno I. 8° gr. Milano, Tipografia Internazionale. Ogni mese un fascicolo di 32 pag. L. 10. all' anno.

181. **Il Buonarroti**, Scritti sopra le arti e le lettere raccolti per cura di *Benvenuto Gasperoni.* Vol. I. Roma Tipografia delle Scienze matematiche e fisiche. (Monatshefte von mindestens 2 Bogen gr. 8°. zu L. 1, 10).

---

182. **Catalogo della scelta di Curiosità letterarie inedite o rare** pubblicata a spese del librajo editore *Gaetano Romagnoli* in Bologna dall' anno 1861 al gennajo 1867. 16°. di pag. 39. Bologna, Tipografia Fava e Garagnani. L. 1.

183. **Colpo d'occhio alle Biblioteche d'Italia** ed in ispecialità alla comunale di Verona pel cavalier *G. B. Carlo Giuliani.* 4°. di pag. 10. Verona, Tipogr. Civelli.

184. **Relazione sulle condizioni della Biblioteca Quiriniana.** 4°. di pag. 26. Brescia, Sterli.

185. **Nota delle edizioni della Divina Commedia** esistenti nelle principali biblioteche di Roma, compilata da *Enrico Narducci.* 8° gr. di pag. 8. (Estratto dal Buonarroti, Agosto 1867).

186. **Serie delle edizioni citate dagli Accademici della Crusca** nelle cinque edizioni del loro Vocabolario, pubbl. per cura dell' abate *Luigi Razzolini.* 2ª ediz. in 32°, di pag. 210. Firenze, Tipografia del Vocabolario. L. 3.

---

187. Lezioni di Letteratura Italiana dettate nell' Università di Napoli da *Luigi Settembrini.* Vol. I, Napoli, Stabilimento Tipografico Ghio 1866. 8°. di pag. 360. L. 4.

(Umfafst in 41 Abschnitten die Geschichte der drei ersten Perioden: le origini, lo svolgimento spontaneo (14. Jahrh.), l'erudizione (15. Jahrh.)

188. Storia della Letteratura Italiana ad uso dei giovani, pel profess. *R. N.* Parte prima: dall' origine della

lingua all' anno MD. 8°. di pag. 182. Bologna, Tipogr. Mareggiani. L. 1, 50.

189. Le Lettere Italiane considerate nella Storia ovvero nelle loro attinenze colle condizioni morali e civili degl' Italiani, ad uso dei Licei pel prof. *Franc. Linguiti.* 2 vol. 8° picc. di pag. 411 e 359. Salerno 1866, Tip. Migliaccio; Nic. Pastena libr. L. 6.

190. La Politica nella Poesia del secolo XIII e XIV per *Alessandro d'Ancona*, in Nuova Antologia, gennajo, settembre e dicembre 1867.

Bruchstücke eines grösseren Werkes, aus dem der Verfasser Weiteres im Propugnatore Juli — August 1868 hat erscheinen lassen, und das in Bälde vollständig erscheinen soll.

3.

191. Dell' uso del Volgare in Sardegna ed in Sicilia nei secoli XII e XIII, letture del prof. *Vincenzo Di Giovanni.* 8°. di pag. 55 e 16. Palermo, Tip. A. Amenta. L. 2.

192. Illustri Bergamaschi, Studi critico-biografici di *Parino Locatelli.* (Vol. I Pittori). 8°. di pag. X e 474. Bergamo, Tip. Pagnoncelli; Firenze, Bocca. L. 3, 50.

Nach einer Anzeige in der Nuova Antol. luglio hat der Verfasser die Formen der Novelle, des Gespräches und des historischen Genrebildes gewählt, dabei aber grofses Material, das die Anmerkungen kennen lehren, gewissenhaft benutzt.

193. Biografia di Uomini illustri nati in Sciacca pel sacerd. *Vincenzo Farina*, Sciacca, Tip. Guttemberg. 8°. di pag. VIII e 348.

194. Due memorie di *Carlo Cocchetti*, Brescia-Verona, Apollonio.

Nach einer Anzeige der Nuova Antol., December 1867, ist hier die zweite der zusammengedruckten Arbeiten anzuführen; sie ist betitelt: Del movimento intellettuale nella provincia di Brescia ecc., soll eine kurzgefafste aber gehaltreiche Darstellung der geistigen Cultur von den ältesten bis auf die neuesten Zeiten geben.

---

195. Storia della Università di Genova dal 1814 fino a' dì nostri per *Emanuele Celesia*, Genova, 8°. di pag. 227.

(Bildet den 2. Band und Abschlufs zu dem 1861 vom Padre Isnardi unter gleichem Titel veröffentlichten Bande; Preis des ganzen Werkes L. 10). Der Verfasser steht an der Spitze der Universitätsbibliothek in Genua.

196. Notizie storiche della Università degli studi di Sassari, raccolte ed illustrate da *Pasquale Tola* già presidente della stessa università. 8°. Genova, 1866. Tip. del R. Istit. dei Sordo-Muti.

197. Les Monastères bénédictins de l'Italie, souvenirs d'un voyage littéraire par *A. Dantier.* Paris. 2 vol. 18°.

198. Ragguaglio delle prose e degli atti della Pontificia Accademia Tiberina per l'anno 1866, letto dal segretario *Francesco de' Marchesi Liberati.* Roma, tip. Bern. Morini. 8°. di pag. 23.

199. Breve relazione intorno alla origine, alle vicende ed allo stato attuale dell' Accademia Ligustica, con considerazioni circa la presente condizione delle Belle Arti in Genova, pel caval. *Antonio Merli,* Genova, Tip. del R. Istut. dei Sordo-Muti. 8°. di pag. 42.

---

200. Di alcune Epopee nazionali e del loro processo formativo per *Guido Bazzoni.* Molano, Tip. Fel. Terzi. 32°.

201. Sugli scrittori moderni di Storie di Sicilia saggio critico di *Agostino Gallo.* Palermo, Tip. Barcellona. 4°. di pag. 88 a 2 col.

Angezeigt von Hirsch, Gött. Gel. Anz. 1868, 4. Stück.

202. Studi storici, letterari e morali sul Romanzo per l'abate *Giuseppe Bizzini.* Chiari, Tipogr. F. Buffoli. 8° L. 0, 80.

203. Geschichte des Dramas von *J. L. Klein.* 5. Band. (Gesch. des ital. Dramas). Leipzig. Weigel. gr. 8°. V u. 761 S. 4 Thlr.

204. La poesia giocosa in Italia par *Pietro Fanfani;* in der Nuova Antologia, giugno e agosto.

---

205. Magazzino di Scritti critici, ossia appendice alla Frusta scientifico-letteraria del 1865, del dott. *Baldassar Bufalini.* Siena, Tip. dell' Ancora di G. Bargellini. L. 3.

206. La Frusta scientifico-letteraria ossia studio critico intorno alle opere italiane. Siena, 1865. 8°. di pag. 352. L. 5, 28.

207. Prose letterarie di *Terenzio Mamiani.* Firenze, Barbèra, 12°. di pag. XXVII — 564. L. 4.

---

208. Gli educatori italiani. Bozzetti biografici per una società di letterati. Milano, Brigola. 8°.

Bis jetzt vier Lieferungen (zu 50 C.), enthaltend die Biographien von Emiliani-Giudici, Matteucci, Berti, F. de Sanctis.

---

209. **Alamanni.** — Luigi Alamanni e gli Estensi per *Giuseppe Campori* (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi, Vol IV.)

210. **Aleardi.** — Aleardo Aleardi, Studio di *Nicola Gaetani-Tamburini.* Torino, A. F. Negro. 8°. di pag. 27. L. 0, 80.

211. **d'Azeglio.** — Della vita e delle opere di Massimo d'Azeglio rimembranze di *Pietro de Donato Giannini*, aggiuntevi tre lettere del d'Azeglio allo stesso. Bologna, Marsigli e Rocchi, 1866. 16°. di pag. 128. L. 1.

212. **d'Azeglio.** — Massimo d'Azeglio scrittore, pel prof. *Antonio di Nino.* Rieti, tip. Trinchi. 16°. di pag. 22.

213. **d'Azeglio.** — Massimo d'Azeglio's Memoiren. Aufsatz von Adolf Tobler. Neue Preussische Jahrbücher. Bd. XX. Heft 2.

214. **Bruno.** — La vita di Giordano Bruno da Nola per *Domenico Berti* in der Nuova Antologia, febbraio, marzo, aprile, giugno, settembre, ottobre, dicembre.

Der biographische Theil des Werkes über Giordano Bruno, welches der Turiner Professor seither vollständig hat erscheinen lassen und welches die Bibliographie für 1868 aufführen wird.

215. **Caro.** — Sopra gli scritti di Annibal Caro, memoria di *Gaetano Gagliardi.* Caltanissetta. 8°. di pag. 22.

216. **Cavedoni.** — Notizie intorno alla vita ed alle opere di monsignor Celestino Cavedoni con appendice di sue lettere ed altre cose inedite. Modena, Tip. dell' Immacolata concezione. 1 vol. 8°. di pag. 595. L. 8, in 4°. col ritratto L. 15.

217. **Dante.** — Jahrbuch der deutschen Dante-Gesellschaft. Erster Band. Mit einer lithographischen Tafel. Leipzig, F. A. Brockhaus. 8°. 410 S. 3 Thlr.

(S. Anzeige von Th. Paur in Blätter für litterarische Unterhaltung. 1868. I. Bd.)

218. **Dante.** — Della varia fortuna di Dante. II. I primi commentatori e i poeti. Il Boccaccio e il Petrarca. Artikel von *Giosuè Carducci* in der Nuova Antol., marzo e maggio.

Fortsetzung des Artikels im Octoberheft des Jahrgangs 1866.

219. **Dante.** — Ragionamento inedito di *Alessandro Tassoni* tra il signor cavaliere Furio Carandino ed il signor Gasparo Prato intorno alcune cose notate nel XII cantó dell' Inferno di Dante, pubblicato per le nozze Carandini — Bastogi (da *Oreste Raggi*). Modena, Vincenzi. 8° gr. di 46 pag.

220. **Dante.** — Commento della Divina Commedia di Dante Alighieri pel prof. *A. G. De Marzo.* 3 vol. 4°. a 2 col. Prato, Tip. fratelli Giachetti, Firenze dall' autore. Fascic. I—IX. (Ogni volume si comporrà di 35 a 40 fascicoli circa; ogni fascicolo è di pagine 32 e costa L. 1, 80 a Prato).

221. **Dante.** — Rivista del commento Laneo di Luciano Scarabelli, Bologna.

222. **Dante.** — Fraseologia poetica e dizionario generale della Divina Commedia per *G. Castrogiovanni.* Palermo, Tip. Lo Bianco. 4°. di pag. 340.

223. **Dante.** — Della critica Dantesca, lettera a Gaetano Sangiorgio di *Giuseppe Labisi di Emanuele.* Noto, tip. Norcia. Opusc. in 8°.

224. **Dante.** — L'Orazione di San Bernardo alla Vergine madre nell' ultimo canto di Dante, esposta con alcuni riscontri della Scrittura e dei Padri per D. *Cammillo Zamboni.* Bologna, 1866. 32°. di pag. 53.

225. **Dante.** — Sopra alcuni particolari della Dantesca visione nella sfera di Giove investigazione per *Fortunato Lanci.* Roma, Tip. Tiberina. Opusc. in 8°. di pag. 16.

226. **Dante.** — Saggio del „Dante in Ravenna", lavoro diviso in quattro libri che sta tuttora compiendosi di *Teodorico Landoni.* Bologna, Garagnani. 8°.

227. **Dante.** — Dante Alighieri e la canonizzazione civile per *Salvatore Cassara.* Palermo, Tip. Amenta 1866. 8°. di pag. 296.

228. **Dante.** — Il paradiso di Dante Alighieri, visione di Antonio Del Bon. Padova, dall' autore. 1 vol. in 8°. L. 2.

229. **Dante.** — Il professore Luciano Scarabelli e le mie notizie biografiche intorno a Jacopo della Lana primo commentatore della Divina Commedia per l'avvocato *Angelo Gualandi.* Firenze, Barbèra. 8°. di pag. 14.

230. **Dante.** — I sette cerchi del Purgatorio di Dante, saggio di studii di *Paolo Perez,* prete Veronese. Seconda edizione ritoccata e accresciuta. Verona, Minerva. 12°. di pag. 280. L. 3.

231. **Dante.** — Delle fragranze onde l'Alighieri profuma il Purgatorio e il Paradiso per *Paolo Perez.* Intra. 8°.

232. **Dante.** — Le Allegorie del primo canto dell' Inferno di Dante per *Piervincenzo Pasquini,* Verona, Tip. Rossi. 8°. di pag. 114. con appendice di pag. 11.

233. **Dante.** — La Beatrice di Dante, studio di Alessandro d'Ancona (Annali delle Università toscane. Tomo IX, parte I).

234. **Dante.** — Francesca da Rimini und ihre Verwandtschaft nach Dante's Commedia von *Th. Paur.* Görlitz. 8°.
(Aus dem Neuen Lausitzischen Magazin Bd. 44).

235. **Dante.** — Dante Alighieri nel pianeta di Marte per *S. Bastiani.* Napoli. 8°.

236. **Dante.** — Le due autorità, la filosofica e la imperiale, nei due primi canti del Purgatorio per *S. Bastiani.* Napoli. 8°.

237. **Dante.** — Dante en de Divina Commedia door *G. Ph. F. Groshans.* Amsterdam. gr. 8°.

238. **De Castro.** — Vincenzo De Castro di *Nicola Gaetani-Tamburini.* Brescia, Tip. Sterli. 16°. di pag. 52. L. 0, 50.

(Von de Castro bringt die Rivista Contemporanea öfter literarhistorische Aufsätze).

239. **Ficino.** — Della filosofia di Marsilio Ficino per *Francesco Puccinotti* in der Nuova Antologia, giugno.

Brief an Prof. Augusto Conti im Anschlufs an eine Recension, welche dieser im Archivio storico, III, t. II, p. 2 von Puccinotti's Buch *Di Marsilio Ficino e dell' Accademia platonica fiorentina nel sec. XV, capitoli estratti dalla „Storia della medicina", Prato 1865,* veröffentlicht hat.

240. **Foscolo.** — Ugo Foscolo arrestato ed esaminato in Modena, memoria di *Antonio Cappelli*, Modena, Eredi Soliani, 4°. di pag. 12 (Estratto dalle Memorie della R. Accademia di Modena, vol. VIII).

241. **Galilei.** — Galilée, son procès, sa condamnation d'après des documents inédits par *Henri de l'Epinois.* Paris, Palmé. 8°. 108 p.

242. **Galilei.** — Galilée, son procès et sa condamnation par le tribunal de l'Inquisition romaine. I. Notice biographique. Travaux et découvertes. II. Conclusions. Paris, Dentu. 8°. 31 p.

243. Di **Gherardo** da Firenze e **Aldobrando** da Siena, poeti del secolo XII, e delle origine del volgare illustre italiano, memoria del conte *Carlo Baudi di Vesme.* Torino, Bocca, 4°. di pag. 178, con 5 tav. facs. L. 10.

(Estratto dalle Memorie dell' Accademia R. delle Scienze di Torino, T. XXIV).

S. die Nummern 173 und 174 der vorjährigen Bibliographie, wo der Name des Herausgebers verschrieben. Das Werk ist 1867 erschienen.

244. **Giannone.** — Pietro Giannone. Parole del prof. *Domenico Denicotti* lette in occasione della festa scolastica celebrata nel R. Liceo Vittorio Emmanuele in Napoli il 24 marzo 1867. Napoli, Tip. del Giornale di Napoli. 8°. di pag. 16.

245. **Gioia.** — Melchiorre Gioia, discorso di *Francesco Falco* prof. del R. Liceo di Piacenza. Savigliano, Racca e Bressa. 8°. di pag. 31. L. 1.

Nach dem Urtheil der Nuova Antol. Apr. 1867 eine beachtenswerthe Darstellung von Gioja's Philosophie und Lebensverhältnissen.

246. **Grimaldi.** — Notizie archeologiche e filologiche della Polissena Grimaldi, poetessa di Verona; dissertazione di *Giuseppe Ferrucci.* Modena, Tip. Soliani. Opusc. in 8°. di pag. 37.

247. **Leopardi.** — Giacomo Leopardi per *Henry T. Inckermann* (Rivista bolognese, 15 sett.).

248. **Manuzio.** — Di Aldo Manuzio e della sua influenza sugli studi, saggio storico-biografico di *Marco Morpurgo.* Padova, Tip. Prosperini. 12°. di pag. 16.

249. **Manuzio.** — Aldo Manuzio, Lettres et documents 1495—1515. *Armand Baschet* collexit et adnotavit. Venetiis ex ædibus Art. Antonellianis. 8°. VIII—104 p.

(160 numerirte Exemplare; nicht im Buchhandel.)

250. **Marchetti.** — L'ingegno virtuoso, ossia Alessandro Marchetti, il suo maestro, i suoi alunni, i suoi amici, racconto biografico di *Sebastiano Brigidi*, Firenze, Tip. Galileiana. 8°. di pag. 74. L. 1.

Physiker und Mathematiker, daneben Uebersetzer des Lucretius und des Anakreon (1632—1714).

251. **Martini.** — Sulla vita e sulle opere di Pietro Martini d'Arborèa pel prof. *Giuseppe Regaldi.* Cagliari, Timon. 8°.

252. **Martini.** — Pietro Martini, la sua vita e le sue opere per *Filippo Vivanet.* Cagliari, Timon 8°. di 81 pag. col ritratto di P. Martini. L. 2.

Martini (1800—1866) ist der Herausgeber der berüchtigten Monumente von Arborea; s. B. 1.

253. **Mazzuchelli.** — Intorno alla vita del conte Giammaria Mazzuchelli ed alla collezione de' suoi manoscritti ora posseduti dalla Biblioteca Vaticana, notizie raccolte da *Enrico Narducci* (Estratto dal Giornale Arcadico, tomo 197), Roma. 8° gr. di pag. 79.

S. Archivio storico, tom. VI, p. 1, 1867 e. Artikel von C. Guasti. Seit dem Februar 1866 befinden sich die 35 Bände literarhistorischen Materials, das Mazzuchelli zur Fortsetzung seines Werkes gesammelt hatte, durch Schenkung seiner Nachkommen auf der vaticanischen Bibliothek, wo sie die Nummern 9260 bis 9294 tragen. Narducci's Aufsatz gibt einen Indice generale des Inhalts, sowie einen Indice der von Mazzuchelli druckfertig hinterlassenen Biographien des Buchstabens C.

254. **Michiel.** — Intorno la vita e le opere di Pietro Michiel poeta del secolo XVII per *Emmanuele Cicogna* (Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, tomo XII, serie III).

255. **Milanesi**, Carlo. — Artikel von *Tabarrini* im Archivio Storico. T. VI. P. I.

Carlo Milanesi, der Bruder Gaetano's, ist geboren in Siena 1816, gest. 10. Aug. 1867 ebenda. Seit 1842 in Florenz wohnhaft, arbeitete

er fleifsig für das Arch. Stor., dessen Herausgabe seit Vieusseux's Tode er mit Tabarrini besorgte; er hat mit seinem Bruder Cennini's Trattato della pittura herausgegeben und an der Le Monnier'schen Ausgabe des Vasari mitgearbeitet. Er lehrte am florentinischen Central-Staatsarchiv Paläographie und Diplomatik. S. auch den Nekrolog von der Hand C. Guasti's im Septemberheft der Nuova Antologia.

256. **Muratori.** — Ludovico Antonio Muratori, orazione commemorativa letta nel R. Liceo Colombo dal prof. *Gasparo Buffa.* Genova, Tip. Faziola. Opusc. in 8°.

257. **Paleario.** — Aonio Paleario and his friends with a revised edition of „The benefit of Christ's death" by *W. M. Blackburn.* Philadelphia. 12°. 112 S. 6 sh.

258. **Pellico.** — Silvio Pellico e Pietro Maroncelli, notizie storiche per *Celestino Bianchi.* Milano, Tip. del Patronato. 16°. di pag. 217. L. 0, 50.

259. **Pellico.** — Silvio Pellico, conférence faite à Nérac le 27 avril 1867 par *M. de Tréverret.* Nérac, Durey. 8°. 30 p.

260. **Pico.** — Giovanni Pico della Mirandola detto la fenice degl' ingegni, per *F. Calori-Cesis.* Modena, eredi Soliani. 8°. di pag. 40.

261. **Straparola.** — Giovan Francesco Straparola da Caravaggio, Dissertation von *F. W. J. Brakelmann* aus Soest. Göttingen, Universitätsbuchdruckerei, Huth. 8°. 47 S.

(S. Revue Critique, 15 août 1868 und Nuova Antol. sett. 1868).

262. **Vico.** — G. B. Vico, studi critici e comparativi del prof. *Carlo Cantoni*, Torino, Tip. Civelli, Torino e Firenze, Loescher e Bocca. 8° di pag. XXIII—416.

(Nach der Nuova Antologia, gennajo 1867 und marzo 1868 eine musterhafte Arbeit).

263. **Vida.** — Marco Girolamo Vida per *Amadio Ronchini* (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi, Vol. IV).

---

## B.

### 1.

264. **Collezione di opere inedite o rare** dei primi tre secoli della lingua, pubblicata per cura della R. Commissione pe' testi di lingua. Bologna, Regia Tipografia Romagnoli, 8°. gr. Davon sind im Jahr 1867 erschienen:

**Comedia di Dante degli Allagherii col commento di Jacopo della Lana Bolognese,** nuovissima edizione della R. Commissione ecc. sopra iterati studii del suo socio *Luciano Scarabelli.* 1866—1867. 3 vol. di pag. 548, 403, 562. L. 36.

(Verbesserter Abdruck der Ausgabe vom Jahr 1865, Milano, Civelli, 4° gr. Ueber Scarabelli's Arbeit s. Witte im Jahrb. d. Dantegesellsch. I. S. 281 ff.).

**Prediche inedite del B. Giordano da Rivalto** recitate in Firenze dal 1302 al 1305 e pubblicate per cura di *Enrico Narducci*, di pag. XLVII — 492. L. 9, 22.

(Der Prediger, auch Giordano da Pisa genannt, gehörte dem Dominikanerorden an, ein Theil seiner Reden war bereits gedruckt; Narducci citirt 11 Ausgaben und 23 Handschriften; der von ihm zum Abdruck gebrachten Predigten sind 94. S. Journ. des Savants, janv. 1868).

**De' Rimedii dell' una e dell' altra fortuna di Messer Francesco Petrarca,** volgarizzati nel buon secolo della lingua per *D. Giovanni Dassamminiato* e pubblicati da *D. Casimirro Stolfi*, vol. I di pag. 460, vol. II e ult. (1868) di pag. 506. L. 7, 80; 9, 80.

**Il Romuleo di Messer Benvenuto da Imola volgarizzato** nel buon secolo e messo per la prima volta in luce dal dott. *G. Gualtieri*, di pag. XIV — 394. L. 8, 25.

**La Mascalcia di Lorenzo Rusio, volgarizzamento del secolo XIV** messo per la prima volta in luce da *P. Delprato*, aggiuntovi il testo latino per cura di *Luigi Barbieri*. Vol. I di pag. VIII — 447. L. 9, 10.

(Saranno due volumi).

**Valerio Massimo,** de' fatti e detti degni di memoria della città di Roma e delle strane genti, testo di lingua del secolo XIV riscontrato su molti codici e pubblicato da *Roberto de' Visiani*. Vol. I di pag. 400. L. 8.

265. Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII in appendice alla Collezione di opere inedite o rare. Bologna, Romagnoli. 12°.

Dispensa 77: **Poesie minori del secolo XIV** raccolte e collazionate sopra i migliori codici da *E. Sarteschi*, pag. XXXIX — 108. L. 4.

78: **Due Sermoni e la Laudazione di Josef di Santo Effrem.** Volgarizzamento del buon secolo non mai fin qui stampato, pubblicato per cura di *Achille Neri*, di pag. 72. L. 2, 50.

79: **Cantare del Bel Gherardino,** novella cavalleresca in ottava rima del secolo XIV non mai fin qui stampata, edizione fatta per cura del cavalier *F. Zambrini* secondo un codice Magliabechiano. di pag. 56. L. 2.

(Bearbeitung des altfr. Partonopeus; s. darüber: Sul Bel Gherardino, novella cavall. del sec. XIV, lettera di *Giulio Piccini* con alcune poesie inedite di Lorenzo Bellini e di Stefano Vai, 8°. di pag. 11, Firenze, Cellini und Sul Bel Gherardino ecc. nuove lettere del cav.

*F. Zambrini* e di *Giulio Piccini* con una canzone inedita di Cino del Borgo a San Sepolcro, alcuni epitaffi di Antonio Malatesti ed altra canzone di Pier Salvetti. 8° gr. di pag. 14. Firenze, Cellini (Estratto dal giornale „La Gioventù" maggio 1867).

Dispensa 80: **Fioretti de' Remedii contro Fortuna** di messer Francesco Petrarca volgarizzati per *D. Giovanni Dassamminiato* ed una epistola di *Coluccio Salutati* al medesimo D. Giovanni, tradotta di latino da *Niccolò Castellani.* Testi del buon secolo, di pag. 278. L. 8.

81: **Compendio di più ritratti** di *Gio. Maria Cecchi* (ora per la prima volta messo in luce) circa l'anno 1576, di pag. 96. L. 3.

(Ueber die Nummern 78—81 s. die Anzeige von Gaston Paris in der Revue critique, 5 sept. 1868).

82: **Rime** di *Bindo Bonichi* da Siena edite ed inedite, ora per la prima volta tutte insieme stampate, di pag. XXXII—209. L. 7, 50.

83: **La storia di Ottinello e Giulia** poemetto popolare in ottava rima riprodotto sulle antiche stampe per cura di *Alessandro d'Ancona,* di pag. XLVII—27. L. 2, 50.

(Besprochen von Liebrecht, Gött. Gel. Anzeigen, 1868, 5. Stück).

84: **Pistole di San Bernardo a' frati del Monte di Dio** volgarizzamento del secolo XIV citato dalla Crusca e dato fuori per la prima volta da *Pietro Fanfani,* di pag. XV—196. L. 7.

85: **Tre Novelle rarissime** del secolo XIV, di pag. 130. L. 5.

86: Ist wohl für die Einleitung zu Nr. 87 vorbehalten.

87: **Il paradiso degli Alberti,** ritrovi e ragionamenti del 1389, romanzo di *Giovanni da Prato* dal codice autografo della Riccardiana a cura di *A. Wesselofsky,* vol. secondo, testo; di pag. 266. L. 7, 50.

88: ?

89: **Madonna Lionessa,** cantare inedito del secolo XIV, aggiuntavi una novella del Pecorone, pag. 67. **Libro degli ordinamenti** della Compagnia di Santa Maria del Carmine scritto nel 1280 per la prima volta messo in luce secondo la pergamena originale da *Giulio Piccini* di pag. 47. L. 4.

Als Appendice zu diesen beiden Sammlungen erscheint in dem nämlichen Verlage seit Mai 1868 sechsmal jährlich die Zeitschrift „Il Propugnatore", deren Anfang das Beste verspricht.

266. Fiori d'amenità letterarie dal secolo XIII al XVIII pubblicati per cura di *Giulio Piccini.* Firenze, Tip. Galileiana. 8°.

Disp. 1ª. Lettera famigliare di Antonio Malatesti a Lorenzo Lippi pubblicata con una descrizione della sua vita, pag. 15. L. 1.

2ª. Cicalata sopra la coda, in forma di lettera indirizzata al signor N. N. da Scarpasico Codacci, di pag. 29. L. 2.

---

267. Canti scelti del popolo siciliano pubblicati nel testo originale, posti in versi italiani ed illustrati dal prof. *Lizio-Bruno*, con raffronti comparativi ed una traduzione francese. Messina, dall' autore. 1 vol. 16°. L. 1, 70.

(S. Anzeige v. Albert Güth, Herrig's Archiv Bd. 43, Heft 1.)

268. Canti d'Amore nel Friuli, pubblicati da *E. Teza* (Nuova Antologia, marzo).

(24 vierzeilige Strophen von einem Freunde des Herausgebers in San Giovanni di Manzano und in Buttrio gesammelt, von Teza mit Erläuterungen versehen.)

269. Canzoni popolari comasche raccolte e publicate colle melodie dal dott. *G. B. Bolza.* Vienna, figlio di Carlo Gerold. (Aus den Sitzungsberichten der Wiener Academie Bd. 53. p. 637—695). 8°. L. 1, 85.

S. Anzeige v. Liebrecht, Heidelberger Jahrb. März 1867 und v. Imbriani, Nuova Antol. maggio 1867.

---

270. Poesie inedite di Galileo Galilei, di Francesco Redi, di P. Salvetti, di M. Lamberti e di Antonio Malatesti pubblicate da *Giulio Piccini.* Firenze, Cecchi. 8°. di pag. 8. L. 1.

271. Lettere inedite di dotti Italiani del secolo XVI tratte dagli autografi della Biblioteca Ambrosiana da *Antonio Ceruti*, custode della medesima, Milano, Tip. Boniardi-Pogliani di E. Besozzi. 8°.

Unter den Verfassern der nicht sämmtlich ungedruckten Briefe sind Fracastoro, B. Tasso, Vittoria Colonna, Guarini, Giovio, Varchi, Sperone, Manuzio, Vettori, Castelvetro, Borghini, Berni, Sigonio, Mureto. S. Nuova Antol. marzo.

272. Mazzetto di lettere inedite con altre scritture di Giannotti, Magalotti, Niccolini, Pellico, Giordani, Leoni ecc. Firenze, Barbèra. 8°. di pag. 58.

---

273. Ballàte, Rispetti d'amore, Poesie varie tratte da codici musicali dei secoli XIV, XV, XVI. Modena. 8⁰. L. 3.

274. Appendice alla raccolta delle pergamene, dei codici e fogli cartacei di Arborèa pubblic. per cura di *Pietro Martini*. Fascic. 3. Cagliari, Tip. Timon. 4⁰. pag. 145—250.

Abschlufs der von dem jetzt verstorbenen Martini veranstalteten Sammlung; sie umfafst 6 Lieferungen 4⁰. von 544 Seiten sammt Tafeln und drei Lieferungen 4⁰. Anhang 250 Seiten und Tafeln. Preis des Ganzen L. 30, 50.

---

275. Le cento Novelle antiche denominate ancora Il Novellino. I Fatti d'Enea estratti dall' Eneide di Virgilio e ridotti in volgare da *frate Guido da Pisa* carmelitano del secolo XIV. Firenze, M. Mazzini e G. Gaston. 16⁰. di pag. 225. L. 2, 50.

276. Ammaestramento delli semplici sacerdoti, testo di lingua inedito annotato e corredato di altre rare analoghe scritture del trecento dal sac. *Luigi Lenzotti*. Modena, Tip. dell' Immacolata Concezione. 16⁰. di pag. XXIX—333. L. 2, 50.

277. Delle dodici pene dell' Inferno e delle dodici glorie del Paradiso, scritto anonimo del secolo XIV, tratto da un codice della Biblioteca Corsiniana per *Girolamo Amati*. Roma, Tip. delle Scienze 4⁰. di pag. 13. L. 0, 50.

278. Capitoli della Compagnia dei Disciplinati di Siena de' secoli XIII, XIV e XV, restituiti alla vera lezione con l'ajuto degli antichi manoscritti da *Luciano Bianchi*, Siena 1866, Gati, 12⁰. di pag. 118—XVI.

279. Volgarizzamento inedito della Consolazione di Seneca ad Elvia e a Marcia, testo di lingua tratto da un codice vaticano pubblicato e di proemio e note illustrato dal cav. *Giuseppe Spezi*. Roma 1866, Tip. della Propaganda. 8⁰. di pag. XXXII—125. L. 2, 50.

280. Trattatello della Quaresima volgarizzato da un anonimo nel secolo XIV, pubblicato per la prima volta da *Giulio Piccini*. Firenze, Tip. Galileiana. 8⁰. di pag. 15.

281. Orazioni di santa Brigida principessa di Svezia, testo di lingua inedito del secolo XIII, dato a luce da *F. Grottanelli*. Siena, Tip. Bargellini. 8⁰. picc. di pag. 35.

In 200 Exemplaren gedruckt.

282. Leggenda di santa Margherita V. M., testo inedito del buon secolo, citato dagli accademici della Crusca e pubblicato per cura del prof. *Pietro Ferrato*. Venezia, Tip. Clementi. 8°. di pag. 18. L. 1, 50.

283. Leggenda di san Domenico, volgarizzamento del buon secolo della lingua (pubbl. da *Pietro Ferrato*). Venezia, Clementi. 16°. di pag. 176. L. 5.

284. Leggenda di san Giorgio, testo del buon secolo, ora per la prima volta pubblicato da *J. G. Isola*. (Per le nozze Donghi-Durazzo.) 8° di pag. 36. Genova, Schenone.

100 numerirte, nicht für den Handel bestimmte Exemplare.

285. Vita di Solone, volgarizzamento antico di Plutarco tratto da un codice Naniano esistente nella Marciana, collazionato sui codici fiorentini, testo di lingua inedito pubblicato per *Pietro Ferrato*. Lucca, Tip. Canovetti. 8°. di pag. 36. L. 1, 50.

In nur 254 Exemplaren.

286. La Guerra di Serrezzano, poema sincrono in ottava rima dato nuovamente in luce con illustrazioni e documenti inediti da *Achille Neri*. Sarzana, Tip. Lunense. 8°. di pag. XII—96.

287. I Reali di Francia, nei quali si contiene la generazione degli imperatori, re, duchi, principi e paladini di Francia con le grandi imprese e battaglie da loro date cominciando da Costantino imperatore sino ad Orlando conte d'Anglante. Prato, Contrucci e Co. 16°. di pag. 384. L. 1, 50.

---

288. **Alfieri.** — Tragedie di Vittorio Alfieri. Tre volumi. Firenze, Barbèra. 32°. con tre incisioni. Prezzo del volume L. 2, 25.

289. **Alfieri.** — „Il Conte Ugolino" e „Scotta", tramelogedie ideate da Vittorio Alfieri.

In: „Nuova Antologia" febbr.

Zwei Entwürfe von Werken derselben wunderlichen Gattung, welcher auch der ausgeführte Abele angehört. Der Herausgeber E. Teza fügt noch zwei von Alfieri verfafste, aber nicht zum Druck bestimmte Sonette bei.

290. **Ariosto.** — Lettera di Lodovico Ariosto pubblicata da *Antonio Cappelli*. (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di Storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi.)

291. **Ariosto.** — Lettere di Lodovico Ariosto tratte dall' Archivio governativo di Modena per *Antonio Cappelli*, Modena, Vincenzi. 8⁰. picc. di pag. 12. L. 0, 50.

292. **Azeglio.** — I miei ricordi di Massimo d'Azeglio. Due volumi. Firenze, Barbèra 1866—1867. 8⁰. di pag. XIV-399, XI-492, col ritratto. Prima e seconda edizione. L. 9.

S. Nuova Antol. gennajo.

293. **Azeglio.** — L'Italie 1847 à 1865, Correspondance politique de Massimo d'Azeglio accompagnée d'une introduction et de notes par *Eug. Rendu.* Paris, 2me édition. Fr. 3, 50.

294. **Borghi.** — Poesie complete di Giuseppe Borghi con cenni biografici di *Giuseppe Biundi.* Palermo, Pedoni Lauriel. 32⁰. di pag. XIX-348. L. 1.

295. **Botta.** — Dodici lettere di Carlo Botta edite per cura di *Giuseppe Campori.* Bologna, Romagnoli. 12⁰. di pag. 29. L. 1, 50.

202 numerirte Exemplare.

296. **Bresciani.** — Opere del padre Antonio Bresciani d. C. d. G. Roma, tip. della Civiltà Cattolica. Vol. 8, 9, 10, 11, 12. 1866—1867.

Die Bände sind 300—400 Seiten stark und kosten L. 3—5.

297. **Busone da Gubbio e Cino da Pistoia.** — L'avventuroso Ciciliano, romanzo, e Esposizione della Commedia di Dante Alighieri, capitolo in terza rima, per Busone da Gubbio. Rime scelte di Cino da Pistoja. Firenze, Mazzini e Gaston. 16⁰ gr. di pag. 271. L. 2, 50.

(3⁰ vol. della 1ª serie della Biblioteca de' Classici.)

298. **Colletta, Niccolini.** — Lettere di Pietro Colletta e di G. B. Niccolini pubblicate da *Camillo Manfredini* per le nozze Colloredo-Mels-Suman. Rovigo, Tip. Minelli. 1866. 8⁰. di pag. 8.

299. **Dante.** — Dante Allighieri. La Divina Commèdia con ragionamenti e note di *Niccolò Tommaseo*, dispense 32—36. Milano, Pagnoni. 4⁰ gr. di 10 fogli di stampa con una grande incisione per ciascuna dispensa. (L'opera si comporrà di 40 dispense; prezzo d'ognuna L. 2; per coloro che si sono associati prima del marzo 1866 L. 1.)

300. **Dante.** — Monumento letterario a Dante Alighieri, ossia la Divina Commedia recata alla popolare intelligenza da *Domenioo Venturini.* Roma, Tip. Tiberina. 8⁰ gr. (L'opera si comporrà di 32 dispense di pag. 48 al prezzo di

L. 0, 75 ciascuna. Finora furono pubblicati il I° volume in 12 dispense, il II° in 10, del III° vol. le disp. 1-4; mancano 6 dispense e il ritratto.)

Ist vielleicht nicht eine Ausgabe, sondern eine Analyse.

301. **Dante.** — La Divina Commedia di Dante Alighieri ridotta a miglior lezione dagli accademici della Crusca, con le chiose di Vincenzo Gioberti (per cura di B. Fabricante). Napoli, frat. Morano. 1 vol. 8°. L. 6.

302. **Dante.** — Dante's göttliche Komödie. Erste Abtheilung: Die Hölle. Uebersetzt von A. Doerr. 1. Liefrg. 1. Hälfte. Gesang I—XVII. Darmstadt, Schönkopf. Lex. 8°. 107 S. $^2/_3$ Thlr.

303. **Dante.** — Dante's Divine Comedy, translated by H. W. Longfellow, with notes and illustrations to the same. Vol. I. gr. 16°, 430 p. Lipsia. $^1/_2$ Thlr.

(Vol. III. Paradiso. Boston, 4°. V-452 p. 25 sh.)

304. **Dante.** — Dante's Divine Comedy. The Inferno. A litteral prose translation with the text of the original collated from the best editions and explanatory notes. 2nd edition. London, Chapman and Hall. 8°. XI-432 p. 14 sh.

305. **Dante.** — L'Enfer, poème en 34 chants traduit par *Rivarol.* Tome II. Paris. 32°. 160 p.

306. **Dante.** — L'Enfer, traduction en vers français par François Villain-Lami. Bruxelles et Paris, Lacroix, Verboeckhoven et Comp. 18°. 215 p. 3 Fr.

307. **Dante.** — De Komedie van Dante Alighieri. In Dichtmaat overgebracht door Dr. *J. C. Hacke van Mijnden,* lid van den raad van bestuur der Koninklijke Akademie van beeldende kunsten te Amsterdam. Haarlem, A. C. Kruseman. I. De Hel. fol.

Dreihundert nicht für den Handel bestimmte Exemplare; Prachtausg. mit den Illustrationen von G. Doré. S. Petzholdt's Neuen Anzeiger, 1868, Heft 1, S. 35 und eine in Köln gedruckte nicht unterzeichnete Anzeige auf 4 Quartseiten (von Hermann Grieben).

308. **Dante.** — Il Dante popolare o la Divina Commedia in dialetto napoletano per Domenico Jaccarino. Napoli, Stamp. dell' Unione. (L'opera sarà divisa in 3 volumi e stampata col testo italiano a fronte. Ogni mercoledì e sabato si pubblica un foglio di 4 pag. per 5 cent. Prezzo d'associazione per un trimestre L. 1, 25.)

309. **Francesco di Vannozzo.** — Due sonetti di Francesco di Vannozzo Veronese. Padova, Stabil. Nazionale di P. Prosperini. 8°. di pag. 6.

310. **Gioberti.** — Lettere di Vincenzo Gioberti e di Aurelio Bianchi-Giovini pubblicate da V. B. per le nozze Colloredo-Mels-Suman, Rovigo, Minelli 1866. 8°. di pag. 8.

311. **Gioberti.** — Lettera inedita di Vincenzo Gioberti pubblicata per cura di *Ugo Chelini.* Livorno, Vigo. 8°. di pag. 16. L. 0, 50.

312. **Gioberti.** — Studi filologici dell' immortale filosofo Vincenzo Gioberti desunti da di lui manoscritti autografi ed inediti fatti di pubblica ragione per cura dell' avv. *Domenico Fissore.* Torino, Tip. Torinese. 8°. di pag. 360. L. 4.

313. **Giusti.** — Nuova raccolta di scritti inediti di Giuseppe Giusti, tratti dagli autografi e pubblicati per cura di *Pietro Papini.* Firenze, Tip. delle Murate. 8°. di pag. 104. L. 1, 50.

Gröfstentheils Briefe an Papini, die der Herausgeber in seinem und seines verstorbenen Freundes Interesse besser ungedruckt gelassen haben würde.

314. **G. Gozzi.** — Tre relazioni inedite del conte Gasparo Gozzi (per cura di *Pietro Ferrato*). Venezia, Merlo. 8° picc. di pag. VIII-56.

315. **Guicciardini.** — Opere inedite di Francesco Guicciardini illustrate da *Giuseppe Canestrini* e pubblicate per cura dei conti *Piero* e *Luigi Guicciardini.* vol. X e ultimo. Firenze, Magherini. 8°. di pag. XXXVII-408. Col ritratto. L. 9, 50. Die sämmtlichen 10 Bände L. 88, 50.

Inhalt des 10. Bandes: Prefazione (Carattere del Guicciardini, suo parallelo col Machiavelli, lo scrittore e l'uomo politico, le diverse ambizioni degli uomini di stato). Ricordi autobiografici e di famiglia. Carteggio (1534—1540) e scritti varii.

316. **Guidiccioni.** Opere di monsignor Giovanni Guidiccioni nuovamente raccolte e ordinate a cura di *Carlo Minutoli.* Due volumi. Firenze, Barbèra. 8°. di pag. LXXIX-357, 474. L. 6.

Gedichte, Briefe und geschäftliche Schriften.

317. **Guittone d'Arezzo.** — Rime di fra Guittone d'Arezzo. Firenze, M. Mazzini e G. Gaston. 16° gr. di pag. 288. L. 1, 50.

(1° vol. della 1ª serie della Biblioteca de' Classici.)

318. **Machiavelli.** — Oeuvres complètes de N. Machiavelli avec une notice biographique par *J. A. C. Buchon.* 2 vol. Paris, Garnier frères. 8°. à 2 col. LXVIII-1350 p.

319. **Malaspini.** — Istoria di Ricordano Malaspini gentiluomo fiorentino dalla edificazione di Fiorenza per insino all'anno 1281 con l'aggiunta di Giachetto suo nipote dal detto anno per insino al 1286, riscontrata colle prime edizioni e pub-

blicata per cura di *Crescentino Giannini*. Bologna, Romagnoli. 8⁰. di pag. 335. L. 12.

(Nuova biblioteca economica d'opere classiche antiche e moderne ad uso della studiosa gioventù. Vol. 1°.)

320. **Nardi.** — Vita di Antonio Giacomini e altri scritti minori di Jacopo Nardi, Firenze, Barbèra. 32⁰. di pag. XXXII-528. L. 2, 25.

S. Nuova Antol. dicembre Anzeige von I. del Lungo.

321. **Niccolò.** — Due canzoni inedite di maestro Niccolò Cieco di Firenze (sec. XV), pubblicate da N. M. Fruscella (per le nozze Carissimi-Girardi), Firenze, Tip. S. Antonio. 8⁰. di pag. 15.

322. **Orologi.** — Novelle di messer Giuseppe Orologi intitolate „i successi", tratte per la prima volta da un codice Marciano già Farsetti. Lucca, Canovetti. 8⁰. di pag. XXIV-157. L. 7.

Der Verfasser der in 115 numerirten Exemplaren gedruckten Novellen ist ein Lucchese des 16. Jahrh., der aufserdem geschichtliche Arbeiten, Uebersetzungen, Briefe, Commentare geschrieben hat.

323. **Pellico.** — Mes prisons, suivi des Devoirs des hommes. Traduction nouvelle par le *Comte de Messey*, revue par le *Vicomte Alban de Villeneuve* avec une notice biographique et littéraire sur S. Pellico et ses ouvrages par *M. V. Philipon de la Madelaine*. Paris, Garnier frères. 8⁰. 360 p.

324. **Petrarca.** Lettere di Francesco Petrarca. Delle cose familiari libri ventiquattro, Lettere varie libro unico, ora la prima volta raccolte, volgarizzate e dichiarate con note da Giuseppe Fracassetti. Vol. quinto ed ultimo. Firenze, Succ. Le Monnier. 8⁰. L. 50.

325. **Petrarca.** La canzone „Vergine bella" di Francesco Petrarca tradotta in esametri latini dal cav. Luigi Dalla Vecchia, con saggio di cinque altre traduzioni latine. Vicenza, Paroni 1866. 4⁰. di pag. 32.

326. **Petrarca.** — Choix de sonnets du Pétrarque traduits par Emma Mahul, seconde édition revue, corrigée et augmentée, Florence, tip. eredi Botta. 8⁰. 253 pag.

Nicht für den Handel bestimmt.

327. **Petrarca.** — Varianti e correzioni ai Trionfi di Francesco Petrarca tratte dai migliori codici a penna e dalle più antiche stampe (per C. Pasqualigo). Venezia, Grimaldo. 16⁰. di pag. 32.

328. **Poliziano.** — Prose volgari inedite e poesie latine e greche edite ed inedite di Angelo Ambrogini Poliziano rac-

colte ed illustrate da Isidoro del Lungo. Firenze, Barbèra. 12°. di pag. XXXV-568 col ritratto dell' autore. L. 4.

329. **B. Tasso.** — Ode inedita di Bernardo Tasso pubblicata da Alessandro Carletti. Siena, Tip. de' Sordo-Muti. 8°. di pag. 9.

330. **Tommasino de' Bianchi.** — Cronaca modenese di Tommasino de' Bianchi detto di Lanzellotti, tom. VI, fascic. I-III. Parma, Tip. Fiaccadori, 4° gr. Ogni fascicolo L. 3.

(Aus der Collezione delle Cronache Modenesi.)

331. **Tornaquinci.** — Pistola di san Girolamo volgarizzata da Niccolò Tornaquinci, testo di lingua citato nel vocabolario della Crusca, ora per la prima volta dato in luce dal cav. ab. *Giuseppe Manuzzi.* Firenze, Tip. del Vocabolario. 16°. di pag. XVI-32.

---

# IV. Zur spanischen und portugiesischen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

## A.

332. Diccionario general de Bibliografía española por D. *Dionisio Hidalgo* [s. J. 1866, Nr. 228]. Tomo II. Entrega 2 y 3. Madrid, 8°.

333. Ein Beitrag zur Bibliographie der Cancioneros, aus der Marcusbibliothek in Venedig. Von *A. Mussafia.* Wien, 8. 134 p.

Besonderer Abdruck aus den Sitzungsberichten der k. k. Akademie der Wissenschaften. Der wichtige und interessante Beitrag besteht in der genauen Beschreibung und Inhaltsangabe einer von dem Verf. in der Marcusbibliothek aufgefundenen Handschrift des *Cancionero de Lope de Stuñiga*, woraus auch eine Anzahl von Proben mitgetheilt werden.

---

334. Geschichte der schönen Literatur in Spanien von *Georg Ticknor.* Deutsch mit Zusätzen herausgeg. von *N. H. Julius.* Supplementband, bearb. von *Adolf Wolf*, mit einer Vorrede von *Ferd. Wolf.* Leipzig, 1866. 8°. VIII, 264 p.

Dieser unentbehrliche Supplementband zu der deutschen Uebersetzung des Ticknor'schen Werkes enthält die sehr bedeutenden Berichtigungen und Zusätze der letzten Originalauflage mit einer Reihe schätzbarer Notizen des verstorbenen Ferd. Wolf. Vgl. *Liter. Centralbl.* 1867, Nr. 4.

335. **Historia de la crítica literaria en España desde Luzan hasta nuestras dias, con esclusion de los autores, que aun viven.** Memoria escrita por D. *Francisco Fernandez Gonzalez*, y premiada por la real academia española en el concurso del presente año. Madrid, 4⁰. 74 pp. 6 Thlr.

---

336. **Cervantes.** — La Cuna del Quijote. Dos cartas literarias de D. *José Maria Asensio* y D. *Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe.*

In: Boletin bibliográfico español. 1867. Nr. 18 u. 19.

Es wird hier die von den beiden Gelehrten schon früher ausgesprochene Ansicht, wonach die Idee zum Don Quijote im Gefängnisse zu Sevilla, und nicht während einer angeblichen Gefangenschaft des Dichters zn Argamasilla entstanden sei, mit neuen Gründen unterstützt, von welchen einige allerdings nicht ohne Gewicht sind. Doch bleibt freilich noch Manches räthselhaft. Namentlich erscheint es doch immer auffallend, dafs, wie andererseits bestimmt nachgewiesen worden, ein gewisser Cervantes (der aber ein anderer als unser Dichter gewesen sein soll), wirklich um die Zeit, wo der Don Quijote entstand, in Argamasilla gefangen gesessen hat. Don Aureliano's Behauptung, dafs an letzterem Orte gar kein eigentliches Gefängnifs gewesen sei und dafs die vorhandene, gemeiniglich für das des Dichters gehaltene Localität der Beschreibung des Cervantes gar nicht entspreche, sucht ein J. O. unterzeichneter Artikel im Londoner *Athenaeum* 1867, Nr. 23, dessen Verf. offenbar aus eigener Anschauung spricht, zu widerlegen. Die Streitfrage scheint denn doch wirklich noch nicht entschieden zu sein.

337. **Cervantes.** — Don Juan de Merlo. Eine Erklärung zu „Don Quijote". Parte II. c. 49.

In: Magazin f. d. Literat. des Auslandes 1867, Nr. 39. S. 540.

---

**B.**

338. Cansons de la Terra. Cants populars catalans colleccionats per *Francesch Pelay Briz* y *Candi Candi.* Barcelona, 1866—67. (Paris, Franck.) 2 vol. 18⁰. XLVIII—272. XX—254. 8 Fr.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 12.

---

339. Poesía Americana. Composiciones selectas escritas por poetas sudamericanos de fama, tanto modernos

como antiguos, Buenos-Aires, 1866. 8°. 196 pp. 8 Thlr. 12 Gr.

Nur in 50 Exempl. gedruckt.

340. Poesías de la América meridional, coleccionadas por *Anita J. de Wittstein.* Con noticias biográficas de los autores. Leipzig, Brockhaus, 1867. 8°. X, 326 pp. 1 Thlr.

Bildet den 22. Band der „Coleccion de autores españoles". Eine sehr geschmackvoll nach den Stoffen geordnete Auswahl aus den in Europa fast ganz unzugänglichen Werken meistens noch lebender südamerikanischer Dichter.

---

341. **Alarcon.** — Comedias escogidas de D. Juan Ruiz de Alarcon. Edicion de la real Academia española. Madrid, impr. nac., libr. de Moya y Plaza. 3 vol. 8°. XXXIV-462-522-512 p. 36 r.

342. **Caballero.** — La Farisea, las dos Gracias y otras novelas escogidas de Fernan Caballero. Leipzig, 8°. III, 314 p. 1 Thlr.

Bildet den 23. Bd. der „Coleccion de aut. esp."

343. **Caballero.** — The Sea-Gull (La Gaviota) by F. Caballero, translated from the Spanish by *A. Bethell.* London, 2 vols. 8°. 31 sh.

344. **Cervantes.** — Galatea; a pastoral Romance. Translated from the Spanish by *G. W. Gyll.* London, 12°. 358 p. 3 sh. 6 d.

345. **Diaz de Games.** — Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna. Traduit de l'espagnol d'après le manuscrit, av. une introd. et des notes historiques par le comte *A. de Circourt* et le comte *de Puymaigre.* Paris, 8°. 10 Fr.

Ueber diese interessante Publication s. Bd. VIII. S. 324 des Jahrb.

346. **Fernandez.** — Farsas y Eglogas al modo y estilo pastoril y castellano, fechas por Lucas Fernandez, Salmantino. Edicion de la real Academia españolà. Madrid, 8°. CVIII-308 p. 12 r.

Auf die interessanten 6 Farsas des Lucas Fernandez, eines Nachfolgers Juan de la Enzina's, hatte zuerst *Gallardo* (s. unsere Bibliogr. v. 1866, Nr. 229) wieder hingewiesen, und eine davon nach der bis jetzt nur in einem Exemplare bekannten Originalausgabe (Salamanca, 1514 fol.), die ihrer Zeit von der Inquisition unterdrückt wurde, mitgetheilt (Ensayo etc. Vol. II, p. 1022). Sie erscheinen hier zum ersten Male vollständig in sorgfältigem Wiederabdrucke.

347. **Manuel.** (Juan.) — Count Lucanor or the fifty pleasant stories of Patronio. First done into English from the Spanish by *James York.* 12°. 258 p. 6 sh.

S. *Athenaeum* 1868. March, 21.

348. **Rioja.** — Poesías de Francisco de Rioja, corregidas con presencia de sus originales, añadidas é ilustradas con la biografía y la bibliografía del poeta por D. *Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado.* Publícalas la sociedad de bibliófilos españoles. Madrid, Ribadeneyra. 8°. XIII-357 p. 8°. 50 r.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 25, wo zwar dem Fleifse und der Gewissenhaftigkeit des Herausgebers alle Anerkennung gezollt, aber die grofse Ueberladung der Ausgabe mit gelehrtem Apparat gerügt wird. Auch ist dieselbe noch immer keine ganz vollständige.

349. **Zorrilla.** — Album de un loco, por D. José Zorrilla. Madrid, Rivadeneyra, 4°. 440 p. 30 r.

---

350. Legendary Lore of Portugal. By an old Traveller.

In: Colburn's New Monthly Magaz., Aug. 1867.

---

351. Camões. — Obras de Luis de Camões, precedidas de um ensaio biographico no qual se relatam alguns factos não conhecidos da sua vida, augmentadas com algumas composições ineditas do poeta pelo vizconde de *Juramenha* [s. J. 1862. Nr. 210]. Vol. III—V. Lisboa, 1864—1866. 8°. 451 p. 5 Thlr. 10 Gr.

---

# V. Zur allgemeinen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

352. Trésor de livres rares et précieux ou nouveau dictionnaire bibliographique. Par *J. C. Th. Graesse* [s. J. 1866, Nr. 252]. Livr. 38—39 (Tome VI, 2de Part. p. 265—523). Dresde. 4°.

Schlufs des Hauptwerkes.

353. Notices bibliographiques des livres imprimés avant 1525 conservés dans la bibliothèque publique de Deventer. Par *A. M. Ledeboer.* Deventer, 8°. XII, 223 p. 2 Thlr. 20 Gr.

354. Catalogus codicum MSS. qui in Bibliotheca Aedis Christi apud Oxonienses adservantur. Auctore *G. W. Kitchin.* 4°. 6 sh. 6 d.

355. Catalogue de la Bibliothèque de M[r] C. de l'Escalopier, av. une notice sur sa vie, des notes historiques, littéraires, biographiques et bibliographiques, une table des noms d'auteurs, des ouvrages anonymes et des matières, publ. par les soins de *J. F. Délion.* Paris, 8⁰. XLIX, 1265 p.

---

356. Index Pseudonymorum. Wörterbuch der Pseudonymen, oder Verzeichnifs aller Autoren, die sich falscher Namen bedïenten. Von *Emil Weller.* 3. Suppl. Heft. Glauchau, 8⁰. IV, 179 p. 1 Thlr. 15 Gr.

357. Dictionnaire des Pseudonymes. Par *G. d'Heilly.* Paris. 8⁰. 147 p. 5 Fr. 25 c.

---

358[a]. Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum. Editum consilio et impensis Academiae Liter. Caesar. Vindobonensis. Vindob. gr. 8⁰. Vol. I et II.

[a] Diese beiden ersten Bände enthalten den Sulpicius Severus, Minucius Felix und Firmicus Maternus.

358[b]. Geschichte des Dramas. Von *J. L. Klein*, s. oben Nr. 203.

359. De la naissance et de la fin des littératures. Par *L. Benloew.* Dijon, 8⁰. (Paris, Franck.) 1 Fr. 50 c.

360. Vie des Savants illustres de la Renaissance, avec l'appréciation sommaire de leurs travaux. Par *L. Figuier.* Paris. 8⁰. IV, 476 p. 10 Fr.

Bildet eine Fortsetzung zu des Verfassers Werke: «Les savants illustres du moyen âge» [s. J. 1866, Nr. 258].

---

361. Les Propheties du Christ. Etudes sur les origines du théâtre au moyen âge. Par *M. Sepet.*

In: Biblioth. de l'Ecole des Chartes, année XXVIII (1867), p. 19.

362. Die sagenhafte und symbolische Thiergeschichte im Mittelalter. Von *Eduard Koloff.*

In: Raumer's Histor. Taschenb. 1867. S. 177 ff.

363. Mittelgriechisches Volksepos. Ein Versuch von *M. Büdinger.* Leipzig, 1866. 8⁰. 31 p.

---

364. Sidoine Apollinaire et son siècle. Par *St. Chaix.* Tome I. Paris, 8⁰. VIII, 466 p.

365. Cinq formules rythmées et assonancées du VII

siècle par *A. Boucherie.* Montpellier (Paris, Franck). 8⁰. 61 p.

366. Gerbert. Etude historique sur le X^ième^ siècle par l'abbé *P. F. Lauser.* Aurillac, 1866. 8⁰.

S. *Biblioth. de l'École des Chartes.* Année 28. Tome III, p. 497.

367. Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris au XII^e^ siècle, d'après des documents inédits. Par l'abbé *Michaud.* Paris, 8⁰. 7 Fr.

---

368. Pseudocallisthenes. Forschungen zur Kritik und Geschichte der ältesten Aufzeichnung der Alexandersage, von *Julius Zacher.* Halle, 8⁰. 193 p.

S. hierüber den Artikel von F. Liebrecht in den *Heidelb. Jahrb.*, 1868, Nr. 7 und vgl. ebendas. 1867, Nr. 23.

369. Les Faitz merveilleux de Virgile, réimpression textuelle de l'édition sans date publiée à Paris chez Guill. Nyverd, suivie d'une notice bibliograph. par *Philomneste junior.* Genève, 24⁰. 64 p. 6 Fr.

S. *Rev. nouv. crit.* 1867, Nr. 45.

370. Tristan und Isolde und das Märchen von der goldhaarigen Jungfrau. Von *F. Liebrecht.*

In: Germania, Jahrg. XII, p. 81.

371. Mongolische Märchen. Erzählung aus der Sammlung Ardschi Bordschi, ein Seitenstück zum Gottesgericht in Tristan und Isolde, herausgeg. von *B. Jülg.* Innsbruck, gr. 8⁰. 37 p.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 12.

372. La Légende d'Ulenspiegel. Par *Charles de Coster.* Paris, 4⁰.

---

373. Les contes de Pogge Florentin avec introduction et notes par P. Ristelhuber. Paris, 12⁰. XXXII, 160 p.

S. *Rev. nouv. crit.* 1867, Nr. 173.

---

374. On the Study of Celtic Literature. By *Matthew Arnold.* London. 8⁰. 8 sh. 6 d.

S. *Athenaeum* 1867, July 13.

---

# VI. Philologie.

Vom Herausgeber.

---

375. Der Vocalismus des Vulgärlateins Von *Hugo Schuchardt* [s. J. 1866, Nr. 272]. Zweiter Band. Leipzig, 8⁰.

376. Lexicographie latine du XII et du XIII siècle. Trois traités de Jean de Garlande, Alexandre Neckam et Adam du Petit Pont. Publ. avec les gloses françaises par *Aug. Scheler*. Leipzig, 8⁰. 137 p. 1 Thlr. 15 Gr.

Separatabdruck des in unserm Jahrbuch Band VI u. VII erschienenen Artikels.

377. Novum glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis. Beitraege zur wissenschaftlichen Kunde der neulateinischen und der germanischen Sprachen. Von *Lorenz Diefenbach*. Frankfurt a. M. 8⁰. XXIII, 388 p. 4 Thlr.

---

378. Grammaire historique de la langue française par *Auguste Brachet*. Paris, 8⁰. 315 p. 3 Fr.

S. *Rev. crit.*

379. Die germanischen Elemente in der französischen Sprache. Ein Versuch von *F. Atzler*. Coethen. 8⁰. XLVII, 212 p. 1 Thlr.

---

380. De l'H initiale dans la langue d'oïl, von *Süpfle*. (Gymnasialprogr.). Gotha. 4⁰. 12 p.

381. De la formation française des anciens noms de lieux; traité pratique, suivi de remarques sur des noms de lieux fournis par divers documents. Par *J. Quicherat*. Paris, 8⁰. 4 Fr.

382. Observations sur l'orthographe française, suivies d'un exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis 1527 jusqu'à nos jours. Par *Ambr. Firmin Didot*. Paris, 8⁰. 4 Fr.

---

383. Dictionnaire de la langue française par *E. Littré* [s. J. 1866, Nr. 278]. Livr. 14—16 (J—Mandat), Paris. 4⁰.

384. Lexique de la langue de M$^{me}$ de Sévigné, av. une introduction grammaticale et des appendices. Par *E. Sommer*. Paris, 2 vol. 8⁰. 15 Fr.

Bildet den XIII. u. XIV. Bd. der Oeuvres de M$^{me}$ de Sévigné von Monmerqué.

385. Dictionnaire des idiomes languedociens, étymologique, comparatif et technologique par *Gabr. Azäis* [s. J. 1864. N°. 424]. Tome I. Livr. 2 et 3. Beziers, 8⁰. (Paris, Franck.) à 1 Fr.

386. Essai grammatical sur le gascon de Bordeaux, ou Guillaoumet Debingut, grammérien, par *G. D.* Bordeaux. 8⁰. 19 p.

387. Dictionnaire étymologique du patois poitevin par *Gbr. Lévrier*. Niort, 8⁰. 195 p.

388. Essai sur le langage poitevin par *Dreux du Radier;* précédé d'une notice sur l'auteur. Fontenay-Vendée (Paris, Aubry). 8⁰. 1 Fr. 25 c.

389. Dictionnaire du patois de la Flandre française ou wallonne. Par *L. Vermesse*. Précédé d'une notice sur l'auteur, suivie d'une préface et de la liste des auteurs et des ouvrages cités dans le dictionnaire. Douai, 8⁰. 510 p. 10 Fr.

390. Nouveau glossaire lillois pour faire suite aux chansons en patois de Lille, de *L. Debuire du Buc;* précédé de quelques remarques sur l'origine et la prononciation de l'idiome populaire de Lille. Lille, 8⁰. 87 p.

391. Glossaire du patois de la Suisse romande par Bridel, publié par *L. Favrat*. Bâle, 8⁰. 544 p. 2 Thlr. 15 Gr.

Bildet den 21. Band der «Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande».

---

392. Studii filologici dell' immortale filosofo Vincenzo Gioberti, desunti da di lui manuscritti autografi inediti, fatti di pubblica ragione per cura dell' avvocato *Domenico Fissore*. Torino, 8⁰. 360 p. L. 4.

393. I dialetti e la lingua commune in Italia, per *E. Ramondini*. Napoli, 8⁰. 20 p. L. 1.

394. Dizionario della lingua italiana, nuovam. compilato da *Nic. Tommaseo* e *Bern. Bellini* [s. J. 1866, Nr. 288]. Vol. II, disp. 65—68. Torino. 4⁰.

395. Vocabolario della lingua Italiana, compilato dagli accademici della Crusca ed ora nuovamente corretto ed accresciuto da *Giov. Manuzzi*. 2ª ediz. rived. ed ampl. Firenze, 4 vol. 4⁰. 63 Thlr. 15 Gr.

396. Proposta di riforma nel vocabolario della lingua Italiana, per *Paolo Terrachini.* Reggio nell' Emilia, tip. Calderini. 8°. 8 p.

397. Dell' uso del Volgare in Sardegna ed in Sicilia nei secoli XII e XIII; letture del prof. *Vincenzo Di Giovanni.* Palermo, tip. Amenta. 8°. 55 p. L. 2.

398. Dizionarietto etimologico delle voci di origine Greca più usitate; compil. dal prof. *Matteo Gatta.* Milano, tip. Agnelli. 16°. 48 p. 60 c.

399. La lingua volgare e i Siciliani, lettera al prof. J. G. Isola, scritta da *Franc. cav. Di Giovanni.* Palermo, tip. Lao. 8°.

400. Vocabolario dei dialetti Bergamaschi, antichi e moderni da *Ant. Tiraboschi.* Dispensa I—IV (p. 1—144 Lett. A—Bari). Bergamo, 8°.

Wird 24 Hefte, zum Preise von 12 Gr. jedes, umfassen.

401. Vocabolarietto domestico del dialetto Modenese colla voce corrispondente italiana per *E. Marenesi.* Modena, tip. dell' immac. concec. 16°. 68 pp. 30 c.

402. Proverbii, detti e massime Corse. Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île, adressée à S. A. J. le prince Lucien Bonaparte, par *Ant. Mattei.* Paris, 8°. XXXI, 180 p. 3 Fr.

---

403. Dizionario dei Sinonimi della lingua italiana da *Nic. Tommaseo.* 5ª ediz. Milanese, accrec. e rifusa in nuovo ordine dall' autore. Milano, tip. Vallardi, gr. 8°. LXIX—1222 pp. L. 27.

---

404. Diccionario enciclopédico de la lengua española, con todas las voces, frases, refranes y locuciones usadas en España y las Américas españoles en el lenguaje comun antiguo y moderno ..... por una Sociedad de personas especiales en las letras, las ciencias y artes. Tomo I. Entrega 1. Madrid, fol.

Dieses Wörterbuch wird aus 154 Lieferungen, welche zusammen zwei Bände bilden, bestehen. Jede Lieferung von 16 Seiten kostet einen Real.

405. Das Altleonesische. Ein Beitrag zur Kenntnifs des Altspanischen, von Dr. *Gessner.* Berlin. 4°. (Schulprogramm.)

Wir kommen auf diese Arbeit nächstens zurück.

406. De deminutivis linguae rumanicae, vulgo walachi-

cae nominatae. Dissertatio inauguralis philologica, auctore *N. C. Quintescu.* Berlin, 8°. 57 p. 7½ Sgr.

---

407. Studies in English or glimpses of the inner life of our language. By M. *Schele de Vere.* London, 8°. 366 p. 10 sh. 6 d.

408. English Language: its Grammar and History. By *H. Lewis.* 12°. 1 sh. 6 d.

409. Altenglische Sprachproben nebst einem Wörterbuche. Unter Mitwirkung von *K. Goldbeck*, herausgegeben von *Ed. Mätzner.* I. Band. Sprachproben, 1. Abth. Poesie. Berlin, 8°. IV, 388 p. 4 Thlr.

Ueber diese vorzügliche altenglische Chrestomathie spricht sich auch die englische Kritik äufserst günstig aus. S. u. a. *Athen.* 1867, Sept. 28. p. 403.

410. A Dictionary of the English Language of the 13. 14. and 15. centuries. By Francis H. *Stratmann* [s. J. 1866, Nr. 295]. Part V. Krefeld, 8°. p. 385—576. 1 Thlr. 5 Gr.

411. A Dictionary of English Etymology. By *Hensley Wedgwood* [s. J. 1865, Nr. 297]. Vol. III. Part 2. London, 8°. 200 p.

Schlufs. Das vollständige Werk kostet in 3 Bänden £ 2. 14 sh.

412. Synonyms and Antonyms collected and contrasted. By Ven. *C. J. Smith.* London, 8°. 410 p. 5 sh.

413. A Glossary of the dialect of the English colony in the baronies of Forth and Bargy. Edited by *W. Barnes.* 12°. 4 sh. 6 d.

414. Der englische Hexameter. Eine Abhandlung von *K. Elze.* Dessau, 4°. 40 p.

S. über diese verdienstliche Abhandlung *Literar. Centralblatt*, Nr. 42.

---

415. A Grammar of the Welsh Language. By Rev. *J. Rowland.* London, 8°. 4 sh. 6 d.

---

# VII. Kulturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

416. Saint Jérome. La société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en terre sainte. Par *A. Thierry*. Paris. 8°.

417. Études sur les Barbares et le Moyen Âge. Par *E. Littré*. Paris, 8°. 7 Fr. 50 c.

418. Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux III° et IV° siècle. Par *E. Beauvois*. Paris, 8°. 10 Fr.

419. Les Moines d'Occident depuis Saint-Benoît jusqu'à saint Bernard. Par M. le comte du *Montalembert* [s. J. 1866, Nr. 304]. Tome IV et V. Paris, 8°. 14 Fr.

420. Histoire du caractère et de l'esprit français depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Renaissance. Par *Cénac-Moncaut*. Paris. 2 vol. 12°. XIV, 1026 p.

421. La France de Saint Louis d'après la poésie nationale, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par *E. Sayous*. Paris, 1866. 8°. VI, 208 p.

422. Les sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes, leur histoire et leurs travaux. Par *A. Dinaux*. Ouvrage posthume, revu et classé par G. Brunet. Paris, 2 vols. 8°. VI, 873 p. 14 Fr.

423. Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France. Par *F. F. Steenackers*. Paris, 4°. 15 Fr.

424. Recherches sur les jeux d'esprit, les singularités et les bizarreries littéraires, principalement en France. Par *A. Canel*. Paris, 2 vol. 8°. 24 Fr.

425. Chronica Monasterii de Melsa, a fundatione usque ad annum 1396, auctore Thoma de Burton, abbate. Ed. from the authographs by *Edward A. Bond* [s. J. 1866, Nr. 317]. Vol. II. 8°. 10 sh.

426. Calendar of State Papers. Foreign Series of the reign of Elisabeth 1561—62. Edited by *J. Stevenson*. imp. 8°. 15 sh.

427. Calendar of State Papers. Domestic Series of the reign of Charles I, 1636—1637. Ed. by *John Bruce*. imp. 8°. 15 sh.

428. English Monasticism: its rise and influence. By *O'Dell Travers Hill*. 8°. 15 sh.

429. Education in Early England, by Fr. J. *Furnivall.* 8°. 1 sh.

430. Leechdoms, Wortcunning and Starcraft of Early England, being a collection of documents for the most part never before printed, illustrating the history of Science in this country before the Norman conquest. Collected and edited by the rev. *Oswald Cockayne.* Vol. III. 8°. 10 sh.

S. *Athenaeum*, 1867, July 6. Die beiden ersten Bände dieses Werkes sind in den Jahren 1865—66 erschienen.

431. The great Stanley, or James, seventh Earl of Derby and his noble countess, Charlotte de la Tremouille, in their land of Man; a Narrative of the 17th century, interspersed with notices of Manx Manners, Customs, Laws, Legends and Fairy Tales. By *J. G. Cumming.* 8°. 286 p. 7 sh. 6 d.

Aus Documenten im Archive von Castletown, so wie aus Kirchenarchiven und Familienpapieren zusammen getragen und interessante kulturgeschichtliche Data enthaltend.

---

432. Cristiani ed Ebrei nel medio-evo, quadro di costumi, con un appendice di ricordi e leggende giudaiche delle medesima epoca, da *Guis. Levi da Vercelli.* Firenze, 8°. VII, 418 p. 1 Thlr. 10 Gr.

---

# Register.

---

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.



